L'ITALIE,

LA SICILE, LES ILES ÉOLIENNES, L'ILE D'ELBE,

LA SARDAIGNE, MALTE, L'ILE DE CALYPSO, ETC.

D'APRÈS LES INSPIRATIONS, LES RECHERCHES ET LES TRAVAUX

DE MM. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND, DE LAMARTINE, RAOUL-ROCHETTE,
LE COMTE DE FORBIN, PIRANESI, MAZZARA,

ET DE NAPOLÉON, DENON, SAINT-NON, LORD BYRON, GOETHE, VISCONTI, CICOGNARA, LANZI,
DE BONSTETTEN, SWINBURNE, ETC.

ROME,

PAR M. D-D. FARJASSE.

PREMIÈRE PARTIE.

SITES, MONUMENS, SCÈNES ET COSTUMES,

D'APRÈS Mme. HAUDEBOURT-LESCOT, MM. GRANET, ISABEY, HORACE-VERNET, CICERI, MAZZARA,
LE MAJOR LIGHT, LE CAP. BATTY, COOKE, GELL ET GANDY, PINELLI,
FERRARI, ET BEAUCOUP D'ARTISTES ITALIENS.

RECUEILLIS ET PUBLIÉS PAR AUDOT PÈRE,
Membre de la société de Géographie.

Paris.

AUDOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU PAON, 8, ÉCOLE DE MÉDECINE.

1836.

L'ITALIE,

LA SICILE, LES ILES ÉOLIENNES, L'ILE D'ELBE,

LA SARDAIGNE, MALTE, L'ILE DE CALYPSO, ETC.

D'APRÈS LES INSPIRATIONS, LES RECHERCHES ET LES TRAVAUX

DE MM. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND, DE LAMARTINE, RAOUL-ROCHETTE,
LE COMTE DE FORBIN, PIRANESI, MAZZARA,

ET DE NAPOLÉON, DENON, SAINT-NON, LORD BYRON, GOETHE, VISCONTI, CICOGNARA, LANZI,
DE BONSTETTEN, SWINBURNE, ETC.

ROME,

PAR M. D.-D. FARJASSE.

SECONDE PARTIE.

SITES, MONUMENS, SCÈNES ET COSTUMES,

D'APRÈS Mme. HAUDEBOURT-LESCOT, MM. GRANET, ISABEY, HORACE VERNET, CICERI, MAZZARA,
LE MAJOR LIGHT, LE CAP. BATTY, COOKE, GELL ET GANDY, PINELLI,
FERRARI, ET BEAUCOUP D'ARTISTES ITALIENS.

RECUEILLIS ET PUBLIÉS PAR AUDOT PÈRE,
Membre de la société de Géographie.

Paris.

AUDOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU PAON, 8, ÉCOLE DE MÉDECINE.

1836.

L'ITALIE.

ROME.

DE TERRACINE A ROME.

J'ai touché le sol de l'Italie; me voici aux rives de ce Latium, qui n'est qu'un point sur la surface du globe, et qui occupe tant de place dans les pages de l'histoire! Là, chaque ville est un grand tombeau où dort un peuple homérique; chaque site rappelle une bataille où se pesaient les destinées de la terre, un triomphe, une catastrophe, qui retentissaient jusqu'aux confins du monde. Chaque ruine est un monument dont le silence éloquent rappelle des gloires qui ne sont plus!

Terracine, la première ville des états romains, allait ouvrir pour moi cette galerie de souvenirs où l'ombre mystérieuse du passé, pour émouvoir le voyageur, semble sans cesse lutter de puissance avec toute la richesse d'une nature brillante. Cette ville, l'ancienne *Anxur,* offre encore l'aspect éclatant peint par Horace :

Impositum Saxis latè candentibus Anxur.

Anxur posée sur des rochers qui blanchissent au loin.

Martial qualifiait aussi de l'épithète de superbe ou sublime cette Anxur si vantée autrefois : *superbus Anxur!* et Stace confirmait ce titre dans le vers suivant :

Arcesque superbi Anxuris.

Les demeures de la superbe Anxur.

soit que ces poëtes fissent allusion à sa position élevée, ou bien aux glorieux souvenirs que cette ville rappelle.

Terracine, fut bâtie par les Ombriens, descendans des Peslages. Elle porta d'abord le nom d'Anxur, qu'elle doit, au rapport de l'auteur de la Thébaïde, à Jupiter *Anxuron*, c'est-à-dire sans barbe, que l'on y honorait d'un culte particulier. Elle l'échangea ensuite contre celui de *Trachina* et *Terrachina,* dont on a fait Terracine. On sait les difficultés que les Romains éprouvèrent pour s'en rendre maîtres. Placée sur un rocher qui était les véritables Thermopyles du Samnium, elle arrêta la marche d'Annibal à son retour de Cannes; mais les Romains, instruits par ce triomphe remporté sur le plus grand capitaine de Carthage, de la force que ce rocher pouvait donner à cette ville, tant qu'il serait debout, le firent tomber en partie, de peur que les habitans ne s'en

servissent un jour contre les dominateurs de l'Italie. C'est au sommet qu'était bâti le temple de Jupiter, qu'on supposait veiller sur les destinées de tous les peuples de la contrée voisine, comme l'atteste ce vers de Servius :

Queis Jupiter Anxurus Arvis
Præsidet. . . . .

Ces plaines que protége Jupiter,
Anxurus. . . . .

Plus tard Théodoric, devenu maître de la plus noble partie du territoire romain, fit succéder au temple un palais dont les vestiges se distinguent encore. Cette demeure était digne d'un prince qui fut à la fois le devancier et le modèle de Charlemagne.

Les édifices modernes de Terracine, construits au pied d'une montagne qui s'abaisse vers la mer, sont d'un ensemble vraiment pittoresque. La ville contient cependant peu de monumens dignes d'attention : si ce n'est plusieurs belles colonnes cannelées de marbre blanc, qui proviennent d'un temple d'Apollon, et de quelques débris antiques. Les restes d'un ancien port, réparé par Antonin, sont aussi visibles : ils attestent que Terracine a été jadis le centre d'une navigation très-active. Le môle me parut encore aujourd'hui d'une surprenante solidité. Un splendide palais, de vastes greniers et d'autres bâtimens construits par *Pie* VI, prouvent l'ancienne prospérité de Terracine. Tout devait contribuer à la lui assurer : un climat tempéré, une mer tranquille, une nature riche et variée, et sa position au centre d'Italie; aussi, dans les temps anciens, ce lieu était-il le rendez-vous des voyageurs pendant les beaux jours de l'été. Souvent les poëtes l'ont célébrée dans leurs vers :

O nemus, ô fontes, solidumque madentis arenæ
Littus, et æquoreis splendidus Anxur aquis;
Et non unius spectator lectulus undæ
Qui videt hinc puppes fluminis, inde maris.

O fontaine! ô bois! rivage au sable humide!
Anxur, ville éclatante à l'onde si limpide!
De son lit de repos, non loin du flot amer,
Le spectateur peut voir en un coup d'œil rapide,
Là les bateaux du fleuve, ici la vaste mer.

C'est en ces termes que Martial fait allusion à la situation de Terracine, et à la pureté de ses eaux. Il dit encore, à l'occasion des retraites délicieuses creusées sur les bords de la mer :

Seu placet Æneia nutrix, seu filia solis,
Sive salutiferis candidus Anxur aquis.

Soit que vous préfériez la terre où repose la nourrice d'Énée, les rives habitées par Circé, fille du soleil, ou bien la blanche Anxur aux ondes salutaires.

Le roc pyramidal de Terracine, dont j'ai parlé (*Voyez* Pl. 119), se nomme *Pesculo* ou *Pesciomontano*, il est isolé de trois côtés, et ne tient en quelque sorte à la montagne que par sa base. Il fut taillé à pic comme une muraille, sur une hauteur de plus de deux cents pieds. Valerius Flaccus, censeur romain, conçut le projet hardi de couper le promontoire de Terracine sur toute sa hauteur, et jusqu'au niveau du rivage de la mer, pour ouvrir une issue à la route de Naples, qui auparavant faisait un grand détour. On exécuta cette gigantesque entreprise, en retranchant du rocher une portion suffisante pour le passage de deux chars : cette route fait suite à la voie Appienne.

Sur la paroi du rocher où la coupe est faite, j'ai vu des inscriptions ou plutôt des cartels, qui, placés l'un sur l'autre et de dix pieds en dix pieds, portent des chiffres romains à partir du numéro X, et en descendant jusqu'au numéro CXX. Voici, dit-on, à quelle occasion ils furent gravés. Comme on employait les deniers publics à la coupe du rocher de Terracine, et

Salathé del.

Monte Circello, da Terracina. *Le Mont de Circée, pris de Terracine.*

Frommel del. Audot edit. Aubert sc.

Terracina.

qu'il importait d'en prouver au peuple romain le bon emploi, on imagina de sculpter des numéros qui rendaient témoignage des progrès successifs de l'ouvrage. Par une ingénieuse disposition, la grandeur de ces chiffres était ménagée contrairement aux effets de la perspective, de manière à ce que l'œil pût les saisir comme s'ils eussent tous été au même niveau et de la même dimension. Ces cartels pourraient fournir les moyens d'apprécier exactement les mesures antiques, puisque, d'après leur distance, on parviendrait à déduire la longueur exacte du pied romain, qui a été le sujet d'un si grand nombre de conjectures.

Du haut de Terracine, je découvris une foule de villes, de monumens et de ruines; à droite s'élève le mont Circello (Pl. 119) habité, suivant le divin auteur de l'Odyssée, par une enchanteresse fameuse, par Circé, fille magique du soleil. Plus loin est Anxium, aujourd'hui Porto d'Anzo, patrie de Néron.

Circé et Néron! quels noms funestement célèbres! quels souvenirs ne réveillent-ils pas, ces deux colosses de la fable et de l'histoire, consacrés, l'un par l'esprit créateur du poëte, l'autre par l'accent vengeur de la vérité? Tous les deux, inspirés par le génie du mal, n'apparurent ici-bas que pour la ruine des hommes! Quand la magicienne voulut perdre les infortunés compagnons d'Ulysse, elle s'entoura de tous les prestiges de son art, et c'est au milieu de toutes les splendeurs de la civilisation romaine, c'est couché parmi des fleurs et des parfums, que l'empereur signait l'édit de mort des premiers chrétiens.

Les yeux fixés sur le séjour fabuleux d'Ulysse, de Médée, de Jason et des Argonautes, sur le mont Circello, dont les lignes onduleuses se profilaient sur un ciel pur, j'évoquai dans ma pensée tous les souvenirs qui se rattachaient à un pareil spectacle.

Situé à douze milles de Terracine, à l'extrémité occidentale des marais Pontins, éloigné de Rome de soixante-seize milles; le mont Circello est borné, à l'ouest, par la plage romaine et les lacs de Fogliano, de Caprolace et de Paolo; au nord, par de larges bruyères, des monticules de sable rouge, et par des eaux du fleuve Sisto; à l'est, par le golfe de Terracine; et au sud, par la mer. Son territoire est défendu par six tours, distantes l'une de l'autre d'environ dix milles. La tour de Clevola, où le canal delle Volte vient aboutir à la mer, est la première que l'on rencontre en suivant le littoral depuis le rocher imposant d'Anxur. Du côté de la sixième tour, appelée Paola, le mont Circello présente un amphithéâtre de neuf collines, dont les deux sommets les plus hauts ont quinze cents pieds d'élévation. Sur l'une d'elles, et vers le sud, on a bâti le petit bourg de San-Felice, qui est le seul point habité de la montagne, et, sans aucun doute, le plus agréable. On voit, au-dessus de San-Felice, les restes de l'ancienne Circéi, ils rappellent les constructions, par assises régulières, des premiers peuples de l'Italie. Les portions de rochers dont ces murs sont formés, ont été assemblés sur ces hauteurs comme par magie, sans ciment ni lien, mais de manière que tous les angles correspondent tellement entre eux qu'on pourrait enlever plusieurs de ces énormes quartiers sans faire péricliter le plan de mur d'où on les détacherait.

Cette construction paraît appartenir aux Pélasges, à ce peuple guerrier trop long-temps méconnu, qui, après avoir porté la civilisation dans toute la Grèce par ses colonies, vint aborder le sol de

l'antique Saturnie, à l'embouchure du Pô, dans le lieu même où il bâtit les murs de la ville d'Espina, et de là s'établit entre l'Arno et le Liris. Ce sont les gigantesques constructions de cette âpre architecture que Varron montrait à ses contemporains, comme les éternels monumens de ces vieux Grecs.

Ond' usci de' Romani 'l gentil seme.

D'où sortit des Romains la noble race.
Dante, *Inferno*, *cant. XXVI.*

Le mont Circé fut autrefois une île, c'est du moins ainsi qu'Homère en fait mention dans son Odyssée; d'autres auteurs prétendent aussi que cette montagne célèbre était isolée avant que les terres rapportées des fleuves et les sables de la mer en eussent fait un promontoire. Son territoire formé en partie d'un rempart de sable disposé en demi-cercle; les nombreux lits de coquilles que l'on trouve au pied des hauteurs qui constituent ce promontoire au nord; la nature du tuf, dont les pores sont remplis de corps marins; la langue de terre argileuse très-étroite qui sépare les flots de la Méditerranée, des eaux tranquilles des lacs réunis de Fogliano, de Monaci, de Caprolace et de Paolo; les dunes fort élevées et couvertes de bruyères qui ferment la vallée à la fois fertile et pestilentielle, où le bufle sauvage se vautre dans les marais Pontins : tout, en un mot, indique la retraite de la mer; tout me confirme le fait avéré du temps d'Homère et attesté par Théophraste et Scymnus de Chio.

L'ancienne île de Circé paraît elle-même avoir concouru à sa réunion à la terre-ferme. Elle offrit un obstacle insurmontable à l'effort des courans et un appui aux matières qu'entraînent incessamment après elles les eaux qui roulent de l'Apennin.

Quelques faits historiques sont évoqués par la présence du mont Circello. En 264 de Rome, la même année que Miltiade, dans les plaines de Marathon, vengeait la Grèce de l'audace des Perses, la ville de Circéi se soumit sans résistance au jeune Coriolan; mais, trois ans après, elle fut obligée par la force à se ranger de nouveau sous la loi romaine. Cependant elle suivit toujours par inclination le parti des Volsques, de ces braves qui jouèrent un si beau rôle dans l'enfance robuste de l'immortelle république. Aussi la vit-on, dans l'année 371 de Rome, se réunir à ce peuple, aux Latins, aux Herniques, révoltés, et mériter le surnom de rebelle. Lors de la seconde guerre punique, Circéi refusa de s'armer pour Rome contre Carthage. Saccagée par Sylla pour avoir suivi le parti de Marius, elle reparut florissante quelques années après. Circéi servit de refuge au misérable Lépide, qui vint y terminer une vie trop longue, passée dans le crime et la plus effrénée débauche. Plus tard, le digne prédécesseur de Calligula, peu de temps avant sa mort, y donna des jeux *Castrenses*, et dès lors elle a cessé de figurer dans les annales de l'histoire. Lépide se retire à Circéi, et Tibère à Caprée, tous deux fuyant les cités comme ces bêtes fauves qui, gorgées de carnage, regagnent leurs antres déserts après avoir épouvanté le séjour des hommes.

Circéi éprouva nécessairement toutes les vicissitudes des autres villes de la célèbre péninsule, lors de l'invasion des peuplades du Nord, et pendant les nombreuses révolutions qui se sont succédé depuis cette époque jusqu'à nos jours.

La montagne sur laquelle elle est construite fait partie de la chaîne des

Apennins, appelés *i monti Lepini*, qui descend du pays des Marses. Du côté qui regarde la mer elle est flanquée de rochers escarpés déchirés par de larges et profondes cavernes. La plus élevée de ces grottes est encore nommée, en souvenir de Circé, *grotta della Maga*, grotte de la Magicienne.

Lorsque assis au sommet de ce promontoire célèbre j'ai parcouru du regard la contrée qu'Homère a décrite, j'ai revu réellement les enfers sur ces rochers de laves, sur ces vastes champs de soufre et de bitume, au fond de ces lacs dont les eaux noires ont remplacé les feux souterrains, dans ces cavernes d'où sortent des vapeurs morbifères; j'ai retrouvé le pays des Lestrigons, les impétueux torrens du Phlégéton enflammé, la fosse des Spectres, et plus loin la verte et riante prairie où les sirènes captivaient les mortels pour livrer ensuite leurs cadavres à la voracité des feux.... Et mon œil épouvanté s'est arrêté sur ces masses terribles, vieux témoins de la création, pour y découvrir les traces des cataclysmes, qui vingt fois peut-être changèrent la face du monde.

En redescendant des flancs de cette montagne, je trouvai différens espaces couverts de bosquets de myrtes; ils me rappelèrent que le premier myrte (*myrtus communis*) fleurit en cet endroit, après avoir été importé de la Grèce : de là il se répandit dans toute l'Italie.

A peu de distance du mont Circello s'étend, le long des montagnes depuis Terracine jusqu'à Velletri, une plaine de dix lieues de long sur quatre et demie de large qui forme les célèbres marais Pontins, dont le sein fangeux, au rapport de Mutianus, recelait vingt-trois bourgades. Ce nom leur vient de Pometia, cité des Volsques, dont l'antiquité se perd dans l'obscurité des âges. C'est à Pometia que s'établirent les Lacédémoniens, qui dressèrent dans cette ville des autels à la déesse Féronie, emblème de la fécondité, si l'on en croit Virgile. Une source d'eau vive, qui coulait dans un bois consacré à cette déesse, a été chantée par ce poëte et par Horace :

> Viridi gaudens Feronia luco.
> VIRGILE, *Én*. VII.

> Féronie en ses vastes forêts
> Offre l'abri sacré de leurs riants ombrages.
> *Trad*. de DELILLE.

> Ora manusque tuâ lavimus, Feronia, lymphâ.
> HOR., *sat*. V, *l*. I.

> Nymphe, qui de tes eaux arroses cette plaine,
> Je courus me laver à ta claire fontaine.
> *Trad*. de DARU.

Telle était la fertilité du sol de cette plaine remplie de villes, de châteaux et de maisons de plaisance, que les Romains la considéraient comme le grenier de leur cité. Pomponius Atticus, Auguste, Mécène, y venaient oublier le fracas des grandeurs. Les collines étaient boisées, les vallées fécondes, et de toutes parts surgissaient l'abondance et la vie; mais bientôt la peste et les guerres civiles rendirent à ces marais toutes leurs qualités pernicieuses, et les changèrent en un vaste séjour de mort. Différentes sources d'eau infectes contribuèrent encore à empoisonner l'atmosphère. Dans la partie supérieure des marais, ces sources étaient l'Astura, le Nympha, le Teppia et l'Aqua-Puzza; dans la partie inférieure coulaient l'Amatenus et l'Ufeus. Virgile s'exprime ainsi à propos de ce dernier :

> Quà Saturæ jacet atra palus, gelidusque per imas
> Quærit iter valles, atque in mare conditur Ufeus.
> VIRGILE, *Én*. VII.

> Ceux qui de Satura bordent les noirs marais
> Où des humbles vallons l'Ufeus suit les détours,
> Et dans les vastes mers va terminer son cours.
> *Trad*. de DELILLE.

Cette source coule actuellement dans un canal où ses eaux se mêlent à celles de l'Amatenus. Le pont qui les traverse est orné d'une inscription latine en style élégant qui rappelle leur fusion :

> Quà leni resonans prius susurro
> Molli flumine sese agebat Ufeus
> Nunc rapax Amasenus it lubens : et
> Vias didicisse ait priores
> Ut Sexto gereret Pio jubenti
> Morem, neu sibi ut ante jure possit
> Viator male dicere aut colonus.

> Dans ce lit où l'Ufeus au faible et doux murmure
> Promenait mollement son onde toujours pure,
> Le rapide Amazène enchaîné de nos jours
> Roule, soumis aux vœux d'un pontife suprême,
> A ceux des habitans, du voyageur lui-même :
> Pour eux il semble avoir repris son ancien cours.

Déjà lorsqu'Appius Claudius entreprit de construire la célèbre voie qui porte son nom, et qui traverse les marais Pontins, il rétablit les digues et nettoya ce terrain envahi par les torrens débordés. Sous le consulat de Cornélius Céthégus, en l'an de Rome 553, c'est-à-dire un siècle et demi après la construction de la voie Appienne, on travailla encore au desséchement. Jules César s'en occupa également avec soin. Auguste, à son tour, mit tout en œuvre pour donner un cours aux eaux stagnantes. Cependant les marais Pontins conservèrent en grande partie leur insalubrité, comme l'indiquent ces plaintes d'Horace dans son voyage à Brindes :

> Aqua. . . . . teterrima. . . . . . .
> . . . . Mali culices, ranæque palustres.
> *Liv.* I, *satire* V.

> Là, redoutant de l'eau les effets malfaisans.
> . . . . Voilà les crapauds
> Qui commencent leur chant fatal à mon repos.
> DARU.

Ainsi que l'épithète appliquée par Lucain à la voie Appienne :

> Et quà Pomptinas via dividit uda paludes.
> *Livre* III.

> Et l'endroit où la route humide
> Partage les marais Pontins.

Les guerres civiles qui éclatèrent sous Galba, Othon, Vitellius et Vespasien détournèrent l'attention de ces princes des travaux entrepris jusqu'alors pour purger la totalité de ce pays des eaux stagnantes. Théodoric, cet illustre conquérant qui vengea l'Italie des attentats des Goths, figure également sur la liste des souverains bienfaisans qui s'occupèrent avec zèle de l'assainissement des marais Pontins. Ce fut d'ailleurs un simple particulier, nommé Cecilius Decius, qui eut l'idée de renouveler, sous le règne de ce prince, les travaux de desséchement. Toutefois, Decius obtint du sénat romain la concession des terrains qu'il parviendrait à soustraire aux eaux. Une inscription conservée à Terracine prouve que cette entreprise hardie fut couronnée de succès.

Après Théodoric, les débordemens, les ravages de la guerre, l'ignorance et l'incurie détruisirent bientôt l'heureux résultat des travaux constans et audacieux des temps passés. Les papes Boniface VIII, Martin V, Léon X et Sixte-Quint firent en vain de longs efforts pour rendre à ces marais leur précédente fertilité; Pie VI fut plus heureux. En 1777 il fit creuser, par dix mille ouvriers, un canal de quatre lieues d'étendue pour contenir les eaux [1]. Ce que n'ont pu faire ni les empereurs de Rome et d'Orient, ni les essais successifs de dix papes ses prédécesseurs, Pie VI parvint à l'accomplir en grande partie. Il fut aussi le premier qui songea à faire renaître de ses ruines et du sein des eaux la célèbre voie qui a immortalisé le nom d'Appius-Claudius.

[1] J'ai recueilli sur ses bords les notes que je soumets à mes lecteurs.

C. Batty del.

Lago di Albano. *Lac d'Albano.*

Piranesi del. Audot edit.

Via Appia e sepolcro di Pompeo. *Voie Appia et [illegible] de Pompée.*

Lorsqu'on vit reparaître cette antique route, les habitans des environs accoururent à l'envi pour être les premiers à fouler un sol qui avait été caché pendant un si grand nombre de siècles. On admira ces énormes quartiers de travertin qui composaient les épaulemens ou les parapets de la chaussée, la mettaient à l'abri des inondations, et servaient de pavés. On retrouva de beaux ponts construits de distance en distance au-dessus des sources jaillissantes dont nous avons déjà parlé. Il fallait que la construction de la voie Appienne eût été faite avec un soin bien digne du grand peuple, pour que, malgré toutes les causes de destruction qui se réunissaient contre elle, il en existât encore des fragmens si considérables. Elles doivent leur conservation à la manière ingénieuse dont les pierres ont été disposées dans le sol; on les a enfouies dans leur longueur. Aussi les ravages du temps ont-ils eu moins de prise sur ces masses que si elles avaient été appliquées à terre dans leur largeur. En examinant cette route et les travaux immenses dont elle a dû être l'objet, il me semblait voir les légions romaines à l'époque d'Appius, couvrir encore la plaine que je parcourais, et s'ouvrir à travers les marais une route immortelle comme eux. Un fragment de la voie Appienne, qui passe au pied du tombeau dit des Horaces, donnera aux lecteurs une juste idée des voies Romaines (Pl. 121).

Torre Tre-Ponti marque, du côté de Rome, la limite des travaux exécutés par Trajan pour le desséchement des marais Pontins. Non loin se trouvait le forum d'Appius, construit en même temps que la voie Appienne, et habité, du temps d'Horace, par des bateliers qui naviguaient sur le canal qui traversait la plaine.

. . . . Indè forum Appî,
Differtum nautis cauponibus atque malignis, etc.

Dans ce bourg d'Appius peuplé de mariniers,
J'arrivai doucement après deux jours entiers.
DARU, *l.* I, *sat.* V.

Je m'arrêtai aux Trois-Tavernes (*tres-Tabernæ*), ancienne station des voyageurs sur cette route. Une double célébrité a consacré cet endroit: l'une se rattache à un joyeux souvenir, l'autre à une pensée pieuse et solennelle. Horace y descendit, lorsqu'animé d'une poétique ardeur il se rendait par ce chemin à Brindes, sans trop se hâter d'accélérer un voyage qui, depuis Rome jusqu'ici, ne demandait qu'un jour de marche pour des gens plus empressés que lui.

Saint Paul, ce sublime apôtre du Christ, se reposa également aux Trois-Tavernes lorsqu'il se dirigeait vers Rome pour changer la foi, les mœurs et les destinées de cette ville éternelle et du monde.

A quelques milles de là je traversai Cisterna. Pendant que l'on changeait nos chevaux, six ou huit fainéans à la mine hâve et rébarbative, entourèrent ma voiture: leur allure ne me disait rien de bon, je crus reconnaître dans leurs regards l'expression de la rage enchaînée par la force; car, aujourd'hui, grâce aux *carabinieri*, plus de brigands, ou du moins plus de brigandages. Je quittai cependant le plus tôt que je pus mes gaillards aux longs manteaux bruns, qui semblaient me considérer comme une proie qui leur échappait.

De cet endroit à Velletri, ancienne ville des Volsques, la route est courte et facile. Velletri fut jadis peuplé par une colonie romaine; dans des temps moins reculés elle devint le berceau de la famille d'Octave; Auguste y naquit. Dès l'an 260 de Rome elle se montra

si impatiente du joug de la métropole, que tous ses habitans furent transportés dans Rome, et, sous le nom de *gens Transtiberina,* allèrent peupler le quartier situé au delà du Tibre. Ce sont les Transteverins d'aujourd'hui dont les querelles sanglantes épouvantent souvent leurs concitoyens. Tarquin habita Velletri, et même ce fut lui qui, au rapport de Silius Italicus, engagea la famille d'Octave à s'établir dans Rome. Deux palais, celui de Lancelloti dont le magnifique escalier de marbre excita toute mon admiration, et le palais de Borgia sont les principaux monumens de cette ville. La beauté extraordinaire des femmes de Velletri ne peut se passer sous silence.

En continuant ma route vers Rome je vis bientôt le mont Albano [1] se dessiner à l'horizon. Séjour de la nation qui fut si long-temps la rivale de Rome, la petite ville, bâtie au sommet, domine une campagne fertile qui est le séjour d'été (*villeggiatura*) le plus recherché des environs de Rome; ses pieds plongent dans un lac enchanteur qui porte le même nom (Pl. 121).

Atque lacus, qui post, Albæ de nomine dicti
Albanus. . . . .

VIRGILE, *liv.* IX.

D'Albe ce lac a pris le nom.

L'émissaire ou décharge de ce lac est célèbre dans l'antiquité. Tite-Live, Valère Maxime ainsi que Plutarque racontent que l'an de Rome 357, lors de la guerre contre les Véïens, les eaux du lac Albano s'accrurent extraordinairement pendant l'été sans cause apparente. Un vieil araspice étrusque proclama alors dans Rome (probablement d'après les ordres secrets du sénat), que la ville de Véïes ne tomberait au pouvoir des Romains que lorsque les eaux surabondantes du lac auraient trouvé une issue, sans toutefois se jeter dans la mer. Cicéron (livre I, *de Divinat.*) nous donne l'explication de cette prophétie. On l'avait imaginée, dit-il, afin d'engager les habitans à cultiver le sol albain, au moyen des irrigations qui proviendraient des eaux du lac. Ce travail avait encore un but d'utilité militaire puisqu'il forma les soldats à l'art des mines, ainsi qu'on le vit par celles qu'ils poussèrent jusqu'à la citadelle de Véïes, et qui décidèrent du sort de cette place.

Non loin des bords du lac Albano s'élevait *Lanuvium* ou Lavinie, patrie d'Antonin le Pieux. Junon y était adorée pour le soin tutélaire qu'on lui attribuait de procurer aux malheureux, à l'aide du sommeil, l'oubli de leurs douleurs.

Lanuvium a été chanté par Horace dans les vers suivans :

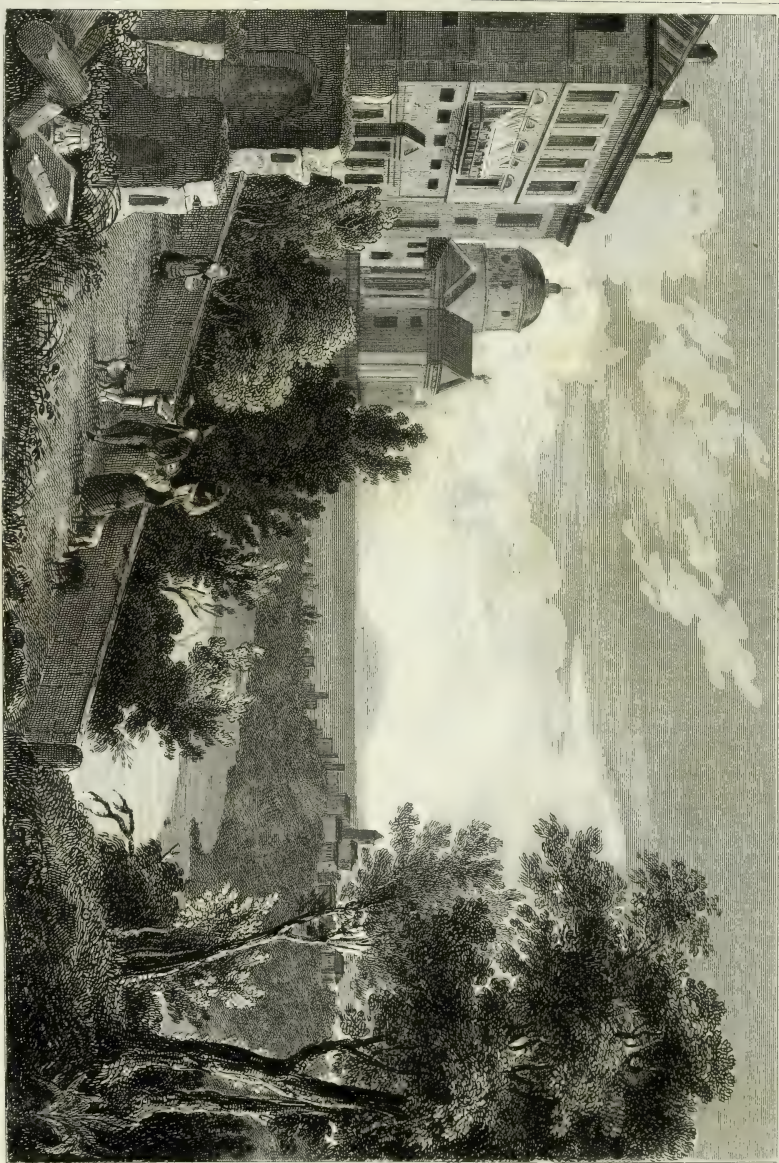
. . . . Ab agro
Rava decurrens lupa Lanuvino.

Liv. III, *sat.* 2.

Des champs Lanuviens
La louve aux poils fauves,
S'élance à pas précipités.

Le lac de Nemi, à peu de distance de là, était sous la protection de Diane. Rien de plus pittoresque que ce délicieux bassin. Les habitans l'appelaient *Speculum Dianæ*, miroir de Diane, à cause de la pureté de ses ondes. Ces deux mots rendent bien et beaucoup mieux qu'une longue description ne pourrait le faire, le genre de beauté de ce délicieux bassin, régulièrement circulaire comme les miroirs des anciens. Toujours tran-

[1] Cette montagne doit peut-être son nom à sa position à l'orient de Rome, car il est évident que c'est derrière les hauteurs d'Albe que l'aube (alba) apparaît d'abord.

Grundmann del. Audot edit. Aubert sc.

Lago di Nemi. *Lac de Nemi.*

quille, abrité par de délicieuses collines, rarement le zéphyr trouble la surface cristalline de ses ondes limpides. *Speculum Dianœ :* c'est à Diane, c'est elle qui protége ces bosquets ombreux, couronne verdoyante du lac azuré, c'est là que la déesse préside aux chastes concerts ou poursuit dans les forêts le faon moins prompt et moins timide que la vierge qui suit ses pas. Vous qui aimez les bois, un ciel toujours serein, les vers et le repos, venez sous ces heureux ombrages, et, plus sage que moi, ne les quittez jamais (Pl. 121 *bis*)!

Reprenant ma route, je vis à gauche, sur les côtés de la voie Appienne, des restes de la villa de Pompée. Ils ont la forme d'une pyramide assez élevée, et d'un style majestueux. On leur donne vulgairement le nom de torre di Santo-Rocco, à cause du voisinage d'une église consacrée à ce saint. La construction indique que jadis ce monument tout entier avait été revêtu, mais j'ignore si c'est de marbre ou de pépérin. Une petite cellule est ménagée au centre de cette construction. Au reste, nulle inscription, nulle épitaphe qui puisse éclairer les recherches de l'antiquaire. Plusieurs archéologues ont cru reconnaître dans ces ruines le monument sépulcral de Julie, première femme de Pompée; on oppose à cette opinion le récit de Plutarque au sujet des funérailles de la fille de César.

« Pompée, dit l'historien grec, voulait faire ensevelir sa femme dans son palais d'Albano; mais le peuple romain, jaloux de posséder les restes de la fille du grand César, les conduisit en triomphe au Champ-de-Mars, où ils furent inhumés. »

Une autre construction, située à droite de la voie Appienne, sur les confins du Predium Pompeianum et dont les vestiges sont confondus avec le palais de Pompée, a long-temps exercé les recherches des érudits. Mais leurs travaux n'ont eu d'autre résultat que d'entourer de plus d'obscurité et de doutes les conjectures admises jusqu'alors. Cet édifice, appelé la torre della Stella, la tour de l'Étoile, parce qu'il est voisin de l'église dédiée à la madone della Stella, se compose d'une base en pierres quadrangulaires, de vingt palmes de côté, surmontée de cinq pyramides rondes, quatre sont placées à chacun des angles; la cinquième un peu plus élevée et plus grosse, quelques autres occupent le centre. Elle contient une petite chambre ou plutôt un petit réduit actuellement en ruine. On a cru long-temps que ce monument était le tombeau des Horace et des Curiace. Cette erreur a été consacrée par une inscription sculptée sur marbre, et qui heureusement a été détruite il y a quelque temps. Les esprits éclairés repoussent la possibilité d'une pareille destination. Pourquoi les Romains auraient-ils mêlé les cendres de guerriers ennemis? Pourquoi surtout auraient-ils placé, loin des regards des citoyens, les restes de trois de leurs plus vaillans guerriers? Il paraît bien plus raisonnable d'admettre la version de Tite-Live, qui rapporte qu'après le meurtre du grand Pompée en Égypte, ses ossemens furent portés à Rome et déposés par les soins de Cornélie, sa seconde femme, dans sa villa d'Albano, où elle fit construire un monument funèbre en l'honneur du héros qui n'était plus. Malgré ce tardif hommage, une portion seule des restes de Pompée reçut la sépulture, ce qui justifie ainsi le mot de l'auteur grec (Dion) :

« Celui qui, pendant sa vie, fut

adoré dans mille temples trouve à peine un tombeau après sa mort. »

Il ne faut pas être étonné qu'aucune inscription n'ait consacré les soins de Cornélie. A l'époque où elle honorait ainsi la mémoire de son époux, Octave vivait encore, et la crainte, inspirée par cet ennemi cruel, motiva sans doute le silence de la tombe de Pompée. L'opinion des archéologues qui pensent que ce monument est destiné à conserver le souvenir de ce grand général n'est donc pas dénuée de fondement; ils prétendent que les cinq pyramides élevées sur la base font allusion aux cinq victoires remportées par le célèbre capitaine avant son consulat. Mais ils le considèrent, comme un cénotaphe, c'est-à-dire comme un sépulcre vide et purement honoraire. J'avouerai néanmoins que je n'y ai pas reconnu le style de l'architecture de cette époque (Pl. 121).

Je donnai un dernier regard à cette construction en ruines, qui me reportait au temps de la décadence de la république romaine. Une belle avenue de chênes verts me conduisit ensuite à Castel Gandolfo. C'est le palais ou plutôt la maison de campagne du pape : hors de Rome il n'en possède pas d'autres.

La cathédrale est de Bernin. Je remarquai au maître - autel un tableau de Pierre de Cortone, et une *assomption* de Carle Maratte, peintre de l'époque de la corruption du goût.

J'étais trop près du joli village de la Riccia pour passer sans le visiter; je reconnus dans le costume et les traits de ses habitans les beautés si spirituellement rendues par M. Horace Vernet. La vue de ce charmant pays est trop pittoresque pour que nous en privions nos lecteurs. La planche 120 rend avec fidélité cette situation délicieuse.

VUE DE ROME, PREMIÈRE IMPRESSION.

Je suis seul : j'ai profité d'un accident arrivé à la voiture pour rôder dans les délicieux bosquets de Gensano (Pl. 120); je gravis le sommet d'un tertre et bientôt j'embrasse d'un coup-d'œil toute cette noble campagne de Rome, digne berceau du PEUPLE ROI. Il est six heures : le temps est magnifique; quelques légers nuages se balancent à l'horizon, et jettent sur cette scène une teinte vaporeuse. A mes pieds sont de vertes collines, toutes brillantes de fraîcheur et superposées par étages. C'est une continuité des montagnes de la Sabine, qui encadrent de leur hémicycle la partie orientale du panorama qui s'étend à mes pieds : la lumière se nuance à l'infini et se joue dans les plans de cet admirable tableau. Au nord est le Soracte; le Soracte de Claude le Lorrain; le Soracte d'Ovide, de Properce; le Soracte de tout homme qui a des yeux qui voient; de tout homme qui a une âme qui sait sentir. A l'ouest, les montagnes bleues de l'Étrurie bornent ma vue par leur amphithéâtre pittoresque. Au sud, le ciel et la mer se confondent derrière une masse de nuages : montagnes de pourpre et d'or, qui semblent amassées par une main magique. Au milieu de ce bassin immense, le Tibre promène en serpentant ses eaux jaunâtres et vagabondes. La plaine, aride dans toute son étendue, semblable, par les mouvemens onduleux du terrain, à un vaste lac agité, est traversée par de longs aqueducs qui s'étendent à perte de vue : on dirait autant de ponts gigantesques qui conduisent à la capitale du monde chrétien. Quelle soli-

C Batty del.

La Riccia.

Harding del. Audot edit Aubert sc

Gensano.

tude imposante! quel silence de mort! Des tombes çà et là indiquent les voies antiques; de temps en temps un nuage de poussière, rougi par les rayons d'un soleil au déclin, annonce le passage d'une chaise de poste d'Anglais, ou le pesant chariot d'un pâtre qui se rend à la ville, traîné par ses bœufs aux cornes menaçantes; une teinte vague s'étend sur ces objets comme un glacis savamment ménagé: tout cela nage et semble suspendu dans une atmosphère de vapeur. Mais le soleil s'approche de l'horizon; il inonde ce brillant spectacle de rayons de pourpre. Sa clarté redouble: la brume se dissipe, et je vois distinctement Saint-Pierre et l'emplacement de la ville aux sept montagnes. Saint-Pierre s'élève sur le mont Vatican, entre le Janicule et l'Aventin. Plus au nord est le Cœlius: je le reconnais à ses pins, aux vastes et sombres coupoles qui ombragent la villa Matei; en face est le Capitolin que couronne la tour du Campidoglio; à droite le Quirinal; l'Esquilin et le Viminal qui domine la basilique de Sainte-Marie-Majeure. La voilà donc cette Rome belle par excellence.

. . . . Rerum pulcherrima Roma!
VIRG.

Rome chantée par tant de poëtes, Rome ce colosse de l'histoire des nations.

Sa vue rappela à ma pensée toutes les pensées inspirées déjà à une foule de poëtes et d'artistes. A mes émotions s'ajouta le souvenir de leurs émotions si vivement rendues; mon cœur fit écho à chacun de leurs transports; avec Thomson je m'écriai:

Once the delight of heaven and earth,
Where art and nature, even smiling, joined
On the gay land to lavish all their stores.
Poëme de la liberté.

Contrée qui fut une fois les délices du ciel et de la terre, où l'art et la nature répandaient en souriant leurs trésors sur ce sol.

je redisais ces vers d'Addison:

Poetics scenes encompass me around
And still I seem to tread on classic ground;
For here so oft the muse her harp has strung
That not a mountain rears its head unsung.

Des scènes poétiques m'environnent, et je sens que je foule une terre classique; la muse a fait si souvent retentir sa harpe en ces lieux qu'il n'y a pas une seule montagne qui n'ait été chantée.

Cependant, lorsque du sein de ces élans poétiques, et après avoir descendu la montagne, je revins à moi-même et aux lieux qui m'environnaient, je me retrouvai au milieu d'une campagne déserte et inculte, dont l'aspect a été décrit avec tant de vérité par notre grand peintre littéraire, par M. de Châteaubriand. (Voyage en Italie, lettre à M. de Fontanes.) « Figurez-vous, » dit-il, en représentant les dehors de Rome, ses campagnes et ses ruines, « quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone; un silence et une solitude aussi vaste que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol; on croit y entendre retentir cette malédiction du prophète: « *Venient tibi duo hæc in die una subitò, sterilitas et viduitas.* Deux choses te viendront à la fois dans un seul jour, stérilité et veuvage. (Isaïe) ». Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines dans des lieux où il ne passe plus personne; quelques traces desséchées des torrens de l'hiver: ces traces, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et elles ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le lit romain. A peine découvrez-vous quelques arbres; mais partout s'élèvent des ruines d'aque-

ducs et de tombeaux ; ruines qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons ; je m'en approchais : des herbes flétries avaient trompé mon œil. Parfois, sous ces moissons stériles, vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvemens champêtres, point de mugissemens de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs ; les fenêtres et les portes sont fermées ; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitans. Une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde ces tristes chaumières, comme les spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin, l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine. »

Ces royaumes vides, *inania regna*, cette tombe du milieu de laquelle Rome semble se lever, suivant le tableau si coloré du brillant auteur que je viens de citer, ajoute cependant à la majesté de la métropole du monde chrétien. Elle l'entoure d'un sentiment de mélancolie et de tristesse qui conviennent mieux au spectacle de Rome et à ses grands souvenirs, que des environs animés et d'une culture prospère. En regardant la campagne de Rome, doit-on s'étonner que tous les voyageurs s'écrient avec Virgile :

Salve magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virûm !. . . . .
Georg. II.

Terre féconde en fruits, en conquérans fertile,
Salut. . . . .
Trad. de DELILLE.

ou bien se plaisent à répéter ces vers de l'abbé Delille. (Poëme des Jardins, ch. IV) :

. . , ... O campagne de Rome,
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme!
C'est là que des aspects fameux par de grands noms,
Pleins de grands souvenirs et de hautes leçons,
Vous offrent ces objets, trésors des paysages.
Voyez de toutes parts comment le cours des âges
Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,
Jetant temple sur temple, et tombeaux sur tombeaux,
De Rome étale au loin la ruine immortelle.

A mesure que l'on s'avance dans la campagne de Rome, dans ce désert dont le silence contient tant de hautes leçons, on a le temps de revenir tout-à-fait de la surprise et de l'agitation que le premier aspect de la ville éternelle ne peut manquer d'exciter dans le cœur de tout homme d'une éducation libérale. En recherchant la cause d'une émotion tellement vive, on est tenté d'abord de l'attribuer uniquement à l'influence de nos premières impressions, et aux souvenirs encore tièdes de nos études classiques. En effet, le nom de Rome, ce nom magique, n'a-t-il pas sans cesse retenti à nos oreilles durant les jours de notre jeunesse? N'avons-nous pas vécu par la vie intellectuelle avec les orateurs, les poëtes et les historiens romains ? N'avons-nous pas pris parti pour tel ou tel guerrier ? N'avons-nous pas été Marius ou Sylla, Antoine ou Octave, Brutus ou César? Tous ces souvenirs sont liés par une chaîne indestructible au jour férié de notre vie, à notre jeunesse. Aussi de quelle puissante émotion le cœur ne se sent-il pas inondé, lorsque, semblables aux milliers d'êtres qui, naguère insensibles et privés de vie, renaissent comme par enchantement sous le feu d'un rayon de soleil, nos souvenirs, nos rêves, ces fantômes

créés par l'imagination en présence de l'histoire muette, s'animent tout à coup, se revêtent de formes et de couleurs brillantes à la vue de Rome qui les avait si long-temps inspirés!

Aussi pouvons-nous, par une heureuse application, adresser à tout homme nourri de la littérature romaine ces vers de Claudien à Honorius :

Hinc tibi concretâ radice tenacius hæsit,
Et penitùs totis inolevit Roma medullis,
Dilectæque urbis tenero conceptus ab ungue,
Tecum crevit amor. . . . .

De Cons., Hon. VI.

Ainsi la pensée de Rome, comme une racine tenace, s'est enfoncée dans ton âme; elle s'est mêlée profondément à la moelle de tes os, et l'amour de cette ville chérie, conçu dès l'âge le plus tendre, a grandi avec toi.

Oui, nous rendons justice à l'influence de nos premières études : elle est grande, sans doute ; mais elle n'est pas la seule cause de notre vénération pour Rome. La reine du monde chrétien commande, par d'autres droits encore, notre respect et notre vénération. A son origine antique, à sa gloire éclatante, à ses immenses conquêtes, à ses héros, à ses saints, à la majesté de son langage, à la richesse de sa littérature, il faut ajouter ce titre plus précieux encore : *C'est à cette terre illustre que nous devons nos chartes et nos lois.* Habe antè oculos hanc esse terram quæ nobis miserit jura, quæ leges dederit. (PLINE, Epist., liv. VIII, 24.) Et puis, entre les mains de Dieu, Rome a été pour l'Europe un intermédiaire civilisateur, un point lumineux d'où rayonnaient, sur toute la surface du globe, les arts, les sciences, la religion.

Le système général du gouvernement de Rome, l'étendue de son colossal empire, semblent avoir été constamment destinés à atteindre cet important résultat. Tandis que le despotisme des monarchies d'Orient ne voulait que des esclaves, que la politique restreinte des républiques grecques réservait pour l'intérieur de ses provinces les bienfaits de la liberté, Rome, avec un système plus large et plus généreux, considérant les cités conquises par la puissance de ses armes comme autant de nouvelles nourrices de citoyens romains, étendit graduellement les droits et les priviléges de ses institutions aux capitales des pays vaincus, enrôla leurs habitans dans ses légions, et admit leur noblesse dans le sénat. Ainsi les sujets barbares de Rome, entraînés dans le cercle d'une civilisation déjà avancée, recueillaient des honneurs, en même temps qu'ils se rapprochaient chaque jour davantage des manières et des coutumes de leurs conquérans. Bientôt chaque province devint une autre Italie, chaque ville une autre Rome. Avec ses lois et ses franchises, la cité éternelle communiquait ses arts et ses sciences. Partout où les aigles romaines pénétrèrent, on vit des écoles s'ouvrir, et des professeurs en tous genres, pensionnés par la république, détruire les préjugés et l'ignorance des peuples vaincus, répandre les lumières précurseurs de la liberté. Des aqueducs, des ponts, des temples et des théâtres furent élevés dans chaque pays; toutes les ressources du luxe, de la peinture, de la sculpture furent employées à décorer les villes les plus éloignées de l'empire. Des routes, dont les restes excitent encore aujourd'hui notre admiration, furent ouvertes du Forum jusqu'aux confins du territoire immense de la république. Les diverses nations répandues sur cette surface étaient régies par les mêmes lois; et, grâces au génie de Rome, elles pou-

vaient, en peu de temps, échanger les découvertes de leurs sciences, ou de leur industrie. Que ces bienfaits de la conquête romaine justifient bien ce mot de Lipsius :

Liceat dicere, ait, divino munere Romanos datos ad quidquid rude expoliendum, ad quidquid infectum faciendum, et loca hominesque elegantiâ et artibus passim exornandos.

Qu'il soit permis de dire que les Romains ont été donnés à la terre pour polir tout ce qui était grossier, faire ce qui n'avait pas encore été accompli, et doter çà et là les peuples et les contrées des bienfaits des arts et de la civilisation.

Comparez l'état des Gaules, de l'Espagne, de la Bretagne, lorsque ces contrées étaient couvertes de cités florissantes, et qu'elles vivaient dans une paix fortunée sous la protection de Rome, avec leurs forêts, leurs marais et leurs huttes sauvages avant leur soumission à l'empire, vous comprendrez alors les bienfaits inappréciables dus au génie conquérant des habitans du Tibre.

Hæc est, in gremium victos quæ sola recepit,
Humanumque genus communi nomine fovit
Matris non dominæ ritu ; civesque vocavit
Quos domuit, nexuque pio longinqua revinxit.
(Armorum legumque parens, quæ fundit in omnes
Imperium et primi dedit incunabula juris).....
Hujus pacificis debemus moribus omnes
Quod veluti patriis regionibus utitur hospes
Quod sedem mutare licet; quod cernere Thulen
Lusus, et horrendos quondam penetrare recessus;
Quod cuncti gens una sumus. . . . .

Claudian, *de Sec. Cons. Stilich.* 160.

Rome est la seule qui ait accueilli les vaincus dans son sein, qui ait caressé tous les hommes en les appelant du même nom, comme une mère, et non point comme une reine. Elle nommait citoyens ceux qu'elle avait conquis ; Rome aux longues destinées les enchaînait ainsi par des liens sacrés..... Source des hauts faits d'armes, source des lois dont elle étend l'empire à tous, Rome est le berceau des premiers codes..... Grâces à l'influence de cette ville de paix, étrangers en des pays lointains, nous y vivons comme dans notre patrie; nous pouvons sans crainte entreprendre des voyages ; voir Thulé, comme en nous jouant, et parcourir des retraites horribles autrefois ; par elle enfin tous les peuples ne forment qu'un seul peuple !

C'est Rome encore qui a dirigé les croisades, dont les résultats sont si admirables ; les croisades qui déchargeaient le sol de l'Europe du fardeau d'une population guerrière, dont l'esprit chevaleresque trouvait en Palestine des combats tant désirés, en même temps qu'il se retrempait à la source de toute civilisation. C'est par de pareils bienfaits que Rome a mérité les noms de *cité sainte*, de *lumière des nations*, de *mère du monde*. Lorsqu'elle fut privée de ses honneurs, deux siècles après, à l'époque où le siége de l'empire fut transporté à Bysance ; lorsque ses provinces furent envahies, et que ce magnifique ensemble de paix et de civilisation fut détruit par les invasions des barbares, alors même on vit Rome, trouvant dans la décadence des ressources nouvelles et inattendues, déployer au travers du monde, non pas ses légions ou ses consuls armés, mais une faible escorte d'apôtres, qui devaient propager dans l'univers entier la doctrine de Jésus, c'est-à-dire les principes de la *charité* jusqu'alors méconnue.

On aurait, certes, plus d'admiration pour ces migrations bienfaisantes des apôtres, imitées depuis par tant de zélés missionnaires, si la muse des poëtes les avait accompagnés dans leurs expéditions périlleuses, de même qu'elle présidait jadis aux conquêtes brillantes des légions de Rome. Nous pourrions citer plus d'un noble dévoûment, plus d'un courage héroïque, plus d'une résignation sublime, si la renommée était venue s'asseoir à côté de la croix, partout où elle a pénétré, comme elle se posait autrefois constamment à côté des aigles romaines. Cependant les vers d'un poëte célèbre peuvent être appli-

qués comme un chant prophétique aux efforts lointains des missionnaires de l'Évangile :

> Visam Britannos hospitibus feros,
> Et lætum equino sanguine Concanum;
> Visam pharetratos Gelonos,
> Et Scythicum inviolatus amnem.
> HOR., *lib.* III, *od.* 4.

> Je verrai le Gelon sauvage,
> Les Bretons inhospitaliers,
> Et ces peuples qui, pour breuvage,
> N'ont que le sang de leurs coursiers.
> *Trad.* de DARU

Ainsi, par l'influence de la sagesse et de la charité, Rome a conservé l'ascendant que lui avaient acquis d'abord sa valeur et sa magnanimité; la prééminence qu'elle a conservée dans toutes les périodes de sa vie, a réalisé cette parole fabuleuse de son fondateur. « Va dire aux Romains que les dieux veulent que ma Rome soit la reine de l'univers! — La ville des villes, — le temple de l'équité, — le port où les nations trouveront leur salut! — Abi, nuncia Romanis, cælestes ità velle ut mea Roma caput orbis terrarum sit! (Tite-Live, I, 16.)

Telles étaient les pensées qui traversaient mon âme, tandis que je m'avançais au milieu de la campagne de Rome. Maintenant la ville éternelle s'élargissait devant moi : elle offrait successivement à mes yeux ses tours, ses coupoles, ses longues lignes de palais, jusqu'au moment où le dôme du Vatican, écrasant par sa magnificence tous les édifices qui l'environnent, eût complété ce tableau avec une majesté toujours croissante.

Bientôt l'obscurité le couvrit de ses voiles; je dépassai Torre di Mezza via, dernier port avant d'arriver à Rome. La nuit était des plus sombres, lorsque j'arrivai à la porte de Saint-Jean-de-Latran; je pus néanmoins distinguer dans l'ombre les murs élevés du Colysée.

Lorsqu'aux premiers transports d'une sensibilité vivement émue a succédé une disposition plus calme, quand l'observation vient remplacer l'émotion, voici la physionomie générale que Rome présente au voyageur : « Quoique cette belle cité, vue intérieurement, offre l'aspect de la plupart des autres villes européennes, elle conserve cependant un caractère particulier. Aucune autre n'offre un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le Panthéon d'Agrippa jusqu'aux murailles de Bélisaire, depuis les monumens apportés d'Alexandrie jusqu'au dôme élevé dans les airs par Michel-Ange. La beauté des femmes est aussi un trait distinctif de Rome, qui n'échappe pas à l'observation du voyageur. Une singularité de cette ville, ce sont les troupeaux de chèvres, et surtout ces attelages de grands bœufs aux cornes énormes, couchés aux pieds des obélisques égyptiens, parmi les débris du Forum et sous les arcs où ils passaient autrefois dans les triomphes des généraux vainqueurs.

A tous les bruits ordinaires des grandes cités, se mêle ici le bruit des eaux que l'on entend de toutes parts, comme si l'on était auprès des fontaines de Blandusie ou d'Égerie. Du haut des collines renfermées dans l'enceinte de Rome, ou à l'extrémité de plusieurs rues, vous apercevez la campagne en perspective, ce qui mêle la ville et les champs d'une manière pittoresque. En hiver, les toits sont couverts d'herbe comme les toits de chaume de nos paysans. Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique qui va bien à son histoire. Ses premiers dictateurs conduisaient la charrue. Elle dut l'empire du monde à des laboureurs, et le plus grand de ses

poëtes ne dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode aux enfans de Romulus : »

Ascræumque cano Romana per oppida carmen.
VIRG., *Georg.* II.

Hésiode aux Romains va parler dans mes vers.
Trad. de DELILLE.

C'est ainsi que Châteaubriand décrit ce séjour qui nourrit les réflexions et qui occupe le cœur ; ce séjour, où la pierre que le voyageur foule aux pieds lui parle, où la poussière que le vent élève sous ses pas renferme quelque grandeur humaine : ce séjour enfin qui, sur les débris de la république écrasée par le fardeau d'une puissance trop colossale, a vu naître un second empire plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance que celui qui l'avait précédé, l'empire de Jésus !

Un tableau général de Rome antique me paraît devoir naturellement précéder celui des monumens qui font encore aujourd'hui l'admiration *urbis* et *orbis*. Indiquer toutes les sources auxquelles nous puiserons, toutes les célébrités qui nous aideront de leurs savantes élucubrations, serait une répétition de ce qui a déjà été dit en détail dans l'INTRODUCTION. La reconnaissance cependant m'empêche de passer sous silence les noms de MM. Raoul-Rochette et Canina, nos guides dans ces recherches.

La première Rome que fonda Romulus ou d'autres avant lui, suivant les diverses opinions que je crois fort inutile de discuter ici, s'éleva sur le mont Palatin.

Suivant la version la plus accréditée, cette célèbre colline tire son nom de *Pallanteum*, ville d'Arcadie, d'où l'on prétend que partit Évandre, regardé comme le premier fondateur de Rome. C'est ainsi du moins qu'en parle Virgile dans ces quatre vers du huitième livre de l'Énéide :

Arcades his oris, genus a Pallante profectum,
Qui regem Evandrum comites, qui signa secuti,
Delegere locum, et posuere in montibus urbem,
Pallantis proavi de nomine Pallanteum.

Un peuple qui d'Évandre a suivi les drapeaux,
A sur les monts latins fondé ses murs nouveaux ;
Par les Arcadiens, leur ville est habitée;
Leur ancêtre Pallas, du nom de Pallantie,
Fit appeler ces murs. . . . .
Trad. de DELILLE.

Et d'une manière plus claire encore, le poëte de Mantoue s'exprime ainsi sur le chef arcadien :

Tùm rex Evandrus, romanæ conditor arcis.

Le premier fondateur d'une cité romaine,
Évandre. . . . .
Trad. de DELILLE.

Néanmoins on prétend, avec plus de raison peut-être, que Rome fut fondée par le fils de Mars et de Rhéa, l'an 753 avant l'ère vulgaire.

Romulus, à l'aide d'un couple de taureaux blancs, traça tout autour du Palatin un sillon carré, et la première base du retranchement fut formée de la terre même qu'on en retirait. Ce sillon était interrompu à chacun des points où devait être une entrée, et c'est de là que vient ce nom de *porte*, parce qu'on avait *porté* la charrue en cet endroit.

Rome était ainsi renfermée dans un espace quadrilatère, ce qui lui fit donner par les anciens le nom de *quadrata*.

Lorsqu'on fortifia cette enceinte de murs et de tours pour la protéger contre les armes des Sabins, plusieurs portes furent nécessairement ménagées. Le nom de trois seulement d'entre elles nous est parvenu ; l'une dite *Mugonia*, placée à l'endroit où Romulus commença son sillon ; une autre, la *Romana* ou *Romanula*, au centre

du côté oriental de la colline ; la troisième se nommait *Trigonia;* j'ignore sa situation. D'après les conventions établies entre Romulus et Tatius, après la guerre des Sabins, on adjoignit à la ville nouvelle certaines parties de deux autres collines nommées le *Quirinal* et le *Cœlius*. Romulus occupait cette dernière ainsi que le Palatin : Tatius s'établit sur le Quirinal et sur une partie du Tarpéïen. Numa Pompilius étendit encore l'enceinte des murailles en renfermant la partie du Quirinal qu'avait habitée Tatius, ainsi que les autres étrangers qui s'étaient joints au peuple romain. Le Cælius, qui du temps de Romulus avait été déjà habité, fut renfermé dans des murailles par Tullus Hostilius, successeur de Numa, lorsqu'après la destruction d'Albe il conduisit les habitans pour augmenter la ville nouvelle.

Afin que cette montagne fût plus fréquentée, Tullus y fixa sa demeure. Denys d'Halicarnasse et Tite-Live racontent que, sous Ancus Martius, l'Aventin fut réuni à la ville au moyen d'une enceinte de murailles et de fossés. Les gens de Thélène, ceux de Polytore et d'autres villes subjuguées à cette époque, furent transportés dans cette nouvelle enceinte. Sous le même Ancus Martius, la partie du Janicule qui regarde l'Aventin fut aussi entourée de murailles, afin d'en faire un endroit fortifié, destiné à protéger les Romains, qui naviguaient sur le fleuve, contre les attaques des Étrusques ; et le pont Sublicius joignit cette nouvelle partie à la ville.

Il est évident que toute cette enceinte avait été construite avec peu de solidité et même grossièrement, ainsi que le rapporte Denys d'Halicarnasse. Tarquin l'Ancien entreprit de la réédifier avec de grandes pierres taillées régulièrement : il fut détourné de son projet, d'abord par la guerre qu'il fit aux Sabins, puis par sa mort. Servius Tullius, son successeur, non-seulement eut la gloire de conduire à terme les projets de Tarquin, mais encore adjoignit le Viminal et l'Esquilin à la ville, ainsi que cette partie du Quirinal qui n'avait pas été renfermée dans les murs lors de la première enceinte faite par Numa.

Pompilius est le dernier roi qui ait reculé les murs de Rome, et qui, joignant au Palatin, au Capitolin, à l'Aventin, au Cælius et au Quirinal les deux autres collines, le Viminal et l'Esquilin, finit par enfermer dans la même enceinte les sept montagnes, sans y comprendre néanmoins la partie du Janicule réunie par Ancus Martius; cette partie semble, lors des premiers temps de Rome, n'avoir été considérée que comme une simple forteresse.

Il n'est peut-être pas hors de propos d'indiquer ici les opinions les plus répandues sur l'étymologie des sept collines de la ville éternelle.

Le Palatin tire son nom de *Pallantium,* ville d'Arcadie ; néanmoins on a voulu le dériver de Pallantia, épouse du roi Latinus. Pallantia ne viendrait-elle pas elle-même de Pallantium ; car ici, comme dans une multitude d'autres points d'archéologie et d'étymologie, on reconnaît un rapport frappant avec cette question débattue dans l'école. « *An gallina ab ovo, aut ovum à gallina ?* La poule vient-elle de l'œuf, ou l'œuf de la poule ? » Mais revenons à nos collines. — Le Capitole, dans le principe, s'appelait *Saturnius*, de Saturne, que l'on croyait avoir séjourné sur cette montagne : il prit ensuite le titre de *Capitole*, suivant MM. de l'Encyclopédie, de *caput Oli*, la tête d'Olus, homme fort inconnu, que l'on

trouva sous le gouvernement de Tarquin l'Ancien, en posant les fondemens du temple de Jupiter très-bon et très-grand. « Opt. Max.que. » —L'Aventin, dit-on, tire son nom *ab Avibus*, c'est-à-dire des oiseaux qui le fréquentaient, ou suivant d'autres opinions, car elles ne pèchent pas par le manque de variété, *ab Adventu*, c'est-à-dire de l'arrivée de ceux qui accouraient au temple de *Diane commune*, situé en cet endroit. — Le Cælius doit le sien à Cælis Vibenna, capitaine des Étrusques, qui, sous Romulus, occupèrent cette partie ; mais avant il portait le nom de *Querquetulanus*, à cause des chênes qui ombrageaient ses flancs. Romulus Quirinus donna son nom au Quirinal, où l'on éleva un temple à son honneur. — Le Viminal fut ainsi nommé, de l'Autel de Jupiter *Vimineus*. Quant à l'étymologie de l'Esquilin, on croit pouvoir la dériver *ab Esculis*, c'est-à-dire des légumes qu'on y cultivait.

Le Janicule placé au delà du Tibre, et qui n'était pas compté au nombre des sept collines sacrées, doit son nom à la ville que Janus avait fondée.

Hanc Janus pater. . . . condidit urbem.
ÆNEID., *liv*. VIII.

Essayons de donner au lecteur une description rapide de la situation de Rome. Cette ville occupe le centre d'un vaste bassin compris entre les montagnes de la Sabine, celles de l'Etrurie et la mer. Ce bassin, dont la base est évidemment volcanique, offre une surface rendue très-inégale par les boursouflures des volcans. Ses collines sont presque partout couvertes de terre végétale et d'alluvions amenées par le Tibre et ses affluens. Ce fleuve la traverse du nord au sud, et forme par ses méandres une ligne de la forme d'un S à l'emplacement où s'élève la ville de Romulus. Cette ville, comme on sait, est posée sur sept collines, que, par la succession des temps, les débris des édifices et l'action de la nature ont presque égalisées. A cette époque primitive, les vallées qui s'étendaient entre ces collines n'étaient encore que des marais presque impraticables, formés par les inondations du Tibre, et dont le nom de *Velabrum*, donné au quartier situé entre le Capitole et le Palatin, et celui de *Carinæ*, que porta l'une des principales rues de Rome ancienne, sont restés jusqu'à nos jours, dans le nom de la vieille église de San-Giorgio in Velabro, des témoins irrécusables. Placées dans l'ordre suivant, dans la direction du nord au sud, elles décrivent les trois quarts d'un cercle. Le Quirinal est à la partie la plus septentrionale ; le Viminal, l'Esquilin, le Cælius, l'Aventin, forment un cercle dont le mont Capitolin et le Palatin occupent le centre.

La plupart des maisons étaient construites de branches d'osier « domus cratitiæ », avec les intervalles remplis de terre : les toits étaient de chaume « culmina ». La maison de Romulus lui-même, telle que la virent Ovide et Virgile, réparée de siècle en siècle, et conservée sous sa forme antique avec des élémens toujours nouveaux, n'était pas autrement construite. Rome, au temps de sa plus grande prospérité, montrait avec orgueil ce monument de son premier âge ; elle jouissait ainsi de sa fortune en contemplant son berceau.

Cette ville ressemblait alors moins à une ville qu'à un grand bourg où les maisons alternaient avec des prés, des bois et des champs. Ces maisons étaient tout isolées, d'où vient le nom d'îles « insulæ », qui par la suite

ne se donna plus qu'aux demeures des pauvres gens.

Enceinte de Servius. Le cercle que décrivait l'enceinte des murailles élevées par Servius Tullius, réclame plus que tout autre l'attention des curieux, car la ville proprement dite ne fut pas entourée d'autres murailles jusqu'à l'époque de la décadence de l'empire romain, sous Aurélien. Denys d'Halicarnasse rapporte que cette enceinte avait été construite sur la crête des collines et des roches escarpées que la nature elle-même rendait des défenses importantes, où les travaux de l'art étaient presque inutiles.

L'autre partie de la ville qui longeait le Tibre se trouvait défendue par ce fleuve; le côté où l'attaque était le plus facile, était protégé par des fortifications : on avait pour cela exécuté un large fossé qui, dans les endroits les moins vastes, présentait une largeur de cent pieds et une profondeur de trente. Sur les bords s'élevait un mur adossé à un terre-plein, d'une hauteur telle, qu'il se trouvait à l'abri des béliers et des excavations que l'on aurait voulu entreprendre pour le détruire. Cette ligne de défense occupait sept stades (environ sept cents toises).

Denys d'Halicarnasse dit, à propos de l'étendue des fortifications qui environnaient la ville de son temps, sous Auguste, que si l'on voulait juger de l'étendue des murs, il serait certes difficile de l'apprécier d'une manière positive, à cause des nombreux édifices particuliers qui avaient été élevés à l'entour; néanmoins quelques vestiges des murailles facilitaient la comparaison avec les murs d'Athènes, et prouvaient que la longueur de ces derniers était de très-peu inférieure à celle de l'enceinte de Rome.

D'après une telle assertion, et connaissant par Thucydide quelle était la véritable enceinte de la ville de Minerve, Rome devait avoir 65 ou 70 stades (environ 7,000 toises) de tour, ou trois lieues. Cette étendue égale la partie de Paris comprise entre les anciens boulevarts, à partir de l'Arsenal jusqu'à la place Louis XV, et des Invalides au jardin des Plantes. A l'aide de ces indications, à peu de différences près, on retrouve dans le plan de Rome la ligne décrite jadis par les murs de Servius, puisque la forme des montagnes qu'ils embrassaient a vraisemblablement peu varié, ainsi que le cours du fleuve qui servait de limites à presque toute la ville.

Dans la partie des murailles qui joignaient le fleuve à la montagne on pense qu'il y avait trois portes. La première s'élevait près du fleuve, et conduisait évidemment dans un chemin qui passait derrière la scène du théâtre de Marcellus. Dans plusieurs extraits de Tite-Live, où cet historien décrit diverses inondations qui s'étendirent de ce côté, on voit qu'elle se nommait Flumentana. Il est probable que la seconde correspondait au milieu du Forum olitorium, et conduisait de là à la partie antérieure du théâtre de Marcellus et au portique d'Octavie : on pense que c'était la porte triomphale par où les généraux couronnés entraient dans la ville. La troisième, située au pied du mont Tarpéien, portait le nom de Carmentalis qu'elle devait au temple ou à l'autel de Carmenta, mère d'Evandre.

De ce point, les murs de Servius montaient sur la crête septentrionale du Tarpéien, et, se joignant aux roches que l'on sait avoir été fort escarpées en cet endroit, ils formaient l'enceinte de la citadelle, qui occupait ce

point. Côtoyant ensuite l'autre élévation du Capitole, où se trouvait le grand temple de Jupiter, ils descendaient près du tombeau de Bibulus, qui, d'après l'usage des Romains de ne pas enterrer les morts dans la ville, devait être assez éloigné de l'enceinte.

De la vallée qui s'étend entre le Capitole et le Quirinal, les murailles de Servius suivaient la direction des hauteurs, parvenaient au sommet du Quirinal ; puis, rasant le pied de la colline, ils passaient le long de la partie supérieure des jardins Colonne. Les substructions qui supportaient l'ancien grand temple bâti dans cet endroit indiquent clairement la situation des murs. Les grandes murailles qui renferment la partie septentrionale des jardins du palais Pontifical sur le Quirinal démontrent pareillement les directions que prenait l'enceinte de Servius.

A l'extrémité orientale de cet endroit, en passant près du cirque de Flore, situé non loin du palais Barberini, les murs arrivaient à l'emplacement des célèbres jardins de Salluste, au-dessus du cirque construit dans cette villa fameuse. Un petit reste de muraille en pierres carrées passe pour avoir appartenu à la muraille de Servius. Dans toute l'étendue des murs qui longeaient la partie du Quirinal que nous avons décrite, on distinguait, au nombre des portes qui nécessairement y avaient été ouvertes pour communiquer au Champ-de-Mars, la porte Sanguinis et la Salutaris. La première tirait son nom du Sacellum de Sancus, fort peu éloigné de là, et que l'on place au sommet de la hauteur de Monte-Cavallo; et la Salutaris, ainsi nommée à cause du voisinage du temple Salutis, est assez généralement placée au sommet de la haute montée du Quirinal, à l'endroit connu aujourd'hui sous le nom des Quatre-Fontaines.

Près de l'extrémité supérieure du cirque de Salluste, le Quirinal s'unissant avec la colline des jardins (l'Esquilin) et le Viminal, cesse de se faire distinguer par son élévation. C'est donc ici que devaient commencer les célèbres fossés de Servius. Aussi est-ce d'un commun accord que l'on place précisément en cet endroit la porte Collina, qui correspondait avec la Via Antiqua.

D'après l'autorité des écrivains précités, on établit qu'au milieu de ce fossé se trouvait la porte Viminale, sur la colline du même nom.

Depuis l'endroit où l'on place la porte Esquiline jusqu'au Cælius, les murailles, en suivant une direction du nord au sud, côtoyant la déclivité de la seconde élévation de l'Esquilin, traversaient la voie qui porte aujourd'hui le nom de Lavicana.

Les murs de Servius, en montant cette vallée jusqu'au sommet du Cælius, tournaient autour de la partie de la ville qui se trouve en face de la basilique de Saint-Jean-de-Latran, et arrivaient jusqu'au point le plus étroit de la vallée qui sépare le Cælius de l'Aventin, où l'on croit qu'était la porte *Capena*.

Depuis cette porte, les murs montaient sur l'Aventin, descendaient jusqu'au Tibre près du pont Sublicius.

Au delà du Tibre, dans l'enceinte élevée premièrement par Ancus Martius pour former une citadelle sur le Janicule, il paraît que les murailles s'étendaient dans la plaine du côté de la montée de Saint-Pierre-in-Montorio, et après avoir environné la tota lité du Janicule elles descendaient dans la plaine près du mont Palatin.

Tel était l'état de la ville aux temps d'Auguste.

Tous les faubourgs, bâtis à l'entour de l'enceinte de Servius, étaient habités. Ils étaient fort nombreux, mais aucune muraille ne les défendait, et ils se trouvaient ainsi exposés aux excursions des ennemis. Quiconque en les voyant aurait voulu calculer la grandeur de Rome, se serait probablement trompé, car il n'aurait trouvé aucun signe certain de l'endroit où commençait la ville et de ses limites. En effet, les faubourgs, qui s'unissaient à Rome, présentaient au spectateur le tableau d'une ville infinie. C'est ainsi que chez nous on ne pourrait apprécier l'étendue de Paris, si l'on voulait y adjoindre les faubourgs, tels que Passy, la Villette et autres qui composent la banlieue. On voit, par une lettre de Cicéron, que de son temps il avait été déjà question d'augmenter l'enceinte de Rome, en y comprenant une partie des habitations qui dépassaient les murs de Servius, et cet agrandissement devait joindre par un mur nouveau, à partir du Ponte-Milvius (le Ponte-Molle d'aujourd'hui), le mont Vatican aux sept collines, et tout le Champ-de-Mars. Mais le génie de l'empire, le dieu Terme, ne souffrait pas qu'on le déplaçât ainsi : il devait rester immuable dans ses anciennes limites; et la religion, pour qui toute espèce de mouvement est toujours à craindre, détourna les Romains de rien entreprendre contre une enceinte devenue sacrée. Sylla et Jules César n'osèrent pas toucher à ces limites. Auguste lui-même, qui agrandit beaucoup la ville en y ajoutant de nouvaux quartiers, n'éleva pas de nouveaux murs. Dès lors tout ce qui tenait à habiter dans l'enceinte de l'ancienne Rome dut s'entasser à un point prodigieux. Il fallut bien que les maisons prissent en hauteur le développement qu'elles ne pouvaient avoir en espace. La population reflua jusque sous les toits portés à une excessive élévation; c'est ce qu'atteste, en termes péremptoires, l'écrivain de cette époque qui a le plus d'autorité dans ces matières, Vitruve, et ce que justifie le tableau des embarras et des accidens de Rome tracé par Juvénal.

Enceinte d'Aurélien. — L'empereur Aurélien, connaissant l'état où était réduite l'enceinte des murs de *Servius*, conséquence de l'immense agrandissement de la ville, la voyant découverte, et sentant la nécessité de mettre les habitans à l'abri des invasions ennemies, se détermina à faire élever une nouvelle enceinte qui comprendrait la majeure partie de l'espace habité. Cette ligne de clôture, quoique reconstruite à différentes époques, est néanmoins, encore aujourd'hui, l'enceinte de Rome moderne au delà du Tibre.

Ces murailles, dont l'achèvement est dû à Probus, furent construites en briques, et différaient essentiellement des premières, qui, comme l'on sait, étaient en pierres carrées : les murs de briques, par économie et à cause de la promptitude que nécessitait le travail, furent joints aux fragmens anciens ou à des restes d'édifices, soit privés, soit publics. L'amphithéâtre Castrense, la pyramide de Caïus-Cestius, et divers autres monumens anciens, furent compris dans la ligne des murailles, comme on peut le reconnaître encore aujourd'hui.

Les principales portes, qui dans les travaux d'Aurélien remplacèrent celles de l'enceinte de Servius, sont les suivantes : la Flaminienne, sur la voie du même nom, située probable-

ment fort près de la porte du peuple du côté du mont Pincio; ensuite, vers l'orient, on trouvait la porte Pinciana, fermée aujourd'hui; la Salaria venait ensuite, puis la Nomentana, sur la route qui conduit à Nomento : elle était à peu de distance de la nouvelle porte Pie, près du logement des prétoriens; elle fut murée lorsque l'on construisit cette dernière. A l'endroit où les murs se joignent à ceux du côté méridional des logemens des prétoriens, on trouve une autre porte vulgairement connue sous le nom de Chiusa, parce qu'elle est fermée depuis fort long-temps; celle Saint-Laurent, établie dans un arc du monument des eaux Martia, Epulia et Julia, sur la route qui conduit à Tivoli, passe pour être la porte Tiburtina des anciens.

La porte Majeure qui est, comme la précédente, établie dans un arc du monument des eaux Claudia-Aniene-Nuovo, doit être la porte Prénestine, puisque c'est par-là qu'on se rendait à Preneste. Après la nouvelle porte Saint-Jean, on voit la porte Asinaria, aujourd'hui fermée, et ainsi nommée de la voie du même nom. A l'endroit où les eaux Marrana entrent dans Rome, il existe une porte antique dont on connaît seulement le nom de Metronia qu'elle avait au moyen-âge; la porte qui vient ensuite se nommait Latina, de la voie qu'elle traverse; la porte Saint-Sébastien est peu éloignée de là, c'est l'ancienne porte Appienne sur la voie du même nom; près de là on voit aujourd'hui la porte Saint-Paul, l'ancienne porte d'Ostie, qui conduisait à cette ville.

Sur le sommet du Janicule, à l'emplacement de la nouvelle porte de Saint-Pancrace, existaient la porte et la voie Aurélienne. Dans la ligne des murailles qui suivaient le fleuve, entre les portes Janicule et Flaminienne, on présume qu'il y avait à l'entrée du pont triomphal une porte connue sans doute sous le même nom.

Division de la ville en quatorze régions. Publius Victor, Sextus Rufus, et d'autres auteurs qui se sont occupés de la topographie de Rome, nous enseignent que la ville se divisait en quatorze régions. Cette division était déjà établie du temps d'Auguste, ainsi que le rapporte Suétone; mais une grande partie des édifices qui composaient ces régions devait se trouver au delà de l'enceinte de Servius. Il paraît que presque toutes ces régions se trouvaient comprises dans celle d'Aurélien. On voit dans Suétone qu'Auguste divisa la ville en mille vici, distribués dans les quatorze régions. Un piédestal du musée du Capitole, rapporté à l'époque d'Adrien, conserve la dénomination des vici de cinq régions.

Je ne puis mieux terminer cette notice de la topographie de la Rome antique qu'en transcrivant ce passage de Strabon, qui lui fut inspiré en visitant cette ville à son époque la plus florissante, c'est-à-dire au commencement du gouvernement impérial.

« Les Grecs ont la réputation de gens habiles dans l'art de bâtir, de bien connaître la construction des murs et des portes. On sait aussi combien leur pays est fertile; mais les Romains ont apporté les plus grands soins aux détails ordinairement négligés par les Grecs, comme le pavage des rues, la construction des aquéducs, celle des égouts pour décharger dans le Tibre les immondices de la ville. De belles routes ont été ouvertes, soit en aplanissant et en creusant les montagnes, soit en élevant et en comblant les lieux

bas pour faciliter le passage des chars qui transportent les marchandises. Ils ont bâti des cloaques garnis de voûtes de pierres, dans lesquels peut passer une voiture chargée de foin; et telle était l'abondance des eaux conduites par les aquéducs, qu'on aurait dit autant de fleuves coulant par la ville. Très-peu de maisons manquaient de conserves et de conduits d'eau et de fontaines abondantes. Marcus Agrippa apporta les plus grands soins à ces améliorations. La ville lui doit aussi d'autres ornemens qui la rendent plus belle encore. En vérité, les anciens Romains étaient si curieux des choses d'une importance majeure, qu'ils s'embarrassaient fort peu des embellissemens de détail. Mais leurs descendans, et surtout ceux qui vivent de notre temps, non-seulement n'ont pas négligé les constructions d'utilité réelle, mais ils ont encore enrichi leur cité d'une quantité de superbes édifices, où l'on remarque les progrès du luxe et du goût. Jules César, Pompée, Auguste, ses enfans, sa femme, sa sœur, ses amis, ont fourni tout l'argent nécessaire à ces travaux. Le Champ-de-Mars en est une preuve. Outre l'aménité du sol, l'art l'a enrichi des dons les plus précieux. L'admirable étendue de cet emplacement offre un espace immense à la multitude qui vient s'y exercer à la course, aux jeux des chars, des chevaux, de la paume, du cirque et de la lutte. Les édifices qui l'environnent, l'herbe toujours verte qui le couvre, les collines qui le couronnent du côté opposé au fleuve, offrent un spectale auquel l'étranger peut difficilement s'arracher. Près de cette plaine on en trouve une autre limitée par de nombreux portiques, des bois sacrés, trois théâtres, un amphithéâtre, des temples somptueux; et tous ces édifices sont tellement rapprochés qu'il semblerait qu'on a mêlé une ville à une autre. Les Romains regardent le Champ-de-Mars comme sacré par-dessus les autres, ils y ont élevé les tombeaux des citoyens les plus illustres. Le plus célèbre est celui que l'on nomme le *Mausolée*. Il est bâti sur une base de marbre, près des bords du Tibre. Des arbres toujours verts l'ombragent jusqu'à son sommet : la statue de César Auguste, coulée en bronze, le couronne. Auprès sont les sépulcres de César, de ses parens et de ses amis. Derrière est un grand bois, avec de superbes routes disposées pour la promenade. On voit, au milieu d'un champ, un espace fermé dans lequel César fut brûlé après sa mort. L'enceinte est construite en marbre blanc, et environnée de grilles de fer. L'intérieur est planté de cyprès.....

» Lorsque le voyageur, en entrant dans le Forum antique, considère l'aspect des monumens, des portiques et des temples, lorsqu'il examine le Capitole, les édifices que l'on y a élevés, ceux qui ornent le Palatin et le portique de Livie, il oublie facilement tout ce qu'il a vu à l'étranger. »

Telle était Rome peu de temps après la mort d'Auguste, lorsque Strabon la visita. Dans la suite elle fut encore plus richement ornée. Aussi devint-elle supérieure à toutes les villes de l'empire.

De tous ces détails on peut conclure que Rome occupa d'abord le seul mont Palatin, s'étendit ensuite sur le Capitolin; de là sur le Quirinal, le Cælius, l'Aventin, l'Esquilin et le Viminal, embrassant ainsi une grande partie de la plaine étendue le long du Tibre vers le nord; c'est en cet endroit qu'était situé le célèbre Champ-de-Mars. Ainsi, Rome était placée dans un lieu

salubre, au milieu d'une région pestilentielle, comme le dit Cicéron dans sa République. Les régions et les vici avaient à leur tête des inspecteurs chargés de maintenir le bon ordre : on les nommait curatori, denunciatori, vico-magistri, etc..... Le nombre des quatorze régions fut conservé jusqu'aux derniers temps de l'empire, lorsque la ville fut entourée de nouvelles murailles; elles tiraient leur nom de leur position et des édifices qu'elles renfermaient; les voici : I. La Porta Capene; II. la Celimontana; III. l'Isis et Sérapis; IV. le temple de la Paix; V. l'Esquiline; VI. l'Alta Semita; VII. la via Lata; VIII. le Forum Romanum; IX. le cirque de Flaminius; X. le Palatium; XI. le grand Cirque; XII. la Piscine publique; XIII. l'Aventin; XIV. la Transtiberine.

Après ce coup d'œil rapide sur l'ensemble de Rome, examinons en détail les ruines sans nombre et les monumens de cette ville célèbre. Commençons d'abord par ses collines, en l'honneur desquelles les Romains d'autrefois faisaient annuellement une fête solennelle. La plus célèbre est sans contredit le mont Capitolin. Il eut différens noms à diverses époques : d'abord on l'appela mont Saturnin, à cause de Saturne qui s'y établit avec son peuple, et qui y bâtit une ville appelée Saturnia. Depuis, sous Romulus, il prit le nom de Tarpéien, de Tarpeia, vierge romaine, fille de Spurius Tarpeius, tué par les Sabins.

En me rendant au Capitole par la via Lata (large route), rue qu'on nomme aujourd'hui il Corso, ou le Cours, à cause des courses de chevaux exécutées annuellement en cet endroit, je sentis mon cœur battre violemment. Le Capitole! Ce mot résume toutes les gloires, tous les triomphes du peuple romain! Là était le palais de la nation, le siége de son pouvoir; c'était, suivant l'expression de Cicéron, le conseil public de l'univers. Je me le représentai encore, d'après la description de Virgile, comme un roc escarpé couvert de forêts profondes, et déjà toutefois laissant avec orgueil entrevoir ses destinées futures.

Hinc ad Tarpeiam sedem, et Capitolia ducit
Aurea nunc, olim sylvestribus horrida dumis.
Jam tùm relligio pavidos terrebat agrestes
Dira loci; jam tùm sylvam saxumque tremebant.
Hoc nemus, hunc, inquit, frondoso vertice collem
(Quis Deus, incertum est,) habitat Deus. Arcades ipsum
Credunt se vidisse Jovem, cùm sæpè nigrantem
Ægida concuteret dextrâ, nimbosque cieret.

Æn., viii.

Enfin s'offre à leurs yeux la roche Tarpéienne,
Ce futur Capitole où la grandeur romaine
Étalera son marbre et ses colonnes d'or :
Des ronces, des buissons le hérissent encor.
Déjà le peuple, ému d'une pieuse crainte,
Pressentait ses destins et sa majesté sainte;
Déjà ce mont, ce roc le frappait de terreur.
« Voyez là haut ces bois, dont la muette horreur
» Aujourd'hui même encore inspire l'épouvante
» Quel dieu réside au fond de leur nuit imposante?
» On ne sait, mais un dieu réside dans ces bois
» Même, je m'en souviens, nos bergers ont cent fois
» Cru voir, dans tout l'éclat de sa grandeur suprême,
» Sur ce terrible mont tonner Jupiter même.

Delille.

Il me semblait que j'allais voir les sénateurs assis dans leurs chaises curules et discutant, sous la présidence de deux consuls, les intérêts de la république; ou bien je me figurais encore un de ces jours glorieux dans lesquels on menait en grande pompe au Capitole les triomphateurs, couverts d'or, de pourpre et de fard..... L'illusion ne fut pas longue. Je ne vis qu'un immense escalier, ou plutôt une rampe douce, conduisant au sommet de ce mont qui ne conserve plus rien d'ancien que le titre et les souvenirs.

Reconstruisons-le donc par la pensée tel qu'il était aux temps antiques; nous dirons ensuite ce qu'il est aujour-

d'hui. Le mont Capitole a la forme d'une ellipse irrégulière, échancrée vers l'ouest : aux deux extrémités s'élèvent deux sommets; celui du nord porta le nom de Capitolium; l'autre celui d'Arx, parce qu'on y construisit la citadelle de Rome. Entre ces deux sommets s'étend une petite vallée appelée Intermontium. Elle est maintenant bien moins profonde qu'autrefois. En effet, Rome moderne est souvent élevée de plus de quarante pieds au-dessus de Rome ancienne, et les vallées qui séparaient les collines ont été comblées par les ruines des édifices voisins.

Le Capitole était en même temps une forteresse et un sanctuaire. Romulus, le premier, y éleva un temple à Jupiter Férétrien; Tarquin l'Ancien, Servius Tullius et Tarquin le Superbe continuèrent les travaux commencés par Romulus. Quelques années après l'expulsion des rois, le consul Horace Pulvillus eut la gloire de les compléter avec une solidité et une magnificence auxquelles les âges suivans, selon l'expression de Tacite, ne purent ajouter que des ornemens et des richesses. Le temple fut détruit pendant les guerres civiles de Marius et de Sylla, et reconstruit quelque temps après. Mais bientôt il devint la proie du feu dans cette rixe sérieuse qui s'éleva entre les partisans de Vitellius et de Vespasien, dans le Forum et jusque sur les flancs du mont Capitolin. Il faut voir les élans de douleur de Tacite au sujet de cet incendie, qu'il considère comme le plus grand désastre que Rome ait jamais éprouvé.

Id facinus post conditam urbem luctuosissimum fœdissimumque populo romano accidit : nullo externo hoste, propitiis, si per mores nostros liceret, diis, sedem Jovis optimi maximi, auspicatò à majoribus, pignus imperii, conditam, quam non Porsenna deditâ urbe neque Galli captâ, temerare potuissent, furore principum exscindi!

C'est l'événement le plus déplorable et le plus honteux pour le peuple romain, qui soit arrivé depuis la fondation de Rome. Point d'ennemis au dehors; les dieux propices, si toutefois nos mœurs permettent qu'ils le soient; et le temple de Jupiter très-bon et très-grand, ce gage de notre puissance consacré par nos aïeux, que ni Porsenna en livrant la ville, ni les Gaulois après s'en être emparés, ne purent souiller, ce temple a été consumé par la fureur et les discordes des premiers citoyens!

Il est facile de comprendre l'indignation de Tacite en présence d'un événement qui devait affliger tout Romain. Dans le temple de Jupiter Férétrien, étaient déposées les archives publiques et les souvenirs les plus précis de l'histoire romaine.

Cependant, sous le règne de Vespasien, et sous celui de Domitien son fils, le Capitole sortit de ses ruines entouré d'une splendeur nouvelle, et orné avec une magnificence toute royale. Les édifices qui furent reconstruits alors eurent sans doute la même destination qu'avant l'incendie; mais on accorda plus de soins et d'attention à la symétrie, à la magnificence, et surtout à la majesté. L'entrée qui regarde le nord conduisait sous un arc de triomphe, au centre de la colline, et vers un bosquet sacré nommé l'*Asyle*, consacré par Romulus. Deux temples se partageaient le sommet oriental du mont Capitolin. A droite, celui de Jupiter Férétrien, à gauche celui de Jupiter Custos (gardien), dominaient des temples voués à des divinités inférieures, à la fortune, à la fidélité, etc..... (Pl. 125). Au milieu, une pyramide circulaire, formée par une réunion d'édifices majestueux, indiquait la demeure du protecteur de l'empire, de Jupiter Capitolin. Le sommet du temple était supporté par un nombre infini de belles colonnes : l'intérieur était orné avec

tout le raffinement des arts, et les dépouilles du monde entier avaient contribué à l'enrichir. Au centre de l'édifice les images de Junon et de Minerve étaient placées à gauche et à droite de Jupiter, qui, assis sur un trône d'or, brandissait d'une main la foudre vengeresse, et portait de l'autre le sceptre de l'univers.

Que ces lieux sont riches d'intéressans souvenirs! Là les consuls étaient accompagnés par le sénat réuni, pour être revêtus de leurs insignes militaires, et pour implorer la bienveillance des dieux avant de marcher aux combats. Là se rendaient les généraux vainqueurs, pour suspendre aux murailles du temple les trophées des vaincus, pour offrir à Jupiter, avec des hécatombes sacrées, les monarques enchaînés et tributaires de Rome. Dans cette enceinte vénérée aux momens de détresse et de péril, les sénateurs se réunissaient pour délibérer en quelque sorte sous les yeux des divinités tutélaires de la patrie! C'est là que les lois étaient promulguées comme une émanation toute divine : on les conservait aussi dans ce temple comme un dépôt confié aux soins des immortels.

Aux portes de ces édifices resplendissans d'or et de gloire, s'élevait humble et modeste, rappelant la simplicité des anciens temps, un monument bien cher aux Romains véritables.... le palais de Romulus.

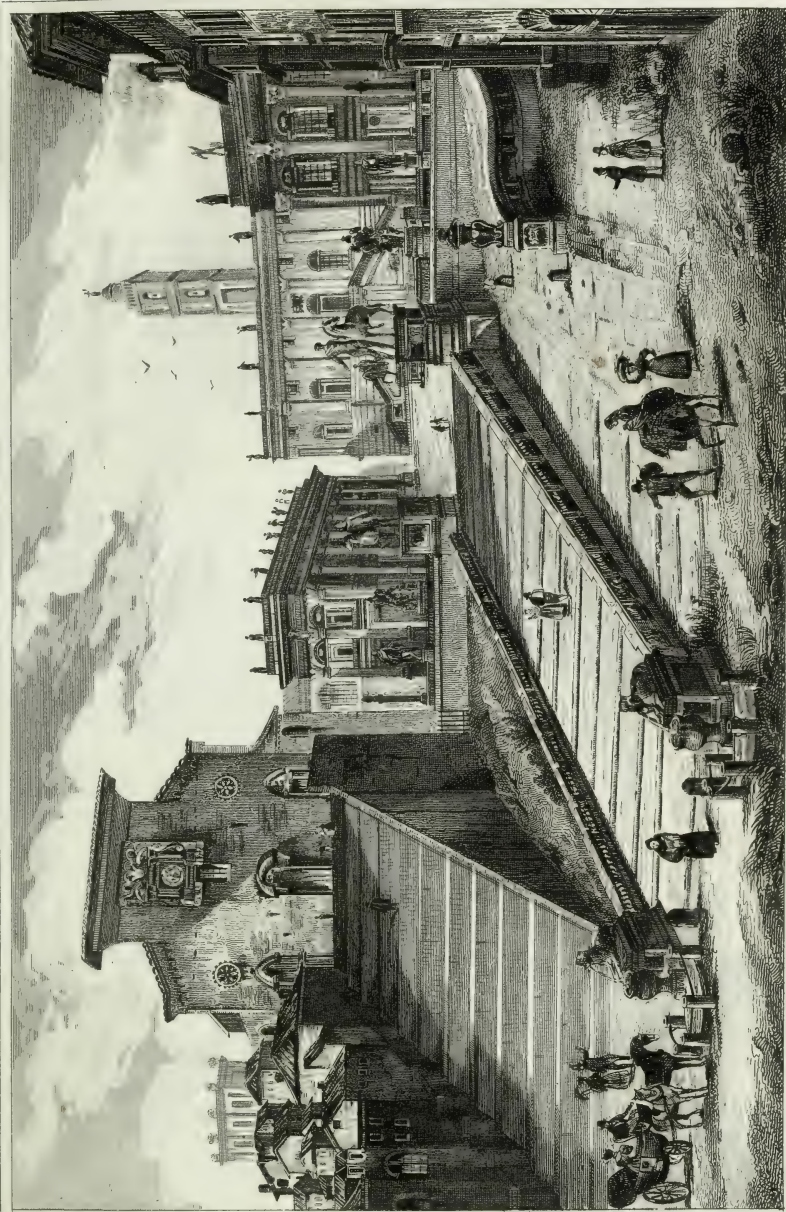
Si vous cherchez, dit Mars (dans Ovide), quel était le palais de mon fils; regardez cette maison construite avec des joncs et du chaume. C'est sur la paille qu'il goûtait les charmes du sommeil; et cependant de ce lit modeste il a pris place dans les cieux.

Quæ fuerit nostri, si quæris, regia nati :
Adspice de cannâ straminibusque domum.
In stipulâ placidi carpebat munera somni :
Et tamen ex illo venit in astra toro.

Ovid., *Fast.*, *lib.* III.

On pense bien que le temple de Romulus disparut dans la conflagration générale que nous avons déjà signalée. Mais, hélas! il n'est pas le seul monument qui ait eu un pareil sort. Palais, temples, statues, les flammes ont tout dévoré; il n'est resté que le roc immobile, de vastes ruines et de hautes murailles. Le nom lui-même de Capitole a subi l'influence des temps, on l'a échangé contre la dénomination demi-barbare de Campidoglio.

Les bâtimens qu'on voit aujourd'hui sur le Capitole (Pl. 122 et 123) sont entièrement dus aux modernes. Du côté opposé au Forum Romanum, une seule rampe douce conduit au sommet du mont, ou plutôt du monticule, où se trouve une petite place, nommée le *Campidoglio;* deux lions antiques ornent le pied de la rampe, et deux colosses d'un travail médiocre dominent le sommet. On les appelle Castor et Pollux, et ils ont chacun un cheval colossal aussi, mais qui cependant, suivant le mot de Simond (Voyage en Italie), paraîtrait sortir de leurs poches, s'ils en avaient, au lieu d'être tout nus. A côté de ces statues sont deux trophées en marbre, appelés trophées de Marius, mais que des antiquaires croient avoir été érigés en l'honneur de Trajan, pour les victoires remportées sur les Daces. On voit ensuite deux statues, l'une de Constantin Auguste, l'autre de Constantin César, que l'on a trouvées dans les thermes de Constantin, sur le mont Quirinal; puis deux colonnes, dont celle de droite en montant est l'ancienne colonne milliaire, qui marquait le premier mille de la voie Appienne, où on la trouva en 1585. L'autre colonne n'a été faite que pour lui servir de pendant. Vient enfin la célèbre statue équestre de Marc-Aurèle, en bronze, trouvée dans le Forum Tra-

Piranesi del. Audot edit. Aubert sc.

Il Campidoglio. Le Capitole.

janum, et placée au centre de la petite place du Capitole. Cette statue de bronze est la seule, dit-on, qui soit restée de l'ancienne Rome. C'est un chef-d'œuvre (Pl. 123).

Sous l'empereur Claude, les statues de ce genre se comptaient par centaines. « L'amour-propre des particuliers et le caprice des princes avaient multiplié ces monumens de luxe pour les plaisirs de la vanité. Les arts profitaient de ces folies. Il ne faut donc pas s'en plaindre. César, le premier, accorda les honneurs du bronze à son cheval : Auguste ne fit pour le sien que les frais d'un tombeau; Caligula, comme on sait, voulait élever au consulat son *incitatus*, mais il n'en eut pas le temps, et c'est dommage. Néron avait déjà revêtu le sien de la robe sénatoriale. Que n'eût-il pas fait s'il eût vécu ? Comme Auguste, Adrien se contenta des regrets du tombeau pour son *Borysthène;* mais Vérus honora son coureur d'une statue d'or. A qui devons-nous le monument de Marc-Aurèle? on l'ignore. Comment échappa-t-il aux ravages du temps? il serait difficile de le dire. Ce qu'on sait bien quand on l'a vu, c'est que l'incomparable bronze est le seul de ce genre qui se soit conservé du nombre immense possédé par Rome antique. A cette cause de curiosité se mêle un sentiment d'amour et de respect qu'inspire l'image de l'empereur philosophe. Il est représenté parlant au peuple; il étend la main en se penchant un peu : cette main n'est pas armée du bâton de commandement; le père de la patrie veut faire passer tous les sentimens de son âme dans l'âme de ceux qui l'écoutent : ce n'est pas le maître qui veut, c'est l'ami qui désire; il n'exige point, il cherche à persuader; cette attitude est si naturelle, la majesté s'y trouve tellement tempérée par la bonté, le travail d'ailleurs est si parfait, qu'on ne sait, qu'on ne peut qu'admirer. C'est bien le père du peuple qui respire dans ce bronze étonnant. Pour le cheval, il joint la force aux formes les plus élégantes. Qu'il est fier de porter un bon prince, un grand homme[1] ! Pierre de Cortone, ce grand peintre, ne passait jamais devant cet admirable cheval sans lui crier : Marche donc! n'es-tu pas en vie!

C'est au pied de la statue équestre de Marc-Aurèle, qu'au dixième siècle l'anti-pape *Boniface* VII, ou plutôt *Francone*, vint expier ses crimes et surtout le double assassinat de Benoît VI et de Jean XIV. Crescentius, alors à la tête du gouvernement de Rome, sous le titre de consul, ameuta le peuple contre ce fourbe, qui fut pendu au cou du cheval de bronze. Qu'un prince préside à la justice, c'est de toute équité, mais faire de l'effigie d'un grand homme le gibet d'un criminel, c'est une profanation que les troubles populaires peuvent seuls excuser.

A deux pas de là, un homme plus digne, et dont le sort est plus à plaindre, peut servir aussi d'exemple de la légèreté des affections de la multitude. Colas Rienzo, dont la puissance égala pendant un certain temps celle des plus grands princes, tomba au pied de l'escalier du Capitole, victime de la fureur

[1] C'est à peu près en ces termes que Laoureins, dans son TABLEAU DE ROME, ouvrage excellent, mais trop peu connu, analyse la statue de Marc-Aurèle. Comme il est fatigant pour le lecteur que notre narration soit interrompue sans cesse par l'indication des sources auxquelles nous puisons, suivant l'esprit et le but de cet ouvrage, qu'il suffise donc d'avoir indiqué dans le titre de cette description de l'Italie et dans l'introduction, les auteurs dont les brillantes inspirations nous serviront plus particulièrement de modèles.

populaire qu'il avait su allumer et qu'il ne put maîtriser.

Fils d'un cabaretier et d'une blanchisseuse, élevé par les soins de quelques âmes charitables, il s'était adonné dès sa jeunesse à l'étude des historiens et des orateurs de l'antiquité. Enflammé de ces grands et éloquens souvenirs, pénétré de la plus profonde vénération pour les anciens Romains dont il admirait le génie et la vertu, il comprit surtout la puissance de la parole sur l'imagination ardente et facile à exalter de ses compatriotes. C'est avec de pareilles dispositions qu'il parut pour la première fois sur la scène du monde, peu après l'élection de Clément VI. Revêtu d'une charge publique, il vit de près les affaires, et son œil pénétrant démêla sans peine les embarras de l'Italie et ceux du saint-siége. Il vit Rome en proie à la rivalité sanglante des Colonna et des Orsini, les routes infestées par le brigandage, et la ville en proie à toutes les horreurs de la misère et de la guerre civile. Il se sentit alors destiné à jouer un rôle dans ce grand drame. Sa voix éloquente se fit entendre pour rappeler ses compatriotes à un nouvel et meilleur état : à l'ancienne liberté romaine. Des améliorations furent proposées ; le peuple, qui les accueillit avec son enthousiasme ordinaire, nomma Rienzo tribun pour les faire exécuter.

Ici commence la carrière d'éclat et de gloire de cet homme étonnant. Rienzo, ce Mazaniello romain, goûta et épuisa en sept mois les jouissances les plus enivrantes du pouvoir. Les trônes étrangers s'empressaient à l'envi de lui faire hommage. Les Vénitiens lui promettaient leur appui. La reine Jeanne de Sicile l'appelait son très-cher ami. Le roi de Hongrie réclamait ses secours. La tête de Rienzo fut trop faible contre tant d'encens et d'honneurs. Comme Mazaniello il devint fou !

Les Colonna tentèrent alors de se défaire du tribun trop puissant. Rienzo, à la tête de ses partisans, sortit de Rome et les vainquit ; mais ce triomphe fut le dernier. Le peuple se lassa du culte de son idole. En vain, pour rallumer une ardeur qui s'éteignait, Rienzo eut-il recours à l'une de ses improvisations brûlantes, qui naguère encore soulevaient la multitude ; en vain descendit-il à la prière ; le peuple resta froid devant son éloquence. Rienzo vaincu traversa la ville avec un reste de pompe et de gloire, et se rendit prisonnier au château Saint-Ange. Toutefois, il ne put supporter long-temps les ennuis de la captivité. Celui qui se glorifiait de posséder le plus beau sceptre de l'univers, devait se sentir à l'étroit dans un cachot. Bientôt il en sortit pour aller chercher un asile en Hongrie. De là il se rendit en Allemagne, où Charles IV, roi des Romains, le fit saisir dans l'intention de le livrer au pape Innocent VI. Un exil flétrissant menaçait enfin de couronner les malheurs du tribun, lorsque les Romains, se souvenant des jours heureux de son règne et mécontens d'ailleurs des intrigues d'un ambitieux nommé Jean de Vico qui se prétendait préfet de Rome, rappelèrent Rienzo avec honneur, et le reçurent avec des marques de joie qui durent lui rappeler son ancienne gloire. Le tribun s'arma contre Vico et le défit. Le pape, cédant à ce retour imprévu de la faveur populaire, se décida à nommer Rienzo chevalier. Cette faveur était pour le tribun les derniers rayons d'un astre à son déclin.

Bientôt une insurrection éclata contre lui : son palais fut livré aux flam-

mes; lui-même fut reconnu sous les déguisemens destinés à protéger sa fuite. On se précipita sur l'infortuné et on le conduisit au bas de l'escalier du Capitole, dans l'endroit même où jadis il faisait lire les condamnations. Rienzo tomba percé de vingt coups de poignard aux pieds de cette statue de Marc-Aurèle, à laquelle se rattache un des souvenirs les plus curieux du temps de la prospérité du tribun. Ce fut là en effet qu'il avait donné autrefois sa fête, sa *Viziosa Buffoneria*, dans laquelle des flots de vin coulaient, en l'honneur de ce jour de pompe burlesque, des naseaux du superbe cheval de l'empereur romain.

Pendant que nous sommes au Campidoglio, et avant de parler des monumens qui le décorent, jetons les yeux sur cet édifice qui s'élève à notre gauche, si nous faisons face à la rampe (Pl. 122). Un second escalier s'élève auprès dans une direction oblique. Il fut construit en 1348, un an après la catastrophe de Rienzo : il conduit à l'église de l'Ara-Cœli. Plusieurs savans pensent que cet édifice occupe l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin. « Vingt-deux colonnes de granit sont les beaux restes de l'ancien portique. Sylla les avait fait venir du célèbre temple d'Olympie. La magnificence du temple de Jupiter Capitolin éclatait dans son triple péristyle, dans son toit de bronze, dans ses statues et couronnes d'or. Les Romains attachaient à sa conservation le salut de l'empire. Les triomphateurs n'y montaient que dans l'attitude la plus humble. L'église qui remplace le temple a conservé quelque chose de ce respect religieux. Les dévots n'y arrivent qu'en se traînant sur leurs genoux dans un large et rapide escalier de marbre blanc de cent marches, débris, dit-on, de celles qui conduisaient au temple de Quirinus. »

L'intérieur de l'église de l'Ara-Cœli est supporté par vingt-deux belles colonnes antiques de granit égyptien. La troisième colonne, à gauche en entrant par la grande porte, est surmontée de cette inscription : *A cubiculo Augustorum* ». Les cubiculaires étaient des officiers de la chambre à coucher du palais impérial. On prétend qu'Auguste fit construire, non loin de cet endroit, un autel consacré au Dieu le premier né, *Ara primogeniti Dei*, et de là vint par corruption le nom d'Ara-Cœli, que l'église porte encore. Près du grand autel on voit un tableau de la Sainte-Famille par Raphaël; il est assez mal restauré. La chapelle de saint François offre de belles peintures dues au Trevisani. Un objet non moins digne d'intérêt attira toute mon attention, et j'aurai d'autant plus de plaisir à en entretenir le lecteur, que nul voyageur que je sache n'en a parlé jusqu'aujourd'hui. Pietro della Valle repose sous ces voûtes ; un modeste tombeau renferme ses dépouilles et celles de sa fidèle compagne, Sitti Maani Gioerida.

Cet homme remarquable, qui naquit à la fin du quinzième siècle, s'était d'abord livré à la carrière militaire ; il combattit contre les barbaresques sur une flotte espagnole, puis s'embarqua pour visiter les lieux saints et d'autres pays de l'Orient. Le 8 juin 1614 il entreprit cette longue série de voyages dont il nous a lui-même conservé la relation intéressante. Après avoir parcouru successivement la Turquie, l'Asie mineure, l'Égypte, il revint à Bagdad pour y commencer cette période de son existence toute remplie de périls et d'amour. C'est là qu'il épousa une jeune Assyrienne chrétienne, qui le

suivit dans ses excursions même les plus lointaines; elle partagea avec lui les dangers d'une guerre qui venait d'éclater entre les Turcs et les Persans pour lesquels della Valle avait pris parti: véritable amazone sous les traits d'un ange, elle demeurait sans crainte au milieu du sang et des ravages du canon.

Cependant, sous l'influence d'un climat insalubre, elle meurt bientôt! Avec elle Pietro della Valle perd tout son bonheur sur la terre. En vain, pour se distraire de ses regrets douloureux, il visite Ahmed-Aba, Cambaye, Goa, le golfe Persique, Bassora, Chypre, Malte et la Sicile; le souvenir de son amie le suit partout: que dis-je? jamais il ne put se décider à se séparer de ses précieuses dépouilles. Son corps, embaumé avec soin par ordre de Pietro, accompagnait en tous lieux ce mari, cet amant inconsolable. Ce fut avec ces restes chéris qu'il revint à Rome en 1626. Le pape Urbain VIII, qui avait entendu parler de l'illustre voyageur, l'admit bientôt à son audience; des honneurs lui furent prodigués; mais ces glorieuses marques d'estime ne lui firent pas oublier sa Gioerida. Le 22 mai 1627 il fit célébrer en son honneur de magnifiques obsèques dans l'église de l'Ara-Cœli; lui-même prononça l'oraison funèbre de cette épouse chérie. Si l'éloquence a sa source dans la profondeur de l'émotion, combien les paroles de Pietro durent être touchantes et pathétiques! Quand il vint à parler de la beauté de sa femme, des larmes s'échappèrent de ses yeux, et tous les auditeurs, émus par la simplicité et l'affliction de son discours, éclatèrent en sanglots.

Pietro della Valle se remaria quelques années après cet événement; mais, fidèle à sa première compagne, il voulut en mourant que son corps fût placé à côté du sien.

Revenons maintenant au point d'où nous étions partis pour visiter l'Ara-Cœli, et replaçons-nous au centre de la plate-forme du Campidoglio: le dos tourné à l'escalier principal, trois monumens remarquables s'offrent à notre vue. Toutefois, ils sont moins dignes d'attention par leur architecture que par le nom de leur divin auteur.

Michel piu, che mortale, angel divino,

Michel, ange divin, plus que mortel.

Que les critiques blâment ce génie admirable d'avoir construit ce qu'ils appellent une maison de capucins sur l'emplacement illustre du Capitole, nous voyons, nous, dans cette œuvre une pensée profonde de l'artiste qui a élevé dans les airs le Panthéon d'Agrippa! Lorsqu'il traçait le plan des édifices du Campidoglio n'a-t-il pas dû se dire: Si je vivais au temps des Cincinnatus et des Scipions, alors je construirais des monumens dignes de ces héros et d'un pareil siècle; mais puisque je vis avec des capucins et des moines, bâtissons, sur l'emplacement le plus glorieux de l'ancienne république, des maisons qui soient en rapport avec les petits hommes d'aujourd'hui!

Toutefois la pensée de Michel Ange, même dans son mépris, ne pouvait pas rester beaucoup au-dessous d'elle-même; il faudrait donc bien se garder de concevoir une opinion trop désavantageuse du palais sénatorial qui fait face à l'escalier du Capitole, ainsi que du musée capitolin et du palais des conservateurs, qui sont situés à gauche et à droite. Ces divers édifices, construits par l'ordre du pape Paul III, ne sont pas sans mérite. La

façade du Palazzo de Conservatori est décorée de la statue de Rome triomphante. On remarque au nombre des autres ornemens deux statues trouvées anciennement dans les jardins de Salluste; un groupe d'un lion, dévorant un cheval, la statue colossale de l'empereur Commode, une statue de Jules César, une colonne rostrale, placée jadis dans le forum en l'honneur de Duillius, qui, on se le rappelle, gagna la première bataille navale sur les Carthaginois. Tels sont les principaux objets qu'on remarque sous l'arcade du palais des conservateurs. A droite de cette arcade se trouve un vaste emplacement nommé Protomoteca, composé de huit chambres enrichies des portraits des Italiens les plus célèbres; ces bustes ont été transportés en grande partie du Panthéon par Pie VII.

Dans la première chambre on admire quelques bons tableaux du chevalier d'Arpino, tels que le combat des Horaces et des Curiaces, la fondation de Rome par Romulus, l'enlèvement des Sabines, etc. Les seconde et troisième salles contiennent entre autres tableaux, un Horatius Coclès de Laureti, un buste en bronze de Junius Brutus, et un groupe de Diane Triformis aux trois formes, dont chacune fait allusion au ciel, à la terre et à l'enfer. Une Sainte-Famille de Jules Romain, quelques tableaux d'Annibal Carrache, des bustes de Sapho, d'Ariane et de Socrate, des statues de Virgile, de Cicéron; les portraits de sainte Cécile par Romanelli, et des quatre Évangélistes par le Caravage; telles sont les œuvres les plus intéressantes des grands artistes italiens que possèdent les autres chambres de la Protomoteca. Nous aurons soin de ne pas oublier, dans cette énumération rapide, les fastes consulaires déposés dans la quatrième chambre. La plus grande partie de ces précieux restes de l'antiquité furent trouvés sous le pontificat de Paul III, proche l'église de Sainte-Marie Libératrice, dans le forum romanum. Neuf autres fragmens furent encore découverts en 1816, non loin des colonnes qu'on suppose avoir appartenu au *Comitium*.

L'édifice situé à la gauche du Campidoglio renferme le musée capitolin. Rome est en grande partie redevable à Clément XII de la richesse de ce palais. Dans les parois du grand escalier sont encastrés les précieux fragmens de l'ancien plan de Rome, terminé sous Caracalla. La partie qui avait été faite avant ce prince est d'une exécution bien supérieure. Ces précieux morceaux ont été trouvés dans le temple de Remus où ils servaient de pavé. On y reconnaît plusieurs monumens dont les restes subsistent encore aujourd'hui. Après avoir obtenu la permission du majordome de sa sainteté, je visitai le musée à la lueur des bougies. A cette douce lumière qui se projetait sur les statues et les bustes en magiques reflets, j'ai cru voir revivre les grands hommes dont les précieuses images animent et peuplent les galeries.

Là sont des peintures représentant les premiers événemens de la république romaine. Ici des statues égyptiennes, trouvées au *Canope*, édifice de la villa Adriana, ornent l'appartement des directeurs du musée. Dans cette chambre, qui est la seconde, voici un Pluton et un Cerbère, découverts dans les bains de Titus. Dans cette galerie, remarquez un Cupidon tendant son arc : c'est une copie très-ancienne de Praxitèle. Au milieu de tant de richesses, je ne puis que vous arrêter quelques instans devant les

monumens qui se recommandent ou par leur antiquité ou par l'illustration de leurs auteurs. Dans cet appartement, qu'on nomme *Chambre du Vase*, venez admirer cette coupe immense, recueillie près du tombeau de Cécilia Metella, et supportée par un piédestal étrusque. Autour de cet élégant morceau de sculpture se pressent une foule de restes précieux de l'antiquité; des bas-reliefs représentant des fastes héroïques empruntés aux récits d'Homère, des trépieds de sacrifices, des candelabres, etc.; la mosaïque aux quatre colombes, décrite par Pline, et trouvée dans la villa d'Adrien. On croit que cet empereur la rapporta de Pergame, où elle fut faite par Sosus.

Le salon, l'appartement du faune, renferment une grande quantité de monumens intéressans dont nous ne citerons pas les noms de peur de fatiguer le lecteur par une simple nomenclature.

La précieuse collection des empereurs donne son nom à la chambre qui les contient. Voici les plus remarquables :

« Buste de Caracalla : œil et bouche pincés, nez contracté, l'air féroce et fou;

» Buste de Domitien : lèvres serrées;

» Buste de Néron : visage gros et rond, enfoncé vers les yeux, de manière que le front et le menton avancent, l'air d'un esclave grec débauché.

» Buste d'Agrippine et de Germanicus : la seconde figure longue et maigre, la première sérieuse.

» Buste de Julien : front petit et étroit.

» Buste de Marc-Aurèle : grand front, œil et sourcil élevés vers le ciel.

» Buste de Vitellius : gros nez, lèvres minces, joues bouffies, petits yeux, tête un peu déprimée comme le porc.

» Buste de César : figure maigre, toutes les rides profondes, l'air prodigieusement spirituel, le front proéminent entre les yeux, comme si la peau était amoncelée et coupée d'une ride perpendiculaire, sourcils surbaissés et touchant l'œil, la bouche grande et singulièrement expressive, on croit qu'elle va parler, elle sourit presque, le nez saillant, mais pas aussi aquilin qu'on le trace ordinairement, les tempes aplaties comme Napoléon, presque point d'occiput, le menton rond et double, les narines un peu fermées; figure d'imagination et de génie ».

Les bas-reliefs d'Andromède délivrée par Persée, et surtout celui d'Endymion, sont exquis.

« Le jeune chasseur dort assis sur un rocher, sa tête est penchée sur sa poitrine et un peu appuyée sur le bois de sa lance qui repose sur son épaule gauche; la main du même côté, jetée négligemment sur cette lance, tient à peine la laisse d'un chien, qui, planté sur ses pates de derrière, cherche à regarder au-dessus du rocher. C'est un des plus beaux bas-reliefs connus ».

La chambre, dite des philosophes parce qu'ils y dominent, contient un Cicéron dont voici l'analyse : une certaine régularité avec une expression de légèreté, moins de force morale que de philosophie, autant d'esprit que d'agrément dans la physionomie. Ce buste révèle parfaitement le caractère de l'orateur romain : il y a là un mélange de crainte, de timidité et de jactance qu'il est facile de reconnaître. C'est bien le Cicéron ayant peur de ceux qui ne sont pas à redouter, de Vatinius et de tant d'autres, se défiant de l'air sournois de Pompée, qui cependant ne rêvait autre chose que le repos sur ses an-

ciens trophées ; n'appréhendant rien au contraire de César qui s'apprêtait à donner un maître à l'Italie divisée par l'anarchie ; c'est bien le Cicéron enfin qui, arrivé à la dernière période de sa carrière, ne se console qu'imparfaitement de ses malheurs dans l'étude de la philosophie à laquelle il doit la meilleure partie de sa renommée, et se prend à regretter, non sans un certain effroi, les restes de ces orages civils qui ont jadis couvert d'écume sa pourpre consulaire.

Un buste d'Aristote est plein d'une expression de force et d'intelligence. Quant aux sept têtes de Platon, ce ne sont que des Bacchus barbus ou indiens. Enfin, le portrait de Gabriel Faerno, poëte et fabuliste latin, Crémonais du seizième siècle, est un des beau bustes de Michel-Ange.

L'appartement du gladiateur mourant mérite une mention toute particulière. On y a réuni en effet les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Le gladiateur surtout, qui a donné son nom à cette chambre, est un des beaux morceaux d'architecture qui se puissent voir. Cette statue, trouvée dans les célèbres jardins de Salluste, a été restaurée avec tant de perfection par Michel-Ange, qu'un des bras, qu'il fut obligé de refaire parce qu'il manquait, est égal pour ne pas dire supérieur en mérite à toutes les autres parties de cette admirable composition. Quelques parties incorrectes n'affaiblissent pas la noble et pathétique expression de la tête. Un Antinoüs, une Vénus sortant du bain, la plus vraie, la plus vivante, la plus désirable des Vénus ; un Apollon magnifique trouvé à la Solfatarra proche Tivoli ; enfin le buste rare de Marcus Brutus, du dessin le plus pur, sont des sculptures du premier ordre. N'oublions pas comme un des objets les plus dignes de notre curiosité la célèbre louve du Capitole, on y voit très-distinctement les traces de la foudre dont elle fut frappée le jour de la mort de César (Pl. 123).

Le palais des Sénateurs, auquel on se rend ordinairement en sortant du musée capitolin, offre un beau perron à deux rampes de Michel-Ange, au bas duquel figurent heureusement les deux colosses couchés du Nil et du Tibre, et la statue mutilée de Minerve, dite de Rome triomphante. La grande salle sert aux séances du tribunal sénatorial, qui, malgré la beauté de son titre, n'a qu'une petite juridiction civile.

Depuis long-temps le sénat romain n'existait plus, lorsqu'à la fin du douzième siècle le pape Célestin III, cédant aux instances réitérées du peuple, consentit à reconnaître l'autorité d'un magistrat qui prit le titre de sénateur de Rome. Célestin n'eut pas plutôt exaucé les vœux des Romains, qu'ils ne se contentèrent plus d'une institution mal affermie, et cherchèrent dans un magistrat étranger une main ferme et unique qui pût contenir les ambitions des nobles du pays. Ils le nommèrent sénateur et lui donnèrent pour habitation l'emplacement qui avait été jadis accordé au sénat. Le premier sénateur fut Benoît Carissimo.

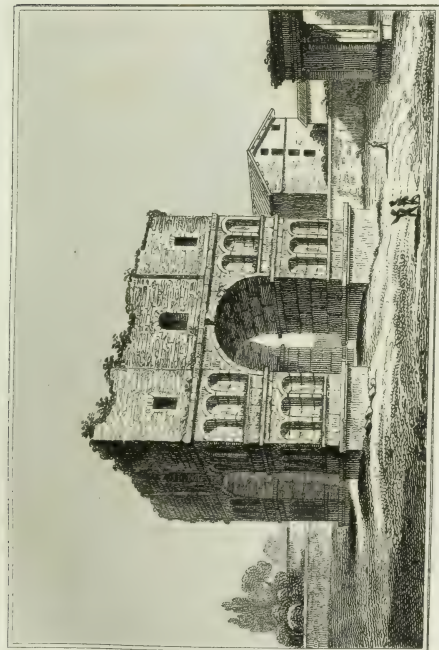
Le Palazzo de' Senatori fut érigé en 1390 par Boniface IX, sur l'ancien Tabularium (les archives de l'état). Quoique les anciens Romains eussent l'habitude de déposer la majeure partie des tables des lois sous les portiques du temple de Jupiter Capitolin, et dans l'Atrium libertatis, élevé sur le mont Aventin, ils possédaient cependant un dépôt spécial, nommé Tabularium. On y conservait les lois de Numa, gravées sur des tables de chêne, car de son temps on ne connaissait pas

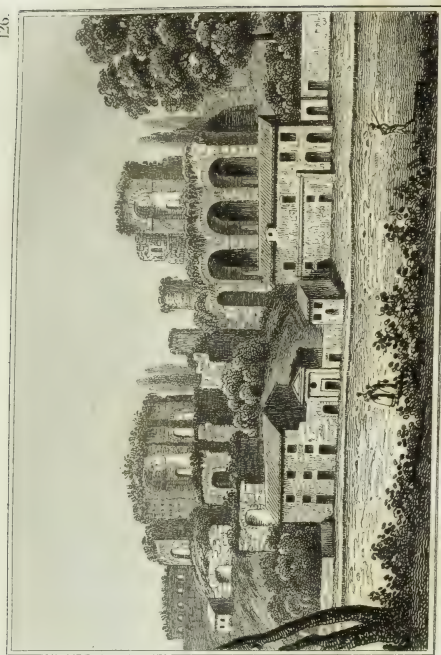
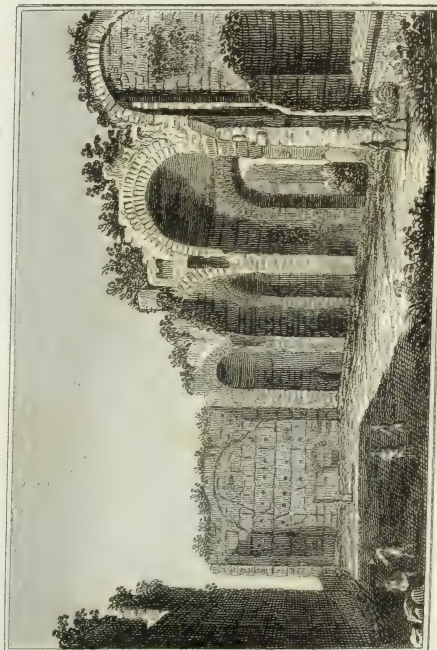
l'airain. Les salles de cet édifice contiennent les noms des sénateurs modernes. Autrefois on y couronnait les artistes jugés dignes des prix par l'académie de Saint-Luc. A l'étage supérieur se réunit l'académie des Lyncei, la plus ancienne des académies des sciences physiques et mathématiques.

Malgré tous ces souvenirs, le palais des Conservateurs serait bien moins digne de l'attention qu'on lui accorde ordinairement et de l'intérêt qu'il inspire, sans la tour du Capitole qui en couronne si majestueusement le centre.

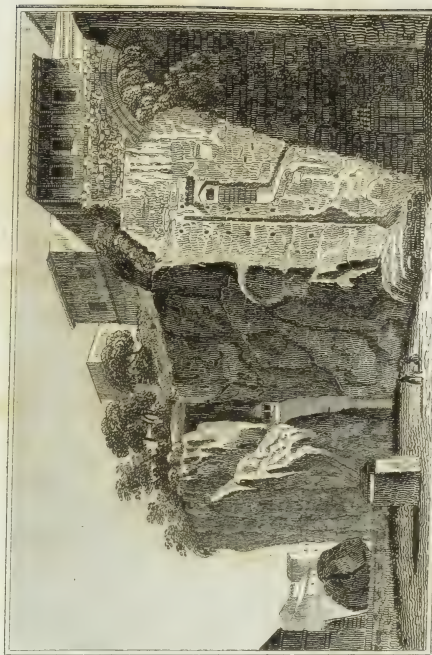
Cette tour est élevée d'environ deux cent cinquante pieds au-dessus du Forum romanum; la statue de Rome chrétienne la surmonte, et la cloche, la célèbre *Patarina*, prise aux Viterbois (car les cloches et les portes des villes étaient les trophées du moyen-âge), annonce deux événemens qui contrastent d'une manière singulière: la mort des papes et l'ouverture du carnaval. Lorsque je fus parvenu sur la plate-forme, je dominais à la fois la Rome moderne et la Rome antique. Dans l'étroite vallée qui me séparait du mont Palatin, s'étendait le Forum romanum, le Forum où se pesaient jadis les destinées de la terre. Au nord ouest apparaissait le dôme majestueux de l'église de Saint-Pierre; je voyais aussi le château Saint-Ange, la colonne Antonine qui s'élève à la droite et le fameux Panthéon. La contemplation de Rome de ce point culminant produisit sur moi l'effet d'une vaste et solide lecture. Mais cette étude n'est point triste et pénible comme dans nos climats du Nord; là elle est dans l'air qu'on respire; le livre de l'antiquité est toujours ouvert et il suffit de regarder pour s'instruire. Chacun des grands souvenirs de cette ville, toujours et différemment maîtresse du monde, a comme choisi son quartier. La Rome des rois s'étendait sur l'Aventin, la Rome républicaine occupait le Capitole, celle des empereurs dominait sur le Palatin, et la Rome chrétienne, écartée, solitaire, règne aujourd'hui au Vatican. En portant les yeux sur les nombreuses colonnes encore debout dans le Forum et aux environs, en voyant ces obélisques, ces temples, ces portiques, ces arcs de triomphe, il me sembla voir passer devant moi les ombres pressées des générations de Rome antique. Que de voix je crus entendre, me jetant ou des noms vénérés par la postérité ou des noms voués à son exécration! En suivant le cours de ces pensées, je ne pus m'empêcher d'être étonné de la petitesse du Capitole, qui du point où j'étais me frappa plus vivement encore. Je ne pouvais concevoir comment l'on avait pu placer sur cet espace étroit tant de temples et un si grand nombre d'édifices.

Après avoir descendu les degrés de la tour du Campidoglio, je voulus visiter la roche Tarpéienne située à droite du Capitole, lorsqu'on arrive par le grand escalier. Je fus réellement surpris du peu de hauteur de ce rocher célèbre, qui à présent n'excède guères vingt-cinq pieds (Pl. 126). Le talus rapide qui s'élève au-dessus est dominé par le palais Caffarelli, et ajoute encore vingt-cinq pieds à la première hauteur. L'exhaussement progressif a beaucoup diminué cet escarpement. La base se compose d'une masse de tuf volcanique, d'un rouge sombre, dans lequel on a facilement creusé la grande cave d'un marchand de vin : voilà la roche Tarpéienne!

Ce fut, je l'avoue, un amer désen-

Arco di Jano quadrifronte.

Roma.

Palazzo di Cesari.

Terme di Caracalla.

Audot edit

De Saulx sc

Rocca Tarpeia.

chantement pour moi. J'aurais aimé à revoir ce lieu entouré de son caractère primitif d'élévation et d'horreur ; j'aurais enfin désiré pouvoir redire encore, avec le sens philosophique et triste, que les faits de l'ancienne histoire romaine prêtaient à ce mot : « Il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne » !

La dégénérescence incroyable de ce lieu me rappela le récit piquant de la visite que lady Morgan lui fit en 1821. « Nous revenions un jour, dit cet écrivain célèbre, de visiter les galeries du palais des Conservateurs, quand en sortant de ses portiques nous rencontrâmes un sale palefrenier qui portait un picotin d'avoine d'une main et un paquet de clefs de l'autre, et qui nous demanda en passant si nous voulions voir la roche Tarpéienne, ou comme il l'appelait familièrement, « nostra rupe Tarpeia », qui se trouve derrière le palais de' Conservatori, au-dessus de la place della Consolazione. Quoique je n'eusse pas plus d'envie de voir le Tyburn ou la place de Grève de l'antiquité, que je n'en aurais eu de voir toute autre place d'exécution, cependant nous trouvâmes plaisant de nous laisser conduire par ce cicerone palefrenier. Pendant qu'il nous dirigeait à travers une cour malpropre, marchant sur des piles de gravois et des monceaux de fumier, j'avais peine à ne pas faire la même exclamation que le Manlius d'une tragédie irlandaise, qui s'écrie au bord de ce même précipice : « O Jésus! où me conduis-tu ? » Nous nous appuyâmes sur une muraille ruinée, et notre antiquaire nous désignant quelques rocs qui se projetaient sur la place dit avec emphase : Ecco nostra rupe Tarpeia! voici *notre* roche Tarpéienne! Il tendit alors la main pour recevoir un paolo, et nous reconduisit en sifflant l'air : « di tanti palpiti ! »

Autrefois deux routes conduisaient du Capitole au Forum : toutes les deux partaient des environs du Tabularium, aujourd'hui palais Sénatorial, et divergeant à leur départ, elles aboutissaient chacune à un arc de triomphe; la première à l'arc de Titus à l'ouest, la seconde à celui de Septime-Sévère à l'est. Aujourd'hui le chemin qui mène au Forum est tortueux et inégal, et se trouve placé à la droite du palais Sénatorial dont il tourne la direction en arrière. En suivant cette route moderne, j'eus occasion de visiter l'église de S.-Pietro in Carcere ou de S.-Giuseppe, car elle porte ces deux noms. Au-dessous se trouve un cachot, bien riche en souvenirs, l'ancien carcer Tullianum, bâti par le roi Tullius Hostilius. Ceci n'est pas de fraîche date. On nomme aussi cette prison il Carcere Mamertino ou Latomiæ. On descend par une petite ouverture du pavé de l'église moderne, bâtie au-dessus dans un caveau ovale de vingt-cinq pieds de long sur dix-huit de large et treize ou quatorze pieds de haut. Une seconde ouverture conduit à un caveau inférieur plus petit, très-humide, l'eau suintant du roc dans lequel il est creusé. Ce cachot, plus horrible encore que le précédent, passe pour avoir été construit par Ancus Martius, quatrième roi de Rome. Le trou que j'aperçus à la voûte servait jadis à descendre les criminels à l'aide de cordes. Là périrent de mort violente et quelquefois dans les horreurs de la faim les ennemis importans de Rome, qui paraît n'avoir pas eu pendant long-temps d'autre prison d'état : selon l'histoire, Jugurtha y mourut de faim. En entrant dans cet affreux séjour, il s'était écrié : O Hercule! que ton bain est froid!

C'est ici encore que Lentulus, Céthégus, Gabinius, Statilius et Cœparius furent étranglés par ordre de Cicéron, comme complices de Catilina, que Séjan fut tué par ordre de Tibère, et que Simon, fils de Joras, chef des Juifs, pris par Titus, perdit la vie. Enfin, selon l'historien Josèphe, on faisait périr en ce lieu les chefs des nations vaincues après qu'ils avaient orné de leur présence le triomphe des généraux vainqueurs. Ils y étaient du moins enfermés jusqu'à ce qu'ils fussent transférés dans une des places fortes de l'Italie, comme il arriva à Syphax, roi de Numidie, et à Persée, roi de Macédoine.

Une tradition pieuse, d'une origine plus récente, ajoute encore à la célébrité de cette prison. « On assure que les apôtres saint Pierre et saint Paul ont été attachés à cette borne qui touche au mur du fond, et qui est entourée de barreaux de fer. On ajoute que pendant leur emprisonnement ils convertirent et baptisèrent non-seulement quarante-trois infortunés avec eux, mais encore les geôliers Processus et Martinianus, qui ensuite reçurent le martyre. » L'eau dont ils se servirent pour le baptême coulait d'une petite source qui sort aujourd'hui encore du pied du mur, et qui avait jailli miraculeusement pour la première fois à l'époque de la captivité des saints apôtres.

A ma sortie de l'église de Saint-Giuseppe, le Forum romanum se déploya à ma vue avec toute sa désolation majestueuse (Pl. 124). Dans les beaux jours de la république, c'était là que s'assemblait le peuple, au milieu d'une double rangée de temples et de statues, entre des arcs de triomphes surgissant de toutes parts en l'honneur des enfans de Rome, qui venaient dans cette glorieuse enceinte décider du sort des peuples et des rois. Ce lieu, jadis le plus illustre de l'univers, beau de tous les grands souvenirs de la république romaine, est devenu un marché aux bœufs, le Campo Vaccino !

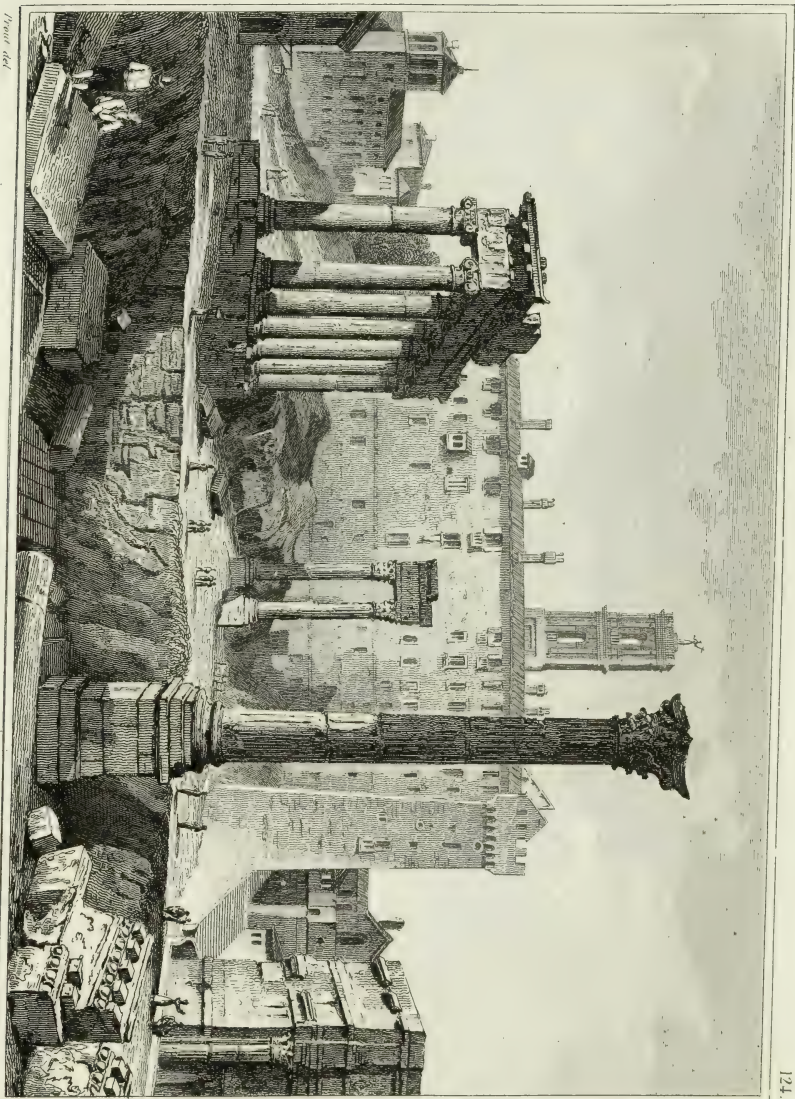
Avant de faire la description de ce Forum où la magnifique parole de l'orateur romain a été remplacée par les mugissemens des bœufs, et dont on peut dire comme au temps d'Évandre, à l'innocence des mœurs près :

. . . . Passimque armenta videbant
Romanoque foro et lautis mugire carinis.
En., VIII, 361.

Quelques troupeaux erraient dispersés dans ces plaines,
Séjour des rois du monde et des pompes romaines,
Et le taureau mugit où d'éloquentes voix
Feront le sort du monde et le destin des rois.
Trad. de Delille.

Rappelons rapidement au lecteur ce qu'on entendait jadis par le mot forum. Rome ancienne donnait ce nom à ses places et quelquefois à ses marchés, de là leur division en deux classes. Les uns, *Fora civilia*, étaient considérés comme des embellissemens de la ville, et en quelque sorte comme des cours de justice; les autres, nommés *Fora venalia*, tels que l'Olitorium, le Cupedinarium, étaient des marchés où l'on vendait des herbes ou d'autres objets variés de restauration. A la première de ces deux classes appartenait, comme on le pense bien, le Forum romanum, dont le centre était occupé par les *Rostres* ou tribune aux harangues, jusqu'à ce que César les eût fait transporter à l'angle vers le Vélabre. Cette tribune, rendue célèbre par tant de voix éloquentes, se nommait Rostra (becs, proues), parce qu'elle était garnie extérieurement de proues de vaisseaux conquis sur la ville d'Antium. Elle était construite sur le puits même qui cachait le rasoir et la pierre de Navius. On se souvient sans doute que les Romains crurent long-temps

Ristaurazione del Foro Romano. — *Roma* — *Restauration du Forum Romanum*

Prout del. Audot edit. Dormier sc.

Foro Romano e Campidoglio. *Roma.* *Forum Romanum et Capitole.*

au prétendu prodige opéré par ce prêtre de l'antiquité sur un défi de Tarquin. Jamais peut-être la raison et la vérité ne triomphèrent avec plus d'éclat qu'à cet endroit même où la superstition révéra le plus absurde des mensonges. César déplaça les Rostres pour les rétablir dans un coin d'où l'orateur ne pouvait voir le palais du sénat au Capitole. « Lysandre avait aussi déplacé la tribune des harangues chez les Athéniens, de manière à ce que l'orateur tournait le dos à la mer. Vaines précautions! Trasybule rentra par le Pirée, et César tomba sous le poignard des sénateurs. »

A droite de l'escalier qui m'avait conduit du Capitole au Forum, j'aperçus les ruines du temple de *Jupiter tonnant*, de ce magnifique édifice élevé par Auguste pour avoir échappé au tonnerre, tombé la nuit près de sa litière pendant la guerre d'Espagne. Il ne reste plus maintenant que trois colonnes du portique, avec une partie de l'entablement et de la frise, j'y vis représentés des instrumens de sacrifice. Plusieurs antiquaires pensent que ces colonnes de marbre de Luni, ornées de chapiteaux corinthiens, avaient été primitivement peintes en rouge, comme on le voit dans les ruines de Pompeï.

Deux minutes de trajet me conduisirent au temple de la Fortune, regardé long-temps comme un temple de la Concorde, et qui ne présente aujourd'hui d'autres restes qu'un portique. Ce portique consiste en six colonnes ioniques dont les bases et les chapiteaux sont en marbre blanc et les fûts en granit d'Égypte. Quelques variétés dans les parties indiquent que l'édifice a dû être restauré avec des matériaux empruntés à des monumens plus anciens. Néanmoins, les fragmens qui subsistent encore sont de bon goût. On croit que ce temple a été construit sous l'empereur Maxence et edifié à l'époque de Constantin.»

La fondation du temple de la Concorde, voisin de celui de la Fortune, eut lieu à l'occasion de la réconciliation entre le sénat et le peuple, et Furius Camillus. Il s'élevait entre le Forum et le Capitole, et sa façade était opposée à celle du Comitium que je décrirai bientôt. Cicéron avait assemblé le sénat lors de la conjuration de Catilina dans ce temple, qui fut brûlé sous Vitellius, rebâti sous Vespasien et brûlé de nouveau dans le moyen-âge. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une ruine presque informe et qui n'offre d'intérêt que par ses souvenirs et par les inscriptions trouvées récemment sur ses débris.

Revenant sur mes pas, je donnai un coup d'œil à la colonne dédiée à l'empereur Phocas par l'exarque Smaragdus, et je me demandai quel intérêt la colonne d'un tyran peut inspirer près du noble théâtre de la liberté romaine; au reste cette colonne, que Smaragdus a probablement enlevée d'un autre édifice pour la consacrer à son maître, me rappela l'usage établi chez les anciens Romains d'élever des colonnes commémoratives à tous les grands hommes, usage que l'adulation sut bientôt avilir comme le prouve l'exemple de Phocas (Pl. 124).

« A quelques pas de là, l'oratoire de Saint-Thot est dans sa forme primitive, le *temple de Pan*, fameux par ses lupercales et par le figuier ruminal, à l'ombre duquel la louve allaitait les fondateurs de Rome. Chacun sait qu'aux sacrifices de ces lupercales, des enfans étaient placés sous le couteau qui venait de servir à l'immolation des victimes. Les prêtres l'appuyaient doucement au front pour imprimer la trace

d'une blessure apparente, qu'ils essuyaient ensuite. » Cette sainte supercherie est à peu près le miracle du patron actuel du temple. On y présente les enfans affectés de maladies occultes, pour être guéris par l'attouchement du saint. C'est une imitation pieuse de la pratique ancienne des lupercales.

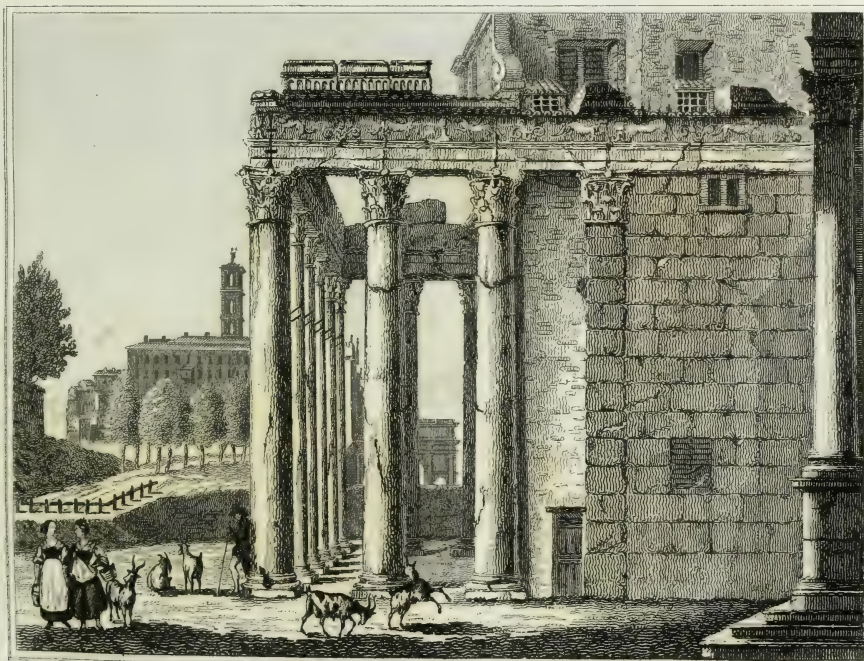
Le grandiose et pesant arc de Septime-Sévère (Pl. 127), annonce l'époque de la décadence. Il forme l'entrée du Capitole du côté de la voie sacrée, et fut élevé, ainsi que le constate une inscription, par le sénat et le peuple romain à Septime-Sévère et à ses fils, Caracalla et Geta. Le nom de Geta fut effacé après sa mort par son barbare frère, qui se flattait peut-être aussi d'effacer le souvenir de son meurtre dans la mémoire des hommes. Cet arc consacre les victoires de Septime-Sévère sur les Parthes : les bas-reliefs représentent des prisonniers de cette nation, et l'empereur, que les Romains saluent avec acclamation. Ces sculptures ne sont que faiblement estimées; mais on se rappelle, en voyant l'ensemble du monument, le conseil que ce dur Septime donnait au monstre, son fils, d'enrichir les gens de guerre aux dépens du reste de ses sujets. Recommandation digne d'un chef qui ne connaît que la force, et dont quelques grandes qualités contestées ne sauraient faire oublier les cruautés et les exactions!

Le temple d'Antonin et Faustine (Pl. 127), élevé par le sénat en 168, montre quelle était la magnificence et la distribution des temples antiques. Le portique, avec ses dix belles colonnes de cipollin (sorte de marbre peu commun), est une intéressante ruine dont les modernes ont fait l'église de S.-Lorenzo in Miranda. Le nom du vertueux empereur se trouve encore au fronton, associé, non sans quelque scandale, au nom décrié de Faustine.

Au-dessus du temple de la Paix, en passant à gauche des temples de Vénus et Rome, s'étendait anciennement, jusqu'à l'arc de Septime-Sévère, une rue nommée via Sacra, voie Sacrée, à cause du traité de paix qui fut conclu en cet endroit entre Romulus et Tatius, ou bien encore parce que dans les sacrifices que les pieux Romains offraient aux dieux, les cortéges suivaient cette route pour se rendre au Capitole et aux temples élevés dans le Forum.

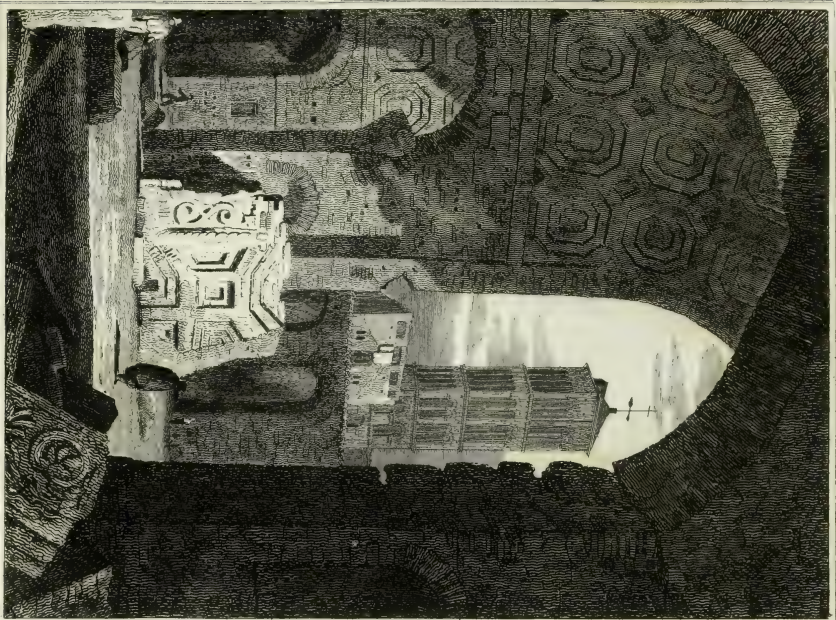
Par suite des excavations qui furent faites sous le temple de la Paix, on découvrit, une partie de l'antique Via Sacra. Un autre embranchement de cette route, d'une construction plus récente que celle du temple, est parallèle aux deux côtés de cet édifice, et passe devant les temples de Remus, d'Antonin et Faustine, et rejoint l'ancienne route près de l'arc de Fabius. La direction de la Via Sacra est aujourd'hui coupée obliquement par une allée d'arbres. Les colonnes isolées et les groupes de colonnes qui se montrent en divers endroits à moitié hors de terre, appartenaient à divers temples qui, sans aucune symétrie, occupaient l'ancien Forum, empiétant souvent sur la Via Sacra et les autres avenues du Capitole. Au reste, l'entier déblaiement, sur un plan régulier, de ces décombres accumulés sur l'ancien niveau, pourra seul déterminer la situation respective de ces édifices et de différentes routes qui traversaient le Forum.

Le temple de Romulus et de Remus, aujourd'hui l'église des SS. Cosimo et Damiano, est remarquable par sa porte de bronze, indiquant jusqu'à la ferme-

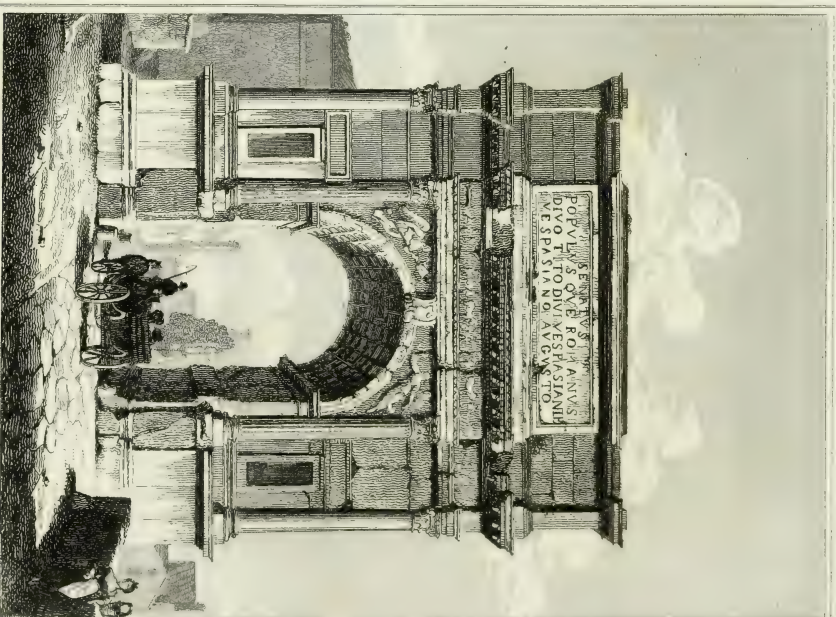
Roma. Arco di Settimo Severo.

Vogel del. Audot edit. Durau sc.

Roma. Tempio di Antonino e Faustina.

Cook del

Audot édit

Roma. Basilica di Costantino.

Vogel del

Durau sc

Roma. Arco di Tito.

ture un monument curieux de serrurerie antique. Le corps de cet édifice paraît moins ancien que la colonnade extérieure et les portes : on en rapporte en effet la construction au temps de Constantin. Le plan de Rome, dressé selon toute apparence sous le règne de Septime-Sévère, servait de pavé à ce temple ; nous avons déjà indiqué la place que ces curieux débris occupent aujourd'hui dans le musée capitolin. Un autre souvenir historique se lie à l'histoire du temple de Romulus. Pline nous apprend qu'on y plaça, en 491, de Rome, le premier cadran solaire dont les Romains firent usage, et qui fut apporté de Catane par Valérius Messala, après la première guerre punique.

Les trois majestueuses arcades, dites du temple de la Paix, sujet de vives controverses entre les antiquaires, paraissent devoir être plutôt la basilique de Constantin (Pl. 128). Quoi qu'il en soit, Vespasien, après avoir terminé la guerre de Judée, éleva le temple de la Paix, en 75 après J.-C. C'était un des monumens religieux les plus magnifiques de l'ancienne Rome. Les citoyens confièrent à ce temple la garde de leurs richesses, et Vespasien y plaça les dépouilles de Jérusalem. Enfin il servit pendant un siècle de trésor public. On prétend qu'à cette époque un incendie le consuma en entier, car on assure que les ruines attribuées au temple ne sont, comme nous l'avons rapporté, que les ruines de la basilique construite par Constantin après sa victoire sur Maxence. On peut conjecturer cependant que cette basilique fut élevée sur l'emplacement du temple de la Paix, dont elle déborda les limites, comme le prouvent les vestiges de la voie Appienne, découverts dans des fouilles récentes, sous la basilique de Constantin, tandis qu'elle passait autrefois à côté du temple de la Paix. Une colonne de marbre blanc d'un diamètre extraordinaire, placée aujourd'hui devant l'église de Sainte-Marie-Majeure, peut donner une idée de la magnificence primitive de cet ancien monument.

L'arc érigé à la mémoire de Titus lui fut voté après sa mort par le sénat et le peuple (Pl. 128). Les deux principaux bas-reliefs sont les meilleurs ouvrages romains de ce genre. L'un représente Titus sur un char de triomphe, conduit par la figure allégorique de la patrie ; l'autre, des soldats juifs et d'autres prisonniers ; la table, le chandelier d'or à sept branches, et les riches dépouilles du temple de Jérusalem. Chose remarquable ! les édifices les mieux conservés de Rome, le Panthéon, le Colysée et l'arc de Titus, sont des monumens qui se rattachent aux souvenirs et à l'histoire de notre religion.

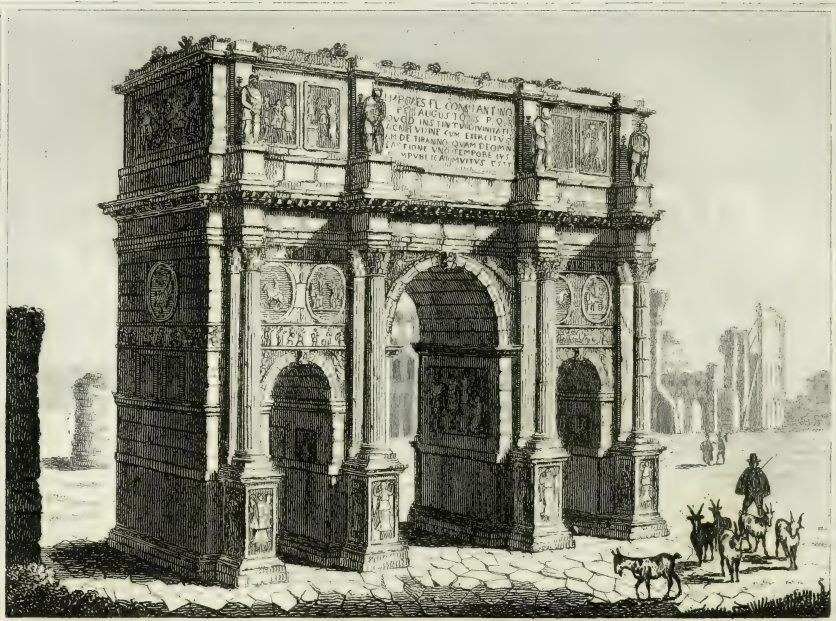
Entre l'arc de Titus et l'église de Sainte-Francesca-Romana, des fouilles opérées depuis peu ont fait retrouver des voies qui conduisaient du Forum aux temples de Vénus et Rome. Ces temples, garnis d'un portique, étaient entourés d'une double rangée de colonnes, dont les restes sont encore visibles. Quoique pourvus chacun d'une entrée séparée, ces deux monumens n'en formaient cependant qu'un seul. Ce qui subsiste encore de ces temples, construits d'après les plans de l'empereur Adrien et désignés du nom de Vénus, par allusion au fils de cette déesse, Énée, dont les Romains sont descendans, accuse un véritable chef-d'œuvre d'architecture. La planche 131 représente cet édifice restauré d'après le plan publié par M. Canina.

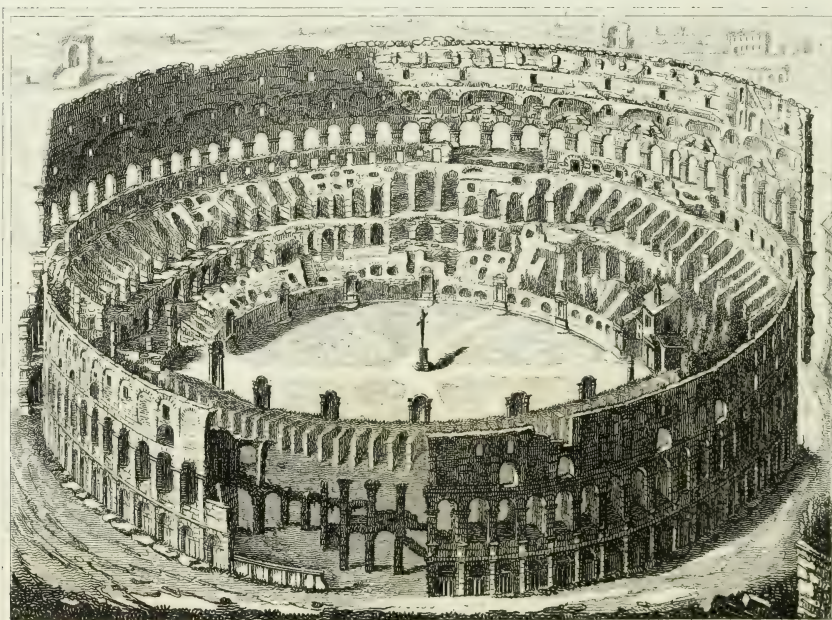
Retournant à l'arc de Titus et me di-

rigeant de là vers le milieu du Forum, je visitai l'emplacement des Comices, où s'assemblait le peuple romain lorsqu'il était appelé à délibérer sur les affaires de l'état. Cette enceinte demeura découverte jusqu'à l'époque de l'invasion d'Annibal en Italie. On songea seulement alors à préserver les citoyens réunis dans les Comices de l'intempérie du ciel. La Græcostasis, où l'on recevait les ambassadeurs étrangers, était attenante à ce bâtiment, et à quelque distance de ces deux édifices se trouvait le tribunal, ou la salle du sénat, Curia-Hostilia, rebâtie par Auguste après un incendie.

Après avoir visité cet emplacement célèbre, il me restait à voir, pour compléter ma promenade au Forum, la base du colosse de Néron et la *Meta sudans* (borne humide), fontaine ainsi appelée à cause de sa ressemblance avec la borne d'un cirque. Sa forme est conique : une gerbe d'eau jaillissait de son sommet (Pl. 131).

Le colosse en bronze de Néron, de cent pieds environ de hauteur, avait été d'abord placé dans le vestibule du palais doré de cet empereur. Vespasien transforma cette immense statue en un Apollon, et Commode le fit modifier à son image.

Deux causes ont rendu très-difficile la restauration du Forum romanum que je viens de décrire; d'abord le petit nombre de documens qui nous sont parvenus, et en second lieu la foule des édifices qui se pressent et s'entassent pour ainsi dire dans un même espace. Les archéologues ne sont pas d'accord sur le véritable emplacement de l'ancien Forum. Aujourd'hui on le place généralement au pied du Capitole, entre le mont Capitolin et le Palatin, dans la huitième région à laquelle il donnait son nom. Son étendue a été le sujet d'un autre genre de discussions. Canina, que nous avons déjà cité, lui donnait deux cent trente mètres de longueur sur quatre-vingts de large, c'est-à-dire environ la superficie de la place de la Concorde à Paris; d'autres lui ont supposé une étendue plus grande. Sa direction était du nord au midi à peu près, et faisant un angle presque droit avec la Voie Sacrée, qui du Capitole conduisait au Colysée. Denys d'Halicarnasse démontre en effet que Romulus et Tatius, après avoir abattu la forêt qui s'étendait au pied du Capitole, exhaussèrent le terrain, que les eaux descendant des collines rendaient marécageux, et fixèrent cet endroit pour la construction du Forum. Il est évident que les édifices de différens styles d'architecture, élevés à des époques successives, rendaient cette place fort irrégulière et l'empêchaient d'être conforme aux principes établis par Vitruve pour la construction des Fora des anciens Italiens. Il ne reste plus aujourd'hui que des vestiges souvent méconnaissables de tous ces monumens, et les savans sont loin de s'entendre sur leur véritable destination et sur leurs formes réelles. Les nouveaux travaux d'excavation, dont on s'occupe avec activité à Rome dans ce moment, menacent même de renverser les systèmes qui avaient paru jusqu'à présent les plus solides, et de les réduire à des hypothèses plus ou moins ingénieuses. C'est ainsi que nous présenterons le travail de M. Cockrell sur la restauration du Forum romanum, gravé dans la planche 125. Suivant cet architecte, le monument du premier plan à gauche du lecteur, sous le numéro 7, représenterait une partie des édifices du Palatin dépendant du palais des empereurs : plus bas serait le temple circulaire et l'enceinte de Vesta, 8. Le

Cook del.

Roma. Arco di Costantino.

Piranesi del. *Audot edit.* *Duran sc.*

Coliseo.

temple de Castor et Pollux, ou, suivant des auteurs anciens, de Jupiter Stator, 9, serait immédiatement au-dessus, et dominé par celui de Jupiter Feretrien et les édifices qui dépendaient de ce dernier, 1; les temples de la Fortune, 2, de la Concorde, 3, s'élèveraient au pied du Capitole, à l'endroit le plus rapproché de la tribune aux harangues, 10, placée au milieu du Forum. Le Tabularium, où les archives occuperaient le centre de l'intermontium et de la gravure, 4. Auprès on remarquera facilement l'arc de Septime-Sévère, 5. La Voie Sacrée que l'on reconnaîtra aux colonnes triomphales qui la bordaient de chaque côté, s'étendait de l'arc de Septime à celui de Fabius, 11, qui n'existe plus. On voit à l'angle de droite, au premier plan, le temple d'Antonin et Faustine, 12; la basilique de Paul-Émile se trouve précisément au-dessus. L'ærarium ou trésor public occuperait la droite de la Voie Sacrée en allant vers le Capitole. Ce groupe d'édifices est couronné par le temple de Jupiter Capitolin, 6, qui achève de donner à cet arrangement un aspect peut-être plus pittoresque que la réalité ne l'a jamais été, mais qui peut offrir une idée de la magnificence de Rome antique.

Non loin de la Meta Sudans, entre le mont Palatin et le Cælius, s'élève l'arc de Constantin (Pl. 129), destiné à rappeler le souvenir de sa victoire sur Maxence. Ce monument est extrêmement remarquable à cause de sa belle conservation, supérieure à celle de tous les autres édifices du Forum Romanum. Il se compose de trois arcades magnifiques; ses bas-reliefs les plus intéressans retracent la conquête de Vérone, la victoire gagnée près du Ponte Molle, et l'entrée de Trajan dans Rome. Un arc de triomphe, érigé à cet empereur, fut détruit en grande partie par ordre du sénat, qui en affecta les matériaux à la construction de l'arc de Constantin.

Ce fut sous l'arc de Constantin que l'on fit passer, en 1536, la route établie pour l'entrée solennelle de Charles-Quint, empereur d'Allemagne, qui, de retour de Tunis, venait à Rome juger les différens élevés entre le duc de Toscane, Alexandre de Médicis, et Philippe Strozzi. Écoutons Rabelais qui était alors attaché au cardinal du Bellay, ambassadeur près du saint-siége, raconter avec la verve qui lui est particulière, les détails de cette querelle, et les préparatifs du pape pour recevoir l'empereur, dont il craignait la puissance : « Le saint père a envoyé, par élection du consistoire, par devers Charles, deux légats, sçavoir est le cardinal de Senes et le cardinal Cesarin. Depuis y sont d'abondant allez les cardinaux Salviaty et Rodolphe, et Monsieur de Saintes avec eux. J'entends que c'est pour l'affaire de Florence et pour le différend qui est entre le duc Alexandre et Philippe Strossi, du quel vouloit le dict duc confisquer les biens qui ne sont petits. Car il est, après les Fourques de Auxbourg en Allemaigne, estimé le plus riche marchand de l'Italie; et avoit mis gens en cette ville pour l'empoisonner ou tuer quoy que ce fust. De la quelle entreprise adverti, impetra du pape de porter armes. Et apprit que le dit Strossi s'était retiré par devers l'empereur et qu'il offroit quatre cent mille ducats pour commettre gens qui informassent sur la tyrannie et méchanceté du dit duc..... »

L'empereur résolut de se rendre lui-même à Rome, et de cette ville à Florence pour apprécier de plus près les causes de la querelle survenue entre

les deux prétendans, et peut-être aussi, comme l'insinue maître François, pour extorquer en passant quelque riche contribution au souverain pontife. « Car, dit l'auteur de Pantagruel, si j'avois autant d'écus comme le pape voudroit donner de jours de pardon, et autres telles circonstances à quiconque remettroit la venue de l'empereur jusqu'à cinq ou six ans d'ici, je serois plus riche que Jacques-Cœur ne fut oncques !.... Ores, on commença en Rome le gros apparat pour le recevoir. Et l'on fit par le commandement du pape un chemin nouveau par lequel il doit entrer. Sçavoir est de la porte Sainct-Sébastien tirant au Champ-Doly (Campidoglio), Templum Pacis et l'Amphithéâtre; et le fait-on passer sous les antiques arcs triomphaux de Constantin, de Vespasien et autres. Puis à côté du palais Saint-Marc et de là par le camp de Flour, et devant le palais Farnèse où souloit demeurer le pape; puis par les banques et dessous le château Saint-Ange. Pour lequel chemin dresser et égasler on a démoly et abattu plus de deux cents maisons et trois ou quatre églises ras terre. Plusieurs l'interprêtent en mauvais présage. »

Ce qui devait singulièrement accroître ces présages funestes, aux yeux des Romains, c'est le fait suivant par lequel Rabelais termine sa lettre : « ..... *Mais c'est pitié de voir la ruine des maisons qui ont été démolies, car n'est fait payement ny récompense aucune ès seigneurs d'icelles !* »

Voici maintenant le Colysée (Pl. 129 et 130)! Le Colysée, théâtre gigantesque des divertissemens de la plus grande nation du monde! Cet édifice doit son nom à la statue colossale de Néron qui en occupait jadis l'emplacement. Commencé par Flavius Vespasien, et appelé quelquefois, pour cette raison, amphithéâtre Vespasien, le Colysée fut terminé par Titus, qui l'inaugura en l'année 80 de J.-C. environ, par des combats où furent sacrifiés plus de cinq cents gladiateurs et cinq mille bêtes féroces.

La forme de ce vaste édifice est ovale : sa circonférence est de seize cent seize pieds et sa hauteur de cent cinquante ; c'est-à-dire qu'elle surpasse de vingt pieds environ la colonne de la place Vendôme. Qu'on se représente trois rangées de hautes arcades superposées, dont quatre-vingts pour chaque rang, ornées de colonnes engagées, destinées à soutenir les entablemens; qu'on se représente vingt escaliers immenses conduisant jusqu'au faîte de l'édifice dans toutes les directions; soixante-dix entrées donnant passage aux milliers de spectateurs attirés des confins de l'empire romain pour assister aux jeux, qu'on se figure l'empereur et sa famille, les vestales, les sénateurs placés pompeusement dans le Podium; puis au-dessus d'eux assis dans les præcinctiones ou dans les cunei la foule des Romains vulgaires, au nombre de plus de cent mille, et l'on aura une idée de l'immensité du Colysée, de la beauté de son architecture et du nombre prodigieux de spectateurs qui se pressaient avidement dans son enceinte.

Autour de chaque étage régnait un corridor couvert : celui de la première rangée était éclairé par les intervalles des arcades; les deux autres, supérieurs, recevaient la lumière au moyen de fenêtres : tous ces corridors étaient appelés vomitorii, nom expressif qui fait allusion à leurs fonctions ; ils étaient en effet destinés à vomir les flots de la multitude lorsqu'elle entrait dans cet immense amphithéâtre, ou lorsqu'elle en sortait à la fin des jeux. Un portique circulaire couronnait l'é-

Cook del — Audot edit — Durau sc

Coliseo.

difice. On y fixait le velarium, ou voile immense qui garantissait les assistans des rayons du soleil et de la pluie.

Sous l'impression de nos usages, de nos idées mesquines et bornées, l'enthousiasme, le transport des anciens, et surtout des Romains, pour les jeux des amphithéâtres, doivent nous paraître presque incompréhensibles, et plutôt le produit de l'imagination exaltée des écrivains que le récit ingénu des faits. Tout ce que la magnificence et l'esprit le plus séduisant peuvent supposer, se trouvait réuni dans leurs amphithéâtres. Là le génie des beaux-arts étendait toutes ses pompes fastueuses, l'architecture élevait ces superbes édifices, auxquels, nous autres chétifs modernes, nous n'avons rien à opposer, si ce n'est nos théâtres de bois et de carton doré, mesquineries qui font ressortir plus vivement encore les ruines imposantes de leurs édifices colosses. La sculpture, ainsi que le témoignent l'Adonis, la Vénus Victrix, la Psyché, et cette foule d'autres statues, dont la liste est presque sans fin, contribuaient aussi à embellir ces monumens et rivalisaient avec la peinture, la mécanique et la science de l'harmonie pour produire cet enthousiasme qui nous est inconnu et transporter le spectateur dans des régions pour ainsi dire imaginaires. Mais toute cette richesse d'ornemens était stable : que dire de la pompe passagère des jeux? comment en donner une idée? Que l'observateur se place avec nous au milieu du Colysée, qu'il se reporte aux temps anciens, que la Cavea [1], telle qu'elle était autrefois; que les murs qui circonscrivent l'arène avec leurs marbres précieux et leurs somptueuses corniches lui apparaissent comme au jour de leur splendeur. Le Podium était orné d'élégantes colonnes ou lisses ou cannelées : tous les gradins étaient revêtus de marbre blanc de Luni ou de Grèce, recouverts de coussins moelleux et de précieux tissus. Mais c'était surtout sur les præcinctiones que l'architecte répandait toutes les richesses que lui suggérait son talent. Les plus délicats bas-reliefs y étaient sculptés par des artistes grecs. Ce majestueux ensemble du Colysée s'animait par la présence de cent mille spectateurs, tous revêtus de vêtemens aux couleurs éclatantes, et nullement cachés par ces colonnes et ces loges dont nous savons si bien embarrasser nos salles modernes.

Souvent les odeurs les plus précieuses étaient versées à flots dans l'enceinte, afin que tous les sens prissent part à ces fêtes célestes On vit même Néron, par un caprice d'un luxe inoui, se plaire à faire tomber par des ouvertures pratiquées dans le Velarium une pluie de poudre tantôt de pourpre, tantôt d'argent ou d'or, qui, se répandant sur tous ceux qui étaient présens, sur les animaux, sur les gladiateurs et sur tout l'édifice, produisait un effet magique. Le Velarium était brodé d'or, de pourpre et d'autres éclatantes couleurs, et représentait les sujets les plus propres à maintenir le spectateur dans cette émotion si favorable au prestige du théâtre.

Les spectacles commençaient ordinairement par les jeux des gladiateurs qui combattaient à pied, et dont les noms étaient aussi différens que leurs armes et leur manière de combattre. D'autres étaient à cheval, d'autres dans des chars. L'usage des gladiateurs était particulier aux anciens Italiens. La

[1] Pour ce mot et tous les termes techniques, reportez-vous à la page 125 de la description de Pompeï, article théâtre.

Campanie surtout, ainsi que s'attache à le prouver Giacomo Rucca, notre guide principal dans cette matière, en fournissait plus que toutes les autres provinces, et des plus habiles. C'est de Capoue, on le sait, que s'enfuit Spartacus.

Outre ces jeux, on donnait dans l'amphithéâtre des combats ou plutôt des chasses d'animaux, qu'on transportait ordinairement dans d'immenses cages de bois ou de fer. Quelquefois aussi on les conduisait enchaînés; arrivés dans l'arène ils étaient abandonnés à toutes leurs fureurs. Toujours on les opposait espèce à espèce; souvent même ils combattaient contre des hommes nommés pour cette raison *bestiarii*. Mais comme trop peu de gens embrassaient cette dangereuse profession, pour pouvoir satisfaire la passion effrénée des Romains pour ce genre de combat, on en fit un supplice infligé à certains criminels; la législation romaine reconnaît un grand nombre de crimes punissables par l'exposition aux bêtes, et nos saintes légendes nous conservent le souvenir de milliers de martyrs qui périrent ainsi victimes de leur sainte foi. Dans les jeux solennels on variait l'ordre des combats et l'aspect de l'arène. Parfois on y représentait d'énormes montagnes, creusées de profondes cavernes, d'où s'élançaient les bêtes féroces. Ou bien c'était une forêt d'arbres véritables dont les troncs et les branches étaient dorés et recouverts de leur feuillage; tantôt encore de vastes abîmes s'ouvraient à l'improviste et l'on voyait s'élancer une incroyable quantité d'animaux furieux. Des vaisseaux ingénieusement construits apparaissaient tout à coup aux yeux des spectateurs étonnés, puis se séparaient comme d'eux-mêmes pour donner passage aux animaux. Aussitôt les nombreuses issues qui garnissaient le Podium étaient ouvertes à un signal convenu, et des troupes de tigres et de panthères se précipitaient dans l'arène.

Si l'on voulait se former une idée de l'aspect que présentait alors le Colysée, on n'aurait qu'à lire la description des jeux de Carin, qui nous a été conservée par Calpurnius, témoin oculaire.

Au plaisir, à la variété des spectacles, souvent les empereurs joignaient une incroyable magnificence. Pline, livre XXXIII, ch. 3, rapporte que César, dans une de ces solennités, fit faire en argent toutes les armures et les objets qui servaient dans l'arène. Néron les fit garnir d'ambre et d'autres matières précieuses.

Le Velarium était quelquefois en soie dans un temps où l'or n'était pas plus précieux.

Dans ces jeux le nombre des animaux était porté jusqu'à une profusion en quelque sorte extravagante. Lors de la première chasse donnée par Marcus Fulvius, l'an 568 de Rome, l'on vit des centaines de tigres, de panthères et de lions combattre dans le cirque. C'est aussi la première fois que les Romains eurent des gladiateurs. Pompée le grand, à l'occasion de la dédicace de son théâtre, après avoir fait célébrer tous les autres jeux, réserva les cinq derniers jours pour les chasses. On y vit quatre cent dix tigres, cinq cents lions, un nombre infini d'éléphans poursuivis par des Africains, des loups cerviers, des rhinocéros venus des confins de l'Éthiopie. (Plut. in Pomp. Cic., l. VII, ch. 7 et 1.) On voit sur les pierres Ancirannes que trois mille cinq cents bêtes furent tuées dans les chasses données par Auguste et dans la dédicace du Colysée que

nous décrivons aujourd'hui, Dion rapporte qu'il en périt neuf mille.

Une question vient assez naturellement se placer ici. Comment les spectateurs étaient-ils à l'abri des dangers que présentait cette multitude de monstres déchaînés? On ne peut admettre l'opinion de Lipse, qui donne au sol du Colysée une profondeur de seize pieds et même davantage, puisque de cette façon une partie considérable de l'arène n'aurait pu être aperçue par le plus grand nombre des spectateurs. Il est constant qu'on était à l'abri des attaques des animaux féroces, au moyen d'immenses filets garnis de pointes et au moyen de rouleaux fixés horizontalement dans des axes auxquels il était facile d'imprimer un mouvement de rotation. Pline, livre VII, ch. 3, rapporte que ces filets étaient enrichis d'ornemens en ambre. Calpurnius en parle aussi dans sa septième églogue, où il nous apprend que dans les jeux auxquels il assistait, ces filets étaient d'or ou peut-être simplement dorés. On conçoit sans peine comment ce mur de pointes longues et aiguës, qui s'avançait du côté de l'arène, empêchait les bêtes de s'élancer; mais le procédé que l'on avait choisi pour qu'elles ne pussent s'y accrocher était encore plus ingénieux. Tout autour de la muraille régnaient ces rouleaux mobiles dont nous venons de parler, et qui, n'offrant aucun point d'appui aux animaux, les faisaient tomber dans l'arène dès qu'ils voulaient s'y cramponner. Ces cylindres étaient en outre revêtus d'ivoire et formés des bois les plus précieux, polis avec un soin extrême pour offrir encore moins de prise aux griffes des animaux.

Les spectacles n'ont jamais été plus magnifiques que sous les empereurs: Néron en variait les représentations avec un luxe inoui. On commençait par la chasse. Les bêtes mortes, l'arène se changeait tout à coup en un vaste lac. Alors avait lieu un combat naval; puis l'eau s'écoulait par de larges ouvertures, et de nouveaux combats de gladiateurs succédaient aux naumachies. L'eau reparaissait; avec elle on voyait surgir çà et là des îles et des bois aux masses verdoyantes; enfin de somptueux banquets, servis aux spectateurs sous des ombrages qui semblaient devoir être éternels, venaient terminer ces fêtes, dont la durée était de plusieurs jours.

Des représentations inattendues ajoutaient quelquefois aux plaisirs et à l'étonnement des assistans. Lorsque l'arène était en partie couverte d'eau, des crocodiles, des hippopotames, des buffles, des bisons, étaient attaqués par des éléphans, des tigres et des lions, qui poursuivaient leurs ennemis jusque dans les flots; il y avait aussi des jeux dans le genre de ceux que nous voyons aujourd'hui. Martial raconte que les léopards, les tigres, les animaux les plus cruels, dressés par des Africains fort habiles, se laissaient atteler à des chars et même battre, avec la docilité des animaux domestiques, sans chercher à tirer vengeance de ces coups. Mais ce qui nous paraît propre à révolter la plus robuste croyance, c'est le récit de Suétone au sujet des *éléphans funambules* qui faisaient toutes sortes d'exercices sur des cordes tendues. Dion, qui nous a conservé le souvenir des jeux que Néron donna à sa mère, raconte qu'un de ces animaux s'éleva jusqu'au portique supérieur du Colysée, c'est-à-dire à vingt-cinq toises de haut, marchant en mesure sur la corde et portant un homme sur son dos. « Elephas introductus summum ejus theatri

fornicem conscendit, atque indè vehens hominem in funem ambulavit. »

Souvent des enfans, des taureaux et d'autres animaux étaient enlevés au moyen de machines, jusqu'au velarium. Martial parle d'un taureau qui, du milieu de l'arène, fut enlevé de cette façon dans une pièce où l'on représentait l'apothéose d'Hercule : lib. V, ep. 15. Ne pouvant expliquer ce fait par un moyen mécanique, cet auteur l'attribue à une puissance sacrée.

Raptus abit mediâ quod ad æthera taurus arenâ:
Non fuit hoc a tis, sed pietatis opus.

Nous avons rapporté cette citation parce que le fait nous paraît surprenant; mais nous pourrions au besoin appuyer toutes nos assertions de l'autorité des textes. Pour tous ces décors, ces apparitions, ces forêts, ces gouffres, ces montagnes, ces mers, enfin pour les nombreuses machines nécessaires à ces somptueuses représentations, de vastes souterrains étaient pratiqués sous l'amphithéâtre, de sorte que l'on aurait pu dire qu'il existait deux Colysées, l'un caché, l'autre extérieur.

Un nombre presque incroyable de citoyens et d'esclaves étaient employés à l'administration des amphithéâtres. Les premiers magistrats de la république étaient chargés de la haute surveillance, ce qui leur fournissait souvent l'occasion de se rendre agréables au peuple en flattant sa passion pour les jeux.

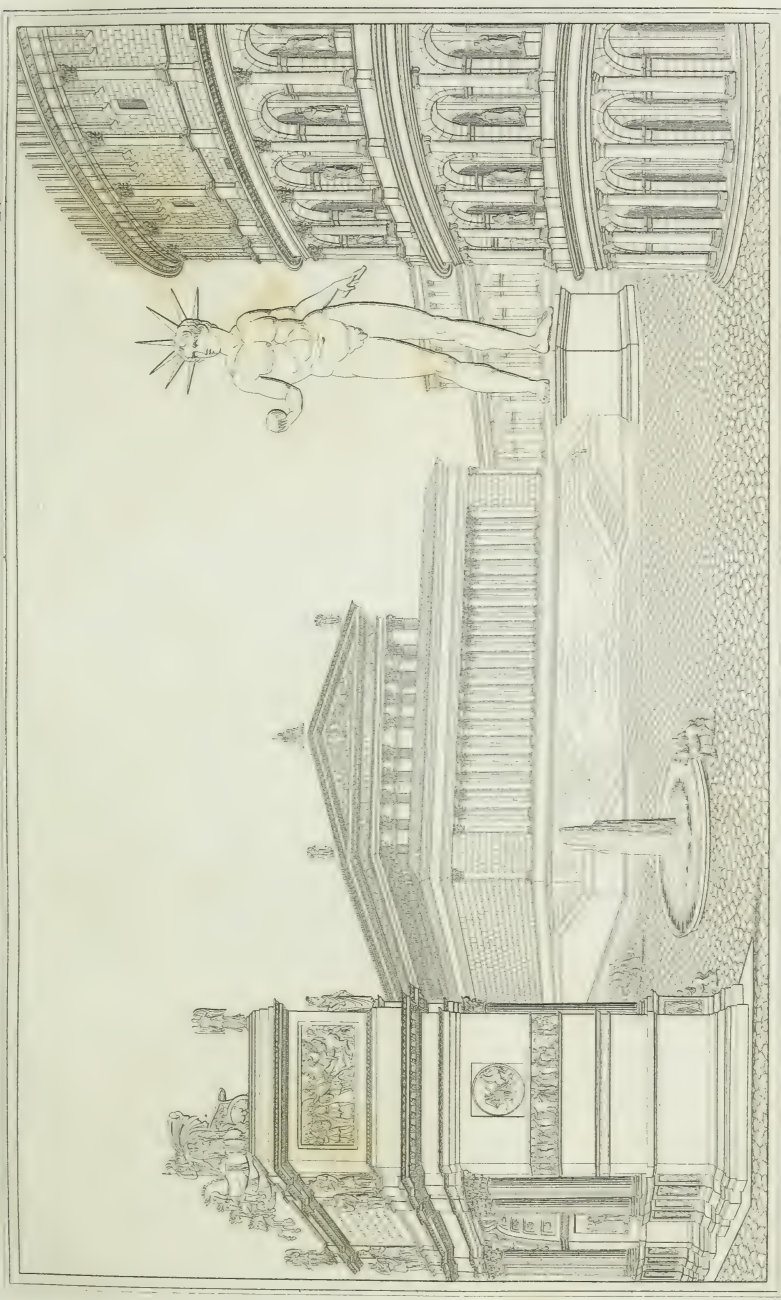
En lisant le récit de tous ces détails extraordinaires, on croirait en quelque sorte entendre un conte détaché des Mille et une Nuits pour amuser les oreilles amies du merveilleux. Nous n'avons pourtant pas cessé, comme nous l'avons assuré déjà, d'être historiens fidèles. Hélas! cette gloire du Colysée s'est évanouie comme tant d'autres gloires. Les combats de gladiateurs institués vers l'an 490 de la fondation de Rome, furent abolis en 404 de J.-C. Un moine nommé Almachius, mu par un saint zèle se précipita un jour dans l'arène pour séparer les combattans. Le préteur Alypius assistait aux jeux : indigné de l'action du moine, il le fit tuer pour avoir mis obstacle à la célébration des exercices; mais Almachius fut canonisé, et l'empereur Honorius défendit les combats de gladiateurs.

Dès lors commença, pour le Colysée, l'époque d'une décadence progressive. Il restait bien encore, à l'état de monument, la merveille de Rome suivant le jugement poétique de Martial :

Barbara pyramidum sileat miracula Memphis :
Assiduus jactet nec Babylona labor;
Omnis Cesareo cedat labor amphitheatro,
Unum pro cunctis fama loquatur opus!

Que Memphis cesse de nous vanter les merveilles de ses grossières pyramides; qu'on ne se fatigue pas à chanter Babylone; que tout monument reconnaisse la supériorité du Colysée, et que la renommée signale entre tous cet admirable édifice!

Mais il ne présentait plus comme autrefois ces divertissemens grandioses qui semblaient plutôt destinés aux héros ou aux demi-dieux de la fable qu'à de simples mortels. La barbarie acheva la décadence du Colysée, moins par les ravages des ennemis de Rome que par l'époque de renaissance elle-même qui succéda aux fléaux du nord. En effet quand la capitale du monde commença à respirer après l'expulsion de ses tyrans, tous les seigneurs et même les particuliers voulurent se construire des palais. Le Colysée était une magnifique carrière placée à leur portée : sans égard pour son ancienne splendeur,

Canina del. Audot edit. Hibon sc.

Roma.

Arco di Costantino. *Meta sudans.* *Tempio di Venere e Roma.* *Colosso di Nerone.* *Colosso.*

pour ses huit siècles d'existence glorieuse, ils l'abattirent en partie et le dépouillèrent impitoyablement. On connaît l'épigramme que mérita la maison Barberini par son ultra-vandalisme :

Quod non fecerunt barbari fecerunt Barberini.

Ce que n'ont pas fait les barbares, les Barberini l'ont fait.

Dieu sait jusqu'où se serait porté un pareil système de déprédation sacrilége sans l'intervention du pape Benoît XIV. Pour s'opposer à cet odieux pillage, il plaça une croix dans le centre de l'arène, déclarant sacré et vénérable ce lieu arrosé du sang de tant de martyrs. Grâces à la protection d'un pontife, les ruines du Colysée, sinon le Colysée tout entier, pourront encore exciter l'admiration de nos descendans les plus reculés.

Du Colysée, je me rendis au Palatin, la plus célèbre des sept collines de Rome, et qui n'offre plus aujourd'hui que des ruines incertaines. En voyant ces débris de marbre, ces fûts de grosses colonnes de porphyre fendues et délitées par l'injure des temps, je ne pus m'empêcher d'établir un triste contraste entre l'abandon actuel de ces lieux et leur splendeur passée, alors que Claudien la décrivait ainsi dans son style boursouflé :

Ecce Palatino crevit reverentia monti.....
Non alium certè decuit rectoribus orbis
Esse Larem, nulloque magis se colle potestas
Æstimat, et summi sentit fastigia juris.
Attollens apicem subjectis regia rostris,
Tot circùm delubra videt, tantisque deorum
Cingitur excubiis. Juvat infrà tecta Tonantis
Cernere Tarpeiâ pendentes rupe gigantes,
Cœlatasque fores, mediisque volantia signa
Nubibus, et densum stipantibus æthera templis,
Æraque vestitis numerosâ puppe columnis
Consita, subnixasque jugis immanibus ædes,
Naturam cumulante manu, spoliisque micantes
Innumeros arcus. Acies stupet igne metalli
Et circumfuso trepidans obtunditur auro.

De cons. VI, *Honor.* 35.

Voici qu'un grand respect est venu entourer le Palatin : certes il ne convenait pas aux maîtres du monde d'avoir d'autres lares ; leur pouvoir et le faîte élevé de leurs droits superbes ne pouvaient choisir un plus noble siége. En ce lieu, la puissance romaine planant au-dessus des rostres du Forum, contemple à ses pieds les temples des dieux : elle s'enorgueillit de voir au-dessous d'elle le temple de Jupiter, qui, semblable à un géant, menace la roche Tarpéienne ; de voir au dessous d'elle les portes sculptées des monumens religieux, les étendards déployés jusqu'aux nues ; les temples comblant l'espace de leur multitude ; les colonnes d'airain décorées de poupes ennemies : les édifices supportés par des fondemens gigantesques, à l'aide d'un art vainqueur de la nature ; d'innombrables arcs de triomphe tout brillans de dépouilles opimes. La vue est éblouie des rayons émanant de tous ces riches métaux ; elle est éblouie de tant d'or prodigué en ces lieux.

Ces vers font en même temps allusion à la situation favorable du Palatin et à la magnificence des édifices dont il était couvert. Ce que Rome eut longtemps de plus beau tenait à ce mont célèbre ; au sud étaient l'Aventin et le grand Cirque. Du haut de ses terrasses l'empereur pouvait donner le signal des courses. A l'ouest s'étendait le Forum avec sa population de dieux, ses nombreux monumens sacrés, et le Capitole couronné par le temple de Jupiter ; au nord la Voie Sacrée, et plus loin le Champ-de-Mars ; à l'est, enfin, la vaste étendue de Rome et son plus bel horizon servaient de perspective.

Quant aux monumens du Palatin, leurs ruines sont éparses sur toute la colline, qu'elles débordent même pour descendre dans les vallées voisines jusqu'au pied des monts Cœlius et Esquilin. Dans l'endroit où jadis habita modestement le roi Évandre, où Romulus fonda Rome, Auguste se fit construire une bien simple demeure. A l'entrée croissait un laurier qui devait lui être plus cher que tous les arcs de triomphe, car on y avait suspendu une couronne de chêne pour

indiquer qu'il avait sauvé la vie à un grand nombre de citoyens. La maison d'Auguste fut agrandie par Tibère et Caligula, terminée plus tard par Domitien, et devint enfin, après son entier achèvement, un vaste palais ou plutôt une ville. On l'appela le palais des Empereurs, aujourd'hui *il Palazzo de' Cesari* (Pl. 126). Les restes de la demeure d'Auguste, Domus Augustana, qui formait une partie de ces constructions, sont encore visibles dans la villa Palatina et dans les jardins qui dépendent du couvent de Saint-Bonaventure : les ruines de la partie appelée Domus Tiberiana, palais de Tibère, se retrouvent aussi dans les jardins de Farnèse. L'entrée principale était évidemment ouverte du côté de la voie Sacrée; afin d'en rendre l'abord plus facile, on avait pratiqué des degrés pour les piétons, et même pour les chevaux et les voitures, dans le genre de ces escaliers que les Italiens appellent aujourd'hui *Scala a cordonata* (Pl. 122).

Entre la demeure d'Auguste et le palais de Tibère, les jardins d'Adonis s'étendaient jusqu'auprès du grand Cirque; là ils aboutissaient à un théâtre. Des deux côtés de ces jardins on avait construit un hyppodrome, et l'aquéduc de Claudien dont j'aperçus des restes dans le couvent de Saint-Bonaventure, se prolongeait du Cœlius au Palatin pour entretenir d'eaux abondantes le palais des Césars. Près du palais qui porte son nom, Auguste fit élever le temple d'Apollon, après la victoire d'Actium. Il enrichit encore cette demeure d'une bibliothéque, pourvue des meilleurs ouvrages de la littérature grecque et latine, et ornée, suivant Pline, d'une statue colossale en bronze représentant Apollon. On croit reconnaître dans la partie du Palatin voisine du Forum, à l'endroit où fut jeté de ce mont au Capitole, le pont de Caligula, soutenu sur quatre-vingts piliers en marbre, l'emplacement du temple d'Auguste détruit par un incendie. En 1720, on découvrit par hasard, lors des fouilles pratiquées dans les jardins Farnèse, une salle magnifique de deux cents palmes de long et de cent trente-deux de large, richement décorée de statues, de colonnes et de marbres précieux : des bains assez bien conservés étaient près de ces constructions attribuées à Domitien.

Sur le mont Palatin s'élevaient encore une foule de temples en l'honneur d'une multitude incroyable de dieux et de déesses, dont chaque qualité, chaque surnom, chaque épithète excitait la piété des Romains et une dévotion particulière. Nous avons (autant qu'on peut comparer le sacré au profane) un usage religieux analogue à cette pratique : ainsi nous invoquons Notre-Dame des Sept-Douleurs, du Mont-Carmel, du Rosaire, de la Garde, etc., dans la personne de la Vierge. Jupiter, Junon et les autres dieux principaux avaient un grand nombre de temples dans le même lieu, sous des invocations diverses. Un de ces édifices religieux que je signalerai au lecteur, est celui de Junon Viriplaca. Quand une altercation s'était élevée dans un ménage, les époux se rendaient à ce temple : là chaque plaignant exposait ses griefs, s'expliquait sans aigreur, et presque toujours l'intervention de la déesse ramenait la paix entre les époux divisés. Pourquoi n'avons-nous pas emprunté à Rome une si bienfaisante institution, nous qui lui devons tant d'ailleurs?

Néron, dont la passion pour l'architecture ne connut pas de bornes, effaça l'éclat du palais des Césars par le luxe

et la magnificence de sa maison dorée. Il épuisa pour elle le génie des arts : ses jardins descendirent le Palatin et allèrent envahir l'Esquilin. En 64, un incendie détruisit en entier l'ancien palais. Néron, qui faisait brûler cinq quartiers de Rome afin de pouvoir les reconstruire plus beaux et plus vastes, s'inquiéta peu de ce léger accident. Il en profita même pour donner à sa Domus Aurea un plus grand espace : elle couvrit le Palatin et le Cœlius, et pouvait occuper un espace de mille mètres de long sur cinq cents de large, c'est-à-dire une surface quatre fois plus grande que le Louvre et les Tuileries pris ensemble. Suétone, qui nous a conservé quelques souvenirs de la somptuosité du palais de cet empereur, rapporte que dans le vestibule se trouvait la statue colossale, qui fut placée plus tard près du Colysée et que l'on a représentée planche 131. On voyait un triple portique supporté par un millier de colonnes : un immense lac semblable à une mer était renfermé dans l'enceinte du palais, composé de tant d'édifices en tous genres, qu'on aurait dit d'une vaste cité tout entière. On y trouvait des prairies, des jardins, des grottes, des bois habités par un nombre incroyable d'animaux. Dans l'intérieur des appartemens, éclataient partout l'or, l'argent, les pierres précieuses et la nacre de perles. Des machines d'ivoire ingénieusement construites répandaient sur les conviés, au moyen de conduits pratiqués dans l'épaisseur des murs, des nuages d'encens, des parfums et des fleurs. La salle principale des banquets était une rotonde construite de manière à tourner sur elle-même nuit et jour, par un mouvement analogue à celui de la terre. Cette mobilité perpétuelle entretenait sans cesse une douce fraîcheur. Les bains, décorés avec l'appareil le plus voluptueux, étaient pourvus d'eau de mer ou d'eaux sulfureuses provenant des sources d'Albuna.

Domitien ne voulut céder en rien à Néron dans ces folles dépenses : du moins Plutarque, ayant décrit la dorure somptueuse du Capitole, ajoute qu'on sera bien autrement surpris si on vient à considérer les galeries, les basiliques, les bains et les sérails des concubines de Domitien. En effet, c'était une chose étonnante, sans doute, qu'un temple si superbe et si richement orné, que celui du Capitole ne parut rien en comparaison du palais d'un seul empereur.

Lorsque la Maison-Dorée, dont nous venons d'esquisser bien imparfaitement les merveilles, fut achevée suivant les désirs de Néron ; lorsque pour l'embellir il eut mis à contribution le monde entier (Delphes seul lui fournit cinq cents statues de bronze), cet empereur, prodigue et souvent extravagant, se contenta de dire en prenant possession de ce roi des palais : Enfin, je vais donc être logé comme un homme !

De tant de magnificence et de pompe, il ne reste plus maintenant que des fragmens de chapiteaux gisant à terre, des marbres brisés, des frises et des corniches, qui dernièrement encore servaient de siéges à l'académie arcadienne, société littéraire de Rome moderne, tenant ses séances sur le mont Palatin. Les moines de Saint-Bonaventure se sont logés au temple d'Apollon. On cultive la vigne sur le sol qui portait le Septizonium ou édifice de Septime-Sévère. Le long de la Voie Sacrée règne le mur d'enceinte des jardins de Farnèse. Le lac n'est plus qu'un vignoble suspendu sur de vastes souterrains à demi comblés.

C'est sous une de ces voûtes, à plus de trente pieds de profondeur, qu'on a découvert les bains de Livie. On y pénètre à la lueur des flambeaux pour admirer les beaux restes de lambris de jaune antique, de stuc doré, et des peintures en arabesque d'un travail charmant.

En descendant le Palatin, le long des jardins Farnèse, l'arc de Janus Quadrifons (Pl. 126) m'apparut avec ses blocs de marbre grec. C'est ainsi que les Romains nommaient une espèce de voûte, ayant un passage de chaque côté. Ils les plaçaient aux endroits les plus fréquentés pour que le peuple pût se mettre à l'abri du mauvais temps; des savans croient que les arcs de Janus ont aussi servi de bourse. Ce genre de construction, qui offrait trop peu d'espace à des gens d'affaires, circulant plutôt que restant en place, ne permet pas d'adopter cette opinion. L'architecture de ce monument est à la fois solide et belle. Ses quatre faces sont ornées chacune de douze niches; tout s'y réunit pour produire un ensemble remarquable, quoique les ravages du temps en aient détruit le couronnement. Je regrette seulement que les modernes négligent cet arc dans un triste coin où l'on a de la peine à le trouver. On croit qu'il fut consacré à Septime-Sévère par les banquiers et les marchands de ce quartier de Rome.

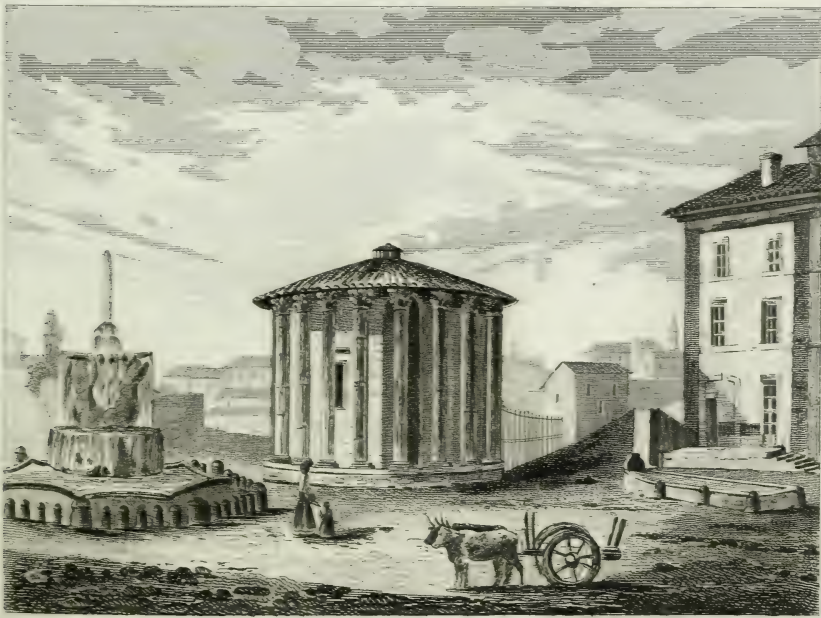
A gauche de ce monument, une petite source d'eau excellente qui va se perdre dans la Cloaca-Maxima, est considérée comme le Juturne dont l'ancienne gloire est parvenue jusqu'à nous, et qui formait un lac du même nom; c'est dans ce lac que, suivant la fable, Castor et Pollux firent baigner leurs chevaux après la bataille de Régille.

Le temple de Vesta (Pl. 132), bâti à une époque incertaine, est le même, dit-on, qui fut consacré par Numa, entretenu par le sénat avec un soin religieux, et embelli par Titus. Domitien le répara; Horace en fait mention comme étant fréquenté de son temps. Cet édifice est rond et entouré d'un péristyle de vingt belles colonnes de marbre blanc, cannelées et d'ordre corinthien: il est aujourd'hui privé de son architrave, et couvert d'un ignoble toit. Les modernes en ont fait l'église de la Vierge du Soleil. C'est une des plus jolies ruines de Rome.

A l'époque de sa splendeur, le temple de Vesta était rond comme la terre, dont cette divinité est l'emblème. Tout y retraçait la simplicité des premiers âges. Là, ni ornemens ni statues. Au centre, sur un autel d'une forme sévère, brûlait sans cesse le feu sacré, image de la nature qui crée tout et qui détruit tout. Les hommes entraient librement dans le temple pendant le jour; ils ne pouvaient y pénétrer la nuit, et en aucun temps, nul n'approchait du sanctuaire.

Ce droit était spécialement réservé aux prêtresses du temple, les Vestales. Numa, auquel Florus attribua cette institution religieuse, n'en créa d'abord que quatre. Servius Tullius en ajouta deux autres, et leur nombre fut irrévocablement fixé à six. Elles avaient en garde le feu sacré, symbole de la vie, et qui était à Rome l'emblème de la durée de l'état. A elles seules le droit d'en approcher; et si, par une négligence fatale, elles venaient à le laisser éteindre, elles encouraient les peines les plus rigoureuses et la mort. On ne rallumait ce feu qu'avec un miroir d'airain artistement travaillé, et destiné à extraire des rayons du soleil une lumière plus pure que celle qui sert au besoin des hommes.

Les Vestales gardaient encore les

Il Tevere et l'Aventino. Roma. Le Tibre et l'Aventin.

Lenormand del. *Audot edit* *Aubert sc.*

Roma. Tempio di Vesta.

choses saintes, ce qui signifie pour les uns le fameux Palladium, apporté de Troie par Énée, et pour les autres deux petits tonneaux, l'un vide, l'autre plein, dont on ne pouvait approcher, et dont on ignore l'usage.

Les Vestales, choisies d'abord par les rois, le furent ensuite par les grands pontifes ; modification qui n'en est pas une si l'on considère que les deux titres étaient souvent réunis par le même prince. Elles devaient être issues de bonnes familles, ne pas avoir de défauts corporels, et posséder encore leur père et leur mère. Au-dessus de dix ans on n'était plus admis dans le collége des Vestales. Seules entre les femmes romaines, elles avaient le droit de disposer de leurs biens par testament. La république leur assignait la pension qu'elle accordait aux femmes mères de trois enfans ; elles jouissaient en outre des biens considérables attachés au temple dont elles étaient prêtresses.

Après trente ans d'exercice elles pouvaient rentrer dans le monde, et même se marier. Quelques-unes ont profité de ce droit, mais rarement. Il faut en attribuer la cause à leur état d'indépendance primitive, car elles étaient fort libres, sauf, dans certains cas, l'obéissance qu'elles devaient à la plus ancienne d'entre elles, nommée la grande Vestale. D'ailleurs, les honneurs dont elles jouissaient parmi les Romains, en développant en elles un caractère altier et orgueilleux, devaient les rendre très-peu propres à faire le bonheur d'un époux.

Ces honneurs étaient en effet vraiment excessifs. Dans tous les jeux, aux théâtres, dans les cérémonies publiques, elles avaient une place consacrée auprès des premiers de l'état. Les magistrats, les consuls eux-mêmes s'arrêtaient à leur rencontre, et faisaient abaisser leurs faisceaux devant elles, comme devant le peuple assemblé. Quiconque aurait osé les insulter eût été puni de mort. Leur réputation de savoir et d'intégrité était même si bien établie, qu'on vit souvent les citoyens les prendre pour arbitres de leurs différens. Enfin, tel était le respect des Romains pour ces vierges, que dans une guerre malheureuse (qui ne connaît ce trait ?) un citoyen, emportant sur un char ses enfans et ses trésors, fit descendre sa famille qu'il exposait ainsi aux poursuites de l'ennemi, pour accueillir une Vestale qu'il rencontra fuyant à pied.

La pompe qui les environnait au dehors était analogue à leur grand crédit. Pour en avoir une idée, écoutons le baron Théïs, auquel j'ai déjà emprunté quelques détails sur les prêtresses de Vesta. « Un licteur passa près de nous en s'écriant (c'est Polyclète qui parle) : Rangez-vous, faites place à la Vestale ! A l'instant se fit partout un silence religieux ; un char à deux roues, orné de lames d'ivoire et de plaques d'or, s'avança avec lenteur ; il était attelé de quatre chevaux d'une blancheur éclatante ; derrière marchait une troupe de femmes esclaves richement vêtues, et dont la contenance modeste et recueillie annonçait l'auguste caractère de leur maîtresse. Lorsque le char vint à passer, seul, peut-être, j'osai lever les yeux sur l'objet sacré de leur vénération. Non, jamais les déesses, filles du ciel, n'empruntèrent des formes plus touchantes quand elles daignèrent se manifester aux humains étonnés ! Qu'elle était belle !.... Bientôt je la perdis de vue, sous les colonnes du portique. J'observai qu'aucun des assistans ne parla de ce qu'il venait de voir. Remarquer

la beauté d'une Vestale, s'en entretenir, c'eût été une profanation !.... »

Leur influence sur le peuple tenait quelquefois du prodige. En voici un exemple bien frappant. Appius Claudius obtient du sénat le triomphe; mais les Romains le lui contestent, car Appius n'était pas aimé. Impatient de gloire, le futur triomphateur se disposait à braver les décrets absolus du peuple. La mort aurait puni une pareille témérité, quand tout à coup une Vestale, sa fille, s'élança vers lui et le conduisit sans obstacle au Capitole.

Lorsque les Vestales étaient convaincues d'avoir manqué à leur vœu de chasteté, rien ne pouvait les sauver du supplice qui avait lieu dans le campus sceleratus. Le complice était frappé de verges jusqu'à ce qu'il expirât, et la coupable était réservée à une mort plus affreuse encore, dont l'appareil conservait même une ombre de ce respect qui avait entouré la Vestale avant sa faute. Dépouillée de tous ses ornemens, on la conduisait dans une litière fermée hors des murs de Rome, vers la porte Colline. Le souverain pontife, après avoir fait des prières secrètes, et levé les mains au ciel, faisait sortir de sa litière l'infortunée toute couverte de voiles funèbres; il ordonnait de la descendre dans un souterrain où l'on avait placé un petit lit, une lampe allumée, un peu de pain et d'eau, de l'huile et du lait. On en fermait l'entrée, et la victime mourait de faim et de désespoir.

Rien ne saurait peindre la consternation des Romains pendant cette cruelle exécution : chacun s'enfermait dans sa maison pour ne point apercevoir cet horrible convoi d'une vivante. La ville était en deuil, les boutiques fermées, les affaires suspendues. Rome ne présentait pas un aspect plus lugubre quand les Gaulois vinrent au pied du Capitole. Ces jours néfastes, toujours rappelés par les historiens, sont comptés parmi les plus grands malheurs du peuple romain; tous ont été suivis d'expiations solennelles.

Un joli vignoble couvre aujourd'hui cette terre de deuil. On y cherche avec curiosité quelques traces des anciens caveaux : il n'en reste que des débris plus que douteux.

La destinée des illustres filles de Vesta n'est pas une des moins tristes images qui restent du grand spectacle de la chute de Rome. Lorsque cette ville, cédant au sort, n'eut plus ni légion ni sénat, Vesta ne pouvait seule sauver l'empire. En perdant le pouvoir de l'opinion, elle perdit le respect des peuples. Ses richesses étaient immenses; elles firent envie : on ferma le temple. De reines qu'elles étaient, les Vestales suppliantes offrirent en vain de fournir au culte à leurs frais; on leur refusa jusqu'à la consolation de mourir en embrassant leur autel! Voilà la marche du temps! Après onze siècles de la plus brillante existence, le christianisme fit une église du temple de Vesta.

Non loin se trouve le temple de la Fortune virile, un des plus anciens de Rome. Cet édifice fut consacré à l'inconstante déesse par Servius Tullius, qu'elle avait délivré des fers de l'esclavage pour lui faire porter les chaînes de la royauté. Denys-d'Halicarnasse, qui s'exprime ainsi, rapporte que le temple de la Fortune fut détruit peu de temps après la mort de Tullius, et reconstruit ensuite sur le même plan; il ajoute que la statue du prince, quoique faite en bois doré, résista aux flammes qui dévorèrent le temple avant sa réédification. Ce beau monument, restauré aux temps de la république,

a la forme d'un parallélogramme; dix-huit colonnes d'ordre ionique soutiennent l'entablement. Vers la fin du neuvième siècle il fut consacré à la mère de Dieu. Depuis il est toujours resté sous l'invocation de Sainte-Marie l'Égyptienne.

A quelque distance du Palatin, non loin du pont Sénatorial, aujourd'hui *ponte Rotto*, je visitai les ruines d'un édifice appelé la Maison de Pilate, mais, ce qui est plus certain, qui fut la demeure de Nicolas Crescens, fils putatif du pape Jean x.

Cet édifice a été immortalisé par le nom d'un de ses propriétaires, le dernier tribun romain, le *Spirto gentile* de Pétrarque, Cola di Rienzo. Nous avons esquissé, quelques pages plus haut, l'histoire de la fortune subite et de la chute éclatante de ce fougueux chef de parti. Arrêtons-nous un instant dans le lieu qu'il habita pendant la courte période de sa gloire et de sa puissance tribunitienne.

La demeure de Rienzo offre à l'extérieur un mélange de fragmens antiques assez analogue à l'éloquence et au caractère bizarres du tribun. On lit sur une des murailles ce vers que l'on attribue à Pétrarque son ami :

Adsum Romanis grandis honor populis.

Me voici, moi la gloire éclatante du peuple romain.

Rienzo, contemporain de la conspiration démocratique du doge vénitien Marino Faliero et des massacres de la jacquerie de France; tribun, par la volonté du peuple, pour mettre un terme aux troubles causés par les querelles des Colonna et des Orsini; Rienzo, jeté avec son impétueuse éloquence au milieu de l'une de ces époques d'éruptions des passions populaires, devait craindre à son tour la fureur de ses ennemis et les réactions ordinaires dans les états divisés par les factions et par les discordes. Aussi la maison qu'il occupait au treizième siècle et qu'il fit même reconstruire, a-t-elle la forme extérieure et la solidité d'une petite forteresse. Les antiquaires prétendent que les ruines qui portent son nom n'eurent jamais la destination qu'on leur attribue. Les anciennes traditions paraissent cependant devoir prévaloir ici. N'est-il pas cruel de voir toujours les recherches et les applications de l'histoire s'entourer de nouveaux doutes et de nouvelles difficultés, et condamner notre enthousiasme et notre curiosité au désappointement le plus mortifiant!

Le Palatin autour duquel j'erre en ce moment en essayant de faire partager au lecteur les émotions que font naître en moi tant de ruines et tant de souvenirs accumulés, domine aussi un monument bien célèbre autrefois et qui mérite une mention particulière; le Grand Cirque, *Circus Maximus*.

« Les cirques étaient la passion des Romains, et cette passion fut une des causes qui hâtèrent la chute de l'état. Les Grecs avaient aussi leurs cirques; mais les jeux ne s'y célébraient qu'à de grands intervalles, et ces jeux étaient tous pour la gloire. Le désir d'y paraître avec éclat animait aux exercices de force et d'adresse. Les athlètes n'arrivaient au Stade d'Olympie ou de Némée qu'après s'être essayés des années entières à la course, au disque, à la lutte. Quel mouvement ne devait pas inspirer aux esprits l'attente de ces réunions solennelles! quelle ambition de gloire ne devait pas tourmenter ces jeunes âmes! Avec quelle ardeur et quelle énergie on devait courir à ces applaudissemens du peuple! Nous cherchons la cause de cette vivacité,

de cette étendue d'imagination qui distingua si éminemment les Grecs; ce miracle était tout dans l'émulation; et ce noble sentiment, c'étaient les jeux publics qui le créaient en couronnant les talens et les vertus.

Les jeux des Romains avaient encore moins que ceux des Grecs, ces beaux efforts de la nature pour but. On n'y trouve en général qu'une curiosité cruelle et insatiable. A Olympie, l'enthousiasme était dans les athlètes; à Rome, il n'agitait que les spectateurs. La couronne d'or dont les Grecs ceignaient le front des vainqueurs n'était rien en comparaison des éloges qui suivaient leur triomphe. Ils obtenaient des statues de bronze comme les généraux qui avaient gagné des batailles. C'étaient presque les mêmes jeux où la main d'Hippodamie et le trône de son père devenaient le prix d'un vainqueur à la course.

A Rome on exemptait bien des impôts l'athlète vainqueur, mais l'opinion le flétrissait en même temps. Les combats du cirque étaient un métier réservé aux gladiateurs, et qui eût avili les citoyens. Horace, par un beau mouvement d'enthousiasme poétique, a pu porter jusqu'aux cieux le nom des Auriges; ils n'en étaient pas moins diffamés à Rome, tandis que la Grèce faisait un dieu de Théagène. »

Cette juste comparaison des cirques de la Grèce et de l'Italie a dû préparer le lecteur à la description du Circus Maximus, placé dans la vallée qui sépare le Palatin de l'Aventin. C'est là que Romulus institua d'abord en l'honneur de Neptune Équestre des jeux, appelés par les Romains Ludi Consuales, ou de Consus, nom qui cependant n'était pas synonyme de Neptune. Consus était une divinité chargée de présider aux délibérations; ses autels étaient renfermés dans des cellules souterraines pour désigner le secret et l'inviolabilité nécessaires aux conseils. Ce fut pendant la celébration des jeux de cette divinité, que les Romains enlevèrent les Sabines, et quelques historiens rapportent qu'en mémoire de cet événement on éleva à Consus un autel souterrain qu'on mettait au jour à l'époque de la célébration des fêtes de ce dieu. On le renfermait de nouveau, lorsque ces fêtes étaient terminées.

Suivant Denys d'Halicarnasse, Tarquin l'Ancien fut le premier qui donna au Grand Cirque sa forme d'amphithéâtre.

On l'appelait Maximus parce qu'on y célébrait les grands jeux consacrés, Diis Magnis (*aux Grands Dieux*), ou parce qu'il était le plus grand des cirques. On a demandé comment les jeux se célébrant dans toutes les saisons, les Romains pouvaient rester toute la journée assis sur des siéges de marbre, froids et humides pendant l'hiver ou brûlés du soleil pendant l'été. On aurait une idée bien fausse des anciens si on les croyait si peu soigneux de leur personne; ils recherchaient au contraire tous les moyens de jouir du spectacle sans s'exposer aux intempéries des saisons. Ainsi les patriciens faisaient disposer sur le Podium des banquettes de bois, appelées *fori*, qu'on remportait à la fin des jeux. L'empereur et les grands avaient des chaises curules que l'on voit figurées sur plusieurs médailles antiques. Ovide, *lib.* 1er., *epod.* 6, nous apprend qu'elles étaient d'ivoire, celles de Tibère et de Séjan étaient d'or au rapport de Suétone. Sous Caligula, les sénateurs ne se contentèrent plus des banquettes de bois, il leur fallut des coussins, et bientôt les chevaliers voulurent aussi

en avoir comme l'exprime Juvénal dans ces vers :

> . . . . Exeat, inquit,
> Si pudor est, et de pulvino surgat equestri,
> Cujus res legi non sufficit. . . . .

Qu'il sorte si toutefois il a quelque pudeur, qu'il se lève de dessus les coussins des chevaliers celui dont la fortune ne peut fournir au cens fixé par la loi.

On se munissait en outre de petits manteaux de laine à longs poils, que l'on nommait lacernæ, afin de se garantir du froid. Plusieurs passages de Martial signalent ces manteaux : je ne citerai que celui où il se moque d'un certain Horace qui s'était présenté aux jeux avec une lacerna noire, lorsque tout le monde les portait blanches; la neige, dit-il, en tombant tout à coup avait mis à la mode sa lacerna. Nous avons déjà parlé des velarii à propos de l'amphithéâtre; si le vent trop violent empêchait de les tendre, on y suppléait par des ombrelles. Juvénal dit qu'elles étaient de différentes couleurs, suivant la faction du cirque que l'on adoptait. Caligula, qui avait permis aux sénateurs de se servir de coussins de plumes, autorisa aussi certains chapeaux de Thessalie, nommés pilei Thessalici ou causiæ: on ne les portait que lorsque l'on assistait aux jeux. Sous un climat tel que celui de l'Italie ces précautions étaient plus que suffisantes.

L'arène du Circus Maximus fut embellie et renouvelée sous plusieurs empereurs, mais surtout sous Jules-César. Sa longueur, selon Pline, était de trois stades et demi, deux mille quatre-vingt-un pieds, si les stades sont olympiques, et sa largeur, y compris les édifices, d'un stade et demi ou de neuf cent vingt pieds (les trois quarts de la grandeur du Champ-de-Mars à Paris).

Selon Denys d'Halicarnasse ce cirque pouvait contenir cent cinquante mille spectateurs, suivant Pline, deux cent soixante mille, ou même trois cent quatre-vingt mille d'après P. Victor! A son extrémité circulaire, il y avait trois tours carrées, et deux à la partie opposée. Dans les derniers temps, ces tours appartenaient à des sénateurs qui les transmettaient à leurs enfans. En dehors, le bas de ce cirque était environné d'un rang de boutiques ménagées dans les arcades les plus basses. Son Euripe, ou canal, avait dix pieds de largeur sur autant de profondeur. La première rangée de siéges était de pierre, les autres de bois. L'empereur Claude fit construire en marbre les carcères, endroit d'où sortaient les chevaux et les chars; il fit aussi dorer les bornes et il désigna une place pour les sénateurs sur la spina ou plate-forme élevée au milieu de l'arène.

Les carcères étaient pratiquées dans la petite façade du côté du Tibre, au nombre de douze. Le premier objet que l'on rencontrait en s'approchant de la spina par ce côté, était le petit temple appelé *Ædes Murciæ*, ou autel dédié à Vénus. Près de ce temple était celui du dieu Consus; il touchait presque les trois pyramides rangées en ligne droite, que l'on appelait *metæ*, les bornes. Il y avait trois autres *metæ* à l'autre bout, ce qui ne faisait que six, bien que le roi Théodoric en ait compté sept. La spina était contenue entre ces trois bornes d'un côté, et les trois autres bornes de l'autre. On voyait sur la spina l'autel des lares, Ara Potentium, l'autel des Puissans, deux colonnes et un fronton, formant comme l'entrée d'un temple; un autre monument semblable et un autel dédié à Tutelina, une colonne portant la statue de la Victoire, quatre colonnes

dont l'architrave, la frise, la corniche, étaient ornées et surmontées de dauphins dédiés à Neptune, la statue de Cybèle, assise sur un lion; au pied du grand obélisque, vers le centre du cirque, un petit temple du soleil, un trépied à la porte de ce temple, une statue de la Fortune sur une colonne, un bâtiment couronné de pierres rondes, oblongues et dorées, qu'on appelait les œufs des chars, Ova Curriculorum, et qui étaient placées suivant le nombre des courses achevées. On voyait encore une infinité de temples, de colonnes et de statues; un obélisque plus petit que le précédent, consacré à la lune, enfin les autres bornes, *metœ*.

Au milieu du grand cirque était autrefois dressé un grand mât, auquel Auguste fit substituer un obélisque. Le long des façades du cirque en dedans, il y avait, comme aux amphithéâtres, le podium ou place des sénateurs; au-dessus, les siéges des chevaliers romains; plus haut, une grande galerie régnant tout autour du cirque; au-dessus de cette galerie, de nouveaux gradins, continués par ordre, les uns au-dessus des autres jusqu'au sommet de la façade, où les derniers gradins étaient adossés contre l'extrémité du petit ordre d'architecture qui servait de couronnement.

Les jours où l'on célébrait les jeux, on jonchait l'arène de sable coloré. Caligula y fit répandre, par magnificence, du cinabre, du succin et de la poudre bleue. Cet empereur se plaçait, pour voir les jeux, sur une terrasse voisine où il s'endormait quelquefois. Un jour qu'il était ainsi plongé dans le sommeil, il fut brusquement réveillé par les clameurs du peuple qui attendait impatiemment l'ouverture des jeux. L'empereur, mécontent des cris des assistans, ordonna sur-le-champ aux gladiateurs de faire évacuer le cirque. Beaucoup de citoyens romains périrent dans le tumulte et la confusion occasionée par l'exécution des ordres de Caligula.

L'empereur ou le prince qui présidait aux jeux du cirque donnait le signal de leur ouverture en jetant dans l'arène une serviette appelée *nappa circensis*, serviette du cirque. Le prélude de ces jeux était ordinairement une cavalcade en l'honneur du soleil; on appelait ce divertissement *pompe du cirque*.

Jusqu'à Tarquin l'Ancien on célébra les jeux dans l'île du Tibre et ils ne s'appelaient que les jeux romains ou consuales; mais depuis que ce prince eut bâti le cirque ils prirent son nom. On comptait sept sortes d'exercices : le premier réunissait la lutte, les combats avec l'épée, les bâtons, les piques; le second était la course; le troisième, la danse; le quatrième le palet, ou le disque, les flèches, les dards et toutes autres sortes d'armes semblables. Tous ces exercices se faisaient à pied. Le cinquième était la course à cheval; le sixième la course des chars soit à deux, soit à quatre chevaux. Dans ces courses on divisait les combattans d'abord en deux quadrilles, et puis en quatre : ils portaient les noms des couleurs dont ils étaient vêtus. D'abord il n'y avait que la blanche et la rouge; on y ajouta ensuite la verte et la bleue. Ce fut Œnomaüs, roi de Pise, qui inventa la distinction des couleurs, pour les divers quadrilles des combattans aux jeux du cirque. Le vert était pour ceux qui représentaient la terre; le bleu pour ceux qui représentaient la mer. Domitien ajouta encore deux nouvelles couleurs aux précédentes, le jaune et le violet, mais elles ne du-

rèrent pas. Dion prétend que ce fut le jaune et le blanc; mais le blanc était plus ancien. Il était une des couleurs du cirque au cinquième siècle, comme on peut le voir dans Cassiodore. Ce fut l'empereur Adrien qui fixa l'époque des jeux du cirque, dont le jour variait suivant le caprice des empereurs ou suivant le rite religieux, au XIe. jour des calendes de mai.

Les cirques, que l'on appelait en Grèce hippodromes et stades, étaient fort communs à Rome. On en comptait jusqu'à quinze : le cirque d'Adrien qu'on suppose avoir été construit près de l'endroit où est aujourd'hui le château Saint-Ange; celui d'Alexandre, dont on découvrit, dit-on, les restes en creusant l'église de Sainte-Agnès; celui de Romulus, fils de Maxence; le cirque Appolinaire ou de Flaminius, situé hors de Rome, et célèbre parce qu'il servait de point de départ aux marches triomphales; le cirque d'Aurélien ou d'Héliogabale; celui Castrensis, réservé exclusivement aux soldats; ceux de Domitia, de Flore, de Jules-César; le circus intimus qui se confond avec le grand cirque; celui de Salluste, celui de Néron, et trois autres dont les noms ne nous sont pas parvenus.

De ces cirques, que l'on comptait à Rome ou dans les environs, plusieurs sont entièrement détruits; d'autres subsistent encore en partie, mais on n'en distingue plus que l'emplacement. Celui de Romulus est le plus entier; il en reste même assez pour nous donner une idée distincte des cirques.

Maintenant, le grand cirque, ce lieu autrefois si célèbre, n'est plus qu'un triste potager : il ne reste pas même des pierres d'un si grand édifice. L'eau Crabra y coule encore, mais c'est pour former un marais : le temps a tout détruit.

Le grand nombre des cirques que nous avons comptés et le peu de théâtres de l'ancienne Rome sont la preuve de la préférence que l'on y donnait aux combats sur les jeux scéniques. On conçoit qu'avec cette humeur sanguinaire qui l'entraînait irrésistiblement à l'amphithéâtre, le peuple devait trouver bien fades les pièces de Térence. La fleur de l'esprit et la pureté du langage étaient moins de son goût que les rugissemens des lions, mêlés aux crix tumultueux des assistans, ne demandant rien autre chose que du pain et des jeux : Panem et circenses! et c'était moins par un sentiment de pitié ou de sympathie généreuse que par l'attente d'un spectacle ardemment désiré, que les Romains applaudissaient à la parole touchante quoique servile de ces infortunés gladiateurs, faisant ainsi leurs adieux à l'empereur quelques instans avant de s'entretuer : *Ave, Cæsar, morituri te salutant*, salut, César, des hommes qui vont mourir te saluent!

Les ruines des bains de Caracalla, ou Thermæ Antonianæ (Pl. 126), sont peut-être, après le Colysée, le monument le plus remarquable de l'antiquité. Sous la république les Romains avaient un genre de vie trop dur et trop austère pour se laver ailleurs qu'au fleuve. Cependant les classes riches, marchant les pieds à demi nus, ignorant encore l'usage du lin, ne pouvaient guère se passer de bains particuliers. La chaleur du climat, le besoin de la propreté, surtout l'exemple des Grecs, auront procuré sans doute à Rome le luxe des bains publics. Les premiers furent construits par Paul-Émile : après ce héros, Agrippa semble avoir pris plaisir à signaler sa magnificence dans

les Thermes qu'il bâtit à côté du Panthéon, sur le marais Caprée. Néron dut au moins égaler Agrippa; ses Thermes étaient là même où sont les palais de la fameuse Catherine de Médicis et des Giustiniani. Titus à son tour surpassa le fastueux Néron. Le site des bains qu'il fit construire inspire autant d'intérêt qu'ils en peuvent exciter par eux-mêmes : ils occupaient cette partie de l'Esquilin où Néron *jouait de la lyre pendant que Rome brûlait ;* ils étaient dans le voisinage des habitations d'Horace, de Virgile, de Properce et de Mécène, ces élégans voluptueux des beaux jours de Rome.

C'est dans les bains de Titus que le Laocoon fut découvert, lieu de délices où l'on trouvait tout ce que les arts perfectionnés peuvent inventer de jouissances, et tout ce que des richesses sans bornes peuvent acheter. Chaque empereur ajoutait à la magnificence des bains, à leur nombre et à leur étendue. Mais aucun de ces bains n'était comparable à ceux de Dioclétien et de Caracalla. Les premiers, dont nous donnerons un aperçu au lecteur, quoiqu'ils ne se trouvent pas sur la ligne que nous parcourons en ce moment, occupent les monts Viminal et Quirinal, un demi-mille au nord de ceux de Titus, et ils sont construits sur une plus grande échelle ; l'espace qu'ils couvrent est un carré de quatre cents pieds en tous sens. Il en reste encore debout une assez grande partie pour donner une idée de qu'ils ont dû être. Une des salles parfaitement conservée devint, par les soins de Michel-Ange, l'une des plus belles églises de Rome, Santa-Maria degli Angeli (Pl. 154). Nous en reparlerons.

Caracalla ne fut pas moins magnifique dans la décoration de ses bains que les empereurs qui l'avaient précédé; il les surpassa peut-être par la beauté de l'architecture. Une des salles avait cent quatre-vingt huit pieds de long et cent trente-quatre de large. La voûte en était plate et soutenue, ou plutôt ornée dans toute sa surface par un épais grillage de bronze doré. Chaque chambre paraît elle-même un vaste temple. Trois mille personnes pouvaient s'y baigner à la fois, et ces bains comptaient jusqu'à seize cents siéges de marbre et de porphyre. Là des collections de livres étaient tenues à la disposition du peuple. A chaque extrémité de l'édifice se trouvaient deux temples, dédiés d'un côté aux génies tutélaires, Apollon et Esculape, et de l'autre aux divinités protectrices de la famille Antonine, Hercule et Bacchus. On y voyait aussi un emplacement réservé aux exercices de la musique. Dans l'ancienne Rome cet art était simplement religieux ou militaire. On ne pensait pas qu'il pût entrer dans l'éducation, et un Romain n'avait jamais à rougir, comme Alexandre, de ses succès dans l'art d'Euterpe.

De belles allées d'arbres protégeaient de leurs frais ombrages les alentours des Thermes, au devant desquels on avait pratiqué un vaste gymnase pour la course, la danse et toutes sortes d'autres exercices. La gymnastique n'était connue autrefois à Rome qu'en ce qui avait rapport à l'art de la guerre. Les différens jeux auxquels les Grecs se livraient avec tant d'émulation, plaisaient également aux Romains; mais, nous l'avons déjà dit, ils dédaignaient de s'y exercer. Les talens d'un baladin ou les talens d'un athlète, qui tiennent de près à ceux d'un gladiateur, étaient chez ce peuple frappés d'un égal mépris.

Un vaste portique extérieur voyait affluer sous ses arcades la foule des

philosophes qui venaient discuter aux Thermes les points les plus ardus de leur science, et la multitude des poëtes, jaloux de réciter leurs vers au peuple assemblé, ou à quelque citoyen qu'ils suivaient en les assassinant bon gré malgré des fruits de leur muse. Horace fait allusion à cet usage lorsqu'il dit :

. . . . In medio qui
Scripta foro recitent, sunt multi, quique lavantes.
HOR., *sat.* IV, *lib.* I, 4.

Un grand nombre récitent leurs vers sur la place publique et d'autres même quand ils sont au bain.

En 1831, on découvrit dans une de ces salles somptueuses une mosaïque de la plus grande richesse qui formait le pavé, on la recouvrit presque aussitôt de terre, afin de la préserver des ravages du temps, jusqu'au moment où l'on aura décidé de son emploi.

La superficie des ruines des bains de Caracalla, où furent trouvés entre autres chefs-d'œuvre l'Hercule Farnèse et le taureau qui sont à Naples, dépasse d'un tiers environ l'emplacement de l'hôtel des Invalides. Point de fenêtres nulle part; il fallait que les appartemens fussent éclairés d'en haut comme le Panthéon. Le pavé de marbre a disparu, et de grands arbres croissent dans l'intérieur de l'édifice, sans pouvoir atteindre la hauteur des murs. Ceux-ci sont chargés de lierre qui retombe en masses pittoresques, et de leurs fentes sortent des touffes de giroflée, entremêlées de jasmin, de lentisque et d'acanthe.

Les Thermes de Caracalla (Pl. 146) étaient encore entiers en grande partie, lorsque dans le seizième siècle les dilapidations des papes et des princes romains, principalement des Farnèse, causèrent leur chute. On dit qu'au moment où la voûte de la grande salle tomba, le bruit fut entendu dans toute Rome.

Il y a peu de temps que l'on plaçait encore à quelque distance du grand cirque, la célèbre vallée d'Égérie. Ce lieu est devenu célèbre par le plus gracieux ouvrage qui soit sorti de la plume de Florian. Chez les Anciens, le bois, la grotte et la fontaine d'Égérie et des Muses jouissaient d'une très-grande réputation, consacrés d'ailleurs par le souvenir d'un excellent prince, Numa-Pompilius. Voici comment Ovide rapporte la fable de la nymphe Égérie : Numa, dit-il, avait épousé la nymphe dont les sages conseils l'aidaient à diriger son royaume. Après la mort du roi, elle quitta le séjour de Rome, se retira à Aricie, son premier asile. Assise au pied d'une montagne, elle versait des larmes intarissables. Diane, touchée de l'affliction d'une épouse si tendre, la changea en une fontaine dont les eaux ne tarissent jamais.

Ovide n'est pas le seul qui ait fait d'Égérie la femme de Pompilius. Les autres poëtes et même des historiens graves racontent que Numa, pour faire croire que les lois qu'il donnait aux Romains avaient une origine céleste, feignait d'aller consulter la nymphe Égérie dans la forêt d'Aricie, et se vantait d'avoir, sur le gouvernement, de fréquens entretiens avec cette divinité. Tite-Live, *l.* I, s'exprime en ces termes à ce sujet : Il y avait un bois qu'arrosait une source d'eau vive, jaillissant d'une caverne sombre : là, Numa se rendait sans témoin auprès de la déesse son épouse; plus tard il consacra le bois où demeurait Égérie...

Denys d'Halicarnasse (*liv.* I) ajoute que Numa, prévoyant qu'on ne croirait pas au récit de ses entretiens avec la nymphe, voulut en donner des preuves si évidentes que les plus incrédules

ne pussent les révoquer en doute. Un jour donc il fit venir au palais les plus influens de ces esprits forts, leur montra la simplicité de ses appartemens, où l'on ne remarquait rien de riche dans les meubles, ni de recherché dans les ornemens, où même l'on manquait des choses les plus nécessaires pour donner un grand repas, puis il les congédia, et les invita à revenir le soir souper chez lui. Les conviés se rendirent au palais à l'heure désignée, furent reçus avec magnificence et placés sur de superbes lits; les buffets se trouvèrent garnis de vases précieux, la table couverte de toutes sortes de mets exquis et délicats, que nul homme, à cette époque, n'aurait pu préparer dans un intervalle si court. Tous les assistans, surpris de l'abondance et de la richesse de ce festin, ne doutèrent pas qu'il n'y eût en effet une déesse qui protégeait le roi de ses avis et de sa puissance. Enlever les suffrages à la pointe de la fourchette, c'est un moyen de gouverner dont nos politiques du jour ne se font pas faute, sans cependant que personne soit tenté de les prendre pour des sorciers. L'historien qui raconte le prodige du dîner n'en garantit pas l'authenticité, car il ajoute aussitôt, que ceux qui ne mêlent rien de fabuleux dans l'histoire, disent que ce fut un trait de la sagesse de Numa de feindre qu'il avait des entretiens avec la nymphe pour faire respecter ses lois, comme si elles fussent émanées des dieux.

Quoi qu'il en soit, les Romains étaient si persuadés des colloques de Numa et d'Égérie, qu'ils allèrent après sa mort dans la forêt d'Aricie, hors la porte Capène, pour la chercher; mais n'ayant trouvé qu'une fontaine dans le lieu où se rendait le prince, ils publièrent la métamorphose de la nymphe en fontaine. Cette forêt ayant été depuis appelée *Lucus Camœnarum*, Bois des Muses, on a prétendu qu'Égérie était une muse et non pas une nymphe.

Nous puiserons dans la mythologie, cette mine si fertile, un autre souvenir : Hippolyte, victime de sa belle-mère et de l'injuste courroux de Thésée, fut rappelé à la vie par l'amour de Diane, et transporté sous le nom de Virbius (qui vit deux fois) dans le vallon d'Égérie.

Ibar et Hippolyti proles pulcherrima bello
Virbius; insignem quem mater Aricia misit,
Eductum Egeriæ lucis, humentia circùm
Littora, pinguis ubi et placabilis ara Dianæ.
VIRG., *En.*, *liv.* VII, *v.* 743.

On voit encore aujourd'hui au-dessous de l'église Saint-Urbain un nymphée qu'on a long-temps prétendu avoir été consacré à cette déité. Ici renaissent les incertitudes que nous avons déjà maintefois rencontrées dans le cours de nos investigations sur les anciens monumens de Rome. La statue qu'on trouve au fond du nymphée, et qui est celle d'un jeune homme, indique assez que ce lieu n'a pas été consacré à Égérie. L'édifice est d'ouvrage réticulaire, et en briques, avec plusieurs niches décorées autrefois de statues. Le pavé, qui était inférieur de deux pieds au niveau actuel, était en serpentin, les murs étaient revêtus de vert antique et les niches de marbre blanc. La statue couchée, représentait probablement le fleuve Almon, dont la source du nymphée va grossir les eaux. Sur le sol, plusieurs fragmens de marbre sont épars çà et là. La construction du bâtiment le ferait croire un ouvrage du temps de Vespasien.

La véritable fontaine d'Égérie se trouvait près de la porte Capène, si l'on s'en rapporte à Juvénal.

Plus près de la porte Saint-Sébastien que des Thermes de Caracalla, est situé l'un des plus anciens et des plus glorieux mausolées de Rome républicaine, le tombeau des Scipions! Comment rendre compte de cette foule d'impressions, de pensées tour à tour tristes et consolantes qui vinrent m'assaillir au pied du sépulcre de cette grande famille! Je m'arrêtai surtout à comparer les honneurs rendus par les Anciens à leurs morts, avec la froideur de nos cérémonies funèbres. Les monumens antiques ne dévoraient pas leur proie comme les nôtres. L'urne y gardait les cendres de la personne regrettée: les traits de son visage respiraient dans sa statue: l'ombre errait sous ces voûtes, heureuse de se voir l'objet de la douleur de ses enfans et de ses amis. A certains jours de l'année ces amis et ces enfans venaient brûler des parfums en couronnant l'urne de fleurs; et ce touchant devoir était rendu dans le silence du recueillement, avec tout le zèle de la piété filiale. Ce respect pour les morts était une sorte de culte, les tombeaux étaient eux-mêmes tenus pour des temples. L'impie qui eût osé les violer, eût été chargé d'imprécations et puni par les lois. Les familles honoraient ainsi leurs ancêtres avec l'espoir d'être à leur tour l'objet d'un sentiment religieux. Combien ces idées devaient encourager à bien faire? Mais lorsque la vertu cessa d'y voir une cérémonie sainte, la vanité vint les accompagner de combats et de banquets; aussi le respect et l'amour n'environnèrent plus les tombeaux.

Celui des Scipions commande cependant encore le respect à plus d'un titre. Est-il rien en effet de plus admirable que cet exemple perpétuel, héroïque, du sacrifice d'une même famille au service de la patrie? Placé sur le côté gauche de la Voie Appienne, dans l'intérieur de Rome, le tombeau de cette famille illustre et immortelle avait été destiné dès le commencement à Lucius Cornélius Scipion Barbatus, bisaïeul des deux illustres frères Scipion l'Asiatique et Scipion l'Africain. Sur la porte on lit ces mots: Sepulchra Scipionum! Que ces simples lettres donnent à penser au voyageur, qui, comme moi, est venu du fond de contrées lointaines pour s'arrêter en face d'une tombe! n'est-il pas tenté de se demander avec Châteaubriand: « Quelle providence m'a conduit dans ce lieu? Par quel hasard les tempêtes de l'Océan m'ont-elles jeté aux champs de Lavinie, *Lavinaque venit littora?* Qui m'eût dit, il y a quelques années que j'entendrais gémir aux tombeaux de Scipion et de Virgile ces vagues qui se déroulaient à mes pieds sur les côtes de l'Angleterre ou sur les grèves du Maryland? Peut-être, par une analogie plus frappante encore avec la vie aventureuse de celui que l'exil, la gloire et l'infortune ont éprouvé si cruellement, l'étranger pourra-t-il ajouter: Mon nom est dans la cabane du sauvage de la Floride; le voilà sur le livre de l'ermite du Vésuve. Quand déposerai-je à la porte de mes pères le bâton et le manteau de voyageur? »

La découverte du tombeau des Scipions, en 1780, fut un événement dans l'histoire archéologique; mais l'illustre monument ne paraît pas avoir été inconnu aux savans de la renaissance, puisqu'une des inscriptions qui s'y trouvent était consignée depuis cent cinquante ans dans un manuscrit du palais Barberini, et publiée depuis un demi-siècle dans le recueil de Doni. On a peine à s'expliquer comment depuis cette époque il a pu disparaître.

Ce précieux édifice est à deux étages : des deux chambres, l'une est carrée et l'autre ronde avec des niches; c'est là que furent trouvés le modeste sarcophage de L. Scipio Barbatus, qu'on voit au musée du Vatican, et le buste d'Ennius couronné de lauriers. Des deux Africains, le premier paraît avoir eu son tombeau dans ce qu'on appelle aujourd'hui *Torre di Patria*. Le second eut le sien au Champ triomphal, vers le parvis de Saint-Pierre, sous une pyramide que l'on a démolie pour en avoir les marbres

Ennius, intime ami des Scipions, le père de la poésie latine, dont Horace a dit :

. . . . Ego cur acquirere pauca
Si possum, invideor, quum lingua Catonis et Ennî
Sermonem patrium ditaverit. . . . .
Hor., *Art P.*, *v.* 55.

Lorsque l'on voit Caton, lorsqu'on voit Ennius
En créant tant de mots que l'usage a reçus,
Du paternel langage accroître les richesses,
Doit-on me disputer quelques faibles largesses?
Trad. de Daru.

Ennius naquit à Andies, ville de la Calabre, l'an 240 av. J.-C. Il vécut en Sardaigne jusqu'à l'âge de quarante ans; ce fut dans cette île, soumise aux Romains, qu'il se lia d'amitié avec Caton l'Ancien, alors gouverneur de la Sardaigne sous le titre de préteur. La liaison qui exista entre Ennius et Caton fut si grande, que le poëte offrit volontiers ses bons offices au préteur pour lui enseigner la langue grecque. Caton l'étudia avec fruit, et pour témoigner sa reconnaissance à Ennius, il l'emmena à Rome, et lui donna une maison située sur le mont Aventin. Cornélius Népos dit à ce sujet : L'acquisition qu'il fit d'un poëte aussi célèbre me paraît comparable aux plus beaux triomphes que la conquête de la Sardaigne aurait pu lui mériter. A l'époque où le droit de bourgeoisie romaine était une faveur enviée pour laquelle on aurait sacrifié des trésors, Ennius l'obtint par son seul génie.

Le judicieux Quintilien a fait un grand éloge de ce poëte : « Révérons, dit-il, cet homme célèbre comme on révère ces bois sacrés par leur propre vieillesse, dans lesquels nous voyons de grands chênes que le temps a respectés, et qui pourtant nous frappent moins par leur beauté que par je ne sais quel sentiment de religion..... » Ennius fut recherché par tous les grands hommes de son siècle. Caton attachait tant de prix à l'estime du poëte, qu'il la mettait au-dessus de l'honneur du triomphe. Scipion l'Africain, fatigué des troubles de Rome, l'emmena dans sa maison de campagne de Literne. C'est au milieu de ces loisirs qu'Ennius mit en vers héroïques d'une force et d'une énergie qui font oublier leur rudesse, les annales de la république romaine. Il composa aussi quelques satires et plusieurs comédies qui annonçaient une profonde connaissance du cœur humain. Il chanta les exploits de la famille de Scipion l'Africain, qui mourut dix-huit ans avant le poëte.

Ennius, que le favori de Mécène va même jusqu'à nommer un autre Homère :

Ennius et sapiens et fortis et alter Homerus.

Enfin ce sage, ce vaillant, dans le fumier duquel, suivant une locution insolente, Virgile découvrait parfois des perles; cet autre Homère qui ne poétisait jamais que dans ses accès de goutte :

Numquam poetor nisi podager,

fut enterré dans le tombeau des Scipions, tant le noble patronage des familles de Rome s'étendait même au delà de la mort!

Les Grecs traitaient leurs cliens avec orgueil; ils les obligeaient à des fonctions avilissantes; ils les menaçaient même de punitions corporelles; à Rome tout était honorable dans cette sorte d'alliance. Imaginée par la sagesse, les lois l'ont soutenue, la religion même l'a consacrée; elle a versé sur toute une nation les trésors de la bonté paternelle et de la bonté filiale.

Mais une si belle institution mérite de plus amples développemens. Qui pourrait mieux nous les inspirer que les cendres d'Ennius reposant à côté des restes des Scipions? Qu'on nous cite une plus touchante particularité de l'antique patronage? Arrêtons-nous sur ces pages consolantes de l'histoire; tant d'autres sont remplies de sang. Lorsque Romulus eut divisé son peuple en deux ordres pour entretenir entre eux l'harmonie que l'orgueil ou la jalousie auraient pu altérer, il voulut les réunir par un lien commun qui les rendît nécessaires l'un à l'autre. Il voulut que chaque plébéien se choisît dans l'ordre des patriciens un patron dont il deviendrait le client ou le protégé. Il prescrivit les devoirs des uns et des autres; il parvint à les rendre chers à tous; l'opinion fortifiée par le temps a achevé son ouvrage, et c'est à cette institution auguste que Rome a dû son salut dans ces jours d'orage où son sein même recelait la foudre.

Les patrons devaient en toutes choses aider leurs cliens de leurs conseils et de leur crédit. Ils leur expliquaient les lois qu'ils n'étaient pas en état de connaître; ils les défendaient juridiquement lorsqu'on les attaquait, soit dans leurs droits, soit dans leurs propriétés; ils soutenaient hautement leurs intérêts; ils mariaient leurs filles, cherchaient à placer leurs enfans, sollicitaient en leur faveur, les magistrats ou les dispensateurs des grâces. Ils les favorisaient dans leur négoce ou dans leurs entreprises et les secouraient dans leurs malheurs. On a vu même, dans des familles illustres, ces humbles amis préférés aux parens, soit comme héritiers, soit comme candidats dans les comices. Enfin, un patron vraiment digne de ce titre veillait sur ses cliens comme un père veille sur ses enfans: ils l'honoraient de leurs vertus, et jouissaient de leur prospérité.

Le client faisait plus encore pour son patron; il le conseillait en toute occasion; il lui rendait des devoirs habituels, était assidu près de sa personne. Il ne manquait jamais de suivre sa litière à pied, lorsqu'il allait au sénat, aux tribunaux et aux assemblées du peuple pour donner à sa marche l'éclat d'un triomphe. Il vivait en quelque sorte sous la dépendance de son illustre protecteur; il lui devait son suffrage dans les comices; il était encore obligé de fournir à la dot de ses filles s'il ne pouvait les marier, et à sa rançon s'il était prisonnier de guerre. Il l'aidait à rétablir sa fortune, si quelqu'accident la renversait; mourait-il sans héritiers et sans avoir fait de testament, son patron lui succédait dans tous ses biens.

Il était défendu à tous les deux de s'entr'accuser devant les tribunaux, de porter en aucun cas de témoignage l'un contre l'autre, de s'unir avec leurs ennemis réciproques. Le patron ou le client qui aurait été convaincu d'avoir transgressé cette défense, eût été soumis à la loi portée contre les traîtres. Il était libre à chacun de leur donner la mort; on ne voyait plus en eux que des victimes dévouées aux dieux infernaux, et leur mémoire était en exécration parmi les hommes.

Les enfans succédaient aux droits de leurs pères sur les cliens; dans aucun cas ceux-ci ne pouvaient changer de patrons. Depuis Romulus, ils appartenaient aux mêmes familles, sans que jamais cet ordre fût interverti. Si un chef de famille patricienne mourait sans laisser de successeurs, ses cliens alors se choisissaient un autre patron; de même les nouveaux citoyens que tant de circonstances rendaient habitans de Rome, s'attachaient à quelque maison illustre de cette ville. On prévenait ordinairement leurs désirs à cet égard; et comme les patriciens mettaient une extrême importance à se présenter entourés d'une multitude de cliens, ils n'épargnaient ni démarches ni promesses pour en augmenter le nombre.

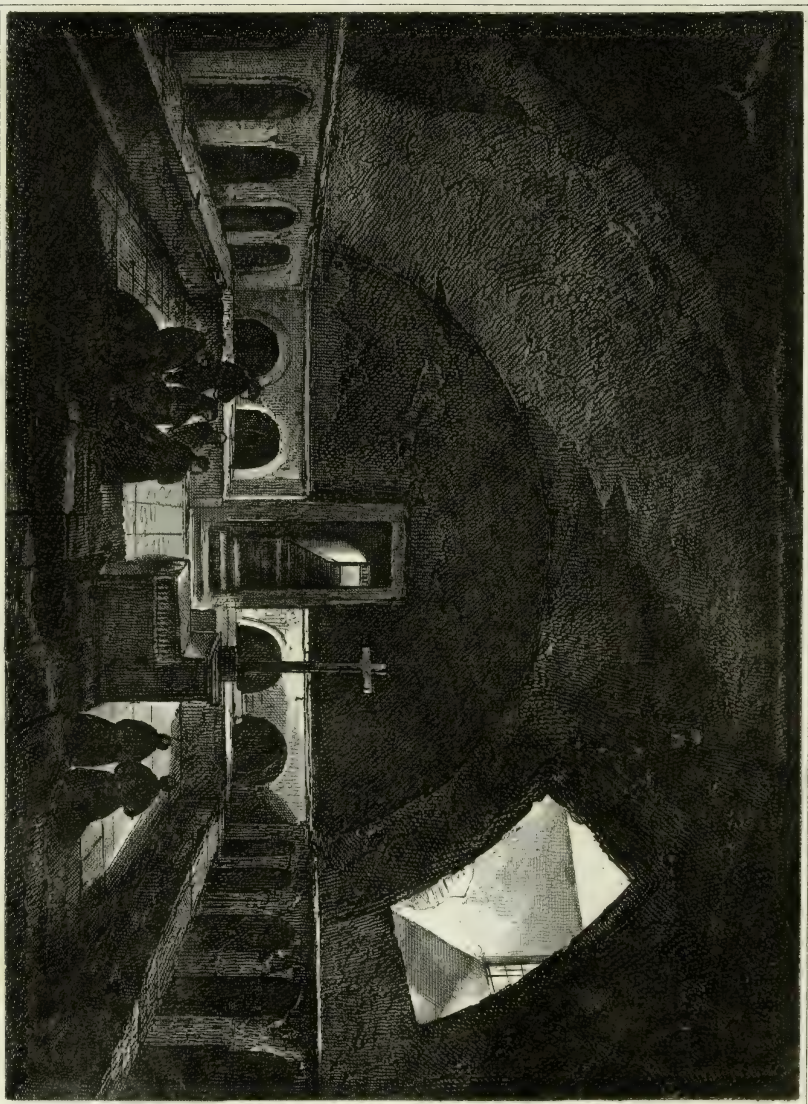
La prospérité comme l'infortune ne changeait pas la position des uns et des autres. Lorsqu'un homme du peuple parvenait aux magistratures, il n'était pas affranchi des devoirs imposés par son titre de client; ces devoirs ne cessaient que quand il était parvenu à une dignité curule. Alors il était assimilé de fait à son patron, et ne lui devait plus que de simples égards.

Après la mort le patron et le client reposaient souvent dans le même tombeau, comme nous l'avons vu pour Ennius. Le temps, sans avoir entièrement détruit cette institution, lui ôta bientôt ce qu'elle avait de plus noble et de plus touchant. Les cliens sont devenus les courtisans et les valets de leurs patrons, enorgueillis de leurs richesses et de leur puissance. Les bienfaits des patriciens furent déshonorans, tandis que d'abord ils étaient glorieux à celui qui donnait et à celui qui recevait. Les cliens étaient admis à la table du maître, et en quelque sorte agrégés à la famille. On finit par se contenter de leur distribuer chaque matin quelques alimens, sous le titre de *sportula*, nom latin d'une corbeille destinée à les contenir. Les couvens d'aujourd'hui ont remplacé, par leurs distributions quotidiennes, l'ancienne *sportula*.

Mais reprenons notre course du point où nous nous sommes arrêtés.

L'illustre basilique Saint-Sébastien, située sur la voie Appienne, fut construite par Constantin, en l'honneur du martyr dont elle porte le nom. Elle occupe l'emplacement du cimetière de Saint-Calixte. Après avoir été restaurée par plusieurs papes, le cardinal Scipion Borghèse rebâtit, en 1611, sur les dessins de Flamine Ponzio, cette église décorée d'une façade et d'un portique soutenu par six colonnes de granit. Le maître-autel est orné de quatre belles colonnes de vert antique et d'un tableau à fresque d'Innocent Tacconi, élève du Carrache. La chapelle de Saint-Sébastien est construite sur les dessins de Ciro Ferri: on y voit la statue du saint, sculptée par Antoine Giorgetti, d'après un modèle du chevalier Bernin. Sur les trois portes de l'église sont plusieurs figures de saints, peints par Augustin Carrache.

Par la porte qui est à gauche en entrant on descend dans le cimetière de Saint-Calixte, communément appelé les Catacombes. Le terrain est creusé en forme de corridors. Ce sont des excavations d'où l'on tirait anciennement du sable, appelé aujourd'hui Puzzolana, pour la construction des édifices. Ces carrières avaient dans l'antiquité une très-grande réputation d'horreur. Cicéron (*pro Cluentio*) en fait mention comme ayant été le théâtre d'un crime horrible dont il donne les détails. Néron conçut le pro-

Granet del. Audot edit. Aubert sc.

Colombario a San Sebastiano. Roma. Colombarium à S.t Sebastien.

jet de s'y réfugier; mais elles lui inspirèrent une terreur si violente qu'il ne put se résoudre, suivant l'expression de Suétone, à s'enterrer tout vivant. On voit dans Eusèbe l'empereur Constantin faire souvent allusion à ces demeures souterraines comme à un lieu terrible, et Prudence, qui les a décrites dans tous leurs détails, les représente dans ses vers avec les plus sombres couleurs.

Il est assez curieux de voir quelle impression l'aspect de ces lieux fit à la jeunesse de saint Jérôme, le plus instruit peut-être de tous les disciples de J.-C. « Quand j'étais enfant, à Rome, dit-il, et que j'étudiais les belles-lettres, j'avais coutume, les jours de fête, de me rendre avec ceux de mon âge aux lieux où étaient ensevelis les martyrs de notre foi, et nous entrions dans les catacombes, dont l'intérieur était garni de chaque côté de leurs corps vénérés. Telle était l'obscurité de ces demeures souterraines que le mot du prophète semblait s'accomplir : »

Un enfer où des vivans sont descendus.
Jer. in Ezec.

Les chrétiens agrandirent ces souterrains dans le temps des persécutions, et s'y réunirent pour suivre les exercices de la religion, et pour ensevelir leurs morts et leurs martyrs. Afin d'honorer ces derniers ils avaient taillé, dans les parois des murailles, une multitude de niches encore visibles, où les restes des zélés adorateurs du Christ étaient déposés avec les instrumens du supplice. Leurs noms et la date de leur mort étaient gravés au-dessous, et constituent ainsi la première histoire religieuse de nos pères (Pl. 145).

La plupart des inscriptions sont effacées; parmi celles qui restent, en voici une du temps des persécutions, qui respire une profonde mélancolie : *O tempora infausta, quibus inter sacra et vota ne in cavernis quidem salvari possumus... Quid miseriùs vitâ : quid morte ?.... cùm ab amicis et parentibus sepeliri nequeamus.*

« Époque malheureuse où nous ne sommes pas même à l'abri dans ces cavernes isolées, au milieu des objets de notre culte.... Y a-t-il rien de plus misérable que notre vie !.... de plus infortuné que notre mort, puisque, hélas ! nous ne pouvons être ensevelis par nos amis, par nos parens !.... »

Ces catacombes sont les plus vastes qui existent. Il est impossible de les parcourir sans éprouver de vifs sentimens de vénération et de terreur. L'homme se sent petit en présence de générations nombreuses, entassées dans dix pieds carrés. La vue de ces têtes et de ces os réunis fait l'effet d'un tas de poussière au creux de la main, et sur lequel on soufflerait en disant : Ceci fut un millier d'hommes ! L'humanité s'affaisse à un pareil spectacle, et Dieu grandit !

Les auteurs ecclésiastiques racontent que quatorze papes et à peu près cent soixante-dix mille chrétiens ont été enterrés dans ces cavernes de la foi; que le corps de saint Sébastien y fut transporté par sainte Lucine, et que les corps des apôtres saint Pierre et saint Paul y restèrent cachés pendant longtemps.

A quelque distance de l'église Saint-Sébastien, on trouve le cirque le mieux conservé qui reste à Rome, et que, jusqu'en 1825, on avait considéré comme celui de l'empereur Caracalla. Les raisons qui motivaient cette opinion sont assez frivoles. En effet, le goût de cet empereur pour les jeux du

cirque, la découverte de sa statue et celle de sa mère Julie, dans les fouilles faites aux environs, le dessin d'un cirque qu'on voit sur les médailles de cet empereur, ne sont pas des causes suffisantes pour lui attribuer le monument dont nous nous occupons en ce moment. D'ailleurs, la construction peu régulière de cet édifice, qui est bien différente de celle des Thermes de cet empereur, rappelle le style du quatrième siècle, lorsque les arts étaient tombés dans une décadence complète. Dès le seizième siècle, Panvinius avait soupçonné que ce bâtiment devait être rapporté à l'époque de Constantin. Toute espèce de doute a disparu depuis les fouilles que le duc Torlonia y fit faire à ses frais dans l'année 1825. On déterra entièrement les carcères, la spina, le pulvinar et la principale ouverture de l'arène. On découvrit les fragmens de trois inscriptions, dont deux étaient près de la grande porte d'entrée, et une à la porte du milieu des carcères : ces trois inscriptions portent le nom de Maxence, et la mieux conservée d'entre elles prouve que le cirque fut consacré, l'an 311 de l'ère chrétienne, à Romulus, fils divinisé de Maxence, qui avait deux fois été consul.

Nous ne suivrons pas Nibby dans sa longue et savante description des fouilles entreprises par M. Torlonia : nous indiquerons seulement que la forme du cirque peut être réduite à un espace oblong de mille cinq cent soixante pieds de longueur, et de deux cent quarante de largeur. Les fragmens d'une statue de Vénus, les fondemens des piédestaux qui supportaient des colonnes surmontées de sept dauphins, symbole du nombre des tours de chaque course, et de Neptune, divinité protectrice des chevaux ; les vestiges des piédestaux soutenant les statues du Soleil et de Pâris ; enfin des blocs de marbre de la plus grande beauté ; telles sont en peu de mots les principales richesses produites par ces travaux.

Ce monument, tout petit qu'il est, si on le compare au grand cirque, donne une idée fort juste de ce genre de construction. Dix gradins pouvaient recevoir environ vingt mille spectateurs (on se rappelle que le circus Maximus en contenait plus de deux cent mille). Tout cela est aujourd'hui un pré bien humide en hiver. Les Romains ne font aucun usage de ce cirque ; mais quelquefois des étrangers y exécutent des courses de chevaux.

Le tombeau de Cecilia Métella (Pl. 133), situé dans le voisinage, est le plus beau monument sépulcral et le mieux conservé que l'on trouve sur la voie Appienne. Il fut élevé par Crassus en l'honneur de Métella, sa femme, et fille de Quintus Métellus Creticus. La forme de l'édifice est circulaire ; le diamètre est de quatre-vingt-neuf pieds et demi. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce tombeau, dont l'élégance pourrait témoigner contre la réputation d'avarice qu'on s'est plu à faire à Crassus, c'est la grosseur des quartiers de travertin dont il est revêtu, et l'épaisseur extraordinaire du mur de l'édifice, qui est de trente pieds. Dans l'intérieur, il n'y a d'autre vide qu'une petite chambre ronde, dont la voûte est en forme de cône. Sous celle-ci, du temps de Paul III, on trouva le sarcophage de marbre que l'on voit dans la cour du palais Farnèse. Pourquoi ce sarcophage a-t-il été enlevé?

Au-dessous de l'inscription qui indique la destination de l'édifice, on voit le reste d'un bas-relief en marbre.

Hakewill del.

Roma.

Piramide di Cajo Cestio. Mura di Aureliano. Porta d'Ostia. Pyramide de Caius Cestius. Murs de Rome. Porte d'Ostie.

Turner del. Audot edit. Aubert sc.

Sepolcro di Cecilia Metella. Roma. Tombeau de Cecilia Metella.

La frise est magnifique, et ornée de bucranes qui ont fait donner au tombeau le nom vulgaire de Capo di Bove, tête de bœuf. Le travertin et le marbre employés dans ce monument, indiquent qu'il fut élevé vers la fin de la république, époque de l'introduction du marbre à Rome. Les ouvrages de défense qui couronnent le monument ont été faits par le pape Boniface VIII, de la famille Gaetani, qui s'y fortifia vers l'an 1300, pendant les guerres civiles. C'est sans doute à la même époque que l'on bâtit près de là un château, une église et plusieurs maisons, dont on voit encore des restes, et sur les portes desquelles sont les armes de la même famille. Sixte-Quint fit détruire entièrement le château, qui servait d'abri à une multitude de malfaiteurs.

Les discussions de Boniface, dont nous venons de citer le nom, et de Philippe le Bel, ont acquis une célébrité trop déplorable pour que nous n'empruntions pas à l'histoire quelques détails sur la vie de l'un des plus illustres ancêtres des Gaetani. Son élection se fit à Naples dix jours seulement après l'abdication de Célestin V. Ce mode inusité excita de violens murmures, surtout de la part des Colonna, gibelins déclarés, par conséquent amis des empereurs et grands ennemis des papes. Boniface excommunia cette famille redoutable, et s'occupa de consolider sa puissance pontificale. Il débuta par une installation magnifique et fastueuse. Les rois de Sicile et de Hongrie tenaient la bride de son cheval lorsqu'il se transporta à Saint-Jean-de-Latran; ils le servirent à table, au festin solennel, la couronne en tête. Cependant le pape ne fut pas heureux dans les premiers essais de sa puissance. On lui refusa l'hommage de la Sicile. Les propositions de paix que ses légats firent à Londres furent soumises à la décision d'Adolphe de Nassau, roi des Romains. Afin de parvenir, par un moyen détourné, à une trève entre ce prince, l'Angleterre et la France, le pape conçut l'idée d'affranchir le clergé de toute contribution, ou, ce qui revenait au même, d'établir qu'aucun ecclésiastique ne pût être imposé sans le consentement du saint-siége. Tel est l'esprit de la bulle *Clericis laicos* qu'il fulmina en 1296. Le clergé d'Angleterre applaudit à cette bulle : celui de France, intimidé par l'opposition de Philippe le Bel, n'osa pas l'approuver. Le pape fit cependant à cette même époque un acte fort agréable à la nation française; ce fut la canonisation de saint Louis.

Ces liens commençans furent bientôt brisés par l'affaire de l'évêque de Pamiers, Bernard de Soisset, qui s'était permis des propos injurieux contre le roi de France. Philippe le Bel voulut le punir; Boniface, avec cette conviction malheureusement exagérée de sa suprématie spirituelle et temporelle, réclama le prisonnier comme justiciable de lui seul, et enjoignit à Philippe de lui rendre sa liberté et ses biens. Le roi, déjà irrité de ces injonctions, ne garda plus de mesures à la réception de la bulle *Ausculta, fili* (embrasse, mon fils, etc...), où étaient développés de la manière la plus hardie et la plus offensante, les principes du pontife. Il fit brûler cette bulle en présence d'une assemblée d'ecclésiastiques, convoqués extraordinairement, et son conseil royal, s'animant, à l'exemple du maître, d'une insolence dont Henri IV d'Allemagne lui-même n'avait jamais fait preuve dans ses plus vifs démêlés avec Grégoire VII, osa écrire à Boni-

face, en réponse à sa bulle d'excommunication : *Sciat fatuitas vestra*..... (que votre fatuité sache.....) !

La guerre était déclarée entre les deux puissances ennemies. Boniface songea alors à se rattacher à un parti dont il s'était d'abord séparé. Il fit des avances à Frédéric, roi de Sicile, au roi d'Angleterre, dont l'alliance ne fut pas très-utile à sa cause, et à Albert d'Autriche, auquel il offrit la couronne de France, à la condition de se déclarer contre Philippe. Albert accepta ces offres illusoires ; mais l'antagoniste du souverain pontife ne négligeait de son côté aucun des moyens propres à assurer l'exécution de ses desseins.

Philippe envoya en Italie Guillaume de Nogaret pour se saisir de la personne du pape et l'amener au concile de Lyon. En ce temps-là vivait dans la Toscane un homme bien capable de seconder les entreprises de l'émissaire français : c'était Sciarra Colonne, qui avait aussi des injures à venger. Ces deux hommes réunis disposèrent tout pour un coup de main, et forcèrent l'imprudent Boniface, qui n'avait pas su conjurer l'orage, à se réfugier dans Anagni, sa ville natale. Le 7 septembre 13 3, Nogaret et Colonne entrent dans Anagni avec trois cents chevaux et quelques gens de pied, aux cris répétés de : Meure le pape Boniface, vive le roi de France! Après avoir pillé la maison du neveu du pape, ils se dirigent vers la maison du pontife : dans cette extrémité, Boniface se montra noble et grand : « Puisque je suis trahi comme Jésus-Christ, s'écria-t-il, je mourrai comme son vicaire. » A l'instant il se fit revêtir du manteau pastoral, se couronna de la tiare, et tenant dans ses mains les clefs et la croix, il s'assit sur la chaire pontificale.

Événement inouï, à l'époque de toute la puissance des croyances religieuses ! un pape est forcé dans le sein de ses états par trois cents hommes seulement, et menacé par eux du trépas ! Voilà de ces faits dont on est disposé à douter en présence même du témoignage imposant de l'histoire. Boniface reste prisonnier pendant deux jours. La vengeance tardive de ses sujets ne se manifesta qu'après ce temps, qui dut paraître éternel au captif. Les Romains prirent les armes, et massacrèrent les soldats commis à la garde de Boniface, en criant : « Vive le pape ! meurent les traîtres ! » De retour à Rome, le pontife se proposa d'assembler un concile ; mais sa détention, malgré son peu de durée, avait frappé au cœur l'infortuné Boniface : elle alluma dans son sang une fièvre continue qui l'emporta en quelques jours.

Si l'historien trouve dans la vie politique de Boniface VIII une succession de troubles, d'agitations et de périls, peu compatibles peut-être avec la dignité papale, le philosophe admire en lui une personnification puissante du système dont Joseph de Maistre s'est fait l'apôtre constant, et que M. de la Mennais prêchait aussi tandis qu'il était conséquent avec la première partie de sa doctrine.

Boniface VIII a été victime du principe de la suprématie absolue des souverains pontifes. Pour connaître sa pensée sur ce point et le goût du temps, il faut surtout consulter la bulle *Unam sanctam*... « Quiconque, dit le pape, résiste à la souveraine puissance spirituelle, résiste à l'ordre de Dieu, à moins qu'il n'admette deux principes, et que par conséquent il ne soit manichéen, car Moïse a dit : « *In principio Deus creavit cœlum et ter-*

ram; il n'a pas dit *in principiis*..... » Boniface avait, en 1300, institué le jubilé séculaire, célébré de cent ans en cent ans en faveur de ceux qui iraient visiter la Terre-Sainte. Telle fut l'abondance des richesses apportées à Rome dans l'année de cette célébration, que les Romains l'appelèrent l'année d'or.

On attribue à la forme architecturale du tombeau de Cécilia Métella l'écho singulier qui retentit en ces lieux. « Il est vraiment curieux, dit Boissard, en termes latins d'une élégance remarquable, d'entendre la voix humaine répétée sept fois et très-distinctement par l'écho du tombeau de Cécilia; on se rappelle alors que dans les funérailles exécutées par Crassus en l'honneur de cette dame romaine, dès que les pleureuses poussèrent leurs cris et leurs gémissemens, le même phénomène eut lieu, comme si les dieux mânes et toutes les ombres des enfers, touchés de la douleur d'un époux infortuné, eussent répondu à ses plaintes par leurs plaintes sympathiques, en confiant à l'écho, cet interprète murmurant, l'expression de leur tristesse et de leurs regrets. »

A côté de cette pensée, empreinte de poésie, plaçons quelques lignes non moins poétiques de Châteaubriand, applicables aussi aux catacombes que nous décrivions tout à l'heure : « Si le voyageur qui visite Rome est éprouvé par le malheur, s'il a mêlé les cendres de ceux qu'il aima à tant de cendres illustres, avec quel charme ne passera-t-il pas du sépulcre des Scipions au dernier asile d'un ami vertueux, du charmant tombeau de Cécilia Métella au modeste cercueil d'une femme infortunée! Il pourra croire que ces mânes chéris se plaisent à errer autour de ces monumens avec l'ombre de Cicéron pleurant encore sa chère Julie, d'Agrippine encore occupée de l'urne de Germanicus. S'il est chrétien, ah! comment pourrait-il alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa patrie; de cette terre qui a vu naître un empire, plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance que celui qui l'a précédé; de cette terre où les amis que nous avons perdus, dormant avec les martyrs aux catacombes sous l'œil du père des fidèles, paraissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière, et semblent plus voisins des cieux? »

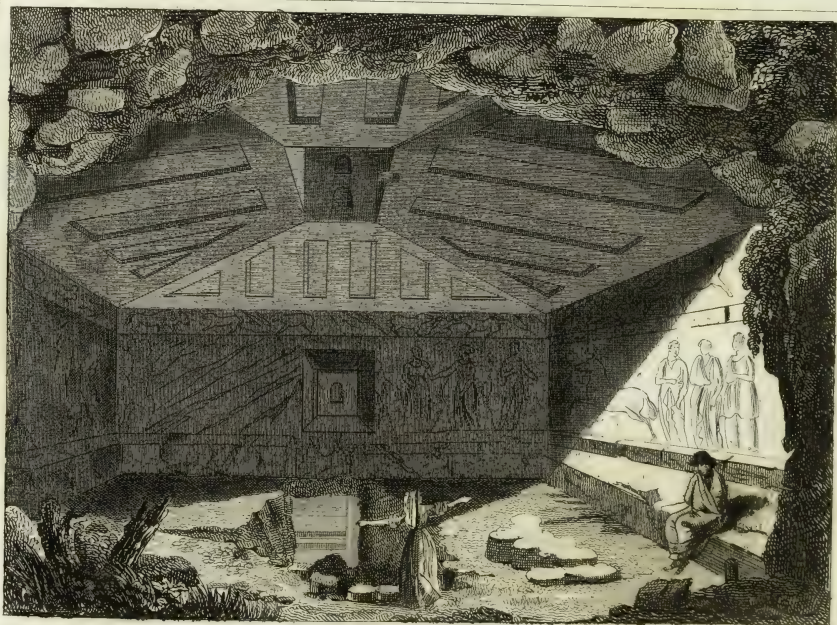
Les anciens Romains avaient coutume de placer leurs tombeaux le long des grands chemins, comme nous avons eu déjà occasion de le rapporter. Ces monumens, assez vastes pour servir quelquefois de forteresses, ressemblent tous, vus à quelque distance, à des palais ou à des temples. Ils étaient revêtus de marbre, entourés de riches colonnes et décorés de statues; quelquefois ils avaient plusieurs étages. Du temps de la splendeur de Rome, ces demeures des morts étaient, comme les maisons des vivans, populeuses et animées, et formaient une sorte de cité funèbre, qui, réunie à la grande cité, couvrait une vaste étendue de terrain. La voie Appienne, abandonnée aujourd'hui dans la partie qui conduit de Rome à Albane, sur une longueur de trois lieues, n'est plus qu'une ligne droite, tracée par deux files de tombeaux ruinés qui semblent se toucher. Cette route antique est l'empire silencieux de la mort. Quelques-uns des monumens funéraires sont tellement délabrés qu'ils ne présentent plus à la vue que l'aspect informe d'un rocher. Sur le sommet de l'un d'eux on voyait une chaumière placée là, sans doute,

dans l'espoir d'éviter le mauvais air; mais elle était déserte comme le tombeau qui la portait. Un cône renversé ornait le sommet d'un autre tombeau; il semblait que le moindre vent, ou seulement un oiseau qui s'y serait perché, eût pu déranger son fantastique équilibre. Quinze siècles cependant se sont écoulés, et il est encore debout. Plusieurs de ces tombeaux retenaient quelque chose de leur antique forme du temple grec, de dôme, de tour, de caverne, et les fragmens de marbre épars indiquaient assez que la beauté des matériaux avait été la première cause de leurs ruines. Quelques-uns sont devenus des cabarets où l'on boit et danse; un grand nombre servent de caves ou d'écuries; des animaux immondes y habitent avec les cendres des maîtres de la terre!

En me rendant du tombeau de Cécilia Métella à la ferme appelée la Gaffarella, je trouvai, dans un endroit élevé, le temple de Bacchus. La découverte que l'on fit dans le souterrain de ce temple, d'un autel bachique, avec une inscription grecque, ne laisse aucun doute sur la divinité à laquelle l'édifice était consacré. Cette découverte renverse entièrement l'opinion qui en avait fait le temple des Camœnes ou des Muses, placé à côté de la porte Capène. Le style de ce monument n'est pas des meilleurs, et les colonnes paraissent tirées de quelque autre bâtiment du temps des Antonins. Il est décoré d'un portique soutenu par quatre colonnes de marbre blanc d'ordre corinthien et cannelées, que l'on voit aujourd'hui engagées dans la façade de l'église; sous le portique on remarque à droite, en entrant, l'autel, une inscription grecque et le serpent Dionysiaque. L'intérieur a la forme d'un carré long: il est orné d'une belle frise de stuc, où sont sculptés des trophées militaires; la voûte est décorée de caissons octogones en stuc. Ce temple fut réduit en église dans le moyen âge, comme on le voit par les peintures du onzième siècle, qui décorent son intérieur. Urbain VIII le restaura et le consacra en l'honneur de saint Urbain. Tout l'ensemble offre peu d'intérêt; mais au printemps la campagne environnante est fort jolie, et l'effet des arcades brisées des aquéducs est, de ce point, singulièrement pittoresque.

Un peu plus loin que cette église s'élève un édifice en briques, bien proportionné, orné de pilastres et de belles corniches. C'est le temple du Dieu ridicule. Il paraît rappeler une des grandes époques de l'histoire romaine. On veut qu'Annibal soit venu camper ici, et que, par dérision, le sénat ait consacré ce temple au Dieu ridicule. Il faudrait supposer le général carthaginois bien dépourvu de sens pour venir placer sa tente dans une vallée étroite et humide. Une autre opinion établit en ce lieu la fameuse entrevue de Coriolan et de sa mère. Dans ce sentiment, le temple serait celui de la *Fortune des femmes*.

Rome assurément devait un cierge à la vierge Fortuna, pour le miracle qu'elle avait fait en désarmant le plus grand ennemi du Capitole. Mais que dire de ce Coriolan qui trahit sa patrie par vengeance, et les Volsques par faiblesse? Cet homme n'était pas Romain. Sacrifier son pays à des ressentimens personnels est toujours une lâcheté. Tromper un peuple qui vient de vous adopter et qui vous honore de sa confiance, est plus qu'une perfidie. Il fut la victime de son double crime; Il le méritait: Rome avait raison d'attacher le mépris à la mémoire d'un rebelle, qui ne sut ni oublier complé-

S. Paolo fuori le mura. Roma. S.t Paul hors des murs.

Audot edit. Aubert sc.

Sepolcro Etrusco. Tarquinia. Tombeau Etrusque.

tement un outrage, ni s'en venger complétement. Il y aurait quelqu'apparence que le sénat fît élever ce temple pour rappeler sans cesse aux citoyens qu'un traître à sa patrie fut toujours méprisable.

Cette opinion de Laoureins n'est pas entièrement juste. La modestie avec laquelle il l'avance ne nous permet pas d'ailleurs de la combattre directement. Nous nous bornerons à établir que le temple del Dio Redicolo doit être plus proprement appelé di Rediendo, ou mieux encore Redeundo, en revenant, mot qui explique à merveille son origine. En effet, il fut construit au moment où Annibal, après avoir levé le siége de Rome, reprit la route de Naples pour retourner à Carthage.

Plus loin, vers le levant, une vaste étendue de ruines porte le nom de Roma Vecchia, et celui de Statuarium, à cause du grand nombre de statues qui y furent trouvées dans le siècle dernier, sous le pape Ganganelli. Là, comme partout aux environs de Rome, les monumens antiques dépouillés de leur revêtement de marbre, et même de pierres communes, n'offrent plus que des masses informes de briques. Parmi les ruines on découvre, ici un théâtre, plus loin une fontaine sans eau, un temple, un mur de clôture, des tombeaux. Mais la nuit s'avançait lorsque je visitai ces débris, et au lieu de ces monumens défigurés que je cherchais à ranimer dans ma mémoire, j'aurais pu imaginer des fantômes errans sous toutes sortes de formes, esprits de l'autre monde païen, surpris dans leurs apparitions nocturnes, et changés en statues, lorsque les papes se montrèrent pour la première fois dans la ville des Césars.

Le grand domaine di Roma Vecchia appartient au banquier Torlonia, duc de Braciano, et ces ruines ont valu à leur propriétaire le titre un peu bizarre de marquis de la vieille Rome.

La basilique de Saint-Paul (Pl. 134), aujourd'hui réduite en cendres, était un bâtiment placé comme à l'entrée du désert. Ces temples, toujours abandonnés, ajoutent au sentiment de solitude que l'on éprouve dans ces lieux. L'homme y annonça sa présence par son ouvrage; mais celui qui a élevé le temple, qu'est-il devenu? Des pigeons nichent dans la silencieuse enceinte des ruines de la basilique, construite par Constantin à l'occasion du trépas de saint Paul. Dans la suite, Théodose l'agrandit; Honorius eut la gloire de la terminer. Des colonnes splendides de marbre, une belle collection de portraits de papes, commençant à saint Pierre et allant jusqu'à Pie VII, un pavé de belle mosaïque, des bas-reliefs très-remarquables; telles étaient les richesses de cette basilique, lorsqu'en 1824 elle devint en grande partie la proie des flammes. La façade, qui date du troisième siècle, demeure encore debout, ainsi que le grand autel dans les fondemens duquel ont été déposés les restes précieux du corps de saint Paul. Une porte de bronze, apportée de Constantinople en 1070, contient d'anciennes inscriptions grecques et arabes. Elle s'ouvre sur une enceinte fermée de murailles; c'est un cimetière, dit-on; mais il n'y a plus de morts parce qu'il n'y a plus de vivans aux environs de cet édifice, qui avant la réformation était placé sous le patronage des rois d'Angleterre. L'histoire nous offre plusieurs exemples d'un fait semblable. L'empereur d'Autriche était protecteur de Saint-Pierre; le roi de France de Saint-Jean-

de-Latran, et le roi d'Espagne de Sainte-Marie-Majeure.

Le gouvernement pontifical s'occupe avec activité de la reconstruction de cette vénérable basilique; des sommes considérables ont été affectées à une entreprise digne à la fois d'un pontife et d'un souverain : les travaux sont confiés aux talens des artistes qui présentent les plus grandes garanties, des marbres précieux sont recueillis, et des colonnes, dont l'antiquité seule peut offrir les modèles, ont été taillées dans les belles carrières des Alpes et des Apennins. Quelques années encore, et l'on entendra ces voûtes retentir des chants des fidèles : mais si la religion trouve dans cette louable entreprise de puissantes consolations, qui pourra faire oublier aux arts la perte immense causée par l'incendie de cet ancien édifice?

Saint-Paul est à un grand quart de lieue de la porte de Rome. Entre cette basilique et la ville, on trouve des maisons de campagne abandonnées par leurs maîtres. Çà et là on voit quelques fermiers qui délogent le plus tôt qu'ils peuvent ; on frappe à beaucoup de portes et personne ne vient ouvrir.

Les Anciens, pour fournir les grandes masses de leurs bâtimens, élevaient un double mur dont ils remplissaient les vides avec du mortier mêlé de pierres; ce sont ces noyaux informes qui indiquent la trace des anciennes constructions disséminées aux environs de Rome : ils subsistent encore parce qu'ils n'ont pas valu la peine d'être volés.

A un mille de Rome moderne on voit la pyramide de Caïus Cestius. Ce Romain, qui voulait absolument que son nom fût transmis à la postérité, ne sachant probablement pas trop comment s'y prendre, ordonna, par son testament, ainsi que me l'apprit l'inscription du tombeau, qu'on lui élevât cet édifice, modeste imitation des pyramides d'Égypte. Il a cent treize pieds de hauteur et soixante-neuf pieds de largeur à sa base. Les murs, revêtus en dehors de tables de marbre, ont vingt-cinq pieds d'épaisseur. La dernière demeure de l'immortel personnage, située au centre de la pyramide, est de dix-huit pieds de long sur douze ou treize de large : le passage qui y conduit, caché depuis des siècles sous quinze pieds de décombres, fut découvert il y a environ cent soixante ans. Deux belles colonnes de marbre, trouvées sous ces décombres, ont été gauchement plantées au pied de la pyramide, où elles font un mauvais effet. A l'intérieur, les murs étaient ornés de peintures à fresque. On en aperçoit encore quelques traces; mais le temps et la fumée des flambeaux les ont fort endommagées.

L'obscur Cestius, qui doit sa réputation à cette belle pyramyde, était un de ces épulons dont le nombre avait été porté de trois à sept, sous Auguste. Cette dignité bizarre consistait à faire les honneurs du banquet (*lectisternium*), offert aux dieux pour se les rendre propices dans les temps de calamités, ou pour les remercier des victoires accordées aux armes de la république. Les épulons dressaient dans les temples, autour d'une table somptueusement servie, des siéges et des lits couverts de tapis et de coussins. On y plaçait les statues des dieux et des déesses invités, et Valère Maxime nous apprend qu'ils voulaient bien s'assujétir aux usages humains, et que, dans cette cérémonie, Jupiter était couché sur un lit, et Junon et Minerve étaient assises sur des siéges.

Par les ordres de Cestius, ce maître d'hôtel de l'Olympe, la pyramide que nous décrivons, fut bâtie en trois cent trente jours. On a peine à concevoir, en voyant cette masse gigantesque, comment elle fut élevée en si peu de temps. Elle est placée à moitié dans la ville antique, et à moitié au dehors, puisqu'elle est comprise dans le mur d'enceinte d'Aurélien (Pl. 133). Sans une restauration récente, dont cette pyramide avait grand besoin, peut-être l'immortalité de Caïus Cestius aurait-elle été bien aventurée. L'édifice nourrissait en effet dans l'intervalle de ses pierres, des arbres dont les racines, faisant l'office de coins, avaient soulevé et poussé en avant plusieurs parties importantes de ce monument, malgré la solidité de sa construction à laquelle on peut appliquer ce beau vers de Delille :

Sa masse indestructible a fatigué le temps.

On a cru généralement que les anciens Romains possédaient un secret particulier pour faire le mortier. On a attribué à cette composition la durée séculaire de tous leurs édifices, et l'on a pensé que ce secret était perdu depuis long-temps; mais c'est une erreur. Les Romains faisaient le mortier de la même manière que nous, seulement leur sable est d'une qualité supérieure au nôtre. Dans le nord, il faut garantir les nouveaux murs de l'humidité. En Italie, c'est précisément le contraire. Pour donner à une muraille la plus grande solidité, on l'arrose très-souvent; alors elle ne forme plus, pour ainsi dire, qu'une seule pierre. Aussi, quand elle se dégrade, elle ne tombe pas par petits morceaux, mais par pans, comme un quartier de roche. L'opinion généralement reçue, que le sable de la campagne de Rome possède des qualités précieuses, le rend l'objet d'une exportation très-éloignée : on en leste les vaisseaux qui, des ports de la Méditerranée se rendent dans le Nord. Les anciens possédaient d'ailleurs l'art presque merveilleux, et qui, nous devons l'avouer, est tout-à-fait négligé de nos jours, de bâtir avec des pierres carrées, ajustées les unes au-dessus des autres sans mortier. Quelques antiquaires prétendent que non-seulement ces pierres étaient taillées, mais qu'on leur donnait encore une sorte de poli pour rendre leur adhérence plus parfaite.

Tout auprès de la pyramide de Caïus Cestius un petit coin de terre est consacré au cimetière des Anglais; c'est le nom que les Romains donnent à l'endroit où reposent les cendres de quelques voyageurs. Ce triste lieu n'a pour perspective que des ruines : il est comme à l'ombre d'un grand tombeau. La douleur l'a choisi; mais il est resté long-temps sans enceinte; les troupeaux y paissaient, les enfans y mutilaient les sculptures en jouant, et cette profanation semblait n'intéresser personne.

« J'ai vu, dit un voyageur, fouler sans aucun sentiment de pitié, la tombe à peine terminée d'une femme jeune et belle, que sa passion des arts avait entraînée dans un long voyage et celle d'un autre étranger, l'amour et l'espoir de sa famille. Il revenait de ses courses savantes pour combler de joie sa pauvre mère qui l'attendait. L'inexorable mort a frappé le malheureux jeune homme, la veille même de son bonheur. Ses amis l'ont accompagné dans son dernier asile, et le marbre exprime tous leurs regrets. On n'avait pas besoin de ce témoignage pour croire à leur douleur. Quelle âme assez froide ne sent le malheur de quitter un com-

pagnon d'études à cinq cents lieues de sa patrie pour le conduire au tombeau! Et quel triste récit à faire aux parens qui ne le reverront plus! Ses amis, ne pouvant le sauver, ont au moins fait leur triste office, en lui rendant les derniers devoirs avec une religieuse fidélité. Ils ont marqué d'un monument le lieu qui conserve sa dépouille mortelle. Si quelque jour le hasard amène là ses frères, la femme que l'amour lui destinait et dont le deuil sera peut-être éternel, ce marbre modeste leur indiquera la tombe où leurs pieuses mains auront à répandre des fleurs, et si, du séjour de l'immortalité, son ombre est encore sensible à des soins si touchans, elle tressaillera de joie, heureuse des nouvelles larmes qui viendront mouiller ses cendres! »

A côté de ces touchantes paroles de Laoureins sur le malheur de mourir loin de sa patrie, nous ne pouvons comparer que les inspirations mélancoliques de notre Châteaubriand, rêvant à la mort, en face des cascades mugissantes de Tivoli. « Le lieu, dit-il, est propre à la réflexion et à la rêverie : je remonte dans ma vie passée, je sens le poids du présent, et je cherche à pénétrer mon avenir. Où serai-je, que ferai-je dans vingt ans d'ici? Toutes les fois que l'on descend en soi-même, à tous les vagues projets que l'on forme, on trouve un obstacle invincible, une incertitude causée par une certitude. Cet obstacle, cette certitude est la mort, cette terrible mort qui arrête tout, qui vous frappe, vous ou les autres. »

» Est ce un ami que vous avez perdu; en vain, avez-vous mille choses à lui dire; malheureux, isolé, errant sur la terre, ne pouvant confier vos peines et vos plaisirs à personne, vous appelez votre ami, et il ne viendra plus soulager vos maux, partager vos joies; il ne vous dira plus : « Vous avez eu tort, vous avez eu raison d'agir ainsi ». Maintenant il vous faut marcher seul. Devenez riche, puissant, célèbre, que ferez-vous de ces prospérités sans votre ami? une chose a tout détruit, la mort! »

» Flots, qui vous précipitez dans cette nuit profonde où je vous entends gronder, disparaissez-vous plus vite que le jour de l'homme; ou pouvez-vous me dire ce que c'est que l'homme, vous qui avez vu passer tant de générations sur ces bords? »

Ah! celui qui a voué ces lignes à l'amitié est bien le même qui a personnifié ce noble sentiment dans Outougamiz et dans René; celui dont la voix est si harmonieusement mélancolique en parlant de la mort est bien l'auteur de *Jeune Fille et Jeune Fleur!*

Le cimetière des Anglais n'est séparé d'un mont fort curieux que par une prairie plantée d'arbres. Le mont Testaccio, qui fait aussi bonne figure que les autres montagnes de Rome, étant même plus haut de quelques pieds que le mont Capitolin, se compose uniquement de pots cassés, comme l'indique son nom (Testa, vase de terre cuite). L'herbe dont il est recouvert croît sur un demi-doigt de terre que les pluies y ont déposée à la longue. Le reste, de la cime au pied, n'offre qu'un nombre inoui de morceaux de pots de terre, de différentes grandeurs, sans mélange d'aucune autre espèce de matière quelconque.

L'origine du mont Testaccio est fort inconnue, et il n'y a pas d'autorité ancienne qui en fasse mention. Les tombeaux qu'on a découverts sous cette colline, et qui étaient comblés par des monceaux de vases cassés, ont fait

supposer à quelques personnes que ce mont s'était formé à l'époque où l'on faisait à Rome un grand usage de vases de terre cuite pour mettre les eaux, les huiles, les vins, et les cendres des morts.

D'autres, en reconnaissant que l'emploi des vases de terre était général dans l'ancienne Rome, prétendent que l'on allait recueillant dans tous les quartiers de la ville, les différentes pièces de poterie cassées, afin de les accumuler dans l'endroit qui depuis est devenu une colline. Cependant il est probable que si ce lieu eût été le dépôt où l'on conduisait tous les déblaiemens et balaiemens des rues, il s'y trouverait une grande quantité de verrerie cassée, mais mélangée de toute sorte d'autres matières. « Nous nous obstinâmes, pendant deux heures, dit à ce propos Charles de Brosses, à fouiller avec des pioches, en différens endroits, sans être parvenus à trouver autre chose que des tessons curvilignes, portant l'empreinte de la roue du potier. »

Il paraît donc hors de doute qu'il n'entre que de la poterie neuve dans la composition du mont Testaccio. Les potiers avaient tous leurs manufactures dans ce quartier, sur les bords du Tibre, dont le voisinage était nécessaire à leurs fabriques; on admet généralement que, jetant dans cet endroit les débris des pièces cassées ou manquées à la manufacture, ils ont construit à la longue la plus extraordinaire montagne de l'univers. Encore était-elle bien plus élevée autrefois qu'aujourd'hui; car depuis un grand nombre d'années, on vient faire de fréquens emprunts au mont Testaccio dont les fragmens sont employés au lieu de gravier, sur les grands chemins autour de la ville.

Ce fait, tout étonnant qu'il paraît s'éloignera moins de la vraisemblance aux yeux des plus incrédules, lorsqu'ils feront attention que l'usage de la poterie, si répandu parmi nous, l'était bien plus encore chez les anciens Romains qui fabriquaient en cette matière quantité d'ustensiles de ménage que nous avons remplacés depuis par des ouvrages de cuivre ou d'argent.

Le mont Testaccio est devenu une curiosité physique à cause de la fraîcheur extraordinaire que l'on y éprouve pendant l'été. Cette fraîcheur est produite par des courans d'air, assez forts pour qu'on les sente, à la main, sortir d'entre les tessons qui composent la colline. On a creusé dans cette masse énorme une grande quantité de caves excellentes. Aussi, pendant le mois d'octobre, s'y rend-on en foule pour boire du vin frais. On y voit des tables en grand nombre, dressées sous les arbres, et entourées de joyeux buveurs, tandis que le long du Tibre on danse la saltarella. Déjà, sous l'empire, ce lieu avait réuni toutes les célébrités de Rome. On aurait pu voir alors Virgile allant se reposer chez sa jolie hôtesse syrienne, et savourer son nectar, tandis qu'elle-même dansait légèrement au bruit du crotale sonore. Tout le monde connaît maintenant les dernières pages du Virgile de M. Heyne, où se trouvent une trentaine de vers presqu'ignorés et qui représentent avec chaleur, verve, rapidité, une scène bachique dont Virgile est le héros. Virgile au cabaret! En vérité, nous craignons de voir s'indigner à ce mot plus d'une sévérité classique. Mais ceux qui aiment le tableau naïf de la vie secrète d'un poëte immortel, qui se plaisent à toucher l'homme, plutôt qu'à le révérer toujours de loin comme une muette idole, ne nous blâmeront pas,

j'en suis sûr, d'oser leur représenter ce chaste et discret auteur, ce berger élégiaque, cette âme pûre et blanche, Virgile enfin, étendu sur le gazon épais, entouré de Varius et de Plotius, ses amis, couronnés de violettes et de roses, au milieu des fleurs éparses dans un parterre irrégulier, des melons et des concombres mûrs, des outres pleines ou vides, des amphores et des coupes jetées pêle-mêle sur la pelouse?.... Mais quittons le Testaccio et ses joyeux souvenirs, et regagnons les bords du Tibre.

Une promenade le long de ce fleuve, l'histoire à la main, ne peut manquer d'exciter l'intérêt du lecteur. Quelques vestiges indiquent encore aujourd'hui la place du pont, le plus ancien de Rome. Il était bâti en bois et se nommait pons Sublicius, à cause des pilotis appelés sublices en langue volsque. Le roi Ancus Marcius le fit construire environ cent quinze ans après la fondation de la ville. M. Æmilius Lepidus, dernier censeur sous Auguste, le remplaça par un pont de pierre, auquel il donna son nom, et plus tard l'empereur Antonin le Pieux restaura l'ouvrage d'Æmilius.

Quand l'eau est basse, on voit encore paraître quelques tas de pierres, et lorsqu'elle est très-haute, les flots, plus forts que dans tous les autres points de leur cours, désignent par leur gonflement l'emplacement de ces ruines.

C'est là qu'Horatius Coclès se défendit seul contre l'armée de Porsenna. C'est là encore qu'une jeune héroïne, Clélie, passa le Tibre à la nage. De ce pont furent jetés dans le fleuve les corps de deux tyrans abhorrés, Héliogabale et Commode.

Les pontifes doivent aussi leur nom au pont Sublicius, qui, on le voit, nous rappelle des souvenirs de plus d'un genre. Les pontifes étant chargés du service des dieux, tant de l'une que de l'autre rive du Tibre, ils étaient tenus d'entretenir ce pont, et on les appela pontifices, de *pontes facere*. Autrefois le pont Sublicius était chaque année, au 15 mai, le théâtre d'une fête singulière célébrée par le peuple. La première colonie des Grecs établie dans cette contrée noyait tous les ans trente hommes dans le Tibre pour obéir à un oracle mal interprété. Hercule abolit cette coutume barbare, et sut persuader aux Grecs que l'oracle ne demandait pas des vivans, mais qu'il se contenterait de mannequins. Les Romains, persuadés, habillèrent trente mannequins d'osier qu'ils jetaient chaque année dans le Tibre, avec beaucoup de solennité, du haut du pont Sublicius. Les consuls, tous les magistrats, les prêtres et les vestales assistaient à cette cérémonie bizarre.

L'an 780 de l'ère chrétienne, le pont fut entraîné par un débordement du Tibre. On acheva en l'an 1474, sous le pape Nicolas v, d'en détruire les restes, car on se servit des travertins pour faire des boulets de canon.

Le premier pont qui fut bâti en pierre, et dont la construction succéda à celle du Sublicius, est le pont Senatorial, aujourd'hui ponte Rotto. Il dut son nom à l'usage où les sénateurs étaient d'y passer toutes les fois qu'ils allaient consulter les livres des sibylles sur l'autre rive.

Le pont Senatorial fut commencé par le censeur H. Fulvius, et achevé par Scipion l'Africain et par L. Mummius, censeur. Auguste y fit aussi des réparations. Suivant Batiste Albert, écrivain du moyen-âge, ce pont offrait la singularité d'un toit soutenu par quarante-deux colonnes de marbre,

et recouvert de plaques d'airain. On l'appelait encore Palatinus, à cause du voisinage du mont Palatin. Pour conserver ce pont, il a fallu souvent lutter contre l'action destructrice du Tibre, mais les ondes de ce fleuve ont fini par être victorieuses. Détruit par une grande inondation, il fut reconstruit en 1552 par l'architecte Baccio Bigio dont les intrigues avaient fini par obtenir, après la mort de Paul III, qu'on ôtât ce travail au talent de Michel-Ange. Mais l'œuvre du pauvre Bigio, suivant la prédiction de son illustre rival, ne résista pas dix ans à l'effort d'un courant impétueux. Grégoire XIII rétablit le pont en 1575 : quatre ans après, il croula une troisième fois, et depuis on ne l'a pas relevé. Trois arches, restées debout, témoignent de l'élégance de sa construction, en même temps qu'elles démontrent les causes de sa destruction dans l'obliquité de son axe, relativement au courant.

Au-dessous du pont Sisto, l'île Saint-Barthélemi divise le Tibre en deux branches, que traversent deux ponts. L'un de trois arches, nommé autrefois Pons Fabricius, et aussi Pons Tarpeius, fut construit ou plutôt restauré par R. Fabricius, *curator viarum*, inspecteur des routes, l'an 733 de Rome. Depuis, il a pris le nom de Ponte Quattro Capi, à cause de quatre Hermès Quadrifons de Janus, qui décoraient autrefois son extrémité : l'autre est le pont Saint-Barthélemi, autrefois pons Cestii.

On attribue une origine singulière à l'île Tibérina ou de Saint-Barthélemi. Après la mort de Tarquin, le sénat donna au peuple tous les biens de cet odieux roi ; mais les Romains courroucés ne voulurent pas se souiller de ce qui avait appartenu au tyran ; ils saisirent les gerbes de bled qu'on venait de couper le long du rivage, dans les champs de Tarquin (qui sont devenus depuis le Champ-de-Mars), et les jetèrent dans le Tibre. Il y en avait une si grande quantité que le fleuve, obstrué, ne put les entraîner toutes ; elles se réunirent en un monceau immense et compact, d'où résulta une île, qu'on affermit dans la suite par un mur pour la rendre habitable.

En 461, de la fondation de Rome, la peste faisait de grands ravages dans cette ville. Les pontifes, c'est ainsi que le raconte Valère-Maxime, chargés de consulter les livres des sibylles, trouvèrent que le seul moyen de ramener la salubrité dans Rome était de faire venir Esculape d'Épidaure. On y envoya donc une députation de dix des principaux citoyens, à la tête de laquelle était Q. Ogulnius. Pendant que ceux-ci admiraient dans le temple la beauté de la statue, le serpent que les habitans d'Épidaure voyaient rarement, et qu'ils honoraient comme Esculape lui-même, se montra dans les quartiers les plus fréquentés de la ville, s'y promena lentement, regardant autour de lui avec douceur, et après s'être fait voir pendant trois jours au peuple, il se rendit au port, entra dans la galère romaine et gagna la chambre de Q. Ogulnius, où il demeura paisiblement roulé en plusieurs cercles. Les ambassadeurs, après s'être informés de la manière dont le serpent devait être honoré, se hâtèrent de mettre à la voile, et abordèrent à Antium ; là, ce serpent sortit du vaisseau et gagna le vestibule du temple d'Esculape. Après y être resté trois jours il rentra dans le vaisseau pour être porté à Rome, et pendant que les ambassadeurs débarquaient sur le bord du Tibre, il gagna à la nage l'île dont nous nous occupons. Son arrivée,

ajoute Valère-Maxime, dissipa ce mal contagieux. Cette île fut consacrée à Esculape, et on lui donna la forme d'un navire, pour conserver le souvenir du voyage d'Ogulnius. Dans l'endroit, où sur un navire on place le mât, on é i-gea un obélisque. Aujourd'hui s'élève, sur l'emplacement qu'ornait primitivement le temple d'Esculape, l'église de Saint-Barthélemi. En descendant, à l'extrémité du petit jardin du couvent, l'escalier qui conduit au fleuve, on voit, lorsque les eaux sont basses, un serpent sculpté en pierre.

A l'entrée du temple d'Épidaure on lisait la recette de l'antidote dont Antiochus le Grand s'était servi. Comme au temple de Jupiter Sérapis, à Pouzzole, les malades qui venaient chercher la guérison dans ce sanctuaire étaient obligés d'attendre qu'un songe leur révélât le remède propre à leur mal, et d'écrire ensuite ce remède quand ils étaient guéris. Cet usage, qui est évidemment l'origine des recueils médicaux, avait couvert d'ordonnances tous les murs du temple. En voici une que Borrichius nous a conservée : elle prouve que le charlatanisme exerçait son empire chez les Romains aussi bien que parmi nous. « Ces jours-ci, l'oracle a ordonné à un aveugle, nommé Cajus, de se présenter à l'autel, de faire une génuflexion, d'aller de droite à gauche, de poser cinq doigts sur l'autel, de lever la main, et de l'appliquer ensuite sur les yeux. A l'instant il a recouvré la vue. » De pareilles guérisons amenaient beaucoup de malades dans l'île. Un jour, sous le règne de l'empereur Claude, on y conduisit beaucoup d'esclaves, affligés, disait-on, des infirmités les plus graves. L'empereur avait promis la liberté à tous ceux qui guériraient, afin de punir leurs maîtres d'en avoir eu si peu de soin. L'histoire prétend que cette promesse opéra seule des cures merveilleuses.

Par ordre de l'empereur Tibère, les prisonniers d'état condamnés à mort restaient un mois entier dans cette île avant d'être exécutés. On y voyait aussi d'autres temples renommés, et qui la rendirent très-célèbre ; elle l'est encore aujourd'hui par le souvenir. On passe de cette île à la rive opposée par le pont Cestius, bâti par Cestius Gallus, à une époque ignorée.

Un peu au-dessus du pont Ælius, au sommet de l'angle que forme le Tibre, on voit encore paraître hors de l'eau les restes du pont Triumphalis, par lequel rentraient les chefs des armées victorieuses à leur retour des provinces occidentales. Ce pont, encore nommé Aurélius et Vaticanus, fut successivement restauré par les empereurs ; mais depuis long-temps ses arches brisées encombrent le lit du Tibre, et interrompent la navigation en occasionant une chute considérable.

Le pont Ælius, bâti par l'empereur Ælius Adrien en face de son mausolée, est connu maintenant sous le nom de ponte Sant-Angelo, ou des Anges. Il a été restauré par Nicolas v, Clément vii, et enfin par Clément ix, qui fit exécuter par le chevalier Bernin la balustrade et dix statues représentant des anges. Ceux-ci tiennent les instrumens de la passion de Jésus-Christ, et sur les piédestaux on lit diverses inscriptions analogues à la vie du Sauveur, telles que : in flagella paratus sum, je suis prêt à être flagellé, etc. L'ange qui porte, dit-on, la Croix a été sculpté par Bernin lui-même ; c'est un de ses ouvrages les plus maniérés ; les autres sont de ses élèves.

Je citerai encore le pont Melvius, à

présent ponte Molle, qui fait honneur à son fondateur, le censeur M. Æmilius Scaurus. Nicolas v restaura ce monument que Pie vii a réparé lui-même dans ces derniers temps. L'arrestation des ambassadeurs allobroges, impliqués dans la conjuration de Catilina, les débauches de Néron, et la bataille de Constantin contre son rival Maxence, livrée près de Saxa-Rubra, à neuf milles de Rome, ont rendu ce pont et ses environs très-célèbres. Depuis 1815 divers changemens ont été faits dans la disposition de ses ornemens.

Le mont Aventin, vers lequel je me dirigeai après ma visite aux ponts de Rome, domine immédiatement le Tibre (Pl. 132), et jouit, plus qu'aucun autre quartier de Rome, de la riante vue du Janicule. Parallèle au Palatin, il servait, comme celui-ci, d'appui d'un bout à l'autre au grand cirque, et n'était séparé du Capitole que par l'étroite vallée de Velabre. Virgile a fait plus que Rome même pour immortaliser le mont Aventin par son épisode de Cacus. Ces troupeaux d'Hercule errant au loin sur la montagne, ce Cacus redoutable qui les enlève après tant de ruses et d'efforts, la caverne du brigand que le demi-dieu cherche si long-temps et avec tant de peines et de fatigues, ces énormes rochers qui la dérobent à la vue, toute cette scène fabuleuse n'est-elle pas merveilleusement décrite dans les vers du Cygne de Mantoue, qui sont dans la mémoire de chacun?

. . . . Ter totum fervidus irâ
Lustrat Aventini montem : ter saxea tentat
Limina nequicquam : ter fessus valle resedit.
Stabat acuta silex, præcisis undiquè saxis,
Speluncæ dorso insurgens, altissima visu,
Dirarum nidis domus opportuna volucrûm.
Æn., viii, 230.

Il tourne, va, revient, et, frémissant de rage,
Trois fois attaque en vain, pour s'ouvrir un passage,
Le roc qu'à sa fureur le lâche ose opposer;
Trois fois dans le vallon revient se reposer.
Sur le dos hérissé de cet antre sauvage,
Un rocher vieux séjour des oiseaux de carnage.

Tel est le pouvoir de l'imagination aidée du charme de la poésie, qu'en lisant ces vers on croirait qu'il s'agit d'un mamelon des Alpes ou des Pyrénées auquel on ne saurait arriver qu'à travers des forêts et des précipices. Cet Aventin, que l'illusion fait si vaste, n'a pas cent pieds d'élévation perpendiculaire et plus de mille de tour! Les habitans des villes de Tellène, de Ficana et de Politorium, conduits en captivité par Ancus Martius, suffirent à peupler l'Aventin, qui ne fut pas compris dans le Pomarium avant le règne de l'empereur Claude : on érigea successivement sur ce mont de grands édifices, sous les rois, pendant la république et du temps des empereurs. Parmi ces bâtimens, on distinguait principalement le temple de Diane, élevé au nom de diverses tribus latines, à l'imitation du temple célèbre, consacré à cette même déesse dans Éphèse et entretenu aux frais communs des cités de l'Asie. La construction du temple de Diane à Rome par les Latins, sous le règne de Servius Tullius, c'est-à-dire à une époque où ces tribus latines étaient encore indépendantes, et engageaient souvent de sanglantes discussions avec les Romains, au sujet de la prééminence, pouvait être considérée comme une renonciation tacite à leurs prétentions anciennes, et comme un aveu que Rome était vraiment la capitale du Latium.

D'autres monumens, non moins intéressans, devaient immortaliser l'Aventin. Tels étaient les temples de Junon reine, de la bonne déesse, de Minerve et d'Hercule : l'Armilustrum, l'Atrium de la liberté; les palais de Sura et de Trajan, et les Thermes Va-

rianes et de Décius. Étrange destinée des choses humaines : la plus peuplée des collines de Rome dans les temps anciens est aujourd'hui la plus déserte : Virgile, de son temps, déplorait déjà le triste aspect de cette colline sur laquelle la ville éternelle avait fixé primitivement le siége de sa puissance :

Jàm primùm saxis suspensam hanc aspice rupem;
Disjectæ procul ut molus, desertaque montis
Stat domus, et scopuli ingentem traxêre ruinam.
ÆN., VIII, 190.

Dieu d'un libérateur honore la puissance.
Voyez-vous dans les airs ces rochers suspendus,
Ces éclats, ces débris au hasard répandus ;
De ce mont entr'ouvert l'horreur désordonnée,
A de son antre affreux la voûte abandonnée ;
Là, dans les flanc du mont, bien loin de l'œil du jour,
De l'infâme Cacus fut le hideux séjour.

Les bâtimens qui décoraient le mont Aventin ont disparu, de manière qu'à peine on peut déterminer par approximation le site des édifices les plus célèbres que nous avons cités. Le temple d'Hercule, élevé par l'enthousiasme à la valeur, est remplacé par l'église de Saint-Alexis. Ce fameux temple de Diane, où le Latium envoyait tous les ans des députés à la diète générale de ses peuples, est maintenant l'église Sainte-Sabine. La solennelle réunion amphyctionique a été remplacée par une procession pontificale, le lendemain du carnaval. Le temple de la Liberté, qui rappelait les victoires du peuple romain sur l'orgueil patricien, était là même où saint Dominique élevait ses enfans dans les principes de l'intolérance religieuse. On y vénère un oranger qui vieillit entre quatre murs, et dont le peuple ramasse dévotement les feuilles. Planté par le saint, cet arbre est comme une relique vivante. De tout temps on a vu quelque chose de sacré dans la durée des arbres. Les Athéniens révéraient l'olivier de leur citadelle. Nous trouvons le chêne de Dodone, le palmier de Delos, le platane de Ménélas; les Romains eux-mêmes avaient leur cormier sacré ; il était sur l'Aventin, entouré de murs. L'oranger miraculeux des modernes pourrait bien n'être au fond que le souvenir du cormier des Anciens.

La bonne déesse avait aussi son temple sur l'Aventin. Ce fut là qu'arriva l'aventure scandaleuse de Clodius, qui, sous des vêtemens de femme, osa assister à ses mystères, dont la vue était interdite aux hommes. Ce lieu est aujourd'hui le prieuré de Malte, où les femmes ne peuvent pénétrer. C'est ainsi qu'un siècle venge l'autre. L'une des places d'armes où Rome exerçait ses soldats, et qui sans doute n'était que le vaste parvis des quatre grands temples que je viens de nommer; cet autre champ-de-mars était sur l'Aventin ; maintenant ce n'est plus qu'un mauvais jardin au pied d'un pauvre bastion.

Sur la partie du mont qui dominait le cirque, les Pollion avaient leur habitation avec une bibliothéque qui fut la première qu'on ait rendue publique à Rome. Avant de parvenir à l'empire, Trajan habitait le mont Aventin. Les temples de Faune et de Mercure s'y distinguaient par des bosquets et des fontaines dont les mystères faisaient partie du culte de ces divinités. Vénus y avait aussi son temple, depuis la réconciliation des Sabins avec les ravisseurs de leurs femmes ! Cette intéressante portion de Rome, au temps de sa puissance, n'offre plus que trois églises solitaires dans des vignes à peine cultivées; ce sont des ruines qui servent de pierres numéraires dans ce désert.

Du côté du Tibre, l'Aventin se couronnait de bois sacrés et de portiques; il avait à ses pieds le plus beau quai de

Rome ; ce quai est devenu un précipice. Aujourd'hui on monte sur la colline par cinq différens chemins qui suivent la direction des anciennes voies auxquelles se réunissent tous les autres sentiers anciens qu'on peut encore tracer. Le premier chemin est vis-à-vis la porte du mont Testaccio ; le second conduit à Sainte-Prisque ; le troisième, qui est près des carcères du grand cirque, correspond à l'ancien Clivus Publicius, auquel correspond aussi le quatrième qui commence à la petite église de Sainte-Anne ; enfin le cinquième aboutissait à l'ancienne porte Mimeria ; il mène directement à l'église de Sainte-Marie.

Le Cœlius, l'une des plus considérables collines de Rome, était le siége de la demeure des grands de la ville. L'Aventin était habité par le peuple. C'est au Cœlius que furent établis les habitans d'Albe, lorsque Hostilius eut réuni leur ville. A la pointe du mont, du côté de l'amphithéâtre Flavien, on avait pratiqué le réservoir pour les eaux destinées au service de cet amphithéâtre et de la curia Hostilia. Plus haut on trouve l'arc de Dolabella qui paraît avoir formé l'entrée d'un marché public, et sur lequel Néron appuya son aquéduc. Au midi du Cœlius était le Nymphæum de Néron, magnifique maison de plaisance, ornée de grottes, d'eaux jaillissantes, de bains et de pavés de marbre, d'un goût vraiment asiatique.

Le palais, l'église et l'hôpital de Saint-Jean paraissent occuper une partie du plateau dont on faisait une place d'armes durant les inondations du Tibre. Quelques familles patriciennes se sont emparées du reste de la colline pour y construire des villa délicieuses. A la partie la plus élevée de la montagne sont encore debout de grandes portions d'arcs qui servaient à l'aquéduc de Néron, et plus loin, auprès de l'aquéduc de Claude, est le joli couvent de Sainte-Croix, que Constantin paraît avoir fait construire pour sa garde, après le licenciement des prétoriens qui s'étaient déclarés pour son rival. Constantin lui-même doit avoir eu son habitation dans cette partie du Cœlius ; on y montre encore les bains dont la construction est due à sa mère.

Le beau temple de Faune, aujourd'hui Saint-Étienne, existe encore. Mais on ne trouve rien du quartier qui était consacré aux troupes auxiliaires, ni du temple de Jupiter Redux. Ce dernier monument rappelle un touchant usage des temps anciens. C'était là que le pauvre soldat, servant loin de sa patrie une cause étrangère, allait invoquer le maître des dieux et lui demander un heureux retour dans le sol natal. Combien nos pères attachaient de prix au bonheur de revoir la famille après les ennuis ou les vicissitudes de voyages, si dangereux à ces époques primitives, où les routes étaient difficiles et peu connues ! Ulysse pendant dix ans soupire après Ithaque, et le vœu le plus doux que Chrysès fasse pour le bonheur des Grecs est celui-ci : Puissiez-vous retourner heureusement dans votre patrie !

La rue Suburra, où César, Pline le jeune et Marc-Aurèle, dans sa jeunesse, ont demeuré, descendait du Cœlius vers l'Esquilin. Quoique ce fût le quartier du beau monde, on y voyait soixante-neuf boutiques. Ce n'est pas d'aujourd'hui que le commerce coudoie la noblesse. L'arsenal était également sur cette montagne, d'où la vue embrasse une vaste étendue de ruines confusément entassées, et présente les formes les plus singulières.

La statue équestre de Marc-Aurèle

fut trouvée dans ce qu'on appelle la villa Massimi. Mamurra choisit le Cœlius pour bâtir dans Rome sa superbe maison, où cet heureux patron des riches intendans d'armées étala, sous la protection de César, un luxe jusqu'alors inconnu chez les maîtres du monde. L'église de Saint-Grégoire, construite sur le mont Cœlius, avec les débris d'une ancienne demeure patricienne, occupe une des plus jolies positions qu'on puisse imaginer. Dans un jardin contigu se trouvent trois chapelles construites d'après les plans de saint Grégoire. La première, enrichie de fresques dues au pinceau du Guide, est dédiée à Silvie, mère du saint. La seconde chapelle contient deux autres fresques célèbres : l'une du maître que nous venons de nommer, l'autre du Dominiquin. Toutes les deux ont été mises en cet endroit pour qu'on pût juger du mérite relatif de leurs auteurs. La fresque du Dominiquin est la flagellation de saint André! C'est un morceau admirable! Celle du Guide représente le même saint allant au martyre! Et quelle œuvre aussi que celle du Guide, quelle page d'histoire et de poésie! que d'autres décident entre ces deux chefs-d'œuvre. Une statue de saint Grégoire, commencée par Michel-Ange et finie par Cordieri, est le seul ornement qui appelle l'attention sur la troisième chapelle.

Il faut convenir que si saint Grégoire avait été, par zèle religieux, aussi ennemi des beaux-arts qu'on l'a prétendu, il ne mériterait pas d'être traité par eux avec autant de magnificence. Mais l'accusation anonyme d'avoir détruit d'anciens monumens et jeté les statues dans le Tibre, semble une véritable calomnie, puisqu'aucun témoignage contemporain n'appuie une action qu'il ne dépendait pas de saint Grégoire d'exécuter, et qui eût fait tant de bruit à Rome, à Constantinople et dans tout l'empire romain. M. Fea s'est particulièrement attaché à la défense du patriarche dans un savant discours prononcé en 1819 à l'académie archéologique.

C'est dans l'église Saint-Grégoire que la célèbre courtisane romaine, Imperia, l'Aspasie du siècle de Léon x, l'amie des Beroalde, des Sadolet, des Campani, des Colucci, obtint l'honneur d'un monument public et cette étrange épitaphe : « La courtisane romaine Imperia a mérité son nom par sa rare beauté entre les mortelles. » Le monument et l'inscription ont été détruits dans le siècle dernier, par une malheureuse inadvertance. La vie d'Imperia, l'espèce de dignité de la courtisane romaine, sont un des traits caractéristiques du paganisme de mœurs, si l'on peut s'exprimer ainsi, des lettrés de la renaissance. Suivant une explication fort ingénieuse, et due au génie moderne, nous savons ce qu'étaient jadis les pornées et les hétaïres, deux classes de femmes toutes les deux destinées au plaisir, mais à des plaisirs d'un genre bien différent. La Porné était la femme de la volupté matérielle. Elle représentait la perfection de la forme : l'hétaïre, ou amie, revêtait un plus noble caractère. A elle le domaine de l'intelligence, avec l'apparence gracieuse d'une femme : à elle les voluptés intellectuelles, avec toutes les séductions et les magies de la beauté. Plus d'un brûlé de la vie a puisé parmi nous à la coupe des Pornés : tandis que maint poëte a cherché vainement l'histoire élégante, délicate, l'histoire entourée de toutes les délicatesses de l'esprit et du goût, cachant la matière sous l'intelligence, l'hétaïre enfin dont les temps anciens offrent, entre autres exemples, l'Imperia

romaine, et dont les siècles modernes ne peuvent guère citer qu'un modèle à peu près unique, Ninon de l'Enclos.

Véritable hétaïre, Impéria reçut tous les honneurs réservés aux femmes de son caractère. Elle eut pour amis des savans qui la chantèrent en vers italiens et latins. Ses appartemens étaient somptueux. Leur luxe était même porté à un point tel, qu'au rapport de Bandello, l'ambassadeur d'Espagne y avait renouvelé l'insolence de Diogène en crachant au visage d'un domestique, disant qu'il ne trouvait pas d'autre place pour cela. Impéria était fort lettrée, suivant les historiens qui font mention d'un grand nombre d'ouvrages latins et en langue vulgaire qu'elle avait recueillis.

Un mot encore sur Impéria, et cette dernière réflexion est d'une triste philosophie. Cette courtisane eut une fille qui fut un modèle de vertu, et qui, nouvelle Lucrèce, s'empoisonna, afin de se dérober aux tentations impudiques du cardinal Petrucci.

Saint-Etienne-le-Rond, qui ne s'ouvre que le dimanche de bonne heure, est encore un de ces édifices antiques (peut-être un temple consacré à Claude), convertis en églises vers le cinquième ou sixième siècle. Ses restaurations successives attestent les progrès de la décadence de l'art.

L'antique église Saint-Clément offre le modèle le mieux conservé de la disposition des premières basiliques. Malgré son ancienneté, la fondation de cette église ne remonte pas au cinquième siècle comme on l'a prétendu, mais bien au neuvième, et elle démontre combien s'étaient perpétuées en Occident, et surtout en Italie, la plupart des traditions et des pratiques employées dans les constructions romaines.

VOYAGE AU LATIUM.

Les chaleurs excessives qui m'avaient accablé depuis mon arrivée ayant enfin diminué d'une manière sensible, je me décidai à entreprendre dans la campagne une excursion que j'avais projetée depuis long-temps. Je sortis un jour de Rome pour aller visiter cette partie du Latium, où Virgile a placé les six derniers actes de son magnifique drame de l'Énéide. Hélas! toute cette contrée des latins et des Rutules, cette terre si riche, est aujourd'hui déserte, misérable, et si inculte, que le pain qu'on y trouve vient de Rome!

Qu'est devenue Ostie, où les richesses abondaient des confins de l'univers? qu'est devenue cette magnifique côte de Laurente, dont les nombreuses maisons de campagne cachaient partout le sol? Des ruines ont remplacé ces merveilles : la terre ne suffisait pas jadis aux maîtres du monde, c'est la mer qui conserve maintenant les derniers vestiges de leurs audacieuses constructions. On aperçoit au fond des eaux, le long du rivage, des palais si parfaitement conservés dans leurs fondemens que l'on semble y voir dessinés des plans d'architecture sous-marine, tandis que la terre, couverte de sable, laisse partout entrevoir d'autres ruines de ces immenses palais.

A ma droite, le Tibre, tantôt s'éloignant de la route et tantôt s'en rap-

prochant, traçait des courbes majestueuses; à ma gauche, des suites de collines forment des arcs de cercle dont les extrémités descendent jusqu'aux bords du fleuve. Je traversai successivement des petits vallons demi-circulaires, émaillés au printemps de marguerites blanches, et brûlés en été par les feux du soleil.

Je passai quelques ruisseaux qui se traînent péniblement à travers la terre volcanique qu'ils charrient à chaque pluie qui les fait enfler. A Torre di Valle, le Tibre reparaît pour ranimer la nature. Me voici à Val Decimo, au bas duquel est le pont della Refolta. Ce pont est le commencement d'un aquéduc qui, perçant la montagne, allait à Ostie. Chaque ville de l'empire romain avait ses aquéducs, quand les cours d'eau naturels ne suffisaient pas. Le luxe le plus étonnant des vainqueurs du monde était le luxe des eaux. Aussi les étrangers admirent-ils les restes des aquéducs que l'on voit converger de toutes parts vers Rome, comme vers le centre du monde. Les monumens de ce genre qu'on vante parmi nous, et qui ont été établis à Marly, à Versailles et à Maintenon, bien plus pour satisfaire au caprice d'un roi superbe que pour servir à l'utilité d'une population dépourvue d'eau, ne sont que des jeux d'enfans, en comparaison des aquéducs immenses qui traversent la campagne de Rome. Une quantité incroyable de fontaines venaient encore ajouter le tribut de leurs ondes prodigues aux ondes déjà répandues dans la ville pour l'entretien de la salubrité. Agrippa lui seul, au rapport de Pline, fit construire en une année sept cents bassins, cent cinq fontaines; et chacun de ces ouvrages était accompagné d'embellissemens magnifiques; on y comptait jusqu'à trois cents statues de marbre ou d'airain, et quatre cents colonnes de marbre. Aussi Pline, en énumérant avec orgueil toutes ces fontaines, les considère-t-il comme autant de rivières qui allaient enrichir de leurs ondes la ville éternelle.

Chaque prince, chaque empereur, jaloux d'attacher son nom à quelque monument durable, se hâtait, pendant les courts instans de sa puissance, de faire construire des édifices de ce genre dont l'utilité était vivement appréciée par les Romains. De là ces temples, ces arcs de triomphe, ces obélisques, qui font ressembler la métropole de l'univers à un vaste musée. De là aussi les aquéducs si nombreux à Rome. Mais, les superbes arches de ces édifices, souvent posées l'une sur l'autre de manière à former plusieurs étages; mais ces ponts jetés dans les airs par-dessus la vaste plaine de Rome, sont moins étonnans que les aquéducs souterrains. L'Acqua Claudia traverse près de Tivoli une montagne que l'on peut comparer au Jura, et déjà cinq siècles avant Claude, Rome naissante avait fait percer une partie du mont Albano. Pline dit au sujet des fontaines qui alimentaient la ville, de son temps: Si quelqu'un fait attention à l'abondance de l'eau amenée artificiellement dans Rome, pour le service public, pour les bains, les viviers, les maisons, les jardins, les abreuvoirs, les maisons des faubourgs et les maisons de campagne, si l'on fait attention aux aquéducs élevés qu'il a fallu percer, aux bas-fonds qu'il a fallu exhausser, il avouera que le globe terrestre n'offre rien de si merveilleux (*l.* XXXVI, *ch.* 15). Il faut voir à la villa Médicis les cent vingt-quatre marches qui conduisent à un bout d'aquéduc souterrain, où plusieurs ruisseaux passaient autrefois

sous une grande voûte. A Nettuno, à Anzio et à Astura, chaque grande villa de particulier paraît avoir eu son aquéduc souterrain, dont quelques-uns vont chercher l'eau à plusieurs lieues de distance. Les Romains, non contens de commander sur la terre, s'étaient ainsi créé un empire souterrain.

Au delà des ruines du pont della Refolta on passe une colline, c'est la seule montée bien sensible depuis Rome. J'arrive sur le sommet de la petite montagne : tout à coup j'aperçois Antium, Ostie, la mer resplendissante de lumière et le rivage de Laurentum. Les rives du Tibre entre Rome et la mer étaient couvertes de jardins et de villas qui dominaient partout sur ces collines, et tantôt s'approchaient et tantôt s'éloignaient du fleuve ; mais le rivage de la mer, plus recherché, à cause de la douceur de son climat, était bordé de maisons de campagne plus magnifiques encore, où les Romains les plus riches venaient jouir du spectacle de la mer, peuplée des vaisseaux de toutes les nations.

Pline nous peint le rivage d'Antium à Ostie comme bordé d'une ligne de maisons de plaisance enchanteresses. A Antium la côte s'élève ; des roches coquillières rougeâtres s'avancent dans la mer. Cette côte était l'emplacement des plus magnifiques palais de ces environs, de la villa de Néron et de celle de Poppée. Ces palais, bâtis en partie sur la terre et en partie dans la mer, contenaient les merveilles et les dépouilles du monde.

Antium, que je visitai pendant ce voyage au travers du Latium, était la capitale des Volsques, souvent mentionnée dans l'histoire romaine. La route qui conduit à cette ville a été frayée dans la campagne, le long des monts Albains, et au milieu d'une forêt qui, pendant l'espace de plusieurs lieues, croît le long de la mer. Cette forêt contenait une grande quantité de beaux arbres que la hache a pour la plupart abattus pendant la dernière révolution française. Elle servait d'ailleurs encore dernièrement de refuge à une partie de ces bandits qui infestaient le sol de l'Italie.

Autrefois Antium était un port considérable, augmenté et embelli par Néron ; on y voyait le fameux temple de la Fortune, chanté par Horace.

O Diva gratum quæ regis Antium !
(*Lib.* I, *od.* 35.)

De ce temple on ne retrouve plus aujourd'hui que des arcades souterraines et de vastes fondations. Le port a été réparé par plusieurs pontifes ; mais bien qu'il soit capable de contenir de grands vaisseaux, il n'a jamais été bien fréquenté. La petite ville de Nettuno, près d'Antium, peut être considérée comme les débris de cet ancien port.

Un trajet de douze lieues sur une côte unie, un peu sablonneuse, mais fertile, devait me conduire de cette ville à Ostie. Peu soucieux de faire un voyage très-direct, je fis une légère déviation pour visiter Lavinium, maintenant Pratica, seul lieu, le long de cette côte, que sa situation élevée rende passablement sain. Lavinie, placée sur la seconde ligne des collines, est bâtie sur un plateau assez élevé, de forme un peu circulaire, isolé dans tout son contour, si ce n'est du côté de l'entrée de la ville, où le terrain est à peu près de niveau avec la campagne volcanique de Rome, qui en cet endroit se trouve contiguë avec le haut de la colline.

L'exiguité du local et le choix de l'emplacement de Lavinie prouvent à

la fois la petitesse de la colonie troyenne et la sagesse de son chef, qui avait jugé prudent de se loger dans une sorte de forteresse naturelle, placée à égale distance d'Ardée et de Laurente. Cette colonie une fois réunie avec les Latins et les Rutules, et la petite Lavinie, devenue capitale, ne suffisant plus à un peuple toujours croissant, on alla s'établir à Albe, qui par son site élevé et superbe semble dominer tout le Latium. Ces premières villes, composées de cabanes de bois ou de ramée, se plaçaient et se déplaçaient facilement dans ces grandes forêts à demi défrichées, et si le temple de Picus avec ses cent colonnes a réellement existé, on ne saurait douter que ces colonnes ne fussent de bois, puisque les dieux mêmes étaient composés de cette matière. La facilité avec laquelle la ville d'Albe fut démolie, dans une demi-journée, environ quatre siècles plus tard, prouve encore la fragilité de ces constructions.

Quant au nom de Pratica, voici l'étymologie que lui assigne Pison, l'un des plus anciens historiens de Rome. Il raconte qu'Énée ayant péri dans le Numicus, son fils lui fit bâtir un temple, où il fut adoré sous le nom de *Jupiter Indigète*. Dès lors la ville de Lavinie fut appelée par le peuple les Roches du Père, *Saxa Patrica*, d'où, par une transposition ordinaire aux Romains, on a fait Pratica. Avant que Lavinie fût bâtie, les pénates d'Énée avaient déjà trouvé dans le Latium des chapelles, des autels et des prêtresses, car alors ces dieux n'étaient servis que par des femmes. Pendant les fêtes de ces pénates, on représentait les événemens dont on voulait consacrer le souvenir. Voilà certainement l'origine la plus ancienne de l'art dramatique chez les Latins.

Varron raconte que l'on conservait à Lavinie un bronze de la fameuse truie avec ses trente petits. Quelques siècles plus tard on montrait la louve de Romulus et de Rémus, la même que l'on voit encore dans le musée du Capitole (*Voy.* Pl. 123). Bien plus, les prêtres de Lavinie faisaient voir aux croyans le corps même de la truie encore miraculeusement conservé en chair et en os.

Lavinie était une ville toute sainte : outre ces reliques, on y exposait la représentation d'un aigle, d'un loup et d'un renard, dont l'histoire est racontée dans le treizième chapitre du premier livre de Denys d'Halicarnasse. Énée ayant fait bâtir à Albe un temple à ses pénates, il arriva que ces dieux ne voulurent point y loger, mais retournèrent à Lavinie dans leur modeste demeure le jour même de leur arrivée à Albe. Six cents personnes consacrées à leur culte furent obligées d'aller vivre à Lavinie pour les servir. Près de cette ville ou dans cette ville même, suivant l'opinion de quelques auteurs, on voyait un fameux temple de Vénus, commun aux peuples des environs, et desservi par les habitans d'Ardée. On célébrait aussi à Lavinie la grande fête de Vesta, pendant laquelle Titus Tatius fut assassiné par ordre du fondateur de Rome.

Placée sur un plateau élevé, Pratica jouit d'une belle vue. A l'ouest, on voit la vaste étendue de la mer, et toute la côte verte et fertile de Laurente depuis le Tibre jusque près d'Antium ; au nord, les regards plongent dans un vallon sombre, profond et solitaire, assez semblable à celui que peint Virgile (Én., *lib.* XI, v. 521) :

Est curvo anfractu vallis accommoda fraudi
Armorumque dolis; quam densis frondibus atrum

Urget utrinquè latus, tenuis quò semita ducit,
Angustæque ferunt fauces, aditusque maligni.

Un noir vallon s'étend dans ces monts solitaires,
Dont le terrain propice aux piéges militaires,
De toutes parts s'enfonce en sinueux détours.
Une épaisse forêt sur ces vastes contours
Penche son noir ombrage et sous sa voûte obscure
Ne laisse d'autre accès qu'une étroite ouverture.

Que le lecteur nous pardonne ces citations inspirées par les lieux tout empreints du souvenir de Virgile et des poëtes immortels des beaux siècles de Rome. La muse classique retentit partout sur ce terrain sacré, et fait écho dans notre cœur. Encore un peu et bientôt nous aurons perdu de vue ces sujets intéressans qui nous reportent aux jours de nos études et de notre jeunesse!

De belles prairies, au sud de Pratica, conduisent l'œil jusqu'à Ardée; à l'est s'étend l'immense campagne de Rome, encadrée avec magnificence par le grand arc des montagnes qui va, au sud et au nord, aboutir à la mer. Une vingtaine de maisons, entourées de murailles tombantes, composent la ville de Pratica. A l'entrée, qui n'a qu'une seule porte comme Ardée, on voit une petite place devant le château, et en face du château une rue étroite et une église. Un habitant assurait à Bonstetten, lors de son voyage dans ce pays, qu'il n'y avait pas plus de quatre-vingts habitans à Pratica. L'ancienne ville de Lavinie pouvait contenir deux ou trois mille habitans.

Sorti de Pratica, mon premier désir fut de descendre dans le vallon étroit et solitaire qui entoure la moitié de la ville, et dans lequel le prétendu Numicus coule sous d'épais ombrages; mais pour jouir d'une vue plus vaste, je me dirigeai vers les hauteurs. La première colline que je parvins à gravir était couverte de monceaux de briques, de marbre d'Afrique, de porphyre et de fragmens d'albâtre: tout annonçait que c'étaient les décombres d'une ancienne villa ou de quelque temple. Les haies étaient garnies de lauriers sauvages, et quoique cet arbre soit coupé de préférence à tout autre pour être brûlé, on voit par ce qui en reste que ce pays est sa patrie. Non loin s'élevait une autre colline, d'où j'espérais voir Ardée. J'aperçus en effet des ruines qui mériteraient des recherches suivies. La vue du côté d'Ardée s'étend par-dessus de belles prairies. A droite, à cinq ou six cents pieds plus bas, sont placés les déserts de la côte de Laurentum; à gauche, la vue se perd dans la vaste et silencieuse campagne de Rome, sur laquelle domine ce mont Albano, où Junon se plaça pour contempler le camp des Troyens, et précisément à l'endroit où quelques siècles plus tard fut bâti le temple de Jupiter.

Je profitai de mon séjour dans le voisinage d'Antium et d'Ardée pour visiter les ruines des maisons de campagne de Mécène et de Cicéron. On sait qu'une des plus fortes passions des Romains, devenus les maîtres du monde, était celle qu'ils avaient pour les villas. Villa est un mot qui manque à la langue française. La villa antique n'était ni une maison de campagne, ni un champ ou de vastes jardins; c'était tout à la fois une ferme, une maison de plaisance, une demeure élégante avec le mélange de tout l'appareil rustique. Pline nous apprend que ce mot vient de *vehere*, traîner, parce qu'on s'y rendait ordinairement dans des chars.

Au reste, le goût des Romains pour la campagne ressemblait aussi peu au nôtre que nos maisons de plaisance ressemblent peu aux maisons de Pline, dont cet écrivain nous a laissé la description dans ses Lettres. Les jardins

sont pour nous une parure qui est plus ou moins de bon goût, selon la mode. Les Anciens, au contraire, sans se laisser dominer par des règles de convention, arrangeaient leurs campagnes uniquement selon leur caprice personnel, et elles devenaient alors l'image réfléchie de leurs mœurs et de leurs habitudes. Les campagnes que Pline nous a décrites en détail portent partout l'empreinte du sens judicieux d'un homme qui aime la nature avec goût, esprit et sensibilité.

Les villas des Romains renfermaient des parcs immenses dont l'usage fut sans doute introduit par les barbares habitans du Nord qui les destinaient à la chasse; cet exercice joint à celui de la guerre composait leurs uniques occupations. Au reste, les forêts qui bordaient les côtes de l'Étrurie et du Latium, ainsi que celles qui couvrent les Apennins, rendaient assez inutiles aux Romains ces plantations de bois artificiels.

Le nombre des villas était si considérable qu'un seul particulier en possédait plusieurs. Pline en avait quatre. Cicéron en comptait jusqu'à six, dont la beauté était si merveilleuse que leur propriétaire les appelle *Ocelli Italiæ* « les beaux petits yeux de l'Italie ». Cependant les deux illustres écrivains que je viens de nommer n'étaient pas les personnages les plus riches de Rome, ce qui fait supposer que les citoyens opulens en possédaient un plus grand nombre encore. Le voluptueux Horace tenait extrêmement au plaisir de vivre chaque saison dans le climat le plus agréable; il aimait en été Preneste ou Sabinum; en hiver, Tarente, Baies ou le rivage d'Ostie. Quand on dérangeait ses plans de séjour champêtre, on le mettait de bien mauvaise humeur. Son épître à Mécène décèle partout cette petite colère contre le ministre qui l'avait pressé trop vivement de se rendre auprès de lui. « Que vos bontés, lui dit-il, ne ressemblent pas aux instances de ce Calabrais qui offre de ses poires. — Mangez-en, mon ami. — Je ne puis, en vérité. — Mettez quelques-uns de ces fruits dans vos poches. — J'en ai assez. — Prenez donc pour vos enfans. — Je les tiens pour reçues.— Comme il vous plaira, mais je vous assure que si vous ne les prenez pas, je vais les donner à mes pourceaux. » — Ce sont les sots et les prodigues, ajoute Horace, qui donnent ce qu'ils méprisent, et de pareilles bontés n'ont jamais produit que des ingrats. Telle est la réponse du poëte aux invitations de Mécène! Et c'est là cet homme qu'on accuse de servilité constante et de bassesse même auprès du favori d'Auguste! Quel poëte de nos jours s'aviserait d'adresser cet écrit plus que libre au second personnage de l'empire?

La villa de Mécène commande une belle vue de l'Anio; l'horizon est borné par l'aspect lointain des édifices dont Rome se compose. La demeure du protecteur d'Horace offre aujourd'hui même de nobles vestiges de sa splendeur antique. Pendant le cours du dernier siècle le cardinal Ruffo convertit en une belle fonderie les parties de ce monument qui subsistaient encore.

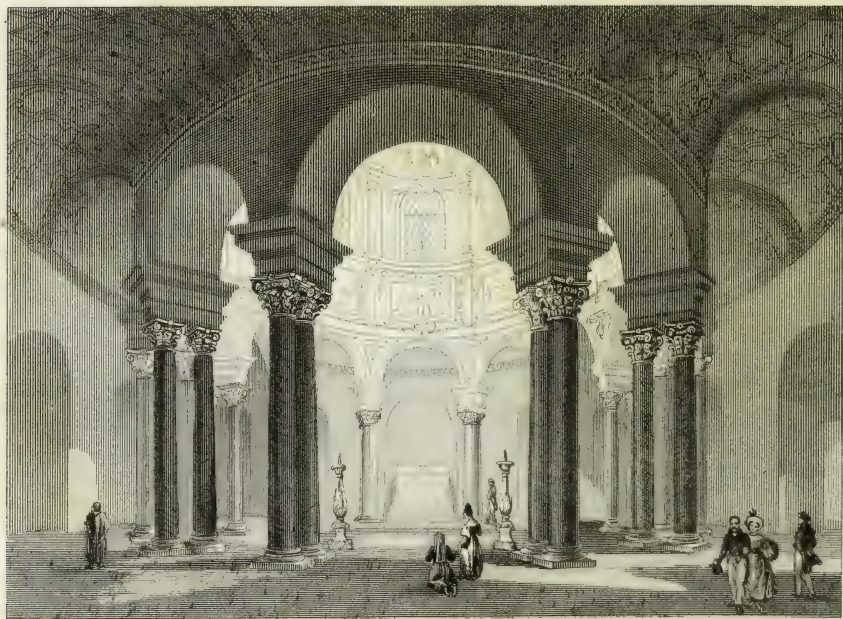
Grotta Ferrata, située dans les environs, était une des villas favorites de Cicéron. Maintenant elle est convertie en un couvent de moines gris. De cet endroit qui domine toute la campagne de Rome, l'éloquent auteur des Catilinaires pouvait apercevoir la ville où il avait tant de fois triomphé, qu'il avait sauvée d'un péril imminent, et que pour cette raison il affectionnait d'un amour tout paternel. Des colonnades

Granet del. Audot edit. Aubert sc.

Ostia. Interno del Castello. Ostie. Intérieur du Château.

Bouchet del

Ostia. Castello.

Vogel del · Audot edit · [illegible]

Roma. S.ta Costanza.

ornées de statues décoraient de toutes parts l'élégante demeure de Cicéron. Dans sa bibliothéque, fort riche pour l'époque, se trouvaient les statues des muses. A l'édifice étaient joints un lycée, un portique, un gymnase, une palestre : une académie pour les discussions littéraires et philosophiques, recevait les lecteurs pendant l'hiver. Durant les beaux jours de l'été, des grottes spacieuses abritaient contre les rayons d'un soleil trop ardent les amis de Cicéron qui venaient préluder en sa présence aux graves débats des intérêts de la république. C'est là que le grand orateur composa ses admirables traités *De divinatione*, *Tusculanæ quæstiones*, etc...

Le lecteur nous demandera sans doute une description détaillée de ces lieux intéressans.

Mais nous sommes contraint d'avouer qu'il ne reste aucune trace de cette villa. Les moines de l'ordre de Saint-Basile occupent l'emplacement sur lequel elle était élevée. Les débris de la demeure de Cicéron auront sans doute servi de matériaux pour la construction du monastère, ainsi que l'indiqueraient deux fragmens de bas-reliefs placés à chaque extrémité du portique. L'un représente le philosophe assis dans une attitude méditative. Une inscription latine contient ces mots : *Conjiciant quæ et quanta fuerint.* Que ces débris vous fassent induire combien grands et imposans étaient ces édifices ?

Le platane dont Cicéron fait la description avec tant de plaisir et d'affection au premier livre *De oratore*, semble chérir particulièrement le terrain qui environne cette villa :

Me hæc tua platanus admonuit, quæ non minus ad opacandum hunc locum patulis est diffusa ramis, quam illa cujus umbram secutus est Socrates, quæ mihi videtur non tàm ipsâ aquulâ, quæ describitur, quàm Platonis oratione crevisse.

De Orat. 1, 7.

J'ai été inspiré par ce platane : pour ombrager ce site, il étend ses vastes rameaux de tous côtés, comme celui sous le feuillage duquel Socrate venait se reposer, et qui me semble s'être nourri plutôt de l'éloquence de Platon que de cette onde qui l'arrose.

Après un assez long trajet je parvins à Ostie, située au delà d'un pont antique très-long et très-bas.

Le château-fort d'Ostie, construit au moyen-âge, offre extérieurement et à l'intérieur des motifs très-pittoresques. Les planches 136-137 représentent les plus intéressans ; on reconnaîtra dans la vue intérieure la touche si suave de M. Granet, dont le talent, à la fois simple et savant, est au-dessus de tout éloge.

Ostia signifie embouchure. L'ancienne Ostie, fondée par Ancus Marcius, était en effet dans l'angle formé par la mer et par le Tibre, comme nous l'indique Florus, *in ipso maris fluminisque confinio*. La colonie de la ville, qui était le Pyrée de Rome, eut toutes les destinées de la métropole ; elle grandit, s'embellit et tomba avec elle. Le nombre de ses habitans, au temps de sa prospérité, s'était accru jusqu'à quatre-vingt mille.

Près d'Ostie, le fleuve se divise à Capo di Roma, et ses deux bras forment l'ile sacrée d'Apollon, aujourd'hui *Isola-Sacra*. L'embouchure de la gauche du fleuve, apparemment la plus ancienne, s'étant un peu ensablée, l'empereur Claude, puis Trajan, bâtirent un port et une ville sur le bras droit du Tibre, qui coule dans un lit plus direct et de moitié moins large que le fleuve de gauche. Cette seconde ville, appelée port de Trajan par les anciens Romains, et Porto par les modernes,

ne le cédait en rien à la première sous le rapport de la magnificence. Pendant le règne des Césars, Ostie et le Port-Trajan eurent une importance plus grande encore qu'aux temps de la république. Quoique la liberté fût perdue, la force du peuple romain subsistait toujours, et cette force fut d'une importance redoutable jusqu'à la fin de l'empire. Le peuple de Rome est le seul qu'on se soit donné la peine de nourrir dans l'oisiveté. Accoutumé par les empereurs à recevoir annuellement le prix de la liberté qu'il leur avait jadis vendue, il fallait bien qu'on lui continuât le repos, et les jeux du cirque. Dès lors, le soin d'approvisionner ce monstre à cent mille bouches, toujours plus dévorantes, devint un des soins importans de l'empire, et comme l'Italie dévorait tout sans rien produire, la sûreté du trône et l'existence de l'état dépendirent bientôt des magasins d'Ostie et de Porto, des vents et de l'arrivée des vaisseaux d'Égypte, d'Afrique ou de Sicile.

On ne sait point quand la magnifique ville de Trajan, ni la superbe Ostie, qui n'en est séparée que par l'île Sacrée, ont péri. Nos connaissances historiques sont si fragmentaires, que les rivages les plus riches de l'univers, qu'une file presque continue de jardins et de palais qui occupait près de cent lieues de côte ont disparu, sans que l'histoire fasse mention de cette chute si mémorable. La destruction a dû commencer avec les invasions des Goths au cinquième siècle : elle s'est consommée sous Genseric et les Vandales, et le peu qui avait échappé au pillage de ces barbares ne fut point épargné par les Sarrasins qui séjournèrent quelque temps sur cette côte.

Ostie moderne, qu'on peut appeler la capitale d'un désert, est aujourd'hui un lieu de bannissement pour les criminels ; elle se compose d'un petit nombre de maisons en ruines, entassées dans l'étroite enceinte de ses vieux murs, construits au moyen-âge. Quelques soldats pâles et affamés employés à la garde de cent trente prisonniers invisibles, quelques misérables cabaretiers qui vivent du pain et du vin apportés de Rome pour être vendus aux prisonniers, composent toute la population d'Ostie. Je n'entendis dans la ville que le cliquetis des chaînes, le hurlement du vent et le croassement universel des habitans des marais : de temps en temps des hirondelles de mer, jetant des cris lugubres sur ces régions de douleur, avertissaient du voisinage du fleuve et de la mer.

Le seul objet digne de curiosité qui se trouve à Ostie, c'est le bagne des galériens qui ont été transférés dans ce lieu de Civita-Vecchia, où ils se trouvaient en trop grand nombre. On représenta au pape que les galères n'offraient que sept palmes de long sur une et demie de large pour chaque prisonnier; encore fallait-il qu'on rangeât les malheureux qui y étaient entassés bout à bout et l'un à côté de l'autre, sinon ils ne pouvaient trouver une place suffisante pour se tenir couchés. Sur cette représentation, quarante galériens de Civita-Vecchia furent conduits à Ostie; mais ces malheureux y portèrent la fièvre des prisons. Au milieu de l'air déjà empesté des marais d'Ostie, cette fièvre acquit un degré de putridité dont il n'y a peut-être pas d'exemple dans les annales de la médecine.

La nourriture des galériens est de trois livres de pain (de douze onces) et d'une livre et demie de fèves ; quand ils sont employés à quelques travaux publics, on ajoute à ces faibles subsis-

tances cinq sols environ pour acheter du vin. Les mois de prison ne sont que de vingt jours; mais cette grâce est illusoire et absurde, puisqu'on augmente le nombre des mois en raison de cette diminution de jours. Au reste, le célèbre Howard, qui a passé une grande partie de sa vie à visiter les prisons de toute l'Europe pour en signaler les abus à leurs gouvernemens respectifs, n'a pas négligé celle d'Ostie; il a appelé les regards de l'autorité italienne sur ces régions de pleurs, de désolation, où gémissait plus d'une victime de l'injustice. On s'est appliqué depuis quelque temps à utiliser le travail de ces malheureux dont le nombre a été considérablement augmenté. On les emploie à des fouilles qui ont déjà produit au delà des espérances conçues. Une quantité importante de marbres et de statues antiques ont été transportés à Rome, et il y a lieu de croire que l'archéologie recueillera d'importantes richesses des travaux commencés dans les environs du port de Trajan, et sur le bord de la mer.

En sortant de la ville d'Ostie, je crus revoir les plaines de la Flandre; çà et là des flaques d'eau, une assez belle verdure, peu ou point d'arbres, un horizon brumeux, et enfin le vent, qui, comme un second océan, domine partout quand rien ne lui fait obstacle. Non loin de la ville, des collines de gazons s'élèvent hors de terre; toutes ces collines sont des ruines. Des tombeaux, des marécages, le sifflement du vent, le croassement universel des conquérans modernes de ces lieux fameux, enfin la solitude et d'immenses souvenirs, tel est le tableau des environs d'Ostie.

Je traversai le bras gauche du Tibre pour arriver à l'île d'Apollon, appelée Isola-Sacra. Sur les bords du fleuve surgissent les débris d'un ancien monument appelé la tour Boracciana, où, suivant Virgile, Énée aborda après sa fuite de Troie. L'île Sacrée, qui peut avoir trois quarts de lieue de large sur une et demie de long, n'est qu'une plaine sablonneuse mêlée d'argile, formée entièrement des alluvions du fleuve. Elle présente, comme le site d'Ostie, de verts pâturages émaillés de fleurs à partir du mois de mars jusqu'au commencement de mai. On y trouve aussi des monticules de ruines. On me fit voir une variété d'asphodèle, qui était, me dit-on, le fameux *moly* donné à Ulysse par Mercure pour le garantir de l'influence avilissante des charmes de Circé.

On assure que les oiseaux de passage à leur retour d'Afrique portent quelquefois des graines étrangères dans l'Isola-Sacra.

Les habitans d'Ostie avaient consacré à Apollon cette île autrefois petite, mais que le fleuve agrandit sans cesse. Apollon avait un temple renommé où l'on célébrait tous les cinq ans les jeux *portumaux* ou *apollinaires*, par des combats de lutte ou de pugilat, et par des courses à pied, à cheval, en chariots à deux ou à quatre chevaux, ou en bateaux sur les eaux du fleuve.

Traversant le second bras du Tibre, de l'autre côté de l'Isola-Sacra, je trouvai le port de Trajan, dont j'ai déjà parlé; il est maintenant séparé de la mer par un banc de sable d'un quart de lieue de largeur. Il a fallu dix-sept cents ans d'ignorance et d'incurie pour que ce bassin, chef-d'œuvre de l'art, soit comblé par les sables. Le contour du port est clairement marqué par des ruines et par certains piliers en pierre servant à amarrer les navires, et qui sont encore debout. J'ai trouvé que ce port avait une demi-lieue de tour.

Il y a partout environ de dix à vingt pieds d'eau légèrement salée, dans laquelle on prend un poisson très-estimé, appelé *cefalo del Trajano :* c'est le mulet de la Méditerranée. Le peu de maisons que l'on rencontre sur la côte présentent un petit mur de terre circulaire, couvert d'un toit de chaume en pain de sucre. Le plancher est de terre battue; on place le feu au milieu de la chambre; un trou pratiqué dans le haut laisse échapper la fumée; l'ameublement consiste en une table, un banc et un lit qui sert à toute la famille.

Il est facile de reconnaître à cette description les habitations grossières de ces peuples du Nord, dont les flots, en se répandant sur l'Italie à la chute de l'empire romain, engloutirent sous leur barbarie les arts et la gloire du peuple romain, et ravagèrent les monumens élevés par le génie pour s'élever de grossières cabanes avec leurs précieux fragmens. Souvent j'ai reconnu, dans ces masures construites sur les modèles des sauvages du Nord, des morceaux de porphire, de jaune, de verd antique fourni par les carrières de la Nubie ou de l'Égypte, et dont on connaît à peine aujourd'hui la véritable situation; j'ai vu même les animaux les plus immondes se repaître dans un sarcophage précieux qu'un paysan refusa de me vendre.

Après cette excursion dans l'ancien port de Trajan, je revins sur mes pas le long du rivage de la mer. Je traversai Castel-Fusano, vieux château ou donjon carré, dont les épaisses murailles sont percées de petits créneaux défendus par des barreaux de fer. Une magnifique avenue de grands pins à parasol conduit au château, et un bois des mêmes arbres le séparent du rivage de la mer, le long duquel règnent des dunes de sable. C'est au milieu de ces déserts qu'il faut chercher la charmante villa de Pline le jeune, dont il décrit ainsi le site pittoresque : « De ce point la vue varie de côté et d'autre : tantôt le chemin se resserre entre des bois; tantôt il s'ouvre et s'étend entre de belles prairies. Çà et là errent de nombreux troupeaux de moutons, de bœufs et de chevaux.... »

On aperçoit encore en ces lieux des mûriers blancs et des figuiers, mais ils sont devenus sauvages. La côte de Laurente, qui au temps de Pline était couverte d'une immense population et de maisons de campagne, est aujourd'hui déserte, et parsemée seulement de débris. Plusieurs creux rectangulaires et pleins d'eau me parurent indiquer d'antiques viviers ou d'autres pièces d'eau artificielles. Pline raconte que de la ville il lui était facile, en allant vite, d'arriver en une heure et demie à son Laurentum « composito die », comme il dit, c'est-à-dire après avoir achevé ses affaires à Rome, où il pouvait retourner par deux routes différentes, la via Laurentina et la via Severina.

On ne saurait mieux désigner l'emplacement de la campagne de Pline, qu'il ne le fait lui-même dans la dix-septième lettre du second livre de ses épîtres : « Vous quittez, dit-il, le chemin d'Ostie (en venant de Rome) à la onzième borne milliaire, ou celui de Laurentum à la quatorzième. » Ces deux routes existent encore; on ne saurait donc manquer de reconnaître l'emplacement exact de sa villa. Il continue : « Vous abandonnez l'une ou l'autre grande route pour entrer dans un chemin sablonneux, car toute la langue de terre entre les collines et la mer est sablonneuse; tout y est dépôt du Tibre et de la mer. » Bientôt vous trouvez une douce solitude; la nature est par-

tout avec vous, la mer se présente sous des formes variées; vous êtes à l'abri des vents incommodes, et vous avez toujours l'ombre ou le soleil, suivant la saison. Au printemps une douce chaleur est partout répandue avec le parfum des violettes : « O doux repos de mon Laurente, écrit-il à Feucedanus, ô mer, ô rivage où les muses toujours présentes me disent tant de choses; c'est auprès de vous que je sens le vide de cette vie agitée de Rome, où sans rien faire on fait si péniblement des riens, tandis que dans cette retraite chaque moment est une vie pour moi! »

C'est là que se retirait chaque jour l'illustre peintre de la nature. Il fut jugé digne après sa mort d'obtenir une statue qu'on peut voir encore à Come, sa patrie. Mais Pline n'était pas seulement un savant, c'était un bon citoyen, il fit établir à ses frais une école publique dans sa ville natale, à laquelle il légua une grande partie de sa fortune. On lui doit aussi la fondation d'un temple. Peu d'hommes ont eu un caractère plus accompli et plus aimable. Sévère observateur de ses devoirs, indulgent pour les autres, et leur prodiguant avec libéralité ses richesses; plein de conciliation et de sociabilité, mais ferme et rigoureux dans l'exécution de ses fonctions publiques et sénatoriales, il y a peu de qualités que cet homme incomparable n'ait possédées. Toutes ses lettres contiennent d'utiles leçons de patriotisme, de générosité et de vertu. Rien n'est plus gracieux que le tableau qu'il nous a laissé de ses occupations domestiques.

Peut-être pourrait-on se méfier d'une peinture où l'auteur a représenté ses propres traits; mais on doit pourtant se rassurer en songeant que l'intimité de Tacite, de Suétone, de Quintilien,

et la bienveillance d'un empereur tel que Trajan, sont des garanties suffisantes de la véracité de Pline le jeune.

Non loin de la villa de Pline j'aperçus quelques colonnes gisant, à demi cachées, dans l'herbe. La maison d'Hortensius ne devait pas être éloignée; je me plaisais à croire en les observant qu'elles avaient fait partie de la demeure du spirituel ami d'Horace et de Virgile. Varron parle ainsi d'un repas qu'il avait reçu de cet orateur aussi prodigue qu'éloquent, dans sa maison de Laurente : « Dans un parc de cinq cents arpens, fermé de murailles, s'élève une petite colline sur laquelle Hortensius fit servir le dîner. Pour nous divertir il appela Orphée, son chanteur, qui, vêtu d'une longue robe, parut la lyre à la main. Prié de jouer, il commença par sonner de la trompette, et nous vîmes aussitôt s'élancer un si grand nombre de sangliers et de daims, que l'on aurait pu se croire à l'amphithéâtre de Rome lorsque l'on donne la chasse aux bêtes africaines. »

Malgré l'attrait de ces souvenirs, il fallut songer au retour. Je me dirigeai vers la via Ardentina, qui devait me reconduire à Rome, et je traversai successivement pour gagner cette voie Torre-Paterno et Lavinium. Torre-Paterno, dont les murs renferment dans leur étroite enceinte une douzaine de maisons, appartient à une famille de Florence; elle est bâtie près d'une de ces vieilles tours du moyen-âge qu'on voit de distance en distance dans toute la campagne de Rome. Lavinium, que le lecteur connaît déjà sous le nom de Pratica, ne m'arrêta que quelques instans.

J'étais sur la via Ardentina, pavée, comme toutes les routes romaines, de grosses pierres de forme irrégulière et

si bien ajustées ensemble. A gauche, sur le haut du mont di Leva, au milieu d'un tapis de verdure, s'élève une blanche chapelle, dédiée à Anna Petronilla. Une légende païenne rapporte que la malheureuse sœur de la reine de Carthage, ayant été changée en nymphe, s'était réfugiée dans ce lieu où la piété lui éleva bientôt des autels. Le christianisme s'établit, et ses disciples, trouvant dans le désert un temple dédié à Anna Perenna, lui ont continué leur adoration sous le nom moderne d'Anna Petronilla. On ne saurait imaginer un plus charmant récit que celui qu'Ovide nous a laissé de la fête d'Anna Perenna, célébrée au jour des fameuses ides de mars, époque où César fut assassiné. Je dépassai la chapelle d'Anna, et je vis bientôt à ma droite un vallon entouré de petits rochers volcaniques, et dans le lointain de riches coteaux, au-dessous du majestueux mont Albane. A quelque distance, une eau blanche serpentait lentement à travers le gazon, et formait plus loin un petit étang d'une eau laiteuse d'où s'échappaient de grosses bulles d'air, et occasionaient un bouillonnement très-sensible. Le terrain tout à l'entour était blanchâtre et le bassin se trouvait placé sous un rocher volcanique de la même couleur, où l'on voyait à travers des herbes les traces de plusieurs cascades qui tombaient dans le bassin par-dessus l'entrée d'une caverne faite de main d'homme. Elle avait quatre ou cinq pieds de haut, environ quinze de profondeur sur six à sept de large. Je la trouvai pleine de cette même eau pétillante dont le sifflement léger produisait dans cette voûte mille bruits bizarres. A tous ces traits je crus reconnaître l'Albunea de Virgile.

Ce poëte entendait par ce mot une forêt sacrée très-étendue, qui rendai des oracles.

Subitò ex alto vox reddita luco est.

Aussitôt une voix sortit de la forêt profonde.

Sans doute que la terre blanche, le rocher blanc, et les eaux laiteuses et tombantes ont fait donner le nom d'Albunea aux rochers, à la source et à toute la forêt.

Depuis le roi Latinus, ces lieux ont subi de bien tristes changemens. Les forêts ont été abattues, et ne laissent voir aujourd'hui que d'informes collines et des vallées fétides. Une vieille tour, à moitié tombée, s'élève sur le sommet de la roche volcanique. D'innombrables choucas noirs voltigent tout à l'entour de ses ruines, jetant sans cesse des cris lugubres et monotones. Bonstetten, en visitant cette contrée, aperçut un nombreux troupeau de moutons tous noirs, paissant sur la pente très-escarpée d'une colline voisine. Il se souvint alors que dans ces mêmes lieux Latinus n'avait sacrifié que des moutons. *Et cœsaries ovium incubuit stratis.* En effet les pâturages arides de ces collines ne peuvent guère être utilisés que par les moutons que l'on y fait hiverner. Latinus, en parlant, dans le onzième livre de Virgile, du terrain qu'il offre de céder aux Troyens le long du Tibre, dit que l'on y laboure le bas des collines, mais que leurs sommités escarpées ne sont bonnes qu'à être mises en pâtures, ce qui est encore vrai de nos jours. L'Albunea s'appelle aujourd'hui *Aqua Solforata d'Altieri.* Ses eaux, d'une blancheur laiteuse, dégagent des bulles de gaz acide sulfurique; leur saveur est très-âpre, elles paraissent contenir beaucoup d'alumine, et dans un pays plus industrieux que le Latium elles

pourraient être employées avec avantage.

De la Solfarata à Rome on rencontre cinq ou six collines assez hautes, à pente douce : tous les vallons sont pourvus de leurs ruisseaux qui vont aboutir au Tibre. A chaque crête de colline où j'arrivais, je me croyais près de Rome, mais toujours j'avais une autre colline à passer. Enfin je revis tout à coup le Tibre, et au delà le magnifique coteau Pamfili, couronné de pins à parasols qui se dessinaient majestueusement sur l'azur des cieux. Le vallon verdoyant du Tibre était tout parsemé de maisons de campagne, et je ne revis point sans émotion, quoique de loin, le mouvement et l'agitation de la grande ville que j'avais quittée depuis quelques jours.

Du sommet de la colline où j'étais on aperçoit le Tibre, l'Aventin et le Janicule, plus loin le Capitole avec une portion du Champ-de-Mars où Rome moderne est venue se placer. Du pied du Janicule s'élève la coupole de Saint-Pierre, annonçant à l'univers le palais du plus grand des pontifes. Je fus bientôt dans les murs de la ville éternelle.

Mon voyage dans le Latium m'avait permis de faire de fréquentes observations sur l'insalubrité de l'air dans la campagne de Rome. Qui n'a entendu parler de l'*Aria cativa*, et de ses funestes effets? Mais qui peut s'en former une juste idée au milieu des mille explications qu'on en donne? Aidé du savant travail de M. le comte de Tournon, et de mes recherches personnelles, je vais tâcher de faciliter la solution du problème en posant nettement la question.

La température de Rome n'est pas extrême, puisque le thermomètre n'y descend guère au-dessous du point de congellation, et monte rarement au-dessus de vingt-huit degrés de Réaumur, de sorte que la santé ne semblerait pas devoir en souffrir, si c'était la chaleur seule qui lui fût contraire. Cependant les étrangers, après quelques années de séjour, sentent leur constitution s'affaiblir, lors même qu'ils ont pu se soustraire par de sages précautions aux attaques de la fièvre. Ils prennent des maux de nerfs, deviennent sujets à des affections vaporeuses qui se reproduisent sous toutes les formes, particulièrement chez les femmes. L'influence croissante de la mal'aria produit en outre des maladies graves; l'hydropisie, le marasme et une sorte de fièvre lente, qui enlève beaucoup d'individus, soit dans l'espace de terrain qui comprend les bassins des lacs de Bolsène, du Tibre et des marais pontins, soit dans certaines vallées de la Sabine et sur quelques points de la vallée de Sacco, ainsi que dans toute la partie de la Toscane appelée Maremme.

Sur tout ce vaste territoire il n'existe presque pas d'habitations isolées, ou si l'on en trouve, elles sont désertes en été. Dans les villages, les fièvres sont d'autant moins fréquentes qu'ils sont plus considérables : à Rome, et dans d'autres villes également exposées, elles ne règnent que dans les quartiers les moins peuplés, et n'attaquent pas les parties de la ville où les habitations sont resserrées dans un cercle étroit. Il est constant que les hommes, qui dorment même une seule nuit dans un lieu malsain, sont en danger de prendre la fièvre, ou les fièvres pour parler le langage du pays; il est prouvé aussi qu'à mesure qu'on s'éloigne, en montant, des plaines fiévreuses, l'in-

fluence maligne diminue, et qu'elle disparaît tout-à-fait, sauf quelques rares exceptions, lorsqu'on est arrivé à une certaine hauteur. On remarque en outre que les habitations baignées par la mer sont plus saines que celles qui en sont éloignées, et que les lieux les plus pestilentiels sont les parties les plus basses de la plaine.

La pauvreté, la malpropreté, ont une influence très-douteuse sur la santé des habitans. Ainsi la malpropreté des rues, l'amoncellement des maisons, le défaut de circulation de l'air, ne sont pas des causes morbides aussi puissantes que la plupart des étrangers le pensent, et l'infect quartier des juifs à Rome est en pleine sûreté. On sait aussi que l'état sanitaire de chaque lieu est soumis à des différences tout-à-fait locales. C'est par une transition presque insensible qu'on passe dans les villes des points malsains à ceux où la santé n'a point d'atteinte à redouter, et le danger va toujours en diminuant à mesure qu'on se rapproche de la masse des habitations.

Tels sont les faits principaux universellement reconnus. Pendant les moissons, des troupes d'ouvriers sont frappées simultanément, les hôpitaux voient tripler le nombre de leurs malades, et les troupes étrangères stationnées dans ce pays payent surtout un terrible tribut à la mort; ainsi, en 1811, un détachement de quatre-vingts hommes du régiment de la Tour d'Auvergne, placé par nécessité dans une caserne hors de la porte du Peuple, eut en trois semaines cinquante-et-un malades, dont vingt-sept moururent. Les victimes seraient encore plus nombreuses si dès la fin de juin les habitans des contrées les plus exposées n'abandonnaient presque tous leur périlleux séjour.

Quoique les effets de la mal' aria soient annuels, et que la mort lève avec une certaine régularité son épouvantable rente, cependant l'état atmosphérique accroît ou diminue l'intensité du fléau. Un été constamment chaud, pendant lequel les vents soufflant du sud au sud-ouest amènent de fréquens orages, développe avec plus d'énergie le principe de la fièvre. Cette cruelle maladie commence quelquefois au mois de juin, mais le plus souvent dans les premiers jours de juillet, et sa plus grande malignité est en août et en septembre. Enfin elle s'éteint dans les torrens de pluie que verse le mois d'octobre; mais si ces pluies ne saturent pas la terre, la fièvre se prolonge jusqu'à ce que le sol soit refroidi.

Après avoir observé les phénomènes produits par le mauvais air, on se demande si ce terrible fléau a toujours ravagé ces campagnes. Il est évident qu'on ne peut répondre à cette question qu'en recherchant dans les monumens historiques l'état ancien de la population comme signe le moins sujet à tromper. Or, il est incontestable qu'avant la fondation de Rome le pays, malsain maintenant, était couvert de villes dans ses parties aujourd'hui les plus périlleuses à habiter; que les Étrusques, les Sabins, les Latins, se pressaient sur ce sol, au point qu'on comptait cinquante-trois nations entre le Tibre et le Liris, aujourd'hui le Garigliano. D'ailleurs les anciens écrivains ne nous ont laissé aucune preuve bien frappante de l'insalubrité de la campagne de Rome à l'époque de son existence primitive. Varron assure que les Romains, qui vivaient toute l'année à la campagne, jouissaient d'une meilleure santé que les habitans de la ville. « Ils jouissaient, dit-il, de la plus parfaite santé. » Dans

cette même campagne où l'on meurt aujourd'hui de la peste ! Columelle parle de la force de corps des Romains qui vivaient dans les champs. Il met ces laboureurs en opposition avec les Romains de son temps, tellement énervés par leurs vices « que la mort trouve peu de chose à changer en eux ». Pline le jeune, en parlant de son Laurentum, réputé malsain aujourd'hui, ne dit pas un mot du mauvais air. Enfin, la preuve que l'air y était bon, quoique très-près du marais d'Ostie, c'est que la côte était garnie de maisons de campagne, habitées par les plus riches Romains, qui, ayant à choisir dans les trois parties du monde, préféraient à tout l'univers connu la campagne de Rome, empestée aujourd'hui.

Le changement déplorable qui s'opéra dans cette campagne est attribué à l'invasion de la population esclave, qui vint cultiver avec paresse le terrain confié jadis aux soins actifs des premiers Romains : des parcs immenses, des pâturages, remplacèrent les cultures. Alors les parties du sol qui, par diverses causes, étaient plus accessibles aux influences délétères, étant privées de culture et livrées à la végétation spontanée, commencèrent à en éprouver les effets ; les marais Pontins dont les villes avaient été ruinées, négligés dans leurs voies d'écoulement, redevinrent la proie des eaux, et il en fut probablement de même de toutes les autres plaines basses. C'est alors que les auteurs désignèrent les lieux dangereux à éviter ; que Strabon signala comme tels les territoires d'Ardéa, de Sétia, de Terracina et de Circée; que Martial se plaint aussi de l'air d'Ardéa, et Cicéron, des fièvres de la plaine de Rome : enfin que le favori de Mécène, Horace, dit que le mois d'août apporte des fièvres et des testamens. *Adducit febres et testamenta.*

Lorsque Rome vint à subir les malheurs de la guerre portée dans son sein par les étrangers, la dépopulation fut prompte et effrayante. Les campagnes italiennes devinrent un désert; les champs étaient sans culture, et les principes mortifères reprirent le dessus avec une énergie que saint Pierre Damien, écrivant au pape Nicolas II, dans le onzième siècle, a bien retracée dans ces vers :

Roma vorax hominum, domat ardua colla virorum ;
Roma ferax febrium, necis est uberrima frugum,
Romanæ febres stabili sunt jure fideles.

Rome qui dévore les hommes et courbe les têtes les plus vigoureuses ; Rome fertile en fièvres, abondante en fruits de mort, et à qui, par un pacte immuable, la fièvre est toujours fidèle.

Ainsi, le meilleur moyen pour diminuer l'insalubrité de la campagne de Rome serait de la livrer à une culture soignée : mais l'abandon des champs et la dépopulation de la contrée semblent au contraire menacer plus que jamais ces pays désolés des funestes ravages de la peste. Ajoutons à cela que les forêts et les bois, qui combattaient jadis avec avantage la mal'aria, ont été coupés pour la plupart. D'ailleurs le sol, composé de débris volcaniques, et de dépôts marins humectés d'une eau légèrement muriatique, est par lui-même délétère lorsqu'il est soumis à l'action du soleil qui développe toujours les principes de la fièvre.

Un autre ennemi des Romains, non moins intraitable que la mal'aria, est le tremblement de terre. On a longtemps parlé de la grande secousse de 1812. On montrait de toutes parts les murs lézardés, des voûtes entr'ouvertes, des plafonds déchirés, les édifices

les plus solides mis presque hors d'aplomb. Pour moi j'aurais désiré assister à l'un de ces spectacles. L'ébranlement des arbres et des maisons, le frémissement de l'air, ce violent effort de la nature chancelante qui veut échapper à sa ruine, tout cela doit avoir quelque chose d'horriblement beau.

Les Romains ne connaissent d'autre remède à ce mal que la fuite. Ils se sauvent habillés, nus, comme ils se trouvent, et tâchent de gagner la cour, le jardin, une rue, une place. La *reprise*, c'est-à-dire la secousse qui suit immédiatement la première, est surtout ce qu'ils redoutent. D'ordinaire, en effet, c'est elle qui fend et renverse les édifices. Par bonheur pour Rome, cette terrible reprise est rare, sans cela la place ne serait pas tenable. Pour moi, ainsi que Laoureins, je suis de l'avis du poltron, il faut fuir si l'on peut, fût-on, comme les plus dévots, chargé d'images et de petits paquets bénis au nom de *saint Émide*.

Lorsque la plus grande partie de l'Italie fut réunie à la France, et que nos départemens s'étendaient depuis Altona jusqu'à Terracine, l'administration française chercha, quoique l'ingratitude et l'envie cherchent vainement à le nier, à extirper les abus et à introduire toutes les améliorations possibles dans les établissemens confiés à ses soins. Les prisons et les bagnes jouirent d'un système plus humain, sans que cependant on se relâchât de la sévérité qui doit sans cesse veiller au bien-être de la société en veillant sur le coupable. Ce bienfait est loin d'être le seul que nos armées aient répandu sur leur marche victorieuse; notre nation, il faut le dire, se distingue trop par son amour des arts, pour qu'ils n'aient pas attiré l'attention et les soins des administrateurs. Voyons rapidement ce que notre pays a fait, pendant quatre ans, pour la conservation des monumens de la ville éternelle. L'excellent ouvrage de M. le comte de Tournon nous sera encore en aide dans cette intéressante recherche. Aucun monument, aucune inscription n'indiquant notre passage à Rome, il est nécessaire de faire la part de chacun avant que le temps ait tout confondu et tout fait oublier, tandis que les témoins existent encore.

L'époque pendant laquelle la France se montra plus soigneuse, peut-être, des intérêts d'une ville conquise, que de ceux des cités de son ancien territoire, est celle de l'occupation qui dura de 1809 à 1814, occupation qui, malgré son injustice flagrante et la politique maladroite qui la conseilla, fut du moins régulière dans ses procédés et souvent bienfaisante envers le pays; bien différente sous ce rapport de l'irruption spoliatrice et révolutionnaire qui eut lieu en 1798. Si lors de cette première invasion, Rome s'acquitta d'une partie du tribut dû à la conquête par le sacrifice de ses statues et de ses tableaux les plus précieux, pendant la seconde occupation, non-seulement elle vit respecter religieusement tous ceux qu'elle avait conservés, mais encore elle fut témoin des soins du gouvernement français pour la restauration de ses édifices.

Les monumens antiques, assez entiers pour être étudiés avec fruit et pour mériter que l'administration y fasse utilement des dépenses, se réduisent, hors de Rome, à peu près à ceux qui suivent: dans les provinces septentrionales, les murs de Falerii, le théâtre de Sutri, les hypogées de Vulcia et de Tarquinii, et les restes de Viri; sur la rive gauche du Tibre, les trois temples de Tivoli, le palais

de Mécène, les tombeaux des familles Plauzia (dont nous donnerons les vues) et Tossa, et les monumens de la villa Adriana. A Palestrina, le sanctuaire du temple de la Fortune et sa mosaïque; au mont Circé, à Segni, à Ferentino et à Alatri, les murs Cyclopéens, les monumens d'Albano, les murs de Tusculum; enfin à Terracine, de beaux restes de temples, et à Cora le monument presqu'entier dédié à Hercule, et les colonnes du temple de Castor et Pollux. Aux alentours de Rome, les édifices qui méritèrent aussi les soins de l'administration sont le tombeau de Cecilia Métella, le cirque de Caracalla, les temples des Muses et de la Fortune des femmes.

L'administration française, après avoir reconnu cet état de choses, accorda des fonds pour la réparation de quelques-unes de ces précieuses ruines, concentra tous ses soins sur les monumens de l'intérieur de Rome. On a vu dans la description que jusqu'à présent nous avons faite d'une grande partie d'entre eux, qu'ils sont pour ainsi dire entassés dans la double vallée qui s'étend du mont Capitolin au mont Esquilin, c'est-à-dire dans l'étroit espace qui fut le foyer de la puissance romaine, où s'élevèrent le Forum, le Capitole et le palais des Césars; où s'établirent le patriciat, l'arène populaire et le théâtre des fureurs impériales. On sait aussi que cette vallée de ruines est exhaussée moyennement d'environ quatre mètres au-dessus de son ancien niveau, par suite des fréquens incendies et des saccagemens qui se succédèrent pendant plusieurs siècles, tellement qu'on pourrait, en quelque sorte, lire dans ces couches de débris, l'histoire des malheurs de Rome. Cette déplorable cause d'enfouissement a été aidée par la négligence de la police, qui, depuis un temps immémorial, laissait transporter dans cette partie abandonnée les terres provenant des fouilles faites pour construire la nouvelle ville dans la plaine du Tibre.

L'administration française, ayant conçu un plan vaste et rationnel, voulut rechercher le niveau antique, et mettre définitivement au jour les bases des monumens. A l'aide d'un million de francs, payés moitié par le trésor, moitié par la ville, elle commença au pied de divers monumens du Forum des fouilles dont on transporta les terres dans des lieux éloignés, et où elles ne pouvaient nuire à des travaux subséquens. Ces fouilles, qui furent continuées pendant les années 1811, 1812 et 1813, produisirent des résultats importans.

Dans le Forum, les trois colonnes angulaires du temple de Jupiter Tonnant, chef-d'œuvre de sculpture d'ornement du siècle d'Auguste, furent replacées sur leur aplomb. L'édifice consacré à la Concorde ou à Junon Monéta fut déblayé des constructions vulgaires, appuyées contre ses colonnes; la colonne isolée, qui, à l'entrée du Forum, disparaissait cachée entre deux vieilles maisons, fut reconnue, par l'inscription de sa base, pour un monument antique remanié et consacré à Phocas; enfin on déblaya les bases du temple de Jupiter-Stator. On enleva des amas de débris amoncelés dans le portique d'Antonin et Faustine, qui mirent à nu les bases de leurs colonnes de marbre cipolin, au pied desquelles on trouva parfaitement conservé le pavé de la Voie Sacrée, où semblaient empreints encore les pas des vainqueurs marchant au Capitole.

De plus importans travaux s'exécutaient en même temps au temple de la

Paix. On parvint à mettre le Forum et le Colysée en communication au moyen de la réunion des deux vallées qui les séparaient, tout en conservant l'église de Santa-Francesca-Romana, recommandable moins encore par son architecture que par la vénération des Romains pour cette sainte, et par le souvenir du retour d'Avignon du pape Grégoire XI, dont elle renferme la tombe. Après ces travaux, on abaissa le sol pour découvrir les bases du temple de Vénus et Rome, et on trouva sur cet emplacement une quantité prodigieuse de débris provenant, soit de la maison dorée de Néron qui, suivant certains archéologues, en occupait une partie, soit d'autres monumens inconnus.

Le Colysée attira ensuite l'attention de l'administration française. Les portiques furent nettoyés, et les dalles du pavé mises à découvert; des déblaiemens considérables permirent de pénétrer librement, après tant de siècles, sous le triple berceau des voûtes, et de suivre sur les marbres usés les traces du peuple romain se précipitant vers d'horribles plaisirs. Les travaux exécutés dans les bains de Titus ne sont pas moins importans que les précédens.

Mais tandis que le Forum et le Colysée occupaient ainsi l'attention des représentans de notre patrie, les autres monumens répandus dans le reste de la ville n'étaient pas négligés. Dans la vallée du Tibre, les maisons qui entouraient le temple de Vesta ou d'Hercule Vainqueur furent démolies, tandis que le temple de la Fortune virile, également dégagé de l'amas de terre qui cachait son stylobate, montra sa mâle beauté presque contemporaine du berceau de Rome. Les travaux se dirigèrent ensuite vers la colonne trajane, où de nombreuses difficultés vinrent assaillir les ouvriers à cause de l'enfouissement de la base du monument, et de la proximité de deux églises très-remarquables.

Des paratonnerres furent placés sur l'église Saint-Pierre; des escaliers furent construits; enfin, on exécuta une multitude d'autres réparations également indispensables. Une remarquable institution, dont cette église avait été l'objet, était celle des *San-Pietrini*, manœuvres spécialement chargés de tous les travaux relatifs à Saint-Pierre. L'administration française eut bien soin de conserver cette utile corporation qui se dévouait au service d'un monument religieux.

D'autres églises furent élevées; l'entretien du culte fut assuré; on pourvut même à l'inhumation des morts. Aux deux extrémités les plus opposées de la ville, l'un des cimetières fut construit à l'est, à côté du couvent de San-Lorenzo-Fuori-delle-Mure; l'autre fut placé à l'ouest, dans la vallée que dominent les ruines de la villa Sacchetti. La dépense de ces travaux fut élevée à six cent mille francs.

Le Vatican et le Quirinal éprouvèrent dans leurs distributions et dans leurs décorations intérieures les changemens les plus heureux. Le triple édifice du Capitole fut disposé avec goût pour les cérémonies publiques et pour les expositions des produits des beaux-arts. Le beau palais de la chancellerie fut complétement réparé, ainsi que le palais de Monte Citorio. Rome n'avait aucune promenade publique, et cependant elle sentait le besoin d'en posséder une. L'administration française, pour remplir ce vœu, choisit le Monte Pincio ou Collis Hortulorum, sur lequel Néron eut sa sépulture, Domitien ses jardins, et qui servit d'assiette au camp de Bélisaire.

La construction d'abattoirs était aussi arrêtée et leur emplacement choisi sur le bord du Tibre, afin de remplacer les tueries actuelles disséminées dans la ville. Si nous rapportons ce dernier fait, c'est pour démontrer qu'il n'est aucune question d'économie intérieure qui ait échappé à une bienveillante prévoyance. Cette esquisse rapide des travaux de nos compatriotes ne peut manquer d'éloigner d'eux le reproche de vexation et de déprédation dont quelques étrangers, et surtout des Anglais, se sont plu à nous accabler, lorsqu'une haine nationale, aussi aveugle que vive, divisait les deux peuples les plus faits pour s'estimer. La preuve de la loyauté de notre administration est dans les richesses des palais qui sont restés intacts, et dans le témoignage des Romains eux-mêmes, qui rendent justice à la modération des soldats français, et qui racontent souvent qu'ils allaient acheter des gants blancs pour visiter les galeries du Vatican. A l'égard des objets d'arts qui prirent le chemin de Paris, on sait de quelle manière Pie VI les avait cédés par le traité de Tolentino.

On se souvient peut-être de la présomptueuse résolution du gardien des Alpes, l'ancien roi de Sardaigne, qui voulut arrêter les armées françaises, après les avoir, pour ainsi dire, provoquées au combat. Le reste de l'Italie se montra trop indifférent dans cette occasion, mais le repentir de l'égoïsme vint avec les nouveaux dangers. Le pape, qui n'avait rien voulu faire pour la défense générale, osa lever trente mille hommes pour la défense de ses états. L'armée du pontife ne tint qu'un jour, et la paix de Tolentino ruina Rome pour un siècle. Il fallut payer des millions qu'on n'avait pas, et spolier les églises de leurs trésors. Pie VI avait commencé comme un lion, il finit comme un agneau, de sorte qu'on pourrait lui attribuer ce qu'un de ses prédécesseurs disait en parlant de Frédéric Barberousse : *Leonina ferocitate spoliata mansuetudinem agnina induit.* Si dans cette circonstance les Français s'enrichirent d'une foule de chefs-d'œuvre des arts, ce ne fut point le résultat de concussions ou de pirateries odieuses, ainsi qu'Eustace et d'autres se sont empressés de l'avancer, mais uniquement le tribut volontaire des vaincus : ils accordaient généreusement, mus par un sentiment de bienveillance et non par la crainte de la tyrannie du vainqueur.

Maintenant, sous le rapport des mœurs (car je me garderai bien de toucher aux questions politiques trop délicates à traiter et trop en dehors de l'esprit de cet ouvrage), qui osera nier que notre séjour en Italie ait élevé les masses, au niveau de ces idées avancées de civilisation, que, j'espère, aucun étranger ne refusera d'accorder à notre pays, pas même l'Angleterre si féodale sous tant de rapports ? Mais ces considérations m'entraînent naturellement à parler des mœurs des modernes Romains.

Ce serait une curieuse et noble étude que de rechercher les modifications que les mœurs de ce peuple ont subies, depuis les temps glorieux et sévères des premiers républicains, jusqu'à l'époque où les successeurs de saint Pierre vinrent gouverner la ville éternelle, et remplacer les faisceaux des licteurs par la croix de Jésus. Que de fois, au milieu de ces travaux, ne serait-on pas tenté de s'interrompre pour s'écrier avec le poëte : O temps ! ô mœurs ! L'Italie, cette terre promise des voyageurs de toutes les nations, elle qui a

imprimé à chacune, pendant sa période de puissance militaire et intellectuelle, une impulsion si violente, semble se reposer aujourd'hui de cette activité merveilleuse qu'elle a déployée jadis, et obéir ainsi à cette loi naturelle qui fait toujours succéder à la période d'excitation, une période d'abattement et quelquefois même de mort.

Elle semble morte en effet à présent, cette contrée dont nous avons déjà décrit en partie les merveilles monumentales. Mais aura-t-elle une résurrection ? Sa dégénérescence actuelle ne sera-t-elle pas suivie d'une époque de progrès nouveaux ? Nous n'osons partager l'opinion de certains philosophes optimistes, et appliquer à l'Italie leur doctrine de la perfectibilité. Cependant, comme la solution la plus probable de cette question importante se trouve au fond des mœurs romaines, étudions-les de près, et tâchons de découvrir, à l'aide d'un examen attentif, quelles sources de vitalité appartiennent encore à la Niobé des nations.

Les vicissitudes de l'histoire des républiques italiennes ont gravement influé sur les mœurs de leurs habitans. La décadence de l'empire, l'invasion des peuplades occidentales, la puissance papale, l'obédience des souverains de l'Europe, les croisades, les discussions religieuses semées par la voix réformatrice des Mélanchton, des Zwingle, des Calvin, des Luther; le principe démocratique et la doctrine d'examen faisant une irruption violente en France, et se consacrant sous le nom de révolution de 89 : tous ces faits, qui occupent une large place dans l'histoire, ont tour à tour réagi sur les mœurs et le caractère des Romains.

Laissons ces vastes questions, et voyons le Romain tel qu'il est aujourd'hui. En l'étudiant, on conçoit sans peine que, naturellement vif et spirituel, il serait propre à tout ce qui ne demande que de l'intelligence et de l'adresse pour arriver à la fortune. Mais on juge bientôt qu'il serait impossible à cet homme de se soumettre aux lenteurs qui y conduisent par le chemin de l'économie et du travail. Cette impatience, dont il n'est pas le maître, l'éloigne en général de tout ce qu'on appelle spéculations difficiles. Il aurait bien le désir du gain, mais il manque de constance pour le rechercher dans les détails; ce n'est pas de la paresse comme on s'est tant plu à le répéter, c'est de l'impatience, il lui faut de grands bénéfices qui ne coûtent que peu d'efforts. Un travail assidu, les richesses dussent-elles en être le prix, ce travail découragerait sa résolution : le moyen de n'être pas pauvre!

Ainsi abandonnant au hasard les événemens même qui le touchent, ce peuple léger ne s'occupe sérieusement que de plaisirs. Il s'est tellement familiarisé avec l'idée que l'église sera toujours riche pour le nourrir lui et ses enfans, qu'il vit sans inquiétude sur l'avenir, comme sans regret sur le passé. L'oisiveté l'efféminе au point qu'il ne sait, ni prévenir le malheur, ni s'en relever. Hier il était aux expédiens; aujourd'hui il mendie. Ces hommes existent sans effort; ils coulent avec la vie.

La facilité des mœurs donne au Romain une grande liberté de conscience. Son intérêt lui conseille d'avoir tous les dehors de la dévotion ; cependant il oublie quelquefois son rôle. Avec une grande vivacité d'humeur qui le rend communicatif, et son esprit tout en saillies, il recherche la conversation qu'il sait animer. Gogue-

nard et frondeur, il parle des beaux-arts et ne dit que des riens, mais presque toujours ces riens ont du piquant et de la grâce. Laoureins établit une ingénieuse comparaison entre le caractère des Romains et celui des Espagnols : à l'inconséquence et à la légèreté des premiers il oppose la gravité des seconds : l'Italien, dit-il, est souvent flatteur; son corps est souple comme son âme. L'Espagnol, au contraire, se renferme dans sa gravité : visitez-le, il vous reçoit avec un embarras qu'on peut aisément confondre avec la méfiance; il écoute beaucoup et parle peu, mais il trompe rarement, et son amitié, quand il l'accorde, va jusqu'à l'héroïsme.

Le courage et l'amour de l'indépendance n'ont été trop souvent chez le Romain qu'une fièvre d'accès. Il a quelquefois essayé de remonter au Capitole; mais aucune constance, aucune prudence, n'ont soutenu ces élans de patriotisme, le réveil de la liberté n'a duré pour lui qu'un jour. L'Espagnol place sa patrie au-dessus de toutes les affections. Quelques reproches qu'on ait cru devoir lui adresser en matière de patriotisme, les guerres de 1807 ne sont pas de nature à démentir les sentimens d'amour pour le sol qui animaient, dans d'autres querelles, les anciens Castillans.

Il serait impossible de retrouver parmi les Romains d'aujourd'hui une ressemblance bien marquée, soit morale soit physique, avec les citoyens des époques glorieuses de la république. Les Transtévérins seuls offrent encore quelqu'analogie de mœurs et de configuration avec leurs illustres prédécesseurs. Ils forment une grande partie de la population romaine, et ils naissent et vivent de l'autre côté du Tibre. L'étranger qui n'a pas visité ce quartier un jour de grande fête a été privé de voir un des spectacles les plus singuliers que Rome puisse offrir, une assemblée des descendans véritables des anciens Romains, conservant dans leurs nobles figures, et leurs traits fortement caractérisés, des preuves de leur illustre origine. Si l'on veut voir la forme d'Agrippine réalisée, telle que la sculpture nous la représente, ou celle de Porcia, comme on se la figure quand elle assure son époux de sa foi, ce n'est pas dans les palais qu'il faut les chercher, on les trouvera plutôt parmi les femmes de Transtevère. Quoique la grossièreté de leurs habitudes et un rude travail aient terni leur beauté, elles conservent toujours l'apparence générale d'une race supérieure.

L'habit des Transtévérins les distingue du reste des Romains autant que leur physionomie. Quelques hommes portent sur leur tête un filet de soie à l'espagnol; ils ont une veste de velours noir jetée sur leurs épaules, une large ceinture rouge; d'énormes boucles d'argent attachent leurs souliers. Les femmes renferment aussi leurs cheveux dans des filets de soie et les ornent de poinçons d'argent; les jours de fête elles sont vêtues en corsets de velours galonnés en or; des jupes de soie blanche ou de couleur qui découvrent leurs pieds, sur lesquels brillent des boucles d'argent; enfin des tabliers écarlate complètent leur costume (*voyez* les Planches 147-148). Leur patois est spécial; tous les Transtévérins sont dévoués au gouvernement papal, et dévots à la Vierge.

Notre but n'étant pas d'écrire un traité d'ethnologie, mais d'esquisser quelques-uns des traits les plus saillans du caractère national du peuple, nous arrêterons ici les réflexions qui leur sont relatives, et nous reviendrons

aux mœurs de la société romaine. Aux yeux de ceux auxquels de favorables circonstances ont permis d'y pénétrer (car c'est un privilége dont les étrangers ne jouissent pas toujours), elle paraît avoir éprouvé moins de changemens par la révolution que dans toutes les autres villes de l'Italie. Le peu d'apparence de réforme qu'on trouve dans les cercles de la société romaine est exclusivement borné à la haute bourgeoisie, qui comprend les professions libérales, quelques employés, et *les mercanti di campagna* ou agriculteurs, dont les propriétés dérivent de la vente des biens de l'église pendant la révolution, et qui résident presque toujours à Rome, quoiqu'ils vivent du revenu de leurs domaines dans les diverses provinces des états romains.

Si l'on voit quelques traces d'ordre ou de propreté dans un ménage romain, si l'on trouve un escalier éclairé la nuit, cette innovation ne peut se rencontrer que dans la demeure de cette classe respectable. On peut assurer avec lady Morgan que rarement, hors le palais des ambassadeurs et ceux qui sont habités par les étrangers, on ne voit la cour ou l'escalier d'un Romain éclairé. Les laquais des cardinaux portent des lanternes pour éclairer leurs éminences jusque dans l'intérieur des appartemens, et cet usage est universel. Les personnes qui n'ont point de domestiques portent elles-mêmes leurs lanternes qu'elles éteignent et laissent dans l'antichambre, aux visites de *prima sera*.

Les patriciens, les princes de l'empire, séparés de la grande masse de la société par des distinctions établies depuis des siècles, végètent dans les niches malpropres de leurs fastueux palais. Les héritiers des Grégoire et des Théodore passent leur matinée entre le sommeil et l'oisiveté, enveloppés dans une grande redingote couverte de poussière (la toge romaine moderne), qu'ils changent rarement à aucune heure du jour pour un vêtement plus soigné! Un dîner servi de bonne heure, mais qui n'est pas un dîner de prince, termine cette matinée; la siesta vient ensuite, puis la promenade au cours, véritable marche funéraire dans une rue longue et étroite, quelquefois variée en été par une course aquatique sur la place Navone. Laoureins, avec son style fougueux et pittoresque, s'exprime ainsi au sujet des nobles romains : « Ils cachent leurs embarras avec toutes les précautions de l'amour-propre : souvent les huissiers les assiégent. Il n'est pas rare de trouver dans un palais des ducs qui dînent avec un peu de fromage et de macaroni. Quel nom donner à cette misère dorée ? »

Dans le fastueux palais patricien, l'économie la plus rigide règne partout, unie à une rare malpropreté. Le laquais des grandes maisons romaines tient le milieu entre le Gille et le Scapin; sa superbe livrée (car elle est encore telle, quoique fanée), plisse ou est à l'étroit sur ses épaules, suivant les dimensions de celui qui la portait précédemment; elles laissent paraître ou cachent, suivant l'un de ces cas, de vieilles bottes à talons élevés, dépouille d'un jockey anglais. Ajoutez à cet accoutrement un grand chapeau galonné et retroussé, jeté assez galamment en arrière d'un visage crasseux, d'une couleur jaunâtre assortie à celle du calicot qui sert de chemise à l'original de ce portrait, et vous aurez celui d'un laquais de Rome. N'ayant rien à faire si ce n'est de s'enfumer auprès du brasier de l'antichambre, et de monter derrière la voiture de leur maître ou de leur maîtresse,

les gens de la livrée, autrefois la plus insolente, sont à présent la plus misérable classe après celle des mendians de profession.

Ces domestiques ont à la vérité quelques droits à percevoir sur les étrangers qui viennent visiter leurs maîtres: mais ce privilége ne saurait néanmoins les enrichir. Ils vont après la visite réclamer, à tous ceux qui se sont présentés, ce qu'on nomme la mancia, et, loin de considérer ces réclamations comme une insolence, les Romains les regardent comme une marque d'estime et de déférence. Un ministre étranger, que lady Morgan eut occasion de voir à Florence, lui disait qu'il redoutait un voyage à Rome, à cause de la dépense des visites de cérémonie que sa position l'obligeait de faire. Quiconque a visité l'Angleterre avouera néanmoins que, malgré les extorsions des domestiques romains, ceux de Londres sont encore plus avides. Le pauvre Goldsmith et le docteur Johnson se plaignaient de n'être pas assez riches pour payer leur dîner chez un grand seigneur.

Mais un sujet plus intéressant veut maintenant toute notre attention. Voici venir les dames romaines, dont le souvenir a nourri les rêveries de tant de poëtes, dont le nom rappelle un si doux ensemble de grâce, de nonchalance et d'amour!

Rome a fort peu de ce qu'on appelle parmi nous jolies femmes. L'éducation ne fait rien pour ajouter à leurs grâces naturelles. En revanche on y trouve de ces corps bien constitués, dont l'espèce, surtout dans la classe du peuple, semble moins abâtardie que partout ailleurs. Les vêtemens étroits et cette bienséance étudiée qui gênent et vicient les attitudes, on ne les connaît point. La liberté dont la nature a besoin pour arrondir les formes règne à Rome et y perpétue la race des femmes grandes et bien faites.

Dans les classes élevées, elles se distinguent assez généralement par un beau port de tête, et cet air de santé qu'on confond avec la fraîcheur. Celles qui n'ont ainsi de beau que le buste, n'en montrent qu'avec plus de soin ces magnifiques épaules que Raphaël a peintes avec tant de complaisance. « Les Romaines, dit M. de Châteaubriand (*Voyage en Italie*, lettres à M. de Fontanes), rappellent par leur port et leur démarche les Clélie et les Cornélie; on croirait voir des statues antiques de Junon ou de Pallas, descendues de leur piédestal et se promenant autour de leurs temples. D'une autre part on retrouve chez les Romaines ce ton des chairs auquel les peintres ont donné le nom de couleur historique, et qu'ils emploient dans leurs tableaux. »

Lady Morgan parle en termes assez méprisans de la toilette de ces dames: « La douillette sale et le bonnet du matin sont changés le soir pour la robe de velours et le diadème de diamans; mais tout le reste demeure dans le même état.... » Cette critique nous paraît excessive. Il faut avouer que les Romaines sont en général assez négligentes, mais cette négligence ne va pas jusqu'à la malpropreté. La toilette française, introduite en Italie pendant le régime français, sert toujours de modèle aux femmes.

En général, on peut dire qu'elles manquent de ces manières aisées et du bon ton qui distinguent les Parisiennes bien élevées; mais elles ont plus d'enjouement, et de cette liberté polie qui, se mêlant presque toujours au goût des arts, contribue à répandre beaucoup d'intérêt dans leurs conversations. Ja-

mais elles n'y brillent par une instruction approfondie, en vain on voudrait y raisonner. Il suffit de sentir et de rire, la vivacité tient lieu d'esprit, le charme de la langue fait le reste.

La musique est le seul talent qu'on soit jaloux de leur donner. Pour la danse, la mode n'est encore parvenue que médiocrement à introduire ce plaisir dans les salons : la danse m'a paru négligée. Cela tient sans doute à la répugnance des Romaines pour tout ce qui est dérangement du corps. Le *far-niente* est pour elles, comme pour une grande partie de la population, le bonheur suprême. On conçoit que cette paresse a ses voluptés. Elle se lie merveilleusement au goût des femmes pour l'amour. Un voyageur, homme d'esprit, dit à ce propos : « Dans la mollesse de leur vie oisive, les Romaines vivent d'amour et de dévotion, il leur faut des confesseurs ou des amans ; c'est souvent la même chose. »

C'est soulever une féconde et importante question que de réunir ces deux idées ; amour et Romaines. Nous ne nous flattons pas de la résoudre d'une manière complète, mais nous tâcherons du moins de prendre l'essence de ce sujet, puisque nous ne saurions l'épuiser entièrement. A Rome, une femme traite l'amour comme une Française donnerait ou recevrait une fleur, sans conséquence, sans arrière-pensée. Aussi la jalousie est-elle à peine un mouvement de dépit. Le changement se venge de l'inconstance avec une facilité qu'il faut bien pardonner, puisqu'après tout elle ne rend personne malheureux.

Au reste, ne croyez pas que les dames romaines connaissent l'art savant d'aiguiser l'amour en l'irritant par des obstacles; elles n'emploient aucun de ces caprices calculés de la coquetterie, qui font passer l'amant de la crainte à l'espérance, et de l'espoir aux transports de la jalousie. Les grands airs de la réserve, elles les laissent volontiers aux beautés difficiles des pays à étiquette. Veulent-elles faire savoir à un cavalier qu'il est préféré, elles engagent de loin, à l'aide des yeux ou d'autres signes, une conversation très-animée, sans qu'on puisse y comprendre un mot, si l'on n'est initié à ce doux langage d'amour. Mettre la main ouverte sur le menton, puis poser deux doigts sur la bouche, c'est dire vous êtes jolie, je voudrais vous parler. Lorsque la dame répète simplement ce dernier signe, c'est une preuve qu'elle consent à l'entretien; mais si elle y ajoute un certain mouvement de main, cela signifie : Je ne veux pas. D'autres fois elle se caresse la bouche avec la pointe de l'éventail, puis le laisse tomber, et cette action doit encore être interprétée comme un consentement. Déployer doucement l'éventail, et le regarder d'un air rêveur en passant le doigt dessus, signifie : Écrivez-moi. Porter la main tournée sur l'épaule est un geste qui correspond à ceci : Va, je ne te crois pas. On joue de temps en temps à Rome des intermèdes dans lesquels on a introduit le langage des signes usités parmi les belles habitantes. Mais il est impossible à l'observateur étranger le plus fin et le plus constant de saisir les mille nuances de cette langue délicate.

Lady Morgan a beaucoup d'humeur contre les *conversazioni* ou réunions du soir, à Rome. « La *prima sera*, dit-elle, est passée dans quelque noble palais, où l'on trouve à la fin d'une longue suite de pièces non éclairées la *signora principessa*, dont les yeux brillent à côté d'une lampe solitaire, ou d'une paire de bougies donnant une

clarté qui interrompt à peine l'obscurité de la chambre..... Il s'établit une conversation telle, que des esprits sans activité et sans ressources peuvent la soutenir le plus aisément du monde; un sermon du prédicateur à la mode, le *padre pacifico* si c'est en carême; un *cicisbeo* volage ou trahi, occupent jusqu'à l'heure de l'opéra..... » Pour moi, j'ai trouvé que les réunions italiennes ressemblaient beaucoup à celles des autres grandes villes d'Europe, qu'on y avait autant et même plus d'esprit qu'ailleurs, et qu'enfin la seule différence consistait dans l'usage où l'on est ici de se réunir par groupes de deux, homme et femme, pour converser à l'aise. Si ces duos s'opposent au plaisir d'une causerie générale, ils ont bien leur charme, et je ne connais guère que Rome pour ménager ainsi un tête à tête des plus intimes à la face de vingt personnes réunies.

Chaque maison a ses jours marqués pour les réunions. Il est assez facile aux gens d'une certaine façon d'y être présentés. Les Romains, en effet, sont accueillans et d'un commerce fort doux. Les mêmes gens qu'on a vus une fois dans ces assemblées, on les y retrouve toujours; car Rome, malgré son enceinte immense, n'est habitée que dans un tiers de son étendue. On joue beaucoup dans les conversazioni, et on n'y fait pas la cour aux femmes mariées aussi librement qu'on se plaît à le dire. Mais, dira-t-on à ce propos, qu'est-ce donc que cette jalousie italienne dont on parle tant en France? En vérité, je n'en sais rien. Dans les hautes classes surtout on se met assez à l'aise avec ce qu'on appelle bienséances. On y regarde à peine; pourvu que les grossières apparences soient sauvées, les maris sont convenus de ne rien trouver que de régulier dans la conduite de leurs femmes. Ils savent trop que, dans ces sortes d'affaires, ceux qui montrent de la mauvaise humeur sont ceux qu'on épargne le moins; que les rieurs sont du côté des infidèles, depuis que le malin veut partout mettre les sottises de la femme sur le compte du mari.

J'ai cherché à savoir quel était l'état actuel des mœurs relativement aux *cavalieri serventi*, et des étrangers, longtemps domiciliés à Rome, m'ont assuré que la coutume avait peu changé. Avant la révolution, les jeunes personnes de la bonne bourgeoisie et de la noblesse étaient élevées au couvent, et à présent elles le sont de nouveau pour la plupart; celles qui reçoivent leur éducation dans la maison paternelle sont en général abandonnées aux soins des domestiques, pendant que la mère s'occupe de ses plaisirs. Lorsque l'une d'elles se marie, ce qui est toujours le résultat d'un arrangement de convenance, dans lequel l'inclination n'entre pour rien, il s'écoule rarement plus d'un an avant que les époux deviennent à peu près étrangers l'un à l'autre. Le mari quelquefois se mêle du choix de celui qui, à l'avenir, se chargera d'accompagner sa femme lorsqu'elle fera des visites, lorsqu'elle prendra l'air au Corso, la conduira aux conversazioni, enfin qui sera son cavaliere servente. Si ce choix ne convient pas à la jeune femme, elle en fait secrètement un autre; soit qu'il ait lieu avec ou sans le consentement du mari, c'est un engagement auquel on est fidèle pendant bien des années, et lorsqu'il arrive de le rompre, c'est pour en former un autre semblable.

Dès le matin, le cavaliere servente se rend chez sa dame pour l'escorter pendant toutes ses visites; souvent il paye les objets achetés dans les boutiques où il est du bon ton d'aller faire

quelques achats aux heures fashionables. Après le dîner, le cavalier revient pour la promenade du Corso, à laquelle les visites succèdent encore, et l'on finit la journée par les réunions ordinaires, ou dans les autres villes de l'Italie, par une visite à l'opéra. Au reste, rien n'est moins animé que le tête à tête d'une dame et de son cavaliere servente, faisant leur promenade journalière du Corso. L'époux ferme les yeux sur cette singulière liaison qui s'établit ainsi entre sa femme et un étranger. On a peine à comprendre qu'il s'accoutume à voir son nom et sa fortune transmis à des héritiers qui ne lui sont rien. Cependant les faits attestent ce singulier travers. Simond, dans son excellent VOYAGE EN ITALIE, raconte qu'un étranger qui rendait un jour visite à un gentilhomme romain s'avisa de demander si quelques enfans qu'il voyait là étaient les siens : *sono nati in casa*, «ils sont nés à la maison» ! lui répondit froidement le Romain.

La vie des classes moyennes est en général triste et mesquine. Les appartemens, à peine meublés, manquent des choses les plus nécessaires. Les mêmes ustensiles servent à toutes sortes d'usages, et telle est la simplicité des habitudes, disait le président Desbrosses, que l'on couche sans chemise.

Les artistes forment à Rome une classe nombreuse; elle est pauvre en général et se crée des besoins qui la rendent plus pauvre encore. Les hommes de cette classe ont des mœurs moins régulières que leurs femmes; bonnes et industrieuses mères de famille, celles-ci ont plus d'un sujet de plaintes contre leurs maris.

On nomme citadini ceux qui s'adonnent aux professions savantes, les jurisconsultes, les médecins et les professeurs de diverses sciences. Pendant que ces hommes sont dans leur cabinet, ou occupés à leur état, les femmes, assez riches pour avoir du loisir, et sans ressources intérieures, font de leur liberté l'usage que nous avons signalé. « Dire que cet abandon de tous soins détourne souvent ce sexe étourdi des devoirs du ménage, on le pressent : elles ignorent les plus petits détails de cette économie domestique qui contribue tant à l'aisance des familles. Aussi tout manque dans leurs maisons, faute de travail, d'ordre et de prévoyance. Ce sont bien là certainement des femmes qui peuvent se vanter de réunir successivement père, époux et galans. Ayons, se disent-elles, des amis qui payent nos marchands, des dilettanti qui nous procurent des académies, des prélats qui nous ménagent des villeggiature ; tout le reste n'est qu'enfantillage, vanité, sottise. »

(LAOUREINS.)

Nous avons parlé à propos des conversazioni, du jeu auquel on se livre avec fureur à Rome. Les habitans sont tellement acharnés au jeu *del lotto*, la loterie, qu'ils se rassemblent en été, vers le milieu de la nuit, aux environs d'une église consacrée pour ces rendez-vous ; là on parle avec beaucoup de vivacité jusqu'à ce que minuit sonne. Au premier coup de cloche, tout le monde se tait ; au dernier, la troupe s'avance en priant vers la porte de l'église, où chacun, avec une ferme dévotion, et une croyance entière, supplie son patron de lui accorder du bonheur al lotto.

Le grand palais de Monte Citorio passe pour un des édifices les plus sages du Bernin. C'est de son balcon que deux fois par mois se fait, sous la présidence d'un prélat, le tirage de la loterie, devant cette foule romaine si agitée, et dont les vives physionomies

expriment l'espérance, la crainte, la joie ou le désespoir. A Rome, cette passion pour le jeu est extrême : le pauvre mendie naïvement pour mettre à la loterie ; l'escalier de l'Ara-Cœli se monte dévotement, afin d'obtenir de bons numéros, et il en est demandé avec confiance aux fous de la Palazzina, hôpital où l'on soigne ces malheureux, qui jettent au travers des barreaux de leurs fenêtres des chiffres pris au hasard.

L'usage des loteries, général en Italie, peut être regardé comme une des causes des vices et de la misère du peuple. Les mendians sont fort nombreux, moins cependant que ne l'ont avancé quelques auteurs. Peu de solliciteurs de profession demandent l'aumône ; mais il n'y a pas un homme dans la populace qui, dans l'occasion, ne vienne réclamer quelque don de la bienveillance des étrangers. On se promène, on rencontre un Romain qui paraît uniquement occupé à examiner, en paisible spectateur, les monumens de sa patrie : tout à coup cet homme s'approche, et tend la main, comme par occasion. C'est ainsi que Rome la superbe est devenue mendiante. Quelques lignes de Châteaubriand sur ce sujet sont bien gracieuses et bien poétiques. « Rome sommeille au milieu de ses ruines. Cet astre de la nuit, ce globe, que l'on suppose un monde fini et dépeuplé, promène ses pâles solitudes au-dessus des solitudes de Rome ; il éclaire des rues sans habitans, des enclos, des places, des jardins où il ne passe personne, des monastères où l'on n'entend plus la voix des cénobites, des cloîtres qui sont aussi discrets que les ruines du Colysée ! Une jeune femme me demande l'aumône ; sa tête est enveloppée dans son jupon relevé ; la poverina ressemble à une madone ; elle a bien choisi le temps et le lieu ; si j'étais Raphaël, je ferais un tableau. Le Romain demande parce qu'il meurt de faim ; il n'importune pas si on le refuse ; comme ses ancêtres, il ne fait rien pour vivre : il faut que le sénat ou son prince le nourrisse..... »

VOYAGE DE ROME A CIVITA-VECCHIA, A ACQUAPENDENTE ET RETOUR PAR VITERBE.

Pour entreprendre le voyage que je me proposais de faire, je me dirigeai vers le Janicule, aujourd'hui Montorio, par corruption du nom de Mons Aureus qu'il portait autrefois. C'est au sommet de cette colline qu'est placée la porte de Saint-Pancrace « di San-Pancrazio », dont le nom provient d'une église voisine dédiée à ce saint ; cette porte s'ouvre sur la voie Aurélienne, qui conduit à Civitá-Vecchia. De ce point, la route passe sous l'une des arcades du magnifique aquéduc de Trajan, qui va puiser ses eaux au lac Sabatinus, appelé maintenant Bracciano.

En quittant la voie Aurélienne à neuf milles de Rome, du côté du couchant, et non loin de la mer, je trouvai les ruines de Cære ou Chère, ou Cere Veterum (maintenant Cervetri), ville antique dont les rapports avec Rome ont quelque chose de très-mystérieux. Comme les Romains, les Cærites unis-

saient à un grand degré de férocité, auquel les autres peuples étrusques n'étaient pas accessibles, des sentimens religieux très-exaltés. Seuls, entre tous les étrangers, ils jouissaient à Rome des droits de citoyens, excepté pourtant de celui de suffrage. Lors de l'invasion des Gaulois, les Romains leur confièrent le dépôt de ce qu'ils avaient de plus précieux. C'est d'eux que Rome tenait son rite sacré, et le mot même de Cæremoniæ, paraît être dérivé de Cære. Les Romains traitèrent toujours ces voisins avec une libéralité et des égards tout-à-fait opposés à leur rapacité ordinaire, et il se passa plusieurs siècles avant que la trop grande inégalité de fortune, survenue entre les deux peuples, relâchât des liens aussi intimes et aussi long-temps maintenus. Les décrets des censeurs étaient enregistrés à Cære, circonstance remarquable en elle-même, mais qui pourrait avoir contribué à l'éloignement des Romains pour les habitans de cette ville. On soupçonne que Rome a pu être une colonie de Cære. Tout le pays, de l'une à l'autre ville, est une plaine variée de petites élévations ondoyantes, quelques-unes occupées par une chaumière et son enclos; tout le reste est un vaste pâturage désert. Cette solitude agreste a quelque chose d'imposant; il faut être bien dénué de sentiment pour voir sans mélancolie l'abandon de ces champs, jadis si fertiles; on conçoit toute la beauté de cette pensée de Roger, chantant les campagnes de Rome:

Have none appeared as tillers of the ground
None since they went—as tho' it still were theirs,
And they might come and claim their own again.
Roger's, *Italy*.

Personne n'est venu pour cultiver ces terres depuis qu'ils ont disparu, personne : comme si ces champs étaient encore à eux et que l'on eût craint qu'ils ne revinssent prendre leur propriété.

Le sol n'est autre chose que ce sable de couleur orangée qu'on nomme puzzolana, disposé en couches horizontales qui alternent avec d'autres lits, composés de fragmens de pierre-ponce et de cendres agglomérées ensemble. Tout annonce des dépôts résultant d'éruptions volcaniques qui ont eu lieu sous la mer lorsqu'elle couvrait le pays.

La ville moderne de Cervetri, qui ne contient pas plus d'une centaine d'habitans, occupe le site de la citadelle de l'antique Cære, bâtie au sommet d'un promontoire de rochers volcaniques d'environ cent pieds de hauteur. De ce point la vue plonge sur une vallée très-pittoresque. Les épaisses murailles de cette antique citadelle sont encore debout, et dans les environs on voit des ruines de thermes et de temples. L'on y trouve aussi plusieurs de ces singuliers greniers à blé des Anciens, appelés silos. Ces silos sont bâtis sous terre : leur plan est ovale; ils ont de profondeur quinze à vingt pieds sur huit à dix de diamètre. L'étroite ouverture étant hermétiquement bouchée, le grain, parfaitement garanti du contact de l'air et hors de l'atteinte de la chaleur ou de l'humidité, se conservait ainsi pendant un nombre d'années presque illimité, et en cas d'invasion, n'était pas facilement découvert par l'ennemi.

Ce procédé de conservation avait été tenté avec succès dans les derniers temps par M. Ternaux; je suis fort étonné que l'on ait négligé les avantages qu'il présente. En Sicile, et dans une grande partie de l'Afrique, il est fort en usage.

Les tombeaux sont nombreux dans les environs de Cervetri; ces demeures des morts, creusées dans le roc volcanique, étaient rangées en lignes paral-

lèles aux demeures des vivans de ce temps-là, qui ne sont plus depuis bien des siècles. L'entrée des tombes est fermée d'une grande pierre fort difficile à enlever. L'intérieur a de dix à quarante pieds en carré. Les voûtes sont arrondies; un gros pilier placé au milieu des caveaux ajoute à leur solidité. Après tant de siècles, les marques du ciseau sont partout aussi fraîches que le premier jour. Un banc taillé dans le roc règne au pourtour de ces grottes mortuaires : c'est là que les corps étaient placés, un vase, dit étrusque, sous le bras et un autre aux pieds. Un soupirail en forme de cheminée donnait de l'air dans l'intérieur; l'on trouve fréquemment une petite chambre creusée derrière la première avec une porte de communication et deux fenêtres. Cette ville, peuplée de morts, est remplie de serpens qui fuyaient de tous côtés à mon approche.

Les tombeaux de Corinthe, d'Argos et de toute la Grèce sont semblables à ceux que je viens de décrire, ce qui indiquerait une origine commune aux Grecs et aux Cærites, ainsi qu'aux Romains, si ceux-ci étaient une colonie des Cærites.

En quittant Cervetri je parcourus la campagne environnante : durant ce trajet, quelques hameaux s'offrirent à ma vue. Celui de Palo est un des premiers que l'on rencontre en venant de Rome. Il est bâti entre la mer et une plaine fertile, sur l'emplacement d'Alsium, qui appartenait jadis aux Cærites.

Au sortir de Santa-Marinella, je rentrai dans la voie Aurelia qui traverse une campagne déserte, en ondulant sur les diverses coulées de la montagne, à peu de distance de la mer qui se brise avec fracas sur les rochers du rivage. Le sol, profondément raviné, est dénué d'arbres et presque de culture, et les tours de défense sont les seules habitations de cette triste plage jusqu'à Civitâ-Vecchia.

Les fortifications de cette place (M. de Tournon me sert de guide dans la description suivante), quoique dominées par les derniers renflemens de la montagne, sont régulières et susceptibles d'une bonne défense. La ville est petite, mais bien percée; les maisons sont propres et se louent très-cher, à cause de l'affluence des étrangers que le commerce attire. Si aucun édifice remarquable ne provoque l'attention, le voyageur, attristé de la solitude des villes de l'Italie centrale, se plaît du moins au spectacle d'activité et d'industrie que lui offre Civitâ-Vecchia, où dix mille habitans se pressent dans un étroit espace et se livrent à des spéculations qu'alimentent l'exportation de la plus grande partie des produits du pays et l'arrivage des denrées étrangères. Ce port est d'ailleurs l'unique relâche entre Naples et Livourne; aussi pendant la dernière guerre le commerce avait tant d'activité, qu'il y est entré dans un espace de six mois, durant l'année 1810, onze cent seize bâtimens ou barques de cabotage. En tout temps cette place a des avantages de position qui assurent sa prospérité, de sorte que plusieurs maisons de commerce y ont acquis une fortune considérable, et jouissent d'un crédit solide sur tout le littoral. L'air de Civitâ-Vecchia est médiocrement sain; il est tout-à-fait mauvais dans les campagnes environnantes.

Civitâ-Vecchia occupe l'emplacement de Centum-Cellæ, maison de campagne de Trajan. Ce prince y fit construire un port, et Pline le jeune, qui fut invité à visiter cette retraite, décrit ainsi les travaux qui s'exécutaient sous ses yeux. (PLINE, *l.* XXXI.)

« Le côté gauche du port est soutenu par un ouvrage fort solide. On travaille maintenant au côté droit. Au devant est une île qui rompt l'impétuosité des flots que les vents pourraient y pousser avec trop de violence, et qui des deux côtés assure et facilite l'entrée des vaisseaux. On édifie cette île d'une manière surprenante. De grands navires y transportent d'énormes rochers qui, jetés continuellement les uns sur les autres, se placent par leur propre poids et se tiennent entre eux en formant une digue. Déjà s'élève et paraît une crête pierreuse qui brise et rejette au loin avec un grand fracas les flots qui la viennent heurter. Des constructions couvriront ces rochers, et dans la suite des temps feront ressembler cet ouvrage à une île naturelle. »

Ces jetées existent encore : l'île voit les vagues se briser sur sa crête, et elle protége le port contre les vents du large. Entre le môle ou anté-muraille, et les digues latérales, deux entrées, donnent passage, par tous les vents, aux plus gros navires de commerce, et même à de petites frégates. Ainsi l'œuvre de Trajan est encore intacte, et son nom est béni, depuis dix-sept cents ans, par les navigateurs. Ce système de construction de ports, sur des plages que la nature n'avait pas préparées à servir d'abri, a été appliqué fréquemment par les Romains et imité par les Italiens du moyen-âge. Ainsi, à Ancône, à Gênes, à Livourne, on voit des ports fermés par une digue lancée au milieu des flots, et récemment à Cherbourg et à Plymouth le même principe a été appliqué sur une immense échelle.

Sur le môle de Trajan s'élève un phare, et sur la jetée orientale une citadelle, bâtie par ce Michel-Ange Buonarroti, qui fut à la fois ingénieur et peintre, architecte, poëte et sculpteur. A l'occident du port est un bassin de carénage, contenant quelques vieilles galères, et sur les quais sont construits des bâtimens assez vastes, qui avec les galères servent de bagnes. C'est là qu'en 1810 étaient entassés quinze à dix-huit cents forçats qu'on employait aux travaux du port et des fortifications, et à tisser de grossières étoffes de coton.

La ville, bâtie par Trajan, ne résista pas plus que les autres villes aux attaques des barbares, et fut ensuite détruite par les Sarrazins. Le pape Léon IV la reconstruisit, et le commerce la fait fleurir depuis cette époque. Sous le rapport des arts, Cività-Vecchia offre fort peu de choses remarquables. La grotte des Serpens, à quelque distance de cette ville, est plus renommée qu'elle ne mérite. S'il s'y fait quelques guérisons, elles sont dues sans doute à la vapeur sulfureuse qu'on y respire, et non pas à ces prétendus serpens qui venaient lécher les plaies des malades, au rapport du P. Labat. La célèbre mine d'alun, *alumière*, qui est à trois lieues au nord-est de Cività-Vecchia, près de la Tolfa, est la plus abondante de l'Italie. Ses produits sont connus dans le commerce sous le nom d'alun de Rome.

A quatre lieues au nord de Cività-Vecchia, on trouve Corneto, petite ville remarquable par des restes curieux d'antiquités étrusques qui en sont peu éloignés. A une lieue au nord-est une petite colline appelée Cività-Turchino, où l'on croit qu'était autrefois la ville célèbre de Tarquinia ou Tarquinium, une des douze capitales des Étruriens : ce n'est plus aujourd'hui qu'une vaste campagne. On y a trouvé en différens temps des inscriptions, des médailles et d'autres restes pré-

cieux. Le prince de Canino s'est occupé avec ardeur à faire des fouilles dans le territoire de Tarquinia. On doit à ces savantes recherches la découverte du tombeau représenté (Pl. 134).

A mesure que j'approchais d'Acquapendente les sites devenaient de plus en plus animés. Le bruit des cascades m'avertit bientôt que je touchais au terme de mon voyage.

La petite ville d'Acquapendente, la dernière des états romains, située sur une hauteur escarpée, me parut fort pittoresque. Elle était l'Aquula des Anciens; son nom dérive des nombreuses sources d'eau que l'on rencontre dans son voisinage.

En quittant Acquapendente, la route parcourt une plaine volcanique jusqu'à San-Lorenzo-Nuovo (Saint-Laurent-le-Nouveau); c'est un petit village, élégant, d'une propreté et d'une construction charmantes. On y respire un air excellent; l'eau y est aussi fort bonne. La fondation de ce village est due à Pie VI, qui voulait, par un soin charitable, ménager aux habitans de San-Lorenzo-Rovinato une retraite bien plus saine que leur patrie, où l'air est empesté. Aussi se sont-ils empressés de profiter de l'ouvrage du pontife; ils peuplent en grande partie le village nouveau.

Non loin de San-Lorenzo-Nuovo, un peu plus du côté de la montagne, on découvre les murs de Bolsène. C'est l'ancienne Volsinii, la plus importante des douze grandes cités étrusques, détruite par les Romains, et de laquelle ils se vantent d'avoir emporté deux milles statues, environ deux cent soixante-cinq ans avant Jésus-Christ. Dans le temps où Pyrrhus, roi d'Épire, faisait la guerre à Rome, Volsinii était parvenue au plus haut point de luxe et de corruption; elle était si énervée qu'on vit des esclaves à la tête du gouvernement. Les habitans furent alors obligés d'invoquer l'appui du sénat pour châtier les rebelles et leur faire rendre un pouvoir usurpé par des mains odieuses. Telle est l'origine de la soumission de cette ville d'Étrurie aux aigles romaines.

Une déesse étrusque, Portia, était principalement adorée à Volsinii; suivant Tite-Live, le peuple marquait les années en fixant des clous dans le temple de cette divinité. Les restes de cet édifice sont encore visibles à Bolsène. Les ornemens en style étrusque, qui appartenaient jadis au temple, ornent maintenant le fronton de l'église paroissiale de la ville, derrière laquelle on aperçoit un sarcophage ancien qu'on attribue aux Romains. Dans les environs subsistent les restes d'un amphithéâtre; la quantité de colonnes, de chapiteaux, de mosaïques, les débris en tous genres épars çà et là, ont fait supposer que ce lieu avait autrefois servi d'emplacement à quelque cité romaine, et que l'ancienne ville étrusque avait son siége sur une éminence voisine de Bolsène. Il est bien difficile de rien préciser à cet égard. Qui ne sait combien dans de pareils sujets l'hésitation est fréquente! Peut-on affirmer que Babylone occupait en réalité la rive droite de l'Euphrate? N'était-ce pas aussi bien la rive gauche? Palmyre était-elle bien là où nous retrouvons ses ruines? A toutes ces questions le doute seul peut répondre. Les fleuves se déplacent, les villes, même celles qui n'ont pas cessé d'être debout, ont elles-mêmes changé de siége depuis leur fondation : Paris, jadis posé sur l'île de la Cité, a passé le fleuve pour aller s'asseoir sur les rives dont il s'éloigne chaque jour : Rome, perchée sur les collines dont elle

se composait uniquement autrefois et sur lesquelles était concentrée toute son activité, est descendue depuis peu tout entière dans le Champ-de-Mars, où elle vit et se meut aujourd'hui. Ainsi, hommes et choses obéissent sans cesse à ce principe universel du mouvement, qui semble la première des lois naturelles!

Dans l'église de Santa-Cristina eut lieu le fameux miracle qui nous a vallu ce célèbre tableau de la messe de Bolsène, prodige de Raphaël, qui n'est guère moins étonnant. Un prêtre doutait de la présence réelle de J.-C. dans l'eucharistie; il allait consacrer l'hostie, lorsque, tout à coup, il lui voit répandre du sang sur le corporal. Tel est le sujet de ce chef-d'œuvre où le peintre d'Urbin s'est montré aussi grand coloriste que savant dessinateur. On montre encore dans une humide et sale chapelle l'endroit où le sang tomba : ce lieu a été couvert d'une grille.

Le coteau de Bolsène, assemblage curieux de colonnes basaltiques noires, dures, sonores, diverses de forme, et couronnées d'arbustes, est pittoresque et fort intéressant sous le rapport géologique.

Les bords du lac sont ravissans. Comme les anguilles paraissent devenues plus rares, et qu'on ne les pêche, m'a-t-on assuré, qu'au printemps, je n'ai pu juger des matelotes d'anguilles au vin blanc chantées par le Dante. Le pape Martin IV expiait, dit-il, par le jeûne, le plaisir que lui donnait ce mets délicat.

. . . . E purga per digiuno
L'anguille di Bolsena in la vernaccia.
PURGAT., XXIV, 22.

L'isola Bisentina et l'isola Martana qui, au rapport de Pline, étaient flottantes de son temps, dans le lac Bolsène, sont aujourd'hui fixées. Personne d'ailleurs ne les habite plus. Autrefois elles étaient pompeusement visitées par Léon X, qui, après avoir chassé aux environs de Viterbe, venait en automne s'y livrer à la pêche, seul rapport, dit avec malice M. Valery, que le magnifique pontife eût avec les premiers apôtres.

C'est dans l'île Martana, la plus petite et la plus âpre, que fut reléguée la grande reine des Goths, Amalasonte, l'unique fille de Théodoric; elle y périt, par ordre de son second mari, Théodat. La tradition prétend indiquer les restes du petit château où Amalasonte était enfermée, ainsi que la trace d'un escalier taillé dans le roc et qui descendait jusque sur le rivage.

Au nord-est de Bolsène, à l'endroit où le *Clanis* reçoit la petite rivière della Paglia, s'élève *Orvieto*, anciennement Herbanum, rendu célèbre par la bonté de ses vins. Les nombreux voyageurs qui ne parcourent que les grandes routes, et dont la poste est l'itinéraire, ne connaissent guère d'Orvietto que son excellent vin blanc, et cependant cette ville petite et pittoresque a sur son roc escarpé l'un des plus riches et des plus curieux monumens de l'art en Italie, sa cathédrale, fondée en 1290, en mémoire du miracle de Bolsène. Ce monument est peut-être l'ouvrage le plus remarquable du temps; il indique les premiers pas vers le renouvellement de l'architecture. L'architecte, Laurent Maitani, était de Sienne; il paraît qu'après avoir donné les dessins, il était retourné chez lui, et ne suivait que très-peu les travaux, puisque les habitans d'Orvieto l'astreignirent à la résidence en 1310, le mirent à même, par un traitement suffisant, d'y faire venir sa famille, et lui

accordèrent les distinctions et les priviléges des autres citoyens.

Telle était l'ardeur avec laquelle ils tenaient à pousser l'élévation de leur pieuse et nationale construction, qu'un salaire fut accordé l'été à ceux qui apportaient de l'eau aux ouvriers, afin qu'ils ne fussent point détournés de leur tâche. La façade, une des plus belles et des plus richement ornées de toutes celles des églises d'Italie, a souvent été frappée du tonnerre, et les grands tableaux en mosaïque, de la partie supérieure, ont été presque entièrement renouvelés à la fin du dernier siècle. On voit sur cette façade, dont on attribue faussement les sculptures à Nicolas de Pise, le Jugement dernier, l'Enfer, le Paradis, sujets traités avant l'apparition de *la Divina Comedia*, et si admirables de verve, de fécondité et d'imagination.

Les stalles du chœur, merveilleuse mosaïque de bois, sont l'ouvrage d'artistes siennois des quatorze et quinzième siècles.

Les peintures de l'église sont dues à divers auteurs estimés, tels que Gentile da Fabriano, Pomarancio, Thadée Zuccari, Muziano au pinceau facile et expressif. On voit une fresque qui remonte à l'année 1417.

Les grandes fresques sur bois de la chapelle de la Madone de San-Brizio furent peintes en 1499 par Luc Signorelli, âgé alors de près de soixante ans. «Le Jugement dernier, dit M. Valery, si remarquable de goût, de dessin, d'expression, de science anatomique, explique la chapelle Sixtine qu'il a précédée de quarante ans, et Michel-Ange qui l'avait étudié..... Cette chapelle de San-Brizio offre un singulier mélange d'idées chrétiennes et de souvenirs païens, car on y voit aussi les portraits à fresque de Virgile, d'Ovide, de Sénèque, de Stace, de Claudien; le premier bien conservé, en cheveux blonds bouclés et couronnés de lauriers; la descente d'Énée aux enfers, qu'un tombeau récent d'évêque a fort endommagée; le combat d'Hercule et des Centaures; Persée et Andromède; l'enlèvement de Proserpine; Orphée et Eurydice, et autres sujets mythologiques; Diane, Pallas, Vénus, et de lascives nudités, dont une partie même a dû être cachée par une boiserie».

A la vue de cette antiquité sacrée et profane ainsi rapprochée, on dirait que le génie des lettres et des arts avait produit alors une sorte de restauration poétique du polythéisme, et que les deux religions, comme aux premiers temps du christianisme, se retrouvaient de nouveau en présence.

Le reliquaire, servant à renfermer le saint corporal de Bolsène, a la forme de la façade du dôme. Les figures, ornemens et peintures en émail, sont un travail précieux de l'orfèvre siennois, Ugolin Vieri, et portent la date de 1338. On y remarque la louve allaitant Romulus et Rémus, l'artiste, ayant voulu rappeler sur son merveilleux ouvrage un emblème de sa patrie. On sait en effet que la nourrice de Romulus avait été reprise dans le moyen-âge, comme armes, par la république de Sienne, qui se prétendait colonie romaine.

Divers sculpteurs et architectes modernes ont successivement ajouté à l'embellissement de cette cathédrale du treizième siècle. Entre autres beaux ouvrages, les quatre évangélistes et les ornemens de la magnifique chaire en bois, un saint Thomas, portrait vivant de l'artiste, sont d'Hippolyte Scalza d'Orvietto, digne élève de Michel-Ange, qui fut chargé pendant long-temps pour cent écus par an de la

direction des travaux de la cathédrale. Michel-Ange, ce grand artiste du seizième siècle, si mal payé par ses compatriotes, qui traitaient plus magnifiquement des artistes étrangers d'un talent inférieur, finit par obtenir les deux cents écus des précédens architectes du dôme; mais il lui fut défendu de découcher d'Orvietto sans la permission du conseil général, dont il devint, il est vrai, par la suite, un des cinquante membres.

Je n'oubliai pas de voir le merveilleux puits à deux escaliers en spirale, l'un au-dessus de l'autre, creusé dans le roc par Antoine San-Gallo, lorsque Clément VII s'était réfugié à Orvietto en 1528, après le sac de Rome. Notre Benvenuto Cellini nous apprend qu'il grava la médaille par laquelle le pontife voulut immortaliser le souvenir de cette fondation philanthropique[1].

Après quelques milles de route au travers d'une contrée couverte de rochers basaltiques, et parsemée de bouquets de bois, j'aperçus sur une colline isolée, la ville de Montefiascone. La cathédrale, coupole à huit pans, d'une fort belle proportion, dont la circonférence forme la totalité du temple et un ensemble des plus élégans, est attribuée à San-Micheli. Montefiascone est remarquable par l'excellence de ses vins : on connaît l'histoire de ce voyageur allemand qui, s'étant arrêté dans cette ville pour s'y reposer quelques instans, demanda à boire du vin du pays. Charmé de son goût délicieux, il en prit en si grande quantité qu'il mourut au milieu de ses libations excessives.

Entre Montefiascone et Viterbe, la route est vraiment affreuse. Non loin de la dernière de ces deux villes on trouve un lac, dont les eaux chaudes répandent des exhalaisons sulfureuses.

Viterbe me parut une ville propre, pittoresque, bien bâtie et assez déserte. Elle a un beau pavé de larges dalles, du genre de celles qu'on voit à Florence. On suppose que Viterbe occupe l'emplacement du *Fanum Voltumnæ*, lieu célèbre autrefois par la réunion solennelle des habitans de l'Étrurie dans les affaires de haute importance. La ville moderne est située à la base du mont Cimino; elle est flanquée de distance en distance d'un nombre considérable de tours qui lui donnent de loin une apparence toute guerrière. A l'entrée des portes on me fit observer le couvent de dominicains *di Gradi*, remarquable par sa belle construction, une charmante fontaine, couverte d'une treille supportée par des colonnes, ainsi que l'aquéduc antique qui commence près de là. On m'apprit qu'un ancien seigneur du pays, enterré dans le couvent auquel il avait légué de grands biens, avait ordonné, par son testament, que l'on divisât son corps en sept morceaux pour faire allusion aux sept péchés capitaux, dont, à ce qu'il paraît, le défunt se reconnaissait grandement coupable.

La belle fontaine, dite *Fontana Grande*, construite de 1206 à 1279, et très-ornée pour le temps, reçoit en abondance l'eau d'un aquéduc antique. Elle justifie le premier surnom de Viterbe, appelée la ville aux belles fontaines et aux belles filles.

Le palais communal, commencé en 1264 et terminé sous Sixte IV, a dans sa cour une petite fontaine très-élégante, ainsi que de beaux tombeaux étrusques, d'une grandeur peu commune; on y voit des inscriptions et des figures en relief. Les fresques histori-

[1] *Vie de Benv. Cellini*, traduite par D.-D. Farjasse, t. 1er, p. 203.

ques et topographiques de Balthazar Croce, digne élève d'Annibal Carrache, et imitateur du Guide, dans la salle dite académique, sont faciles, harmonieuses, naturelles. Le cabinet académique, formé en 1821, offre plusieurs vases, sarcophages et autres antiquités étrusques et romaines, parmi lesquelles on distingue deux grands et beaux tombeaux en terre cuite, ornés de figures à demi couchées sur le couvercle. Dans la salle des tableaux, est une *Madone et saint Joseph*, de François Romanelli.

Viterbe contient plusieurs églises. Les unes sont belles d'architecture, comme l'antique basilique *de Sainte-Marie-della-Verità;* les autres se font remarquer par de précieuses peintures.

Sur la façade de la petite église Saint-Ange, *in Spata*, est un beau sarcophage romain, avec un bas-relief représentant une chasse au sanglier. Au-dessus du sarcophage, une inscription porte qu'on y a enseveli la belle Galiana, donnée, par les anciennes et romanesques chroniques de Viterbe, comme la plus belle femme de son temps, Hélène du douzième siècle, qui alluma la guerre entre Rome et la république de Viterbe. On rapporte, dit M. Valery, que la victoire resta aux troupes viterboises, et que les Romains, en se retirant, ne demandèrent dans la capitulation que de pouvoir contempler une dernière fois Galiana, qui leur fut en effet montrée de l'une des fenêtres existant encore à l'extérieur d'une vieille tour de l'ancienne porte Saint-Antoine. Viterbe, à des époques bien diverses, semble avoir été le théâtre des aventures de la beauté. Une Française, qui ne devait point le céder à Galiana, y fut prisonnière en 1799, après la retraite de notre armée; mais suivant Courrier, le satirique chroniqueur de la campagne, elle fut reprise avec la place.

R.

A côté de la cathédrale, l'ancien palais de l'évêque, monument du treizième siècle, conserve la grande salle où fut tenu le conclave qui donna la tiare à Martin IV, après les plus vifs démêlés. Quand il vint à aspirer à la papauté, les cardinaux, assemblés à Viterbe depuis six mois, étaient divisés en deux factions, celle des Ursins, parens du dernier pape, ennemis du roi Charles, et celle de ce prince, à la tête de laquelle se trouvaient les Annibaldi, dont la famille était la plus puissante de Rome. Richard, leur chef, fit soulever le peuple de Viterbe, et mit en prison les deux cardinaux, Mathieu et Jourdain des Ursins. Les autres, intimidés et plus dociles, se déterminèrent enfin à nommer le cardinal Simon, qui résista à son élection, jusqu'aù point de faire déchirer son manteau quand on voulut le revêtir de celui de pontife. Il prit le nom de Martin IV. On montre encore dans le palais où la nomination se fit la partie où le toit avait été enlevé par ordre du capitaine Raniero Gatti, afin de forcer les dix-huit cardinaux de ce lent conclave à hâter l'élection, et l'on garde à l'archive communale une demande curieuse de ces cardinaux, dont les rations de vivres avaient été diminuées. Par cette pièce curieuse, datée du palais *Sans-Toit* de Viterbe, ils sollicitaient la permission de laisser sortir quelques-uns de leurs collègues malades. On sait qu'un des premiers actes de son pontificat fut l'excommunication de Michel Palhéologue, empereur d'Orient, dont il refusa même de recevoir les ambassadeurs. Rappelons enfin que de son temps eut lieu l'horrible massacre des Français (29 mars 1282),

connu dans l'histoire sous le nom de Vêpres Siciliennes, et que nous avons raconté dans notre voyage de Sicile.

La jolie fontaine de la place aux herbes, l'une des quatre belles fontaines de Viterbe, a mérité d'être attribuée à Vignole.

Le palais de Saint-Martin, appartenant à la famille Doria, possède un superbe escalier en limaçon, praticable pour les voitures jusqu'aux étages supérieurs. C'est là que se trouve le beau portrait de la fameuse dona Olympia Maldalchini-Pamfili, nièce du pape Innocent x. Dona Olympia possédait à Rome le palais Pamfili, que ses richesses exposèrent plus d'une fois à être pillée par le peuple. On rapporte à ce sujet un fait assez curieux. Le 5 octobre 1654, comme Olympia s'apprêtait à recevoir la visite de son oncle, elle s'aperçut qu'il lui avait été fait un vol considérable de perles, d'or et de pierreries. Peu de temps après, elle reçut une lettre du voleur, qui lui donnait les détails de son larcin, prétendait qu'elle devait lui être fort obligée de ce qu'il n'avait pas tout pris, et finissait par l'engager à mieux serrer ce qui lui restait. Il joignait à sa lettre la restitution de deux mille écus. Le pape, pour consoler un peu sa nièce, lui fit don de trente mille piastres.

A Viterbe, on me fit voir le lit d'Olympia, ses riches mules de brocard aux talons élevés, et une partie de son ameublement de cuir avec des ornemens imprimés en or. La tradition du pays n'est point favorable à la mémoire de celle qui posséda autrefois ces divers objets. On prétend que ceux qu'elle appelait à ses furtifs rendez-vous disparaissaient dans une trappe, comme les amans de Marguerite de Bourgogne, ce nom historique, si copieusement exploité de nos jours par le drame et le roman.

De Viterbe à Ronciglione, la route traverse une partie du mont Cimino, au milieu de fleurs et d'une végétation odoriférante ; presque partout elle est ombragée de noyers, de chênes et d'une multitude d'autres arbres. A la base du Cimino, non loin de Ronciglione, le lac de Vico, anciennement Lacus Ciminus, est environné de toutes parts d'une suite de collines richement boisées. Le lac forme un magnifique bassin d'une lieue et demie à peu près de circonférence : là, dit-on, se trouvait à une époque reculée un volcan qui précipita dans les profondeurs du lac une ville bâtie sur les éminences environnantes, et nommée Succinium. On ajoute que la forêt du Cimino, que les anciens auteurs représentent dans leurs écrits comme un lieu dangereux et impénétrable, occupait, dans une étendue fort considérable, tout le pays d'alentour.

Non loin d'une vallée tout-à-fait pittoresque s'élève Ronciglione, ville située sur un sol aride. On y néglige entièrement l'agriculture. Point de cette activité qui signale les travaux des champs : à peine quelques voyageurs suffisent-ils pour empêcher de croire que ce pays est inhabité. C'est que la mal'aria commence, dans ce lieu, à faire sentir sa funeste influence, pour se répandre ensuite dans toute la campagne de Rome.

Après avoir quitté Ronciglione je visitai Sutri, qui remplace l'antique Sutrium, ville d'Étrurie. Sutri est remarquable par ses tombeaux creusés dans la roche volcanique, et surtout par son admirable amphithéâtre, également taillé dans le roc, sans aucune construction. C'est (du moins on le suppose) un ouvrage étrusque de mille pas de circonférence, et qui conserve

encore tous ses corridors, ainsi que six rangs de gradins. Auprès de ce singulier monument sont des grottes également taillées dans le roc, où sans doute on gardait les condamnés et les animaux destinés aux plaisirs des Sutriens.

Sutrium était, comme nous l'avons dit, une des principales villes des Étrusques, quoiqu'elle ne fût pas au nombre des douze métropoles : après la prise de Veii et de Falerii, elle se soumit volontairement aux Romains; mais une armée, descendue des hauteurs du Cimino, les surprit dans cette récente conquête, et la leur enleva; les Romains, qui avaient des forces dans le voisinage, la reprirent immédiatement, et dans la même journée cette malheureuse cité changea trois fois de maîtres. Soigneusement fortifié, Sutrium devint avec *Nepete*, ou Nepi, le boulevart de Rome contre les incursions des Étrusques du Cimino, et cette place eut le triste honneur d'être le témoin et la victime des plus grands événemens de cette époque. En effet, les Étrusques, faisant de derniers efforts, vinrent sous ses murs en 441 livrer bataille aux Romains. Vaincus, mais non abattus, deux ans après ils choisirent le même champ de bataille, et Sutrium vit encore leur défaite. La forêt Cimiņienne, comme la forêt du Tasse (dit M. de Tournon dans son ouvrage que nous nous plaisons à citer), dépouillée des prestiges qui l'avaient défendue soixante-quatorze ans, fut occupée par les aigles, et Rome déborda sans obstacle sur l'Étrurie centrale quatre cent quarante-cinq ans après sa fondation. C'est à Sutri que plusieurs poëtes, qui ont précédé l'Arioste, ont placé le lieu de la naissance de Roland.

A deux lieues de Ronciglione, à travers des bois, des précipices et des rochers, s'élève le joli bourg de Caprarola, peuplé de trois mille habitans; il me parut mériter un examen approfondi. Les Farnèse choisirent ce site remarquable pour y construire une habitation digne de la grandeur à laquelle ils aspiraient. San-Gallo commença ce beau travail, qui fut terminé par Vignole : on le regarde comme le chef-d'œuvre de l'auteur *du Traité des cinq ordres*.

Le château de Caprarola est à mi-côte du Cimino : il domine le bourg, dont la vaste place et une belle rue alignée sont aussi l'ouvrage des Farnèse. Le château forme un pentagone régulier. Son aspect extérieur, d'un caractère à la fois majestueux, élégant et solide, semble tenir du palais et de la forteresse. Dans l'intérieur du pentagone est inscrite une cour circulaire. D'immenses substructions, revêtues de rampes majestueuses, servent de base à l'édifice qui repose tout entier sur des voûtes. Une des parties remarquables de ce palais, qui en offre un si grand nombre, est un escalier en limaçon plein de hardiesse et d'effet. Les diverses pièces consacrées chacune, soit à quelques traits historiques de la maison Farnèse, soit à quelque sujet allégorique, sont couvertes des peintures des frères Zuccari, et passent à juste titre pour leurs meilleurs ouvrages. Dans une des salles Thadée Zuccari a représenté l'entrée de Charles-Quint à Paris; à ses côtés on voit le trop confiant François 1er et le cardinal Farnèse. Les parois d'une salle voisine sont couvertes d'immenses cartes de géographie, peintes à fresque, et fort curieuses par la connaissance qu'elles donnent de l'état de la science à cette époque.

Les arabesques et les ornemens d'Antoine Tempesta ne manquent pas d'effet, quoiqu'ils ne soient pas très-

purs. Il s'est peint en haut de l'escalier, fuyant à cheval et déguisé en femme, comme on prétend qu'il avait tenté de s'évader, lorsqu'il fut repris non loin de là, et obligé d'achever son ouvrage.

On rapporte que saint Charles Borromée, ayant visité Caprarola en 1580, et paraissant presque scandalisé de sa magnificence, s'était écrié : *Che sarà il paradiso ! oh ! meglio sarebbe stato aver dato à poveri tanto danaro spesovi*..... « Que sera le paradis ? ne vaudrait-il pas mieux avoir donné aux pauvres tout cet argent qu'on a dépensé ici ? » Mais le cardinal Farnèse lui répliqua avec bon sens : qu'au lieu de donner cet argent aux pauvres il avait préféré le leur faire gagner. *Di averlo egli dato ai poveri a poco a poco, ma fatto glielo guadagnare con i loro sudori*..... On attribue une réflexion pareille à saint Charles lorsqu'il vint à la villa Lanti, habitation du magnifique cardinal Gambero.

Il n'y a pas bien long-temps, le palais de Caprarola, malgré son abandon, paraissait encore digne de son ancien renom. Le célèbre commentateur de Vitruve, Daniel Barbaro, le plus grand connaisseur de son siècle en architecture, ayant voulu examiner par lui-même et en détail un édifice que l'opinion exaltait au plus haut point, convint qu'il était même au-dessus de sa réputation : *Non minuit*, dit-il, *imò magnoperè vicit præsentia famam*. En présence de ce monument, sa renommée, loin de diminuer, se surpasse elle-même.

Au-dessus du château, la colline s'élève par une pente douce, et l'architecte a su profiter de cette heureuse disposition pour tracer de magnifiques jardins en terrasse, où les rampes, les pavillons, les murs couronnés d'élégans balustres, les fontaines ornées de statues, se dessinent sur des masses de sapins, de platanes et d'ormeaux. Si ces jardins, dans lesquels domine l'architecture et où les arbres et les gazons ne semblent destinés qu'à encadrer les productions de l'art et à faire valoir la blancheur des marbres, n'ont pas le charme de nos fraîches pelouses entourées de bosquets, où se groupent des arbres de divers feuillages ; ils ont néanmoins un caractère très-imposant. On comprend mieux en les parcourant l'époque à laquelle ils durent leur origine, époque où un goût élevé et une active recherche des beautés idéales présidaient à la renaissance des arts.

Une petite, élégante et gracieuse composition, qui ne fait pas moins d'honneur, peut-être, à Vignole, que son grand et savant palais, est le palazzuolo, ou casin de Caprarola. C'est un asile charmant, situé dans la partie haute des jardins, autrefois orné de fleurs, de vases, de fontaines, et d'une belle cascade. De la dernière terrasse on découvre un vaste et superbe horizon, dont le point le plus éclatant est la cime aiguë, azurée du Soracte, montagne isolée, détachée de la chaîne de la Sabine, majestueuse pyramide qui domine toute la campagne romaine, et qui semble encore, comme chez les Anciens, avoir un caractère poétique et sacré. A l'est s'éleve l'amphithéâtre des monts de la Sabine et de l'Ombrie. Au couchant, une suite de coteaux va s'étageant jusqu'au sommet du Cimino, et au nord l'horizon est fermé par les pentes verdoyantes de cette belle montagne. Là se trouve réunie une nombreuse population toute livrée à la culture. Des bois d'énormes châtaigniers se mêlent aux plantations. De toutes parts s'ouvrent des ravines

Granet del. Audot edit. Aubert sc.

Isola Farnesina nel Contado del antica Veii. *L'île Farnesine dans le territoire de l'antique Véïes.*

où la roche volcanique, facilement creusée par les eaux, prend les aspects les plus variés. Du milieu des fentes que présentent les rochers s'élancent des arbres, des arbustes, qui projettent leurs ombres sur les ruisseaux errans au fond des ravins. Les plateaux intermédiaires sont plantés d'oliviers, de vignes supportées par des érables, et sous cette végétation, flottante au gré des vents, croissent le blé, le maïs, le lin et les légumes. Cette contrée, peu connue, fournirait aux peintres d'inépuisables sujets d'étude.

Après avoir quitté le Soracte et ses points de vue, qui donnent si bien l'intelligence de l'histoire des premiers temps de Rome, on arrive à Cività-Castellana. Le premier objet qui frappe la vue est un aquéduc soutenu par deux étages d'arceaux, et jeté, pour ménager le passage de la route, sur un ravin d'une effrayante profondeur. Je fus tenté de répéter l'expérience de Simond. Ayant laissé tomber une pierre dans la Triglia du haut de ce pont, elle fut quatre secondes avant de frapper la surface de l'eau, ce qui donnerait deux cent quarante pieds d'élévation.

Voici la description que lady Morgan fait de Cività-Castellana : « Cette triste ville, à moitié déserte, est gardée par une citadelle qui n'a rien à défendre, car des malheureux et leurs chaumières ne sauraient tenter la cupidité. Toutes les mains sont tendues pour demander la charité à mesure que l'on monte les rues escarpées. Les églises et les femmes offrent la même apparence : les unes et les autres sont malpropres et couvertes de clinquant, et la dégradation, ainsi que l'avilissement, y sont plus visibles que l'indigence elle-même. Mainte muraille tombant en ruines, mainte fenêtre sans châssis, sont d'ailleurs des preuves irrécusables. »

C'est à tort qu'on a, pendant longtemps, considéré Cività-Castellana comme l'emplacement de Veii, cette antique et importante capitale de l'Étrurie. Les fouilles exécutées en 1811, qui firent découvrir un tombeau et plusieurs fragmens de statues, indiquent d'une manière précise la position de cette ville. Elle était située à l'orient du relais de *la Storta*, au-dessus d'un coteau séparé de la plaine par deux ruisseaux qui, réunis, forment la Cremera. La ville s'étendait sur un massif isolé, de près de deux milles de longueur, dont une des extrémités est occupée aujourd'hui par la ferme de l'Isola Farnèse (Pl. 135), qui, après avoir été une forteresse dans le moyen-âge, sert aujourd'hui de logement à un petit nombre de familles, et de centre à une exploitation agraire.

La position de Veii la rendait naturellement très-forte et facile à défendre, et en parcourant les ravins qui l'entourent comme d'immenses fossés, en relevant, par la pensée, les murailles qui couronnaient les crêtes des escarpemens, on comprend mieux la durée de sa résistance. La nature tendre de la roche sur laquelle s'élevait la ville, explique aussi le moyen mis en usage pour y pénétrer; car il fut facile de creuser une mine dans cette substance poreuse, à des hommes qui venaient de s'exercer à ouvrir le conduit souterrain du lac Albano. Ainsi le général habile, qui avait fait parler l'oracle, n'avait eu pour objet que de former ses soldats à l'art du mineur. On a déjà lu ces détails plus circonstanciés lorsque nous avons décrit le lac Albano.

Il y a d'ailleurs, dans la défense de Veii, quelque chose de plus que les avantages d'une bonne position. D'au-

tres villes, mieux situées encore, ont peu résisté, et les Veïens se sont maintenus libres trois cent cinquante-sept ans, malgré des guerres continuelles. « Souvent (je cite ici M. de Tournon), leurs fils, campés sur le Janicule, firent trembler les Romains, et à leur chute était attaché le destin de l'Italie centrale. De si grands résultats sont dus surtout au courage et au patriotisme des citoyens de ce glorieux avant-poste de l'Étrurie, et à l'excellence de leur constitution politique. Les Romains, charmés de la beauté de leur noble proie, se dégoûtèrent de leur ville, et voulurent porter leurs pénates dans ses murs. On les détourna de ce projet, en employant des motifs religieux; mais, peu après, la ville vaincue servit de refuge aux débris de l'armée battue près du ruisseau d'Allia, et dans le sein même de sa conquête Camille prépara les moyens de livrer sa patrie. » Il paraît que cette cité tomba ensuite dans l'oubli; mais Livie l'en tira, en y envoyant une colonie à laquelle appartiennent les monumens récemment découverts. La nouvelle ville périt à son tour, et long-temps on s'est disputé sur son emplacement.

A peu de distance de cette cité était la ville d'Aremutiæ, près de laquelle se trouvaient des bains sulfureux. La Cremera coule à travers cette contrée, dans un lit profond. En en suivant le cours, on cherche avec intérêt les traces de la forteresse, premier poste qu'occupèrent les Romains sur la rive droite du Tibre, et monument glorieux du patriotisme de cette illustre famille des Fabiens, qui l'éleva à ses frais, l'an 273, qui la défendit avec cinq mille de ses cliens, et y versa le sang de trois cents Fabiens; voilà comme le patriciat romain méritait ses honneurs!

En suivant cette direction, on rencontre à la fois la voie Flaminia et la vallée du Tibre, à côté d'une ancienne station romaine, appelée *Saxa rubra*, Rochers rouges, où les Veïens avaient possédé une forteresse, et qui, long-temps après, vit le combat entre Constantin et Maxence. Ici la vallée du Tibre est large et fertile: de vastes champs de blé, des pâturages verdoyans, l'occupent tout entière, et ses bords sont formés de coteaux peu élevés, mais à pentes rapides. Au milieu de la plaine on aime à retrouver, dans les *prati di Quinzio*, les champs que Cincinnatus labourait de ses mains victorieuses.

Je cueillis religieusement quelques fleurs sur cette terre, qui, suivant la belle expression de Pline, était heureuse d'être cultivée par un triomphateur, *gaudente (terrâ) vomere laurato et triumphali aratore*: belle pensée que l'esprit de Voltaire a voulu ridiculiser dans ces vers:

Lorsque les blés tenaient à grand honneur
D'être semés de la main d'un vainqueur.

Tant il est vrai que le goût et le génie ne s'accordent pas toujours ensemble. Je quittai avec peine le campo di Quinzio, où pas un monument, pas la moindre pierre ne rappelle au voyageur le nom de son illustre possesseur; mais je m'en consolai en pensant que les générations reconnaissantes, cette fois, avaient conservé depuis plus de deux mille ans le nom de Quintius Cincinnatus à ce noble héritage. Je fus bientôt à Rome, j'y rentrai par le ponte Molle et la place du peuple, que j'aurai l'occasion de décrire plus tard en parlant du mont Pincio.

Lorsque je repris mes investigations, ma première visite fut pour la basilique *di Santa-Croce in Jerusa-*

femme. J'eus occasion, en la voyant, d'apprécier la justesse des réflexions de l'Anglais John Eustace, auteur d'un Voyage en Italie. « Malgré l'abandon de la majeure partie des églises de Rome, dit-il, il y en a peu, bien peu qui ne présentent, dans leurs proportions, dans leur architecture, dans les matériaux qui les composent, enfin dans leurs ornemens extérieurs ou intérieurs, un caractère propre à exciter l'admiration du voyageur. Que celui qui aime les colonnades prolongées à perte de vue, les voûtes ambitieusement élevées jusqu'au ciel, les piliers massifs de granit, de porphyre ou de marbre, les pavemens nuancés des couleurs les plus variées et les plus gracieuses, les lambris enrichis de feuilles d'argent ou d'or, enfin les milliers de statues auxquelles l'artiste, par un talent merveilleux, a donné une trompeuse apparence de vie; que cet homme visite la Rome d'aujourd'hui, qu'il en parcoure les églises, les monumens religieux; c'est là seulement qu'il trouvera toute la magie de l'architecture sacrée, si puissante, que nulle cité actuelle ne saurait l'égaler, et qui n'est surpassée que par les prodiges de Rome ancienne. »

La basilique de Sainte-Croix à Jérusalem, qui, suivant Laoureins, remplace, dans une des plus agréables solitudes, *le boudoir de la maîtresse de Constance*, devenue pour nous Sainte-Hélène, fut élevée par Constantin, près d'un sessorium antique. Le *boudoir* d'Hélène se trouvait lui-même sur les ruines du temple de Vénus et de Cupidon. Ainsi, à l'une et à l'autre époque, l'amour y régnait heureux. Près de la grande porte de l'église, qui doit son nom à un morceau de la vraie Croix, rapportée de Jérusalem par sainte Hélène, on voit un bénitier magnifique. Il offre beaucoup de ressemblance avec ceux de la cathédrale de Sienne, et, comme eux, il est orné de sculptures en marbre du travail le plus fini. J'admirai aussi les belles colonnes de cette église; elles furent, dans les temps anciens, l'ornement du temple de Vénus et de Cupidon. Je ne pouvais surtout détacher ma vue de l'élégant sarcophage de basalte qui sert aujourd'hui d'autel au Dieu de la Croix. Huit belles colonnes de granit égyptien supportent le vaisseau de la basilique, où l'on me montra une fresque de Conrad Jaquinto, et une autre de Pinturicchio : cette dernière représente la découverte de la croix. Une chapelle souterraine, dédiée à sainte Hélène, offre des mosaïques antiques, qui excitèrent vivement ma curiosité. Je quittai la basilique, non sans me détourner de temps à autre pour admirer de loin sa belle position et son caractère solennel au milieu des jardins, des vignobles et des rochers qui l'environnent de toutes parts.

Les historiens ne sont pas d'accord sur le lieu qui donna naissance à sainte Hélène : Boronius et plusieurs auteurs anglais la font naître à Yorck, à Colchester et même à Trèves. L'opinion la plus générale est qu'elle vit le jour à Drepane en Bithynie. Le concile de Nicée ayant rendu la paix à l'empire, Constantin, son fils, voulut éterniser cette grande époque par la construction d'un temple dans le lieu même où fut accompli le mystère de la rédemption des hommes; Hélène, malgré son grand âge, se chargea d'exécuter cette pieuse résolution, et, sans s'arrêter aux embarras ni aux difficultés d'un voyage trop long, elle partit pour la Terre-Sainte en 325. Arrivée à Jérusalem, elle fit abattre les restes des temples des idoles, et jeter les fondemens d'une

église sur le calvaire même. En creusant, on découvrit des pièces de bois qu'on reconnut pour avoir appartenu à la vraie croix du Sauveur, et sainte Hélène s'empressa de les envoyer à Constantin, qui fit élever l'église consacrée depuis à l'adoration de ces saints restes.

La place de Saint-Jean-de-Latran offre le plus colossal et le plus beau des obélisques connus, élevé à Thèbes par l'illustre Thoutmosis II, ou si l'on aime mieux, le roi Mœris, le hardi créateur du lac. Cambyse, le farouche Cambyse, respecta cet obélisque; Constantin l'enleva; Sixte-Quint le fit retirer du sein des ruines du Cirque Majeur, et Fontana eut la gloire de le rétablir. Ce superbe obélisque monolithe, de granit rouge, couvert d'hiéroglyphes, d'une sculpture si parfaite, a été aussi chanté par le Tasse :

L'obelisco, di note impresso intorno.

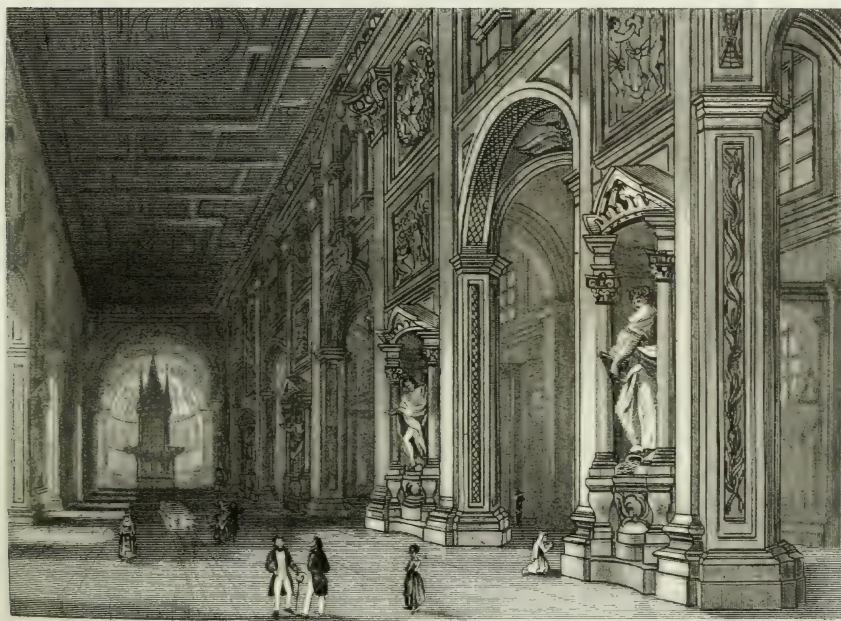
La façade théâtrale de Saint-Jean-de-Latran (Pl 138), élevée par Clément XII, est de l'architecture du Florentin Galilée. Sous le portique latéral, une grande et médiocre statue de Henri IV, par Cordier, fut décernée à ce roi si populaire en France par le chapitre, qui le considérait comme bienfaiteur de la basilique; ses descendans conservèrent le titre singulier de premiers chanoines de Saint-Jean. Le 13 décembre de chaque année, anniversaire de la naissance de Henri IV, il y avait chapelle dans cette église : l'ambassadeur de France y représentait, sur une estrade, le roi très-chrétien. On citait à Rome le bon goût avec lequel M. le duc de Laval présidait cette cérémonie.

Saint-Jean-de-Latran est la cathédrale régulière de l'évêché de Rome; telle est sa supériorité sur tous les autres édifices du même genre, qu'on la nomme le siége de la papauté, « la mère de toutes les églises de Rome et du monde ». Elle eut Constantin pour fondateur; mais, depuis ce prince, elle a été successivement restaurée, détruite et rebâtie en entier. Sa grandeur répond parfaitement à son ancienneté et au rang distingué qu'elle occupe, et la richesse de ses ornemens dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir de plus somptueux. Comme Sainte-Marie-Majeure, elle possède deux portiques, l'un consiste en une double galerie superposée et ornée de pilastres; celle qui est placée inférieurement est d'ordre dorique; la plus élevée d'ordre corinthien. C'est là que se place le souverain pontife lorsqu'il donne sa bénédiction solennelle (Pl. 138). Les critiques signalent quelques défauts dans le frontispice de la basilique; mais néanmoins ces légères imperfections ne lui ôtent rien de son apparence noble et majestueuse.

Le vestibule est une longue galerie parée de marbres diversement colorés. Cinq portes font communiquer cette partie de l'église avec l'intérieur proprement dit. La porte en bronze, du milieu, me parut supérieurement travaillée; elle provient de la basilique émilienne du Forum, et peut être considérée comme l'unique modèle des portes antiques, dites *quadrifores*. La nef principale est couverte par un des plus splendides plafonds que l'on connaisse, et dont l'auteur est le célèbre Borromiri (Pl. 138). Les douze colossales statues des apôtres étaient une belle entreprise de sculpture, qui fut mal exécutée. Les figures, selon la mode de cette époque, sont drapées et non vêtues, et les personnages ne pourraient faire un pas sans que leur

Vogel del.

S. Giovane di Laterano.

Piranesi del. Audot edit. E. Rouargue sc.

S. Giovane di Laterano. Roma. St Jean de Latran.

ajustement ne les abandonnât, et ne tombât à terre.

Anciennement l'édifice était soutenu par plus de trois cents piliers, et on adopta, lors des réparations, un plan qui, plus tard, fut également appliqué à celles de Sainte-Marie-Majeure. Mais par malheur ce plan, qui ne prévalut que trop, sacrifia une grande quantité de piliers, vénérables d'antiquité; d'autres furent creusés en forme de niches pour les statues de saints ou de saintes. Ces diverses modifications ôtèrent à la basilique son caractère primitif d'unité et de grandeur, en la divisant en une foule de petits compartimens d'un effet moins grandiose.

Je remarquai le maître-autel de bronze doré, quelques piliers qu'on dit avoir appartenu au temple de Jupiter Capitolin, ou même, suivant certaines versions, moins accréditées il est vrai, au temple de Jérusalem. Au-dessus de ces piliers j'examinai avec attention une fresque, représentant l'ascension du Christ dans le ciel. Ce bel ouvrage est du chevalier d'Arpino, dont la tombe se trouve dans l'église, ainsi que celle d'Andréa Sacchi et de Boniface VIII. Le monument funèbre de ce pape offre une fresque qu'on attribue à Giotto. Boniface est représenté ayant un cardinal à sa gauche et à sa droite, et publiant le premier jubilé en 1300.

La riche chapelle Corsini, le chef-d'œuvre de Galilée, se distingue par un bon genre d'ornemens et une grande sagesse d'ordonnance. Élevée à Saint-Andréa Corsini par le pape Clément XII, un de ses descendans, elle a la forme d'une croix grecque. Ses murailles sont revêtues de jaspe et d'albâtre, et décorées de bas-reliefs. Quatre statues représentant les quatre vertus cardinales attirèrent toute mon attention; on admire surtout *le courage*, de Rusconi. Laoureins, avec sa manière incisive et ce laconisme de style qui donne tant d'énergie à l'éloge ou au blâme, peint en deux traits de plume cette jolie chapelle Corsini, que nous décrivons en ce moment. « Voilà la chapelle Corsini !!! » L'architecture est élégante. Dans les ornemens, tout est de porphyre, de bronze ou d'or. Ce jour triste semble ajouter au silence. C'est un véritable tombeau dont les formes antiques s'unissent aux perfections du goût moderne La belle urne qui renfermait les cendres d'Agrippa au Panthéon, cache ici les restes mortels de Clément XII. Un autre tombeau, celui de Martin V, qui appartenait à la famille des Colonna, mort en 1340, est aussi déposé dans la chapelle Corsini. Avec ce pape, qui fut long-temps le but des épigrammes malicieuses des Romains, commence en quelque sorte l'histoire particulière de ce peuple toujours conquis, jamais possédé, et qui ne fut qu'un moment soumis à la France.

Le tabernacle gothique du maître-autel, monument curieux de l'histoire de l'art au quatorzième siècle, est dû à la munificence du célèbre pape français, Urbain V (Grimoard), dont il offre les armes, ainsi que celles du roi de France, Charles V, qui avait contribué à son élection; il contient parmi de nombreuses reliques les chefs de saint Pierre et de saint Paul, retrouvés par Urbain au commencement de l'année 1368, parmi les ruines de l'ancienne basilique incendiée. Ce pape, dont la foi vive égalait les lumières et la charité, après avoir passé toute une nuit avec les cardinaux à Saint-Jean-de-Latran, fit ouvrir le matin les portes à la foule impatiente, et lui montra les précieux chefs, découverte miraculeuse, qui valut aux Romains transpor-

tés de joie cent années et cent quarantaines d'indulgences, événement que l'on regarda en Europe comme l'un des plus éclatans du glorieux pontificat d'Urbain.

Parmi les nouveaux tombeaux de Saint-Jean-de-Latran, on remarque celui de l'abbé Cancellieri. M. Valery, qui a joui de la faveur d'être admis dans sa familiarité, a consacré à ce prélat quelques lignes d'éloges mérités. « Je me rappelle encore, dit-il, la jolie maison *al mascherone di Farnèse*, de cet homme remarquable dont l'érudition étendue, facile, infatigable et presque encyclopédique, est connue de tous les savans..... Là, sur un long canapé occupant tout un côté du salon, et devant lequel était une autre banquette, on voyait, sur deux files rapprochées, des cardinaux, des prélats en manteau court, des chefs d'ordre avec leurs amples vêtemens, des étrangers fixés à Rome par le goût de l'instruction, des professeurs, etc..... tous réunis par le plaisir des entretiens littéraires. La découverte d'une colonne, d'un temple, d'une inscription, d'une médaille, d'un manuscrit, devenait là un événement qui se discutait avec importance, gravité, souvent même avec passion : c'était pour cette société érudite ce que sont pour nous nos amendemens, nos adresses, notre majorité. Quoique les ecclésiastiques fussent les plus nombreux, il n'était point du tout question de querelles théologiques : le clergé romain a cette sorte de modération et de sécurité que donne la puissance, et il n'éprouve point la gêne d'un clergé aspirant et souffrant..... »

Le baptistère de Saint-Jean-de-Latran est un des plus anciens qui existent. On doit à Constantin ce monument, témoignage de sa magnificence et du mauvais goût de son époque. A travers un étroit portique, on pénètre dans un vaisseau octogone, dont le centre présente un large bassin de marbre; sa forme correspond à celle de l'édifice lui-même. Des degrés pratiqués dans le pourtour du bassin conduisaient autrefois les catéchumènes jusque dans le sein de l'onde régénératrice. Deux chapelles, situées aux extrémités les plus éloignées du baptistère, étaient destinées aux instructions religieuses. Au commencement de la période moderne de l'histoire de Rome, on faisait annuellement dans l'une de ces chapelles un baptême solennel, c'était vers la Pentecôte à peu près. Une cérémonie nocturne qui avait lieu à cet effet attirait l'affluence dans la basilique de Saint-Jean, et provoquait la ferveur des assistans avec bien plus d'énergie que n'aurait pu le faire l'illumination pure et radieuse d'un soleil éclatant. Laoureins pense à tort que cet usage subsiste toujours.

On suppose que Constantin reçut le baptême dans cette enceinte. Diverses inscriptions sont là pour attester ce fait dont l'église se glorifie. Simond cite à ce propos un trait de mœurs assez piquant : « Une grande fresque dans l'église représente la cérémonie de ce baptême, pendant laquelle une des figures du tableau paraît jeter des livres au feu. « Ce sont des livres protestans », dit gravement le prêtre qui nous conduisait ! »

Chaque année, le jour de l'octave de la Fête-Dieu, la procession de Saint-Jean-de-Latran, suivie des cardinaux, et quelquefois par le pape, traverse les salles du *grand hôpital* (situé sur la même place que la basilique), précédée de musique et de tambours qui ne cessent point de faire le plus grand bruit. Les malades elles-mêmes (l'hô-

Ferrari del. *Audot edit* *E. Rouargue sc.*

Roma. Scala Santa.

pital ne contient que des femmes), on aurait peine à le croire, réclament avec instance que l'on batte aux champs comme dans la rue. Le carreau des salles est jonché de fleurs ; les lits sont décorés de draperies de couleurs éclatantes ; les malades sont parées, et l'on fait pour ce jour-là un choix des plus présentables. Dans ce pays, les fêtes et les solennités pénètrent même au sein des asiles de la douleur, et jusqu'au chevet des mourans.

L'hospice que je viens de citer est le séminaire des sœurs grises, établies à Rome par Léon XII, institution dont le bon Pie VII avait eu l'idée à son retour de Paris, mais qu'il n'osa point tenter. Ces sœurs grises me rappellent une anecdote que je ne puis m'empêcher de raconter. Un jour que le chevalier A** entrait chez le pape Pie VII, il le trouva au milieu d'une multitude de lettrés. A la vue de notre compatriote, le pape éclata en louanges magnifiques sur notre nation ; puis il ajouta que, désirant introduire des sœurs grises en Italie, en Allemagne et dans l'Angleterre catholique, il avait demandé de nombreux renseignemens dans chacun de ces pays, et que, d'après les réponses qu'on lui avait faites, ce projet devenait impraticable. La femme italienne n'avait point assez de courage et de force morale pour se soumettre à tant de fatigues : l'Allemande était trop facile ; l'Anglaise ne manquait ni d'humanité ni d'exaltation, mais elle était trop prude et trop guindée ; la femme française seule possédait l'adresse, la confiance, la résolution, le commandement doux, la piété sévère, indispensables à un tel état. Depuis, sous le roi Murat, en 1810, des sœurs grises ont été établies à Naples.

A côté de Saint-Jean-de-Latran [1] se trouve la scala santa, l'escalier saint (Pl. 139). Cet édifice, orné d'un beau portique d'architecture de Fontana, conserve, selon une pieuse tradition, les vingt-huit degrés de la maison de Pilate, montés et descendus par le Christ pendant sa passion. Ces degrés, qu'on ne peut franchir qu'à genoux, ont été tellement usés par les fidèles, que Clément XII fut obligé de les faire recouvrir de planches épaisses qui, usées elles-mêmes, ont été plusieurs fois renouvelées. Certes il y a dans cette fatigante génuflexion une grande marque de soumission, telle qu'on la doit à la majesté divine ; j'en suis édifié ; mais le vassal faisant hommage à son seigneur, les deux genoux en terre, cet acte de dépendance est bien autrement humiliant que celui du chrétien devant Dieu. Au reste, César ne montait-il pas à genoux l'escalier du temple de Jupiter Capitolin ? On citait à Rome, en 1828, à l'occasion des degrés de la scala santa, un trait singulièrement choquant d'impertinence anglaise. Tandis qu'un vieillard et une vieille femme gravissaient lentement et avec peine les vingt-huit degrés, deux Anglais firent un pari au sujet de celui ou de celle qui arriverait le plus tôt, et pendant que ces supplians, qui ne se doutaient de rien, récitaient dévotement leurs oraisons, les deux voyageurs témoignaient leurs craintes ou leurs espérances avec un éclat aussi profane que s'il se fût agi d'une course de New-market.

[1] On suppose que ce nom de Latran dérive de Plautius Lateranus, personnage consulaire, enveloppé dans la proscription que Néron fit de Sénèque et de tous les autres conspirateurs. Le palais de Plautius, confisqué après sa mort, resta, d'après l'opinion la plus probable, en possession des empereurs, jusqu'au moment où Constantin en fit don à la basilique.

Quoi qu'il en soit, on va fort haut sur la scala santa, et pas du tout à son aise pour adorer une image que cache un épais grillage de fer. La partie supérieure de l'édifice est une chapelle qui ne s'ouvre que rarement et n'est guère accessible qu'au pape, aux cardinaux et au clergé. Elle contient la représentation antique et vénérée du Christ, haute de six pieds environ. Derrière cette chapelle est le fameux *sancta sanctorum*, chambre murée, ténébreux sanctuaire, sujet de contes populaires innombrables, et dont le mystère sacerdotal semble aujourd'hui peu digne du christianisme. Sixte-Quint fut, dit-on, curieux de voir ce qu'il y avait sous ces puissans verroux; il n'y trouva rien. Pompée avait eu la même curiosité chez les Juifs sur leur arche sainte; il la fit ouvrir et la trouva vide.

Non loin de la scala santa, on montre une arcade, ou mieux une tribune enrichie de mosaïques, et placée originairement dans le triclinium du palais pontifical de Saint-Léon. Ce monument était destiné à perpétuer la mémoire du sacre de Charlemagne, cérémonie exécutée par le saint avec tout l'appareil convenable à un si grand empereur.

Je me dirigeai ensuite vers l'emplacement qui supportait dans des temps antérieurs un de ces beaux édifices dont Rome est si prodigue. Je veux parler de l'amphithéâtre castrense qui fait maintenant partie des murailles d'Aurélien, réparées par Honorius. De la porte de Naples on aperçoit à merveille tout l'extérieur de cet amphithéâtre; et en se plaçant dans un jardin situé à droite de l'église Sainte-Croix à Jérusalem, on peut en découvrir l'intérieur. L'amphithéâtre castrense était réservé aux soldats qui s'y exerçaient à des luttes contre les bêtes féroces. « Serait-ce là que les légions romaines auraient appris à vaincre? » se demande un voyageur en décrivant d'une manière générale les cirques et les amphithéâtres. Nous croyons pouvoir répondre affirmativement à cette question. Le peuple de Rome fut toujours avide de jeux sanglans. Il n'est pas difficile de trouver dans l'histoire pourquoi il se montra primitivement cruel et farouche. La formation des premiers habitans, ramas de brigands et de meurtriers; la nécessité de se défendre contre une multitude de voisins jaloux de la présence des sujets de Romulus, les rendirent belliqueux et impitoyables : n'espérant point de grâces, ils n'en accordaient pas. La religion se ressentit de cette disposition des esprits. On adora plutôt Mars que Minerve; encore cette dernière ne représentait-elle point alors la bienveillance ni la modération, mais la prudence sous les traits d'une guerrière. Il n'était pas question alors de ce que nous entendons aujourd'hui par charité: cette expression, qui est étrangère à la langue latine, et le sentiment sublime qu'elle est destinée à traduire, ne datent en quelque sorte, dans leur complet développement, que de la naissance du Christ. Quand plus tard, de menacée qu'elle était, Rome devint menaçante, il ne lui fut pas aisé de se purger de cette humeur sanguinaire inhérente aux premiers habitans de la ville éternelle, et transmise presque intacte à leurs fils par une loi de succession que la nature observe presque constamment. De là, sans doute, la persistance des jeux du cirque à une époque déjà avancée, où maîtres du monde, les Romains n'avaient plus qu'à se montrer généreux comme on

l'est ordinairement quand on n'a plus à redouter les vaincus.

La Porte Majeure « Porta Maggiore », voisine de l'amphithéâtre castrense, s'appelait anciennement *Porta Prænestina*, parce qu'elle conduisait à Préneste. Son nom moderne est dû au voisinage de l'église de Sainte-Marie-Majeure, dont nous aurons bientôt occasion de parler. La Porta Maggiore est une des arcades du magnifique aquéduc de Claude. Plusieurs fois déjà nous avons parlé de ces interminables monumens, poursuivant à pas de géant leur course irrégulière au travers du désert. Je ne connais rien en vérité de plus imposant que les aquéducs de Rome; par l'extrême simplicité et la grandeur de leur plan, ils réveillent l'idée de l'immensité, et d'un pouvoir sans bornes à qui rien ne coûte. On le voit clairement, l'utilité a été le seul but que se sont proposé les fondateurs de ces édifices, sans égard à la beauté, et cependant rien de plus beau. Ces rivières, suspendues dans les airs, n'ont cessé pendant vingt siècles de verser leurs flots d'une onde pure dans les rues et dans les places publiques de Rome, lorsqu'elle était maîtresse des nations, et lorsqu'elle devint leur proie. Elles désaltérèrent Attila et Genséric, comme elles avaient désaltéré Brutus et César, comme aujourd'hui elles désaltèrent des mendians et des papes. Lorsque, pendant la désolation du moyen-âge, Rome avait presque cessé d'exister, huit de ces aquéducs tombèrent en ruines; mais il en reste encore trois, capables d'alimenter les nombreuses et magnifiques fontaines de Rome moderne; ce qui donne une idée de l'abondance des eaux d'autrefois, lorsque, suivant la belle et noble expression de M. de Châteaubriand, elles étaient amenées au peuple-roi sur des arcs de triomphe!

La belle ruine, mêlée de végétation, appelée *Minerva medica*, Minerve médicale, à cause de la célèbre Minerve au serpent que l'on y a trouvée, n'est point le théâtre anatomique imaginé par quelques antiquaires. Peut-être n'était-ce qu'un pavillon des jardins de Licinius, situés de ce côté. Cette construction du siècle de Dioclétien a perdu sa voûte qui s'est écroulée en 1828, ainsi que l'échafaud placé pour la soutenir, et elle n'est même aujourd'hui qu'une ruine de ruine, prête à succomber. On découvre que l'édifice avait un péristyle, dix fenêtres et neuf niches dont on a trouvé les statues. Ces décombres curieux et pittoresques ont servi long-temps de dépôt de fumier.

J'ai été fort étonné de trouver près du temple de Minerva Medica deux restes d'antiquité dont personne, excepté le doyen des voyageurs en Italie, le consciencieux Lalande, n'a tenu compte.

Dans la même vigne, dit-il, où est le temple de Minerva Medica, sont deux restes de tombeaux : le premier est celui de la famille Aruntia, c'est un colombarium composé de deux petites chambres, l'une qui n'a d'autre décoration que de petits frontons qui couvrent des niches où sont les urnes cinéraires, l'autre chambre est ornée d'un côté de colonnes doriques engagées dans le mur; il y a dans la voûte des arabesques et des compartimens où sont de petits tableaux en stuc; les arabesques sont très-jolies et les figures fort élégantes, mais un peu trop élancées. Le second tombeau ou colombarium n'a qu'une chambre, remplie dans tout son pourtour de niches avec des urnes, il y a de distance en

distance des inscriptions. Les ornemens de la voûte étaient peints et ne se distinguent plus.

Un monument plus curieux réclama bientôt mon attention : je veux parler de la basilique de Saint-Laurent, fondée, dit-on, par Constantin, vers l'an 330, dans une propriété (le *Fundus veranus*) de Cyriaque, dame romaine. On prétend aussi que l'emplacement de Saint-Laurent était occupé par un temple dédié à Neptune, dont on trouve encore de beaux débris. Cette basilique fut successivement restaurée par plusieurs pontifes, et principalement par Adrien Ier, qui ajouta, l'année 772, la grande salle située à l'occident. Honorius fit bâtir le portique en 1216. Adrien couronna dans cette église Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre, empereur latin de Constantinople, lorsqu'il passa par Rome, en allant prendre possession de l'empire.

Ce prince, appelé au trône d'Orient par les barons croisés qui ne tenaient guère que Constantinople et se sentaient pressés de toute part, ne put réunir que cinq mille hommes d'infanterie et de cavalerie quoiqu'il eût vendu ou engagé tous ses apanages. N'osant avec cette faible armée s'ouvrir un passage à travers la Bulgarie, il s'adressa aux Vénitiens pour faire le trajet par mer sur les vaisseaux de la république. Mais avant tout il voulut recevoir de la main du pape la couronne impériale. Le pontife opposa quelques difficultés, il craignit de porter atteinte aux droits du patriarche de Constantinople, et trouvait peu convenable de couronner en Occident un empereur d'Orient : il craignait plus encore que cette cérémonie ne fournît par la suite aux empereurs de Constantinople un prétexte pour étendre leurs prétentions sur la ville de Rome et l'empire d'Occident. Un expédient fut imaginé pour vaincre ses scrupules ; l'empereur Pierre et Yolande sa femme furent couronnés le 9 avril 1217, non pas dans la basilique de Saint-Pierre parce qu'elle était dans l'intérieur de Rome, mais dans celle de Saint-Laurent *hors des murs*.

En 1647, cette église fut réduite dans l'état où elle se trouve aujourd'hui. Le portique est soutenu par six colonnes antiques d'ordre ionique ; ces colonnes, ainsi que celles de la grande nef, ne sont pas du même diamètre, et les chapiteaux ne leur appartiennent point (Pl. 140). Les peintures du portique sont du temps d'Honorius III, et représentent plusieurs sujets relatifs à l'histoire de ce pape, de saint Laurent et de saint Étienne.

L'intérieur de l'église offre trois nefs. On voit d'abord, à côté de la porte principale, un sarcophage antique, orné d'un bas-relief représentant un mariage romain, qui sert maintenant de tombeau au cardinal Fieschi. Dans la nef du milieu sont deux tribunes ou *ambons* en marbre, qui servaient à chanter les évangiles et les épîtres. La tribune est la basilique, rebâtie vers l'an 578 par Pélage II : elle est décorée de douze superbes colonnes de marbre violet, cannelées, dont la plus grande partie se trouve enfouie sous terre ; les chapiteaux corinthiens sont fort beaux ; ces colonnes soutiennent un entablement composé de diverses pièces, dont quelques-unes sont fort bien travaillées ; on les a tirées de différens endroits. Au-dessus de cet entablement règnent douze autres colonnes plus petites ; les deux du fond de la tribune sont de porphyre vert. Le maître-autel est isolé, et orné de quatre colonnes de porphyre rouge, qui soutiennent un baldaquin de marbre. Sous cet autel,

Piranesi del.

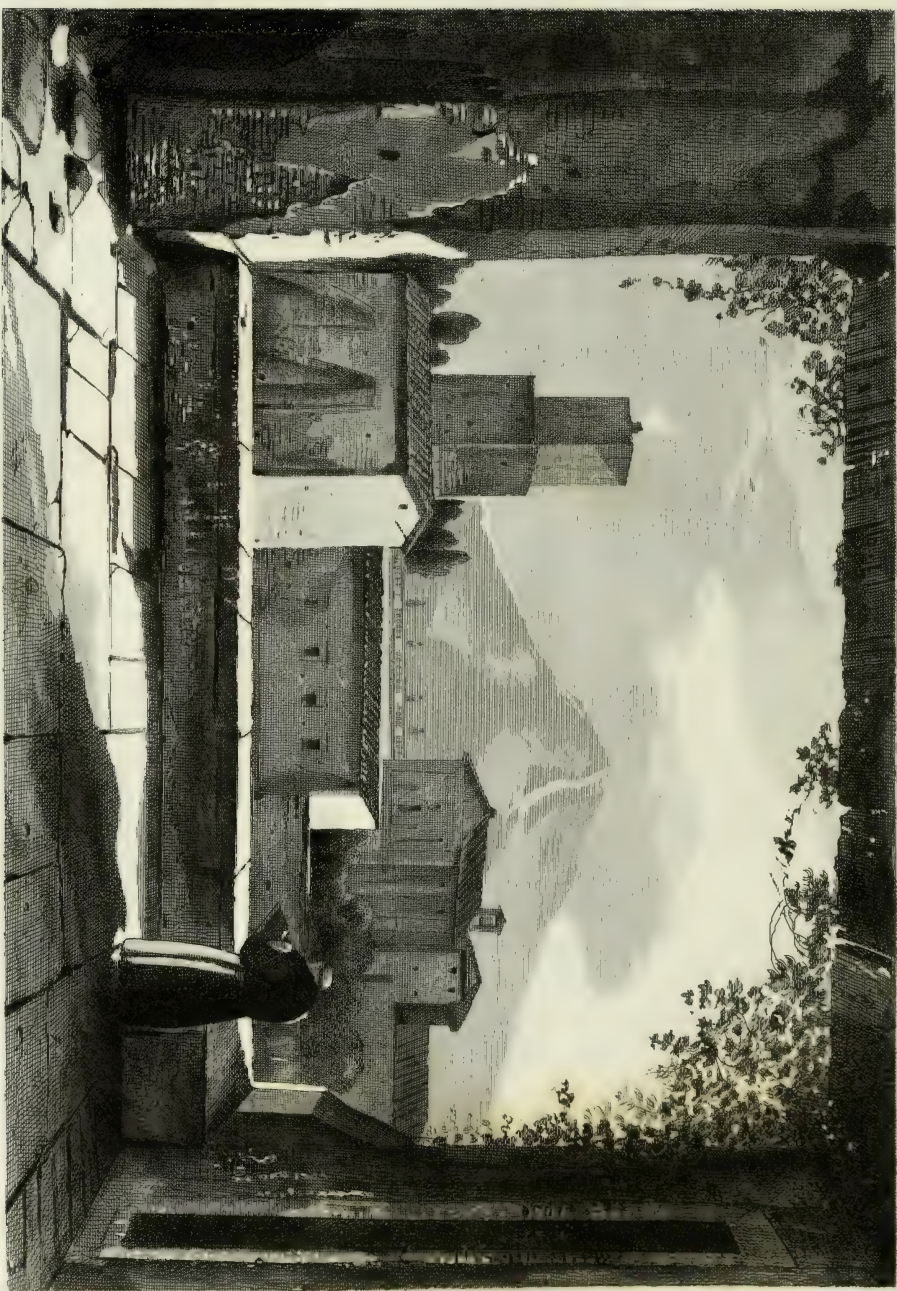
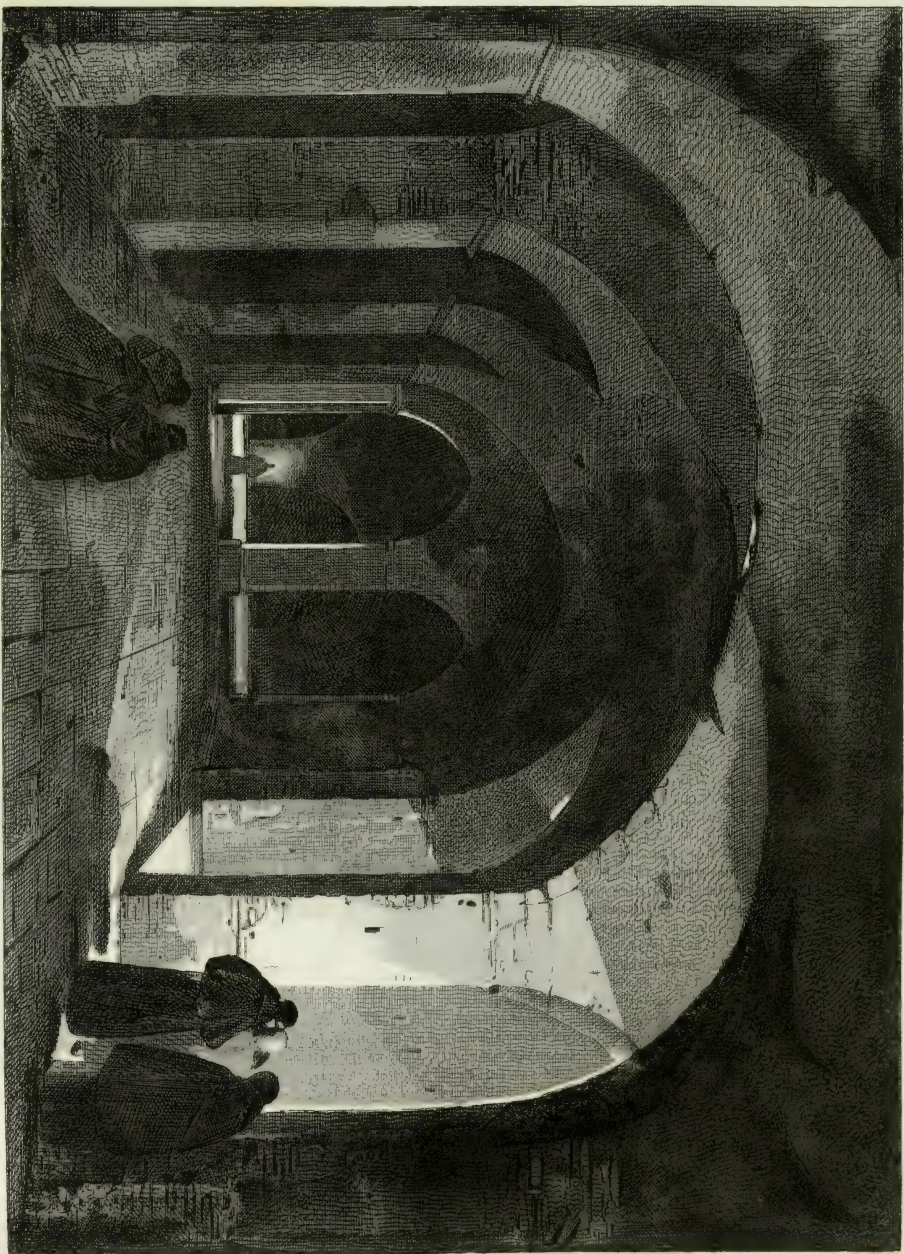
Roma. S. Lorenzo.

Rouargue del. Audot edit. E. Rouargue sc.

Roma. S. Lorenzo, Catacombe.

Granet del. Audot edit. Aubert sc.

Torre di Nerone. *Roma.* *Tour de Néron.*

Granet del — Audot edit — [illegible] sc.

Roma. Catacombe a S. Cosimo e Damiano.

une chapelle, appelée la confession de Saint-Laurent, renferme le corps de ce bienheureux, et celui de saint Étienne, proto-martyr. Enfin une chapelle souterraine qui communique au cimetière de Sainte-Cyriaque, complète l'ensemble du monument que nous décrivons.

Les catacombes de Saint-Laurent sont au nombre des plus curieuses de Rome; la planche 140 en donne une fidèle représentation : nous éviterons de les décrire ayant déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler de ce genre de sépulture dans le cours de cet ouvrage.

Prudence, dans une hymne fort longue, mais parsemée de grandes beautés littéraires, a retracé le martyre de saint Étienne. Vida a traité le même sujet avec la dévotion d'un évêque et l'enthousiasme d'un poëte. Je ne puis me refuser le plaisir de traduire un passage de Prudence, qui m'a toujours plu par le ton de tristesse qui y règne et les allusions harmonieuses à l'aspect de Rome. L'auteur suppose que le saint, voyant approcher sa mort, s'arrête sur les bords du Tibre, et dirige avec mélancolie ses regards vers l'Espagne, sa terre natale.

« Un jour il s'arrêta sur les rives du Tibre, cher à son cœur; il regardait les plages lointaines et l'immensité des mers, l'œil dirigé vers les lieux où le soleil se couche. Non, désormais, dit-il, je ne te reverrai plus, Espagne si riche en contrées fertiles! Je ne vous reverrai plus, ô fleuve de ma patrie, ni vous, parens aimés, qui peut-être nourrissez, mais vainement, l'espoir de mon retour! Et toi, ô Tibre, adieu! Collines du Latium, adieu! Adieu à vous, tombes des héros que j'ai longtemps honorés! Terre sacrée de deuil, adieu! »

Je n'eus garde d'oublier dans mes excursions les catacombes de Saint-Cosimo (Pl. 142), et la tour vulgairement appelée *Torre di Nero* (Pl. 141). Je ne m'arrêterai pas aux premières, parce que j'ai longuement parlé des catacombes en général, à l'occasion de l'église Saint-Sébastien. Quant à la Tour de Néron, on la fait voir dans la cour du monastère attaché à l'église de Sainte-Catherine de Sienne. Cette église a été érigée vers l'année 1563 sur les dessins de Jean-Baptiste Soria, et décorée de pilastres en marbre et de peintures fort élégantes. La Tour de Néron porte aussi le nom de Tour des Milices; on en attribue l'érection à Pandulphe de Suburra, sénateur de Rome, vers l'année 1210. Ainsi tous les contes qu'on fait sur elle, comme si elle avait été érigée par Auguste ou par Trajan, sont des inventions modernes; on ne saurait ajouter plus de créance à la tradition qui rapporte que, du haut de cette tour, Néron contempla l'incendie de Rome, chantant des vers d'Homère sur la destinée de Troie.

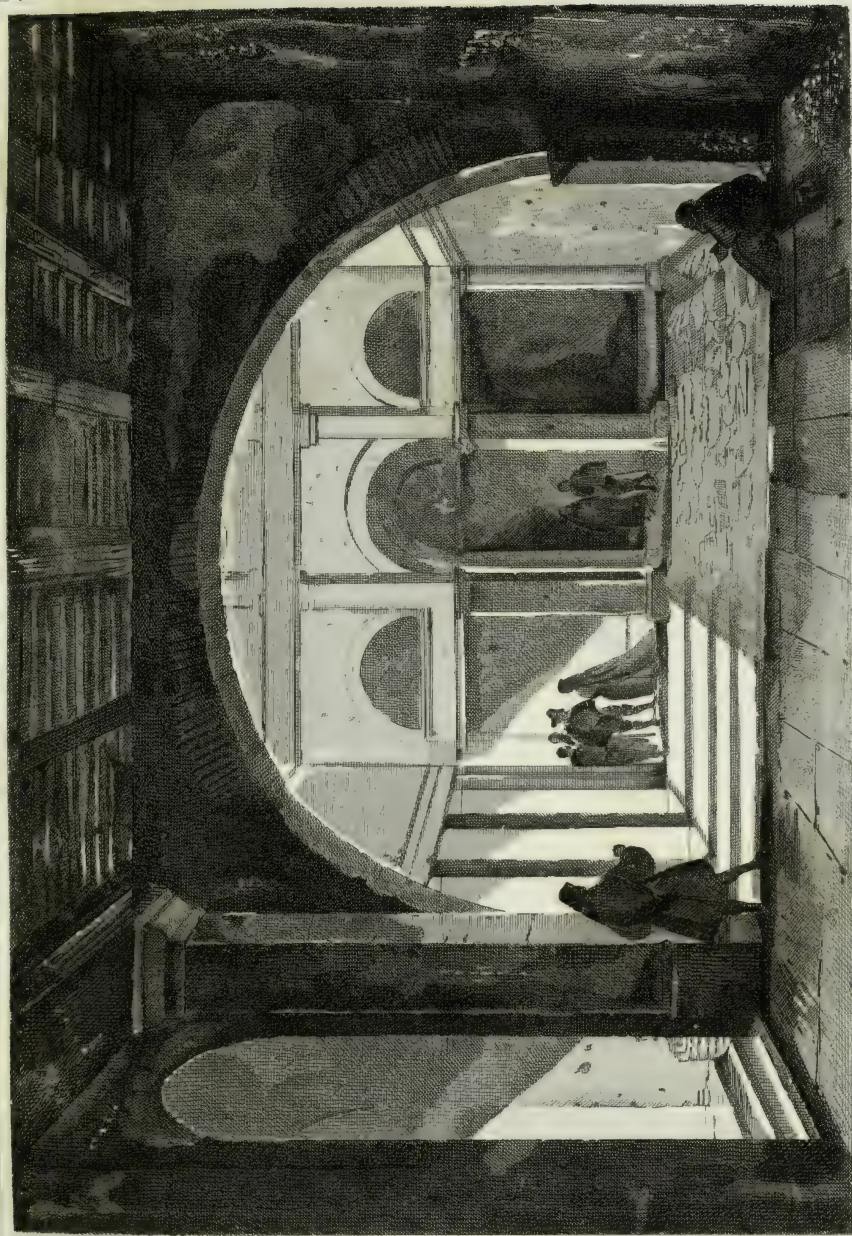
Cet incendie a valu à Néron, comme on le sait, les épithètes les plus odieuses, et ce n'est pas un des actes de son administration qui ait le moins concouru à lui faire à tout jamais appliquer les noms de tyran et de bourreau, grâces aux persécutions contre les chrétiens qui suivirent la ruine de trois des plus beaux quartiers de Rome antique. Cependant, aux yeux de celui qui cherche dans les faits relatés par l'histoire un but lointain, une pensée générale, que la passion du moment empêche souvent les contemporains d'apercevoir, il n'y a pas dans l'incendie de Rome sous Néron un titre suffisant pour flétrir la mémoire de cet empereur. En effet, qu'on se rappelle

ce que nous avons dit de la construction primitive des maisons romaines, de leur exiguité et de leur rapprochement, de la malpropreté des rues, de la difficulté de faire écouler les eaux qui les encombraient; certes, on reconnaîtra que vouloir substituer à ces monumens imparfaits, où vivait entassée une population chaque jour plus nombreuse, des bâtimens spacieux et commodes, ornés même de toutes les ressources de l'architecture et des arts, était une pensée utile et philanthropique. Le moyen employé par Néron pour opérer ce changement avantageux était violent : nous en convenons sans peine, et nous sommes loin de le préconiser; mais il faut tenir compte du caractère décidé, fougueux de l'empereur; il faut tenir compte aussi de l'attachement des peuples pour ce qui existe, de leur éloignement pour des innovations même utiles, mais trop rapides; il faut enfin convenir que si l'on eût abandonné au temps seul le soin d'amener ces améliorations à Rome, des siècles se seraient écoulés pour produire complète, sans secousse, sans brusquerie, l'œuvre que Néron commença, et finit en moins de trois ans. Sans le grand incendie qui dévora une bonne partie de Londres en 1666, peut-être verrions-nous encore aujourd'hui les maisons de bois lourdes et grossières qui l'encombraient avant cette époque, car la progression des temps n'eût pas été capable d'accomplir en moins de deux siècles cette métamorphose merveilleuse d'une cité antique et mal bâtie, en une ville élégante, commode, pleine de comfort et de fashion.

La planche 143 représente une vue intérieure du palais des Cenci, ouvrage de Jules Romain; c'est là que vécut cette célèbre Béatrice qui porta sur l'échafaud la plus belle tête de l'Italie. Le drame a trop popularisé récemment les malheurs de cette illustre maison pour que nous entrions dans les détails de la catastrophe qui termine l'histoire des Cenci, que le savant Venuti regarde comme les descendans de la famille romaine Cintia. Ce palais réunit dans son imposante architecture la noblesse du goût florentin et l'élégance des beaux édifices de la renaissance italienne. Nous devons ce dessin à la main habile de M. Granet.

Non loin du palais des Cenci existe un quartier, sale, étroit, infect, voisin du Tibre, et qui cependant n'est point du tout malsain, tandis que la mal'aria règne dans les parties diverses de Rome, et au sein des plus beaux quartiers. Cet endroit est triste et présente une multitude d'hommes confinés dans des boutiques, entassés les uns sur les autres, et renfermés dans l'étroite enceinte qu'ils occupent, par des grilles et des chaînes à l'aide desquelles on les emprisonne quand la nuit est venue. Quels sont les habitans de ce singulier asile? Quel nom portent ces parias? ce sont des juifs, et leur quartier se nomme le *Ghetto*.

Les juifs forment à Rome une population de quatre mille âmes à peu près. On a calculé que si le reste de la ville était, à proportion, aussi peuplé que le Ghetto, elle ne contiendrait pas moins de cinq cent mille habitans. Autrefois les juifs occupaient le Janicule. On les en a chassés pour les reléguer dans leur quartier actuel. L'usage barbare de les clore le soir, si opposé à l'esprit charitable du christianisme, ne remonte pas au delà du pontificat de Paul IV, vers le milieu du seizième siècle. Ce pape leur avait imposé la nécessité de porter par devant le morceau d'étoffe jaune, appelé *lo sciamanno*, qui les distingua long-

Granet del. Audot edit. Aubert sc.

Casa de' Cenci. Roma. Maison des Cenci.

Granet del. Audot edit. Aubert sc.

Casa di Michel Angelo. Roma. Maison de Michel Ange.

temps dans l'état romain. A la mort de Paul IV, un juif couvrit du même sciamanno la tête de la statue brisée de ce pontife.

Dès le temps de Martial, les juifs étaient au Janicule, et s'il faut en croire ce poëte, ils se trouvaient tout aussi mal qu'ils le sont au Ghetto : ils échangeaient des allumettes contre des verres cassés.

Il est probable que cette fraction du peuple juif est la postérité des prisonniers qui vinrent orner le triomphe de leur impitoyable vainqueur. Sous ce rapport, le Ghetto n'est par la ruine de Rome la moins digne d'attention. Il forme une espèce de commune, dite *Universita*, dont les recteurs ont titre de *Cacam*. Une somme de sept mille écus, dépense supportée par les cent neuf familles de marchands les plus à leur aise, est consacrée aux frais du culte, des écoles, des médecins, et surtout à secourir les pauvres, afin de pratiquer le précepte du Deutéronome, qui interdit la mendicité : *et mendicus non erit inter vos*, et parmi vous il n'y aura pas de mendiant.

Je sortis du Ghetto, me dirigeant, par des rues sales et tortueuses, vers le Campo vaccino, lorsque je reconnus au pied du Capitole, près du palais Caffarelli, la maison de Michel-Ange. (Pl. 144.) Michel-Ange ! quel homme a jamais su comme lui manier la plume, le ciseau, le compas de l'architecte, les pinceaux du peintre ou l'épée du guerrier ! C'est de lui qu'on peut dire véritablement qu'il a été la grande et importante lumière du monde artistique, lui dont le puissant génie concevait, exécutait en même temps le Moïse, le Jugement dernier, le Dôme aérien de Saint-Pierre, et dictait des poëmes où se reflettait la rude énergie de son âme. Quelques-unes des maximes de Michel-Ange nous ont été conservées par Vasari ; ce n'est pas ce qui nous reste de moins précieux de ce grand artiste, dont les muses entourèrent le berceau. Le Vasari ne fut pas le seul des disciples de Michel-Ange qui publia les mémoires de l'illustre maître. Ascanio Condivi de Ripatransone imprima, en 1558, c'est-à-dire dix ans avant la mort de Buonarotti, une histoire qui nous apprend que, né à Florence vingt-trois ans après Léonard de Vinci, Michel-Ange avait comme ce dernier un esprit supérieur, et ces saillies heureuses que l'on peut comparer à celles des anciens peintres grecs dont on lit les célèbres réparties dans le Dati. Il fut même plus qu'aucun d'eux orateur brillant et dialecticien habile. Mais il n'était point né comme Léonard pour le genre aimable et gracieux ; son génie était plus vaste et d'un caractère plus décidé.

Aussi excelle-t-il dans les trois arts que plusieurs de ses prédécesseurs avaient cultivés à la fois, et il laissa, dans chacun d'eux, des modèles qui auraient suffi pour immortaliser plusieurs artistes, si ses tableaux, ses statues et ses édifices avaient appartenu à trois auteurs différens. Il est à peine entré dans la vie, que déjà son maître, Domenico Ghirlandajo, déclare qu'il en sait moins que son élève. Ghirlandajo, ne pouvant supporter la supériorité que son propre frère Benedetto avait sur lui en peinture, envoya celui-ci en France, et, ne redoutant pas moins le brillant génie de Michel-Ange, le dirigea vers la sculpture. Ce fut alors que Laurent le magnifique, voulant faire refleurir dans sa patrie cet art négligé depuis trop long-temps, rassembla dans ses jardins de Saint-Marc un grand nombre de statues an-

tiques. Ce prince demanda au Ghirlandajo un jeune homme qu'il crût capable de devenir bon statuaire : Prenez Michel-Ange, lui dit celui-ci, croyez-moi, il y a dans ce jeune homme tout un avenir de génie et de gloire. Laurent fit donc à Michel-Ange des propositions qu'il accepta, et cela contre le vœu de son père Louis, auquel la sculpture paraissait peu digne de sa noblesse. Grande erreur assurément d'un père qui méconnaît la destinée de son fils, erreur dont l'histoire nous offre de nombreux exemples. Presque toujours, en effet, les hommes de génie sont restés incompris au début de leur carrière; mais, comme une plante vivace, ils puisent, dans les obstacles qui les environnent, une force et une vigueur qui leur fait braver toutes les difficultés, et montrer enfin radieuses leurs nobles têtes à la face du ciel.

Cependant Louis n'eut point à regretter le choix que l'on avait fait de son fils. Laurent, satisfait au delà de ses espérances, reçut Michel-Ange dans son palais, non pas comme un homme dont il payait les travaux, mais comme un membre de sa famille. Il l'admettait à sa table parmi ses enfans, avec le Poliziano et tous les autres savans qui étaient en faveur à cette cour somptueuse.

Pendant les quatre années qu'il y passa, il orna son esprit de tous les genres de culture, et fit surtout une étude particulière de la poésie. Le Vasari rapporte qu'il avait un goût passionné pour le Dante, ce chantre divin des doctrines mystérieuses, qui plane à une si grande distance au-dessus des hommes ordinaires. Telle fut sa prédilection pour ce poëte, qu'il représenta plusieurs de ses fictions dessinées dans un livre manuscrit perdu! hélas, pour les arts! Il voulut aussi contribuer à honorer la mémoire de l'auteur de la Divine comédie par un tombeau magnifique; circonstance dont on trouve la preuve dans une requête adressée à Léon x. L'académie, appelée Médicea, y réclame les restes du Dante, et parmi les noms des souscripteurs on distingue celui de Michel-Ange.

Le favori de Laurent se livra aussi avec ardeur à l'étude de l'anatomie, à laquelle, dit-on, il consacra douze années, quoique sa santé en souffrît beaucoup. Cette science influa sur le caractère de son talent et prépara l'immensité de sa gloire. Il projetait, dit le Condivi, « d'écrire un traité sur tous les mouvemens humains, et sur tous les effets extérieurs des os avec une théorie ingénieuse qu'une longue expérience lui avait fait trouver. »

Cette étude importante lui fit acquérir ce style auquel il doit le surnom de Dante des beaux arts. Ainsi que le grand poëte, qui de tous les sujets choisit le plus difficile, et sut trouver dans cette matière abstraite les beautés qui lui ont mérité les épithètes de grand et de profond, Michel-Ange chercha ce qu'il y avait de plus épineux, de plus difficile dans le dessin, et se montra également profond et habile dans la manière dont il l'exécuta. L'homme, tel qu'il l'introduit dans ses tableaux, a les formes que Zeuxis choisit, et imita toujours, au rapport de Quintilien. Comme le peintre grec, il est nerveux et robuste; ses raccourcis, ses attitudes, sont toujours les plus difficiles; ses expressions sont pleines de noblesse et de vivacité. Quant au Dante, en voulant affronter les plus grandes difficultés de la rime et du langage, il s'est quelquefois tellement écarté de la véritable route, que l'on ne peut pas toujours le proposer pour

exemple; Michel-Ange, au contraire, dans chacun de ses dessins, dans chacune de ses esquisses aussi bien que dans ses plus grands ouvrages, sera toujours regardé comme le modèle le plus parfait dont on puisse recommander l'imitation. Si, dans les productions du poëte, on aperçoit souvent le travail, dans celles du peintre tout paraît facile et naturel. Il se plaisait à dire que l'on devait toujours *avoir le compas dans l'œil;* expression qu'il rendit populaire et qu'il avait probablement puisée dans Diodore de Sicile, qui, en parlant des Égyptiens, dit qu'ils avaient les mesures dans les mains, tandis que les Grecs les avaient dans les yeux. Cet éloge pourrait s'appliquer avec justice à Michel-Ange; car il se montrait pour ainsi dire infaillible dans toutes les parties du dessin soit qu'il se servît de la plume, ou du crayon, ou même du charbon, pour un simple amusement. A propos de charbon, tout le monde connaît la superbe tête colossale qu'il a dessinée, avec cette matière, au palais Corsini; ce n'est point, comme quelques-uns l'ont avancé, une prétendue leçon qu'il aurait voulu donner à Raphaël sur la petitesse de ses têtes, mais il fit cette tête en attendant son élève Daniel, et pour prévenir qu'il était venu : c'était sa carte de visite.

Le Buonarotti a été appelé Ange par l'Arioste, qui, en faisant allusion à son nom, lui donne des louanges égales et pour la sculpture et pour l'art de peindre.

. . . . Quelche a par sculpe è colora. . .

Mais on préfère généralement son ciseau à son pinceau; à la vérité il exerça le premier avec plus d'application et plus de succès encore que le second. On n'a point une idée juste de la sculpture moderne quand on n'a point vu son Christ à la Minerve, sa Piété à Saint-Pierre-en-Vatican, les statues que Florence possède dans Saint-Laurent et dans le palais du prince, mais surtout ce Moïse dont nous avons déjà parlé. On ne se lasse pas de regarder cette majestueuse tête, et ce n'est point tant la beauté matérielle qui est admirée, que la grandeur morale. Michel-Ange dédaignait de faire de la perfection physique un moyen du beau idéal; son Moïse aurait pu être bossu, borgne et boiteux, que le caractère en aurait toujours été beau et terrible. Une longue barbe flotte sur sa poitrine; ses membres indiquent une force plus qu'humaine. On critique dans la tête une *inobservance* des règles du dessin; mais cette disproportion est méditée. La tête d'un homme de grande taille est rarement plus grande que celle d'un petit homme, jamais en proportion, et ce fait nous fournit, sans le savoir, la règle par laquelle nous mesurons de loin un inconnu qui s'avance. Chacun peut dessiner sur son ongle la figure d'un géant, à qui, sans trop s'expliquer pourquoi, tout le monde supposera une taille de sept pieds, parce qu'il mesure huit têtes en hauteur. Michel-Ange a fait de ce secret de l'art un usage continuel et légitime.

Il n'est pas possible de citer un grand nombre de dessins de la main de Michel-Ange qui ne peignit que très-peu. La plus grande partie de ses composition, ainsi que nous l'apprenons du Vasari, ne furent qu'esquissées; et c'est pour cette raison que si quelque possesseur de collections peut se vanter d'avoir de ses dessins, très-peu sont en état de produire de ses peintures. On cite comme un chef-d'œuvre de conception le carton de la guerre de Pise, préparé pour concourir avec le

Vinci dans la salle du palais public à Florence, morceau perdu pour les arts et dont les beaux fragmens, gravés par Marc-Antoine, donnent la plus haute idée.

Suivrons-nous Michel-Ange « qui plane, ainsi qu'un aigle, au-dessus de tous les autres, » dans la série de ses merveilleuses compositions ? Nous ne saurions faire un pas dans Rome sans rencontrer partout, pour ainsi dire, des traces du génie de cet artiste. Ici est l'immortelle coupole de Saint-Pierre, que Michel-Ange seul pouvait exécuter. A l'aspect de cette création on ressent une noble fierté de la puissance de l'homme, et la reconnaissance se mêle à l'admiration pour celui qui sut l'élever. Là se trouve la sublime fresque de la chapelle Sixtine, *le Jugement dernier*, que le temps, l'humidité, la négligence des conservateurs, l'explosion de la poudrière du château Saint-Ange, en 1787, ont failli détruire, après qu'il avait échappé à la barbarie de Paul IV, dont la scrupuleuse ignorance voyait des nudités où il ne devait voir que du génie. La réponse de Michel-Ange à celui qui lui annonçait la résolution du pape fut sévère : « Dites au pape que cela est peu de chose et se peut facilement corriger ; il est d'autres abus : qu'il réforme donc le monde, *lui*, et moi je réformerai mes peintures. » Le Capitole, son escalier et le palais des Conservateurs ; l'église de Saint-Pierre in Vincoli ; l'église de Saint-Laurent, dont Michel-Ange voulait faire un temple tel que les Grecs et les Romains n'en eurent jamais ; tous ces monumens, et bien d'autres que j'aurais peine à nommer, tant ils sont nombreux, portent écrit, en lettres éternelles, le cachet du talent si fertile de Michel-Ange.

Plus tard, quand nous sortirons de Rome, nous reviendrons encore sur le compte de cet artiste, qui a semé en quelque sorte son génie dans l'Italie tout entière. Quoi de plus occupé que sa longue existence ! il vécut quatre-vingts ans. Pourtant, même à une époque avancée dans cette carrière, dont la durée est étonnante pour un artiste, il donna des preuves du plus jeune talent. Si les grandes âmes, suivant l'expression de Châteaubriand, ressemblent aux grands fleuves, parce qu'elles sont sujettes à dévaster leurs bords, Buonarotti fit exception à cette règle, et le feu sacré qui l'animait sut se maintenir long-temps brillant au milieu de son enveloppe fragile, qu'un buste en bronze, fait par Michel-Ange lui-même, voit perpétuer à jamais dans le Capitole. J'ai contemplé le cénotaphe consacré au grand artiste, objet de ma vive admiration. Ses funérailles avaient été célébrées aux Saints-Apôtres, où il aurait dû reposer d'après l'ordre du pape, en attendant le monument qu'il voulait lui ériger à Saint-Pierre, si Côme de Médicis n'avait fait, pendant la nuit, enlever et rendre à sa jalouse patrie l'illustre cadavre florentin.

En sortant de la maison de Michel-Ange, je me fis conduire à celle de Salvator Rosa, située dans la via Gregoriana : c'est un monument du temps des Boromini et des Bernin, et tout-à-fait empreint des caractères de ridicule et de baroque que l'on reproche à cette école. Cette maison est aujourd'hui transformée en locanda, tenue par deux demoiselles Rosa, qui, m'a-t-on assuré, descendent du célèbre artiste dont nous allons esquisser la biographie.

C'est un grand et bel honneur pour l'école napolitaine de pouvoir compter

Granet del. Audot edit. Aubert sc.

Casa di Salvator Rosa. Roma. Maison de Salvator Rosa.

au nombre de ses peintres Salvator Rosa, génie varié, abondant, singulier par-dessus les autres; tout ce que la peinture a de ressources ne put suffire à son talent, il voulut encore se lancer dans l'arène de la poésie, où il cueillit des palmes non moins brillantes.

L'Arenella, village des plus rians aux environs de Naples, était la demeure de la pauvre famille où naquit Salvator Rosa, le 20 juin 1611. Dès son enfance il montra un goût prononcé pour la peinture, et lorsque plus tard il fut placé près des pères de Saint-Thomas, l'art de peindre seul occupait tous ses instans: la toile, le papier ne lui suffisait pas; les murs étaient charbonnés des caprices du plus joli goût par cette main enfantine. Le Greco, son oncle maternel, peintre médiocre, entreprit de lui enseigner les premiers principes de l'art. Mais Salvator, qui était doué de l'esprit le plus sagace, s'aperçut bientôt du peu de profit qu'il retirait des enseignemens de son oncle; il se mit donc hardiment à consulter la nature comme son seul maître.

Il avait dix-sept ans à peine, lorsque la mort de son père chargea sa jeunesse de tout le poids d'une famille nombreuse: poids que, pour tout autre, la jeunesse eût rendu insupportable, mais qui n'abattit pas cette âme courageuse. C'est alors qu'il entra dans l'école de l'Espagnolet et de Daniel Fracazani, peintres de batailles. Ses ouvrages, quoique dirigés par de si brillans maîtres, étaient toujours empreints d'un caractère d'originalité spéciale, et ne ressemblaient ni à ceux de Ribeira, ni à ceux de Daniel. Souvent égal au premier, supérieur au second, il resta toujours lui-même. Cependant l'école des Carraches, cette brillante réunion du Dominiquin, du Guide, de l'Albane, du Guerchin, du Poussin, de Vouet, de Claude Lorrain et de Pietre de Cortone, appelait à elle toute l'admiration et toutes les commandes; et c'était pour Salvator Rosa un nouvel et puissant obstacle à sa fortune et à son nom.

Son génie était certes des plus brillans; mais comment, au milieu de tant d'astres de la peinture, attirer les regards du public, dont l'admiration était tout absorbée par les travaux des peintres que nous venons de nommer? La fortune, qui jusqu'alors s'était montrée contraire à notre artiste, lui ouvrit cependant une route qui n'avait pas encore été parcourue par ses compétiteurs, route qui conduisit aussi notre peintre à la célébrité. Salvator Rosa était doué d'un esprit fin, vif; il était éloquent, et personne mieux que lui n'était pourvu de cette disposition à saisir l'à-propos et à tourner un impromptu. Le carnaval de Rome lui fournit l'occasion de déployer ce genre de talent. Sous le masque burlesque de Coviello, personnage de caractère, et sous le nom de Formica, il allait distribuant çà et là des recettes pour toutes sortes de maladies, avec une grâce infinie et une raillerie des plus agréables; il faisait la satire des vices et des défauts dont le siècle n'était malheureusement que trop affecté. Il savait assaisonner les amertumes de ses critiques, des plaisanteries les plus risibles et les moins attendues. Aussi le charlatan Formica devint-il le sujet des conversations générales; chacun désira le posséder. Rome, suivant l'expression d'un de ses biographes, « lui courait à la piste »; et ce peuple si satirique, si malin, avoua qu'il avait trouvé dans le Napolitain Salvator un maître en finesse. Quelques jours de mascarade

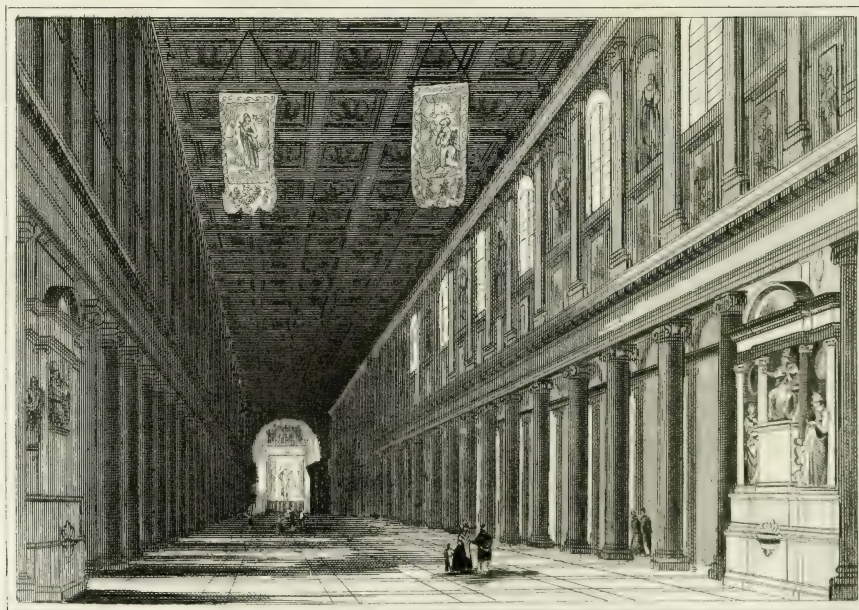
firent donc plus pour la célébrité de cet artiste que n'avaient fait tant d'années passées au milieu du travail de l'atelier.

Courageux et fin, Salvator reconnut tout de suite la fortune à ce premier sourire, et il se livra entièrement au monde qui l'appelait. Quelques comédies qu'il composa, et dans lesquelles il remplissait le rôle de Formica, rassemblèrent et divertirent l'élite de la société de Rome. Dans ses compositions, il eut le courage d'attaquer le Bernin, dont la puissance surpassait celle de tout autre artiste qui eût vécu jusqu'alors, ce Bernin, le tyran des arts. De ce moment Salvator sortit de l'obscurité dans laquelle il avait vécu, et commença à voir son atelier et sa maison peuplés de gens qui venaient porter le tribut de leur admiration à celui qui savait à la fois être poëte, peintre et musicien. La rapidité de son pinceau satisfaisait à merveille au désir toujours croissant de posséder ses ouvrages. Ses tableaux, exécutés avec verve, demandés avec ardeur, étaient payés avec magnificence.

De pauvre et inconnu, Salvator devint bientôt célèbre et riche : il s'abandonna alors aux plaisirs que la fortune lui permettait de rechercher, comme celui qui, après un long jeûne, se trouve admis à une table richement garnie des mets les plus délicats. Il voulut faire pompe de ses biens dans Naples, où il avait vécu si pauvre et si abandonné. Il était âgé de trente-un ans lorsqu'il revint chez lui ; alors Masaniello était maître. Trop bouillant pour rester simple observateur de ces catastrophes, Salvator fut associé par Falcon, son ancien maître, à cette terrible compagnie qui mérita, par ses faits, le nom de *compagnie de la mort;* mais bientôt le calme, succédant à cet orage passager, Salvator Rosa dut s'enfuir. Il revint à Rome, où sa renommée de peintre le fit généralement rechercher. De nouveaux dégoûts, ses inclinations à la satire, lui firent bientôt dire et faire des choses qui éveillèrent contre lui les attaques de ses rivaux. On prétend que, dans un tableau où il avait représenté la Fortune distribuant aveuglément ses faveurs, il avait eu l'intention d'attaquer les personnages les plus éminens de Rome, et jusqu'au pape lui-même. Alors tous ses ennemis levèrent l'étendard de la persécution, et, non contens de lui avoir fermé l'entrée de l'académie de Saint-Luc, où certes il méritait d'avoir place, ils obtinrent un mandat d'arrêt, auquel l'interposition et les efforts d'amis puissans purent à peine le soustraire.

Cependant, versant tout son fiel dans la satire qui a pour titre : *Babilonia*, il attaqua d'un fouet sanglant la corruption du temps, et particulièrement celle de Rome. C'est alors qu'il dut aller à Florence chercher protection auprès du cardinal Jean-Charles de Médicis. Recherché comme peintre et comme homme d'esprit, il se vit couronné, à Florence, de l'admiration des Toricelli, Dati-Lippi et Viviani. Il fonda une académie, sous le titre des *battus*, dans laquelle on mêlait, aux plaisanteries les plus bouffonnes, les méditations les plus élevées de la philosophie. Il eut bientôt occasion de remonter sur la scène ; ce fut cette fois dans le rôle de Pascarello de certaines comédies du cardinal de Médicis. Divertissemens fort recherchés à la campagne de ce prélat.

Les Maffei de Volterra ayant accueilli Salvator Rosa comme leur hôte pendant son séjour à Florence, lui fournirent l'occasion de composer, dans

Roma. S.ta Maria magiore.

Piranesi del. *Audot edit.* *Aubert sc.*

Roma. S.ta Maria magiore.

leur délicieuse villa, ses quatre satires sur la musique, la poésie, la peinture et la guerre; sujets que l'on peut considérer comme le résumé de la vie de Salvator.

Malgré le désir des Florentins, il partit pour Rome, séjour toujours cher aux artistes; mais il n'y trouva que l'envie prête à se ruer sur lui et à le déchirer. Salvator n'était pas disposé à succomber sans combat; aussi prompt à accepter la polémique qu'à tirer l'épée, il jeta le gant dans l'arène, par sa mordante satire, intitulée L'Envie. Les applaudissemens de Rome entière, au milieu de ces lâches persécutions, contribuaient à soutenir son courage; mais ce qui surtout le fortifiait dans cette lutte incessante, c'était son amour pour la peinture. En effet, à cette époque de sa vie, il produisit ses tableaux les plus célèbres. Rome fut le séjour qu'il choisit pour ses dernières années; il y mourut à l'âge de cinquante-trois ans.

A peu de distance de Sainte-Catherine de Sienne se trouve le plus beau modèle, peut-être, de basilique, *Santa-Maria-Maggiore* (Pl. 153). Sainte-Marie-Majeure est placée sur le Cispius, sommet du mont Esquilin; on fait remonter sa fondation à l'an 352, sous le pontificat de Libère. Elle eut lieu à la suite d'une vision que Jean Patricius et ce pape eurent dans la même nuit, vision qui fut confirmée le lendemain, 5 août, par une chute miraculeuse de neige. La neige couvrit précisément l'espace que devait occuper l'église; aussi cet édifice prit-il le titre de *Santa-Maria ad Nives*, Sainte-Marie-aux-Neiges, et de Basilique Libérienne. Aujourd'hui on l'appelle Sainte-Marie-Majeure, comme étant la principale des églises dédiées à la Vierge. C'est une des sept basiliques de Rome; elle possède une porte Sainte.

Le pape saint Sixte agrandit ce monument remarquable, et lui donna sa forme actuelle. Plusieurs papes, et surtout Benoît XIV, qui le revêtit de marbres et de stucs dorés, ont pris soin de le restaurer et de l'enrichir. Dans le portique supérieur de la façade on voit trois balcons : celui du milieu sert pour les bénédictions papales. On conserve, sous ce portique, les mosaïques qui ornaient l'ancienne façade; ce sont des ouvrages de Gaddo Gaddi, contemporain de Cimabue; ils ont été restaurés sous la direction de M. Camuccini. On y entre par quatre portes, sans compter la porte Sainte, murée ordinairement, et qui s'ouvre seulement à l'époque du jubilé, c'est-à-dire tous les vingt-cinq ans, ou à l'occasion de l'avénement d'un pape.

Il n'est peut-être pas hors de propos d'indiquer, en passant, que l'ouverture du jubilé paraît être le privilége de Sainte-Marie-Majeure. Dès la veille de ce jour sacré, le pontife, accompagné de sa cour, du peuple et de son clergé, se rend processionnellement à cette basilique. Arrivé devant la porte Sainte, il frappe trois fois avec un marteau d'or, en prononçant les mots sacramentels *aperite portas;* à l'instant la maçonnerie qui fermait la porte s'écroule, et la foule se précipite dans l'église. Cette porte, image sensible du pouvoir spirituel des pontifes, reste ouverte durant tout le temps des stations; le dernier jour, on la mure de nouveau jusqu'à la veille du jubilé suivant. Dans cet intervalle, elle est l'objet d'une dévotion toute particulière. Les bonnes gens y prient, la baisent, en grattent religieusement les parois pour obtenir une sainte poussière dont ils assaison-

nent leur soupe ou leur chocolat. C'est, disent-ils, une recette excellente pour se garantir des fièvres, du mal caduc et de la mort subite. Autrefois le jubilé n'avait lieu que tous les cent ans ; mais on les a réduits à cinquante, à trente, puis à vingt-cinq. On a même accordé à chaque souverain pontife le droit de signaler son exaltation par ce pardon général. Partout on donne au nouveau pape mille bénédictions, et de son côté Rome profite de ce temps qui lui procure des indulgences, et l'argent de trois cent mille pèlerins.

L'intérieur de Sainte-Marie-Majeure (Pl. 153) est majestueux et noble; il se compose de trois nefs séparées par trente-six colonnes ioniques de marbre blanc, qu'on croit tirées du temple de Junon. En entrant, on voit deux tombeaux : le premier, à droite, est celui de Clément IX, les sculptures sont de Guidi Fancelli et Hercule Ferrata; l'autre, qui est de Nicolas IV, a été exécuté par Léonard Sarzane. La magnifique chapelle du Saint-Sacrement, que Sixte V érigea sur les dessins du chevalier Fontana, est revêtue de beaux marbres, et décorée de pilastres corinthiens et de peintures. En entrant je remarquai à droite le tombeau de Sixte V, dont la statue fut sculptée par Jean-Antoine Valsolde; vis-à-vis ce monument funèbre est celui de Pie V, son corps repose dans une belle urne de vert antique, ornée de bronze doré.

Au milieu de cette chapelle est l'autel du Saint-Sacrement, décoré d'un magnifique tabernacle supporté par quatre anges de bronze doré. Le maître-autel de la basilique est isolé. Un riche et magnifique baldaquin le surmonte. Les mosaïques de la grande arcade, de même que celles de la nef du milieu, représentent divers sujets de l'Ancien Testament, et quelques traits de la vie de la mère de Dieu.

On me fit voir, dans l'autre nef, la somptueuse chapelle de la Vierge, érigée par Paul V, de la maison de Borghèse, sur les dessins de Flamine Ponzio. Deux tombeaux ont été placés en cet endroit; celui de Paul V et celui de Clément VIII, de la maison Aldobrandini. L'autel est décoré de quatre superbes colonnes de jaspe oriental, cannelées et ornées de bases et de chapiteaux de bronze doré, qui soutiennent un entablement dont la frise est d'agathe, ainsi que les piédestaux des colonnes. L'image de la Vierge, que l'on dit faite par saint Luc, est posée sur un fond de lapis-lazuli, entourée de pierres précieuses, et soutenue par quatre anges de bronze doré. Sur l'entablement de cet autel, un beau bas-relief représente le miracle de la neige, qui donna lieu à la fondation de cette basilique. Enfin, les peintures des fenêtres, placées au-dessus des deux tombeaux, et celles des voussures au-dessus de ces mêmes croisées, méritent une attention particulière; elles sont de Guido-Reni.

La veille de Noël, on montre à Sainte-Marie-Majeure le berceau du Christ. Ce berceau représente celui de Bethléem, car nous ne pouvons en conscience admettre que ce soit le même, suivant certaines croyances communément adoptées. On le cache dans une urne d'argent, pour qu'une indiscrète curiosité ne puisse l'apercevoir. Quelques brins de paille sont tout ce qu'on en laisse voir, mais la foule des fidèles est dédommagée par l'aspect d'un plat de lentilles, les dernières qui furent servies à la Vierge.

En sortant de la place de Sainte-Marie-Majeure, on voit (Pl. 153) une colonne en granit d'Egypte, provenant,

dit-on, de la basilique de Constantin, ou du temple de la Paix. L'image de la Vierge la couronne. C'est un monument que Clément VIII érigea en 1595, en mémoire du retour au catholicisme de notre Henri IV de France.

Tous les ans, le jour de Sainte-Luce, 12 janvier, l'ambassadeur de France célébrait l'anniversaire de cette conversion par un superbe festin prodigieusement cher.

Écoutons le spirituel président De Brosses faire le récit d'un repas donné à cette occasion, et auquel il assista, lors de son voyage à Rome :

« Le duc de Saint-Aignan, voulant s'en dispenser, cette année, avait proposé à notre cour d'en employer la dépense à doter des filles dans quelques églises; mais la cour, qui sait que cette méthode est usitée en ce pays-ci, a répondu à l'ambassadeur qu'il eût à faire comme de coutume.

» Ce diner n'est pas la chose la moins curieuse qui puisse se voir ici. Nous étions cent cinquante assis des deux côtés d'une même table en fer à cheval, couronnée en volutes par les bouts. Il y avait sept à huit cardinaux, l'Ottoboni, l'Aquaviva, l'Alente, l'Albani, l'Orsini, le Tencin.... etc.; le Canillac qui voudrait bien être cardinal aussi, des gentilshommes français, les principaux gentilshommes étrangers, un grand nombre de seigneurs romains, surtout ceux affectionnés à la France. Quatre maîtres d'hôtel faisaient le service avec leurs suivans, distingués en quadrilles par des rubans de couleur : chacun avait son entrée par différentes portes du salon. Avant de m'asseoir, je comptai quarante-neuf surtouts ou dormans chargés de cédrats. Le duc de Saint-Aignan me dit, après le dîner, qu'il y en avait pour huit cents livres; ils formaient la ligne pour le fruit à venir, que l'on complète au dessert, par deux lignes de cristaux surbaissés. Un déluge de valetaille inondait le salon ; un maître d'hôtel vint nous prier de ne donner nos couverts et nos assiettes, quand nous en changerions, qu'aux gens de livrée de la maison. L'avis n'était pas inutile; car ce festin est un vrai pillage de maîtres et de valets, qui se fait avec une scandaleuse indécence. Les potages ne furent pas plutôt desservis qu'une foule de valets étrangers vinrent avec des assiettes nous demander divers mets pour leurs maîtres; surtout un d'entre eux s'était attaché à moi d'affection comme au plus niais de la troupe. Je lui donnai successivement un dindon, une poularde, un tronçon d'esturgeon, une perdrix, un morceau de chevreuil, des langues, du jambon; toujours il revenait à la charge. « Mais, mon ami, lui dis-je, la table est également servie partout, pourquoi votre maître ne mangerait-il pas ce qui se trouve de son côté? il n'a pas l'air d'être dégoûté, car je ne vis jamais personne manger de cette force-là. » Detroye, qui n'était pas éloigné de moi, me dit : Vous êtes bien dupe; tout ce qu'il vous demande sous le vocable de son maître, c'est pour lui-même. En effet, je m'aperçus que les plus modérés fourraient à l'envi dans leurs poches, enveloppant pour plus de propreté une poularde aux truffes dans une serviette; car le linge est aussi de bonne prise. Les plus intelligens escamotaient un plat; on les voyait sortir à la file du salon et emporter chez eux sous le faraiolo : les plus prudens, pour ne pas aller jusque chez eux et ne pas s'éloigner du lieu de la mêlée dans le plus chaud de l'action, avaient des relais sur l'escalier, tels que femmes

et enfans qui voituraient les vivres dans leurs taudis. On m'assura même, comme un fait certain, que l'émulation du pillage s'étendait jusqu'aux maîtres, et qu'un gentilhomme italien, qui trouvait un plat à son gré, l'envoyait fort bien chez lui par son laquais. Le diable est qu'ils prennent non-seulement les plats, mais encore ce qui est dedans; en un mot, je fus indigné de toute cette conduite.

» Quand mon émissaire revint, je ne lui donnai plus que des crêmes; il s'en dégoûta et alla chercher pratique ailleurs.

» Au café, l'ambassadeur me dit qu'il y perdait vingt-cinq à trente pièces de vaisselle d'argent par année commune, et souvent de la vaisselle d'emprunt, ce qui le fâchait le plus; il estime qu'indépendamment de cet article, la dépense du festin lui revenait à près de douze mille livres. Je lui demandai pourquoi il souffrait une si mauvaise police, à laquelle il n'était pas bien difficile de mettre ordre. Ah! me répondit-il en riant, c'est une fête publique, il faut que tout le monde s'en ressente, grands et petits. Le plus beau coup de théâtre fut le moment du fruit. Tandis qu'on le servait on entendait tous les pieds trépigner d'impatience. A peine fut-il servi que les bras se jetèrent de tous côtés par-dessus nos épaules pour piller ouvertement; les valets de la maison, et même les pages, à l'imitation d'Esope, qui porte le dîner de son maître, se mirent au plus vite de la partie. Pas un des convives ne goûta du fruit; il fallut se lever et faire place. Il mourut à cette journée une infinité *d'agrumi confits;* mais il ne resta pas un des cadavres sur le champ de bataille. »

Presque vis-à-vis le monument qui rappelle la conversion du Béarnais, se trouve l'eglise de Saint-Antoine, qu'on croit avoir été bâtie sur les ruines du temple de Diane, ou plutôt de la basilique de Sicininus. Cette église est célèbre par une cérémonie annuelle fort curieuse, dont elle a le privilége : la *bénédiction des bêtes.* Le jour de la fête de Saint-Antoine, chevaux et mulets, ornés de tresses, de nœuds et de cocardes de mille couleurs, sont conduits à la porte de l'église du saint. Là, du haut d'une estrade, des prêtres se fatiguent, dix heures durant, à secouer l'aspersoir sur ce troupeau qui défile devant eux. Une maison aurait dix voitures, que toutes se présenteraient au goupillon sacré. L'usage veut aussi que les maîtres paraissent dans les plus belles pour avoir leur part de la bénédiction.

La cérémonie a pour but de préserver de tout accident, pendant l'année, les animaux que l'usage admet à cette fonction singulière. Mais pourquoi les ânes sont-ils exclus de cette pieuse cérémonie? Aurait-on oublié la monture de Balaam, ou le jour des rameaux à Jérusalem?

En quittant Saint-Antoine, et en se dirigeant vers celui des sommets de l'Esquilin, qu'on nommait autrefois Oppius, on trouve l'église de Saint-Martin, dont le pape Symmaque est le fondateur. En cet endroit existait jadis une église bâtie par Constantin. L'édifice moderne a été restauré et tellement embelli en 1650, et vers la fin du dix-septième siècle, qu'il est devenu un des plus beaux et des plus magnifiques de ce genre. Les trois nefs sont divisées par vingt-quatre colonnes antiques de différens marbres, et d'ordre corinthien.

Je descendis sous le maître-autel par un bel escalier de marbre, et je vis le lieu où l'on conserve les corps

des papes saint Silvestre et saint Martin.

La montée qui conduit à *Saint-Pierre-in-Vincoli* rappelle un des plus horribles attentats de l'ancienne Rome, puisqu'on prétend qu'en cet endroit exista la rue Scélérate, où l'ambitieuse et infâme Tullie fit passer son char sur le cadavre du roi son père.

L'église Saint-Pierre-in-Vincoli fut érigée en 442, du temps du pape Léon le Grand, par Eudoxie, femme de Valentinien III, empereur d'Occident, pour y conserver la chaîne avec laquelle Hérode avait fait attacher l'apôtre saint Pierre dans la prison de Jérusalem. Le pape Adrien fit rebâtir cette église, et Jules II la restaura en 1503, sous la direction de Baccio Bandinelli. Enfin, en 1705, elle fut disposée telle qu'elle est encore actuellement.

Quoique le Christ ait dit : Mon royaume n'est pas de ce monde, ses vicaires ont toujours montré la plus vive ambition de laisser après eux des traces de leur passage sur cette terre; les pontifes, même les plus âgés et les plus faibles, ont constamment essayé de perpétuer la mémoire de leur règne par quelque monument qui leur fût personnel. La vie de Jules II a été consacrée à un fameux tombeau dans *Saint-Pierre-in-Vincoli*, et il fit plus d'avances à Michel-Ange pour l'engager à y travailler, qu'il n'aurait voulu en faire au plus grand souverain de la terre pour en obtenir les avantages politiques les plus importans.

C'est qu'aussi, entre les mains de l'admirable sculpteur, le tombeau de Jules, quoique inachevé, est le plus important résultat de l'art moderne. Il faut convenir qu'il existait une analogie peu commune entre le génie de Michel-Ange et le caractère de Jules II, qui l'avait si activement employé. L'expression hardie, menaçante, la fierté de la pose du colossal Moïse, ne se rapportent pas moins au fougueux pontife qu'au législateur des Hébreux. « L'ajustement de la figure, quoique traité largement, pourrait être critiqué, » a dit quelqu'un. Malgré ce reproche, rien n'est plus imposant qu'une telle figure colossale, portant les tables de la loi recueillies au milieu des éclairs de Sinaï, et regardant fièrement le peuple, dont la résignation lui paraît douteuse et chancelante.

Ce fameux Moïse a inspiré, parmi une multitude d'autres vers, deux beaux sonnets : l'un de Jean-Baptiste Zappi, l'autre d'Alfieri. Nous citerons seulement le meilleur des deux : malheureusement il n'est pas d'Alfieri, quoique sa grande renommée eût dû promettre le contraire.

Chi è costui che in sì grand pietra scolto
Siede gigante e le più illustri e conte
Opre dell' arte avanza, e ha vive e pronte
Le labbra sì che le parole ascolto ?

Questi è Mosè ben mel dimostra il folto
Onor del mento, e il doppio raggio in fronte;
Questi è Mosè quando scendea dal monte
E gran parte del nume avea nel volto.

Tal era allor che le sonanti e vaste
Acque ei sospese a se d'intorno, è tale
Quando il mur chiuse, en ne fe' tomba altrui.

Evoi, sue turbe, un rio vitello alzaste.
Alzato aveste imago a questa equale,
Ch'era men fallo l'adorar costui.

Quel est-il ce héros qui, semblable à un géant, est sculpté dans ce marbre immense, ouvrage qui surpasse les chefs-d'œuvre les plus célèbres; ses lèvres sont si animées qu'il me semble l'entendre ?

C'est Moïse, c'est lui, je le reconnais à ce menton couvert d'une barbe épaisse, à ce double rayon qui le couronne. C'est Moïse tel qu'il descendit de la montagne, le visage empreint d'une partie de la divinité

Tel il était alors qu'il suspendit autour de lui les vagues sonores et profondes, tel il était alors que, brisant ces murailles humides, il en fit un tombeau à l'égyptien.

Eh! vous, son peuple, qui élevâtes une idole

impie, que n'avez-vous érigé une semblable image? votre crime eût été moins grand d'adorer ce chef-d'œuvre.

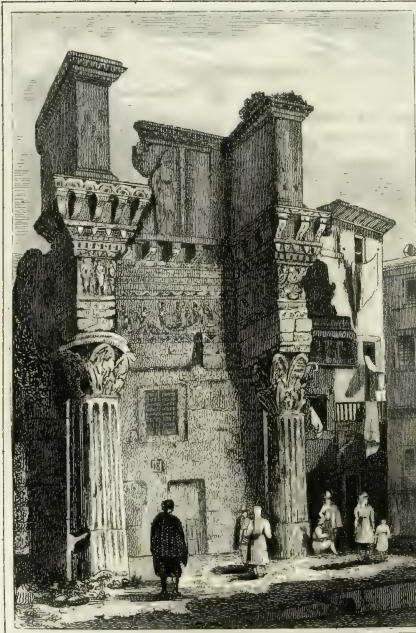
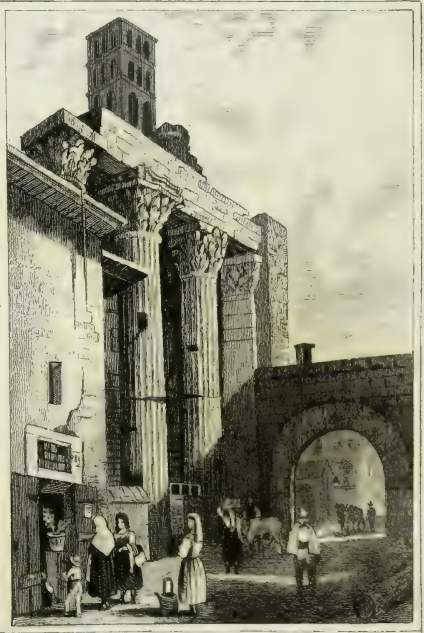
Les ruines les plus voisines de la tour de Néron et du Colysée sont celles des *Thermes de Titus;* et le même aquéduc fournissait l'eau à ces deux derniers monumens. Un grand nombre des salles des Thermes de Titus, ensevelies sous les ruines des étages supérieurs, furent déblayées sous Léon x. Raphaël en étudia les fresques, et en imita le goût dans les ornemens des plafonds du Vatican. Mais afin que ces lieux souterrains ne devinssent pas des repaires de brigands, on y rejeta les décombres qu'on en avait retirés. Trois cents ans après on pensa à les en débarrasser une seconde fois; mais ce ne fut que sous les Français que ce grand ouvrage fit des progrès, et il y a maintenant trente chambres accessibles, ainsi qu'un grand nombre de corridors qui ne conduisent à rien, et dont l'usage est inexplicable. Beaucoup d'autres pièces n'ont pas encore vu le jour depuis leur première inhumation. On reconnaît qu'elle n'a eu lieu que depuis l'établissement du christianisme; car on a trouvé un autel chrétien à l'entrée de l'une d'elles, dont il paraît qu'on avait fait, dans le sixième siècle, une chapelle dédiée à sainte Félicité. Rien n'annonce que ces salles aient été des bains; point de baignoires ni aucun grand réservoir; ainsi le nom de Thermes semblerait peu applicable à cet édifice. Parmi le grand nombre de niches à statues, on en montre une que l'on assure avoir été occupée par le Laocoon; mais la tradition indique aussi une vigne derrière les Thermes, comme ayant été le lieu où ce groupe magnifique fut découvert, il y a trois cents ans, ce qui semble peu probable. L'étage supérieur qui existe encore en partie contenait des bibliothéques, des galeries de tableaux et de stat[ues], et de vastes portiques où les phi[loso]phes enseignaient et disputaient; c'[ét]ait le département des plaisirs inte[llec]tuels (ce mot appartient à M. Sim[on]d). Au moyen de bougies fixées au [bou]t d'un bâton on montre, sur les v[oût]es des salles basses, des fresques par[fai]tement conservées, qui représentent [d]es arabesques et des petites figures gracieuses, presque hors la portée d[e] la vue, puisque la voûte est très-él[ev]ée. Ces chambres n'ayant point de fenêtres, n'étaient destinées à être vues qu'à la lueur des lampes.

Le plan général de l'édifice ne saurait être déterminé à travers le chaos de ruines. On ne voit que des masses informes de briques semblables à des rochers, et sans rapport les unes avec les autres; des portions de voûtes prêtes à tomber, mais qui ne tombent point, et à travers certaines ouvertures dans la terre ces appartemens qui y sont enfouis.

Le gardien actuel de ces ruines explique tout cela, en disant que les constructions ont été interrompues sans avoir jamais été reprises et achevées.

Entre l'Esquilin et le Viminal, et à quelque distance des Thermes de Titus, était la Suburra, l'un des quartiers les plus fréquentés de l'ancienne Rome. César avait sa demeure en cet endroit, alors que, se livrant à tous les excès, il n'aspirait pas encore à l'empire de Rome et du monde entier. Ses voisins étaient beaucoup de marchands, d'escrocs et de jeunes gens amis des plaisirs faciles et honteux.

A l'extrémité supérieure de la Suburra, qu'on peut regarder comme une vallée, s'élevait le *Tigillum Sororicum*, pourvu d'un autel expiatoire. Le peuple avait absous Horace du meurtre de

Foro Trajano. Roma. Forum de Trajan.

Cook del. Audot edit. Aubert sc.

Forum Palladium. Roma. Forum Nerva.

sa sœur, en faveur de sa victoire sur les Curiaces; mais le brutal vainqueur fut obligé de passer sous le *Tigillum*, sous cette poutre d'ignominie qui figurait un joug, et de reconnaître ainsi le pouvoir des lois, alors même qu'on les violait pour lui seul.

« Cette histoire des Horaces n'est peut-être qu'un conte qui flattait l'amour-propre des Romains; il est tout naturel qu'ils l'aient embelli de ce qui pouvait le rendre plus intéressant. Cependant, pourquoi ce combat de trois contre trois n'aurait-il pas été possible à Rome? Les Bretons ont bien leur fameux récit des trente champions. Néanmoins, j'aimerais mieux trouver la dernière pierre de cet autel d'expiation, dont l'idée était éminemment morale, que celle de l'arc ignoble de Galien qu'on voit encore au sommet de la Suburra moderne. A la pierre seraient attachés de glorieux souvenirs, au lieu que l'arc ne rappelle que le règne odieux d'un prince méprisable. »

Une école dédiée à Minerve s'appelait le *Forum Palladium*. Dans ce lieu les jeunes filles de Rome étaient exercées aux ouvrages convenables à leur sexe. Les images de différens jeux sont sculptées en bas-relief sur une ancienne frise (Pl. 154).

Le temple de Pallas, qui paraît avoir fait partie du Forum de Domitien, se trouve au coin d'une rue du voisinage. On admire dans cet édifice deux belles colonnes (Pl. 154), l'entablement, et une figure de Pallas encore debout, sculptée en demi-relief et de grandeur naturelle.

A l'entrée des populeuses vallées du Quirinal et de l'Esquilin, était le Forum Nerva; il n'en reste qu'un arc, sous lequel passe une rue. Les trois colonnes, cannelées et d'ordre corinthien, qui supportent le clocher de l'église moderne, sont de beaux débris du temple de Nerva (Pl. 154). Le Forum, qui porte le nom de cet empereur, fut témoin du cruel exemple fait par Alexandre sévère sur un de ses favoris, Vetranius Turinus, qui promettait les grâces du prince pour recevoir des cadeaux, ainsi qu'il s'est pratiqué longtemps à Rome et dans beaucoup d'autres endroits. Il le fit périr suffoqué par une fumée de paille et de bois humide, tandis que le crieur public répétait: «Celui qui a vendu de la fumée est puni par la fumée. »

Maintenant s'offre à nous une colline qui formait l'un des quartiers les plus peuplés de Rome ancienne. C'est l'Esquilin qui tient au Cœlius par le sommet de la vallée Labicana. Aujourd'hui la colline est déserte; on y distinguait autrefois le temple du Repos, car une bonne partie des citoyens romains se faisaient enterrer en ce lieu. Nous disons enterrer; encore cette expression n'est-elle pas exacte, car souvent la terre ne recouvrait pas les restes qui lui avaient été confiés, ainsi que l'attestent ces vers d'Horace, où nous voyons les bêtes féroces se disputer les dépouilles mortelles des habitans.

> Post insepulta membra different lupi
> Et Esquilinæ alites. . . . . .
>
> EPOD. *Od.* V. 101.

> Vos cadavres sans sépulture
> Des vautours et des loups deviendront la pâture.
>
> *Trad.* de DARU.

Pour changer la destination funéraire de l'Esquilin, et pour purifier l'air empesté par la présence de tant de cadavres, Auguste fit don à Mécène d'une grande partie de cette colline. Maître du terrain, le favori de l'empereur opéra promptement une joyeuse métamorphose de ces lieux, si tristes et si lugubres. Des

jardins s'élèvent de tous côtés : partout des fleurs, des arbres, montrant leurs verts ombrages et leurs riches couleurs, semèrent sur les pas de leurs nobles maîtres de la fraîcheur et de doux parfums. On vit même des palais peupler l'Esquilin par les soins actifs de Mécène, et son favori à lui, cet Horace, dont il aimait tant la société, a souvent chanté les merveilles de cette somptueuse demeure. Écoutez en quels termes le poëte invite son illustre patron à se dérober aux charmes des palais de l'Esquilin pour venir visiter sa modeste retraite :

. . . . Eripe te moræ ;
Ne semper udum Tibur et Æsulæ
Declive contempleris arvum, et
Telegoni juga parricidæ.
Fastidiosam desere copiam, et
Molem propinquam nubibus arduis :
Omitte mirari beatæ
Fumum et opes strepitumque Romæ.
CARM. III, 29.

O mon protecteur, ô Mécène,
Cessez d'admirer ce vallon,
Tibur, ses humides campagnes,
Les chants d'Ésule et les montagnes
Du parricide Télégon.
Quittez l'ennuyeuse abondance,
Ces palais qui fendent les cieux,
Et fuyez d'une ville immense
Tous les plaisirs tumultueux.
Trad. de DARU.

Ainsi l'Esquilin tirait son éclat des jardins de Mécène. Il faut mentionner aussi le palais de Vespasien, les thermes de Titus et de Gordien, les temples de Junon-Lucine et du Bonheur. Il ne reste que de tristes débris de tous ces grands édifices. La maison de Mécène était probablement celle de Pompée, dont Antoine s'était emparé après la journée de Pharsale, et qui, sans doute, aussi revint au ministre d'Auguste après la victoire d'Actium, comme la dépouille du vaincu. Là fut le Minervum, académie long-temps célèbre, où d'illustres protecteurs, à l'exemple de l'immortel protecteur de Virgile et d'Horace, encourageaient le génie par les honneurs et les récompenses. Des célèbres et délicieuses carines, il ne demeure que des ruines éparses dans des vignes. Une tour carrée y est encore debout.

Ce que les moines n'ont pas envahi de cette jolie colline, est devenu la propriété de quelques familles papales. La basilique de Sainte-Marie-Majeure a remplacé le temple de Junon-Lucine. Saint-Eusèbe est sur les ruines du palais des Gordiens.

C'est sur l'Esquilin qu'était la maison d'Horace, devenue depuis la propriété de Juvénal. Là, on voyait le favori de Mécène offrir *floribus et vino genium memorem brevis œvi:* «des fleurs et du vin au génie qui nous rappelle la brièveté de la vie. » — L'ermitage ne pouvait pas être grand, car il est situé sur la croupe même du coteau; mais on sent qu'on devait être bien à l'abri dans ce lieu, et que tout y était commode, quoique petit; du verger, devant la maison, l'œil embrassait un pays immense. Modeste retraite du poëte à qui peu suffit, et jouit de tout ce qui n'est pas à lui; *spatio brevi spem longam reseces :* « renferme dans un espace étroit tes longues espérances. »

Mais aussi bien, puisque nous venons de parler de la maison d'Horace, arrêtons-nous quelques instans en cet endroit, pour nous entretenir de ce poëte célèbre dont on pourrait dire, sauf une légère variation, ce que Chénier disait du grand peintre de l'antiquité, Homère.

Même après cinq cents ans, Horace respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Nous empruntons à M. H. Hostein le passage suivant sur Horace :

«Le 8 décembre de l'an de Rome 688,

selon la chronologie de Varron (soixante-six ans avant Jésus-Christ), naquit à Vénusie, ville frontière de la Lucanie et de la Pouille, celui qui devait être un jour le poëte de la raison et du plaisir, le favori d'Auguste et de Mécène, Horace enfin. Le nom de cet écrivain célèbre me rappelle les jolis vers de Ducis :

Horace, humble, élevé, charmant, cité toujours;
Ce sage en négligé qui chanta les amours,
Le vin, les jeux, la table, et sans perdre un sourire
Eut toujours pour la mort une corde à sa lyre.
A peu de frais, dit-il, amis, vivons contens :
Il faut si peu pour l'homme et pour si peu de temps.
Regardez ce cyprès : pourquoi sur le rivage
Tant de vivres, d'apprêts, pour deux jours de voyage?

» Grâces à cette insouciante philosophie, Horace seul, pour ainsi dire, entre tous les poëtes, a l'heureux privilége de charmer universellement les loisirs, et d'orner la mémoire de tous les hommes qui cultivent en eux le don céleste de l'intelligence. Pour cette noble élite de l'espèce humaine, il n'est le poëte d'aucune situation et d'aucun âge en particulier, il est celui de tous les âges et de toutes les situations : il plaît sans condition aucune. Son petit livre est, à force de goût, de grâce et de bon esprit, le plus populaire de tous les livres : une foule de ses vers sont devenus des dogmes en littérature, des axiomes en philosophie.

» Montaigne, le sage et bon Montaigne, jette continuellement dans sa causerie les idées et les paroles même d'Horace. Fénélon, cet autre génie si pur et si beau, était plein d'Horace. Heureux ceux qui peuvent lire aisément, dans sa langue originale, le plus agréable des philosophes et le plus éclairé des poëtes !

» Comme presque tous les hommes de génie, Horace ne doit son illustration qu'à lui-même, et non point à l'éclat de ses ancêtres. Son père, simple affranchi, s'était acquis une fortune honnête dans l'emploi d'huissier aux ventes publiques, et s'en servit pour lui donner la meilleure éducation. Au lieu de se borner à lui faire fréquenter les écoles de sa ville natale, il le conduisit à Rome, et lui servit lui-même de gouverneur. Le sentiment de reconnaissance qu'un pareil dévoûment paternel inspira au jeune poëte fut bien profond, si nous en croyons ces vers qu'il composa long-temps après cette époque :

Noluit in Flavî ludum me mittere, magni
Quò pueri magnis è centurionibus orti,
Lævo suspensi loculos tabulamque lacerto,
Ibant octonis referentes Idibus æra.
Sed puerum est ausus Romam portare, docendum
Artes quas doceat quivis eques atque senator
Semet prognatos. . . . .

Sat. VI, *l.* I.

Quoiqu'il n'eût pour tout bien qu'un domaine modique,
Il ne m'envoya point à l'école publique,
Où les fils des tribuns apprenaient à compter
Combien, à tant par mois, un sou peut rapporter.
Dès mon enfance, à Rome il osa me conduire,
Avec les fils des grands voulut me faire instruire,
Me donna des valets, d'honnêtes vêtemens,
Si bien qu'on m'aurait cru de plus riches parens;
Chez les maîtres, partout, m'accompagnant sans cesse,
Il sut de mille erreurs préserver ma jeunesse.

Trad. de Daru.

» Bientôt Horace quitta Rome pour aller terminer dans Athènes sa brillante éducation. Pendant son séjour dans la ville de Minerve, il se lia d'amitié étroite à Brutus, dont il partageait, avec toute la fougue d'un jeune homme, les nobles sentimens d'indépendance. Les deux amis jouissaient délicieusement du séjour d'Athènes, quand la mort de César fit éclater la guerre. Brutus réunit sous ses étendards Varus, le jeune Pompée, le fils de Cicéron, tous les Romains répandus dans la Grèce. Il connaissait Horace, et lui donna le commandement d'une légion. Octave semblait venger son père adop-

tif ; Brutus croyait encore à la liberté. Après quelques alternatives de revers et de succès, la fortune d'Octave triompha dans les plaines de Philippes. Horace s'y comporta comme un homme que la gloire attend dans une autre carrière. Il prit la fuite.

» Brutus et Cassius avaient succombé sous les coups d'Octave : une amnistie fut offerte par le vainqueur à ceux qui déposeraient les armes et repasseraient en Italie. Quelques Romains rebelles profitèrent de ces dispositions bienveillantes ; Horace fut du nombre. Mais hélas ! son patrimoine avait été confisqué : des étrangers étaient venus s'asseoir au foyer de son père, si bon et si vénéré ! Cependant, quelques débris de sa fortune lui restaient encore ; il les employa à acheter une charge de secrétaire du trésor, non pas que cette fonction fût digne de lui, mais ne fallait-il pas vivre ? La crainte de ce monstre hideux, qu'on appelle pauvreté, bien plus encore que le désir d'acquérir une gloire mensongère, inspirèrent à Horace ses premières poésies ! Gardons-nous donc d'être trop sévères envers lui, lorsque plus tard nous le verrons consacrer sa muse à chanter les plaisirs des festins et de l'amour. Il en jouissait comme d'un bien inespéré.

» La situation dans laquelle il se trouvait, au début de sa carrière poétique, dut influer sur la nature et le genre de ses écrits, auxquels d'ailleurs une vocation décidée, qui se développa en lui par la suite, imprima un caractère tout-à-fait spécial. L'homme qui est malheureux et qui se sent du talent l'emploie à mendier quand son courage est faible ; mais s'il a cette fierté qui dédaigne la prière, il nourrit au fond du cœur une haine secrète contre tout ce qui lui est supérieur, contre les heureux de la vie. Cette haine est peu noble : hélas ! pardonnons à l'infortune de n'être point généreuse. Aussi vit-on le génie poétique d'Horace débuter par des satires. Il a su reproduire, en ce genre d'écrits, les formes et l'esprit de la vieille comédie grecque.

» Quoiqu'il donnât peu de publicité à ses premières œuvres, son nom, porté sur l'aile capricieuse de la Renommée, fut bientôt connu de Varius, de Virgile et de quelques personnages éminens. L'aimable Virgile, cet homme à l'*âme blanche*, suivant l'expression d'Horace, eut le premier l'idée de le recommander à Mécène, et fut secondé par Varius dans ces bienveillans efforts. Mais qu'une amitié puissante était difficile à conquérir alors ! Qu'elle était solide aussi quand une fois on l'avait méritée ! Horace dut attendre neuf mois entiers avant d'être admis au nombre des familiers de Mécène. Le poëte signale en ces termes cet honorable noviciat :

. . . . Optimus olim
Virgilius, post hunc Varius, dixère quid essem.
Ut veni coràm, singultìm pauca locutus,
Infans namque pudor prohibebat plura profari,
Non ego me claro natum patre, non ego circum
Me Satureiano vectari rura caballo,
Sed, quod eram, narro. Respondes, ut tuus est mos,
Pauca : abeo ; et revocas nono pòst mense, jubesque
Esse in amicorum numero. Magnum hoc ego duco.
Sat. VI, *liv.* I.

Virgile et Varius, ces excellens amis,
Vous parlèrent de moi ; bientôt chez vous admis,
Timide par respect, discret par caractère,
Je vous dis qui j'étais, en deux mots, sans mystère,
Je ne me vantai point du rang de mes aieux,
Ni d'aller dans mes champs avec un train pompeux.
Votre réponse fut celle d'un homme sage :
Quelques mots de bonté, comme c'est votre usage.
Je sors ; neuf mois après, rappelé près de vous,
Je devins votre ami. Ce titre m'est bien doux.
Trad. de Daru.

» Mécène ne se contenta pas d'accorder ses bonnes grâces à notre poëte, de l'emmener à Brindes, où il se rendait

pour réconcilier Antoine et Auguste ; de lui faire de nombreux présens; enfin de le combler de toutes les manières ; il voulut encore qu'il participât à la bienveillance de l'empereur. Mécène mérita dès lors pour jamais d'attacher à son nom l'idée d'un patronage littéraire, à la fois éclairé par le goût et ennobli par l'amitié.

» Auguste accueillit Horace avec bonté, et voulut lui donner l'emploi de son secrétaire; brillant embarras qui ne pouvait tenter qu'un ambitieux, et qu'Horace n'hésita pas à refuser. Auguste ne se souvint plus du passé, et eut sans doute peu d'efforts à faire pour oublier qu'un guerrier tel qu'Horace avait porté les armes contre lui. De ce moment aussi, le poëte embrassa avec sincérité la cause de son illustre protecteur. Le parti de la république n'existait plus, car on ne pouvait reconnaître pour tel celui que dirigeait Sextus-Pompée. Antoine n'était plus que l'indigne adorateur d'une reine courtisane. Les Romains considéraient Auguste comme leur père, et lui donnaient publiquement les noms de bienfaiteur et de sauveur de la patrie. Horace, entraîné par le devoir de sa reconnaissance personnelle, suivit le char du triomphateur, mêlé à la foule des Romains, du milieu desquels sa voix poétique prédisait à César un empire sans fin et des trophées éclatans.

» Car alors la satire n'était plus un besoin pour Horace. Que lui importait désormais que les autres fussent riches et décorés d'honneurs ! N'avait-il pas reçu en présent de Mécène, la jolie villa de Tibur, tant de fois célébrée dans ses ouvrages, et dans laquelle il priait son noble patron de vouloir bien se rendre à la chute du jour pour boire doucement d'un vin misérable venu de la Sabine? A d'autres les émotions de la puissance, les ambitions littéraires. A lui la mauve légère, la chicorée et les noix de son verger; à lui l'amitié de Mécène, un doux repos sous de frais ombrages; un peu d'étude, non pas pour remplir sa vie, mais pour occuper ses loisirs. Il ne rougit même pas de ce que son père était affranchi. Pour excuser ce vice de son origine, avec quelle spirituelle raillerie il fait ressortir l'inconvénient d'être en évidence, lorsqu'on porte un écusson dont la face n'est pas exempte de taches?

» On a reproché à tort à Horace d'avoir été un adroit courtisan; que dis-je ! un vil flatteur. Presque jamais, pourtant, il ne donna à Auguste que des louanges méritées; quant à celles où l'on trouve quelque exagération, il faut tenir compte de l'enthousiasme lyrique du poëte. Croirait-on qu'Auguste était mécontent de ce qu'il appelait la froideur d'Horace? « Sachez, lui écrivait-il, que je suis en colère contre vous, de ce que vous ne vous adressez pas plus souvent à moi dans vos épîtres : craignez-vous de vous déshonorer aux yeux de la postérité, en montrant que vous êtes de mes amis? » Ainsi parlait la conscience alarmée de l'usurpateur. Horace répondit par la fameuse épître :

. . . . Cùm tot sustineas et tanta
Negotia solus. . . . , ...

L. II. *Ep.* I.

O vous dont les exploits protègent l'Italie,
Vous de qui les vertus l'ont ornée et polie;
Vous qui la réformant, l'éclairant par vos lois,
Du fardeau de l'état portez seul tout le poids;
César, ne craignez pas qu'une indiscrète muse,
Aux dépens des Romains de vos momens abuse.

» Outre le reproche de flatterie, d'autres torts non moins capitaux ont été imputés à notre poëte; ce sont ceux qui proviennent d'un amour-propre

excessif et d'obscénité. Nous ne prétendons pas disculper entièrement Horace de toutes les faiblesses qu'on lui reproche. Homme, il a payé tout son tribut à l'imperfection humaine. Que l'on considère cependant que si dans les épilogues du second et du troisième livre il promet beaucoup, ses promesses ont été bien surpassées par la réalité. Bientôt même, comme s'il se fût repenti de son emphase et de sa jactance, il s'adresse tristement à son livre, et annonce qu'au bout de quelques années il sera exilé dans les provinces, ou deviendra la pâture des vers. Ne reconnaît-on pas dans ce langage ces alternatives d'espoir ambitieux et de découragement subit qu'éprouve tour à tour un malheureux auteur? Quant au langage obscène d'Horace, Voltaire (qui le croirait?) lui en fait un crime capital. Ce qui a provoqué ce reproche, se borne à deux satires et à deux odes contre des vieilles femmes: mauvaises plaisanteries de jeunesse qui ne reçurent de publicité qu'après la mort de leur auteur. Le plus souvent, au contraire, Horace s'élève dans ses odes à tout ce que le stoïcisme offre de plus sublime: il chante l'amour de la patrie, la persévérance dans la justice, la patience dans la pauvreté, le mépris de la mort.

» On a fort mauvaise grâce, suivant M. de Châteaubriant, à célébrer le charme de la modération et de la pauvreté quand on est riche, caressé, et possesseur de deux ou trois villas. Mais nous opposerons ici à l'illustre auteur des Martyrs, l'autorité de Campenon. Ce savant prouve, à n'en pas douter, qu'Horace n'eut jamais qu'une seule villa, non à Tibur, où d'ailleurs il allait souvent, mais bien au pays Sabin, dans la vallée de Licence, non loin du bourg de ce nom, à cinq lieues de Vico-Varo, autrefois Varia. Ustique était le nom de ce domaine, dans lequel se trouvaient, sans compter le jardin et les bois, des vignes, des champs, des vergers d'arbres fruitiers et d'oliviers, enfin des pâturages. Certes, il y avait là de quoi vivre, surtout pour un célibataire. L'endroit où était située l'habitation s'appelle aujourd'hui les Vignes-de-Saint-Pierre. Vers 1761, l'abbé de Chaupy découvrit, au moyen de fouilles qu'il fit faire, les ruines de cet édifice, que recouvraient d'autres ruines d'un caractère bien différent, celles d'une vieille église. Il faut lire dans le morceau même les détails de cette découverte, qui fut la grande affaire de toute la vie de l'abbé de Chaupy. Il y consacra tout son temps, toutes ses facultés et une grande partie de sa fortune. Le succès tardif dont elle fut couronnée, fit de lui un moment le plus heureux des hommes. Je crois voir Christophe Colomb découvrant l'Amérique, ou le président de Grégory passant sa vie à la recherche de l'auteur de l'Imitation de J.-C., et arrivant enfin à le connaître. Tel était l'intérêt que l'abbé de Chaupy portait au poëte romain, que le prétexte le plus futile et le plus détourné lui suffisait pour jeter brusquement dans la conversation le nom et les paroles d'Horace. Les femmes mêmes n'étaient pas à l'abri de ses citations. Sa plus sanglante injure contre celle dont il croyait avoir à se plaindre était le mot de vieille Canidie, qu'il proférait entre ses dents avec un accent d'humeur très-marqué.

« On a fait de si fréquens parallèles entre Juvénal et Horace, que nous sommes forcé malgré nous de revenir sur une question tant de fois jugée. Il y eut une grande différence entre la Rome d'Auguste et la Rome de Domitien, que Juvénal a voulu peindre.

Juvénal trouva Rome à la fois dégradée par l'or, la servitude et les vices. Le poëte, qui pour flétrir une pareille époque n'eût employé que les traits du ridicule et de l'enjouement, n'eût peut-être point échappé à l'abjection qu'il appelait lui-même sur ses lâches contemporains. Pour peindre de tels hommes, il fallait des couleurs tranchantes comme leurs mœurs, un langage aussi audacieux que leurs vices, et Juvénal eut souvent le bonheur de saisir ce langage et de trouver ces couleurs. Rome n'offrit jamais aux regards d'Horace un pareil spectacle de bassesse et d'horreur. Il voyait naître la monarchie du sein d'une liberté orageuse : les Romains étaient lassés de l'effrayante succession de leurs nombreux empereurs. Tout pliait sous une discipline sévère, inaccoutumée, mais paternelle, car Octave, parvenu au suprême pouvoir, cherchait, dans les idées d'ordre, dans le prestige des arts et l'appareil des fêtes, un moyen de dérober aux yeux la route sanglante qui l'avait conduit à l'empire. Une pareille différence dans les mœurs des contemporains de chacun des deux satiriques, explique à merveille la différence de leur génie.

» Horace était de petite stature, et d'une constitution délicate : il fut chassieux dès sa jeunesse : ses cheveux blanchirent avant le temps, et il devint assez replet. Il mourut le 27 novembre de l'an de Rome 745. »

Le *Forum de Trajan*, ouvrage d'Apollodore, est le plus splendide et le plus régulier des Forums antiques. Déblayé en 1812, par l'administration française, il présente aujourd'hui l'aspect peu imposant d'une espèce de cirque, entouré d'une balustrade en fer, couvert de colonnes brisées, remises, dit-on, à leur ancienne place (Pl. 154). On découvrit que la colonne trajane, quoique tout proche du Forum, était hors de son enceinte et bizarrement placée dans une étroite cour entourée d'un portique dont les colonnes, comparativement très-petites, formaient un contraste ridicule avec elle. La basilique Ulpia séparait l'enceinte de la colonne trajane de celle du Forum, qui était décorée d'un temple, d'une basilique, de deux magnifiques bibliothéques, l'une grecque et l'autre latine, de plusieurs arcs de triomphe et portiques, et d'une multitude de statues. Les piédestaux de quelques-unes de ces statues avaient vingt-un pieds de largeur et quinze de hauteur ; mais la plupart des statues elles-mêmes, ainsi que les colonnes de la basilique, furent trouvées brisées, et leurs fragmens épars sur le pavé de marbre de la basilique, ainsi que sur celui du Forum lui-même. Le temps avait accumulé quinze pieds de décombres sur ces ruines, et l'on y voyait un grand nombre de maisons, de rues pavées et une place publique. A présent on ne trouve plus que le pavé de marbre, celui de travertin, et quelques fragmens de statues et de colonnes dont les bases seules restent debout à leur place.

Il ne faut pas s'imaginer que les divers édifices qui occupaient le Forum fussent placés à l'entour; au contraire, ils étaient en quelque façon au milieu, et le Forum était terminé par des arcades. La basilique Ulpia, ainsi appelée du nom de la famille de Trajan, était une cour de justice qui avait deux cent soixante-dix-neuf pieds de longueur et cent soixante-dix-huit de largeur, divisée longitudinalement en cinq parties par quatre rangs de colonnes. Les

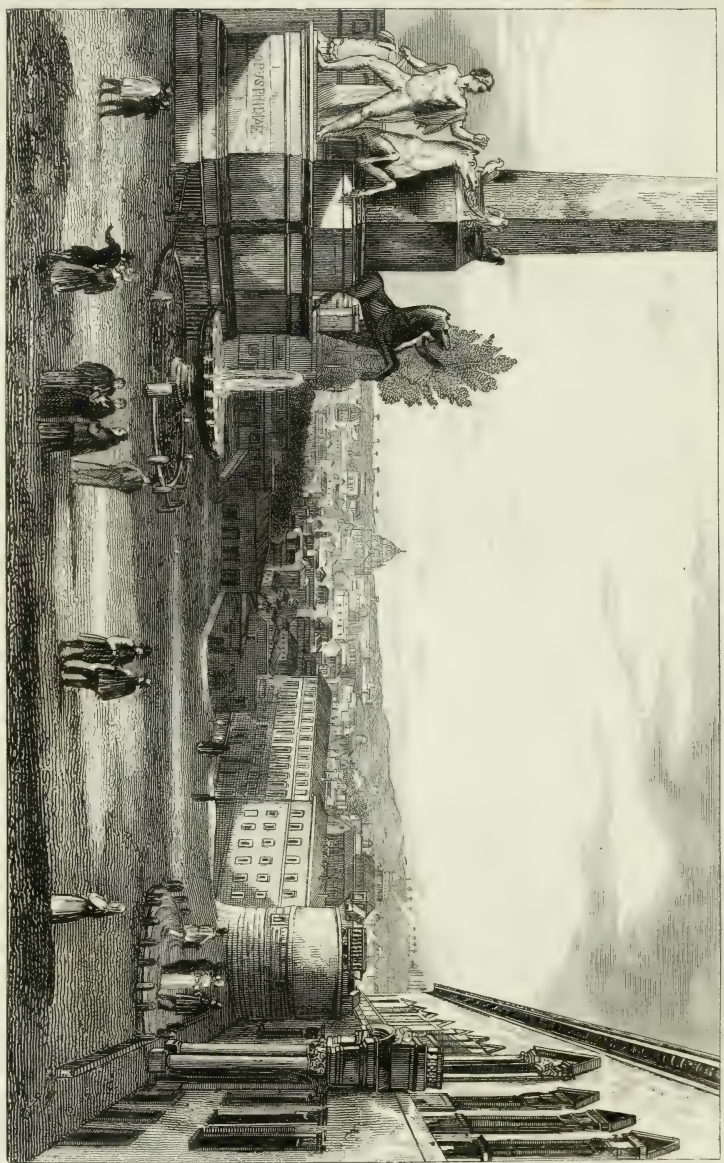
plaideurs de l'antiquité devaient être plus à l'aise que les nôtres.

Mais un monument unique en son genre, auquel la sculpture d'aucun siècle n'a rien à comparer, est la colonne trajane : elle fut l'orgueil de Rome antique, elle est et sera toujours le plus bel ornement de Rome moderne. Représentez-vous une tour de briques, ronde et haute de cent trente-deux pieds, revêtue de trente-quatre dalles de marbre blanc qu'attachent des fiches de bronze ; sur ces marbres est sculptée l'histoire de la guerre dacique, et tout est admirable dans ce beau travail. Un cordon en spirale, qui fait vingt-trois fois le tour de la colonne, en la remontant jusqu'au chapiteau, sépare les figures pour aider à suivre le sens des bas-reliefs. Parmi les traits les plus frappans qu'on y remarque, est le féroce courage des femmes daces qui, d'une main, dépouillent les prisonniers omains, et de l'autre les brûlent vifs avec des torches. On parvient au sommet par un escalier à spirale ménagé dans l'intérieur, et qui a seulement deux pieds de largeur : tout le reste de la colonne est massif. Cet escalier reçoit le jour par de petites fenêtres pratiquées de loin en loin. Ici comme à Paris, où la colonne trajane a été imitée sur la place Vendôme, il y a autour du chapiteau une balustrade en fer de mauvais goût : on doit en dire autant d'une prolongation de la colonne qui surmonte ce chapiteau. C'est là qu'était placée la statue de Trajan, tenant le globe de la terre dans sa main droite. Elle a fait place à la statue de saint Pierre, et le globe se voit à présent sur l'une des colonnes milliaires du Campidoglio (Pl. 123).

En quittant le Forum-Trajanum pour me rendre à l'intéressante villa de Phaon, mon odorat fut désagréablement affecté par l'odeur du poisson frit à l'huile rance ; cette odeur s'exhalait d'une rue voisine. Les gens du peuple, qui n'ont point de maison montée, font frire leurs poissons dans les poêles établies au coin des rues. Le soir d'un vendredi saint, par exemple, le rebut des marchés vient se rendre dans ces poêles, et l'odeur qu'elles répandent est vraiment insupportable.

Au reste, je fus amplement dédommagé de ce désagrément lorsque j'eus atteint la pittoresque *serpentara*, où se trouvent les ruines de la villa de l'affranchi de Néron, Phaon, chez lequel le meurtrier de Britannicus courut se réfugier et se tuer lâchement. C'est là que, désespérant de reconquérir un sceptre qu'il n'avait pas su disputer, ce timide empereur s'était enfui, sous les habits d'un esclave. Il demande des épées, et, après les avoir long-temps examinées en frissonnant, il fut obligé de conjurer son affranchi de frapper un cœur qu'il n'osait percer lui-même. Quel bon musicien le monde va perdre, s'écria-t-il en tombant atteint d'un coup mortel !

Parvenu au sommet du Quirinal, j'avais une vue magnifique sur la ville, qui paraissait prosternée au pied du palais des pontifes. Le Quirinal devait être la plus agréable des sept montagnes de Rome. Au bonheur de jouir du meilleur air, il joignait l'avantage de dominer la plus intéressante partie du Champ-de-Mars, lorsque cette place était l'école militaire des maîtres du monde. Les *altæ semitæ* « routes élevées » en formaient la principale communication, puisqu'elles parcouraient, presque en droite ligne, la crête du mont dans toute sa longueur. Cette grande rue commençait entre les bains de Paul-Émile et le portique des Argentiers, dont les deux fleuves, qu'on

Piranesi del. Audot edit. Aubert sc.

Roma. Monte Cavallo.

voit à la fontaine du Capitole, ornaient, dit-on, l'entrée.

« A la pointe de la colline était le temple de Romulus Quirinus, où l'on arrivait par cet immense escalier, dont les cent marches de l'Aracæli ne sont que les débris. Il faisait perspective au Forum Trajan, puisque Martial en apercevait le portique; et Martial habitait au Pincius. Non loin de là devait se trouver aussi le temple du Soleil, qu'Aurélien enrichit des dépouilles de Palmyre. Il en reste quelque chose dans les jardins Colonne; en face était le temple de la Santé. Constantin y bâtit ses Thermes; et des cardinaux ont changé ces bains en palais. »

On voit sur la place Quirinale (Pl. 155) une belle fontaine jaillissante, dont les eaux sont reçues dans un bassin de granit oriental, formé d'un seul bloc de soixante-seize pieds de circonférence; près de là s'élève un obélisque égyptien en granit rouge. Les deux chevaux de dimensions colossales, d'où vient le nom de Monte-Cavallo, sont placés de chaque côté de l'obélisque; deux hommes, de dix-sept pieds de hauteur, les conduisent. Les noms de Phidias et de Praxitèles, gravés sur les piédestaux, montrent seulement que l'usage de donner de grands noms à des ouvrages inconnus n'est pas nouveau. Les hommes ont été trouvés dans les Thermes de Constantin et sont probablement de son siècle. Si l'on nous demandait notre opinion sur l'ensemble de ce travail gigantesque, nous avouerions purement et simplement qu'il est beau; et, certes, un pareil sentiment différerait beaucoup de ceux de MM. Simond et Valery. Le premier juge l'exécution des personnages de la dernière médiocrité; quant aux chevaux, ce ne sont pour lui « que de gros limoniers, à la façon des anciens. » M. Valery considère le tout comme un chef-d'œuvre. Les personnages, qu'il nomme sans hésiter Castor et Pollux, lui paraissent incontestablement provenir du ciseau grec, à l'époque de l'âge d'or de la statuaire antique. Laoureins semble se ranger de ce dernier avis, lorsqu'il dit, en termes qui d'ailleurs ont le mérite d'être spirituels: « Ces chevaux sont admirables. Ils étaient jadis aux Thermes de Constantin; mais ils n'ont eu qu'un pas à faire pour arriver à la place où nous les considérons aujourd'hui. »

Le palais pontifical, qui se trouve (à droite de la gravure) sur la place de Monte-Cavallo, fut commencé, en 1574, par Grégoire XIII, et continué jusque dans ce dernier siècle. C'est dans ce palais, peu fastueux, mais jouissant d'un air salubre et d'une fort belle vue, que demeure le pape. C'est là qu'il appose le sceau du *pêcheur* à des brefs qui ont fait trembler le monde.

Le portique qui entoure la grande cour du palais Quirinal abrite les équipages: un bel escalier conduit à de vastes appartemens, meublés avec une élégance peu commune à Rome, et trop surchargés de dorures. On remarque dans le palais quelques bons tableaux, mais qui, cependant, ne sont pas du premier ordre. On aurait droit d'être étonné que le souverain pontife n'eût pas la plus riche collection de tableaux dans l'intérieur de son palais, si Rome tout entière ne lui servait de galerie. La chapelle peinte à fresque par le Guide possède une Annonciation fort estimée, du même maître. Le sculpteur Thorwaldsen a composé les stucs d'un lambris ayant pour sujet Alexandre à Babylone; et, sous l'administration française, Pinelli représenta le triom-

phe de Trajan, devenu depuis celui de Constantin.

Dans cet immense palais, qui semble une ville couverte d'un seul toit, le pape occupe un très-petit appartement, dont il ne sort que pour faire sa promenade journalière en voiture, ou les jours de fêtes, pour officier. Quand sa sainteté est en voiture, elle est escortée par une belle troupe de chevau-légers; mais les portes du palais ne sont gardées que par des personnages sans armes, qui ressemblent assez aux valets d'un jeu de cartes. Autrefois ils étaient choisis parmi les habitans d'une petite ville nommée Castello di Vitorchiano, dont les habitans étaient restés fidèles au pape pendant le seizième siècle, époque à laquelle il s'était vu abandonné de tout le monde. Les gardes-suisses de sa sainteté portent à peu près le même costume antique. Tout le reste du palais est occupé par des officiers et des pensionnaires de la cour, dont les noms vénérables sont inscrits sur diverses portes.

Les jardins du Quirinal sont beaux et spacieux, mais encombrés de pierres et de marbres, qui, suivant l'éternel usage du pays, disputent la place à la nature et à la végétation.

L'étendue de ce jardin est d'environ quarante arpens : si la terre est peu cultivée, les arbres sont taillés avec beaucoup de soin. Au moyen de petits tuyaux cachés sous terre, une eau perfide jaillit inopinément sous les pieds des dames qui se promènent : sorte d'espiéglerie à laquelle on ne s'attendrait pas dans les jardins du pape.

Tout ce que le palais offre de brillant est effacé par la splendeur de la chapelle, dans laquelle le pape officie les dimanches et les fêtes. Elle est si resplendissante et d'un éclat si vif, que, frappée par les rayons du midi, elle ressemble au temple du Soleil, dont on croit qu'elle occupe la place. Là rien ne peut offenser le goût le plus raffiné, ou blesser la dévotion la plus scrupuleuse : point *d'ex voto* révoltans pour les sens et pour la raison; point d'image terrible qui épouvante les yeux et glace le cœur. Les saints, représentés dans les tableaux, paraissent des demi-dieux, et sur le grand autel on voit une croix aussi belle, aussi éclatante qu'il se peut imaginer. Le crucifix est, en général, un objet effrayant dans les églises italiennes ; c'est une grande croix teinte de sang, où l'image trop fidèle de l'agonie et de la mort est représentée ; mais de tels objets sont exclus de l'église particulière du pape. Le Quirinal est sans reproche sous le rapport du goût comme sous celui de la magnificence : il est aussi élégant que le boudoir d'une femme ; l'architecture en est noble, simple, et les couleurs les moins brillantes, admises dans la décoration, sont le blanc et l'or. Des sons délicieux, des odeurs enivrantes remplissent l'air, et les mystères sont accomplis avec des rites si pompeux, au milieu de tant de prestiges et de séductions, que le spectateur ignorant ou ascétique pourrait douter s'il assiste à des cérémonies chrétiennes ou païennes, s'il est dans la chapelle d'un pape ou dans le temple d'Apollon.

On doit bien penser que le peuple romain, avide de cérémonies et de fêtes, se rend avec empressement à cette merveilleuse chapelle les jours où l'on consent à le recevoir, c'est-à-dire tous les dimanches. Laissons lady Morgan raconter pour nous, dans son style spirituel et *humoriste*, les détails de ce pieux pèlerinage hebdomadaire.

« Rien de plus bizarre que les grou-

pes qui montent le Quirinal les dimanches matin, les uns à pied, les autres en voiture, pour visiter cette chapelle qui me représente une châsse dont le pape est le saint. Des membres de toutes les églises, des hommes de toutes les sectes, des cardinaux et leur suite dans leurs brillans carrosses de glaces, des moines à pied, des carabiniers à cheval, se pressent sur les portes massives qui sont encore gardées par les suisses gigantesques, habillés de la même veste courte, avec les guêtres de buffles, les manchettes de dentelles, et le bonnet de peau qu'ils portaient quand ils perdirent la bataille de la Bicoque, dans les plaines de la Lombardie.

» Cependant tous cheminent à travers les colonnades et les salles, et, arrivés au temple, les sexes se séparent. Le clergé subalterne de la chapelle dans une variété de costumes réellement curieuse se présente pour faire les honneurs, chacun dans le département qui lui est confié. La place la plus distinguée est invariablement destinée aux hérétiques anglais, tandis que si quelque dévot catholique italien se trouve là, ce qui arrive rarement, il est coudoyé et repoussé : car on peut dire littéralement qu'on se réjouit plus en ce lieu pour la venue du pécheur que pour celle du juste. Ce jour-là l'église met de côté les droits de ses enfans légitimes en faveur des rejetons de Luther, de Calvin ou de Jean-Scot.

» La chapelle du Quirinal se remplit enfin jusqu'à la suffocation ; les tribunes latérales sont occupées par les élégantes de Londres, de Paris, de Pétersbourg, de Vienne, de Cracovie et de New-Yorck. La foule, ramassée dans la nef, se compose d'abbés, de prieurs, de dignitaires ecclésiastiques en grande tenue, de généraux romains armés pour e service militaire de l'autel, de moines, de gardes, des soldats suisses et des officiers civils. Les étrangers sont placés en dehors d'un cordon tiré autour du chœur : et ce chœur, qui doit être la scène du drame religieux, tout éclatant de beauté et de lumière, est encore vide. Quand le signal est donné, la foule se divise et la procession commence. Quelques personnages s'avancent d'abord, suivis du souverain pontife, dans un costume magnifique. A des habits de soie, brillant d'or et d'argent, succèdent des robes de velours, des vêtemens de dentelles qui peuvent être enviés par des impératrices régnantes. La toilette de ces superbes ecclésiastiques est d'une perfection achevée : il n'y a pas un cheveu déplacé, pas un pli mal en ordre, depuis le front poudré jusqu'à la boucle de diamant qui attache le soulier (1).

» Le pape est déposé sur son trône doré ; puis les *conservateurs* de Rome, vraies cariatides de l'église, se placent doucement à ses pieds, et le *sénat* prend sa place près du siége pontifical, plus pompeux que tous ceux sur lesquels les Césars ont monté. Les demi-dieux du conclave se reposent sur des coussins de velours, ayant à leurs pieds leurs caudatori. Dans le centre et sur les marches du maître-autel, les évêques sont debout ou assis, couverts de leurs riches vêtemens et de leurs belles

(1) Voici quelques détails sur le costume éclatant des cardinaux. L'étole ou écharpe est d'un riche tissu : le piviale est un manteau d'or d'une pesanteur insupportable. Ce piviale ou pluviale était jadis destiné à préserver des inclémences de l'atmosphère. La soutane est ordinairement de velours violet : sa longue queue flottante est portée par les caudatori. Viennent ensuite le *pianelli* doré et le *manipolo* de satin brodé, suspendu au bras, pour rappeler la pannetière des patriarches. La *camiccia* est un surplis ou vêtement de dentelle extrêmement riche. Les mitres sont d'or ou d'argent, sur un fond blanc ou rouge, suivant le rang du cardinal.

mitres : alors le chœur élève au ciel le *hosannah!* le pape officie, tandis que les encensoirs d'or lancent vers le ciel des parfums et des nuages d'encens. L'harmonie la plus parfaite charme l'oreille : à l'Élévation succède un silence plus émouvant que les flots d'harmonie. Tout le monde tombe à genoux, et les militaires se prosternant plus bas encore que les autres assistans, déposent leurs armes de destruction aux pieds de ce mystère opéré en mémoire du salut des hommes.

» La cérémonie est enfin terminée. La procession retourne comme elle était entrée : la congrégation la suit, et quelques minutes après le vestibule du temple ressemble au foyer de l'Opéra. Les abbés et les princes de l'église se mêlent à la foule des laïques, les cardinaux causent avec les jolies femmes, font valoir leurs bas écarlates, et demandent l'avis du beau sexe sur la cérémonie. Ils saluent à droite, à gauche, font des reconnaissances, et les sourires gracieux, les signes de tête, les civilités, remplissent le temps pendant lequel on attend les voitures; puis tout le monde sort du Quirinal pour se rassembler encore à Saint-Pierre, où l'on va entendre les vêpres, donner des rendez-vous, et se livrer à des plaisirs par lesquels les Anglais eux-mêmes, très-rigides observateurs du dimanche, terminent en Italie cette journée consacrée au repos. »

C'est au palais Quirinal que se tient le conclave pour l'élection des papes. Cette élection et les cérémonies qui l'accompagnent méritent quelques développemens qu'il est je crois indispensable de donner. Nous en empruntons une partie au président De Brosses, qui a traité ce sujet en homme d'esprit parfaitement initié aux intrigues des consistoires.

Dès que le pape est mort, les cardinaux se rassemblent chaque jour : ils se regardent tous comme autant de princes régnans, possédant la souveraineté par indivis. C'est un plaisir de voir toute la ville en course et en mouvement pour la construction du conclave. Autrefois on le bâtissait dans l'intérieur du Vatican, maintenant il est construit dans le palais Quirinal : c'est une ville dans une maison, ce sont de petites maisons dans une grande chambre. D'abord les maçons se mettent à murer en briques toutes les portes extérieures du palais, et toutes les fenêtres, où l'on ne laisse de libres que deux ou trois carreaux pour faire entrer dans l'intérieur un peu de crépuscule. Les appartemens étant trop vastes et fort élevés, on y pratique au dedans des cabanes en planches de sapin et des entresols au-dessus, en laissant tout le long des chambres un corridor libre pour le passage. On ne se sert pas des pièces où sont les plus belles peintures de peur de les gâter. Toute la construction doit être faite dans l'espace de douze jours. Il n'y a, pour faire entrer les ouvriers, les échafauds, les bois, les meubles, les ustensiles et tous les autres objets nécessaires, qu'une petite porte étroite et haute, ou fenêtre à balcon, à laquelle on monte de la rue par un petit escalier fait exprès. Jugez quel tumulte et quel embarras pour construire de la sorte, à la fois, soixante-dix maisons dans un appartement! L'artisan de Rome, tout habitué qu'il est à la paresse dans le cours ordinaire de la vie, montre une activité sans égale dès que l'occasion l'exige.

« Je voudrais, dit De Brosses, que vous vissiez les ouvriers, les valets des cardinaux et le nombre infini de badauds regardant aller, venir, s'agiter,

travailler à toutes sortes d'ouvrages à la fois, donner des coups et en recevoir, entrer et sortir de la même porte par une fluctuation continuelle; c'est une vraie fourmilière, une ruche d'abeilles. Les ouvriers, sans s'égosiller à dire gare, laissent le soin aux longs soliveaux qu'ils portent de se faire faire place dans les longs et étroits corridors du palais. »

Chaque logement est à peu près composé d'une cellule où est le lit du cardinal, d'une autre petite pièce à côté, d'un bout de cabinet, avec un escalier montant à l'entresol, où l'on ménage deux petites pièces pour des domestiques : quand l'espace se trouve favorable, on a un peu plus. Les membres du conclave, qui occupent la grande loge au-dessus du portail, ont l'avantage d'avoir vis-à-vis d'eux tout un rang de cabanes le long des fenêtres : ils font, de ces compartimens, des cabinets d'étude ou d'assemblées. Quand il se trouve, dans le fond des appartemens, de petites pièces sans issue ou trop peu spacieuses, soit pour bâtir, soit pour pratiquer des corridors, on les laisse telles qu'elles sont, en y plaçant toutefois la cellule de planches où doit coucher le cardinal; car la règle invariable est d'avoir son lit dans la cellule. Ces logemens sont les meilleurs de tous; le sort décide de leurs propriétaires. Que les cardinaux se rendent au conclave ou qu'ils ne s'y présentent point, il faut toujours qu'ils fassent les frais de la construction, qui s'élèvent souvent, pour chacun d'eux, à plusieurs mille francs.

Ces demeures ne sont pas d'ailleurs de nature à réjouir l'imagination de ceux qui les habitent : on y est fort à l'étroit, sans air, sans lumière; il faut se servir de bougie en plein midi. Ordinairement trois ou quatre cardinaux sont victimes des exigences et des rigueurs du conclave, ce qui diminue d'autant le nombre des candidats.

Le camerlingue, par sa dignité de chef de la chambre apostolique, a droit de commander dans le conclave, et d'y faire observer la police. Il fait sa ronde tous les soirs pour observer si tout est en repos et en bon ordre. La nuit il y a des émissaires en sentinelle pour empêcher les visites nocturnes favorables aux brigues secrètes; mais on trouve le moyen de s'entretenir mystérieusement à la faveur de l'obscurité. Au reste, quelles que soient l'ardeur des cabales et la vivacité des partis, les relations, même entre les dissidens, sont toujours empreintes d'un ton de politesse parfaite digne des chefs de l'église.

Quelque ennuyeuse et incommode que soit la vie que l'on mène en cette prison, le temps s'y écoule assez vite, par suite des nombreuses occupations imposées à chacun des cardinaux. Un *sagrisda* dit la messe chaque jour; chaque jour aussi le collége sacré s'assemble pour procéder à l'élection. Tous sont pourvus d'un catalogue pour marquer, à mesure qu'on ouvre le scrutin, le nombre des suffrages donnés aux divers candidats. Un cardinal de tout ordre, évêque, prêtre et diacre, est nommé chaque jour pour présider au scrutin, l'ouvrir et nommer les élus. Chaque cardinal, après avoir prêté serment sur l'autel, qu'il procède sans brigues, intérêt ni vue humaine, mais suivant sa conscience, pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien de l'église (formulaire qui se répète à chaque fois), va poser son bulletin de suffrage, en présence de trois inspecteurs, dans un calice sur une petite table au milieu de la chapelle. Les bulletins contenant les noms de celui qui nomme, de celui qui est nommé,

et de plus une certaine devise particulière prise de quelques passages de l'Écriture, sont fermés à plusieurs plis et cachetés à chaque pli. On commence à les ouvrir par le bas, de sorte que l'on ne voit d'abord que le nom de celui qui est élu. On compte soigneusement les bulletins avant de rien ouvrir; si le nombre ne se trouve pas égal à celui des cardinaux présens, on brûle les scrutins et l'on recommence. Si l'un d'entre eux n'a pas le nombre suffisant pour être élu, savoir, les deux tiers des suffrages, on brûle le scrutin sans décacheter plus avant, pour que les nominateurs restent inconnus. Si le nombre est suffisant, on décachète les autres plis pour vérifier les nominateurs et les devises dont chacun retient copie; mais comme on ne finirait jamais si l'on s'en tenait au scrutin après qu'il est fait, on emploie la forme de l'*accessit*. Si l'accessit et le scrutin font le nombre de voix suffisant, l'élection est canonique; chaque cardinal s'approche de l'autel et dit: « J'accède à ceux qui ont donné le suffrage à un tel. » Alors, si le nombre est valable, on vérifie les nominateurs du scrutin pour voir s'ils sont différens de ceux des accessit, de peur qu'une même voix, donnée dans l'un et dans l'autre, ne soit comptée pour deux. A l'accessit on est maître de n'accéder à personne: *accedo nemini*, dit-on souvent. « Le cardinal Nemini, observe De Brosses, réunit fréquemment le plus grand nombre de voix. »

D'autres fois on renverse subitement, à cette seconde cérémonie, tout ce qui avait été fait à la première; c'est à l'accessit aussi que se font les plus merveilleux coups de politique. Quelquefois, par exemple, le chef d'une faction met en réserve, pour l'accessit, tous les suffrages certains, et charge ceux que l'on croit douteux de jeter au scrutin, afin de reconnaître d'avance, par le nombre, si ceux dont ils soupçonnent la fidélité ont procédé de bonne foi dans l'exécution de leurs promesses.

On élit encore par acclamation, par inspiration, par adoration, quand on se voit assez fort pour le déclarer hautement tout d'un coup, dans l'esperance que le petit nombre des opposans se laissera intimider par la crainte; car les consciences timorées redouteraient fort d'avoir refusé leur suffrage au souverain qui vient d'être élu; mais, pour employer ces moyens extrêmes, il faut être bien sûr de ses partisans et savoir profiter d'un mouvement décisif. Dans l'adoration, un cardinal se prosterne aux pieds d'un autre et l'adore tout à coup comme le véritable vicaire de Jésus-Christ. Cette action excite quelquefois l'enthousiasme des autres suffragans; c'est ainsi, par exemple, que fut élu le cardinal des Ursins, autrement Benoît XIII.

Mais il est dangereux d'avoir recours à de pareils expédiens lorsqu'on n'est pas assuré d'un appui vigoureux. En effet, le tumulte s'empare quelquefois du conclave, au point qu'on est obligé d'interrompre les délibérations dans la crainte de quelque collision sanglante. Les ambassadeurs des cours étrangères jouent aussi un grand rôle dans les travaux du conclave; on attend ordinairement leur venue, car le palais Quirinal n'est pas si bien fermé, que leur influence ne se fasse sentir jusque dans l'intérieur. Lorsqu'enfin les votes sont déterminés, le cardinal decano (doyen) et le camerlingue s'avancent vers le cardinal élu, et lui adressent les paroles suivantes: *Acceptasne electionem de te canonicè factam in summum pontificem?* Acceptez-vous

l'élection qu'on a faite de vous comme souverain pontife? Puis on prie le nouveau pape d'indiquer le nom qu'il désire prendre lorsqu'une fois il a accepté, ce qu'il fait ordinairement sans balancer. L'élu choisit souvent le nom de celui qui l'a créé cardinal. Le choix une fois connu, le premier maître des cérémonies dresse un acte de la nomination et de toutes les circonstances.

C'est alors que commencent les cérémonies nombreuses qui accompagnent ordinairement l'exaltation d'un pontife; l'assemblée reconnaît le chef de l'église en baisant une croix d'or brodée sur une pantoufle de satin rouge, fameuse sous le nom de *mule du pape*. Le saint-père répond à cette *adoration* par une double accolade. Le bruit du canon et le son de toutes les cloches de la ville ont bientôt répandu cette nouvelle. Les Romains accourent en foule à la basilique vaticane pour y saluer leur maître. Celui-ci s'avance en litière jusqu'au grand autel, et reçoit la solennelle adoration du sacré collége, pendant qu'on chante l'hymne d'action de grâces, et que la foule hurle à la porte en attendant la distribution d'usage.

Le couronnement n'a lieu que le dimanche suivant; la cérémonie commence au vestibule de Saint-Pierre. Sa sainteté s'asseoit sur un trône, et donne son pied à baiser au chapitre qu'accompagne l'élite des prélats. De là le saint-père se rend dans l'église, suivi de sa cour, du corps diplomatique, de la haute magistrature et du clergé, dit la messe et reçoit le pallium, manteau de laine blanche, parsemé d'étoiles noires. De l'autel il passe au trône. C'est là que, déposant la modeste mitre d'évêque, il se couronne de la superbe tiare qu'il a reçue des mains du doyen des cardinaux. Les paroles sacramentelles de cette cérémonie sont remarquables: « Recevez, lui dit le prélat, » la triple couronne de l'église, elle » vous rappelle que vous êtes le père » des princes et des rois, le maître du » monde, le vicaire de Jésus-Christ sur » la terre. »

Après cet acte d'humilité, le souverain pontife bénit deux fois la foule, accorde d'amples indulgences et se retire.

Ce n'est qu'au jour de l'Ascension qu'il va prendre possession de la papauté dans Saint-Jean-de-Latran. Sa sainteté s'y rend en litière, et quelquefois en cavalcade: le vicaire de Jésus-Christ monte en passant au Capitole. Là, sous un arc de triomphe, le sénateur à genoux lui présente le sceptre d'ivoire, souvenir-parodie du bâton consulaire; et, poursuivant son chemin, il arrive à Saint-Jean, la mère de toutes les églises du monde; le pontife y reçoit une clef d'or. Pendant que le peuple inonde le parvis, sa sainteté se fait porter au grand balcon de la basilique, où le suit sa brillante cour. De là sa main bénit la foule, et les officiers du palais jettent pour vingt ou trente mille francs de médailles frappées à l'occasion de ce couronnement (Pl. 138).

Mais sortons du vaste champ des digressions pour revenir au Quirinal, qui nous a servi de point de départ, ou plutôt au palais Rospigliosi, situé dans le voisinage de la demeure des souverains pontifes.

Le cardinal Scipion Borghèse le fit construire d'après le plan de Flaminio Ponzio, sur les ruines des Thermes de Constantin. L'édifice appartint ensuite au cardinal Bentivoglio et à la maison Mazarin, qui l'augmenta considérablement; il passa enfin dans la famille Rospigliosi.

En entrant dans le pavillon du jardin, on remarque, sur la voûte du salon, la fameuse Aurore de Guido Reni; c'est une grande fresque que tous les connaisseurs regardent comme l'une des meilleures qui existent. Outre la perfection du dessin et du coloris, elle réunit encore le mérite d'une belle et noble composition.

Je descendis le Quirinal pour monter au Viminal, ou plutôt je continuai à marcher en ligne droite vers ce mont qui ne fait qu'un seul et même plateau avec l'Esquilin et le Quirinal, au sortir de la Suburra. On dérive l'étymologie du nom de la colline que j'allais visiter, des saules nombreux (*vimina*) qui l'ombrageaient, ainsi que Juvénal nous l'apprend. C'était le quartier des Patriciens, dont une des rues modernes porte encore le nom. Là s'élevait le temple de Jupiter Viminal, dont les modernes ont fait leur *Madona de' Monti.* C'est là aussi qu'est la tombe du bienheureux *Labre*, cet homme compatissant, dont la malpropreté contribua autant que sa bienfaisance à lui assurer une célébrité que certes il était loin de briguer. Il se laissait dévorer sous la troupe avide d'une vermine hideuse; on dit que les gueux de Rome sollicitaient, il y a quelques années, sa canonisation pour le déclarer aussitôt patron en titre de l'ordre. Labre aura donc des autels! il resterait dans l'oubli s'il n'avait eu que les grandes vertus d'un bienfaiteur de l'humanité.

On trouvait au Viminal les bains d'Agrippine, mère de l'impie Néron; ils ont été remplacés par l'église de Saint-Vital. Saint-Laurent a succédé aux Thermes d'Olympie et au palais de Sixte V, à la Nymphée de Septime. Entre tous ces bains, exclusivement éserv és aux dames romaines, éait le temple de Sylvain, où les femmes n'entraient jamais de peur de quelque entreprise galante de la part du dieu. Ce fils de Faune était, comme tout le reste de la famille de Saturne, en grande vénération chez les Latins; on lui attribuait la conservation des arbres. L'église de Sainte-Agathe s'élève à la place même de ce temple.

A l'extrémité du plateau du Viminal, vers la porte Saint-Laurent, était l'un des bûchers publics pour brûler les morts, à côté d'une immense fosse, où l'on cachait les débris des cadavres. Les pauvres gens et les esclaves allaient pourrir dans la fosse commune; les honneurs du bûcher étaient réservés aux riches. Qu'on nous permette, à ce sujet, quelques détails sur les cérémonies funéraires des anciens. Nous passons rapidement sur les préliminaires usités à l'occasion de la mort d'un riche Romain; il faudrait un gros livre pour raconter exactement de quelle manière on lui fermait les yeux, on lavait son corps, on le couronnait de fleurs, on l'exposait pendant sept jours entiers, etc..... Nous ne nous occuperons ni de l'ordre du convoi, ni des pleureuses, ni de l'archimime, ni de l'octophore; mais nous supposerons que le corps est arrivé au Champ-de-Mars, pour y être brûlé suivant l'usage, la loi des Douze-Tables ne permettant pas que cette cérémonie eût lieu dans l'intérieur de la ville. Cette défense avait pour objet de prévenir les incendies. La basilique Porcia fut brûlée par les flammes du bûcher de Clodius, qui gagnèrent cet édifice. Cependant quelques familles (celles des Valerius, des Fabricius) avaient le droit de sépulture dans la ville; mais la sûreté publique les empêcha d'en faire usage. Cependant, pour constater leur privilége, on portait le mort sur le Forum,

on plaçait sous le lit funèbre une torche allumée que l'on retirait sur-le-champ, et on achevait ailleurs la cérémonie.

Au milieu d'une vaste enceinte pratiquée dans le Champ-de-Mars, s'élevait donc ordinairement, en forme d'autel, le bûcher fait de bois de chêne fendu et très-sec, de pin ou de frêne. Pour le rendre plus prompt à s'enflammer, on plaçait dans les intervalles des rouleaux de papyrus, de la poix, et d'autres matières combustibles. On regardait comme un crime d'employer du bois qui eût servi à un usage quelconque; il ne devait même être ni poli, ni travaillé. Après l'avoir arrosé d'essences précieuses, on y plaçait le corps, dont on retranchait un doigt qui devait être enterré séparément; on ouvrait les yeux du défunt, regardant comme un dernier hommage à la Divinité de les diriger encore vers le ciel, et on mettait dans la bouche une pièce d'argent pour acheter, de l'avide Caron, le passage des sombres bords.

Bientôt les tourbillons de flammes et de fumée s'élevaient dans les airs; si le vent donnait une nouvelle activité au feu, cette circonstance était regardée comme un heureux augure pour le repos des mânes du défunt. On jetait dans les flammes ses armes, ses vêtemens habituels; quelquefois les parens et les amis y jetaient aussi leurs propres robes, pendant que les sacrificateurs versaient le sang d'une multitude de victimes que l'on immolait sans cesse autour du bûcher. Tout auprès un cirque était quelquefois élevé à la hâte pour faire combattre des gladiateurs, comme si la mort n'eût pas eu assez d'une victime. Par un mélange bizarre de cérémonies douloureuses et réjouissantes, on donnait aux assistans des festins magnifiques, des représentations de jeux scéniques et de courses de chars. Mais pour en bannir cet air de fête qu'entraîne nécessairement la réunion des deux sexes, les femmes en étaient exclues: leur présence y aurait été regardée comme un sacrilége. Publius Sempronius se sépara de sa femme, par la seule raison qu'elle avait assisté à des jeux funèbres.

Quand le corps était entièrement consumé dans un linceul d'amiante, on ramassait les cendres, on les lavait avec du vin et du lait, puis elles étaient placées dans une urne qu'on remettait ensuite à la famille.

Alors le prêtre qui avait immolé les victimes secouait par trois fois, sur les assistans, une branche d'olivier plongée dans l'eau lustrale; et la première pleureuse congédiait l'assemblée par ces mots prononcés d'un ton solennel: «Vous pouvez vous retirer. *I, licet.*» Puis chacun des assistans s'adressant au mort, disait: « Adieu! adieu! adieu! nous te suivrons lorsque viendra le moment marqué par la nature! »

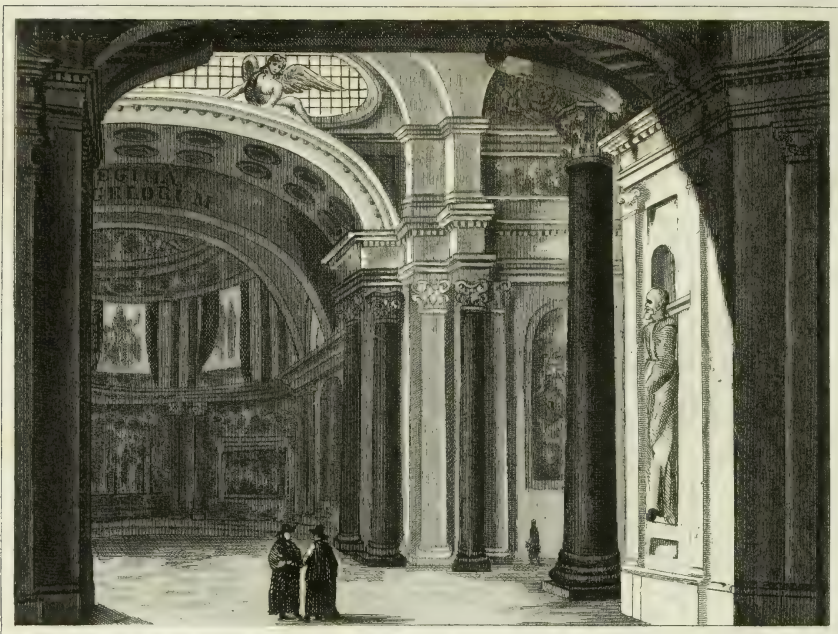
Le Viminal est une des plus riantes collines de Rome. Caressée par le soleil levant, abritée de l'ouest humide, elle jouit d'une température d'autant plus heureuse, qu'elle ne possède que des jardins d'agrément, de vastes et d'élégantes habitations; aussi des familles puissantes se sont-elles partagé avec les moines ce riant asile. La part des jésuites était un domaine; les chartreux avaient un parc. Les Strozzi conservent leur villa charmante, qu'a longtemps habitée le célèbre Alfieri.

Mais ce que la colline a de plus riche en sites ainsi qu'en plantations, se trouve dans la magnifique villa Negroni; Sixte v a créé cette belle campagne. Dans ce même quartier étaient, assez voisins l'un de l'autre, les temples de la Bonne et de la Mauvaise

Fortune. Sixte seul pouvait réunir dans son domaine les autels de ces deux maîtresses du monde ; lui qui, de simple pâtre, s'était élevé jusqu'au trône pontifical.

Parmi les autres curiosités du Viminal, je citerai la fontaine de Termini, une des plus considérables de Rome, et qui a inspiré quelques belles octaves au Tasse. Avant Sixte-Quint, l'eau tirée des puits et mise dans des barils était portée dans Rome par des bêtes de somme, et se vendait. Le tribun Rienzi était fils d'un de ces marchands d'eau. Sixte v se servit le premier des anciens aquéducs pour amener cette eau, appelée de son nom *acqua felice*, c'est la même que l'eau alexandrine, conduite à Rome par Alexandre Sévère. Au milieu des décombres ou du renouvellement de la ville éternelle, l'eau seule est demeurée tout-à-fait antique. Le colossal Moïse de la fontaine, donné, à quelques voyageurs novices, pour le Moïse de Michel-Ange, a l'air d'un Silène debout et en costume. Deux des lions de basalte, et d'un beau travail égyptien, proviennent du Panthéon : l'architecture est du chevalier Fontana.

Le vaste dépôt de mendicité de Termini, fondé par Pie iii, est devenu une maison de travail sous Léon xii, et m'a semblé un établissement très-bien tenu; les métiers les plus utiles y étaient montrés à plus de mille enfans, et pratiqués par un nombre considérable d'ouvriers. Le dessin, la musique, l'imprimerie, la gravure, entraient aussi dans l'enseignement. Cinq cents hommes étaient occupés à fabriquer des étoffes de coton à l'usage du peuple, des couvertures de laine et des tapis ; les enfans tressaient des corbeilles, et faisaient de ces jolies chaises de paille destinées aux salons les plus élégans; un nombre égal de femmes se livrait aux mêmes travaux dans un local séparé. Indépendamment de la vente des objets exécutés dans la maison, la dépense était de 35,000 écus romains (189,000 francs) pour mille individus; et lorsque ce nombre était dépassé, le gouvernement ajoutait par tête onze baïoques et demi (douze sous) par journée. La maison de Termini, et la commission de secours instituée par le pape, paraissent assez bien atteindre leur but, car le nombre des mendians n'est plus si considérable à Rome.

Nous ne pouvons quitter le Viminal sans parler des bains de Dioclétien, dont nous avons déjà dit quelques mots à l'occasion des Thermes de Caracalla ; ils avaient plus de deux milles de tour : l'arène, entourée de gradins et servant aux exercices d'équitation, existe en partie et forme un vaste jardin. Une des salles a trois cent trente-six pieds de long, soixante-quatorze de large et quatre-vingt-quatre de haut. La bibliothéque trajane était, dans cet édifice, entourée d'écoles et de promenades. Outre les salles publiques de bains, on y trouvait des appartemens particuliers, où l'on servait avec luxe. Les superbes urnes de basalte et de porphyre de la forme la plus élégante, et qui composent aujourd'hui les plus beaux autels de Rome, ne sont que les baignoires de ces chambres de luxe réservées aux plaisirs des riches voluptueux. Le peuple n'entrait probablement que dans les salles communes ; mais elles étaient si vastes, que trois mille personnes pouvaient s'y baigner à la fois. On n'a rien bâti de pareil depuis. Un couvent de chartreux occupe aujourd'hui l'enceinte des Thermes : on voit, dans la cour du jardin, une fontaine entourée d'un groupe d'énormes cyprès, qui ont été le su-

Manzoni del.

S. M. degli Angeli nelle terme di Diocleziano. *Thermes de Dioclétien.*

Dagincourt Audot edit. Aubert sc.

Palazzo di Diocleziano a Spalatro di Dalmazia. *Palais de Dioclétien à Spalatro en Dalmatie*

jet de plusieurs gravures. Ce groupe, jadis formé de quatre arbres, et maintenant réduit à trois, fut planté par Michel-Ange, lorsqu'il construisit le cloître du couvent. Les troncs de ces arbres ont à présent treize pieds de circonférence : aux plantations d'artichauts et de cardons qui remplissent exclusivement les jardins de Rome, on a ici ajouté des orangers que j'ai trouvés chargés de fruits.

Puisque nous voici aux Thermes de Dioclétien, il n'est pas hors de propos de parler d'un édifice bâti par le même empereur, et qui remonte, comme les Thermes, au troisième siècle, c'est-à-dire au commencement de la décadence de l'architecture chez les Romains. Il s'agit du palais impérial à Spalatro, ville de Dalmatie (Pl. 156). Cet édifice, qui a fourni au savant antiquaire Adams la matière d'un long et bel ouvrage, est encore digne de la majesté du prince qui le fit construire. On y entre par la porte principale, dite la porte Dorée; des colonnettes d'un goût exquis les surmontent : on peut avoir une idée assez juste de l'aspect qu'elles présentent en considérant la façade appelée *Tablinium* des Thermes de Dioclétien. Parmi les curiosités du palais de Spalatro, je ne dois pas oublier un temple, l'un des plus singuliers que l'on puisse voir. La forme octogone de cet édifice et les petites ouvertures qui l'éclairent, le feraient assez bien ressembler à un de nos fours à briques, s'il n'était décoré d'un beau portique en arcades portées sur des colonnes. Il est élevé dans l'enceinte même du palais, et fut, dit-on, consacré à Jupiter; mais revenons aux Thermes.

L'une des salles des Thermes de Dioclétien devint, par les soins de Michel-Ange, ainsi que nous l'avons déjà dit, l'église *Santa-Maria-degli-Angeli* (Pl. 156); l'illustre architecte y ajouta une aile et en fit une croix grecque. Mais le terrain autour de cet édifice étant plus haut que le pavé, l'artiste jugea bon d'élever celui-ci de six pieds, et d'enterrer d'autant les colonnes antiques conservées à leur place primitive, ce qui altère beaucoup leurs proportions. On entre dans cette magnifique église par un vestibule rond, qui était une des salles à l'usage des bains, et où l'on voit les tombeaux de Charles Maratte et de Salvator Rosa. On passe ensuite dans la nef transversale, qu'on croit avoir été anciennement la Pinacotheca; l'on y voit une belle statue de saint Bruno, par Houdon.

L'attention est attirée ici par quelques beaux tableaux et par une fresque admirable du Dominiquin, dont le coloris plein de vigueur a tout l'effet de la peinture à l'huile. Elle ne se trouvait pas à Sainte-Marie-des-Anges dans le principe; elle y fut transportée avec beaucoup d'art par le fameux Zabaglia.

Vient maintenant, de l'autre côté de la rue Pie, l'église de Sainte-Marie-de-la-Victoire, dont nous allons donner au lecteur une analyse rapide. Je m'arrête, afin de demander hautement grâce pour toutes ces descriptions; Dieu me garde de fatiguer l'attention par la monotonie du récit! Pourtant, si l'on considère que Rome est plus encore un musée d'antiques qu'une ville moderne, on nous pardonnera de négliger quelquefois par force le rôle d'historien pour nous charger de celui de cicérone.

Quand nous passerons devant des monumens de peu d'intérêt, nous irons vite, et seulement pour accomplir notre devoir de voyageur.

Sainte-Marie-de-la-Victoire prit le

nom qu'elle porte aujourd'hui, à cause de plusieurs victoires que les catholiques remportèrent sur les hérétiques par l'intercession de la Vierge. Le cardinal Scipion Borghèse fit faire la façade à ses frais, en reconnaissance du présent qu'on lui fit du fameux hermaphrodite trouvé près de cette église, et qu'on admire actuellement au musée de Paris.

La somptueuse chapelle de Sainte-Thérèse fut érigée et ornée aux dépens du cardinal Frédéric Cornaro, sur les dessins du chevalier Bernin. La statue représente la sainte dans l'extase du divin amour, en présence d'un ange qui tient une flèche pour lui percer le cœur. Ce groupe passe pour le chef-d'œuvre du Bernin.

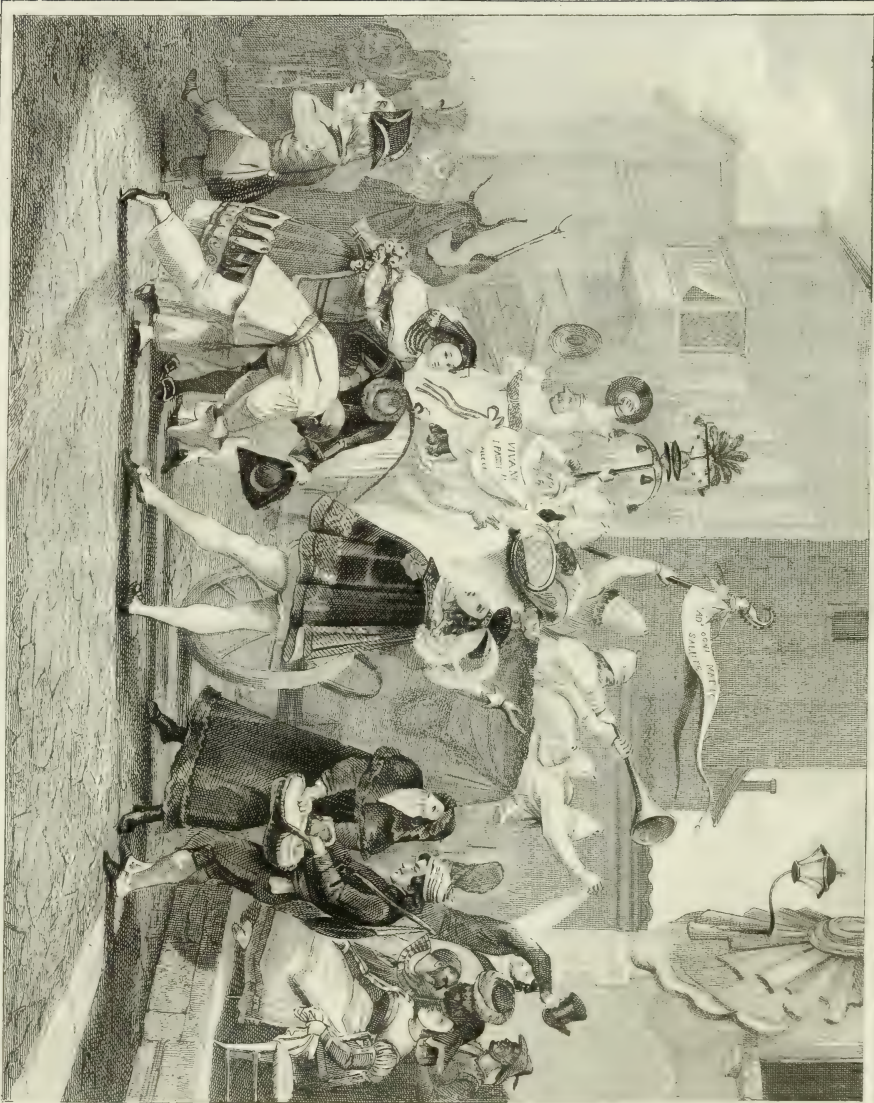
En somme, cette petite église est fort jolie. J'examinai surtout avec attention les marbres dont elle est revêtue, et dont les chapelles sont ornées; ils sont les plus variés et les plus précieux du monde. Les sculptures et les peintures sont aussi fort estimées.

Sainte-Agnès a conservé, mieux qu'aucune autre église, la forme des anciennes basiliques romaines. Elle fut élevée par Constantin, à la prière de sa fille Constance, au lieu même où le corps de la chaste héroïne avait été retrouvé. La statue de la bienheureuse est formée d'un torse antique d'albâtre oriental. A l'une des trois nefs, quatre superbes colonnes, deux de marbre de Porta-Santa, et deux de Pavonazetto, qui compte jusqu'à cent quarante cannelures, sont uniques par cette bizarrerie. Les quatre colonnes du baldaquin, au-dessus du tombeau, sont du plus beau porphyre.

On trouve, dans le voisinage de Ste-Agnès, un temple dit de Bacchus, consacré aujourd'hui à sainte Constance (Pl. 137); quoique des vendanges soient encore peintes à la voûte, ce n'est point une raison suffisante pour attribuer ce monument au dieu du raisin. Le culte de cette divinité était si répandu parmi les anciens, que la destination présumée de Sainte-Constance n'offre d'ailleurs rien qui puisse choquer la vraisemblance historique. Les hommes qui admettaient un principe immatériel et sacré, caché sous la forme matérielle des légumes de leur jardin, durent admettre sans peine une causalité puissante, inhérente à ce fruit qui produit de si merveilleux résultats sur l'intelligence humaine. Aussi le culte de Bacchus n'est-il pas un des moins anciens que l'on connaisse. Par analogie avec les effets de la liqueur à laquelle ce dieu préside, ses fêtes étaient les plus bruyantes, les plus échevelées, les plus folles qu'on puisse imaginer. Nous ne rappelons pas ces faits avec la prétention d'apprendre du nouveau à qui que ce soit (tout le monde, en effet, connaît l'histoire des Bacchantes et le récit des joyeuses orgies des fêtes de Bacchus); nous nous proposons uniquement de signaler le caractère de conséquence avec soi-même, et de logique qui préside à toutes les institutions sociales. Depuis le Io Pæan des Grecs, depuis le Silène monté grotesquement sur un âne vieux comme son maître, et comme lui barbouillé de pampres humides, jusqu'au petit amour bouffi, à cheval sur un tonneau, et servant d'enseigne aux cabarets modernes, tout se lie, tout s'enchaîne avec harmonie.

Revenons à Sainte-Constance. D'autres ont décidé que ce n'est point un temple consacré à Bacchus, mais bien un baptistère destiné à la sœur et à la fille de Constantin le Grand. Quant aux grappes de raisin qu'on voit sur la voûte de la nef circulaire, elles ne

Thomas del. *Audot edit.* *Aubert sc.*

Roma. Il Carnevale.

prouvent rien, sinon que de pareils ornemens étaient également usités dans le christianisme, où ils étaient l'emblème de l'abondance, de la joie et de la prospérité.

Ce qui démontre que cet édifice a servi ensuite de sépulcre aux mêmes Constances, c'est le sarcophage de porphyre découvert dans cet endroit, et sur lequel sont sculptés en bas-reliefs les symboles existant à la voûte.

L'entrée la plus imposante de Rome moderne est, sans contredit, la porte del Popolo, nom qui lui vient, non pas du peuple, comme plusieurs voyageurs se sont plu à le répéter, mais bien d'un bois de peupliers, qui jadis occupait les environs. Elle se trouve du côté de la Toscane, entre le fleuve que cachent des casernes de peu d'apparence, et le Pincius, autrefois triste et dépouillé, aujourd'hui couvert de constructions et de plantations délicieuses. De là partent trois rues. Celle du milieu, *le Corso*, suivant la direction même de la voie Flaminienne, sera la seule dont nous parlerons en ce moment.

L'éternel Corso, bordé de palais et de boutiques, réunit à la fois la petite industrie de Rome, l'ennui et les vanités des grands, qui viennent chaque jour les y étaler en carrosse, à des heures différentes, suivant les saisons. Le Corso est favorable à l'opinion qui regarde la population comme moyen de salubrité : l'air de cette rue marchande passe pour le meilleur de la ville, tandis que de belles et solitaires villa sont empestées. Les trottoirs du Corso, autrefois élevés et inégaux, au lieu d'être un abri, étaient, le soir surtout, véritablement meurtriers. On vient de les reconstruire sur un plan uniforme. Au milieu de sa décadence, Rome conserve quelques traces d'une splendeur qui n'appartient qu'à elle. Le pavé de ses rues est encore aujourd'hui de basalte, noble pavé qui n'est ni doux ni commode, et dont les chevaux surtout doivent fort peu goûter l'antique majesté. Les bornes sont formées d'anciennes colonnes de temples et de portiques, et elles ont conservé leur illustre nom de colonnettes.

Ce qui rend le Corso fort populaire, ce sont les promenades journalières dont cet endroit est le but, et surtout les fêtes brillantes du carnaval (Pl. 157).

Le goût des habitans de Rome pour les divertissemens de tous genres est très-prononcé. Les fêtes du carnaval méritent surtout une mention particulière par la liberté excessive qui règne dans la ville durant cette joyeuse époque. Suivant le mot de Laoureins, Rome a l'éclat d'une grande fête célébrée aux frais de la folie. Ces modernes bacchanales ne durent qu'une semaine ; mais ces huit jours sont si pleins d'extravagances qu'ils peuvent bien compter pour un mois de divertissemens ordinaires. Tous les états et tous les âges y prennent part.

L'ouverture de ce singulier spectacle a quelque chose de solennel. Le signal de la *mascherata* est donné par la cloche du Capitole et le canon du fort. Nous emprunterons à la piquante narration de Laoureins quelques détails sur le carnaval de Rome. « Avant que le canon se soit fait entendre, aucun masque ne peut se montrer. Mais à peine la lice est-elle ouverte, que de toutes parts on les voit se précipiter au Corso. C'est le théâtre général de toutes les gaîtés. En un clin d'œil, cette rue est pleine de voitures, de chars, de curieux qui s'établissent sur les trottoirs, et de masques à pied qui circulent en glapissant, suivis de la foule des badauds. On voit des voitures chargées

de femmes et d'enfans. Leurs cochers sont dans le grotesque accoutrement de marquis de l'autre siècle et de poissardes éhontées. Les chars promènent des groupes qui offrent presque toujours quelque scène amusante. C'est un ménage bourgeois avec chien et chat, une vieille qui gronde, un ivrogne qui la bat; ou ce sont des étourdis avec de jeunes femmes, de prétendus débauchés débitant des contes à mourir de rire. Toutes ces scènes sont parlantes, et les costumes aussi riches que bien choisis. »

Les boutiques étalent sur des mannequins une grande quantité de masques et d'habillemens fantastiques; on y voit aussi de grands paniers pleins de dragées, *confetti*, faites avec de la *puzzolana*, terre volcanique, blanchie à dessein avec de l'eau de chaux. Les gens masqués ont soin de se munir d'une énorme quantité de ces dragées qu'ils lancent de toutes leurs forces contre les passans. La foule riposte, et la mêlée devient générale. Si, par hasard, on remarque un promeneur au maintien trop grave, à la toilette trop recherchée, au visage trop badaud, il devient aussitôt le point de mire de cent assaillans, dont les projectiles, blanchissant tous ses vêtemens, les rendent semblables à ceux d'un meunier. Au milieu de la licence des confetti, on observe pourtant certaines lois du combat. Les gens sans masque ne doivent pas s'en jeter les uns aux autres, mais seulement aux masques, et ceux-ci à tout le monde. Les laquais montés derrière les voitures doivent s'épargner réciproquement, et surtout respecter les maîtres.

Les confetti des grands personnages sont de véritables dragées que les femmes jettent avec grâce aux personnes de leur connaissance qu'elles découvrent dans la foule. Leurs chevaux brillent sous les plus riches harnais, et d'élégantes calèches promènent des nymphes et des dieux. Autrefois le Corso devenait, pendant le carnaval, une sorte d'Olympe ambulant, où tous les dieux et toutes les déesses de l'ancienne mythologie étaient reproduits dans leurs costumes respectifs; mais la mythologie a tout-à-fait passé de mode. Au milieu de ces différens costumes, on voit ordinairement s'avancer l'histoire du monde, charge fort divertissante. C'est une énorme voiture, où sont placés des gens qui se grandissent à volonté; des renards et des loups avec des agneaux et des poules qui ne se méfient de rien. Il y a pour laquais des chiens et des chats, et pour cocher un singe.

Pendant ce temps, la foule des masques à pied joue et circule au milieu de deux cents voitures en mouvement qui ne blessent personne. La coquetterie réserve aux femmes les mieux faites l'élégant costume des paysannes des environs de Rome, qui prête de nouvelles grâces à des formes déjà charmantes. Toutes ces scènes sont animées par une gaîté folle : c'est une véritable fête, que le climat et le lieu contribuent à rendre également parée et bruyante. La rue a plus d'un mille de long, et deux rangs de palais pour enceinte. Afin que la marche soit plus douce, on y répand du sable très-fin. Se figure-t-on ce spectacle dans une immense galerie entre deux amphithéâtres, et plus de dix mille balcons occupés par cent mille spectateurs qu'un nombre incroyable de fous viennent amuser cinq heures par jour, une semaine durant? (Voyez une scène de carnaval, pl. 157.)

A deux heures le canon donne le signal de la retraite : alors commencent les courses de chevaux dans la rue débarrassée de ses masques. Comme ces courses ressemblent en tout à celles dont

nous avons parlé à propos de la fête de sainte Rosalie, à Palerme, nous nous abstiendrons ici de les décrire. Le mardi gras, vers midi, tout Rome se presse au Corso pour voir passer le pape. Sa sainteté parcourt à pas lents cette vaste rue, en donnant sa bénédiction à tous les assistans. C'est ainsi qu'on se trouve absous à l'avance des folies dont on remplira le reste de la journée.

Le dernier jour du carnaval, et aussitôt après la dernière course, la scène change tout à coup, et l'on n'entend plus que le lamentable cri de *è morto carnevale!* Les *moccoli* ou *moccoletti* (petites bougies allumées) brillent dans chaque main, et à mesure que la nuit s'avance, cette illumination devient plus forte et plus brillante. Des clameurs s'élèvent contre ceux qui ne portent pas de lumières, ou dont les lumières se sont éteintes, et ceux-ci, sous prétexte de les rallumer, cherchent à éteindre celles des autres. Pour déjouer de pareils projets, on les porte souvent au bout d'un bâton. Dans ce tumulte de quelques momens, les amoureux et les filoux font également bien leurs affaires.

Le mercredi des cendres, Rome est dans le calme du sommeil. Ces gens, si gais hier, déridont à peine leur front aujourd'hui. La folie a serré ses grelots : mais on a arrangé déjà les académies-concerts, et ces réunions agréables conduisent aux plaisirs impatiemment attendus du mois de mai.

Quelques autres divertissemens se présentent d'ailleurs, pendant cet intervalle, pour charmer l'oisiveté des Romains. Le jour de Pâques est une solennité qui ramène avec elles des cérémonies faites pour intéresser la curiosité la moins excitable. Nous nous réservons d'en parler ailleurs. Nous ne signalerons ici que l'illumination merveilleuse du dôme et de la façade de Saint-Pierre. M. Fondragon exprime en ces termes son admiration pour ce spectacle unique : « Je demeurai frappé de l'aspect de cette illumination à laquelle je ne pouvais rien trouver de comparable, lorsque, tout à coup, je vis les feux remplacés ou plutôt augmentés par une autre illumination infiniment plus belle encore, et tellement éclatante, que les lampions de la première parurent alors pâles, et que la nuit sembla être remplacée par le jour.... On m'assura qu'il y avait cinq cents hommes employés à cette illumination soudaine. Ils ont chacun leur poste; au premier signal, ils saisissent leurs torches, et vont allumer les lampions dont les mèches sont préparées avec du soufre ; de sorte qu'en moins de trois minutes tout est achevé. »

Le lundi de Pâques, un feu d'artifice magnifique, appelé girandole, est tiré au château Saint-Ange. Un coup de canon est le signal qui indique le commencement du feu. Empruntons encore à M. Fondragon sa description de ce brillant spectacle auquel il assista dans un palais du cardinal Albani. « Le château Saint-Ange, noir comme la nuit, antique comme le temps, asile de la mort et du silence, devint tout à coup couronné d'une tente ou girandole lumineuse, surmontée des armes papales. Après cette décoration magique, commença une espèce de siége. Le château riposta à des attaques simulées; on entendit une vive fusillade en artifice, à laquelle l'artillerie se joignit bientôt ; une foule de bombes et de fusées éclatantes parcoururent les airs comme des météores : on vit des épées flamboyantes se croiser, et d'autres artifices imiter différentes scènes d'un siége; mais la pièce la plus remarquable et la dernière, fut une pluie de feu que les

assiégés semblèrent répandre sur les assiégeans : cette pluie ressemblait à une immense fontaine, dont l'eau tombait en diverses cascades autour du château, et formait un spectacle réellement merveilleux. En un mot, ce feu d'artifice, qui dura au moins une demi-heure, fut des plus magnifiques et des plus imposans ; alors cet antique palais du néant, devenu un moment l'image du jour et de la vie, retomba de nouveau dans le silence et dans l'obscurité. » N'est-ce pas là toute la vie ? naître, briller un instant et s'éteindre !

Parmi les spectacles que les Romains aiment le mieux, il faut ranger celui des marionnettes. Elles ne sont pas, comme à Paris, réduites à l'ignoble famille des Polichinelles pour les plaisirs du peuple des boulevarts ; elles forment un véritable spectacle, qui, tout comme un autre, a ses théâtres, ses décorations, sa musique et son répertoire. Les enfans raffolent de ce spectacle, et j'avoue, sans honte, que plus d'une fois je me suis trouvé parmi eux, prenant ma part de leur plaisir.

A Noël, les principales boutiques de confiseurs et de marchands de jouets d'enfans sont décorées de guirlandes et de clinquant. Au milieu des objets de toute sorte étalés en vente, est placée une vieille femme (quelquefois un homme joue ce rôle), aux vêtemens noirs, au visage barbouillé de suie : c'est la *befana* (Pl. 158), le fantôme, qui est descendu par la cheminée, à l'heure où naquit Jésus, pour apporter des sucreries aux enfans sages, et châtier les petits mauvais sujets. Cette scène, qui n'est pas pas seulement propre à l'Italie, a lieu non-seulement dans les lieux les plus fréquentés de Rome, mais aussi dans beaucoup de maisons particulières, ce qui produit un spectacle de famille fort divertissant. Alors la befana est assise sous le manteau de la cheminée. Quant aux grandes personnes, elles se font des cadeaux réciproques le jour de Noël, comme on fait à Paris le jour de l'an : cela s'appelle donner et recevoir la befana.

Continuons ces excursions au milieu des mœurs véritablement italiennes par une analyse rapide d'un autre plaisir auquel les Romains n'attachent pas moins de prix que les enfans n'en mettent à la célébration de la befana. Je veux parler de la danse, de cet exercice où se peignent si bien les nuances du caractère des peuples chez lesquels on l'observe.

Il y a dans les États romains plusieurs sortes de danses ; mais la principale, la danse de caractère, s'appelle *salterello* ou *saltarello :* plusieurs voyageurs disent *saltarella* au féminin (Pl. 159). On la danse ordinairement à deux, au son de la guitare et du tambour. C'est surtout lorsqu'ils dansent à Testaccio, en présence de nombreux spectateurs, que les *minenti* (élégans du peuple) cherchent à lutter de grâce et de souplesse.

Le saltarello est une scène complète d'amour. En sautillant, en tournant l'un autour de l'autre, les danseurs expriment la passion qu'ils feignent d'avoir, le désir de plaire, la joie ou le chagrin, la jalousie ou le désespoir; enfin le danseur met un genou en terre pour fléchir *la sua cara*, qui se rapproche de lui par degrés, toujours en dansant; lorsqu'elle s'incline avec un sourire, comme pour appeler un baiser, l'amant se relève triomphant, et quelques sauts vifs et légers terminent la pantomime. Quand les spectateurs sont disposés à prendre part à la danse, dès qu'un des danseurs est fatigué, il entre dans la foule, et un autre le remplace à l'instant même : ainsi hommes et femmes, tous conti-

Mme Haudebourt Lescot p. Audot edit. E. Rouargue sc.

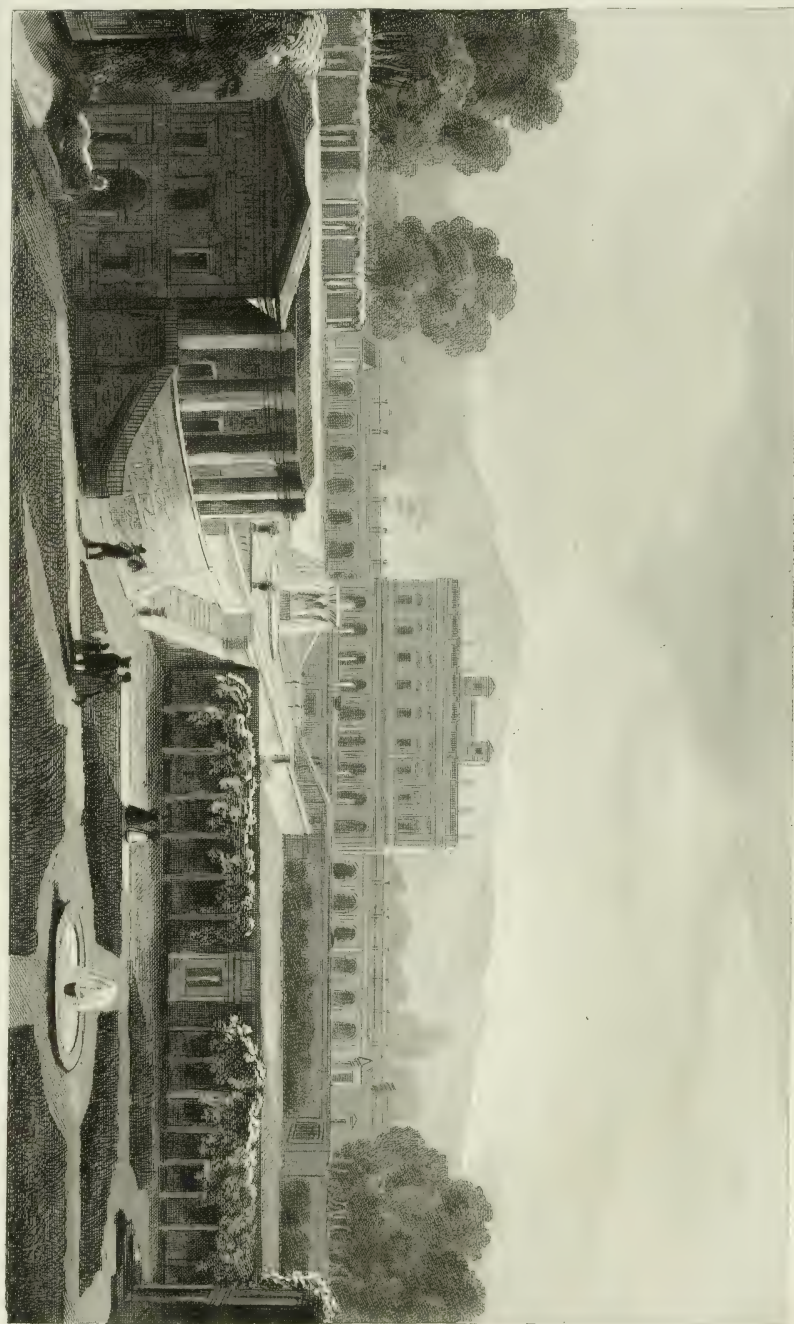
La Befana.

Mme Haudebourt Lescot del. — Audot edit. — Aubert sc.

Roma. Il Saltarello.

Mme Haudebourt Lescot p.

La Morra.

Boreben del. — Audot edit. — Ebert sc.

Villa Albani.

Sala di Bigliardo. *Villa Albani.* *Salle de Billard.*

Bouchet del. Audot édit. Aubert sc.

S. Stefano rotondo. *Roma.* *St. Etienne le rond.*

nuent le saltarello, qui peut de la sorte se prolonger à volonté. Il y a aussi le saltarello à six. Trois personnes sont placées en face de trois autres : un homme entre deux femmes : une femme entre deux hommes. Les danseurs s'approchent, s'éloignent ou se croisent, toujours en sautillant. Au reste, ce saltarello se danse rarement.

Le jeu de la *morra* « la mourre », pour lequel les Romains sont passionnés, est d'une antiquité fort reculée. Cicéron, pour caractériser un homme auquel on peut se fier, dit : *Dignus est quicum in tenebris mices.* « Il est digne que l'on joue avec lui à la mourre dans l'obscurité, car il accuserait de bonne foi le nombre des doigts qu'il aurait levés. » *La morra mutola* (la mourre muette) se joue sans parler, après la convention faite que l'un des joueurs marquera les nombres pairs, l'autre les nombres impairs. Ce jeu a plus d'une fois suscité de violentes querelles dans les *osterie* (auberges et cabarets) fréquentées par le peuple. Les suites en sont bien moins funestes depuis que la police a défendu expressément de porter des couteaux et des stylets. Les Romains ont encore d'autres jeux, mais comme ils n'offrent pas un caractère particulier, nous les passerons sous silence, et nous nous hâterons de conduire les lecteurs à la villa Albani et à Tivoli, où d'autres spectacles non moins curieux les attendent.

S'il est impossible de décrire les beautés de Rome sans parler de ses villa, il est impossible également de décrire ses maisons de plaisance sans mettre à leur tête la *villa Albani* (Pl. 161-162). Bâtie près des ruines du temple de Vénus Erycina ; elle est tout à la fois la plus élégante par son architecture, et la plus riche en bonnes antiquités. C'est l'ouvrage d'un cardinal instruit et curieux. Alexandre Albani en conçut lui-même le plan, et en confia l'exécution à Charles Marchionni. A une époque où les Romains n'appréciaient encore que médiocrement les trésors de leurs ruines, il fit un choix de bustes, de statues et de bas-reliefs, dont il forma son musée, et ce riche dépôt fut établi dans cette villa charmante. L'immortel Winckelmann se chargea de la direction des travaux, et l'on peut regarder cette villa comme ayant un jour été le plus riche des musées d'antiquités. Deux fois les révolutions l'ont exposé aux excès du vandalisme, qui l'a dépouillé en partie de stucs et de camées précieux.

Il nous faudrait toute la patience d'un faiseur de catalogues pour citer en détail et avec exactitude la foule de peintures qui, quelquefois médiocres, mais la plupart admirables, ornent cette villa. Nous laissons à d'autres le soin d'épuiser le nom des statues, des fresques, des décors en tous genres, qui font de la demeure des Albani l'une des plus royales qui se puissent voir.

Le jardin de la villa Albani offre deux belles fontaines, l'une enrichie d'un bassin de granit de plus de 40 pieds de tour ; l'autre possédant de beaux marbres, des cascades, une Europe et la Rome colossale. Cette partie du jardin sépare l'habitation principale d'un édifice semi-circulaire qui masque un ravin, et sert en même temps de perspective au palais. Ce dernier est orné de 26 colonnes qui forment portique, et d'un grand nombre de sujets. Le vestibule et la galerie présentent encore deux sphinx et deux statues de marbre noir d'Égypte, des bas-reliefs et des mosaïques antiques d'un beau travail. C'est là qu'on a à déplorer la perte d'un grand nombre d'objets précieux détruits ou détournés.

La villa Albani appartient aujourd'hui au cardinal Joseph Albani, de la même famille que les premiers propriétaires.

En sortant de cette somptueuse résidence, je me suis laissé conter une anecdote dont je ne ferai pas grâce au lecteur. Les cardinaux Albani ont de tout temps aimé et protégé les arts. L'un d'eux, grand amateur de musique, invita un jour le célèbre Caffarelli à venir se faire entendre dans l'une de ces soirées qui réunissaient à la villa la plus brillante société. Le chanteur donna sa parole, mais ne la tint pas. Long-temps la société l'attendit avec impatience; enfin le cardinal se décide à l'envoyer chercher : on le trouve chez lui en robe de chambre et en pantoufles, et nullement disposé à se déranger pour sortir. On lui rappelle le concert et l'assemblée qui l'attend. « Oh! che disgrazia! s'écrie Caffarelli, je l'ai oublié; maintenant il est trop tard... ce sera pour une autre fois. » Mais le cardinal n'était pas homme à se laisser jouer de la sorte par un artiste, quel qu'il fût. Il envoie son secrétaire, suivi de quatre de ses valets les plus robustes, et munis chacun d'un bon fouet de chasse. A leur aspect, Caffarelli jugea prudent de les suivre sans difficulté. Il fut aussitôt amené dans le salon du cardinal; là, il commença à chanter aux acclamations de toute l'assemblée que toute cette scène intéressait vivement. En effet, l'artiste déploya toutes les ressources de son incomparable talent, et sa voix ne parut altérée ni par la peur, ni par la colère. Un tonnerre de bravos couvrit les dernières notes du morceau.

Après ce triomphe, on conduisit Caffarelli dans un appartement contigu; là, le secrétaire lui offrit un riche cadeau de la part du cardinal : « Voilà, dit-il, la récompense de votre talent; recevez maintenant celle qu'a méritée votre insolence. » En même temps les quatre valets administrèrent, chacun à leur tour, un coup de fouet au chanteur. L'infortuné pousse un cri de douleur qui arrive jusqu'à l'assemblée, et cette fois encore sa voix est couverte de bravos, mais qui lui font expier cruellement ceux que l'admiration venait de lui prodiguer.

L'ITALIE.

ROME.

TIVOLI, LA VILLA ADRIANA, VICOVARO, FRASCATI, PALESTRINE, SUBIACO.

Au nombre des excursions autour de Rome, dont j'aie conservé le plus doux souvenir, je dois ranger celle que je fis à Tivoli, pays ravissant, qui réunit tous les ombrages, tous les parfums, tous les souvenirs, tous les enchantemens. Là, mes sens et mon cœur ont été plus vivement occupés qu'ils ne l'ont jamais été en aucun autre lieu du monde; car l'ancien Tibur, du haut de ses roches escarpées, et entouré de ce léger brouillard qui rafraîchit son atmosphère, brille encore de tout son éclat et de toute sa renommée.

Ce lieu est le point de mire des artistes de tous les pays; il leur fournit les modèles les plus variés, les accidens les plus bizarres, les effets les plus contrastés. Le peintre, le poëte, l'archéologue et le philosophe y trouvent des objets toujours nouveaux de curiosité et d'étude. Celui qui aurait le bonheur de réunir tous ces talens et tous ces goûts, pourrait, à loisir, considérer, étudier, puiser de l'inspiration dans les merveilles nombreuses de la nature et de l'art que lui offre cette contrée. Il doit même y fixer longtemps son séjour; et quand il l'aura quittée, il la regrettera toute sa vie. Qu'on nous permette de citer ici les jolis vers du chevalier Bertin sur cet admirable pays :

Avec quel doux saisissement,
Ton livre en main, voluptueux Horace,
Je parcourrai ces bois et ce coteau charmant
Que ta muse a décrits dans des vers pleins de grâce,
De ton goût délicat éternel monument!
J'irai dans tes champs de Sabine,
Sous l'abri frais de ces longs peupliers
Qui couvrent encor la ruine
De tes modestes bains, de tes humbles celliers :
J'irai chercher d'un œil avide
De leurs débris sacrés un reste enseveli;
Et, dans ce désert embelli
Par l'Anio grondant dans sa chute rapide,
Respirer la poussière humide
Des cascades de Tivoli.
Puissé-je, hélas! au doux bruit de leur onde,
Finir mes jours ainsi que mes revers!
Ce petit coin de l'univers
Rit plus à mes regards que le reste du monde.
L'olive, le citron, la noix chère à Palès,
Y rompent de leur poids les branches gémissantes,
Et sur le mont voisin, les grappes mûrissantes
Ne portent point envie aux raisins de Calès.

Pour me rendre à ce *petit coin* si riant de l'univers, je sortis de Rome par la porte Saint-Laurent. A moins d'un mille de distance, j'aperçus la basilique du même nom que le lecteur connaît déjà (Pl. 140). A peu de dis-

tance, un ermite commença anciennement à bâtir une église qui n'a jamais été achevée, et dont on voyait naguère des vestiges. Lorsqu'on en creusait les fondations, du temps d'Alexandre VII, on trouva trois voies antiques construites les unes au-dessus des autres.

Je parcourus l'antique voie Tiburtine, bordée par une quantité de tombeaux et de temples. Au milieu de ces ruines, on découvre continuellement des olla cinéraires, des inscriptions et des débris curieux. Ici est le tombeau de l'orgueilleux Pallas, affranchi de Claude; plus loin se trouve le Campo Verano, sous lequel sont creusées des catacombes renfermant les reliques d'une infinité de martyrs.

Au quatrième mille, on passe l'Anio, dit vulgairement le Teverone, sur le pont Mammolo, nom dérivé de celui de Julie Mamméa. La végétation des hêtres des rivages forme en cet endroit un agréable coup d'œil.

L'antique Latium s'étend jusqu'à l'auberge del Forno. Bientôt on traverse un petit pont jeté sur le canal de la Solfatare, fait pour dessécher le lac du même nom qui exhale une forte odeur de soufre. L'écume du lac, mêlée à la poussière, aux feuilles et aux branches, forme, à sa superficie, de légères agglomérations qui lui ont valu le surnom trop poétique de lac aux Iles nageantes. A peu de distance, je ramassai des pétrifications de végétaux fort curieux, formées par les eaux d'un autre lac nitreux et sulfureux.

Près de là sont les ruines des bains d'Agrippa, qui furent salutaires à Auguste. On les nomme aujourd'hui bains de la Reine, et M. Castellan pense que ce pourrait bien être les restes de la villa de Régulus, savant jurisconsulte, dont parlent Pline et Martial. Ce dernier, dans ses épigrammes, rapporte qu'un jour un très-long portique et l'*ambulacrum* de cette maison de plaisance s'écroulèrent tout à coup sans que personne pérît.

A gauche du canal de la Solfatara, je remarquai la fameuse carrière de Travertin, dit pierre Tiburtine, concrétion sulfureuse, tendre au sortir de la carrière, et acquérant beaucoup de dureté au grand air. Je vis encore plusieurs tombeaux antiques sur les bords du chemin, et, à quelque distance, un grand nombre de maisons de campagne des habitans de Rome et de Tivoli.

Enfin, j'arrivai au pont Lucano (Pl. 163), qui est le modèle d'un des plus beaux paysages de Guaspre Poussin, si passionné pour les beautés de la campagne de Rome, qu'il y possédait quatre maisons, deux rapprochées de la ville et dans les endroits les plus élevés, une à Tivoli, et une autre à Frascati. Le pont se trouve terminé par le noble mausolée de la famille Plautia qui conserve deux inscriptions antiques, et servit de forteresse dans le moyen-âge, comme le tombeau de Cecilia Metella, dont il rappelle la forme élégante et la grandeur.

Mais j'arrive à Tivoli ! Comment rendre l'impression que fit sur moi la vue de ce délicieux endroit ! D'anciennes fortifications, des tours crénelées qui rivalisent en hauteur avec les campanile des temples chrétiens, sont disposées avec une sorte de symétrie pittoresque au sommet d'un vaste plateau, dont les pentes, quoiqu'escarpées, sont couvertes d'une abondante végétation. Sur tous les points où l'industrie a pu transporter quelques pouces de terre, on voit croître des arbres fruitiers et des vignes : les rochers à pic sont revêtus de mousses et d'herbes touffues, dont la verdure est entretenue par le

Lenormant del

Sepolcro di Plauzia. *Roma.* *Tombeau de Plautia.*

Ruhl del · Audot edit · Aubert sc

Interno della Città. *Tivoli.* *Intérieur de la ville.*

brouillard humide qui les environne sans cesse. Les eaux ruissèlent en effet de tous côtés avec plus ou moins d'abondance. Après s'être prêtées à d'utiles usages, elles s'échappent du milieu des maisons et des arbres, embellissent la contrée par l'effet de leurs chutes multipliées, et produisent enfin ces délicieuses cascatelles qui font l'admiration des voyageurs et le désespoir des paysagistes.

La première nuit que je passai à Tivoli fut une nuit d'insomnie causée par le bruit continuel des eaux qui se précipitent dans les canaux souterrains, frayés à travers la montagne, sur laquelle une partie de la ville est construite. Je me rappelai alors qu'une foule de voyageurs, et notamment l'illustre Châteaubriant, s'étaient trouvés dans une position analogue à la mienne. « J'occupe, dit l'auteur des Martyrs, une petite chambre en face de la cascade que j'entends mugir. J'ai essayé d'y jeter un regard; je n'ai découvert dans la profondeur de l'obscurité que quelques lueurs blanches, produites par le mouvement des eaux. Il m'a semblé apercevoir au loin une enceinte formée d'arbres et de maisons, et autour de cette enceinte un cercle de montagnes. Je ne sais ce que le jour changera demain à ce paysage de nuit.»

La chute des eaux formait un bruit sourd, et qui, parfois, imitait le roulement du tonnerre, suivant que le son venait directement frapper mon oreille, ou qu'il était emporté ou dispersé par les vents. Ce bruit continuel, l'alternative d'une clarté plus ou moins vive, me jetaient dans cette espèce de délire qu'on éprouve rarement en santé, mais que je comparais à celui qui accompagne toujours un léger accès de fièvre. Cet état qui tient le milieu entre le sommeil et la veille, qui suspend les facultés physiques et n'ébranle que l'imagination, était encore exalté par les souvenirs que ces lieux, depuis si long-temps célèbres, faisaient naître en foule.

Ferons-nous remonter la fondation de Tivoli, suivant Denys d'Halicarnasse, à l'an 462 avant la fondation de Rome, ou, suivant Varron, à l'an 753 avant J.-C. et même au temps d'Énée, puisque Virgile met Tibur au nombre des cinq puissantes cités qui s'allièrent aux Latins contre les Troyens? Contentons-nous d'affirmer avec Pline que cette ville est plus ancienne que Rome, et avec Horace qu'elle est d'origine grecque, et ce sera encore assez pour l'honneur de la république tiburtine, dont les habitans sont si glorieux, qu'ils ont tracé tout nouvellement sur l'une de leurs portes les antiques lettres initiales S. P. Q. T. (*Senatus populusque tiburtinus*, le sénat et le peuple de Tibur), à l'imitation de leurs ancêtres. Mais les premiers habitans pouvaient du moins, avec raison, revendiquer un droit que la république romaine leur avait conféré.

Tivoli conserva long-temps son antique privilége d'être un lieu d'asile. Polybe l'affirme, et nous en trouvons la preuve dans l'anecdote qui a donné lieu au proverbe: *bere più d'un pifaro*, boire plus qu'un trompette. Tite-Live raconte ainsi le fait, que nous abrégeons :

L'an 443 de Rome, il fut défendu aux trompettes de boire ou de manger pendant les sacrifices. Cet ordre les indigna au dernier point. Pour se venger, ils sortirent du territoire de Rome et vinrent chercher asile sur le sol de Tibur. Cette défection importante nuisit à l'ordre des cérémonies. Le peuple murmura, et les magistrats furent obligés d'envoyer des émissaires à Tibur pour ramener leurs fugitifs, soit en les persuadant eux-mêmes directement de

revenir, soit en priant les magistrats de la ville de rendre à Rome ses rebelles d'un nouveau genre. Les magistrats, peu amateurs de musique, recoururent à une ruse fort ingénieuse pour remplir les intentions du peuple romain. Ils convièrent à un grand repas les trompettes étrangers, les firent boire outre mesure, jusqu'à ce que l'ivresse la plus abrutissante les eût plongés dans un sommeil voisin de la mort. Alors on les porta dans des chariots qui les conduisirent à Rome, où ils se réveillèrent fort étonnés, et obligés, malgré eux, à reprendre leurs éclatantes fonctions.

L'époque la plus brillante de l'existence de Tibur remonte au règne d'Auguste. Lorsque cet heureux conquérant eut pacifié le monde, et qu'à la suite de ses victoires, les arts et les plaisirs vinrent joindre leurs triomphes plus doux, les environs de Tivoli devinrent la retraite d'une foule d'hommes célèbres. Nous les nommerons bientôt, car les ruines de leurs habitations subsistent encore. L'état fortuné de Tivoli devait cesser à la mort des personnages qui avaient apporté la gloire et les jeux dans ce fortuné coin de la terre. Auguste mort, la vie, la prospérité et la richesse de la ville semblèrent l'avoir suivi au tombeau. Cependant l'avénement d'Adrien au trône parut la faire momentanément renaître. Il y fixa sa résidence, et y fit frapper la monnaie de l'empire; il institua des fêtes, érigea des monumens pour perpétuer le souvenir de son adoption par Trajan : enfin il jeta les fondemens du palais célèbre qui porte encore son nom et que nous décrirons plus tard.

Bientôt les destinées de Tibur s'obscurcirent: elle perdit le nom de superbe que lui avait donné Virgile, et tous les avantages dont le séjour des empereurs et des riches et voluptueux Romains l'avaient dotée : elle fut alors enveloppée avec Rome et le reste de l'Italie dans la dévastation que les barbares étendirent sur le monde.

Cependant l'esprit guerrier, dit M. Castellan, auquel nous empruntons quelques-uns de ces détails, ne s'éteignit jamais entièrement parmi ses citoyens. Ils eurent même une grande part à la destruction de Tusculum (Frascati), ville qui se révolta souvent contre les souverains pontifes. L'histoire de Tivoli offre ensuite peu d'intérêt jusqu'au temps des princes de la célèbre famille d'Est, qui essayèrent d'y ramener les arts et les plaisirs, en faisant construire une villa dans laquelle ils réalisèrent les pompeuses descriptions des antiques maisons de délices. A son tour la famille d'Est déserta ce séjour.

Cependant Tivoli n'a rien perdu de ses beautés naturelles. De l'angle d'une montagne, qu'une autre montagne beaucoup plus élevée abrite du nord (Pl. 169), Tivoli voit d'un côté les jolies montagnes qui ferment l'entrée de la Sabine, de l'autre, le magnifique coteau de Frascati. Rome apparaît dans la plaine, entre ce double amphithéâtre et la mer. Voilà le lieu si cher aux anciens Romains, fréquenté encore par les Romains modernes, qui vont lui demander ses sites, la fraîcheur de son air, l'excellence de ses fruits, et surtout le pergolèse, raisin justement vanté pour sa grosseur et son parfum.

Et nous, profitons également de notre séjour dans ces lieux célèbres. Demandons à ses monumens, la plupart en ruines, quelque leçon du passé. Le temple d'Hercule, le Patras grec de Tibur, était le principal édifice de la ville : il est remplacé par la cathédrale Saint-Laurent, qui offre derrière le chœur un reste de la cella.

C'était sous les portiques de ce tem-

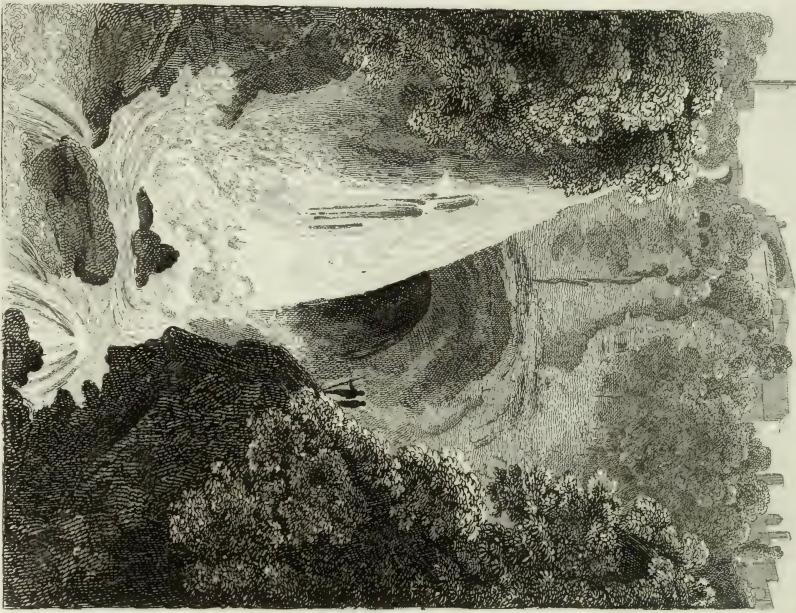
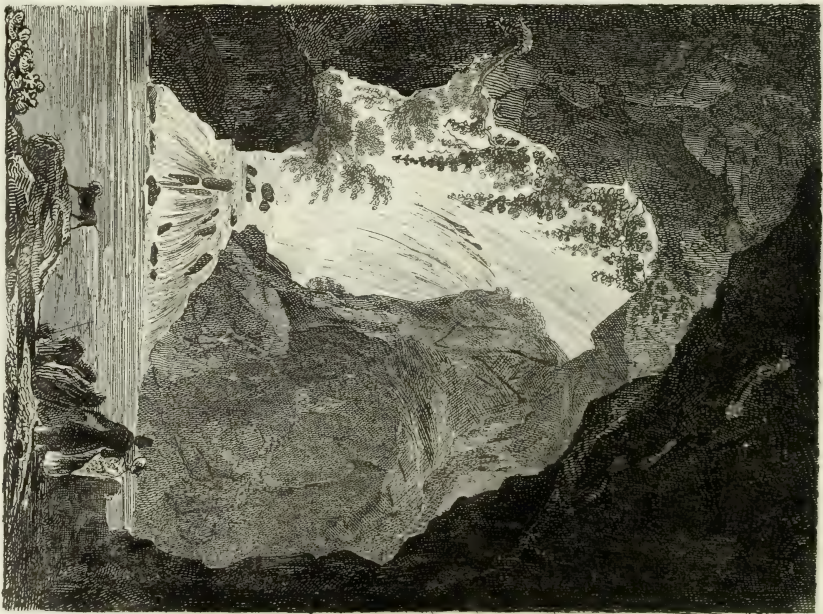
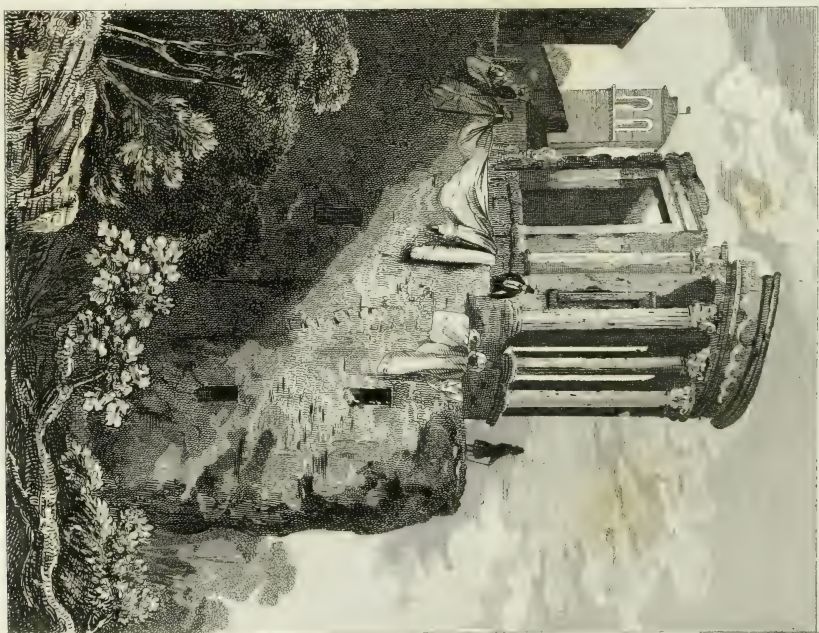
Grundmann del. — Winkles sc.

Tivoli.

Salathe del. Audot edit. Aubert sc.

Cascata: Tivoli. Grotta di Nettuno.

Audot edit. Aubert sc.

Le Cascatelle. *Tivoli.* *Tempio della Sibilla.*

ple qu'Auguste rendait familièrement la justice; souvenir qui, malgré la magnificence de l'édifice, sera toujours bien loin de notre chêne de Vincennes.

Un autre temple, qui ne mérite pas moins d'attention, est celui de Vesta (Pl. 165). Cet édifice, de forme circulaire, est situé, comme un nid d'aigle, au sommet d'un rocher caverneux, et entouré de précipices où s'engouffre l'Anio. Des dix-huit colonnes corinthiennes qui l'entouraient en forme de péristyle détaché, il n'en existe plus que dix. Le temple ne devait recevoir d'autre jour que de la porte ou de l'ouverture de la voûte, car les fenêtres qu'on y remarque maintenant paraissent moins anciennes que la construction primitive, dont on ignore l'origine. Au reste, il est fort détérioré, mais il n'en est que plus pittoresque. A travers les brèches de ses murs ruinés, on aperçoit les campagnes d'alentour, et son enceinte n'est recouverte que par la voûte éthérée.

Les vastes substructions qui soutiennent ce temple sont une des plus intéressantes curiosités de Tivoli. Elles consistent en deux rangs d'arcades construites en avant de grottes naturelles creusées dans le massif du rocher. Ces grottes se prolongent par trois issues également espacées, en autant de galeries voûtées en berceau, et terminées par des ouvertures semi-circulaires, à travers lesquelles on aperçoit la grande cascade et une partie de la ville. Autrefois ces grottes et ces galeries étaient remplies d'un grand volume d'eau qui arrivait par cinq ouvertures pratiquées dans le rocher, s'élevait jusqu'à la hauteur d'un petit mur d'appui, et trouvant une issue par les trois ouvertures, se précipitait sur les rochers qui supportent la base de toutes ces constructions.

Descendons maintenant en cet endroit si connu sous le nom de grotte de Neptune (Pl. 164), et qu'on appellerait avec plus de raison peut-être le palais de cette humide divinité. Qu'on se figure en effet un immense rocher où l'effort des eaux a creusé une infinité de routes secrètes, à travers lesquelles des torrens se sont fait jour pour se donner en quelque sorte rendez-vous dans un gouffre : là, ils mugissent à la fois; ils remplissent l'atmosphère d'une poussière humide, ils l'agitent, et la font tourbillonner par l'impulsion rapide de leur course.

L'air comprimé rend des sons tantôt sourds, tantôt retentissans, qui se prolongent en longs sifflemens ou en espèce de cadence, et tous ces bruits, confondus et répétés par les échos, exaltés ou modifiés par les vents, produisent une sorte d'harmonie singulière et terrible, qui couvre la voix des hommes, le son des instrumens, même la détonation des armes à feu, et qui, pour ainsi dire, impose silence à toute la nature, pour faire entendre sans obstacle les accens du dieu des tempêtes. Bien plus, lorsque cette espèce de voix se marie au bruissement des arbres agités par l'orageux aquilon, et qu'il s'y joint le roulement du tonnerre et les éclats de la foudre, cette scène, unique dans la nature, est bien propre à jeter de profondes traces dans l'esprit, à subjuguer la raison, à humilier notre entendement, et à faire sentir le néant des ambitions, des grandeurs et de la puissance humaine.

Au fond de ces précipices on ne voit guère d'autres êtres animés que de nombreux pigeons ramiers familiarisés avec le mugissement des eaux; ils traversent en tous sens la vapeur d'eau où ils se plaisent à baigner leurs ailes; ils voltigent çà et là dans le vide de la vallée, descendent parfois jusqu'au ni-

veau des grottes, et luttent avec le courant d'air qui semble les y précipiter. Écoutons ici notre Châteaubriant: « Le bassin de la grotte de Neptune a la forme d'une coupe; j'y ai vu boire des colombes. Un colombier creusé dans le roc, et ressemblant à l'aire d'un aigle plutôt qu'à l'abri d'un pigeon, présente à ces pauvres oiseaux une hospitalité trompeuse. Ils se croient en sûreté dans ce lieu en apparence inaccessible; ils y font leur nid; mais une route secrète y mène : pendant les ténèbres, un ravisseur enlève les petits qui dormaient sans crainte, au bruit des eaux, sous l'aile de leur mère. »

Vis-à-vis de la grotte de Neptune glisse, avec un léger murmure, un filet d'eau faisant contraste avec les bords écumans du torrent qui se tourmente dans les cavernes. De cet abîme qui fait peur, le torrent furieux court se précipiter dans un autre gouffre, la grotte des Sirènes, pour rouler encore l'espace d'un mille, dans un lit étroit, où les rochers détachés de la montagne embarrassent et brisent les flots à chaque pas. L'horreur de la Grotte des Sirènes et son affreux vacarme sont, d'ailleurs, assez peu d'accord avec son doux nom.

Les rares arcades de la villa de Manlius Vopiscus, chantées par Stace, ne donnent guère l'idée de sa magnificence; mais la description du site des bords de l'Anio et de l'espèce de pont naturel creusé par le fleuve, est très-fidèle.

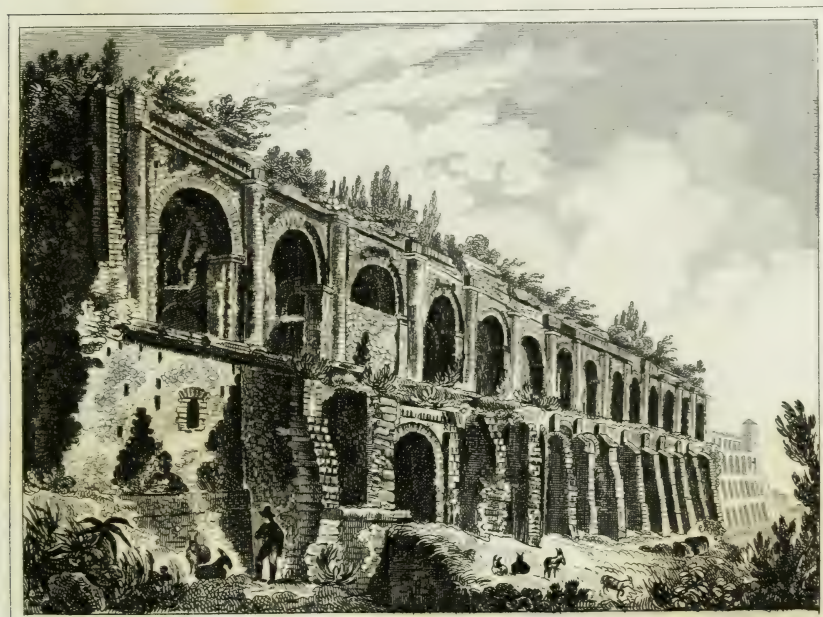
L'emplacement de la villa porte encore aujourd'hui un nom dans lequel il est aisé de reconnaître celui de son ancien propriétaire. On la nomme, en effet, l'opiscone.

Arrivé à l'angle que forme la vallée, après avoir passé le petit pont dit Castagnola, et auprès d'une fontaine, je trouve, à droite, un sentier taillé en pente douce dans la montagne; il mène à l'église de St.-Ange, in Pievola, qui est adossée au couvent et à l'enclos des moines olivetains. Une tradition très-ancienne m'avertit que ce local était occupé jadis par la maison de Catulle, de cet aimable poëte, sans rival pour les sujets gracieux, et qui s'élevait parfois au sublime de la passion.

Il est à remarquer qu'un lieu consacré aux plaisirs par un poëte un peu libertin (car on disait: « Qui écrit comme Catulle, vit rarement comme Caton), » soit devenu, par la suite, le séjour de l'austérité, de la pénitence et de la chasteté.

Catulle était voisin d'Horace : dirigeons-nous vers la demeure de cet autre favori des muses. On y parvient par un chemin extrêmement pittoresque, et ombragé par des oliviers, des chênes verts, des lauriers et des vignes. Une tradition, conservée parmi les habitans de Tivoli, indique les substructions sur lesquelles est construit le petit couvent de St.-Antoine, comme les vestiges de la maison d'Horace (Pl. 166). Située sur la rive droite de l'Anio, cette villa pouvait, aussi bien que celle de Catulle, se nommer Sabine ou Tiburtine, suivant les expressions de Suétone, qui la place dans le voisinage du bois sacré de Tibur.

Mais un spectacle admirable s'offre tout à coup à mes regards. Voici de nouveau les cascatelles! Ici le fleuve se joue dans les airs (Pl. 165), s'embellit de l'éclat du grand jour, se pénètre des feux du soleil, se cache, reparaît et bondit jusqu'au fond de la vallée, à travers la verdure et les fleurs. C'est le matin qu'il faut visiter ces lieux, car alors on est disposé aux douces rêveries. Les sens ne sont point encore abattus par la fatigue d'une longue et

Avanzi della casa di Orazio. *Tivoli.* *Restes de la maison d'Horace.*

Piranesi del. *Audot edit.* *Aubert sc.*

Tivoli. *Villa Mecenata.*

Frommel del. — Audot edit. — Aubert sc.

Tivoli. Villa d'Este.

laborieuse journée, et ils ont toute leur fraîcheur pour apprécier les merveilleux tableaux que la nature leur offre en abondance. Ici les cascatelles glissent sur le rocher en filets argentés; là, elles s'en détachent en lames transparentes : ailleurs, tourmentées dans leur lit raboteux, elles présentent l'image d'une mousse neigeuse. Mais comment peindre la première de ces nappes d'eau, la plus abondante et la plus pittoresque de toutes ! Que l'on se figure un fleuve entier qui, s'élançant par plusieurs ouvertures, se réunit sur un plan intermédiaire, d'où il se précipite en une seule gerbe formée de jets à flots inégaux et pressés, qui se confondent et se réduisent, avant d'atteindre la profondeur de la vallée, en une poussière étincelante ; on la voit se briser encore sur des rocs pyramidaux, ressemblant, par leurs couleurs, à des blocs de malachite. Là, ces vapeurs, frappées d'une soudaine métamorphose, se convertissent de nouveau en lames liquides qui bondissent à travers des bancs de roche, les franchissent; et, après avoir surmonté tous les obstacles qui s'opposent à leur course vers un lieu moins inégal, reprennent enfin leur niveau, leur transparence et leur première tranquillité.

Après avoir admiré l'effet magique des cascatelles, je me dirigeai vers la maison, ou plutôt vers l'emplacement de la maison de Quintilius, dont le nom est le sujet d'une discussion historique. Quel est ce Quintilius ? Est-ce Quintilius de Crémone, ami d'Horace, et auquel il apprend l'art de planter la vigne dans le sol pierreux de Tivoli ? ou plutôt cet autre Quintilius-Varus, capitaine et parent d'Auguste; ce Varus le poëte, l'ami de Virgile et d'Horace? Ayant obtenu la prêture de la Syrie, ce dernier y entra pauvre et en revint très-opulent. C'est sans doute de l'Asie qu'il tira les riches matériaux et les marbres précieux destinés à l'ornement de sa villa. Nommé ensuite consul, la fortune le trahit dans son expédition de Germanie, où il commandait l'armée romaine; s'étant enfoncé dans d'épaisses forêts avec trois légions qui y furent taillées en pièces, il se tua lui-même pour ne pas tomber au pouvoir des vainqueurs ou survivre à sa honte. La tête de Varus fut portée à Rome et placée dans le tombeau de ses ancêtres par Auguste, qu'on entendit bien souvent s'écrier : « Varus, Varus, rends-moi mes légions ! »

On juge, par les ruines de la villa de cet infortuné général, qu'elle rivalisait de magnificence avec celles des plus riches citoyens. On peut encore en reconnaître la distribution et plusieurs terrasses. Elle contenait dans son enceinte des citernes, des fontaines, des viviers. Un aquéduc qui se prolongeait jusqu'à l'habitation d'Horace, et dont on distingue les vestiges, y conduisait les eaux de l'Anio. Des pavés en mosaïque du travail le plus précieux furent découverts, ainsi que des médailles d'argent de familles consulaires, des colonnes, des chapiteaux, des statues et des termes de dieux et de philosophes. La perfection du travail annonce que tous ces ouvrages ont été exécutés dans le siècle d'Auguste.

La route que je suivis, en sortant de la villa de Quintilius, était ombragée d'oliviers réellement magnifiques, malgré le rare et maigre feuillage de cet arbre; la circonférence de plusieurs d'entr'eux mesurait de dix à dix-huit pieds. Un vieil olivier, élevé sur ses racines décharnées, et contourné en spirale, me parut surtout former un objet éminemment pittoresque.— Je ne m'arrêterai pas à parler d'une quantité

d'autres maisons de plaisance qui se trouvaient dans le voisinage de celles que le lecteur connaît maintenant. Je laisserai de côté celles de Lépide, de Cocceius, de Vintidius-Bayus et de Marcus-Lollius; mais je ne foulerai pas le sol de la villa de Cinthie, si célèbre par les vers passionnés de Properce, sans m'y reposer un instant.

D'après la description qu'en fait le poëte, on peut croire qu'elle était située sur le penchant de la montagne de Quintiglio, non loin du fleuve, et, en face du palais de Mécène. On y remarquait les restes d'anciens édifices, et en 1778, on y trouva plusieurs petites statues et un beau pavé en mosaïque. Ces ruines étaient beaucoup trop éloignées de la villa de Varus pour qu'elles en eussent fait partie. Les savans y reconnurent la retraite de Cinthie. Elle y habitait lorsqu'elle donna l'ordre à son amant de se mettre en route à quelque heure que lui parvînt un billet qu'elle lui écrivait, tant elle doutait peu de sa prompte obéissance. L'amoureux Properce reçut la lettre à minuit : surpris, hésitant si à pareille heure il courrait les risques du voyage, il le fit pourtant; préférant, dit-il, l'horrible aspect d'une nuit obscure au visage irrité de sa maitresse !

L'inscription que le poëte inconsolable traça sur le tombeau qu'il lui fit ériger, offre quelques traits qui caractérisent le site de la maison et du monument de Cinthie. De ce lieu on pouvait découvrir les deux tours antiques qui appartenaient au temple d'Hercule, et l'on aperçoit aujourd'hui le clocher de la cathédrale, qui a été bâti, dit-on, sur les fondations de l'une de ces tours. Enfin le tombeau même existe encore : c'est une masse carrée, située sur les bords du fleuve, en face des constructions de la poudrière.

Traversons maintenant un pont sur l'Anio, et visitons la maison de Mécène. Elle est adossée à la montagne, haute de plusieurs étages, et repose sur des voûtes (Pl. 166). A travers une des fenêtres s'élance un courant d'eau, tombant en cataracte; c'est pour l'édifice une rude épreuve qui dure depuis plusieurs siècles. Ce lieu appartient à Lucien Bonaparte, qui y avait établi des forges, depuis peu abandonnées. Du toit en terrasse l'on jouit d'une magnifique vue du côté de Monticello et des autres montagnes de la Sabine. Leurs sommets sont la plupart surmontés de fortifications à l'antique, autour de quelques habitations rassemblées pour leur sûreté.

Dans les environs, une ruine moderne, *la villa d'Est*, fut l'un des principaux modèles de ce qu'on appelle encore ici un beau jardin, et portait ce nom par tout le continent de l'Europe il n'y a pas bien long-temps. Ce jardin célèbre (Pl. 167) fut planté ou plutôt bâti, il y a 300 ans, et il offre plus de ruines que de plantes : ce sont des terrasses sur des terrasses, décorées de vases et de statues. La magnifique cascade en gradins ne joue plus depuis quelques cents ans, et il n'y a pas une goutte d'eau; mais ce qui rend ce jardin surtout remarquable, c'est l'idée singulière d'y reproduire en miniature les monumens les plus célèbres de l'antiquité, depuis la louve de bronze du Vatican, jusqu'au Panthéon, amoncelés tous ensemble dans un coin. On y voit aussi un vaisseau antique, avec un obélisque égyptien, planté dans le milieu, en guise de mât. Quelques cyprès, qu'on a oublié de tailler, sont devenus énormes.

L'ensemble de ces constructions a coûté au cardinal d'Est, fils du duc de Ferrare, la somme de 3,000,000 d'écus

romains (plus de 16,000,000 de francs). C'est ici que l'Arioste composa son Orlando furioso. « Il vous sera sans doute fort indifférent, écrit M. de Châteaubriant à M. Fontanes, de savoir que la maison de Catulle est placée à Tivoli au-dessus de la maison d'Horace, et qu'elle sert maintenant de demeure à quelques religieux chrétiens, mais vous trouverez peut-être assez remarquable que l'Arioste soit venu composer ses «fables comiques,» suivant l'expression de Boileau, au même lieu où Horace s'est joué de toutes les choses de la vie. On se demande, avec surprise, comment il se fait que le chantre de Roland, retiré chez le cardinal d'Est, à Tivoli, ait consacré ses divines folies à la France, et à la France demi-barbare, tandis qu'il avait sous les yeux les sévères monumens et les souvenirs les plus graves du peuple le plus sérieux et le plus civilisé de la terre! Au reste, la villa d'Est, poursuit Châteaubriant, est la seule villa moderne qui m'ait intéressé au milieu de débris des villas de tant d'empereurs et de consulaires. Cette maison de Ferrare a eu le bonheur d'être chantée par les deux plus grands poëtes de son temps, et les deux plus beaux génies de l'Italie moderne :

> Piacciavi, generose Ercolea prole,
> Ornamento, e splendor del secol nostro,
> Ippolito . . . .

Oh ! Hippolyte, noble race d'Hercule, ornement et splendeur de notre siècle, puisse ce travail mériter vos suffrages!

«C'est ici le cri d'un homme heureux qui rend grâce à la maison puissante dont il recueille les faveurs, et dont il fait lui-même les délices. Le Tasse, plus touchant, fait entendre, dans son invocation, les accens de la reconnaissance d'un grand homme infortuné.

«C'est un noble usage du pouvoir que de s'en servir pour protéger les talens exilés et recueillir le mérite fugitif. Arioste et Hippolyte d'Est ont laissé dans les vallons de Tivoli un souvenir qui ne le cède pas en charme à celui d'Horace et de Mécène. Mais que sont devenus les protecteurs et les protégés? Au moment même où j'écris, la maison d'Est vient de s'éteindre : la villa du cardinal d'Est tombe en ruines, comme celle du ministre d'Auguste : c'est l'histoire de toutes les choses et de tous les hommes.

Je passai presque tout un jour à cette superbe villa; je ne pouvais me lasser d'admirer la perspective dont on jouit du haut de ses terrasses ; au-dessous de vous s'étendent les jardins avec leurs platanes et leurs cyprès; après les jardins, viennent les restes de la maison de Mécène, placée au bord de l'Anio; de l'autre côté de la rivière, sur la colline en face, règne un bois de vieux oliviers; un peu plus loin, à gauche dans la plaine, s'élèvent trois jolies collines, et entre leurs sommets apparaît la cime lointaine et azurée de l'antique Soracte; à l'horizon et à l'extrémité des campagnes romaines, en décrivant un cercle par le couchant et le midi, on découvre les hauteurs de Montefiascone, Rome, Civita-Vecchia, Ostia, la mer, Frascati surmonté des pins de Tusculum; enfin, revenant chercher Tivoli vers le levant, la circonférence entière de cette immense perspective se termine au mont Ripoli, autrefois occupé par les maisons de Brutus et d'Atticus, et au pied duquel se trouve la villa Adriana avec toutes ses ruines. »

A Tivoli, l'air du matin a toujours ce piquant qui, même dans le mois d'août, oblige à des précautions contre le rhume: mais descendez dans la plaine

vous trouverez tout le charme des beaux climats sous un amphithéâtre de treilles arrangées en berceaux continus : là mûrit, presque à l'ombre, l'excellent pergolèse : des murs bornent les propriétés, et forment autant de galeries sous ces voûtes vivantes, où de jolis ruisseaux, sortis du torrent, serpentent pour répandre une délicieuse fraîcheur. Ces eaux limpides courent dans des canaux naturels qu'on ouvre et ferme à volonté, ce qui leur donne cette mobilité dont parle Horace : *mobilibus rivis*.

C'est à l'entrée de ces vergers qu'on trouve la petite rotonde qui passe pour *le temple de la Toux*. On ne pouvait le placer plus favorablement pour rendre les miracles faciles à la déesse. La vapeur qui s'élève du fond d'un ravin profond forme autour de la ville un brouillard éternel, atmosphère des catarrhes. Malgré cela, le temple de la *Tosse* est situé dans un asile charmant: les lierres et les plantes grimpantes qui s'entrelacent et le recouvrent de leur feuillage, dissimulent les formes de sa construction, et lui donnent l'aspect d'un berceau de verdure. Ce temple est rond, et assez bien conservé ; mais quoique la constante tradition populaire veuille qu'il soit consacré à la déesse préservatrice des rhumes, on lui a quelquefois contesté ce glorieux apanage.

En continuant ma route, je marchais alternativement à travers des bois touffus et sur de frais gazons, où je traversais à gué de petits ruisseaux et gravissais des monticules tapissés de myrtes, de sauge et de romarin. Le soleil, qui darde ses rayons sur ces parties de terrains découvertes et incultes, les échauffe, rend plus vives les odeurs des plantes, et pompe avec la rosée leurs émanations balsamiques. Bientôt j'entrevois la villa Adriana. L'Anio, que les Romains honoraient du nom de fleuve, et dont les modernes ne font qu'un torrent, rencontrait cette campagne là même où ses eaux commencent à prendre un cours plus paisible. Des bords du fleuve, le terrain s'élève insensiblement pour former un amphithéâtre. C'est en ce lieu que se trouvent les ruines de la *Villa Adriana*.

Cette retraite, si fastueuse autrefois, située à une lieue de Tibur, vers le sud-ouest, occupait, sur 3000 pas de longueur, une chaîne de coteaux entourés d'une vallée tortueuse, et de rochers qui en formaient la limite naturelle. Ce site était dominé vers le levant par de hautes montagnes couvertes alors d'épaisses forêts, et du côté opposé, l'on découvrait les nombreux monumens parsemés dans la plaine de Rome ; enfin les sept collines de la ville éternelle, couronnées d'obélisques et de temples, se découpaient sur l'horizon doré par les derniers feux du soleil.

Un coup d'œil plus rapproché faisait apercevoir des édifices bâtis au sommet des collines, sur leurs pentes ou dans les fonds, tantôt à fleur de terre, ou bien soutenus par des terrasses, et quelquefois souterrains ; des places entourées de portiques, de gymnases, de théâtres, de cirques, de stades, de temples ; des bâtimens entremêlés de jardins, de bocages et de pièces d'eau. Ce vaste terrain contenait une telle quantité de monumens, qu'en dépit des outrages du temps et des hommes, on en comptait encore, il y a un siècle, une centaine, tous variés d'exposition, de nom, de forme et d'usage, chacun ayant son entrée particulière et des chemins qui communiquaient de l'un à l'autre.

Salluste, Horace et Sénèque se plaignent avec raison de ce luxe ruineux des villas de leur temps. Adrien dé-

Vicovaro.

Bouchet del. Audot edit. Aubert sc.

Villa adriana. Il Canope.

passa toutes les bornes, et mit à contribution le monde entier pour embellir sa villa Élienne ou Tiburtine. On ne peut révoquer en doute le récit des historiens lorsqu'on voit les ruines de tous ces monumens. Quoique cent fois remuées et ne présentant plus guère d'intérêt que pour les architectes et les peintres, néanmoins l'espace immense qu'elles recouvrent, l'épaisseur, la solidité des murs, les objets précieux dont on foule à chaque pas les détrimens; le nombre considérable de statues, de bas-reliefs, d'inscriptions et de marbres trouvés en ces lieux, et qu'on sait avoir été transportés à Rome, ou dispersés dans les musées, tout entretient et augmente l'idée qu'on se forme de la puissante magnificence du peuple-Roi.

Néanmoins, l'étonnement que fait naître d'abord cet amas de merveilles cesse lorsqu'on réfléchit que les empereurs pouvaient disposer d'une population innombrable, esclaves de leurs volontés et de leurs caprices. Cent mille hommes à la fois pouvaient être employés à ériger, dans l'espace de quelques années, ces monumens colossaux dont notre imagination est effrayée, et dont les trésors réunis des souverains de l'Europe ne payeraient qu'une faible portion. Aussi n'est-ce pas sans regret que nous voyons disparaître journellement les derniers chefs-d'œuvre de l'art antique prêt à s'éteindre. Les objets précieux sont enlevés; les édifices croulent, et leurs débris sont dispersés sous le soc de la charrue ou sous la pioche du vigneron. Dans l'impossibilité d'arracher d'antiques fondations, on les a recouvertes de terre, et maintenant une végétation peu active, mais utile, rend les fouilles presque impraticables.

Comment retracer les impressions diverses que j'ai éprouvées en parcourant ces ruines antiques? Elles m'ont accablé de leur immensité, de leur nombre et de leurs souvenirs. Que Châteaubriant soit encore mon interprète et mon guide dans cette intéressante description. « La grande entrée de la villa Adriana, dit-il, était à l'hippodrome, sur l'ancienne voie Tiburtine, à très-peu de distance du tombeau de Plautius. Il ne reste aucun vestige d'antiquités dans l'hippodrome, converti en un champ de vignes. En sortant d'un chemin de traverse fort étroit, une allée de cyprès, coupée par la cime, m'a conduit à une méchante ferme, dont l'escalier croulant était rempli de morceaux de porphyre de vert antique, de granit, de rosaces de marbre blanc, et de divers ornemens d'architecture. Derrière cette ferme se trouve le théâtre romain, assez bien conservé: c'est un demi-cercle composé de trois rangs de siéges. Ce demi-cercle est fermé par un mur en ligne droite qui lui sert comme de diamètre: l'orchestre et le théâtre faisaient face à la loge de l'empereur.

» Le fils de la fermière, petit garçon presque tout nu, âgé d'environ douze ans, m'a montré la loge et les chambres des acteurs. Sous les gradins destinés aux spectateurs, dans un endroit où l'on dépose les instrumens de labourage, j'ai vu le torse d'un Hercule colossal parmi des socs, des herses et des rateaux : les empires naissent de la charrue et disparaissent sous la charrue. L'intérieur du théâtre sert de basse-cour et de jardin à la ferme : il est planté de pruniers et de poiriers. Le puits que l'on a creusé au milieu est accompagné de deux piliers qui portent les seaux : un de ces piliers est composé de boue séchée et de pierres entassées au hasard; l'autre est fait d'un beau tronçon de colonne cannelée; mais pour dérober la magnificence de ce second pilier, et le

rapprocher de la rusticité du premier, la nature a jeté dessus un manteau de lierre. Un troupeau de porcs noirs fouillait et bouleversait le gazon qui recouvre les gradins du théâtre : pour ébranler les siéges des maîtres de la terre, la Providence n'a eu besoin que de faire croître quelques racines de fenouil entre les jointures de ces siéges, et de livrer l'ancienne enceinte de l'élégance romaine aux immondes animaux du fidèle Eumée.

» Du théâtre, en montant par l'escalier de la ferme, je suis arrivé à la Palestre, semée de plusieurs débris. La voûte d'une salle conserve des ornemens d'un dessin exquis. Là commence le vallon appelé par Adrien, la vallée de Tempé.

» J'ai vu à Stow, en Angleterre, la répétition de cette fantaisie impériale. Mais Adrien avait taillé son jardin anglais en homme qui possédait le monde. Au bout d'un petit bois d'ormes et de chênes verts, on aperçoit des ruines qui se prolongent le long de la vallée de Tempé; doubles et triples portiques qui servaient à soutenir les terrasses des fabriques d'Adrien. La vallée continue à s'étendre à perte de vue vers le midi ; le fond en est planté de roseaux, d'oliviers et de cyprès. La colline occidentale du vallon, figurant la chaîne de l'Olympe, est décorée par la masse du palais, de la bibliothéque, des hospices, des temples d'Hercule et de Jupiter, et par les longues arcades festonnées de lierre qui portaient ces édifices. Une colline parallèle, mais moins haute, borde la vallée à l'orient; derrière cette colline s'élèvent, en amphithéâtre, les montagnes de Tivoli, qui devaient représenter l'Ossa. Dans un champ d'oliviers, un coin de mur de la villa de Brutus fait le pendant des débris de la villa de César. La liberté dort en paix avec le despotisme ; le poignard de l'un et la hache de l'autre ne sont plus que des fers rouillés, ensevelis sous les mêmes décombres.

» De l'immense bâtiment, qui, selon la tradition, était consacré à recevoir les étrangers, on revient, en traversant des salles ouvertes de toutes parts, à l'emplacement de la bibliothéque. Là commence un dédale de ruines entremêlées de jeunes taillis, de bouquets de pins, de champs d'oliviers, de plantations diverses qui charment les yeux et attristent le cœur. Un fragment détaché tout à coup de la voûte de la bibliothéque a roulé à mes pieds, comme je passais; un peu de poussière s'est élevé ; quelques plantes ont été déchirées et entraînées dans sa chute. Les plantes renaîtront demain : le bruit et la poussière se sont dissipés à l'instant : voilà ce nouveau débris couché, pour des siècles, auprès de ceux qui paraissaient l'attendre. Les empires se plongent de la sorte dans l'éternité où ils gisent silencieux. Les hommes ne ressemblent pas mal aussi à ces ruines qui viennent tour à tour joncher la terre : la seule différence qu'il y ait entre eux comme entre ces ruines, c'est que les uns se précipitent devant quelques spectateurs, et que les autres tombent sans témoins.

» J'ai passé de la bibliothéque au cirque du Lycée : on venait d'y couper des broussailles pour faire du feu. Ce cirque est appuyé contre le temple des Stoïciens. Dans le passage qui mène à ce temple, en jetant les yeux derrière moi, j'ai aperçu les hauts murs lézardés de la bibliothéque, lesquels dominaient les murs, moins élevés, du cirque. Les premiers, à demi cachés dans des cimes d'oliviers sauvages, étaient eux-mêmes dominés d'un énorme pin à parasol, et au-dessus

de ce pin s'élevait le dernier pic du mont Calva, coiffé d'un nuage. Jamais le ciel et la terre, les ouvrages de la nature et des hommes, ne se sont mieux mariés dans un tableau.

» Le temple des Stoïciens est peu éloigné de la place d'armes. Par l'ouverture d'un portique, on découvre, comme dans un optique, au bout d'une avenue d'oliviers et de cyprès, la montagne de Palemba, couronnée du premier village de la Sabine. A gauche du Pœcile, et sous le Pœcile même, on descend dans les *centum cellœ* des gardes prétoriennes : ce sont des loges voûtées, de huit pieds à peu près en carré, à deux, trois et quatre étages, n'ayant aucune communication entre elles, et recevant le jour par la porte. Un fossé règne le long de ces cellules militaires, où il est probable qu'on entrait au moyen d'un pont mobile. Lorsque les cent ponts étaient abaissés, que les prétoriens passaient et repassaient sur ces ponts, cela devait offrir un spectacle singulier, au milieu des jardins de l'empereur philosophe, qui mit un dieu de plus dans l'Olympe. Le laboureur du patrimoine de Saint-Pierre fait aujourd'hui sécher sa moisson dans la caserne des légionnaires romains. Quand le peuple-roi et ses maîtres élevaient tant de monumens fastueux, ils ne se doutaient guère qu'ils bâtissaient les caves et les greniers d'un chevrier de la Sabine, ou d'un fermier d'Albano.»

Châteaubriant, avec ce style pittoresque, coloré et expressif, dont nous venons dans cette dernière citation de donner un si frappant exemple, raconte, dans une autre partie de son voyage en Italie, qu'il fut surpris de la pluie, au milieu de ses courses, à la villa Adriana. Il se réfugia dans les thermes voisins du Pœcile, sous un figuier, qui, en croissant, avait renversé le pan d'un mur. « Dans un salon octogone, ajoute-t-il, une vigne vierge perçait la voûte de l'édifice, et son gros cep, lisse, rouge et tortueux, montait le long du mur comme un serpent. Tout autour de moi, à travers les arcades des ruines, s'ouvraient des points de vue sur la campagne romaine. Des buissons de sureau remplissaient les salles désertes où venaient se réfugier quelques mules. Les fragmens de maçonnerie étaient tapissés de feuilles de scolopendre, dont la verdure satinée se dessinait comme un travail en mosaïque sur la blancheur des marbres. Çà et là, de hauts cyprès remplaçaient les colonnes tombées dans ces palais de la mort; l'acanthe sauvage rampait à leurs pieds sur des débris, comme si la nature s'était plu à reproduire sur les chefs-d'œuvre mutilés de l'architecture l'ornement de leur beauté passée. Les salles diverses, et les sommités des ruines, ressemblaient à des corbeilles et à des bouquets de verdure : le vent agitait les guirlandes humides, et toutes les plantes s'inclinaient sous les eaux du ciel.

» La pluie passée, j'ai visité ce stade, j'ai pris connaissance du temple de Diane, en face duquel s'élevait celui de Vénus, et j'ai pénétré dans les décombres du palais de l'empereur : ce qu'il y a de mieux conservé dans cette destruction informe, est une espèce de souterrain ou de citerne, formant un carré sous la cour même du palais. Les murs de ce souterrain étaient doubles; chacun des deux murs a deux pieds et demi d'épaisseur, et l'intervalle qui les sépare est de deux pouces.

» Sorti du palais, je l'ai laissé sur la gauche, derrière moi, en m'avançant à droite vers la campagne romaine. A travers un champ de blé, semé sur des caveaux, j'ai abordé les thermes, con-

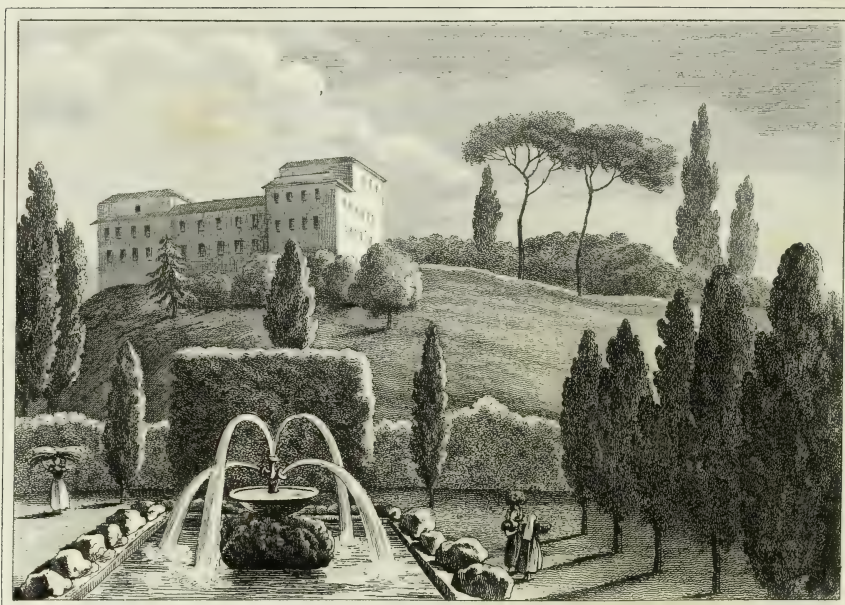
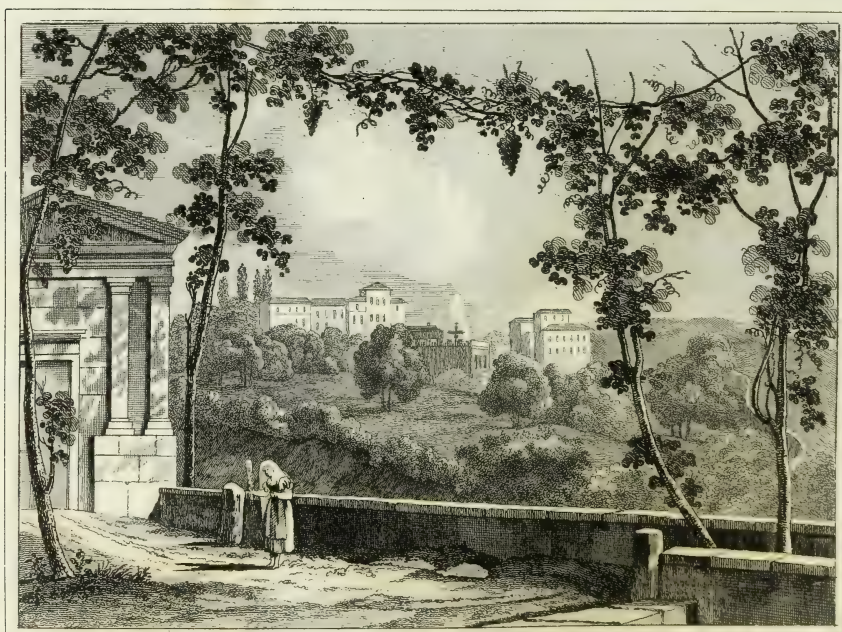
nus encore sous le nom de chambres des philosophes ou des salles prétoriennes : c'est une des ruines les plus imposantes de toute la villa. La beauté, la hauteur, la hardiesse et la légèreté des voûtes, les divers enlacemens des portiques qui se croisent, se coupent ou se suivent parallèlement, le paysage qui joue derrière ce grand morceau d'architecture, produisent un effet surprenant. La villa Adriana a fourni quelques restes précieux de peinture : le peu d'arabesques que j'y ai vus est d'une grande sagesse de composition, et d'un dessin aussi délicat que pur.

» La naumachie, qui se trouve derrière les thermes, est un bassin creusé de main d'homme, où d'énormes tuyaux qu'on voit encore amenaient des fleuves. Ce bassin, maintenant à sec, était rempli d'eau, et l'on y figurait des batailles navales : on sait que dans ces fêtes un ou deux milliers d'hommes s'égorgeaient quelquefois pour divertir la populace romaine. Un temple, imité de celui de Sérapis, en Égypte, ornait cette scène : la moitié du grand dôme de ce temple est tombée. Un vieux sanctuaire offre sur ses murs verdâtres et humides quelques traces du pinceau. Je ne sais quelle plainte errait dans l'édifice abandonné. J'ai gagné de là le temple de Pluton et de Proserpine, vulgairement appelé l'entrée de l'enfer. Ce temple est maintenant la demeure d'un vigneron.

» Revenu sur mes pas, j'ai voulu voir l'académie formée d'un jardin, d'un temple d'Apollon, et de divers bâtimens destinés aux philosophes. Un paysan m'a ouvert une porte pour passer dans le champ d'un autre propriétaire, et je me suis trouvé à l'Odéon et au théâtre grec. Plus loin, j'ai trouvé le grand portique dont il reste peu de chose ; plus loin encore, les débris de quelques bâtimens inconnus ; enfin les *colle di san Stefano*. »

Après avoir visité la villa Adriana, je rentrai à Tivoli pour la dernière fois. Le lendemain, en effet, je lui fis mes adieux. Je pris congé de ses roches escarpées, couronnées de palais et de temples, de ses cascades frémissantes, et de ses bosquets embaumés. Toutefois, ce n'est pas à Tivoli moderne que s'adressèrent ainsi mes regrets et mes hommages, mais bien à ce qui reste de l'antique Tibur. Le Tivoli actuel est une ville d'environ cinq mille âmes, bien située, sale et mal percée (Voyez une rue de Tivoli, Pl. 163). Elle a son évêque, sa *locanda*, de nombreuses usines, des tanneries, des forges, des papeteries, des moulins à huile et une poudrière. Son aspect est peu poétique : mais malgré cet air industriel, entièrement à l'ordre du jour, il est difficile de n'être point frappé de la beauté forte et noble, des airs de tête et de la tournure pleine d'élégance des filles du peuple.

Rien de plus agréable ici qu'un tintement de cloches, si incommode en d'autres climats : ce bruit ressemble à une sorte de musique aérienne, tant les habitans, dont le goût est si délicat en fait d'arts, ont su mélanger adroitement les sons, en les soumettant aux lois de l'harmonie, de manière à offrir toujours les intervalles de la quinte, de la tierce ou de l'octave, et à produire ainsi des intonations aussi justes que celles que la nature leur inspire dans leur chant habituel.

Qu'il nous soit permis, avant de quitter Tibur, de relater un fait, postérieur, il est vrai, à notre séjour dans cette ville, mais trop intéressant pour que nous le passions sous silence. On lit, dans *le Diario di Roma*, du 6 octobre 1835 : Le pontife s'est rendu au-

La Rufinella

Bouchet del. Audot edit Winkles sc.

Frascati.

jourd'hui à Tivoli pour assister à la déviation de l'Anio. Soixante jeunes gens de la ville, vêtus de blanc, avaient demandé et obtenu la faveur de traîner la voiture du saint père. Arrivé sous l'arc de triomphe qu'on lui avait élevé, il y a reçu les clefs de la ville, puis il a été examiner les travaux exécutés par ses ordres.

» Le pont grégorien, construit sur l'écluse de l'Anio, a fixé surtout son attention. Il a admiré la hardiesse de l'arc, aussi solide qu'élégant, quoiqu'il ait quatre-vingt-dix palmes d'ouverture. Puis le saint père a visité, sur la rive gauche de l'Anio, du côté de la ville, les travaux faits pour forcer le fleuve à entrer dans les conduits souterrains : il a examiné les digues qu'on a pratiquées à leur embouchure, afin de les contenir... Le soir il y eut un magnifique feu d'artifice, dans le genre des girandoles du château Saint-Ange. En face des conduits souterrains, sur une hauteur, on avait élevé un amphithéâtre, au milieu duquel était placé, sur des gradins, le trône de sa sainteté. Tout le chemin, depuis le palais Santa-Croce jusqu'à l'amphithéâtre, était illuminé, orné de colonnades et de guirlandes de myrte. Au signal donné par le saint père, on a mis le feu aux pièces d'artifice qui ont illuminé de leur éclat tout le bas du mont Catillo, et jusqu'aux profondeurs des grandes excavations. On a remarqué surtout le simulacre, en gerbes de feu, de la chute de l'Anio, telle qu'elle devait être le lendemain. Ces gerbes ont débouché des conduits souterrains, et ont parcouru le lit destiné aux eaux du fleuve.

» Dans la matinée du jour suivant, sa sainteté s'est rendue à l'amphithéâtre, pour assister à la déviation de l'Anio. A peine le signal fut-il donné, que les portes qui contenaient le fleuve, à l'entrée des conduits souterrains, s'ouvrirent, et alors l'Anio, se détournant de son ancien lit, et déployant majestueusement ses ondes, se précipita dans le gouffre incommensurable ouvert au-dessous de sa nouvelle chute.

» Ce fut un spectacle sublime, que la parole ne peut rendre. Les spectateurs s'extasiaient sur cet admirable triomphe de l'art (1). »

En sortant de Tivoli, Vico Varo (Pl. 168) m'offrit bientôt ses églises et ses murailles de pierre blanche. C'est l'antique Varies qu'Horace signale comme le lieu où se réunissaient, pour délibérer, les représentans de tous les villages circonvoisins.

Je me rendis ensuite à Frascati, dont la situation est des plus riantes que l'on puisse imaginer (Pl. 170). La salubrité de l'air, et l'abondance des eaux, le pittoresque de son site, la magnificence de ses villa, les parcs délicieux ouverts en tout temps aux promeneurs, ces avantages réunis font de Frascati le Versailles de l'Italie. Cette ville s'est élevée près des ruines et au-dessous de l'antique Tusculum, détruit de fond en comble à la fin du douzième siècle, par ces Romains du moyen-âge, non moins impitoyables que les citoyens de l'ancienne Rome. Alors les infortunés habitans de Tusculum furent réduits à se loger sous des huttes de branches (frasche), d'où lui vint, à cette époque, son barbare nom latin de *Frascatum*, aujourd'hui Frascati. Quant aux ruines

[1] La déviation de l'Anio avait pour objet de garantir la ville des inondations qui lui avaient été plusieurs fois funestes. Lors de mon séjour à Tivoli, les travaux étaient déjà fort avancés, et l'on se proposait, tout en faisant profiter la nouvelle cascade des ressources de l'art, de laisser encore des effets pittoresques à celles qui ornent les grottes de Neptune et des Sirènes. Le nouveau spectacle produit par la chute de l'Anio est grandiose par sa position dans un riche paysage.

(*Note de l'Éditeur.*)

de Tusculum, on les trouve près de la Rufinella. A cette hauteur, la ville était à peu près inaccessible. Le bourg moderne est bâti plus bas, sur la croupe de la même montagne.

Parmi les villa de Frascati, nous devons citer celle qui appartenait à la famille Aldobrandini. Elle a mérité son autre nom de Belvédère par son double horizon de mer et de montagnes. Créée par le cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII, elle fut commencée par Jacques della Porta, qu'une mort presque subite empêcha d'achever son ouvrage. On sait que cet artiste, revenant de Frascati avec le cardinal, éprouva une violente colique, qu'il n'osa point déclarer; tombé évanoui, il fut laissé à la porte Saint-Jean, et mourut peu d'instans après.

La superbe villa des Aldobrandini est malheureusement abandonnée et trop négligée. Ses jardins en amphithéâtre, ses vases, ses statues, ses colonnes, ses fontaines, ses cascades roulant sur le marbre, le murmure, le concert de ses eaux, imitation de ces orgues d'eau qui produisaient chez les anciens des sons si ravissans, devaient en faire jadis le plus délicieux séjour. Dans les jardins, on voyait le dieu Pan jouer sur son chalumeau, et un autre demi-dieu l'accompagnait de la trompette, tout cela par l'action de l'eau. Dans une grotte voisine, la lyre d'Apollon retentissait sur un mont Parnasse haut de dix pieds, tandis que des muses de plomb dansaient avec un Pégase du même métal.

Les villa Tavernia, Mondragone, Falconieri, Bracciano, ne seront citées que pour mémoire, tant nous avons hâte d'arriver à la plus importante de toutes, à la *Rufinella* (Pl. 170), villa délicieuse, située au milieu des bois, et qui offre une admirable vue de Rome et de la mer. Elle fut bâtie par les jésuites au sommet de la montagne, auprès des ruines, ou sur les ruines mêmes de Tusculum; ce qui lui a sans doute mérité le nom de villa Tusculana, qu'on lui donne également. Ce site a quelque chose d'aérien et d'enchanteur. Lucien Bonaparte a rendu cette campagne la retraite de tous les plaisirs simples qui peuvent faire oublier dans une aisance voluptueuse les plaisirs tumultueux de la grandeur et le faste des cours. Il affectionnait particulièrement une rotonde couverte de chaume, d'où l'œil étonné mesure la vaste étendue de ce que l'horizon de Rome offre de plus riche en perspectives pittoresques ou sauvages. Rome même, bien qu'elle se trouve distante de quatre lieues, paraît être à vos pieds, ainsi que l'antique Gabies, qui n'est plus qu'un marais.

Lucien prétendit un moment au trône d'Espagne. Mais son ambassade avait laissé tant de fâcheux souvenirs dans ce pays; une galanterie dévoilée y avait blessé tant d'amours propres, que Napoléon n'osa lui présenter, dit-on, que celle de Portugal. Lucien refusa l'offre du grand donneur de couronnes, comme Alexandre avait refusé la moitié de l'Asie. Ce fut alors que, se fâchant tout de bon contre une puissance qu'il nommait injuste, l'illustre exilé compta ses millions, et vint se consoler à la Rufinella, en se faisant peindre sous les traits de Dioclétien, assis dans ses jardins de Salone, et renvoyant les ambassadeurs qui le priaient de reprendre les rênes de l'état.

Puisque nous avons cité un nom bien connu dans notre histoire moderne, achevons de placer ici un dernier fait qui peut se grouper autour de lui. En 1827, Lucien Bonaparte faillit être enlevé par des voleurs. Cette audacieuse entreprise a été diversement rapportée.

En voici les détails, recueillis à la Rufinella même; ils aideront à former une idée de l'état du pays. Vers la fin d'octobre, peu de temps avant le retour de Lucien à la ville, un de ses hôtes, monsignor Cunio, ayant été se promener dès le matin du côté des ruines de Tusculum, tomba entre les mains de six brigands en embuscade, auxquels il eut la présence d'esprit de se donner pour un pauvre prêtre qui était venu à la Rufinella dire la messe, et se promenait en attendant que la famille fût disposée à entendre l'office divin.

Après l'avoir retenu captif pendant quelques heures, les brigands promirent de le relâcher à condition qu'il les conduirait vers une certaine porte et la leur ferait ouvrir. Aussitôt que l'on entendit la voix de monsignor, dont l'absence avait été remarquée, un domestique courut lui ouvrir : il fut saisi et monsignor s'échappa. Les brigands, entrant précipitamment, poussent les domestiques dans un coin de la salle, et demandent le prince; mais celui-ci, averti à temps, s'échappe seul par un escalier dérobé, et court se cacher derrière un mur d'appui du jardin. Sur ces entrefaites, un peintre français, nommé Charton, qui se trouvait aussi chez Lucien, arrive, ignorant ce qui se passait, et réprimandant les intrus d'un ton d'autorité, est pris pour le prince, et arrêté. Mais, dans la lutte qui s'engage, l'artiste reçoit un coup de crosse au front, qui l'étend sans connaissance sur le carreau, et on l'emporte dans cet état. De sa cachette, Lucien put le voir distinctement, car les voleurs passèrent à côté de lui.

Le malheureux peintre resta trois jours prisonnier entre leurs mains, avant de pouvoir les convaincre qu'il n'était point celui qu'ils cherchaient, et il n'y réussit à la fin qu'en faisant leur portrait. La somme de 500 piastres fut fixée pour sa rançon et payée par Lucien; mais si le prince avait été pris lui-même, la somme demandée pour le libérer eût été bien autrement forte. Les habitans de Frascati eurent une telle peur, que, pendant plusieurs jours, ils tinrent leurs portes fermées; mais personne ne songea à poursuivre les malfaiteurs, quoiqu'ils fussent connus, et le gouvernement lui-même ne prit, à ce qu'il semble, aucune mesure qui ait été suivie d'un résultat.

A côté du nom de Lucien Bonaparte plaçons celui de Cicéron, qui habita long-temps avant lui Tusculum, où se trouvait sa villa. Les épais et doux ombrages de cette charmante maison de plaisance, primitivement habitée par Sylla, ont inspiré à l'orateur romain ses meilleurs traités, tels que les Tusculanes, son *De Divinatione*, etc. Aussi quelle affection ne portait-il pas à ce philosophique asile! Avec quel bonheur il s'écriait en le revoyant:

Rura nemusque sacrum, dilectaque jugera musis.

Campagnes, bois sacrés, terre chérie des muses.

De superbes ruines passent pour avoir appartenu à l'Académie de Cicéron. Le théâtre, merveilleusement conservé, a encore ses piédestaux et ses gradins de pierre de Tusculum. Un autre théâtre en miniature s'élevait à côté comme un rejeton du grand, et, en dépit de toute symétrie, lui présentait un de ses angles. Les siéges ou gradins, larges de douze pouces et hauts de dix, semblent avoir été faits pour des enfans ou pour des nains, car les genoux auraient touché le menton de spectateurs ordinaires, qui d'ailleurs auraient été obligés de s'asseoir sur les pieds les uns des autres. Près de ces théâtres est une immense salle que l'on

suppose avoir été destinée à des bains : le plafond était soutenu par plusieurs rangs de colonnes égyptiennes de forme conique. On a trouvé ici neuf statues de marbre, et plusieurs inscriptions, ainsi qu'un Apollon en bronze. Les murs de Tusculum, bâtis d'énormes pierres de taille, avec une magnificence et une solidité plus que romaines, seraient bien plus anciens que ceux de Rome, s'ils étaient les premiers qui défendirent la ville ; mais comme elle fut prise et reprise plusieurs fois par son ambitieuse rivale, ces murailles peuvent n'être que modernes comparativement. La citadelle de Tusculum (qui, par sa forte situation, n'avait besoin que de peu de monde pour être gardée) résista à Annibal. Occupée dans le moyen-âge par les comtes de Tusculum, elle était un de leurs formidables moyens d'oppression.

Outre les villa dont on vient de parler, les environs de Frascati possèdent encore plusieurs monumens remarquables. Nous comprendrons dans ce nombre *Grotta Ferrata*, abbaye de religieux grecs de l'ordre de saint Basile. Les moines y célèbrent toujours l'office suivant leur liturgie ; la consulte française de Rome les fit maintenir à cause de leur chant transmis par la tradition. Bessarion avait été supérieur du monastère de Grotta Ferrata ; souvent il y réunit quelques-uns de ses doctes et infortunés compagnons. Un bois charmant, une belle avenue d'ormeaux et de platanes, avec une jolie fontaine, rendent cette solitude agréable. Les ruines antiques, que les religieux ont prétendu long-temps être celles de la villa de Cicéron, paraissent aujourd'hui appartenir à la villa de Lucullus, ce favori de la fortune, dont le nom est devenu synonyme de somptuosité. (*Voyez* Fête à Grotta Ferrata, Pl. 170 *bis.*)

Un dernier souvenir historique, qui me fut transmis au moment où je m'éloignais de Frascati, contribua puissamment à nourrir mes réflexions pendant le voyage. On me rappela que Métastase était né dans les lieux que je quittais.

Le souvenir de Métastase me suivit jusqu'au village de Palestrine. Je ne sortis de la rêverie où je me trouvais plongé que pour examiner cette ville qui s'offrait à mes regards. Son origine, antérieure de plusieurs siècles à celle de Rome, est assez incertaine. Ses murs cyclopéens, de roche calcaire, soutenus sans ciment, la rendaient redoutable jusque dans le quatorzième siècle, époque à laquelle elle devint citadelle des Colonnes, et fut détruite par les lieutenans des papes Boniface VIII et Eugène IV. Les habitans finirent par y retourner, du sein des campagnes voisines où ils s'étaient réfugiés, et ils s'établirent sur l'emplacement du célèbre temple de la Fortune. Cet édifice, la plus intéressante des ruines de Palestrine, qui faisait dire à l'incrédule philosophe athénien Carnéade, qu'il n'avait jamais vu de fortune plus fortunée que celle-là ; cet édifice, dont l'oracle (*sortes Prænestrinæ*) fut le dernier à se taire, a fourni la fameuse mosaïque qui, malgré la multiplicité des avis, représente probablement une fête égyptienne du temps des derniers Ptolémées, pour l'inondation du Nil. On en voit à Rome une très-belle copie chez le banquier Torlonia. Les divers animaux qui y sont figurés portent leurs noms tracés en caractères grecs très-distincts. On y reconnaît l'hippopotame, si mal décrit par les auteurs latins, l'ibis des Égyptiens, sur lequel les naturalistes s'étaient trompés, et la girafe désignée sous le nom de

Mme Haudebourt Lescot del. Audot édit. Mlle Sophie Rouargue sc.

Festa a Grotta Ferrata.

Nubis. Cette mosaïque, qui formait le pavé du premier palier du temple, changé depuis en cave, fut adroitement transportée, en 1640, par le cardinal François Barberini, dans une des salles de son château, bâti lui-même au-dessus du temple.

Sur la route de Palestrine à Subiaco, je remarquai le tombeau élevé par Constantin à sa mère sainte Hélène, dont le corps fut ensuite transporté à Constantinople. Ce mausolée a fourni le beau sarcophage de porphyre du musée Pio-Clementino. Une rustique chapelle a remplacé la superbe basilique consacrée, par le premier empereur chrétien, à saint Marcellin et à saint Pierre exorciste, dont on me fit voir la sépulture dans les catacombes.

Au-delà de Palestrine, Subiaco, ainsi appelée de son lac (*Sublaqueum*) avait une splendide villa de Néron. Ainsi la solitaire et pieuse retraite, qui fut plus tard illustrée par saint Benoît, avait vu les orgies du tyran de Rome. Subiaco est aujourd'hui principalement visitée par les paysagistes, tant sa charmante situation, ses bois, son lac, ses rochers, ses grottes, ses cascades, son vieux château ruiné, la rendent pittoresque. Toutefois ces lieux que la nature semble avoir destinés à servir d'asile aux amans de la solitude, de la poésie et de la paix, ont été souvent ensanglantés par la main de l'homme.

C'est ici le lieu de parler des bandits ou fuorusciti, dont nous n'avons, pour ainsi dire, pas encore entretenu le lecteur. Ces brigands n'appartiennent pas à la classe la plus pauvre et la plus abjecte; ils possèdent généralement un petit champ et une maison, où ils se retirent dans certaines saisons de l'année, et ils ne se mettent en campagne que lorsqu'ils y sont excités par l'espoir du pillage, ou lorsqu'ils sont forcés, par un puissant ennemi, de chercher un asile dans les bois et dans les rochers. Ils obéissent à des chefs qui jouissent d'une autorité absolue pendant le temps de leur commandement; mais comme ils sont librement élus, ils sont aussi déposés librement, et quelquefois mis à mort, s'ils offensent leurs sujets. Il faut avoir subi un noviciat sévère, et pouvoir supporter les travaux les plus pénibles pour être admis dans les rangs des bandits. L'adresse et l'énergie dont ces hommes font preuve pourraient être dirigées vers de meilleurs résultats. Dans tous les cas, un jugement public des crimes, la rigide exécution des lois, de bonnes routes, des mesures sévères et prudentes, préviendraient sans peine leurs désastreuses tentatives. Mais, en Italie, la procédure est secrète, le jugement incertain, et les routes sont généralement dans un état de décadence tel, que les coupables peuvent défier presque toute poursuite de la justice, qui, d'ailleurs, se soucie peu d'en entreprendre.

A l'appui de toutes ces assertions, nous pourrions citer une multitude d'exemples puisés dans les chroniques populaires de l'Italie, et surtout dans celles des habitans qui vivent dans les campagnes voisines de Rome; mais, pour éviter l'emphase et l'exagération dont la crédulité enrichit toujours les récits de ce genre, j'aime mieux emprunter au chirurgien Eustachio Cherubini le récit d'une aventure qu'il écrivait à un de ses amis au mois d'août 1819, et dont le pays que nous parcourons en ce moment avait précisément été le théâtre.

De Castel-Madama.....

« Je vous envoie, suivant votre de-

mande, le récit détaillé du malheur qui m'est arrivé le 17 du courant. Dans la matinée de ce jour, on me fit appeler à Tivoli pour visiter un malade. En conséquence, je partis accompagné d'un homme armé d'un fusil. Je traversai sans accident toute la paroisse de San-Gregorio et une partie de celle de Tivoli, jusqu'à la seconde arcade des antiques aquéducs qui traversent la route à deux milles de cette ville, dans un lieu nommé les défilés de Tivoli. Il faut observer qu'il est impossible de trouver une route qui, par sa disposition, soit plus favorable aux bandits et plus dangereuse pour les voyageurs. Immédiatement après le pont Degli Archi, la route est bordée, à gauche, par une colline escarpée couverte d'épaisses broussailles; l'autre côté est un précipice continuel d'une grande profondeur, presque perpendiculaire, et qui descend jusqu'à la plaine que traverse l'Anio; la largeur de ce chemin suffit à peine au passage d'une voiture. Il est donc impossible d'apercevoir le danger que les bois dérobent à la vue, et que l'on ne peut plus éviter s'il est imminent. Vous concevez combien il était facile que je devinsse la victime des brigands.

J'avais à peine dépassé la seconde arcade, que tout à coup deux hommes s'élancent hors des broussailles, barrent le chemin, couchent en joue mon conducteur, qui me précédait de quelques pas, et lui ordonnent de mettre pied à terre. Au même instant, deux autres paraissent derrière moi, et nous nous trouvons pris entre deux feux. Ils m'ordonnèrent de rétrograder sur-le-champ, et de marcher devant eux, non dans la direction de Castel-Madama, mais dans celle de San-Gregorio. Ils me demandèrent d'abord si je n'étais pas le gouverneur de la première de ces deux petites villes. Je leur répondis que j'étais tout simplement un pauvre chirurgien, et, pour les convaincre, je leur montrai mon étui de lancettes et mon sac d'instrumens. Cette preuve fut inutile. L'un d'eux crut devoir s'emparer des divers objets que j'avais montrés, et nous continuâmes à marcher. Bientôt nous rencontrâmes quatre jeunes gens de San-Gregorio et un vieillard, qui furent tous obligés de partager notre captivité.

Nous atteignîmes, au bout de quelque temps, le haut d'une colline, et il nous fut permis de nous asseoir sur le gazon. J'étais fortement inquiet du sort qui m'était réservé, lorsque j'aperçus mon guide causer familièrement avec les brigands. La situation d'esprit dans laquelle je me trouvais ne me permit pas de prêter une grande attention à ses discours; mais en le voyant, en apparence si intime avec les voleurs, je commençai à le soupçonner de m'avoir trahi.

Le chef des brigands se tourna alors vers moi; « Médecin, dit-il, voilà tes lancettes, ne pleure pas et n'aie pas l'air si piteux; car, en vérité, j'ai de bonnes intentions pour toi, et nous pourrons traiter de ta rançon. » Ces mots me rendirent quelque courage; toutefois, la rançon m'inquiétait encore; car je présumais que si je parvenais à me tirer d'entre les griffes de ces diables, ce ne serait pas à bon marché. Je résolus de chercher à l'attendrir, et de l'air le plus suppliant, les yeux humides de larmes, je lui parlai de ma pauvreté, de mes ressources bornées, et lui appris que je me rendais en ce moment à Tivoli pour soigner un étranger. « C'est bien, reprit-il, sans avoir égard à mes pleurs, écris à ton étranger qu'il t'envoie immédiatement deux mille écus d'or, sans cela tu mour-

ras. Recommande-lui surtout de ne pas prévenir les sbires de la ville ; tu n'en mourrais pas moins. » J'exécutai ses ordres avec toute la véhémence qu'inspirent la crainte de la mort et la présence de treize assassins ; puis on dépêcha un messager pour attendre le résultat de ma demande.

Après son départ, je vis mon guide se promener sans crainte au milieu des brigands, regarder leurs armes et faire des gestes menaçans, mais sans parler : peu après il vint s'asseoir près de moi ; alors le chef s'approcha, et, sans prononcer une parole, il le frappa sur le cou, près de la tête, avec un gros bâton ; ce malheureux se leva aussitôt en criant : « J'ai une femme et des enfans, épargnez ma vie.... au nom de Dieu ! » Et en jetant ces cris, prononcés avec un accent déchirant, il se défendait autant que possible. D'autres brigands l'entourèrent ; il s'ensuivit une lutte dans laquelle ils roulèrent tous ensemble au bas d'un précipice. Alors je fermai les yeux et laissai retomber ma tête. J'entendis quelques cris ; mais il me sembla que j'avais perdu tout sentiment. Bientôt les brigands revinrent ; deux d'entre eux s'étaient tués dans la chute. Je vis le chef remettre son poignard tout sanglant dans le fourreau. Il se tourna vers moi en disant : « Ne crains rien ; nous avons tué ton conducteur, parce qu'il était un sbire : des gens tels que toi ne font pas ce métier. »

Après ce meurtre, qui fait horreur, les brigands continuèrent à traîner de rocher en rocher le pauvre chirurgien, qui était plus mort que vif. Il raconte ensuite comment ses compagnons d'infortune furent congédiés, et comment, pour disposer favorablement le chef, il lui fit cadeau de trente paoli (16 fr.).

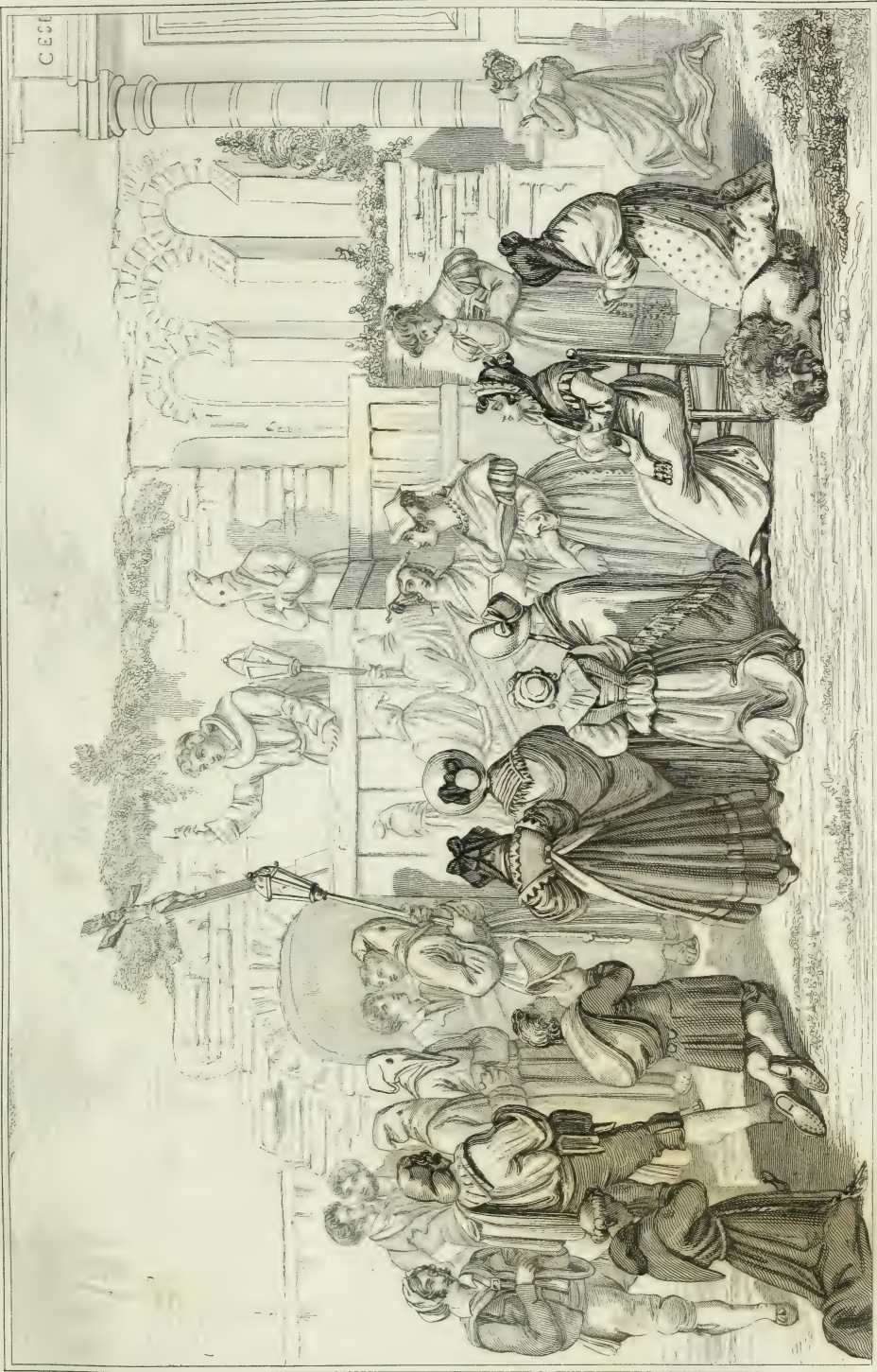
Bientôt le messager, envoyé pour chercher la rançon, revint avec 500 écus. Mais les brigands ne se crurent pas suffisamment payés avec cette somme, et ils poursuivirent leur marche en menaçant à chaque instant leur infortuné prisonnier de lui ôter la vie. On le contraignit à écrire à Castel-Madama, afin d'obtenir une seconde rançon pour ajouter à la première. Il fallut bien se résoudre à cette nouvelle violence ; mais les angoisses du captif étaient loin d'être terminées, ainsi qu'on va le voir. Nous reprenons le récit au moment de l'envoi du second messager. Le chef joignait à sa demande d'argent celle de quelques chemises. Un des brigands proposa, je ne sais dans quel but, de me couper une oreille et de l'envoyer avec la lettre. Grâce au chef, cette aimable et ingénieuse proposition n'eut pas de suite.

Les voleurs voulaient que le paysan partît sur-le-champ ; mais celui-ci répondit qu'il ne pouvait descendre la montagne pendant l'obscurité. Il lui fut donc permis de passer la nuit au châlet qui leur servait de refuge, sous condition qu'il partirait au point du jour. « Rappelle-toi, ajouta le chef, que si tu n'es pas de retour à la vingtième heure, tu pourras faire ce que tu voudras, car nous jetterons ce chirurgien dans quelque trou. » L'avis n'était pas de nature à me rassurer.

Le lendemain nous nous mîmes de nouveau en marche. Au lieu des broussailles que nous avions eu tant de peine à traverser la veille, nous trouvâmes un beau bois d'arbres élevés, et dans lequel la route était facile, excepté lorsque des arbres, coupés récemment, venaient à l'encombrer. Lorsque nous eûmes atteint de nouveau les broussailles et fait choix d'une place convenable, nous nous disposâmes à dormir.

Pour moi, je m'étendis par terre et me tournai de manière à ne pas voir les bandits. Je parvins à m'assoupir un peu jusqu'au moment où je fus réveillé par le cri d'un oiseau sauvage. Je ne suis pas naturellement superstitieux; mais la singularité des événemens qui se succédaient devant moi depuis deux jours, la présence de la mort, car il était impossible que le messager pût jamais réunir, à Castel-Madama, assez d'argent pour ma rançon, me firent considérer le cri que j'avais entendu comme un avertissement sinistre. Je fis mes prières et tâchais de me rendormir, en m'affermissant contre l'horreur du trépas. Cependant la consolation du sommeil me fut même refusée par les piqûres et le bourdonnement des cousins qui s'attachaient à mon visage et à mon cou. Mais, depuis la mort de mon guide, je n'osais pas même lever la main pour chasser ces insectes, de peur qu'on ne prît ce mouvement pour un signe d'impatience.

Après nous être levés, nous marchâmes pendant environ une heure, puis, ayant atteint une place ouverte, au milieu des broussailles, les brigands se mirent à manger de la viande froide, en m'invitant à me joindre à eux. Mais je ne me sentais point le courage de manger. Après qu'ils eurent déjeuné, ils se couchèrent pour dormir. Pendant ce temps, l'un d'entr'eux lut tout haut, à ceux qui restaient éveillés, un petit livre qui contenait l'histoire du cavalier Meschino, célèbre aventurier. Au bout d'une heure, ils se levèrent tous et partirent, l'un après l'autre, pour aller prendre une station plus élevée, ne laissant autour de moi qu'une sentinelle. Une heure après, le plus jeune d'entr'eux vint relever cette faction. Enfin, quand je les vis tenir un conseil de guerre, je ne doutai pas qu'ils n'eussent pris quelque résolution contre moi, et que la nouvelle sentinelle ne vînt mettre à exécution leur cruel dessein. Oh! pour le coup, je me crus perdu; mais, rassemblant tout mon courage, je projetai de défendre chèrement ma vie contre tous ces assassins. Ma physionomie dut exprimer les divers sentimens de crainte et de colère qui l'animaient tour à tour, car mon gardien, me regardant avec une curiosité fort tranquille, se mit tout à coup à rire, en me disant : « Quelle idée saugrenue le diable agite-t-il dans ta tête, médecin? Ton visage est plus blême que celui des statues de saint Côme et Damien, et ton air plus soucieux que celui d'un musicien à jeun! » Cette sortie me rassura, et j'attendis le retour du messager.

Pendant les divers momens de repos qu'on voulait bien m'accorder, les brigands s'entretenaient de politique. Le chef en second, qui me parut un homme assez capable, disait que le gouvernement ne réussirait jamais à les détruire par la force. « Nous ne sommes pas, ajoutait-il, une forteresse que l'on puisse abattre avec du canon, mais des oiseaux qui volent autour du sommet des rocs élevés, sans avoir de demeure fixe. Si, par malheur, cinq d'entre nous périssent, nous sommes sûrs d'en trouver dix autres pour les remplacer, car il y a toujours des criminels disposés à chercher un refuge parmi nous. Notre nombre total monte à cent trente : avec ce chiffre on pourrait entreprendre quelqu'exploit éclatant... Menacer Rome elle-même ;... qui sait?... Dans tous les cas, le seul moyen de nous ramener aux lois serait de nous accorder un pardon général, illimité et sans réserve. Encore faudrait-il qu'il fût prononcé par le pape lui-même, car

Ferrari del. Audot edit. E. Rouargue sc.

Predica nel Colosseo. *Roma.* *Prêche au Colysée.*

Ferrari del.

Brigante deponendo le sue arme. *Brigant déposant ses armes.*

Audot edit.

F. Rouargue sc.

Indovinatrici. *La Bonne aventure.*

Ciociare.

Ferrari del. *Audot edit.*

Gioncatoro e Ciociare.

Sonino *Nettuno*

Blondel del *Audot edit* *L. Rouargue sc*

Sora di campagna *Civita castellana* *Campagna di Roma*

Contorni di Roma. *Environs de Rome.*

Blondel del.

Velletri. Tivoli. Frascati.

Ferrari del. Audot edit. E. Pouarque sc.

La Riccia e Albano

Contorni di Roma. Environs de Rome.

nous ne sommes disposés à ajouter foi qu'à lui seul. »

Enfin le messager revint apportant deux rouleaux d'argent cachetés, qui contenaient, disait-il, six cents écus, ainsi que des chemises que le chef avait demandées, et quelques alimens pour moi. Les brigands ne comptèrent pas même l'argent, et indemnisèrent les messagers de leur peine. Malgré l'arrivée inespérée de cet argent, je n'osais me flatter que la liberté me serait rendue. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsqu'on m'annonça que j'étais libre, et que je pouvais partir. Je me hâtai de profiter de cette permission, après avoir remercié les brigands de leur politesse et de la bonté qu'ils avaient eue de m'épargner. »

La planche 147 donne la figure d'un de ces bandits, qui s'est amendé et dépose ses armes aux pieds d'une image de la Vierge. On sait avec quelle étonnante facilité ils allient les idées de fanatisme à leur goût pour le brigandage.

Les paysans ou *contadini*, que je rencontrais sur la route de Rome vers laquelle je hâtais mon retour, étaient vêtus de peaux de mouton, avec des trous pour les bras et pour la tête : en été, ils tournent la laine en dehors, et en dedans quand il fait froid. Au lieu de bas et de souliers, ils s'enveloppent les jambes de guenilles, attachées avec des cordes, et les pieds d'un morceau de peau, en forme de chausson. La tête entière paraît ensevelie sous un énorme feutre brun, de forme conique. Les femmes portent ici sur la poitrine, comme à Bologne, des corps de baleine, très-raides, de dimensions exorbitantes, et formant en bas une pointe très-saillante. Le jupon court, et souvent déchiré, laisse voir des jambes nues, couleur de tuile, et des pieds enveloppés d'une sorte de chausson de peau, comme les hommes. Une grande broche d'argent retient les tresses de la chevelure, et la tête est couverte du morceau de toile, plié en carré, que nous avons déjà décrit. La planche 148 retrace fidèlement cet ornement. Dans les numéros 147 à 152, nous avons rangé les costumes les plus pittoresques des environs de Rome.

Telle est la pauvreté de ces gens de la campagne, que j'en ai vu ramasser dans les rues de Rome des trognons de choux, les peler avec leur couteau, en couper des tranches, et les manger crues. Un certain fluide aériforme de saleté les environne, et forme une atmosphère malsaine, qui devient sensible à leur approche.

ROME.

Une fois parvenu dans l'intérieur de Rome, je recommençai le cours de mes visites aux monumens que je n'avais pas encore examinés. Que le lecteur me suive d'abord, s'il y consent, à la villa Ludovisi. C'est par elle, en effet, que je débutai à mon retour de Tivoli. Le cardinal Louis Ludovisi, neveu du pape Grégoire IV, construisit cette charmante maison de compagne, qui appartient aujourd'hui au prince de Piombino.

Nous trouvons dans la villa Ludovisi les restes présumés de la demeure de Salluste, cet illustre roué, que ses débauches avaient fait chasser du sénat,

et que César, peu scrupuleux, et d'ailleurs reconnaissant des services rendus à sa cause par une plume éloquente, fit proconsul d'Afrique, avec ordre d'en ruiner les peuples pour les mieux contenir. Il s'en acquitta, dit-on, à la satisfaction du tyran; mais Rome lui pardonna sa coupable fortune, en faveur de l'usage qu'il en savait faire. Il embellit ce quartier d'un marché vaste et commode, dont le temps n'a conservé que le souvenir, et d'un cirque dont on voit les ruines dans un verger. Son habitation avait d'ailleurs tant d'agrémens, que plusieurs Césars en firent leurs délices. Nerva, je crois, y mourut. Alaric y mit le feu.

Le champ scélérat, tombeau vivant des vestales coupables, n'était pas loin de la demeure de l'historien latin. Nous avons déjà parlé de cette terre de deuil.

J'allai un jour dans l'église des Capucins pour y voir un tableau du Guide, représentant saint Michel, tenant avec toute la grâce possible le diable enchaîné. Le plaisir que j'avais à contempler les traits admirables du pinceau de ce grand peintre, fut bientôt troublé par les chants funèbres des révérends pères. Il était mort un frère laï, et suivant l'usage, les capucins l'avaient revêtu de l'habit de l'ordre, puis exposé sur une bière dans le milieu de l'église, et faisaient autour de lui toutes les cérémonies usitées en pareil cas. Ces cérémonies sont fort curieuses. Ce qui ne l'est pas moins, c'est l'endroit où l'on enterre ces moines. On s'attend sans doute à des cimetières, à des cavernes, à des caveaux souterrains? Il n'y a rien de tout cela. « Devant moi (nous citons Kotzebue) je vis s'étendre une longue enfilade de chambres voûtées, dont toutes les fenêtres étaient oúvertes et donnaient sur la cour. L'air qu'on y respire est pur, et d'autant plus nécessaire, que ce spectacle est réellement de nature à oppresser la poitrine. On a disposé pour les vivans une estrade, séparée par une balustrade de la demeure silencieuse des morts. De là on voit dans chaque chambre, comme une grotte, formée avec des ossemens, dont la distribution surpasse de beaucoup celle de nos catacombes.

» Les intervalles entre ces grottes sont remplies par des niches où l'on voit un capucin mort, tantôt couché, tantôt dans l'attitude de l'homme vivant. Chacun de ces cadavres est encore revêtu des insignes de son ordre, et on leur voit à presque tous une longue barbe: à chacun d'eux est attaché un écriteau qui apprend le nom du capucin et l'époque de sa mort. Toutes ces guérites, dans lesquelles ils ont l'air d'être en sentinelle en attendant le grand jour du jugement dernier, sont petites, quoique cependant composées des ossemens de quelques centaines de frères. L'espace étroit qui se trouve aux pieds de ces sortes de momies est occupé, dans chaque chambre, par sept fosses qui forment comme des plates-bandes de jardin. C'est dans ces fosses dont la terre, comme celle du Campo-Santo-de-Pise, a la propriété de dessécher les corps que l'on dépose, jusqu'à ce que, pour faire place à d'autres, on les retire et on les rende à la lumière. Le plafond est décoré d'arabesques et d'autres ornemens faits avec des os, qui pour cela doivent être petits. On voit aussi une grande croix également formée avec des ossemens, ainsi qu'un lustre à plusieurs branches, suspendu à la voûte: des bras de la même matière, attachés au mur et garnis de cierges, ornent la galerie dans toute sa longueur. Chacune de ces grottes a son architecture particulière; l'une est

Fontana di Trevi.

Bouchet del. Audot edit. Duval sc

Tempio di Marco Aurelio, oggi dogana di Terra.

Temple de Marc Aurele, aujourd'hui la Douane.

construite avec des os de crânes ; une autre avec des os de jambes, de bras, etc. Nous soulevâmes le froc de l'un des moines, et nous vîmes une peau tout-à-fait pareille à du parchemin d'un jaune foncé ; chacune de ces statues singulières portait une lumière à la main. Les lustres, les bras et jusqu'aux petites croix étaient garnis de cierges. Qu'on se représente l'effet que devait produire cette bizarre illumination au milieu de la nuit. L'empereur Joseph a parcouru ces lieux ; chaque prince qui visite Rome en fait autant. Pour se distraire en sortant de ce jardin des morts, on peut parcourir l'église, et l'on y verra quelques beaux tableaux de Pierre de Cortone, Dominiquin, Lairfranc et autres. »

Au sortir de l'église des Capucins, dont le chœur a été illustré par le célèbre tableau de M. Granet, allons visiter l'admirable fontaine de Trévi (Pl. 171).

Ce n'est point une source abondante, c'est une rivière qui sort d'un gouffre entre des rochers, d'où les flots s'échappent avec bruit sous la forme variée de fontaines, de ruisseaux et de cascades : c'est l'aspect d'un fragment de montagne écroulée, et le fracas d'un torrent qui se précipite à travers ces débris. Le gouffre est dominé par un Neptune colossal, debout sur une conque que traînent deux chevaux marins guidés par des tritons. « Croira-t-on que cette magnifique fontaine n'a pas de place devant elle : combien pourtant l'ombre de quelques arbres ajouterait au charme de ces belles eaux ! Ce quartier est sale et sans air. Une place bien entendue servirait de dégagement au palais du Quirinal : elle rappellerait quelque chose de l'ancien portique de Neptune. Il n'y a pas, dans toute la ville, une plantation publique qui offre aux vieillards une ombre hospitalière, un lieu de plaisirs et de jeux pour les enfans. On a dépense beaucoup au mont Pincius pour faire une promenade où l'on va peu, et tout le monde eût fréquenté les allées de Trévi. Voilà les hommes ! il leur faut des monumens fastueux : on dédaigne ce qui n'est qu'utile. » (*Laoureins.*)

L'*aqua vergine*, la meilleure eau de Rome, qu'une jeune fille découvrit aux soldats d'Agrippa, coule encore par torrens de la fontaine de Trévi, et a conservé son doux nom. L'eau vient de huit milles, sur la route de Tivoli. Le grand Léon-Baptiste Albert, dont la science des eaux était un des nombreux talens, avait travaillé à la réparation de l'ancien aquéduc sous Nicolas v.

La *Douane de Rome*, par un de ces hasards qui n'appartiennent qu'à l'Italie, est un ancien temple, sans doute celui que le sénat et le peuple décernèrent à *Antonin le Pieux* (Pl. 171). Le dépôt des marchandises de la ville éternelle a pour façade onze majestueuses colonnes cannelées de marbre ; c'est une des plus belles ruines antiques.

L'aspect de ce monument et la vue de sa destination actuelle, dirigea le cours de mes idées vers le commerce de Rome. Je vais indiquer rapidement au lecteur le résultat de mes recherches sur ce sujet important. Le commerce d'échange de cette cité s'exerce, soit avec les autres provinces pontificales, et ses produits ne sont pas constatés, soit avec les pays étrangers, et les registres des douanes peuvent en donner quelques indications. Cependant, si ce dernier commerce a lieu par la voie de terre, il échappe le plus souvent aux investigations, à cause des facilités que cette frontière offre à la contrebande. Au reste, le commerce illégal

ou interlope, avec la Toscane et le royaume de Naples, est peu considérable.

Le seul commerce appréciable est celui qui a lieu par la voie de mer, dont l'importance pourrait être très-grande pour une province coupée par un fleuve navigable jusqu'à quarante lieues au-dessus de son embouchure, et baignée par la mer sur une longueur de plus de cinquante lieues. Ses ports ou embarcadères sont d'abord deux petits havres, près de Montalto et de Ceneto; ensuite Civita-Vecchia, Palo, Santa-Severa, Fiumicino, Porto-d'Anzo et Terracina. Les navires de 190 tonneaux entrent à Fiumicino, et peuvent remonter le Tibre jusqu'à Rome; le port de Civita-Vecchia reçoit ceux de 400 tonneaux, et son double goulet permet leur entrée, quel que soit le vent régnant.

Malgré ces avantages, et l'abondance des moyens de construction, la marine romaine se réduit à quelques petits navires et à des barques de pêche : ce sont les Livournais, les Génois, les Nisards, les Provençaux, les Catalans, les Napolitains, les Anglais, les Américains, qui ont tous les profits de la navigation.

Il résulte, des renseignemens pris auprès des agens des douanes, qu'avant la guerre maritime, la province de Rome exportait pour une valeur d'environ cinq millions de francs. Rome et ses environs fournissent peu à la consommation intérieure. Des buffles, des peaux, des chèvres, des fromages, du vin assez agréable, du blé, de la soude en abondance; voilà ce qui constitue les productions naturelles du pays et les bases de l'industrie des habitans.

Les importations étrangères sont donc nécessaires à Rome; mais elles devinrent plus difficiles par l'effet de la guerre maritime, et les exportations s'accrurent beaucoup : ainsi, en 1810 et en 1811, grâce à la demande des soudes et des blés, l'exportation dépassa huit millions de francs, et les années suivantes, quoique la soude n'entrât plus pour une part importante dans les envois à l'étranger, la province romaine, grâce au libre commerce, et malgré les gênes que la guerre apportait à la navigation, a pu disposer d'une somme très-considérable de produits superflus, tandis qu'elle ne tirait qu'une quantité moindre de produits étrangers. Aussi, à cette époque, une rapide circulation de numéraire répandit l'aisance parmi les producteurs.

L'administration française établit des tribunaux et des chambres de commerce à Rome et à Civita-Vecchia.

Parlons maintenant de l'industrie particulière à Rome. Beaucoup d'étrangers s'imaginent que la fabrication des chapelets et des *Agnus Dei* est la seule que les Romains possèdent. Cependant toute la partie occidentale de leur territoire contient un grand nombre de fabriques et de manufactures des produits du règne végétal, minéral ou animal. Parmi les premiers, il faut comprendre les chanvres qu'on tisse principalement à Viterbe, à Magliano, à Palestrina et à Marino; les papiers fabriqués à Rome, Ronciglione, Viterbe, Grotta-Ferrata, Bracciano, Tivoli et Subiaco; enfin, les cartes à jouer, dont Rome possède plusieurs fabriques.

Au règne animal, nous rapporterons la fabrication des laines, la plus importante des opérations de l'industrie romaine. Le tissage s'opère à Rome dans sept établissemens principaux. Sous le règne de Pie VI, on a compté jusqu'à 400 métiers dans cette seule ville. Un

produit animal qui, dans les autres pays, est sans valeur, devient ici la base d'une importante fabrication. Les intestins des 70,000 agneaux qui, au printemps, nourrissent les Romains, sont soigneusement recueillis, et, après de nombreuses et délicates opérations, ils sont transformés en cordes d'instrumens, recherchées par les musiciens de toute l'Europe, sous le nom de cordes de Naples. Cette fabrication a été en quelque sorte inféodée par les papes à quelques familles seules, auxquelles les bouchers peuvent vendre les intestins, et les règlemens prescrivent et maintiennent rigoureusement tous les procédés de fabrication.

La consommation considérable de cire qui se fait dans les églises, a multiplié infiniment les fabriques de cierges et de bougies. Enfin, les perles, qui ont pour base la colle de poisson, occupent à Rome un grand nombre d'ouvriers.

Quant au règne minéral, on sait que les métaux précieux sont depuis longtemps travaillés à Rome avec une grande supériorité, et maintenant encore l'orfèvrerie est une des industries les plus remarquables de cette ville. L'extraction du soufre forme également une branche importante de son commerce. Le gouvernement s'est réservé le monopole de la fabrication du salpêtre et de la poudre. La mine située près de la Tolfa a alimenté l'Europe d'une espèce d'alun, appelé alun de Rome, et réputé le plus pur. Cette exploitation a produit jusqu'à 500,000 fr. par an. Le gouvernement français encouragea activement ces diverses manufactures. Des jeunes gens de familles d'artisans romains furent même admis dans l'école des arts et métiers de Châlons-sur-Marne; et les plus habiles ouvriers re-

çurent des récompenses et des distinctions.

Ces détails justifieront la ville éternelle du reproche d'être en arrière du mouvement manufacturier des autres cités de l'Europe. D'autres genres d'industrie lui sont propres : ce sont ceux qui ont pour base la pratique des arts du dessin. On a vu, par ce qui précède, qu'ils sont loin de composer exclusivement tout le commerce de Rome. En premier ordre se présente l'art de restaurer les statues antiques, que les fouilles mettent sans cesse en circulation; puis viennent les imitations de monumens d'architecture dans de petites proportions, ou les ouvrages des scarpellini, la peinture des appartemens au moyen de poncis et de calques; la scagliola, ou peinture sur stucs; la gravure sur cuivre, sur pierres dures, sur coquilles, celle en creux et en relief; enfin une industrie toute romaine, ou l'art de la mosaïque. On peut juger de l'importance de cette fabrication, en songeant que la grande mosaïque, pratiquée dans un seul établissement public, employait en 1813 dix artistes, coûtant annuellement à l'état plus de 100,000 francs.

Ces faits suffiront pour montrer la place que Rome et la province qui l'entoure tiennent ou peuvent tenir, sous les rapports commerciaux, parmi les états qui entourent la Méditerranée.

L'église de *Saint-Ignace*, que je visitai en sortant de la douane, est une des plus magnifiques de Rome, et fut bâtie aux frais du cardinal Louis Ludovisi, neveu de Grégoire xv. Le célèbre Dominiquin fit pour cette église deux plans différens. Le P. Grassi, jésuite, prit une partie de chacun de ces deux dessins, et forma celui qui a été suivi. Il est assez curieux de voir un ministre de l'Évangile, homme assez

obscur, contrôler ainsi l'œuvre d'un des plus grands artistes du temps !

A quelque distance se trouve le monte Citorio, autrefois théâtre de Statilius.

Le magnifique palais de Venise, de l'architecture de Julien da Majano, fut jadis habité, pendant l'été, par plusieurs papes, par le fastueux duc de Ferrare, Borso-d'Este, suivi de plus de cinq cents gentilhommes vêtus de brocard d'or et d'argent, de soie et de velours, et, pendant un mois, par le roi de France Charles VIII, qui, en courant à la conquête de Naples, semblait en quelque sorte gouverner Rome.

Ce palais, sorte de forteresse crénelée, ornée d'une belle église, et formée de pierres et de débris du Colysée, est d'un effet majestueux lorsque la lune l'éclaire. Il fut donné par le pape Pie IV à la république de Venise, parce que, la première, elle avait admis le concile de Trente.

Auguste, pendant son sixième consulat, fit ériger, au nord du Champ-de-Mars, le superbe *mausolée* qui porte le nom de cet empereur, et vers lequel nous dirigeons maintenant nos pas. Le vainqueur d'Actium destinait à sa famille et à lui-même ce monument funèbre, dont les restes informes ne peuvent être le sujet d'aucune description. Bornons-nous à indiquer au lecteur que le Bustum, lieu consacré où l'on brûlait les corps des membres de la famille impériale, se trouvait sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'église de *la Madonna del Popolo*, fréquentée, comme son nom l'atteste, par les citoyens les plus humbles de Rome. Etrange vicissitude des choses et des hommes d'ici-bas ! s'écrie philosophiquement madame Starke (auteur d'un excellent guide anglais en Italie); singulière fatalité qui a converti un tel endroit en une arène pour les plaisirs de la populace et pour les combats de taureaux !

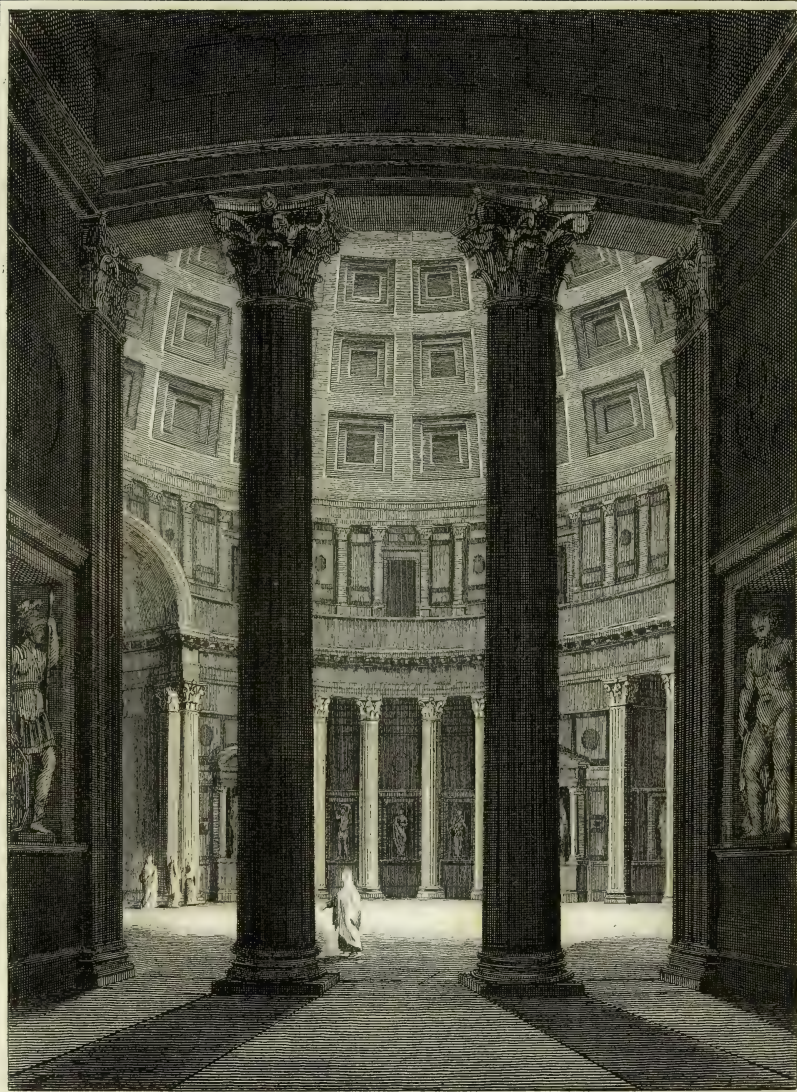
Sur une petite éminence appelée aujourd'hui *Macel de' Corvi*, et dans la direction du Corso au Capitole, on trouve les ruines d'un monument très-ancien qui, originairement, n'était pas renfermé dans l'enceinte de la ville. Il paraît, en effet, que C. Publicius-Bibulus, auquel cette tombe était consacrée, vivait au temps de la seconde guerre punique, et ce ne fut qu'après sa mort que la partie du Champ-de-Mars, où son corps est enseveli, fut enclavée dans les limites de Rome. Les particularités de la vie de Bibulus sont inconnues; on croit cependant, d'après l'inscription trouvée sur le monument qu'il lui fut élevé par le sénat et le peuple pour éterniser la mémoire de sa valeur.

Après avoir visité le mausolée de Bibulus, je suivis les bords du Tibre, réfléchissant à ces grandes leçons de vertu et de courage dont l'antiquité nous offre tant d'exemples, et que mes souvenirs classiques me rappelaient en foule sur ce territoire romain qui possède une éloquence particulière. Bientôt le petit port pittoresque de *Ripetta* s'offrit à ma vue. Il reçoit les barques chargées de vin, d'huile, de blé, de bois et de charbon, venant de la Sabine et de l'Ombrie. Le travertin d'une arcade du Colysée, tombée lors du tremblement de terre en 1703, fait partie de sa construction.

Il est temps d'aller payer notre tribut d'admiration au Panthéon, à cet édifice, l'un des plus élégans de Rome, le mieux conservé des monumens antiques, et encore aujourd'hui le plus beau de la ville moderne (Pl. 172). La place qui le précède est un marché,

Bouchet del — Audot edit — Durau sc

Panteon d'Agrippa.

Audot edit. Durau sc.

Roma. Panteon di Agrippa nello stato antico.

orné d'une fontaine abondante, surmontée d'un petit obélisque de granit égyptien, couvert d'hiéroglyphes. Au reste, je dois avouer que toute mon attention fut captivée par le monument principal, et que je n'en accordai d'abord que fort peu à la place.

Le Panthéon est un vaste dôme plus grand même que celui de Saint-Pierre, mais qui repose sur la terre, au lieu d'être placé dans les airs, où nous sommes accoutumés à voir ce genre de construction. Il a cent trente-deux pieds de diamètre, et autant de hauteur, et son magnifique portique est composé de seize énormes colonnes de marbre d'une seule pièce. La couverture de ce noble édifice fut autrefois toute de bronze; mais des empereurs et des papes l'en dépouillèrent, et la vieille charpente, jetée d'une colonne à l'autre, ne soutient plus que des tuiles. Le dix-septième siècle a encore vu les restes de l'antique bronze du Panthéon servir à faire des canons pour armer le château Saint-Ange, et des colonnes pour le baldaquin de Saint-Pierre. Douze siècles auparavant, la plus grande partie de ce métal avait éte envoyée à Syracuse par Constance II, et de là transportée à Alexandrie, en Égypte, par les Sarrasins. On lit, dans Nibby, que les clous de cuivre pesaient 9,374 livres, et les plaques de bronze 45,000,000 de livres!

Le temps semble avoir respecté le Panthéon, pour le livrer à l'admiration de tous les siècles. Après la bataille d'Actium, Agrippa, gendre d'Auguste, avait consacré ce temple à Jupiter Vengeur. Il fut ouvert depuis à tous les dieux de l'empire, et chaque année, un sacrifice solennel, commun à ces dieux, y réunissait les Romains. « La raison, ajoute Laoureins, y réunira peut-être aussi quelques jours nos sectes réconciliées. Ce miracle ferait une autre fois du Panthéon le temple de la tolérance universelle. »

Les connaisseurs admirent le bel entablement de marbre blanc, et la frise de porphyre, qui décorent l'intérieur du Panthéon, ainsi que plusieurs rangs de caissons, aujourd'hui sans ornemens, mais qui brillaient jadis de pierres précieuses et de bronzes dorés (Pl. 173).

Jupiter Vengeur paraît avoir occupé la grande niche, en face de la porte principale. Six autres niches, également pratiquées dans l'épaisseur du mur, sont encore ornées de colonnes cannelées, de jaune antique, de plus de trente pieds de haut, et dont les chapiteaux passent pour les plus parfaits qui nous restent de l'antiquité. Les statues des divinités païennes ont été remplacées par des images de Saints. Dans sa nudité même, ce temple est toujours un modèle d'élégance et de grâce; tous les marbres antiques, dont il est orné, sont des plus rares et des plus précieux; le portique répond à ce noble et gracieux intérieur. Le fût des colonnes de ce portique a trente-huit pieds et demi de haut, et quatre pieds et demi de diamètre : elles ont quarante-cinq pieds et demi, y compris les bases et les chapiteaux, et cinquante-six avec l'entablement. Nous n'aurions point rappelé au lecteur ces détails d'architecture, si on n'avait voulu les imiter au portique de la chambre des députés, à Paris.

Sur le fronton on lit encore le nom d'Agrippa. Ce fronton était surmonté de statues et d'un quadrige de bronze, qui n'existent plus.

La grande porte du temple se trouve entre deux niches, où l'on admirait les statues d'Auguste et d'Agrippa. Le tombeau de l'illustre fondateur était à l'entrée du temple. Clément XII repose aujourd'hui dans cette superbe urne

de porphyre que nous avons vue à Saint-Jean-de-Latran. Le vengeur de Carthage, Genseric, enleva la porte de bronze comme trophée ou comme butin. D'ailleurs, ce que les Barbares avaient respecté, Urbain VIII le fit emporter pour les décorations de Saint-Pierre.

Pline raconte, liv. IX, ch. 35, que l'on voyait suspendue à la statue de Vénus, dans ce temple, une perle sciée en deux, qui était le pendant de celle que Cléopâtre présenta liquéfiée, dans une coupe, à Marc-Antoine, lors du fameux festin qu'elle donna au général romain.

Parlons maintenant de l'état actuel de l'édifice. Malgré les nombreuses causes de dégradation qui se sont unies contre lui, il n'en est pas moins encore remarquable par sa beauté et par sa majesté. Je regrette seulement qu'il ne se montre pas dans un isolement qui permette de le considérer sous toutes ses faces. On trouve une enceinte d'édifices qui s'y appuient comme pour le cacher. Il est d'ailleurs dominé de partout, tandis qu'une place étroite et boueuse en déshonore l'entrée. Au pied des colonnes est la bouche infecte d'un large égout : peu s'en faut que les bases de ces superbes colonnes ne servent d'étaux aux bouchers forains : c'est enfin un des plus sales quartiers de Rome, un lieu où la place la plus ignoble forme l'avenue d'un des plus beaux monumens qu'on puisse voir. La halle au blé de Paris, qui offre plusieurs rapports d'architecture analogues au Panthéon de Rome, est aussi mal environnée ; mais du moins notre édifice est un marché, et celui de Rome est, et a toujours été un temple.

La beauté de l'intérieur du Panthéon dépend en grande partie de la manière dont le jour y etait ménagé : excepté la lumière qui venait de l'ouverture de la porte, il n'y en avait aucune autre que celle de l'œil de bœuf, au tournant de la voûte supérieure, qui, non-seulement éclairait le temple, mais encore par le moyen des fenêtres qui sont sur ces colonnes, tombait diversement sur les statues des six chapelles placées dans l'épaisseur du mur, derrière les colonnes mêmes. On ne jouit plus de cet effet sublime, à cause des planchers construits au-dessus des chapelles.

On sera fort surpris sans doute d'apprendre que l'eau du Tibre, dans les grandes inondations, atteint quelquefois le pavé du Panthéon, et comme le milieu se trouve un peu plus élevé que la circonférence, des légions de grillons, de perce-oreilles, de cloportes, de rats et de souris, fuyant le déluge qui les gagne sous terre, y accourent, s'y entassent les uns sur les autres, jusqu'à ce qu'enfin tous périssent à la fois. On croirait que le lit du Tibre, rempli de débris, s'est élevé de manière à reverser ses eaux sur la ville plus fréquemment qu'autrefois ; mais c'est tout le contraire. Le sol de la ville s'est élevé partout, et dans quelques endroits de vingt-cinq à trente pieds, tandis que le niveau du Tibre est toujours resté à peu près le même.

Il est intéressant de monter à l'ouverture extérieure de la coupole du Panthéon pour juger de son aspect. On lit, dans une relation manuscrite du sac de Rome, conservée à la bibliothéque Vaticane, que Charles-Quint, étant venu dans cette ville en 1536, voulut se faire conduire à l'ouverture de cette coupole. Un jeune gentilhomme romain, Crescenzi, chargé de l'accompagner, avoua depuis à son père qu'il avait eu alors la pensée de le pousser dans l'intérieur, afin de ven-

ger sa patrie du sac de 1527 : Mon fils, dit le vieil Italien, ce sont de ces choses qu'on fait et qu'on ne dit point. « Son' cose che si fanno e non si dicono. »

Le Panthéon fut changé en église par Boniface IV, en 607. La dédicace fut même, si nous en croyons Eustace, l'origine de l'institution de la fête de tous les saints. Au moyen de cette pieuse modification, Boniface a sans doute conservé le Panthéon; mais ses successeurs en ont fait, suivant l'expression de Laoureins, un saint charnier. Le seul grand autel couvre, dit-on, des centaines de charretées d'ossemens humains : c'est tout un cimetière de martyrs, un inépuisable fonds de reliques. Cependant une foule d'hommes vraiment illustres reposent là, sous des marbres d'honneur. Ce sont les Carraches, les Mengs, les Winckelmann, les Corelli, les Sacchini, les Métastase et les Raphaël. Nous éprouvons un vif désir de rendre hommage à leurs cendres, en leur consacrant quelques lignes dans ce recueil, où tous les grands hommes de l'Italie, toutes les grandes choses, doivent trouver place comme tous les grands monumens; mais l'espace nous presse, et nous devons faire un choix des noms les plus saillans.

Au premier rang se place naturellement Sanzio Raphaël. Il est impossible, en voyant les chefs-d'œuvre laissés par des artistes tels que celui que je viens de nommer, de ne pas considérer l'Italie comme la terre nourricière des arts. Toutefois, que la France ne soit point jalouse de cette ancienne supériorité de sa voisine. La bonne peinture, il est vrai, n'a commencé en France que sous Louis XIII, avec le Poussin; mais, depuis lors, nous avons toujours eu de grands peintres. En Italie, au contraire, ils sont devenus de plus en plus rares, et aujourd'hui à peine deux ou trois noms sont dignes d'être ajoutés à la liste si nombreuse des véritables artistes que cette terre a produits autrefois.

Au moment d'entreprendre une notice biographique sur le plus grand d'entre tous ces maîtres de l'art, je ne puis m'empêcher de songer à son crâne prétendu qu'on montrait encore, il y a quelques années, à l'académie de Saint-Luc. On lisait, à côté du petit coffre qui contenait cette fausse relique, le distique célèbre et recherché de Bembo :

Ille hic est Raphael, timuit, quo sospite, vinci
Rerum magna parens, et moriente mori.

Voilà Raphaël! tant qu'il vécut, la nature appréhenda d'être vaincue; lui mort, elle craignit aussi de mourir.

Un distique italien a fort bien rendu ces deux vers :

Questi è quel Raphael, cui vivo, vinta
Esser temea natura, è morto, estinta.

Chaque année, le jour de la fête de saint Luc, lorsque les salles de l'académie étaient publiques, cette tête devenait l'objet d'une sorte de pèlerinage, de superstition enthousiaste; les jeunes artistes s'empressaient, à cette époque, de faire toucher leur crayon à la tête du grand peintre. Combien ils ont été désappointés en apprenant dernièrement que leurs respects et leurs hommages s'adressaient, non pas au crâne de Raphaël, mais à un crâne vulgaire, totalement dépourvu, sans aucun doute, des qualités qui distinguèrent le grand artiste! Et les cranioscopes qui ont analysé si minutieusement les contours de cette relique osseuse, pour en faire ressortir l'admirable conformation appliquée aux arts, ne seront-ils pas tentés de se mordre les doigts, pour une méprise que chacun, d'ailleurs, par-

tageait à cette époque ? Le véritable Raphaël gisait obscurément sous un des piliers du Panthéon ; une inscription, tracée au bas du mur, marquait le lieu de sa sépulture. Ce n'est qu'en 1832 qu'on s'est avisé de faire l'exhumation du corps, auquel on a trouvé une tête qui est bien certainement la véritable, et qui confond d'imposture celle de l'académie de St.-Luc.

Cette exhumation a été entourée d'une authenticité et d'un apparat qui ne sauraient laisser aucun doute aux plus incrédules.

Raphaël, cet homme étonnant, semble avoir été créé par la nature dans l'un de ces momens favorables où elle-même était inspirée par le génie de la perfection ; car souvent elle paraît se fatiguer et céder à de nombreux caprices, qui la font se jouer de la pauvre espèce humaine, et se divertir à donner l'existence à des êtres qui en sont le rebut. En créant Raphaël, elle voulut certainement en faire le type de toutes les perfections. Elle forma son corps de la matière la plus pure, la plus noble, la plus attrayante. Son âme, empruntée aux divines intelligences, fut un mélange d'élévation et de modestie, d'énergie et de sensibilité. Aussi Vasari, en rendant hommage à tant de qualités réunies, a-t-il dit, « que ceux qui, comme Raphaël, sont doués de perfections si rares, ne sont pas de simples hommes, mais, pour ainsi dire, des dieux mortels. *Dei mortali.* »

Supérieur aux autres hommes par son esprit et son génie, Raphaël obtint grâce pour cette supériorité, parce qu'il se montra constamment affable et généreux. Il semble que la nature l'ait initié à tous ses secrets, et qu'elle lui ait confié la noble mission de répandre la lumière, de créer comme elle. Mais on a observé que souvent les artistes pleins de puissance disparaissent tels que des météores, après avoir un instant embelli les cieux. Raphaël, moissonné à la fleur de son âge, plongea dans le deuil l'école romaine, qui se flattait déjà, avec raison, d'être la reine de la peinture.

M. Quatremère de Quincy, dans son excellent travail sur Raphaël, offre une multitude de particularités curieuses que nous lui emprunterons, renvoyant le lecteur aux sources elles-mêmes pour tout ce qui concerne la vie du célèbre artiste, considérée sous le rapport de l'art.

Sanzio Raphaël naquit en 1483, à Urbin, dans l'état ecclésiastique. Son nom patronimique fut originairement de' Sancti ou Santi ; mais l'usage l'avait italianisé; la famille des Sanzio était ancienne à Urbin. Comptant une succession recommandable de citoyens dans plus d'une profession, elle avait produit plusieurs peintres. Raphaël fut le cinquième qui se livra à l'art de la peinture. Jean Sanzio, son père, était à la vérité un peintre médiocre, mais un homme d'un fort bon esprit, et qui eut surtout celui de ne pas se croire plus de talent qu'il n'en avait. Ce mérite en vaut bien un autre ; c'est peut-être à lui qu'on a dû Raphaël. Les premiers goûts de l'enfance de celui qui devait un jour occuper tant de place dans l'histoire des arts en Italie, furent les instrumens de l'art de peindre. Le père se plaisait à seconder dans son fils des inclinations qui semblaient présager une vocation extraordinaire. Avide des sensations que lui faisait éprouver le spectacle de la nature, le jeune homme étudiait sans fatigue ; et, par une sorte d'instinct qui lui faisait apercevoir toute l'étendue de l'art, et les moyens de le pousser à la perfection

Ce n'est point le mannequin qui lui apprit à disposer ses draperies ; l'étude seule du modèle ne lui aurait pas fait donner la vie à ses figures, s'il n'avait saisi de la pensée ces gestes, ces mouvemens, aussi rapides, aussi fugitifs qu'elle-même.

Voyait-il un individu dans une action spontanée ; elle se traçait dans sa mémoire, et il la transportait ensuite sur la toile, sans avoir besoin de consulter autrement le modèle. Aussi Jean Sanzio ne tarda-t-il pas à s'apercevoir que son fils était déjà trop habile pour rester son écolier. Il entreprit donc le voyage de Perouse, gagna l'amitié du célèbre Pérugin, et crut en obtenir une très-grande faveur en recevant de lui la promesse qu'il mettrait Raphaël au nombre de ses écoliers. Si, en voyant Raphaël, le Pérugin, étonné de la précocité de ses dispositions, pronostiqua qu'il devait bientôt devenir son maître, le jeune Raphaël imitait le Pérugin comme s'il n'avait jamais dû cesser d'être son élève. Les copies de l'un ne se distinguaient pas des originaux de l'autre. Lorsque le disciple travaillait en société aux ouvrages du maître, ceux-ci ne semblaient pas moins être d'une seule main.

Plusieurs années s'étaient passées dans cette sorte d'apprentissage, lorsque le hasard vint émanciper Raphaël, en le faisant sortir de l'école de Pérugin. Certaines affaires ayant appelé le maître à Florence, l'élève en profita pour faire quelques excursions dans les environs de Pérouse. Raphaël s'essaya dès lors à voler de ses propres ailes. Il paraît, nonobstant l'ordre des notices de Vasari, sur les premiers ouvrages de Raphaël, que ce fut d'abord à Città di Castello qu'il produisit un certain nombre de tableaux, dont on ne saurait hésiter à le reconnaître seul et unique auteur. Lanzi rapporte, comme une tradition constante, et qu'il a recueillie dans cette ville, que Raphael, à l'âge de dix-sept ans, fit le tableau de San Nicola da Tolentino agli Eremitani, dont Vasari dit : « Que si on n'y lisait le nom de l'auteur, on le prendrait pour l'œuvre de Pérugin. » De la même époque est le tableau du Christ en croix, qu'il composa pour l'église de Saint-Dominique, et dont les figures pourraient être attribuées au Pérugin, excepté la Vierge, dont Raphael n'a surpassé la beauté que dans ses derniers momens. Il avait écrit son nom, et son âge de dix-sept ans, dans le tableau d'une sainte famille, que Morelli décrit pour l'avoir vu à Fermo, chez un seigneur de cette ville.

Laissant de côté beaucoup d'autres compositions de cette première époque du talent de Raphaël, nous nous contenterons de rappeler au lecteur le tableau du Sposalizio, ou du mariage de la Vierge, que la gravure de Longhi a tiré dernièrement de l'obscurité. Cet ouvrage, qui marque un des pas de Raphaël dans la peinture, est de 1504. Vers cette époque, un autre élève du Pérugin, Pinturicchio, avait été chargé, par le neveu du pape Pie II, le cardinal Piccolomini, de peindre dans la bibliothéque, devenue aujourd'hui la sacristie de la cathédrale de Sienne (Pl. 22), les actions mémorables du pontificat de son oncle. Pinturicchio avait pu connaître et apprécier les talens naissans de Raphaël ; il s'empressa de se l'associer pour une entreprise qui demandait autant de fécondité dans l'invention que de facilité dans l'exécution. On sait que son jeune collaborateur finit par y avoir le principal rôle. Raphaël s'y reconnaît déjà, et à l'abondance des compositions, et au travail de la fres-

que, et à une richesse de style précédemment inconnue, et, plus encore, à des portraits parmi lesquels on croit distinguer le sien.

Après ce travail, Raphaël se rendit à Florence, puis à Urbin, toujours guidé par ce génie de la peinture qui a présidé à toute son existence : nous ne suivrons pas l'artiste dans ces diverses excursions, qui, d'ailleurs, n'ont pas été perdues pour l'art. La date de 1505, où il quitta Urbin pour la dernière fois, détermine dans sa vie un espace de trois années qui précédèrent son départ pour Rome. Cette période de temps, occupée par des travaux qui donnèrent naissance à sa seconde manière, fut partagée entre les études de Pérouse, où il se rendit deux fois, et ses études à Florence. Il se lia d'amitié avec les plus habiles maîtres de cette ville; mais celui de ses contemporains, auquel il fut principalement redevable à Florence du changement qui, pour la couleur et le pinceau, caractérise sa seconde manière, fut Fra Bartolomeo di San-Marco. A vrai dire, ils firent ensemble un échange de talens. Raphaël apprit de Bartolomeo à donner plus de vigueur à ses teintes, plus de largeur à sa manière. L'artiste florentin dut, aux leçons de Raphaël, la pratique de la perspective.

Ce fut aussi pendant son séjour à Florence que Raphaël put voir les fameux cartons de Michel-Ange; mais quelque profit qu'il ait tiré du grand style des dessins de ce maître, notre artiste ne cessa point de suivre la ligne que son propre génie lui avait tracée. Cependant on doit avouer qu'il y a dans la figure d'un Isaïe, placé par Raphaël à l'église Saint-Augustin à Rome, quelque chose qui rappelle les Prophètes de Michel-Ange. Il serait permis de croire que cette imitation tiendrait un peu de ce que les artistes appellent *pasticcio*, sorte de jeu par lequel on se permet de contrefaire la manière d'un autre. Raphaël a-t-il eu l'intention de montrer que, s'il l'avait voulu, il aurait pu faire du Michel-Ange? Si quelque chose pouvait rendre cette supposition vraisemblable, c'est l'ouvrage bien autrement important des Sibylles et des Prophètes, qu'il exécuta après dans l'église de Sainte-Marie-de-la-Paix. Là, on croirait qu'il a véritablement accepté le défi de Michel-Ange, en se mesurant avec ce redoutable adversaire sur le même terrain, mais beaucoup moins pour être son imitateur que pour établir de la façon la plus indirecte ce en quoi son talent différait de celui de son rival. En effet, on dirait qu'il a pris à tâche de montrer précisément, dans les mêmes sujets, ce qui manque à Michel-Ange, c'est-à-dire la noblesse des formes, la dignité du caractère, la beauté des physionomies, la propriété du sujet. Dans le fait, les génies de ces deux grands hommes n'eurent rien de commun : leurs germes furent divers, et ne pouvaient pas produire les mêmes fruits.

Michel-Ange concentra toutes ses études dans celle du dessin, dont l'anatomie lui donna les leçons. Raphaël forma son talent de beaucoup plus d'élémens; et le goût de l'antique fut en définitive celui qui les épura et les ordonna. Michel-Ange est le plus grand des dessinateurs, Raphaël est le premier des peintres. Cependant, de ces deux maîtres du plus éloquent des arts, lequel exercera le plus d'empire sur l'âme ? tous les deux sont des êtres surnaturels. Michel-Ange excite l'étonnement, l'admiration; c'est pour lui que le mot grandiose a été créé. Raphaël même en s'éloignant, par la hauteur de son génie, du monde qui

le contemple, s'offre à lui sous un aspect plus doux, plus aimable. Je ne déciderai point entre eux ; car si l'un est l'Homère de la peinture, l'autre en est le Virgile.

Raphaël n'est pas moins remarquable par l'exécution de ses ouvrages que par la facilité avec laquelle il sut, dans ses nombreuses inventions, passer d'un ordre de sujets à un autre. Dans le même temps où il compose ses Prophètes et ses Sibylles pour la chapelle d'Augustin Chigi, à l'église de Sainte-Marie-de-la-Paix, il trace dans le palais de ce célèbre amateur la composition de la Galatée; composition pleine de charme, et qu'on croirait un reflet de la peinture antique. On ne saurait mieux s'en convaincre qu'en lisant la lettre qu'il écrivait, sur cette peinture, à Balthazar Castiglione, et dont je ne citerai que les dernières phrases. Après l'avoir remercié des éloges qu'il en avait obtenus : « Pour peindre une belle, continue-t-il, il me faudrait en voir plusieurs, et sous la condition que vous seriez avec moi pour m'aider à faire choix de ce qu'il y a de meilleur ; mais y ayant si peu de bons juges et de bons modèles, j'opère d'après une certaine idée qui se présente à mon esprit. Si cette idée a quelque perfection, je l'ignore : c'est à quoi, cependant, je m'efforce d'atteindre. » On voit par ce peu de mots que Raphaël se donnait réellement pour but la recherche de ce beau que la nature présente à l'art, mais que l'imagination seule de l'artiste peut distinguer des imperfections matérielles qui l'entourent, et que le génie seul parvient à réaliser.

C'est aussi à cette époque, qu'il faut rapporter l'exécution de l'admirable tableau de la Vierge, dite de Foligno, où se trouvent réunis, avec la diversité du style d'imitation naturelle, tous les genres de perfection ; mais je m'aperçois que je suis entraîné à énumérer toutes les productions de l'immortel artiste. Arrêtons-nous donc à temps ; car chacune de ces compositions, d'ailleurs si bien connues, serait la matière d'un long article. J'aurais cependant beaucoup de peine à ne pas parler du tableau appelé *dello Spasimo di Sicilio*, ouvrage qu'on doit considérer comme appartenant au plus haut degré du talent de Raphaël, et qui, par la force de l'expression, surpasse tous ses autres ouvrages. Ce chef-d'œuvre de la peinture a subi les plus extraordinaires vicissitudes. Le vaisseau qui devait le conduire à Palerme fut battu, sur les côtes d'Italie, d'une violente tempête, y échoua, et s'ouvrit en donnant contre un écueil : tout périt, hommes et marchandises. Une sorte de miracle sauva le tableau. La caisse qui le renfermait, portée par les flots sur la côte de Gênes, y fut repêchée; heureusement l'eau de la mer n'y avait pas pénétré; on l'ouvrit, et l'on trouva la peinture intacte. Le bruit de cet événement étant arrivé à Palerme, on s'empressa de réclamer le tableau naufragé. Il paraît que la réclamation souffrit de grandes difficultés, car il fallut toute la protection de Léon X pour le faire rendre au couvent de Palerme, qui en paya largement la restitution. Ce tableau passa depuis en Espagne, d'où la guerre le fit transporter en France en 1810, avec plusieurs autres; la même cause l'a fait depuis retourner en Espagne. De ce nombre est la belle Sainte Famille, qu'on appelle la Perle. Philippe IV, roi d'Espagne, l'acheta de la veuve de Charles Ier, roi d'Angleterre, pour la somme de trois mille livres sterlings. On raconte, qu'à la première vue de cet ouvrage de Raphaël, Philippe s'écria : «Ce-

lui-ci est ma perle ! » De là l'espèce de surnom qui a continué de le désigner.

Le tableau de la Transfiguration, près duquel nous nous arrêterons un moment avant de terminer, porta au comble la gloire de Raphaël. Non-seulement ce travail est le dernier fruit de son génie, la plus grande de ses compositions peintes à l'huile, mais encore de tous ses ouvrages c'est celui où l'on s'est toujours plu à reconnaître l'accord du plus grand nombre des mérites de la peinture, tels que l'excellence du pinceau, la force de la couleur, la magie du clair-obscur, et d'autres qualités dont le discours ne saurait donner l'idée. Ce chef-d'œuvre fut, selon Vasari, entièrement terminé par Raphaël, quoiqu'une opinion, assez répandue chez les artistes, ait établi que quelques parties durent recevoir de Jules Romain le dernier fini. Il paraît toujours que l'exécution de ce grand ouvrage occupa ses derniers momens, concurremment avec les projets de la salle de Constantin, sur lesquels Raphaël fondait de hautes espérances.

A tant et de si grands travaux il avait le tort d'allier, avec beaucoup trop peu de modération, les plaisirs de l'amour. Ayant un jour excessivement abusé de ses forces, il fut, en rentrant chez lui, saisi d'une fièvre violente, dont il cacha la cause. Ses médecins l'attribuèrent à un grand échauffement, et ordonnèrent la saignée. Le mal venait d'épuisement, et l'on pense que l'émission du sang acheva de lui enlever ce qui lui restait de forces. Voilà ce qu'on raconte des causes de sa mort. Averti de sa fin prochaine, Raphaël fit un testament, dont la première disposition fut, après le renvoi de sa maîtresse, de lui laisser de quoi vivre honorablement ; et la dernière, après avoir partagé sa fortune entre Jules Romain, son collaborateur constant, François Penni, et son oncle, fut de charger son exécuteur testamentaire de prendre sur ses biens de quoi restaurer et fonder, dans l'église de Sainte-Marie-de-la-Rotonde (le Panthéon), une chapelle à la Sainte-Vierge. C'est là qu'il fut enterré en 1520.

La place Navone (Pl. 174), le plus vaste marché de Rome, donne assez l'idée, comme tous les marchés des grandes villes, de l'administration et de la police du pays. Ce marché a un obélisque de granit, des statues colossales, quatre fontaines, et point d'abri, point de hangars, pour défendre les paysans du soleil ou de la pluie. « Avec le goût de la magnificence, dit Valery, tout respire ici l'indifférence de l'utile. »

Pendant le mois d'août, tous les samedis, les dimanches, et les fêtes, dans l'après-midi, on ferme les tuyaux qui reçoivent le trop plein des fontaines de la place Navone, et, en peu de temps, l'eau se répand dans la place qui forme alors un grand bassin, dont le milieu a trois pieds de profondeur, et dans lequel vont se promener les chevaux, les équipages et les voitures de toutes sortes. Le coup d'œil que présentent les fenêtres garnies de monde, et les nombreux spectateurs qui environnent cette étrange naumachie, est, à la fois, agréable et bizarre. L'ancienne coutume d'inonder la place Navone offre encore aux Romains modernes un grand divertissement.

La place Navone occupe l'emplacement de l'ancien cirque Agonale, fait ou restauré par Alexandre Sévère, et elle en a conservé la forme. La scène de l'inauguration de la grande fontaine, une des plus heureuses compositions du Bernin, cette scène, tout italienne, montre quelle était l'adresse de l'artiste,

Piranesi del.

Roma. Piazza Navone.

Bouchet del. Audot edit. Durau sc.

Roma. Casino di Raffaele.

Manzoni del. Audot edit. Durau sc.

N.º 124. Casa di Raffaele via de' Coronari. Roma. Maison de Raphael, N.º 124.

véritablement né pour vivre avec les princes, comme le disait Innocent x. Ce pape malgré ses préventions, ayant été obligé de lui confier les travaux, après la vue, par surprise, du plan, vint les visiter, lorsqu'ils furent terminés, et passa deux heures sous les tentes à les examiner. Les eaux cependant n'avaient pas encore joué, quoique tout fût préparé pour les recevoir. Au moment de se retirer, Innocent demanda au Bernin quand il comptait les faire arriver : « Cela ne peut être tout de suite, répondit l'artiste ; il faut du temps pour préparer la route (strada), mais je mettrai tout mon zèle à servir votre sainteté. » Le pape, après lui avoir donné sa bénédiction, partit ; mais il n'était pas à la porte de la première palissade, que le fracas des eaux jaillissantes l'avertit de se retourner. Transporté de joie à cette vue. « Bernin, lui dit-il, vous êtes toujours le même ; le plaisir de la surprise que vous m'avez causée prolongera ma vie de dix ans. » Aussitôt il envoya chercher cent pistoles, afin de les distribuer aux ouvriers.

On peut juger, par ce trait, du prix que les Romains attachent à la présence d'eaux abondantes dans le sein de leur ville. Rome antique trouvait dans ses esclaves des bras qu'on peut dire éternels, pour la construction et l'entretien de ses aqueducs, dont le moindre titre, à notre admiration, est de traverser des contrées entières. Mais que Rome moderne se soit permis ce luxe, elle dont l'agriculture, l'industrie et le commerce sont si pauvres, il faut l'en féliciter en s'étonnant. Ces fontaines se trouvent au sommet des collines comme au fond des vallées, dans les carrefours comme sur les plus belles places : il n'y a pas de palais, pas de monastère, pas d'habitation bourgeoise de quelque valeur qui n'ait plusieurs filets d'eau pour son usage particulier. Leurs villa les comptent par douzaines ; et quel charme ces eaux ne répandent-elles pas dans des jardins plantés de grenadiers, de jasmins, de myrtes et d'orangers ! Le gouvernement paraît ne rien ménager pour conserver aux Romains une jouissance d'autant plus précieuse, que les sales eaux du Tibre font un besoin de ces délicieuses fontaines : leur entretien est donc le devoir de l'administration, qui paraît en connaître toute l'étendue.

Un des principaux édifices de la place Navone est la magnifique église de Sainte-Agnès ; la façade, les deux clochers, la coupole de cet édifice, sont les moins bizarres ouvrages du Borromini, quoique les clochers paraissent trop hauts, lorsque l'on compare leur élévation à la largeur du frontispice. Tous les bas-reliefs de l'église sont du plus mauvais goût, y compris même celui du souterrain d'Algardi : ouvrage qu'on a trop vanté. Ce souterrain était, dit-on, le lieu de débauche dans lequel la sainte fut exposée, et où la crue subite de ses cheveux sauva sa pudeur des tentatives des habitués.

Le lecteur entre maintenant dans la *rue de Coronari*, immortalisée par une petite maison autrefois occupée par Raphaël, et que nous avons représentée Pl. 175. Cette maison a été restaurée en 1705. Charles Maratte a peint le portrait de l'artiste ; mais hélas ! cet hommage n'a point excité de généreuse émulation dans le cœur des Romains pour leur illustre compatriote. Tout annonce au dehors l'indifférence pour sa demeure.

A propos de la maison de Raphaël à Rome, nous citerons le casin que cet immortel artiste possédait jadis hors la porte du peuple (Pl. 174) : quelques fresques d'un goût exquis, quoique fort

altérées par le temps, la décorent. Les noces d'Alexandre et de Roxane, la mieux conservée, fut exécutée par l'ancien maître de la maison, d'après la description de la peinture de l'artiste grec Actéon, donnée par Lucien, dont le texte peut servir d'explication à la charmante fresque de Raphaël.

Quel est le voyageur qui n'a pas parlé du célèbre torse mutilé, dit de Pasquino; un des ouvrages grecs les plus énergiques et les plus achevés, qui paraît être un Ménélas défendant le corps de Patrocle, et qui doit son nom au tailleur facétieux, près de la porte duquel il fut trouvé? Le génie satirique est particulier au peuple romain; aussi consacrerons-nous à Pasquino quelques lignes. La réputation de cette statue ne permet pas de la confondre avec les marbres ordinaires: pour être mutilée, elle n'en a que plus de mouvement. D'ailleurs, le travail n'est pas sans mérite aux yeux des connaisseurs, qui font, de ce marbre fameux, tout au moins un soldat macédonien dans l'acte de secourir Alexandre blessé.

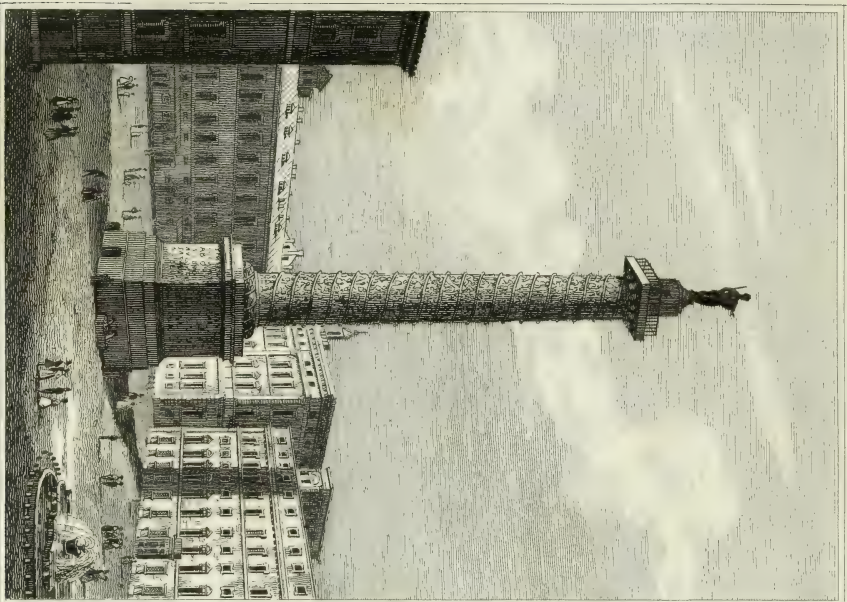
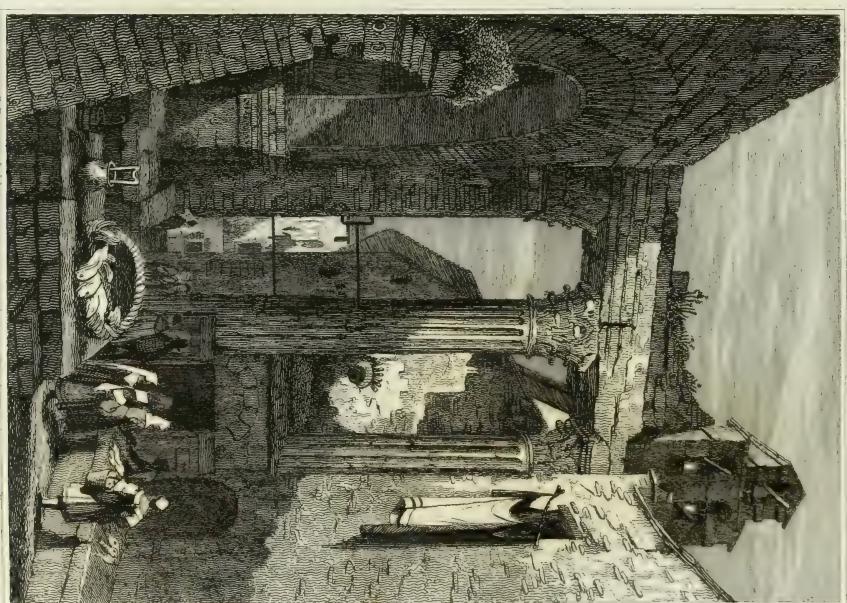
Ce Pasquino si maltraité, est juché, non sans quelque grâce, sur un piédestal qui s'appuie au palais Braschi (Pl. 182). Lorsque les Romains se permettaient une épigramme contre le pouvoir et ses abus, un mot piquant sur une femme dont on savait quelqu'aventure, une satire sur le riche insolent ou le parvenu qui joue le prince; c'était toujours de Pasquin que le public chroniqueur recevait les premières confidences. D'ordinaire il écrivait en vers; quelquefois ses diatribes étaient de plusieurs pages, elles n'en valaient pas mieux; le plus souvent aussi le railleur ne faisait que jouer sur les mots, ce n'était jamais sans être piquant. Ce genre de satire me rappelle celui qui est en usage dans quelques provinces de notre France, et notamment à Strasbourg, où l'on figure sur une lanterne le portrait des personnages auxquels s'attache quelque scandale ou quelque ridicule. On dit des victimes, qu'elles sont *pendues à la lanterne*.

Laoureins raconte ainsi les prouesses de Pasquin pendant le séjour qu'il fit à Rome. Nous pourrions aussi énumérer quelques satires qui datent de l'époque plus récente de notre voyage; mais nous craindrions de réveiller des susceptibilités trop contemporaines, et nous aimons mieux citer un auteur un peu plus ancien que nous, avec lequel, d'ailleurs, nos réflexions rivaliseraient difficilement de grâce et d'esprit. « Canova, dans son tombeau d'Alfieri, représente l'Italie drapée à l'antique. Pasquin lui dit:

Questa volta, Canova l'ai sbagliata.
L'ai fatta vestita, ed è spogliata.— Pour le coup, Canova, tu t'es trompé: tu la pares d'un vêtement, et cependant elle est *dépouillée*.

« Un autre jour il annonçait la mise en vente des palais et des villa des Borghèse, dont on sait que Paul v fit l'immense fortune. Pasquin terminait sa kyrielle de sottises par ces mots: *Paulus fecit, Paulina defecit.*—Paul le fit, et Pauline le défit. (Pauline est le nom de la princesse Borghèse.)

Les saillies de Pasquin étaient presque toujours originales et d'un tour ingénieux; ce n'était aussi qu'à cette condition qu'il pouvait se flatter de plaire. Naturellement spirituels, les Romains sont portés à la raillerie, qui naît d'une heureuse disposition à se divertir sans cesser d'être poli. Pasquin sait que le rire du mépris est toujours grossier, il l'évite; le sourire de la malice a quelque chose de moins désobligeant, il le préfère.

Si d'ailleurs il avait quelque raison

Cook del.

Colonna Antonina.

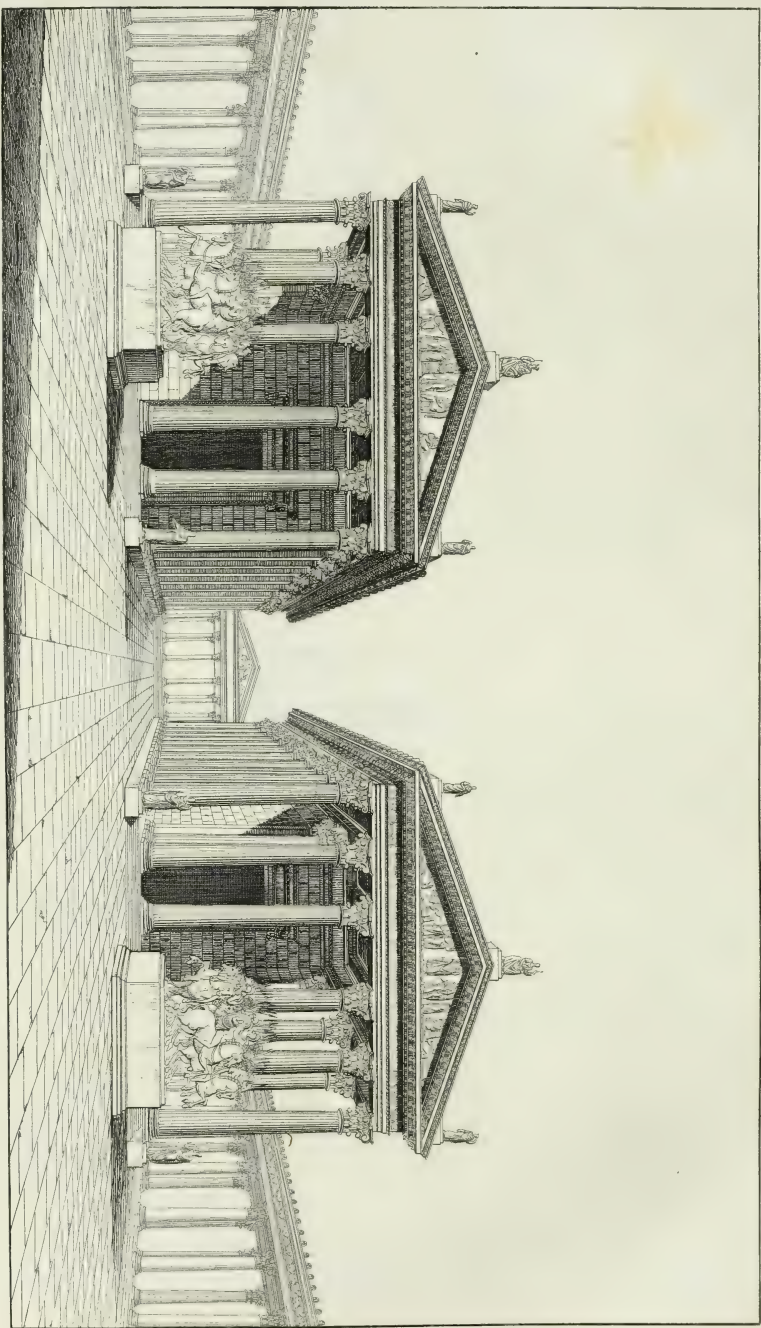
Roma.

Audot edit.

S. Prout del.

Duran sc.

Portico di Ottavia.

Canina del. Audot edit. Hibon sc.

Portico d'Ottavia e Tempj di Giove e Giunone. Roma. Portique d'Octavie et Temples de Jupiter et Junon restaurés.

pour se méfier de la police, il n'affichait pas; il écrivait par la poste à ses fidèles prôneurs, afin d'éviter le sort de ce barbier d'Athènes, qui fut si rudement fouetté comme alarmiste, parce qu'il avait eu la démangeaison de parler le premier de la défaite de Nicias en Sicile.

C'est ainsi que Pasquin et son confrère Marforio sont l'opposition du pays; opposition dont tout le monde se mêle, qui n'affiche plus rien, comme jadis, au pied de leurs statues, mais qui s'exerce toujours aussi violemment sur les personnes, et n'a que trop conservé le caractère de plaisanteries du célèbre tailleur et de ses garçons, ses premiers moteurs.

Du génie satirique des Romains, dont Pasquin est l'emblême, à leur talent extraordinaire d'improvisation, la transition est toute naturelle. Des Italiens de tous rangs et des deux sexes, amateurs ou autres, possèdent la faculté de parler en vers pendant des heures entières, sur quelque sujet que ce soit. Leur débit est modulé, chanté, si l'on veut; ce qui facilite singulièrement la tâche. On assure même que les bouts rimés, quand on leur en donne, loin d'ajouter à la difficulté, la diminuent. Les allégories perpétuelles dont ils font usage sont toujours mythologiques.

Le peuple n'est pas moins avide que les classes élevées de ce genre de représentation, dont la mémoire et l'imagination d'un seul font tous les frais. Les Italiens des classes inférieures ont dans les osterie ou auberges leurs improvisateurs spéciaux. Sous des branchages artistement arrangés s'est établi le maître de l'hôtellerie mobile. Des paysans ou contadini, des habitans de la ville et des étrangers même se pressent autour d'un poëte ambulant, qui commence avec une verve et une abondance dignes d'un meilleur sort, des récits souvent interrompus par les cris d'admiration de l'auditoire, ou par l'expression bruyante des divers sentimens opposés que font naître tour à tour les différentes phases de la narration. Les exploits de quelques guerriers populaires en Italie, les hauts faits des brigands en renom, de vieilles traditions racontées et recueillies avec un plaisir toujours nouveau; telles sont les sources intarissables auxquelles puisent les improvisateurs publics, et qui trouvent de vives sympathies dans les âmes impressibles des habitans de la belle Ausonie (Pl. 147).

Le palais Massimi, dont les connaisseurs admirent le plan et l'exécution, montre son discobole, copié du célèbre bronze de Miron.

Le forum de Pompée était près de son théâtre; il lui coûtait sans doute une bonne partie des richesses qu'il avait rapportées de son expédition d'Asie. Ce forum tenait au théâtre, et nous savons que ces deux monumens étaient dignes l'un de l'autre. C'est aujourd'hui le triste marché aux mulets.

Le hasard a mieux servi la colonne Antonine, qui se trouve encore au milieu d'un grand carré de belles habitations (Pl. 176). La place répond au monument; mais ce n'est là, je m'imagine, qu'une partie du forum Antonin. Il est vraisemblable que le théâtre de Statilius, aujourd'hui monte Citorio, et la basilique de l'empereur, dont on a fait la douane, ainsi que nous l'avons dit, et qu'on voit à quelques toises de la place moderne, appartenaient au forum, et n'en étaient pas les moindres ornemens.

La colonne Antonine retrace sur ses bas-reliefs, imités de ceux de la colonne Trajane, la victoire remportée en 174,

sur les Sarmates, les Quades et les Marcomans, et à laquelle la légion fulminante, composée en partie de chrétiens, avait principalement contribué. Cette colonne, dont la base actuelle est de Fontana, fut plusieurs fois frappée de la foudre, attirée, dit-on, par la pointe de l'épée du saint Paul qui la surmonte.

Il n'est pas rare de voir, pendant les belles soirées, des Romains monter au sommet de la colonne Trajane, et remplir la galerie pour… Je m'arrête, et je laisse au lecteur à deviner le motif qui amène en ce lieu les illustres descendans des Brutus et des Lépides. Est-ce pour admirer la ville éternelle du haut de ce monument imposant ? Est-ce pour y recueillir de beaux souvenirs d'histoire, de grands exemples et de nobles encouragemens ? Non ; c'est pour prendre des hirondelles au lacet !…

On trouve sur la place Colonne (qu'un prince romain eut un jour la folle prodigalité de métamorphoser en palais pour recevoir Joseph II), des fontaines, des églises, des corps-de-garde, des marchandes de modes et des cafés. Disons en passant quelques mots de ce genre d'établissemens publics. Les cafés de Rome, dans ce pays absolu, sont à peu près comme les soupiraux, les soupapes de l'opinion, ce que sont nos journaux et notre opposition : ce qui s'imprime à Paris se dit là ; l'énergie, l'âpreté du sarcasme des habitués, leur censure violente de la cour romaine, des actes du gouvernement, et cela même de la part de ses agens, font assez juger de ce que serait chez un tel peuple la liberté illimitée de la presse. « Je me rappelle, dit M. de Valery, qu'un de ces habitués prétendait plaisamment que la pauvre Italie était comme coupée en tartine, dont la plus sèche était les états du pape. »

Chaque café a son caractère, et comme l'on dit d'un journal, sa couleur. Le café Greco ou de la Barcaccia est le rendez-vous des artistes français, italiens et allemands ; on y fume, on y parle haut et franchement des nouveaux ouvrages et des diverses réputations. Le café du Monte Citorio, dit de' Babbieni, est celui des professeurs et des savans. Le café de la Fontaine de Trevi réunit les antiquaires, et les paysans même y apportent les médailles ou les morceaux de brique qu'ils ont découverts au milieu des champs. Dans ces diverses réunions, on s'occupe très-vivement de la chronique du jour, car les Romains actuels ne sont ni moins curieux, ni moins nouvellistes que ceux du temps d'Horace et de Juvénal.

Quant au *palais Chigi* qui, l'on s'en souvient, se trouve également au Corso, il renferme beaucoup de sculptures d'un assez bon effet. Dans les appartemens est la fameuse statue de Vénus, copiée de celle de Ménophonte. La bibliothèque du palais est fort riche en manuscrits et en belles éditions.

Le portique d'Octavie, qui s'offre maintenant à notre vue, et qui était l'un des plus beaux édifices de la magnificence d'Auguste, n'est plus aujourd'hui qu'un réduit infect, une ruine de superbes marbres formant l'entrée d'une puante poissonnerie (Pl. 176). Nous ne saurions prodiguer trop d'admiration et d'éloges à ce monument admirable. La gravure 177 donne une idée de son antique splendeur. La belle création que ce portique, composé d'un nombre infini de hautes et nombreuses colonnes, renfermant dans leur enceinte deux temples magnifiques ! L'un était consacré à Jupiter, l'autre à Junon. En vérité, l'architecture Romaine

honorait convenablement les dieux. En avant de chaque temple se trouvaient des grouppes de statues équestres que Metellus avait rapportées de Macédoine.

Le portique servait comme d'avenue au théâtre de Marcellus. Ce dernier monument, qui devait éterniser la mémoire d'un jeune prince de si rare espérance, est l'œuvre de l'inconsolable Auguste.

Le théâtre de Marcellus réunissait dans ses quatre étages les quatre ordres d'architecture, et la perfection du travail égalait la beauté du plan. Les deux premiers étages de la moitié de l'édifice existent encore. La famille des Ursins en a fait son palais, et de pauvres vanniers habitent sous la voûte des arcs les moins ruinés.

Mais puisque nous venons de citer le théâtre de Marcellus, que ce nom soit une occasion de donner un aperçu des théâtres modernes de la belle cité au milieu de laquelle nous allons recueillant des notes et des souvenirs historiques.

Les théâtres romains, n'existant que par une tolérance conditionnelle, sont, en conséquence, obscurs, mal tenus, et misérables dans leurs décorations; mais ce qui est pis encore, c'est qu'ils sont tellement révoltans par la malpropreté, les détails de leur arrangement sont si dégoûtans, qu'il serait impossible d'en citer les particularités. Il suffit de dire que les corridors de l'*Argentina* sont des exemples de la saleté des habitudes du sud de l'Italie, trop marqués pour qu'ils puissent être décrits ici. « L'état vraiment révoltant où se trouve ce théâtre, dit lady Morgan, quoique supporté fort patiemment par les princes et par le peuple, a inspiré de la honte et du dégoût aux citadini, qui ont adressé des pétitions au gouvernement pour obtenir la permission de réparer et nettoyer ce malheureux édifice, et d'élever un portique devant son entrée. La réponse qu'ils ont reçue était laconique; on leur a signifié que Rome était pour les églises et non pour les théâtres, et que le pape ne reconnaissait point ces sortes d'établissemens. »

Le théâtre Valle est un édifice petit, bas et malpropre; il est cependant très-suivi, à cause de ses excellens opéras comiques, et de ses comédies qui sont bouffes, et jouées par des acteurs dont le comique, un peu plus fort que la mode ne l'admettrait sur la scène de Paris ou de Londres, n'est pas dépourvu de naturel, de touches qui, quoique grossières, peignent les passions avec beaucoup de vérité. Mais écoutons encore lady Morgan raconter une représentation, dont elle fut témoin, au théâtre de la Paix. Son style vif et figuré, qui excelle surtout dans les descriptions, vaudra mieux pour le lecteur que de froides énumérations ou des réflexions philosophiques. « Une affiche pompeuse nous engagea à visiter le *teatro della Pace*, fréquenté exclusivement par le peuple, et dans la salle enfumée duquel nous sommes peut-être les seuls Anglais qui aient pénétré. L'affiche promettait pour ce soir-là Moïse, qu'on assurait être « Cosa sacra e stupenda, » chose sacrée et merveilleuse; et une farce : « Da morir da ridere. » Je crois que notre loge nous coûta deux paoli (1 fr. 10 centimes), et avec quelques baïocchi (sous) nous fîmes placer notre domestique dans le parterre. Pour ce prix modique nous vîmes les juifs, nourris par la manne, dans le désert, un intermède fort bien joué, et une farce qui remplissait parfaitement la promesse de l'annonce; car polichinelle était le héros très-comique

de la pièce, et dans quelques-unes des scènes il tournait en ridicule les académies. La gravité parfaite avec laquelle polichinelle prenait place au milieu du cercle poétique; son habit extravagant, sa vivacité à saisir chaque moment de silence avec un *adesso tocca a me* (c'est mon tour à présent), pour lire une canzone, dont la longueur était une contre-partie du dialogue de Leporello; tout cela était d'une bouffonnerie vraiment irrésistible; mais ceux qui en avaient vu l'original, qui avaient été témoins de la gravité emphatique avec laquelle les lecteurs de sonnets académiques débitent leurs suites de platitudes, pouvaient seuls en concevoir l'extrême plaisanterie.

» La partie la plus curieuse du spectacle était l'assemblée, composée de ce qui serait appelé par les journaux du gouvernement anglais, des misérables, le rebut, l'écume de la société, le peuple. Toutes les loges étaient pleines, et chaque groupe était un tableau digne de Wouvermans ou de Teniers. Les trasteverini étaient nombreux, et aussi remarquables par leurs habits que par leurs visages bruns et hardis, et leurs beaux traits. Parmi les femmes, on distinguait les différens costumes des divers quartiers de Rome, et leurs figures mobiles exprimant la joie, et leurs vives et bruyantes démonstrations d'approbation et de plaisir étaient encore plus remarquables. Elles applaudissaient et criaient leurs bravo et bravissimo mêlés de *gran bella cosa! cosa superba! cosa stupenda!*

» Cependant on voyait régner la plus aimable familiarité entre les acteurs et les spectateurs qui se trouvaient le plus près du théâtre. Le souffleur, avançant la tête sur les rampes, causait avec les jeunes filles du parterre: le violoncelle coquetait dans les loges avec une belle trasteverina, et une dame placée dans une loge sur le théâtre soufflait la bougie de l'allumeur aussi souvent qu'il essayait de l'allumer, au grand amusement de l'auditoire, qui applaudissait avec transport à sa dextérité. Par une économie très-généralement adoptée à Rome dans toutes les classes, les musiciens, après avoir fini de jouer dans les entr'actes, éteignaient leurs bougies, les mettaient dans leurs poches, et se joignaient aux auditeurs. Mais, pour l'honneur du théâtre de la Paix, il est bon d'avouer que cet usage économique est admis dans plusieurs théâtres du second ordre en Italie.

» A la fin du spectacle, l'acteur favori vint annoncer une représentation à son bénéfice, et jamais Cicéron ou Démosthène n'ont mis dans leurs harangues plus d'adresse pour ménager les préjugés de leur auditoire; il chercha d'abord à exciter la sensibilité des assistans, et il s'étendit assez longuement sur leurs dispositions à la charité fondées sur la religion; de là il passa, par une transition de maître, à sa réputation comme acteur, et il termina sa péripétie par une analyse de la pièce qu'il avait choisie pour sa représentation. Les détails qu'il en donna étaient d'une exactitude qui aurait fait honneur aux plus célèbres critiques périodiques, s'ils avaient été dirigés vers le blâme, au lieu de tendre à la louange. Dans tout son discours, très-étudié, il faisait de fréquentes allusions à la dignité et à l'importance de *questa città antiquisima*, *capo del mondo*. Cette cité très-antique, reine du monde, et aux vertus héroïques des anciens Romains, dont il parlait avec une telle onction, que nous restâmes presque convaincus que *i nobili Romani* était le seul peuple existant maintenant qui eût un pays

à vanter et du patriotisme pour l'aimer et le défendre. »

Les théâtres de marionnettes à Rome sont excellens et constamment suivis. Celui de la Palicorda était particulièrement en vogue à cause de l'esprit satirique d'un caractère qu'on appelle *Cassandrino*, qui, dans le personnage d'un *digne gentilhomme*, lance des sarcasmes contre le gouvernement que lui seul peut se risquer à proférer.

Le théâtre, appelé *Alle dame*, construit par le comte Alibert, gentilhomme français au service de la reine Christine, est spacieux, élégant et commode, quoiqu'il soit comme les autres bâti en bois. Mais, par des raisons qui ne sont pas connues, on ne se sert de cette salle que pour les bals masqués en carnaval.

La comédie bourgeoise, quoiqu'assez en honneur, se cache à Capranica.

L'Opéra est assez bien entretenu; cependant, Lady Morgan assure que, pendant tout son séjour à Rome, la seule pièce qu'on joua à ce théâtre, fut l'*Otello* de Rossini, opéra tellement goûté, qu'on n'avait pas besoin de penser à en monter un autre. Mais quand les passifs Romains eussent été disposés à demander un changement ou à murmurer quelques mots de désapprobation, ces marques d'indépendance, même en fait de critique musicale, auraient été récompensées par le *Cavalletto*, dont la discipline est mise en usage quand un des spectateurs s'avise de siffler en contravention à l'ordre exprès de ne donner au spectacle aucun signe d'improbation. Au premier murmure, le délinquant est saisi par la police ou par les gardes, dont la salle est remplie, et on le conduit sur la place Navone, où il est placé sur une espèce d'échafaud, et fouetté : on le ramène nsuite à sa place, dans la salle, pour jouir du reste de l'opéra, s'il est encore disposé à prendre ce plaisir. Le 13 janvier 1820, le rétablissement de cette peine dans toute sa vigueur, a été prôné dans les *notizie del Giorno*. On dit que dans les théâtres de Copenhague, on accorde dix minutes au public pour exprimer son mécontentement à la première représentation d'une pièce : ce temps écoulé, le tambour bat trois fois, et quiconque ose siffler après cela, est puni comme perturbateur du repos de l'assemblée.

Si nous ajoutons à cette énumération rapide le théâtre appartenant au riche banquier Torlonia, et construit depuis peu, on aura une idée assez exacte du caractère que présentent ces sortes d'édifices à Rome. En général, ils obtiennent assez de succès, principalement lorsqu'ils s'entourent du prestige de la musique.

Le goût des Romains pour cet art tient de l'enthousiasme. Lorsqu'une pièce a réussi, que le succès n'en est plus douteux, elle occupe la scène quatre ou cinq mois sans interruption. Il semble qu'on veuille la savoir par cœur. C'est une suite d'exercices pour les acteurs et pour l'orchestre, une source de jouissance pour les dilettanti, qui sont ravis d'entendre une exécution chaque jour plus parfaite. Voilà comme les morceaux sublimes ou spirituels, gracieux ou touchans des Pergolèse, des Jomelli, des Piccini, des Cimarosa et des Rossini sont toujours présens à cette foule d'amateurs passionnés. Au sortir du spectacle, à deux heures du matin, lorsqu'à Paris le parterre se retirerait fatigué en bâillant, le parterre de Rome se groupe dans les rues pour répéter les morceaux de la pièce qui l'ont frappé, pour essayer les passages difficiles qu'on voudrait rendre mieux encore que l'acteur applaudi.

Cette émulation est le feu sacré de l'art, à la conservation duquel veillent les maîtres de chapelle que les églises entretiennent à grands frais. Ces hommes sont reçus dans toutes les maisons, et partout ils travaillent à former le goût. Leurs leçons réunissent toujours l'exemple aux préceptes. S'ils découvrent une belle voix, elle devient aussitôt l'objet de tous leurs soins. Ils vont jusqu'à composer pour elle des morceaux de situation propres à développer tous ses charmes. Et ces complaisances, ce n'est point l'argent qui les paye : on ne cherche que les plaisirs de l'amour-propre, la gloire de la musique. Comment, avec cet enthousiasme, le Romain ne se passionnerait-il pas pour cet art enchanteur? Aussi présente-t-il souvent de ces fous qui divertissent sous le nom de mélomane. Ils sont sortis dès le matin pour visiter un ami; rien de plus ordinaire que de les y trouver encore le soir, si la pensée est venue d'arranger une partie de musique. Les femmes, les enfans, les affaires, tout est oublié devant un pupitre. Si par hasard, en marchant dans la rue, ils rencontrent quelqu'un qui fredonne bien, ils sont gens à l'accoster pour chanter ensemble.

Nous devrions terminer par quelques détails sur le caractère de la musique italienne, sur les libretti, sur le genre des acteurs, enfin, sur tous les sujets que comporte la vaste et importante matière dans laquelle nous nous sommes engagés. Mais ces questions ont été plusieurs fois traitées avec succès, surtout depuis que la musique italienne est devenue fort à la mode parmi nous. Que le lecteur, s'il tient à de plus amples développemens, consulte l'ouvrage de de Brosses, sur l'Italie. Il trouvera sur la musique de ce pays un beau travail que je regrette de ne pouvoir rapporter ici.

Je me demande si l'on doit placer les palais de Rome moderne à côté des beaux ouvrages de Rome ancienne. Je m'imagine que ces palais de nos jours ressemblent aux demeures des maîtres du monde, comme les princes romains ressemblent aux Scipion, aux Pompée, aux Germanicus. Dans ce pays, on est convenu d'honorer du nom de palais l'habitation des familles illustres. Cependant, tous ne méritent pas d'être distingués comme édifices. Ils offrent à la vue d'imposantes masses, et de ces façades gigantesques auxquelles la distribution intérieure est trop souvent sacrifiée; je ne sais d'ailleurs s'il en est un seul qui présente cette exacte symétrie des parties par laquelle on approche de la perfection. Outre qu'ils manquent presque tous d'unité de plan, parce qu'ils ont été bâtis à diverses reprises et à de grands intervalles, le bon goût est loin d'avoir toujours présidé dans la décoration au choix des ornemens. Le luxe de ces palais, les façades sont le plus souvent gâtées par la forme colossale des croisées, par une surcharge des moulures qui semblent avoir trop de saillie. Michel-Ange a laissé des modèles dans les croisées de la chancellerie et du palais Farnèse; cette élégante simplicité n'a pas trouvé d'imitateurs. On a voulu du gigantesque. Il y a néanmoins dans l'ensemble de ces constructions un air de grandeur qu'accompagne une solidité réelle.

Mais entrez dans ces palais, vous êtes sûr de trouver tout ce que les arts réunis peuvent offrir de plus rare à l'admiration. Les patriciens de l'ancienne Rome avaient le privilége de placer dans leurs vestibules les images de leurs ancêtres. « Les seigneurs de Rome moderne ont aussi des vestibules, s'écrie méchamment Laoureins; mais, faute d'ancêtres dignes des honneurs du

Lenormant del.

Roma. S. Onofrio.

Boucher del. Audot edit. Pormier sc.

Roma. Palazzo Farnese.

marbre, ils ont orné ces vestibules de vases, de statues et de bustes antiques.»

Le *palais Farnèse* (Pl. 178), avec sa belle place ornée de deux abondantes fontaines, dont les cuvettes de granit sont les plus larges que l'on connaisse, avec ses rues latérales et régulières, est le plus beau palais de Rome, et le véritable type de l'architecture romaine, différente par son goût fier et pur de la rudesse florentine et de l'architecture d'apparat des palais de Naples et de Gênes. Trois architectes de premier ordre travaillèrent à ce chef-d'œuvre. Antoine de San-Gallo en fit le plan, et éleva les façades extérieures; le premier étage de la cour est de Vignole, Michel-Ange vint couronner l'édifice d'un majestueux entablement. Le travertin de la cour provient des ruines du Colysée. Depuis les ouvrages des Romains, il n'a rien été construit de plus parfait que cette cour, et elle peut même rivaliser avec les premiers monumens du peuple-roi. Sous le portique est le grand sarcophage de marbre de Cecilia Metella. Un vaste escalier conduit à la galerie peinte par Annibal Carrache, aidé d'Augustin son frère, et de plusieurs de ses élèves. C'est le modèle de toutes les galeries exécutées dans le même genre. Les ornemens, un peu lourds peut-être, mais cependant exécutés dans le goût du siècle, coûtèrent à l'artiste huit années de travail, et ne lui furent payés que cinq cents écus d'or, c'est-à-dire environ 3,100 francs.

La magnificence de cette superbe habitation est surtout dans les nombreuses et rares peintures qui l'ornent, et qui, presque toutes, sont des chefs-d'œuvre. La plupart ornent les voûtes et les plafonds.

Le *palais Spada* fut restauré par le Borromini, qui a construit dans un petit jardin une colonnade formant une perspective imitée par le Bernin, dans l'escalier du Vatican, genre d'illusion qui semble tout-à-fait un contre-sens au milieu des brillantes réalités d'un tel pays. La galerie, sans être du premier ordre, a cependant quelques tableaux remarquables dont nous ne ferons pas l'énumération, parce qu'elle serait sans intérêt. Les salles basses affluent de célèbres sculptures antiques, et parmi elles on voit une statue dans l'attitude de la méditation. On la croit un Aristide. « C'est plutôt un Aristote, dit spirituellement M. Valery : la vertu a-t-elle besoin de tant songer? »

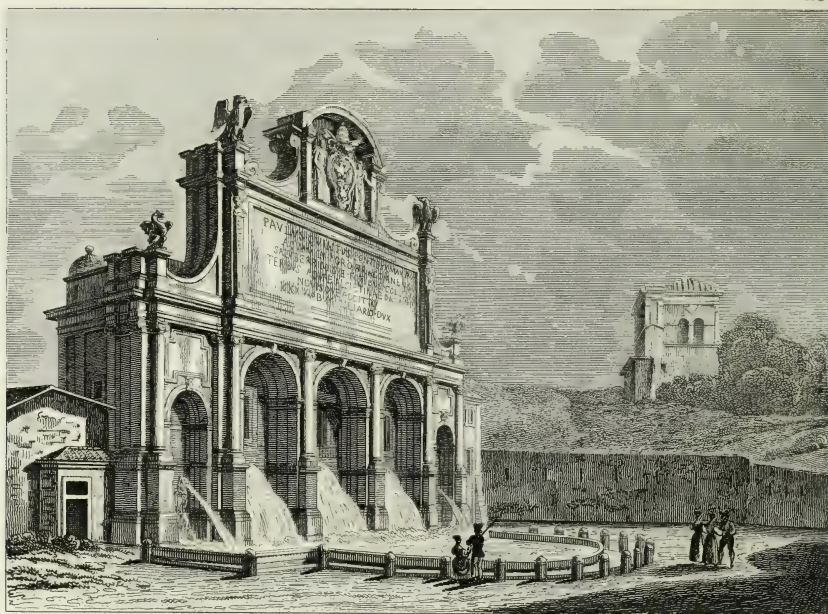
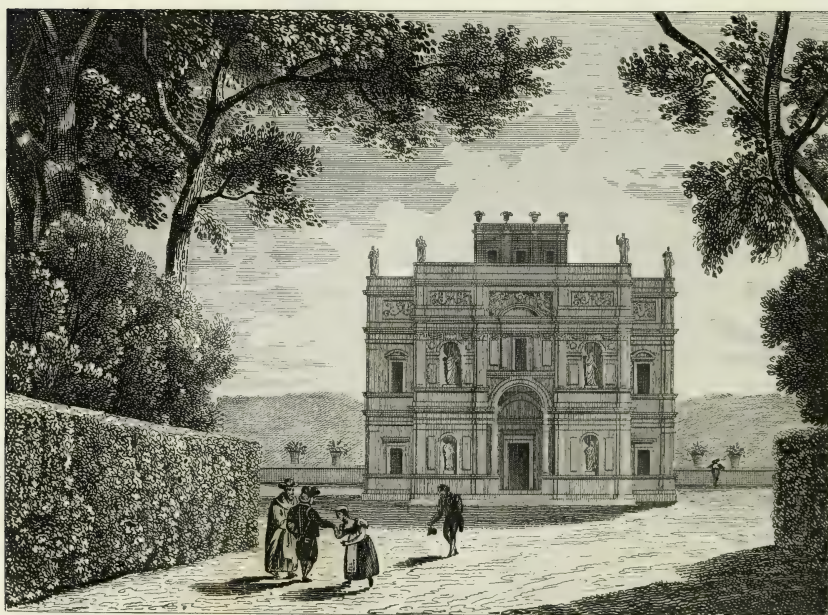
On me fit voir aussi au palais Spada la statue colossale de Pompée, au pied de laquelle on suppose que César serait venu tomber après sa mort tragique. En 1798, les Français transportèrent cette statue dans le Colysée, lorsqu'ils jouèrent la fameuse pièce de Voltaire. Au reste, cette prétendue statue de Pompée, est tout simplement celle d'un empereur, sur laquelle on a collé la tête de Pompée.

La célèbre *Farnesina*, qui est plutôt un casino qu'une villa, appartient à la famille Farnèse, dont nous venons de visiter, il n'y a qu'un instant, la magnifique résidence. La Farnesine est située dans les murs de Rome; elle a été bâtie par Agostino Chigi, un simple citoyen, un marchand du temps de Léon x, auquel Chigi offrit un superbe banquet quand sa maison fut achevée.

L'une des pièces de la Farnesine est entièrement peinte par Raphaël et ses principaux élèves. Le sujet de cette précieuse fresque est l'histoire de Galatée; mais le principal personnage du tableau est une nymphe emportée par un triton. On est enlevé à l'admiration de cet ouvrage si achevé, par une tête sim-

plement esquissée, une tête colossale. « Quoiqu'elle ait été tout bonnement tracée avec un charbon (dit lady Morgan, dont nous rapporterons les paroles, bien que nous ayons déjà dit quelques mots de ce tour de force du dessin), toute la beauté des Néréides de Raphaël, toute la grâce de la Diane de Volterra, ne peuvent détourner l'attention qu'elle commande. Daniel de Volterra, élève favori de Michel-Ange, avait été employé avec les disciples de Raphaël à peindre cette pièce, et il avait prié son maître immortel de venir voir son ouvrage et de lui donner ses avis. Michel-Ange arriva à la Farnesina avant son élève, et, tourmenté par cette sorte d'ennui impatient qui est la maladie des hommes de génie, il saisit un charbon et traça cette tête puissante, qui porte, ainsi que sa terrible main (*mano terribile*, dit Vasari), la marque du génie créateur de Moïse.» Au milieu des bas-reliefs et des corniches répandus de toutes parts, cette tête charbonnée apparaît sur un espace qu'on a laissé vide par respect pour l'empreinte qu'il porte. Tout commence à se faner autour d'elle, même les teintes de Raphaël; mais *elle*, elle semble indélébile. Cette salle a été le théâtre d'une des aventures racontées par Cellini, de son entrevue avec madonna Chigi, qu'il décrit comme une créature gracieuse, riante et « gentile al possibile ». La Galatée de Raphaël et la tête de Buonarotti étaient sans doute également oubliées, quand elle prononça en souriant son « Addio Benvenuto » qui resta dans sa mémoire avec le « piacevolissimo riso » qui l'accompagnait, et qu'il rapporte après quarante ans, avec une tendresse si remarquable. Voici cette petite scène extraite de la vie du fameux sculpteur italien.

« L'épouse de messire Gismondo m'ayant souvent vu chez elle (cette dame était des plus gracieuses et d'une beauté rare, ainsi qu'il m'en souvient trop bien), s'approcha un jour de moi, et me demanda avec un doux regard si j'étais sculpteur ou peintre. En même temps elle examinait mes dessins. Je lui répondis que j'étais orfèvre. Elle me dit que je dessinais trop bien pour un orfèvre; et, s'étant fait apporter par une femme-de-chambre un fort beau lis en diamant monté en or, elle me le montra, et voulut que je le lui estimasse. Je l'évaluai huit cents écus. Elle me dit que je l'avais fort bien estimé, et me demanda ensuite si je me sentais capable de le lui bien monter. Il me suffisait de la regarder pour me sentir capable d'entreprendre les œuvres les plus difficiles. Je répondis que oui, et je fis un dessin en sa présence. J'y mis d'autant plus de soin, que je prenais un bien vif plaisir à m'entretenir avec cette dame, si belle et si admirable.

» Lorsque j'eus fini, une autre dame romaine, fort belle aussi, entra. Elle était descendue de l'étage supérieur où elle demeurait. Sa présence me contraria cruellement. Pourtant je n'en fis rien voir. Elle demanda à donna Porzia ce qu'elle faisait là; celle-ci lui répondit en souriant: « Je m'amuse à regarder dessiner ce jeune homme, qui est très-bien, et semble fort habile. » Je m'étais un peu enhardi; cependant une honnête timidité me fit rougir, et je balbutiai ce compliment: « Tel que je suis, madame, je suis toujours prêt à vous servir. » L'aimable dame rougit aussi un peu et me dit: « Vous savez bien que je veux que vous me serviez. » Elle me présenta le lis, m'ordonna de l'emporter, me donna vingt écus d'or qu'elle avait, et elle

Roma. Fontanone dell' acqua Paola.

Bouchet del Audot edit Dormier sc

Roma. Villa Panfili.

ajouta ces mots : « Montrez-moi, je vous prie, ce joyau ainsi que vous venez de me le dessiner. » C'était, je crois, quelque sujet d'amour que j'avais choisi. L'autre Romaine dit alors : « Si j'étais ce jeune homme, je m'enfuirais volontiers. » Donna Porzia se sentit fort indignée pour elle et pour moi, et répondit que rarement les talens se trouvaient mêlés avec les vices, et que je ne pouvais faire mentir mon visage par une vilaine action; puis elle prit sa compagne par la main, et, se tournant vers moi avec un sourire qui me réjouit jusqu'au fond du cœur, elle me dit : « Adieu, Benvenuto! »

Aux images de Raphaël, de Michel-Ange, succèdent les souvenirs des fiers et puissans ducs Farnèse, et des fêtes royales qu'ils ont données quand ils furent appelés au trône de Naples. Maintenant il ne reste pas une trace de leur existence; la désolation triomphe dans ce lieu ; les salles sont nues ; le temps et l'humidité altèrent tous les jours les teintes vivaces de la Psyché et de la Galatée. Les délicieux jardins dont jouissait l'honnête Chigi, négligés et couverts de mauvaises herbes, dominent les rivages ruinés du Tibre déchu, et la campagne de Rome elle-même n'offre pas un aspect plus mélancolique que le pavillon, autrefois si brillant, de la Farnesine.

Le couvent et l'église de *Saint-Onuphre*, non loin de là, sont immortalisés par la mort et le tombeau du Tasse. Un autre voyageur a déjà, dans le cours de cet ouvrage, parlé de ce poëte à Sorento. Contentons-nous donc de déplorer ici, avec quelle lenteur un monument s'élève au chantre de la Jérusalem. Les rois et les empereurs y ont souscrit; mais je doute que ce pompeux et froid mausolée produise l'impression de la petite pierre de marbre mise provisoirement par les moines, et dont la courte inscription commençait par ces mots imposans :

Torquati Tassi
Ossa hic jacent.

L'on montre dans le jardin l'arbre du Tasse, ainsi nommé, parce que, dit-on, le poëte se reposait sous son ombre. J'aime à croire à l'illustration de ce vieux chêne, il est dans une vue magnifique, près d'une jolie fontaine, et semble mériter l'honneur d'avoir offert au Tasse l'hospitalité de ses rameaux. (On voit dans la gravure, Pl. 178, la fenêtre de la chambre habitée par le poëte, c'est la plus grande des trois.)

La *fontaine Paolina* (Pl. 179), supérieurement située, est la plus abondante de Rome. De loin elle paraît un arc de triomphe. Sous un attique élégant s'ouvrent cinq arches d'où se précipitent autant de torrens. Un vaste bassin de marbre reçoit ces eaux écumantes pour les partager à un grand nombre d'usines. C'est à peu près là tout l'usage de cette eau tartreuse, amenée par un aqueduc que Trajan avait construit, et qui fut restauré par le pape Paul v. La fontaine Paolina fut construite avec les marbres provenant du temple de Pallas, élevé par Nerva, et démoli par Paul v, nouveau et déplorable exemple de la destruction des monumens antiques à une époque de civilisation.

Éloignons-nous maintenant un peu de la ville éternelle, pour continuer nos excursions au travers de ces villa romantiques qui appartiennent spécialement au sol italien, et que nos imaginations occidentales cherchent vainement à se représenter. La *villa Pamfili-Doria* ou de *Belrespiro* (un de ces surnoms poétiques de l'Italie), est la plus délicieuse des villa romaines (Pl. 179). Il est impossible

de se figurer le charme que lui prêtent ses bois de pins en parasol, arbres si bien en harmonie avec le ciel du pays, puisqu'ils donnent de l'ombre et laissent la lumière. Il y a là aussi un lac charmant, une vue qui s'étend jusqu'à la mer, de frais gazons émaillés d'anémones, des grottes, des bassins, des cascades, et des fragmens antiques.

En traversant la place Saint-Pierre, on voit derrière la colonnade la porte Angélique, d'où l'on sort pour gravir le monte Mario. On jouit en ce lieu de la vue délicieuse de Rome et de sa campagne. Le mont s'appelait anciennement Clivus Cinna : il prit ensuite le nom de Marius Millini, noble Romain qui fit construire une jolie maison de plaisance, appartenant à la famille Falconieri.

Je trouvai encore sur le penchant du monte Mario la *villa Madama*, ainsi appelée parce qu'elle appartenait autrefois à Marguerite d'Autriche, fille de Charles v : aujourd'hui elle est devenue propriété de la cour de Naples. Le beau casin fut commencé sur les dessins du peintre d'Urbin, et achevé après sa mort par Jules Romain et Jean d'Udine, tous les deux élèves de l'immortel Raphaël : malheureusement, ces ouvrages ont beaucoup souffert et dépérissent de jour en jour faute de soins (Pl. 180).

Le vaste palais du même nom que la villa dont il vient d'être question, fut élevé dans Rome, d'après les dessins de Maruchelli, sur l'emplacement des Thermes de Néron, par Catherine de Médicis, à laquelle il doit son nom : il rappelle ainsi, à quinze siècles de distance, un double souvenir de crime et de sang. Aujourd'hui il sert de résidence au gouverneur de Rome. Le prélat, qui est revêtu de ce titre, exerce une autorité étendue et très redoutée du peuple. Non-seulement il est investi du pouvoir administratif le plus illimité, lorsqu'il préside une congrégation qui peut prononcer jusqu'à la peine de mort ; mais, assisté seulement de deux ou trois magistrats subalternes, il a droit de juger sans être astreint à observer des formes solennelles, et peut condamner même aux travaux forcés les prévenus de crimes ou de délits. Enfin, il est autorisé à prendre discrétionnairement les mesures de police qu'il croit nécessaires, tant dans la ville que dans son district. En quittant cet important emploi il a droit d'être élevé au cardinalat, sa charge étant une de celles qu'on appelle *cardinalizie*.

Mais puisque nous parlons du gouverneur de Rome, ajoutons à ces considérations quelques lignes sur l'administration de la capitale du monde chrétien. Après le chef spirituel et temporel de l'église romaine, deux ministres se partagent l'administration des deux branches dans lesquelles se divisent les affaires de l'état. L'un de ces ministres est le cardinal secrétaire d'état, représentant du souverain, et son organe légal, tant auprès des cours étrangères qu'auprès de ses sujets. En général, ce secrétaire d'état est l'ami, le conseiller intime du pape, et il change avec chaque pontificat.

L'autre ministre est le cardinal *camerlingo della santa chiesa*, nommé à vie, et que cette inamovibilité, ainsi que de grands priviléges placent au premier rang, quoique le pouvoir réel réside plus particulièrement dans les mains du secrétaire d'état. La position du camerlingue s'agrandit au moment d'une vacance, car il devient le chef du gouvernement pendant l'espace de temps qui s'écoule entre la mort du pape et la réunion des cardinaux : en

Bouchet del Audot edit Pormier sc

Roma. Villa Madama.

conséquence, il prend immédiatement possession du palais pontifical au nom de la chambre apostolique, et il fait frapper la monnaie à son nom et à ses armes. Pendant le reste de la vacance, l'état est administré tour à tour par les cardinaux, sous le titre de *capi d'ordine*, ou chefs d'ordre, c'est-à-dire par trois cardinaux évêques, prêtres ou diacres, qui changent chaque jour.

Ces deux ministres travaillent directement avec le pape : pour l'exécution de ses ordres, ils sont assistés par des prélats, dont quelques-uns, comme je le dirai plus bas, ont aussi le droit de travailler directement avec le pontife, et par de nombreuses congrégations ou colléges.

A côté des ministres s'élève le trésorier général, prélat de premier ordre, que le cardinalat récompense toujours de ses services, et à qui le soin direct des finances de l'état est confié ; ce ministre du second rang a dans ses attributions, sous la direction plus fictive que réelle du cardinal camerlingue, l'assiette et la levée des impôts, l'administration des domaines publics, et celle de tous les établissemens à la charge de l'état. Le trésorier, quoiqu'au second rang dans la hiérarchie, partage de fait avec le secrétaire d'état la haute influence sur les affaires.

Les trois ministres dont je viens de parler sont les véritables chefs du gouvernement et les seuls personnages revêtus individuellement d'un pouvoir applicable à l'administration générale.

Par le *motu proprio* du 6 juillet 1816, l'état pontifical a été divisé en dix-sept délégations, subdivisées en gouvernemens de districts, dont les chefs sont pris, soit dans la prélature, soit pour les moindres places, parmi les gens de loi. Ces gouverneurs unissent au pouvoir administratif et de police l'autorité judiciaire en première instance, au civil et au criminel, et ils ont la force publique sous leurs ordres immédiats. Les communes sont administrées d'une manière très-diverse. A Rome, où le nom imposant du sénat s'est conservé, un homme seul, souvent un seigneur étranger, représente ce grand corps sous le titre de sénateur de Rome : mais son pouvoir n'est plus qu'une ombre.

Mais abandonnons ces digressions pour venir au *palais Borghèse*, qui nous présente ses immenses façades, et sa forme imitant celle d'un clavecin, ce qui lui a fait donner le nom de *Cembalo di Borghèse*, « clavecin de Borghèse ». Ce monument est l'ouvrage de Paul v. La grande cour de l'édifice, ses beaux portiques soutenus par des colonnes de granit, sont les principaux traits de son architecture. Il couvre un espace immense. Le rez-de-chaussée comprend onze belles salles, toutes consacrées à la galerie, et contenant des ouvrages des grands maîtres de tous les pays. On dit que soixante de ces tableaux sont de la plus grande valeur ; et plusieurs des portraits de Raphaël, Titien et Jules Romain, ont un intérêt historique, outre celui qu'ils inspirent comme productions exquises des artistes les plus célèbres.

La bibliothéque du palais Borghèse n'avait pas été ouverte depuis bien des années à l'époque de la révolution. Quelque temps après ce grand événement, quand le jeune prince eut épousé une des sœurs de Bonaparte, on proposa un jour à la princesse douairière, comme une sorte de partie folle, pour passer le temps après dîner, d'aller visiter cette bibliothéque. Quand on eut enfin trouvé les clefs, la société se dirigea vers ce lieu avec des flambeaux ; mais, en ouvrant la porte, la première chambre parut tout en feu : ce singu-

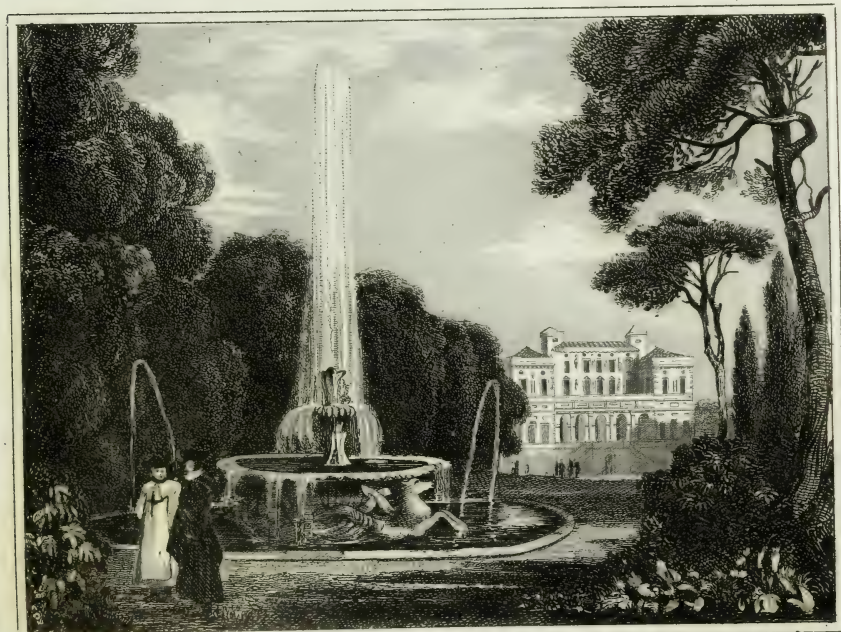
lier spectacle provenait des toiles d'araignées qui s'étaient enflammées au moment où les lumières avaient été approchées, et l'incendie si rapidement allumé s'éteignit avec une égale rapidité.

La villa Borghèse (Pl. 181), près des murs de la ville, occupe presque le double du palais du même nom, qu'elle avoisine. Elle a été autrefois la plus célèbre des villa romaines. « La villa Borghèse, dit Montfaucon, est ce qui mérite le mieux d'être vu à Rome. » C'est de cette villa que furent tirées les statues que le prince Borghèse vendit à Napoléon pour des biens nationaux du Piémont, qui appartenaient alors à la France. Leur absence est cependant à peine aperçue au milieu de l'abondance d'objets rares et précieux qu'elle renferme. Elle a été bâtie par le Cardinal Scipion Borghèse, neveu de Paul v, et les jardins et le lac occupent une circonférence de près de 3 milles. L'intérieur est rempli de sculptures antiques et modernes, de tableaux et de mosaïques, et les jardins sont couverts de casins, de temples, de citadelles et de bas-reliefs. Voici la description que M. Simond en fait: « Les plantations, qui couvrent environ six cents arpens de terrain, sont d'une assez belle venue : on y voit principalement le chêne vert, le pin de Rome, à tête en parasol, dont la teinte obscure est, au printemps, relevée de touffes du vert le plus tendre: cet arbre, en lui-même très-pittoresque, le devient encore davantage par ses dimensions (Voyez Pl. 167, les jardins de la villa d'Este). Ce qui est très-grand, comme ce qui est très-petit, fait sur l'imagination une impression indépendante de la forme. L'on trouve dans le jardin Borghèse des arbres taillés aux ciseaux, des allées tirées au cordeau, et un temple dédié au dieu de la Santé, au milieu d'eaux corrompues amenées à grands frais, il y a cent ans, et traînant avec elles des fièvres tous les étés. Cependant il y a assez d'objets naturels et de bon goût pour faire oublier les autres, et à tout prendre, c'est un fort beau jardin. »

Les marbres de Paros de la villa, ses bosquets charmans, silencieux, et habités seulement par le vieux concierge, contrastent d'une manière frappante avec les lourdes murailles ruinées qui se voient près de là, murailles que l'empereur Aurélien fit élever pour former les nouvelles limites de Rome, et que Bélisaire trouva déjà tombant de vétusté ! Cette vénérable ruine est nommée le *Muro torto*, à cause de son inclinaison, dont Procope fait mention.

Il n'y a pas une seule des magnifiques demeures de Rome, à présent abandonnées, qui ne soit digne de loger le souverain le plus fastueux; et en parcourant les palais Borghèse, Corsini, Doria Pamfili, Farnese, Barberini et Colonna, on est convaincu que, malgré la suite nombreuse des princes et des cardinaux romains, ils n'ont jamais pu occuper leurs palais entiers. Un palais romain du premier ordre est un édifice vaste et massif, plus imposant par la grandeur de ses dimensions que par la beauté de son architecture; car la plupart ont été bâtis vers la fin du seizième siècle, quand les arts commençaient à décliner. La façade large et élevée, qui donne sur la rue, est construite en pierres de taille, et le pesant portail ouvre sur la cour, autour de laquelle s'élèvent les bâtimens (comme au palais Borghèse); le reste de la cour est bordé aux deux tiers par des portiques ouverts. Ce *cortile* est fréquemment un réceptacle d'immondices, et les escaliers de marbre, spacieux, ouverts, et souvent très-beaux, offensent presque toujours l'odorat et la vue; tout

Bouchet del

Roma. Villa Medici.

S. Prout del. Audot edit. Aubert sc

Roma. Villa Borghese.

est *immondezzaio*, et depuis l'antichambre jusqu'aux appartemens les plus soignés, ce terme est également applicable. Quand le visiteur monte ces escaliers d'un pas ralenti par la fatigue, aucun son, aucune figure humaine ne s'offre pour lui indiquer son chemin ; et le maître, les étrangers, ne sont reçus ni par un portier grondeur, ni même par un chien aboyant : tout est silencieux comme la tombe, ou comme l'habitation d'un sybarite endormi. On est obligé de monter et de descendre plus d'une fois ces superbes escaliers revêtus de marbre et de saletés, et l'on désespère de trouver la corde malpropre qui répond à la sonnette de l'antichambre. Quand elle est enfin trouvée, et qu'on a sonné, un de ces visages rechignés, qu'on a coutume d'apercevoir derrière les voitures des cardinaux et des princes, paraît sur le palier du dernier étage, et appelle le cicerone du palais pour conduire *i forestieri*. L'antichambre s'ouvre, et l'on voit quelque vieil intendant (*capo di famiglia*), qui a survécu à trois générations de ses maîtres, et porte encore les restes de la livrée que lui a donnée le premier. Les murs noircis de cette antichambre sont partiellement couverts des plus grands et des plus mauvais tableaux de la collection, et de lambeaux de tapisseries fanées. Le plancher noirci ressemble à celui d'un estaminet de campagne. Le plafond et les boiseries sont enfumés et salis comme ceux d'un corps de-garde ; un banc de bois formant un coffre, où l'on découvre, en cherchant bien, le noble blason de la famille, que le temps et la saleté ont terni ; une table de planches et une couple de vieilles chaises de cuir complètent l'ameublement de ce vestibule des appartemens les plus somptueux. On est étonné de voir au milieu de ce désordre et de cette bassesse un trône s'élever ; chaque prince romain étant souverain dans ses domaines, a non-seulement son trône, mais très-souvent il en a encore un autre dans la pièce d'honneur. Le dais de velours cramoisi, bordé d'or et couvert d'écussons, qui s'étend sur ce siége d'état, ombrage en même temps le sale palefrenier qui nettoie les bottes du prince ou les souliers du cardinal. Là sont aussi rangés les chandeliers de cuivre, avec les restes des chandelles qu'on a usées le soir précédent ; des habits à brosser, des potages qui refroidissent, et des perruques qui doivent être accommodées ; car cette pièce est l'atelier de tous les ouvrages du logis, et le trône sert maintenant à tous les usages, hors à celui pour lequel il a été fait.

Depuis la révolution, les princes romains ont perdu leurs priviléges féodaux ; et quoique souverains de nom, ils n'ont point recouvré cette plénitude de pouvoir qui sera peut-être rétablie en leur faveur avec d'autres anciens abus.

On peut voir là quelques malheureux valets raccommodant un habit, ou nettoyant une lampe, le jocrisse ou le sganarelle de la maison ; tandis que le vieux gardien est tranquillement assis dans un coin, et réchauffe ses doigts engourdis sur un petit vaisseau de cuivre qui contient quelques charbons à demi éteints, le seul feu visible dans tout le palais, même pendant les jours humides d'un hiver romain.

Je vais conduire maintenant le lecteur sur le *monte Pincio*, colline aussi célèbre par ses jardins antiques, que par sa promenade moderne.

Le mont Pincio faisait partie du Quirinal. C'est là qu'étaient les fameux jardins de Lucullus, où ce vainqueur du Caucase, se plongeant dans les plai-

sirs de la table, oublia jusqu'à sa gloire pour se faire le patron des gourmands de qualité, pour s'étourdir peut-être aussi sur les malheurs de Rome. Valérius, qui fut assez riche pour succéder à Lucullus dans la possession de ce lieu de délices, n'avait pu voir sa femme débauchée par Caïus, sans désirer de s'en venger. Messaline, qui voulait les jardins du malheureux Gaulois, le fit accuser de complicité dans la conspiration de Chéréa. L'infâme y fut à son tour mise à mort, comme en expiation du meurtre qui lui avait acquis ces funestes jardins.

Un Médicis a bâti sur cette colline une des plus belles habitations de Rome. C'est aujourd'hui le palais de l'Académie de France; il mérite d'être le temple des arts.

Que ces terrasses devaient avoir de charme, lorsque le Champ-de-Mars leur offrait le grand spectacle de ses exercices! Je me représente cette vaste plaine bornée d'un côté par le Tibre, et de l'autre par des temples, des théâtres et des portiques. J'y vois le peuple des oisifs circulant sous ces péristyles, et plus loin les tribus avançant à flots pressés et se rendant aux comices pour y donner leurs suffrages. A côté de cette foule qu'occupent encore les intérêts de la patrie, je me figure des groupes de jeunes gens efféminés, portant avec eux le dégoût et l'ennui, qui errent plutôt qu'ils ne se promènent, attendant l'heure du spectacle. Mais si je remonte aux temps où les Paul Emile et les Sylla, les Marcellus et les Lépides, Crassus, Pompée et César venaient là pour se délasser dans le sein des exercices militaires; le Champ-de-Mars n'est plus une simple place d'armes, mais une vaste école de marches, de combats, de siéges, où les hommes disputent le prix de la force et de l'agilité. Sont-ils à cheval; c'est pour apprendre à conduire ce noble compagnon de leurs fatigues, à combattre sans perdre les rangs, à fondre sur les ennemis avec impétuosité, à les charger avec fureur, et à les poursuivre avec ordre. A côté de cette cavalerie qui franchit les fossés et fait voler la poussière par la rapidité de ses mouvemens, une armée de fantassins marchant à pas précipités, lance, sans s'arrêter, la pierre ou le javelot, manie les armes des deux mains, apprend à se servir du bouclier pour soutenir les chocs avec vigueur. Plus loin elle construit des retranchemens pour les attaquer ensuite ou pour les défendre. D'un côté c'est un essaim de jeunes gens qui se préparent aux combats par le pugilat, la lutte et la course. Avec quelle application ils s'exercent à porter des coups avec succès, à les éviter avec adresse! Couverts de sueur et de poussière, qu'on les voie ensuite passer de ces exercices fatigans au Tibre, pour s'y laver en nageant, on conçoit que ces jeunes gens auront la vigueur des vieux soldats, et qu'une fois aux armées ils y seront, comme leurs aînés, l'effroi des Teutons, des Gaulois et des Numides.... Mais j'oublie que Rome n'a plus ni Champ-de-Mars ni soldats. Je me croyais chez Lucullus, et je suis au milieu de la promenade publique du monte Pincio. Un mot sur cette promenade.

Rome moderne éprouvait un besoin qu'il importait de satisfaire; elle n'avait dans ses murs aucune promenade publique, et on souhaitait depuis longtemps un lieu dont les ombrages fussent plus à portée du public que les berceaux de laurier de la villa Borghèse, ou les voûtes de pins de la villa Pamphili, toutes deux hors de Rome. L'administration française, pour remplir ce vœu, choisit le monte Pincio, ou *Collis*

Hortulorum, sur lequel Néron eut sa sépulture, Domitien ses jardins, et qui servit d'assiette au camp de Bélisaire. Ses points de vue sur Rome, sur la vallée du Tibre, et les montagnes de la Sabine, du Latium et de l'Etrurie, rendaient ce choix très-convenable. Un vaste hémicycle fut tracé pour agrandir la place du Peuple, et de l'extrémité de ses courbes partirent deux rampes qui, en se repliant plusieurs fois sur elles-mêmes, joignirent par une voie facile aux voitures la place du Peuple à la promenade, qui de la villa Médicis conduit à la *Trinità-de'-Monti;* d'autres rampes conduisirent sur le sommet du plateau qui fut aplani et planté. Ce travail, quoique très-avancé, n'était pas terminé au commencement de 1814; mais la partie la plus importante, la construction des murs de rampe et de soutènement, était achevée.

Le départ des Français nuisit beaucoup à l'activité de ces travaux, qui furent exécutés exclusivement par la population romaine. Une somme considérable, employée à ces ouvrages, fut fournie, deux tiers par le trésor et la liste civile, et un tiers par la ville de Rome. C'est au moyen de cette dépense que s'établit une rapide circulation qui contre-balança les causes nombreuses d'appauvrissement et de souffrance; c'est grâce à elle que le goût du travail se répandit parmi des hommes dont la jeunesse s'était écoulée dans la misère et dans l'insouciance de l'avenir. Dans les premiers temps, les bras manquaient aux travaux, regardés comme trop pénibles; plus tard, les travaux ne suffisaient plus à ceux qui sollicitaient un emploi analogue à leurs forces, tant l'exemple avait agi, tant l'éducation industrielle du peuple avait été prompte. C'est ainsi que l'on vit des fainéans énervés par une vie passée sous le porche d'une église, transformés en ouvriers intelligens et laborieux; résultat, de tous ceux qu'obtint l'administration française, le plus conforme à ses vœux.

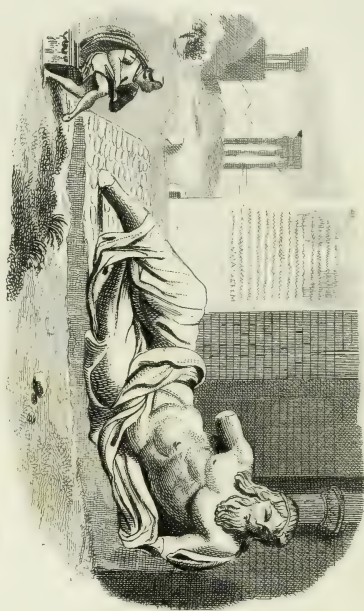
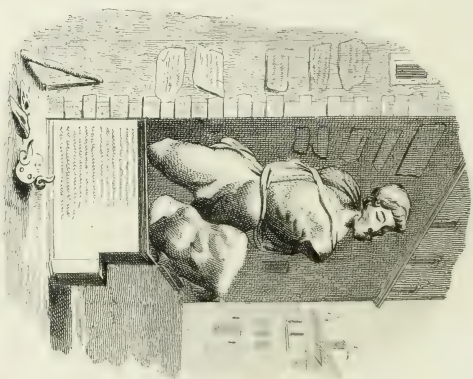
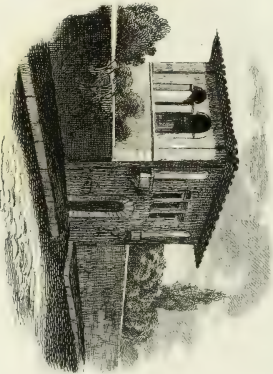
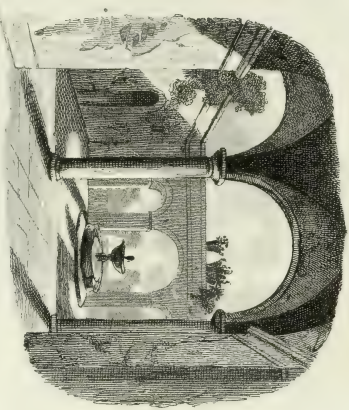
Pendant que ,le précieux ouvrage de M. de Tournon à la main, je parcourais le Pincius, les mots de rixe, au sujet d'une femme et de coup de stylet donné par un assassin, vinrent frapper mon oreille; le meurtrier s'était, dit-on, retiré dans un sanctuaire. Ces sanctuaires ne sont pas seulement des églises ou des couvens, ou les hôtels des ministres étrangers, mais la rue ou les rues qui se trouvent en vue de ces hôtels, ainsi que toute chapelle attachée à la légation. Un jour que je témoignais ma surprise à un Romain de ces meurtres commis en plein jour, dans l'endroit le plus fréquenté de Rome, sans que l'assassin fût saisi à l'instant, il me repondit sans s'émouvoir qu'il ne s'était point trouvé là de *sbirri*. — Eh! repris-je vivement, en est-il besoin dans un cas semblable? — Voudriez-vous, dit-il, qu'un honnête homme s'abaissât à remplir les fonctions d'officier de police? — Tel est ici le sentiment universel, toujours en faveur du criminel contre l'équité et contre l'exécution des lois en général. Il semble aux Romains que les lois et la justice sont des moyens d'oppression entre les mains des riches et des puissans contre les pauvres et les faibles, et que leur exécution ne peut être confiée qu'aux plus vils des hommes, auxquels il serait infâme de prêter main-forte. Parmi le peuple, la plus cruelle injure est d'être appelé fils de sbire.

Dans le siècle dernier, on comptait cinq ou six meurtres par semaine; une fois il y en eut quatorze dans un seul jour de grande fête. Ces meurtres, qui pour la plupart avaient lieu entre gens

du peuple, étaient la suite de rixes accidentelles au cabaret; car, malgré leur réputation de sobriété, les Italiens de bas étage s'enivrent très-volontiers. Parmi eux, le premier meurtre établissait la réputation d'un jeune homme, comme le premier duel parmi les gens comme il faut; et leurs idées de courage, de liberté même, semblaient consister dans le libre exercice du stylet. L'exclamation populaire de *povero cristiano* ne s'adresse pas à l'homme étendu par terre et nageant dans son sang, mais à celui qui l'a mis en cet état. Il n'y a point de règles, point de lois du combat établies entre eux à l'égard de ces rencontres; l'on frappe comme l'on peut. Les Italiens sont à cet égard bien différens des Norvégiens, qui, dans leurs combats au stylet, convenaient au moins d'avance de la profondeur des blessures qu'ils se feraient, et, tenant l'arme meurtrière à la longueur convenue, ne s'oubliaient jamais jusqu'au point de l'enfoncer plus avant. Qui donc est le plus excusable? sera-ce l'homme du Nord, calculant froidement sa vengeance? n'est-ce pas plutôt le Romain emporté par la fougue de l'âge, aveuglé par l'ivresse ou par toute autre passion?

Lorsque les Français étaient en possession de Rome, on en vit jusqu'à cent vingt disparaître en un jour; et c'est ce qui fit prendre aux conquérans des mesures de police si sévères que, pendant les dix-huit mois de la république, qui commença en février 1798, il n'y eut pas un seul meurtre. Maintenant la police n'informe que des meurtres commis sur des gens comme il faut, ou de ceux commis sur les grands chemins. A tout événement, il n'y a que les sbirri qui veulent mettre la main sur un meurtrier. S'il est condamné à mort, ce qui est rare, chacun, le jour de l'exécution, s'informe avec inquiétude si le povero cristiano s'est confessé, et s'il a reçu l'absolution; on voit des gens s'aborder dans la rue pour en savoir des nouvelles.

Ainsi l'administration française, par ses moyens répressifs, avait amélioré, sous le rapport de la sûreté publique, la situation du pays qui lui était confié. Nous ne saurions trop insister sur ces améliorations diverses dues à l'influence de notre nation, pour répondre aux inculpations nombreuses dont elle a été faussement l'objet. Toutefois, une cause plus puissante que l'activité de nos moyens de répression a surtout contribué à réduire le chiffre des crimes; c'est la promptitude et l'inévitabilité de la justice. Dès que cette pensée si salutaire, que le châtiment suivrait nécessairement le crime, se fut introduite dans l'esprit du peuple, on vit s'opérer un changement prodigieux; souvent cette pensée, se présentant comme un éclair à un homme prêt à frapper, retenait son bras, et on l'entendait murmurer en menaçant : « O! se non fosse la seduta! » Ah! si je ne craignais le tribunal!

Cette opinion avait été successivement répandue par le spectacle des débats judiciaires dont le peuple était témoin, et auxquels il prenait le plus vif intérêt, en applaudissant à la latitude entière dont jouissait la défense. Mais c'était surtout lorsque les accusés appartenaient à des familles placées dans les rangs élevés que le peuple témoignait plus de respect à des juges impartiaux. D'une autre part, les efforts de l'administration pour réveiller dans les cœurs l'horreur du crime, secondés par le clergé, les habitans notables et par tous les hommes influens, ne demeurèrent pas infructueux. Les paysans, préservés des effets de la vengeance,

Bouchet del. Audot edit. Aubert sc.

Architettura di case particolari. Roma. Architecture privée.

commencèrent à comprendre qu'il était de leur intérêt d'aider à la poursuite des malfaiteurs, et ils concoururent à plusieurs arrestations. Enfin on vit, dans l'été de 1813, tous les habitans accourir, au son du tocsin, au secours du sous-préfet de Frosinone, tombé au pouvoir des brigands, et les forcer à le relâcher par la crainte qu'inspira leur approche.

On puise une autre preuve de l'amélioration des mœurs dans ce qui se passait à Rome pendant le carnaval, époque de gaîté si folle et de licence si bruyante, mais en même temps occasion de rixes violentes telles que le gouvernement pontifical se croyait dans la nécessité de contenir le peuple par un grand développement de forces, et même par le spectacle de l'appareil des supplices.

Dès 1810, les plaisirs du carnaval furent autorisés par l'administration française, et quoique le gibet et l'estrapade eussent disparu, jamais il n'y eut de désordre pendant cette période tumultueuse.

Les faits ont donc montré que, par l'amélioration de la législation criminelle, et surtout par la rectification des idées populaires sur le meurtre et le brigandage, les Romains peuvent être relevés à un degré très-supérieur dans l'échelle de la moralité; enfin, on peut rendre le peuple de Rome et de ses environs aussi moral, aussi humain, aussi doux que celui de la Toscane, par exemple. Rien en effet dans son caractère ne repousse cette espérance : loin de là, car il est plein d'intelligence, et il a de sa dignité un sentiment très-vif. Facile à la colère, vindicatif à l'excès quand on l'offense, il est doux, bienveillant dans les relations ordinaires de la vie, et sa reconnaissance pour ceux qui lui témoignent de l'affection est démonstrative et sincère à la fois.

Ce qui fait le charme de Rome, c'est un mélange fortuit des images les plus gracieuses et les plus diverses. Ici c'est une porte ouverte d'une maison sans apparence, qui laisse apercevoir au fond de la cour une petite fontaine surmontée de quelques fragmens antiques de sculpture, ombragés par un berceau de jasmin; là, ce sont les restes d'un aqueduc qui servent de cadre à la plus riche perspective : ailleurs, une cabane de terre, habitée par un ermite, est adossée à un antique palais de marbre dont il n'existe plus qu'un pan de mur tout crevassé, et dont le sommet inégal est bordé de giroflées et de pariétaires. Partout la nouvelle ville s'élève ou s'appuie sur les ruines de l'antique séjour des Césars, et les marbres magnifiques qui revêtent les monumens modernes ne sont encore que des emprunts faits à la ville d'Auguste et d'Adrien. (*Voy*. Pl. 182, quelques exemples d'architecture particulière.)

Cette association si poétique de débris anciens et de constructions nouvelles rend le séjour de Rome extrêmement attrayant pour un artiste, et le lui fait regretter toute sa vie, s'il ne la lui consacre pas tout entière.

Les arts demandent, pour être cultivés avec succès, moins d'encouragement que de liberté. Il ne faut pas contrarier les artistes dans leur marche, leurs caprices ou leurs habitudes. A cet égard, il n'est pas de pays où ils soient plus indépendans que dans celui-ci. Ils peuvent aller, venir, s'arrêter, pénétrer partout pour y mesurer, y dessiner les monumens ; s'établir au milieu des rues, des places, dans les palais, et jusque dans les églises, sans craindre la curieuse importunité du peuple, qui, à Paris, les suivrait,

les entourerait, et les forcerait enfin de fuir au milieu des huées. On voit ici debout, sur une échelle, un architecte qui mesure les différentes parties d'un monument, et ce spectacle n'attire pas les regards d'une foule stupide; on passe sans faire attention au peintre, fût-il monté sur un arbre, au milieu du Forum, ou même sur la corniche d'un autel où l'on diraitla messe. Heureuse insouciance, fruit de l'habitude, qui fait considérer les artistes comme des êtres privilégiés dont on n'a rien à craindre, dont on ne se méfie point, et qu'on traite comme d'anciennes connaissances, et souvent comme des amis.

Telles étaient les pensées qui m'occupaient tandis que, toujours sur le Pincio, je me rendais à la villa Médicis, pour y retrouver des souvenirs vivans de ma patrie. Cette belle villa (Pl. 181), élevée vers 1550, par le cardinal Jean Ricci de Montepulciano, sur le dessin d'Annibal Lippi, à l'exception de l'élégante façade intérieure attribuée sans preuves à Michel-Ange, est devenue l'académie de France, institution fondée par Louis XIV et que tout le monde connaît.

Puisque nous venons de citer la villa Médicis et l'école de peinture, jetons un coup d'œil rapide sur les autres académies qui se trouvent à Rome. Nous avons déjà signalé le goût des Romains pour ces réunions artistiques et littéraires. Des empereurs ont brigué l'honneur d'y être admis, et lady Morgan, en parlant des sociétés arcadiques de la ville éternelle, rappelle avec raison que l'empereur d'Autriche souriait complaisamment sous la couronne de laurier à lui décernée par ses collègues de l'académie des Arcades, à Rome.

La demeure de ces académiciens n'avait, dans le principe, rien de bien poétique, si nous nous en rapportons au récit de lady Morgan. « Un escalier sale et étroit, gardé par les soldats du pape, conduisait au sanhédrin des Muses, petite chambre déjà remplie à étouffer quand nous arrivâmes. Les murs sont couverts de séries de portraits des membres les plus distingués de la société, mâles et femelles : on y voit des Saphos en perruques poudrées, des Corylas en corsets busqués, des bardes armés de pied en cape, et des faiseurs de sonnets en robes de cardinaux.»

Il y a plusieurs autres académies à Rome, et l'église, qui a donné naissance à ces sociétés, continue à les sanctionner. Celle qui porte le nom des Tiberini est une émanation de l'Arcadie, dévouée aux mêmes travaux innocens.

L'académie ecclésiastique est instituée pour défendre l'église et l'état des attaques de la philosophie moderne et des nouvelles institutions de la révolution. Là, les disputans avancent tous les argumens qu'il leur plaît d'avancer, et de longues dissertations sont lues pour prouver ce qu'il n'est permis à personne de nier.

Dans l'académie *legale*, de jeunes étudians en droit ont la permission d'exalter le code Justinien, et de dénigrer celui de Napoléon; et dans celle des Bonpiani, la plus grande latitude est donnée pour prouver que le Gladiateur mourant est un roi de Perse; ou pour établir un point sur lequel Flaminien Vacca et le père Montfaucon ne sont pas d'accord, à l'égard de l'idole que l'un et l'autre ont laissée incertaine, et qui pouvait être dédiée, soit au diable, soit au dieu des Sabins.

Les académies de Saint-Luc, des Lynx, et d'archéologie ou antiquités

Bouchet del. Audot edit Aubert sc

Roma. Piazza del Popolo.

générales, sont d'une classe plus respectable. La première est l'académie de peinture; la seconde est pour les sciences physiques, et c'est une des plus anciennes de l'Europe. Elle doit sa fondation à Frédéric Cesi, duc d'Acqua-Sparta. La troisième a été dissoute, puis rétablie par les Français. A la restauration du pape, cette académie a été une seconde fois détruite, et si elle a été réinstituée et maintenue, on le doit aux soins et à la libéralité de Canova, qui a non-seulement obtenu de sa sainteté la permission de rouvrir l'académie, mais assigné une partie du revenu de son marquisat d'Ischia pour le soutien de cette institution.

En sortant de la villa Médicis, je montai sur le Pincius par le noble escalier de la Trinité du Mont (Pl. 183). Cet escalier fut élevé dans le siècle dernier, au moyen d'un legs d'Étienne Gueffier, secrétaire de l'ambassade française à Rome. L'obélisque provenant du cirque des jardins de Salluste montre la magnificence de Pie VI, qui le retira de la place de Saint-Jean-de-Latran, où il gisait à terre, pour l'élever dans cette belle position. L'église fondée par Charles VIII, à la prière de saint François de Paule, fut consacrée par Sixte-Quint, et ornée de peintures exécutées aux frais du cardinal de Lorraine. Abandonnée en 1798, elle doit sa restauration à la munificence de Louis XVIII et aux talens de Mazois.

Au reste, nous retrouvons à chaque pas, dans ce quartier de Rome, la main des Français. Si nous suivons le chemin qui mène de la Trinité du Mont à la porte et à la place du Peuple, nous pourrons observer les embellissemens récens dus à l'administration française. Les rampes qui conduisent du Pincius à la porte del Popolo, et qui font même partie de la place de ce nom, l'ornent de ce côté d'une décoration théâtrale et grandiose. Nous ne dirons rien de plus sur les travaux des Français en cet endroit; nous les avons signalés ailleurs.

A la porte du Peuple, nous retrouvons encore notre immortel Michel-Ange. En effet, cette place fut rebâtie en 1561, par Vignole, sur les dessins de Michel-Ange Buonarotti. Alexandre VII fit orner la façade intérieure d'après les dessins du Bernin. Ce dernier embellissement eut lieu à l'occasion de l'arrivée à Rome de la reine Christine de Suède.

La place du Peuple (Pl. 184), qui fait suite à la porte du même nom, est digne de servir d'avenue à l'ancienne métropole du monde. Deux immenses hémicycles, ornés de fontaines et de statues, bornés par quatre bâtimens uniformes et par deux églises magnifiques, servent de ceinture à cette belle place. Au centre s'élève un obélisque sur un piédestal porté par un soubassement orné de plusieurs gradins et de quatre lions aux angles. Il est bon de rappeler que les obélisques ont été érigés par les rois d'Égypte, avant la conquête de ce pays par Cambyse. L'exemple des Égyptiens a été suivi par les Ptolémées et par les Romains, de sorte que ces monumens peuvent être attribués à ces trois époques différentes. L'obélisque de la place du Peuple est rapporté à la première, ou à celle des Pharaons.

Entre les deux églises que j'ai citées s'ouvrent trois grandes rues bordées de beaux édifices. Le lecteur connaît déjà celle du milieu, le Corso.

Au milieu de ces graves descriptions des monumens de Rome, dirai-je au lecteur ma manière de vivre, mes distractions, mes plaisirs? Je parcourais sans me lasser, je m'égarais avec

sécurité dans les quartiers les plus peuplés ou les moins fréquenté de cette ville immense; je n'avais point d'heure fixe pour mes repas; je m'arrêtais à la première boutique; j'achetais une pagnotta, quelques fruits ou quelqu'appétissant *salame*, et j'allais m'établir dans le jardin de la villa la plus voisine; j'y faisais mon frugal déjeuner à l'ombre d'une charmille de laurier, ou dans la niche d'une fontaine qui me servait de table, de siége et d'abri. Étais-je surpris par l'arrivée de la jardinière, qui, son vase de terre en équilibre sur la tête, venait pour puiser de l'eau, elle me saluait d'un sourire; j'offrais quelques fruits à son enfant : reconnaissante, elle me versait à boire, répondait à mes questions avec bienveillance, et m'indiquait, par le seul instinct du beau dont les Italiens sont tous plus ou moins pénétrés, un joli point de vue ou quelque fragment antique.

Souvent aussi je trouvais mes méditations interrompues par l'arrivée bruyante de quelques étrangers et de leurs ciceroni. Si le peuple des badauds est aussi nombreux à Rome que les vrais antiquaires y sont rares, la classe des voyageurs à prétention offre aussi beaucoup de gobe-mouches entre un petit nombre de vrais savans. Mais tous montrent plus ou moins d'enthousiasme, et donnent lieu souvent à des scènes fort divertissantes. On les voit dès le matin se répandre dans les déserts du Forum, du Colysée et des Thermes. Les uns dissertent, les autres rêvent : le plus grand nombre baye aux corneilles, ou va baguenaudant d'un groupe à l'autre : ceux-ci s'enfoncent dans un souterrain et n'en sortent que couverts de poussière et de boue; ceux-là sont occupés d'une inscription qu'ils lavent et relavent. Il y en a qui mesurent des arcs et des colonnes, qui se fatiguent à chercher des proportions maintes fois établies, à dessiner des ruines dont ils pourraient, pour quelques baïocchi, prendre un calque à la boutique du premier marchand. A la foule de ces enthousiastes dont les mouvemens disposent à rire, ne manquent jamais de se mêler quelques originaux, dont la manie est d'affecter la gravité des savans. Ils ont l'air méditatif Vous les coudoyez, à peine ils s'en aperçoivent. Une pierre curieuse est sortie des dernières excavations : on l'aura déjà vue dix fois; le doute les y ramène encore. Ils en détachent quelques morceaux comme à la dérobée. Aussi le marteau des amateurs est-il souvent le plus dangereux ennemi des moulures.

« J'ai vu ces personnages au temple de la Paix, dit Laoureins; ils comptent les niches qui restent pour deviner le nombre de celles qui n'existent plus. Ils trouvent les corniches à peine ébauchées, par conséquent indignes d'accompagner cet ouvrage grec que Vespasien aimait tant, la célèbre statue de Vénus, dont il avait fait la patrone du temple. Ils mesurent ce temple en long et en large, afin de prouver qu'il n'y eut jamais assez de place pour y cacher, comme on le prétend, tout ce que Rome avait de plus précieux ».

Le peuple des ciceroni vient après. Ce sont, le plus souvent, d'anciens serviteurs de prélats ou d'hôtels garnis, qui se souviennent de ce qu'ils ont entendu dire des antiquités de Rome, et en ont appris l'histoire par cœur, pour la débiter dans l'occasion. Le vulgaire de ces guides s'attache surtout à cette classe d'étrangers qui, ne faisant que passer, sont par-là même fort peu difficiles. Un compère les leur livre,

sous la condition convenue d'une part dans les profits. Le plus plaisant de la chose, c'est que ces savans postiches appliquent des passages de Martial, d'Horace et de Pline, dont ils n'ont pourtant jamais étudié la langue. Les citations sont casées dans leur mémoire de manière à compromettre rarement l'ignorance du citateur; c'est un véritable rôle qu'ils ont appris, avec lequel ils se sont ensuite familiarisés pas l'usage. Cependant il n'est pas impossible de les trouver quelquefois en défaut, surtout si, dans les questions, on dérange l'ordre machinal des visites. Le cicerone est homme alors à faire couler le Tibre sur le Palatin, et promener le Colysée dans le Champ-de-Mars. Ces quiproquo ne laissent pas que d'être fort plaisans; et soit bonne humeur, soit plutôt jalousie de métier, les antiquaires ne manquent jamais d'en amuser les voyageurs.

Plus d'un historien des mœurs de l'Italie a signalé avant nous cette lutte établie entre les antiquaires et les ciceroni. Ordinairement ces derniers ont le dessous, il faut en convenir. Aussi se montrent-ils d'une extrême réserve pour les savans en titre.

Revenons à Rome elle-même, considérée dans ses monumens, car cette ligne est pour nous un point de ralliement dans nos réflexions et dans nos digressions. Et d'abord disons quelques mots de l'architecture privée de Rome moderne. La ville d'aujourd'hui est très-évidemment distincte des anciennes ruines et des palais des princes et des pontifes. « Tout-à-fait éloignée des vestiges de l'antiquité, Rome, dit un auteur contemporain, dépare la splendeur des édifices des derniers siècles. » Lalande a remarqué que la grande et glorieuse Rome ressemble, au premier coup d'œil, à une ville de province

française. Ce n'est point la cité des Césars resplendissante de majesté, telle qu'elle était au siècle de César et d'Auguste.

Au moyen-âge, Rome, si souvent désolée par ces nobles factieux et par le peuple turbulent de ces temps agités, s'élevait au milieu des nobles monumens des anciens, dont il existait alors des fragmens imposans; car les Barberini et les Farnèse n'avaient pas encore dépouillé les temples de leurs colonnes et les amphithéâtres de leurs marbres. A la fin du seizième siècle, la masse des ruelles irrégulières qui constituaient la cité disparut, et une nouvelle ville fut bâtie à la hâte par l'actif et impétueux Sixte-Quint, qui mêla les habitations mal construites du peuple avec les palais gigantesques des princes. Le cardinal Bentivoglio, en retournant à Rome après une courte absence sous le pontificat de ce même Sixte-Quint, ne reconnaissait plus la ville.

Les maisons à la moderne envahissent aujourd'hui une bonne partie de Rome. La haute et large façade d'un hôtel italien rappelle de loin en loin qu'on est en Italie; mais souvent les murs nouvellement blanchis, les portes et les volets des fenêtres peints en vert brillant, quelques tentatives de soins et de propreté annoncent l'intention de se rapprocher du goût anglais. La via del Babbuino, la place d'Espagne, dont nous allons parler à l'instant, et une ou deux rues voisines, sont littéralement des colonies anglaises. Le bruit, le mouvement et la vie que leurs habitans étrangers leur prêtent, sont presque inconnus dans toutes les autres parties de cette ville de la mort. Rome offre bien des motifs de tentation aux grands et à ceux qui délient facilement les cordons de leur bourse et c'est une vérité reconnue,

surtout en visitant les ateliers des sculpteurs et des peintres, même par ceux qui ne sont pas de grands personnages, et dont la bourse ne s'ouvre pas si aisément. Cette ville est en effet actuellement le grand atelier des arts, et c'est sous ce rapport qu'il est délicieux de la considérer. Le congrès de talens qui s'y rassemble de tous les pays de l'univers, vaut bien tous les autres congrès.

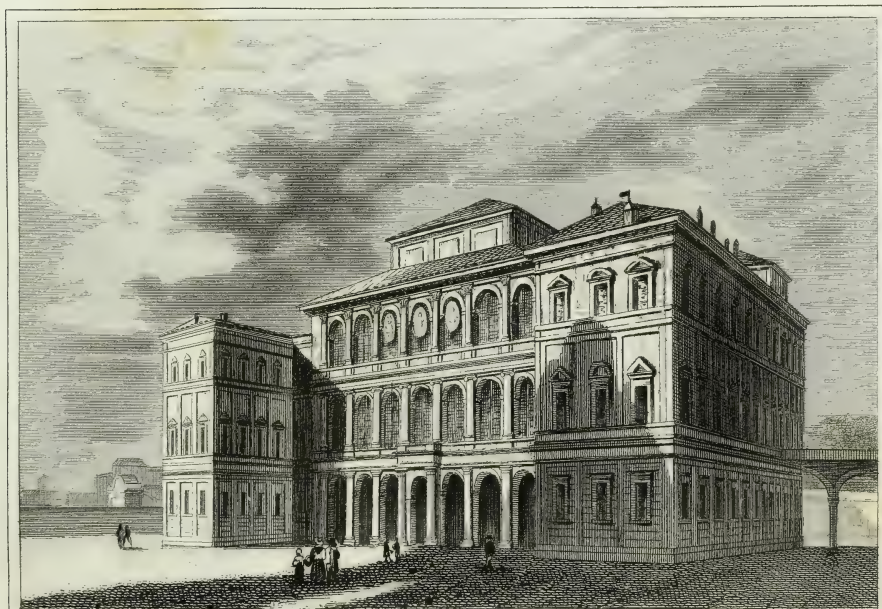
La *place d'Espagne* (Pl. 183), avec ses nombreux hôtels, propres et neufs, paraîtrait une véritable place de ville de province, sans la grande et noble construction de l'escalier de la Trinité du Mont. C'est à la place d'Espagne que se logent tous les étrangers de distinction qui passent à Rome. Mme de Staël avait spirituellement surnommé cette admirable ville le salon de l'Europe; et si ses monumens rappellent tous les temps, les étrangers que l'on y rencontre rappellent tous les pays du monde. La simple contemplation de Rome, et un séjour prolongé dans cette cité, peuvent tenir lieu de longues études et de beaucoup de voyages. On doit ajouter que les étrangers viennent pour voir, connaître ou se reposer, et qu'ils sont pris dans leur bon moment. Aussi Rome, avec ses ruines, ses souvenirs et les personnages importans qu'elle reçoit, est le lieu de la terre où l'on s'étonne le moins : il serait inutile et maladroit de chercher là à produire de l'effet, et bien des gens d'esprit, non prévenus, en ont été pour leurs frais de dissertations, de pensées et de bons mots.

Kotzebue fait un vilain tableau de la place d'Espagne. A l'époque où il visita Rome, ce lieu était en effet le réceptacle impur des plus viles professions; mais aujourd'hui les mœurs sont bien changées, et on aurait une notion très fausse de la place d'Espagne si l'on s'en rapportait à la relation de l'écrivain allemand.

Voici le *palais Barberini*, en très-grande partie de l'architecture du Bernin (Pl. 183). Mais avant de le parcourir, examinons la place qui le précède. Cette place occupe le site du cirque de Flore, déesse fameuse par l'abomination de ses fêtes, célébrées la nuit aux flambeaux; le rigide Caton, afin de ne pas interrompre les plaisirs publics, crut devoir se retirer de ces jeux que l'on n'osait, par respect pour sa vertu, commencer devant lui; et les mauvais sujets de Rome durent trouver sa tolérance fort extraordinaire. La fontaine du Triton, une des meilleures de ce genre, est une composition poétique et habile du Bernin, qui ne pouvait disposer que d'un très petit filet d'eau.

Le palais Barberini est vaste et d'un aspect imposant. C'est un des plus riches de Rome, en antiquités précieuses. Les dieux Egyptiens en basalte, la Vénus avec la pomme, l'Erato, l'Agrippine en marbre grec et le Sévère en bronze, sont des statues d'un grand prix. Les bustes de Commode, de Marius et de Sylla, les sculptures des sarcophages, qui représentent les funérailles de Méléagre, l'enlèvement de Proserpine, l'Apollon et les Muses, le Bacchus, les Génies et les Satyres, sont des morceaux admirés des connaisseurs. Mais le Lion est plus célèbre encore. Le Faune dormant, si vanté par tous les anciens voyageurs, est passé à Munich.

Parmi les ouvrages modernes, nous pourrions citer quelques belles peintures du Titien, du Tintoret et du Caravage, si ces nomenclatures d'art n'étaient pas en général fatigantes pour le lecteur. Nous ne passerons cependant pas sous silence la pathétique

Roma. Piazza di Spagna.

Bouchet del. *Audot edit.* *Aubert sc.*

Roma. Palazzo Barberini.

S. Prout del.

Ponte e Castel S. Angelo. *Roma.* *Pont et Chateau S.t Ange.*

Bouchet del. Audot edit. Aubert sc.

Cortile ottogono nel Museo Vaticano. *Roma.* *Cour octogone dans le Musée du Vatican.*

tête de la Cenci. Cet ouvrage, de la première jeunesse du Guide, a été fait de mémoire, après avoir vu monter l'héroïne à l'échafaud, lorsqu'elle dit au bourreau, qui lui liait les mains, ces paroles si fortes, si romaines : Viens lier mon corps pour le supplice, et délier mon âme pour l'immortalité.

La bibliothéque Barberini possède environ 50,000 volumes, et de précieux manuscrits.

En sortant du palais Barberini, je comparais, par la pensée, nos plafonds bas et nus de Paris, aux admirables voûtes des palais romains. Chez nous on trouve rarement ces cieux d'azur et d'or, où le génie a pris plaisir à dessiner Vénus et les Grâces, les Amours, les Héros et les Dieux. Au lieu de nos ornemens mesquins, on voit là des fresques charmantes, presque toujours bien composées, et sous des couleurs aussi diverses que vives, et bien assorties. Le plus souvent ces fresques sont l'ouvrage des meilleurs maîtres.

Il nous reste à visiter le château Saint-Ange, Saint-Pierre et le Vatican : ce sera terminer l'exploration de Rome par trois de ses plus intéressans édifices. Là se trouvent réunis en effet tous les matériaux qui composent l'histoire de la ville éternelle. Le Vatican est l'emblème de la suprématie spirituelle. Saint-Pierre représente dignement les pompes et les magnificences du culte catholique dont Rome est la patrie. Enfin le château Saint-Ange, converti maintenant en une prison d'état, évoque bien les souvenirs de ce pouvoir temporel, si extraordinaire, si absolu, alors qu'un Boniface excommuniait Henri IV, empereur d'Allemagne, et déliait ses sujets du serment de fidélité.

Le pont Œlien, devenu *pont Saint-Ange*, à l'exception des parapets et de quelques légères réparations, est antique. La décoration des dix figures colossales d'anges tenant les instrumens de la passion, fut exécutée par le Bernin et par ses élèves. Il est difficile d'imaginer rien de plus ridicule que l'effet du vent dans les vêtemens des anges, ainsi que la conformation des ailes de ceux-ci.

Le château, auquel aboutit ce pont (Pl. 193), était autrefois le mausolée d'Adrien. Ce monument fut bâti lorsque cet empereur abandonna le tombeau qu'Auguste avait aussi élevé pour lui-même et pour ses successeurs. Il y a quelque chose de noble dans cette émulation des maîtres du monde à s'occuper autant de la mort; de pareils tombeaux n'ont pas moins immortalisé la mémoire des deux empereurs que leurs palais. Le mausolée d'Adrien a éprouvé depuis un triste sort. Il a été converti, comme nous l'avons dit, en un bagne et en une prison. Malgré l'autorité de Procope, et l'opinion commune, l'armée grec-romaine de Bélisaire n'a peut-être pas jeté à la tête des Goths les belles statues antiques qui ornaient le mausolée, et le Faune Barberini, trouvé dans les fossés, y sera probablement tombé par quelque révolution ou accident. Il ne devait guère rester de statues au môle d'Adrien lorsque Bélisaire s'empara de Rome: depuis soixante ans elle était au pouvoir des barbares, et plus de deux siècles auparavant, Constantin avait employé les colonnes du mausolée à l'érection de Saint-Paul; on peut croire qu'il aura dû alors enlever également les statues placées au-dessus de ces colonnes. Chose singulière! les fortifications du château Saint-Ange furent commencées par Boniface IX, avec l'argent qu'il reçut des Romains pour revenir à Rome célébrer le jubilé. Ce peu-

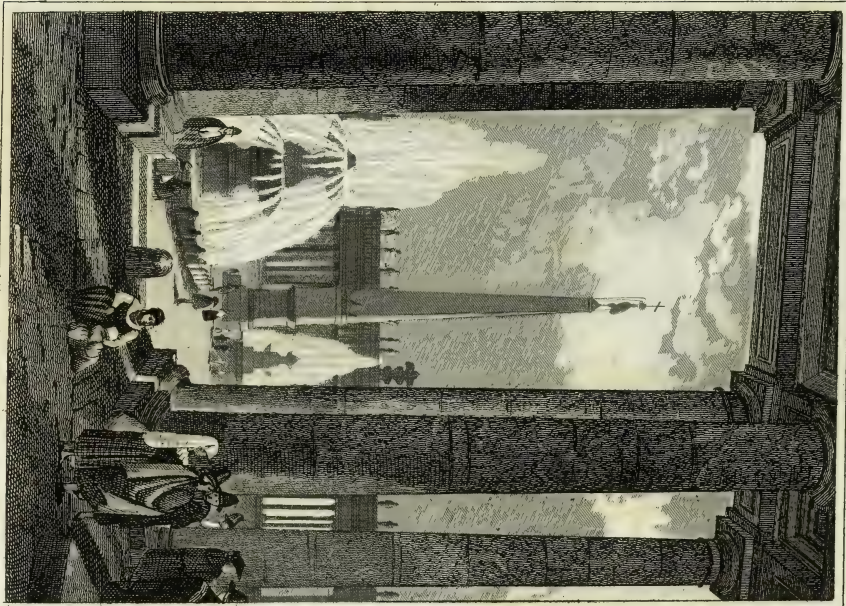
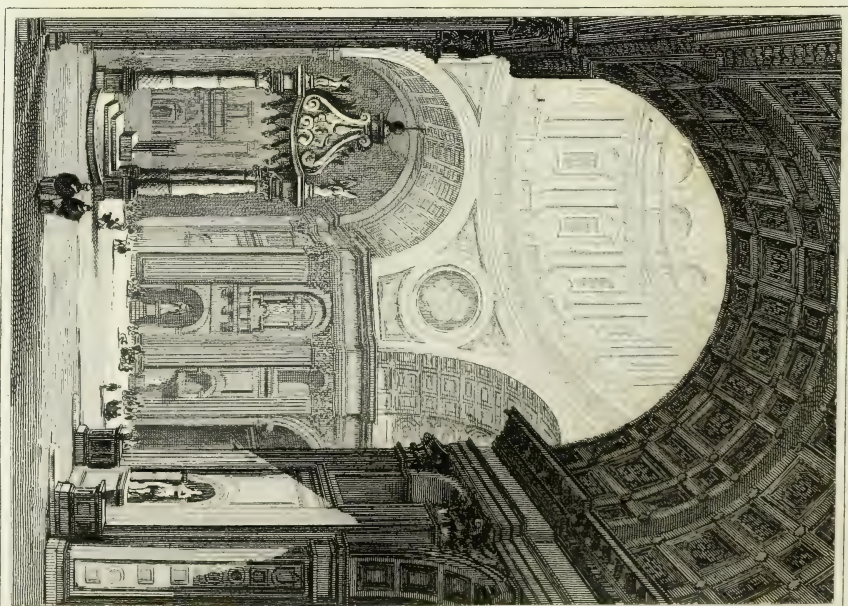
ple, toujours passionné pour les cérémonies, sacrifiait à sa folie les derniers restes de sa liberté.

Cette sorte de tour, large et basse, a soixante pieds de circonférence et cent pieds d'élévation; elle est bâtie en pierres de taille de grandes dimensions, et environnée d'un fossé profond. On la nomme le château Saint-Ange. Ce monument rappelle la tentative malheureuse du prince Charles, duc de Bourbon. S'étant rangé du parti de l'empereur, il se déclara le lieutenant général de ses armées d'Italie. Revêtu de ce titre il attaqua inutilement les villes de Plaisance et de Florence, liguées contre l'empereur, et dévouées au pape Clément VII. Le connétable, poussant son dessein plus outre, pour me servir d'une expression du temps, assiégea le pape dans le château Saint-Ange, « et, allant inconsidérément à l'assaut, il fut frappé d'une mousqueterie dont il passa brusquement de vie à trépas. »

Il faut lire dans les historiens de l'époque le récit de ce siége fameux, qui délivra le pape d'un ennemi redoutable et la France d'un sujet rebelle. Guichardin raconte sommairement, en ces termes, la prise et le sac de la ville de Rome par le connétable de Bourbon. « Le 5 de mai (1527), le prince se logea auprès de Rome, et, avec une insolence militaire, il envoya un trompette demander passage au pape par la cité, pour aller avec l'armée dans le royaume de Naples. Et, la matinée suivante, ayant délibéré de mourir ou de vaincre, parce qu'il n'avait guère d'autre espérance que celle-là en ses affaires, et s'estant avancé du fauxbourg, il commença à y donner un furieux assaut, et s'advança devant chacune compagnie par un dernier désespoir, non-seulement pour ce que, s'il ne demeurait victorieux, il ne lui restait plus aucun refuge, mais aussi pour ce qu'il lui semblait que les lanskenets allaient froidement à l'assaut, fut frappé d'une arquebusade, duquel coup il tomba mort en terre : et néanmoins sa mort ne refroidit, ains alluma l'ardeur des soldats, lesquels combattans avec une très-grande vigueur par l'espace de deux heures, entrèrent finalement dans le fauxbourg, à quoi leur ayda bien, non-seulement la faiblesse des remparts, qui était grande, mais aussi la mauvaise résistance que firent ceux de dedans.

» Chacun se mit en fuitte : plusieurs coururent à la foule vers le chasteau, en sorte que les fauxbourgs, entièrement abandonnés, demeurèrent en proye aux victorieux : et le pape, qui attendait au palais du Vatican quel serait le succès, entendant que les ennemis étaient dedans, s'en fut incontinent avec plusieurs cardinaux dans le château, et consultèrent s'ils devaient arrêter là ou se retirer en lieu seûr.

»... Le soir à vingt-trois heures, les ennemis entrèrent dans la ville de Rome, où, comme il se fait en cas si espouvantable, tout estait en fuitte et confusion. Entrez qu'ils furent dedans, chacun commença à courir à la foule au pillage, sans avoir aucun égard au nom des amis, à l'autorité et dignité des prélats, mais aussi aux temples, aux monastères et choses sacrées. Tellement qu'il serait impossible, non-seulement de raconter, mais presque d'imaginer les calamités d'icelle cité, destinée par l'ordonnance du ciel à une merveilleuse grandeur, mais aussi à plusieurs infortunes, parce qu'il y avait 980 ans qu'elle avait été saccagée par les Goths.

» Il mourut, tant à l'assaut qu'à la lutte, environ 4,000 hommes. O ciel ! le grand meschief et douloureux que

ce fut ce jour-là ! On entendait les désespoirs des pillés, les cris et hurlemens bien plus hauts encore des misérables femmes, et des religieuses que les soldats menaient par troupes pour saouler leur luxure... »

Arrêtons ici le tableau de maître Guichardin. Nous laisserons deviner au lecteur toutes les autres infamies que se permit cette soldatesque effrénée au milieu de Rome conquise.

Un long corridor couvert, dont la grosse maçonnerie est d'un assez bel effet à travers les colonnes de la place Saint-Pierre, communique du Vatican au château, afin que celui-ci, en cas d'émeute ou de révolte, puisse servir d'asile aux maîtres de Rome. Suivons cette direction par la pensée, ou bien parcourons la rue qui mène à l'hôpital Saint-Louis, fondé par Innocent III. Traversons ensuite une place ornée d'une fontaine et du palais Giraldo, près la place Saint-Jacques, *Scossa cavalli*, où l'on voit aussi un palais devenu célèbre par la mort de Raphaël, et nous arriverons enfin en présence de la place et de la basilique de Saint-Pierre (Pl. 185). Quel immense ovale présente cette place s'élevant en amphithéâtre ! Quel magnifique effet produit cet obélisque égyptien, qui élance vers les cieux son aiguille de cent vingt-quatre pieds de hauteur (1) ! — Comme ces deux fontaines sont belles ! Quelle agitation dans cette eau qui descend du mont Janicule, et qui vient ici jaillir par cent passages ! (Pl. 186.) Admirez ce portique circulaire formant deux ailes composées, soutenues par deux cent quatre-vingt-quatre colonnes d'ordre dorique, et soixante-quatre pilastres, et dont la plus large des galeries, celle du milieu, laisse passer de front deux voitures à la fois ! Surtout qui pourrait bien décrire ce temple immense, qui, comme une montagne, élève dans les airs son dôme majestueux, et remplit tout le fond de cet imposant ensemble ?

« Je ne sais, dit M. Delécluze (1),

(1) Sixte-Quint a fait transporter et eriger cet obélisque en 1586, par un des mécanismes des plus ingénieux. Le silence n'est pas la règle que les ouvriers observent le plus strictement dans ces sortes de travaux. Et cependant les conversations, le bruit, le tumulte sont presque toujours des motifs de retard et d'insuccès dans les ouvrages importans. Sixte-Quint ordonna un silence absolu à tous les ouvriers, et cela *sous peine de mort*. L'ordre était sévère, barbare peut-être, mais nécessaire. Grâces à cette mesure, l'ouvrage marchait à pas de géans. Tout à coup les cordes qui servaient à élever l'obélisque grincent et se dessèchent. Ce signal menaçant ne fut compris que d'un seul ouvrier. Voyant l'imminence du danger, il s'écrie aussi-tôt, au péril de sa vie, *acqua alle corde*, « mouillez les cordes. » Le malheureux !.... On le mit en prison pour y attendre la mort. Averti par ses cris, l'architecte s'était hâté de faire mouiller les cordages, et l'obélisque élevait orgueilleusement sa cîme dans les airs. Par les soins de l'architecte, l'ouvrier fut mis en liberté, et, sans doute, récompensé.

(1) La description analytique du Vatican que l'on va lire est tirée en grande partie d'un ouvrage sur l'Italie, composé dans le pays en 1823 et 1824, par M. E. J. Delécluze. Un extrait de ce travail a été publié pendant ces mêmes années, dans le *Journal des Débats*, et nous savons que l'auteur se propose de faire imprimer le tout ensemble à la première occasion opportune.

Autant que nous avons pu en juger, l'objet de ce livre est de démontrer par les faits, que la barbarie complète n'a jamais existé en Italie ; que la tradition des sciences et des arts du paganisme n'y a jamais été abandonnée tout-à-fait ; et qu'en ce pays, aux époques du moyen-âge, et surtout de la renaissance, la science, la philosophie et les arts, malgré l'influence du catholicisme, ont été fondées et rétablis de nouveau sur les bases qu'avait laissées l'antiquité.

Les progrès de la philosophie, des arts et des mœurs dans l'Italie moderne sont l'objet des études de l'auteur, qui, après avoir fait connaître la Toscane par ses monumens et ses usages pendant le douzième, le treizième et le quatorzième siècle, rend tout-à fait sensible, par ses investigations sur la ville de Rome, l'analogie et la connexité qui se trouvent entre ce qui a été fait chez les anciens et chez les Italiens modernes.

L'histoire du Vatican, placée à la fin de l'ouvrage

s'il y a un autre monument dans le monde qui, ainsi que la basilique de Saint-Pierre de Rome, donne à ceux qui le voient des impressions si différentes, et fasse prononcer des jugemens aussi contraires. La vérité est que l'imagination des voyageurs est trop prévenue par les gravures et les descriptions que l'on a faites de cet édifice, pour que les yeux, quand ils en saisissent l'ensemble et en observent les détails, transmettent des sensations vierges, et laissent à notre jugement l'entier exercice de sa liberté. Il y a toujours, dans ce que chacun dit à chaque visite à Saint-Pierre, des différences et même des contradictions. L'expérience m'a démontré que ce monument est d'une dimension très-grande ; que l'intérêt qu'il fait naître, ainsi que les détails dont il se compose, sont trop compliqués pour qu'on en puisse sentir le mérite sans un examen long et fréquemment renouvelé, sans l'usage de la réflexion.

» L'église de Saint-Pierre, ainsi que le Vatican, car cet assemblage d'édifices ne fait qu'un tout, est un point central où toutes les erreurs, où toutes les connaissances que l'on a reçues du monde païen, ainsi que celles développées depuis la renaissance des lumières, sont venu aboutir. Ce grand œuvre est la collection des témoignages que chaque siècle, chaque pape, chaque grand génie a pu donner de l'esprit qui l'animait, de la puissance qu'il a eue, du talent dont il fut doué. Le projet du pape Nicolas v (1450), fondateur de la basilique telle qu'elle existe aujourd'hui, est la seule idée qui, pendant les trois siècles et demi employés à la perfection de l'ouvrage, n'ait point éprouvé de variation. Ce pontife voulut ériger un temple qui, par son étendue et sa splendeur, pût égaler celui de Salomon. Tous les papes ses successeurs, ainsi que les artistes qu'ils ont successivement employés, ne se sont jamais écartés de ce but. Mais d'après les progrès, les vicissitudes et la décadence même des arts qui ont eu lieu dans l'espace de temps compris entre 1450 et 1790, époque où Pie vi érigea la sacristie, il est facile de concevoir que les détails de tout l'édifice doivent se sentir de la différence des goûts qui ont régné, puisque le plan général lui-même a été modifié tant de fois.

» Juger la basilique de Saint-Pierre purement comme objet d'art, serait donc aussi impertinent qu'injuste ; ce serait commettre la même erreur que si, dans la succession des lois dont la suite forme à la longue la constitution d'un peuple, l'on exigeait la rectitude et la symétrie que l'on peut donner à une ordonnance de police faite en deux heures de temps. La basilique de Saint-Pierre et tout le Vatican sont bien plus l'œuvre du temps et des événemens que des hommes ; et à chaque pas que l'on fait dans cette église, on a lieu de reconnaître combien la volonté de ces derniers est faible, quand, forcée de tendre vers un but déterminé, elle ne peut se faire jour qu'à travers les opinions qui gouvernent chaque siècle, et le conflit des intérêts particuliers des hommes. »

est en quelque sorte l'extrait du grand travail de M. Delécluze, sur l'Italie moderne. Il ne s'y trouve pas une phrase qui ne soit l'écho de tout ce qui a été dit successivement dans le livre ; et de même que le Vatican est à Rome le résultat total des efforts réunis des papes et de tous les artistes modernes de l'Italie, ainsi le chapitre qui porte ce titre dans l'ouvrage de M. Delécluze en est le résumé. Nous devons à sa bienveillance la permission de puiser dans les articles déjà publiés, et nous pouvons dire que ce grand ouvrage est un des plus importans qui aient été faits sur la philosophie des arts. (*Note de l'Editeur.*)

Qu'il nous soit permis de retracer l'histoire de la construction de Saint-Pierre ; qu'on nous laisse rappeler les noms des papes et des architectes qui ont contribué à son achèvement, et l'on verra combien la volonté humaine a encore été vacillante dans l'exécution d'un ouvrage qui prouve cependant, plus que tout autre, ce qu'on peut attendre d'elle.

En 306, Constantin le Grand avait fait bâtir une basilique en l'honneur de Saint-Pierre et des autres martyrs mis à mort par les ordres de Néron, sur l'emplacement du cirque et des jardins construits par cet empereur. C'est sur ce lieu même, l'ancien champ Vatican, que cette basilique primitive a été renouvelée, agrandie au point où elle était encore en 1450. Alors elle avait la forme de toutes les grandes basiliques à cinq nefs, dont les ruines de Saint-Paul, hors les murs, peuvent donner une idée. En 1450, Nicolas v se servit des architectes Bernard Rosselini et Léon-Baptiste Albert, pour commencer la grande entreprise qu'il méditait, d'élever un temple qui égalât celui de Salomon. Cependant, tout en apportant ces innovations, le pontife et l'un de ses successeurs, Paul II (1467), exigèrent, lorsqu'il fut question de commencer la basilique de Saint-Pierre qui existe aujourd'hui, de conserver le pavé de l'ancienne. En effet, on le voit encore aujourd'hui lorsqu'on descend dans ce que l'on nomme le souterrain ou les grottes de Saint-Pierre. Là sont renfermées des sculptures des premiers temps du christianisme, où quelquefois les dogmes et les personnages saints sont présentés sous des formes léguées par les arts du paganisme : là, parmi des tombeaux qui décoraient l'ancienne basilique, on trouve des monumens, des reliques, des siéges et des ustensiles qui viennent du temps des premiers apôtres. C'est sur cette base antique et sacrée, mais séparée par 12 pieds d'intervalle du pavé de la nouvelle église, que s'élève Saint-Pierre de Rome, dont le plan général, la coupole, la disposition intérieure et les ornemens ont été successivement adoptés, modifiés et abâtardis, d'après les modèles de l'antiquité, par ceux que fournit la Toscane, et enfin d'après le style de ceux qu'engendra la décadence du goût (*Voyez* Pl. 187).

» Il a fallu que j'aie vu long-temps Saint-Pierre de Rome avant de pouvoir me persuader que c'était une église. Ainsi que tous les étrangers qui arrivent dans ce lieu, j'ai ressenti, en y entrant la première fois, un bouleversement dans les idées, quelque chose de tumultueux dans ce que j'éprouvais, qui, en dernière analyse, m'a causé plus d'inquiétude que de plaisir. Au premier aspect, l'œil et l'esprit sont comme déchirés par le double effort d'attention que commandent, d'une part, l'immensité du vide où l'on se trouve, et de l'autre, la grandeur et l'éclat des détails qui vous environnent. Je ne savais pas alors que l'idée première du pape Nicolas v avait été, en commençant cet édifice, de faire une chose qui excitât surtout l'étonnement; mais aujourd'hui même encore, après six mois de séjour à Rome, je sens qu'on a ponctuellement exécuté les intentions de ce pontife. L'église de Saint-Pierre de Rome étonne long-temps avant de faire plaisir, et dans ce plaisir même, quand il est venu, il entre toujours tant soit peu de terreur, et beaucoup de réflexion. Allez trente fois de suite à Sainte-Marie-Majeure, et vous éprouverez à la dernière visite ce que vous avez ressenti dès la pre-

mière. Seulement les émotions seront plus douces et plus profondes; j'en comparerais volontiers la durée croissante au plaisir toujours nouveau que font certaines statues antiques, telles que les Niobés, la Leucothoé, et les marbres d'Athènes; car on ne se lasse jamais du simple et du beau.

» Aussi, je le répète, n'ai-je pas tardé à m'apercevoir que, pour goûter Saint-Pierre, il fallait l'étudier; en effet, la vue de l'ensemble de ce monument est loin de donner de l'unité aux impressions qu'elle fait naître. Au contraire, tout ce que l'on y sent, ainsi que tout ce que l'on y voit, est complexe. Plusieurs chapelles latérales sont si grandes et décorées avec tant de luxe, qu'on les regarde plus attentivement que le maître-autel, et toutes pourraient passer pour de très-vastes et riches églises. Le portique par lequel on est entré n'est pas du même style que l'architecture des trois nefs, et l'intérieur de la coupole en diffère encore davantage. La variété des marbres de couleur dont toute l'église est revêtue, ces immenses voûtes sculptées et dorées, ces énormes figures en plein relief, couchées sur les archivoltes de la grande nef; ces bénitiers gigantesques qui sont à l'entrée, ce baldaquin en bronze, de forme si bizarre, cette statue de saint Pierre dont chacun va baiser le pouce (Pl. 190), ce nombre infini de tombeaux de papes, de souverains, de personnages célèbres, et enfin ce groupe des quatre docteurs de l'église, portant la chaire de saint Pierre, monument si fastueux et si peu digne de l'Italie; tout cet assemblage d'objets beaux, bizarres ou mauvais, jette d'abord l'esprit dans une confusion d'idées qui l'accable.

» Cependant, dans ce désordre apparent, il règne un ordre; mais il faut le chercher, et ce n'est qu'avec de l'étude et de la réflexion qu'on peut y parvenir. Remontons donc à l'époque où Jules II adopta les dessins du Bramante, et fit commencer les piliers qui devaient supporter la coupole de Saint-Pierre (1503). Ce fut à ce moment où la tradition des formes matérielles des anciennes basiliques fut entièrement rejetée. Jules II et son architecte, après avoir fait beaucoup d'efforts, et dépensé assez d'argent, moururent sans avoir eu la satisfaction de voir la grande coupole qui devait surpasser celle de la cathédrale de Florence. Léon X, successeur de Jules II, poursuivit ce grand projet avec ardeur. Il choisit pour architectes Julien de San Gallo, frère Joconde, et le grand Raphaël d'Urbin, occupé alors à faire les peintures du Vatican. Les soins de ces trois artistes réunis se bornèrent jusqu'à leur mort (vers 1520) à donner plus de force aux piliers qui devaient supporter l'immense coupole. Jusqu'alors on avait eu l'intention de donner à cette église la forme d'une croix latine. Raphaël et les deux autres architectes étant morts, le pape Léon X fit venir Balthazar Peruzzi de Sienne. Celui-ci, à qui l'on confia l'état de pénurie où étaient les finances du saint siége, changea le plan de Saint-Pierre, et d'une croix latine, la réduisit en croix grecque, pour épargner les dépenses. A la mort de Léon, le pape Paul III, étant monté sur le trône pontifical, prit pour architecte Antoine San-Gallo, qui revint au plan primitif, et remit Saint-Pierre en croix latine. Bien que tous ces grands changemens ne se fissent que sur le papier, cependant on ne peut s'empêcher d'observer comme l'ensemble de ce vaste édifice s'est agrandi et enflé presque au hasard. La vérité est que les papes, ainsi que

Audot edit. Mlle Sophie Rouargue del. & sc.

Bacio del piede alla statua di S. Pietro. Roma. — Le peuple venant baiser le pied de la Statue de S.t Pierre.

les architectes, n'étaient réellement occupés que de l'idée d'élever une grande coupole, et de faire oublier celles du Panthéon et de Santa-Maria-del-Fiore. Enfin San-Gallo étant mort, Paul III eut l'idée de confier l'exécution de cet édifice au grand Michel-Ange Buonarotti, qui fit long-temps difficulté de se charger de cette commission. Lorsqu'il s'y fut décidé, il rejeta les plans et le modèle de son prédécesseur, en composa lui-même de nouveaux, et rétablit l'église en croix grecque. Son intention était de placer en avant de Saint-Pierre une façade du genre de celle du Panthéon. Seulement, cette partie de l'édifice devait, ainsi que la coupole, être d'une dimension bien plus grande que celle du temple antique, car l'idée primitive de Nicolas V n'a pas cessé de se reproduire dans l'esprit de tous les papes et des architectes qui ont concouru à l'érection de cet édifice ».

Il y aurait de quoi composer un volume, si j'entrais dans le détail des immenses travaux que cette église a coûtés à Michel-Ange; si je rappelais les chagrins et les tracasseries qu'il a éprouvés à ce sujet. Il suffira de dire que le grand artiste qui doit être regardé comme le coryphée de l'école de la renaissance, puisqu'il en avait les défauts et les qualités poussés à l'extrême, non-seulement donna les dessins de la coupole, mais inventa et fit exécuter sur un petit modèle, tous les échafaudages et toutes les voûtes sans lesquels on n'aurait jamais pu la construire. Ce fut lui qui fit agrandir la tribune où est la chaire de Saint-Pierre, ainsi que les deux branches de la croisée transversale de l'église. Toute cette partie du monument, qui fut continuée sur les dessins de Buonarotti, porte un caractère de grandeur dans son ensemble, et offre une disposition savante dans le détail des rapports entre eux, qui décèlent le génie d'un grand artiste. Aussi l'impression que fait naître cette portion de l'édifice est-elle d'une tout autre nature que celle produite par les trois nefs, la façade et le grand portique circulaire. Le style de Michel-Ange est comme celui du Dante; il ne ressemble à celui de personne.

Vers l'année 1536, où Buonarotti se livrait à ces grands travaux d'architecture, le même Paul III, qui l'avait choisi pour être l'architecte en chef de Saint-Pierre, exigea de lui qu'il peignît à fresque l'une des faces de la chapelle Sixtine. Michel-Ange, âgé de soixante-deux ans, entreprit son fameux Jugement dernier, et l'acheva en huit années, pendant lesquelles il ne cessa pas de surveiller les travaux de la nouvelle église.

Michel-Ange mourut, comme l'on sait, en 1564. La grande coupole était commencée. On continua de travailler pendant tout le pontificat de Pie V (1566-1572), sous la condition expresse imposée aux architectes que l'on suivrait scrupuleusement les dessins de Michel-Ange. Enfin, Jacques de la Porta fut l'artiste qui acheva l'exécution de ce dôme immense, sous le pontificat de Sixte-Quint (1587).

De ce moment, l'influence du génie de Michel-Ange ne se fit plus sentir sur les constructions de Saint-Pierre. On n'eut pas plus d'égards pour les projets de ce grand homme que pour les recommandations faites par Pie V. Vers 1608, Paul V fit achever la nef, le grand portique et la façade de l'église par Charles Maderne. Mais cette partie de l'édifice jure avec le reste. Maderne était un homme tout-à-fait soumis au goût de son époque. Il con-

fondait le gros avec ce qui est vraiment grand. Il ignorait complétement l'art de proportionner les détails avec l'ensemble, et pour tout dire, en un mot, il avait plutôt le talent d'un décorateur qui cherche à surprendre, que celui d'un artiste qui veut se rendre maître de l'œil et de l'âme du spectateur.

« Le Bramante et Michel-Ange, les deux hommes qui ont vraiment conçu ce qu'il y a de grand et de beau dans l'église Saint-Pierre, avaient développé leur génie en étudiant l'antiquité et les arts de la Toscane. Michel-Ange surtout a constamment manifesté, pour les ouvrages des anciens et les poésies du Dante, une admiration dont l'influence est sensible sur toutes ses productions. Étrange et profond dans ce qu'il invente, comme l'auteur de la Divine comédie, il est habile, amoureux de la nature et de l'art, comme les anciens, quand il exécute. En voyant successivement les tombeaux des Médicis à Florence, le Moïse du tombeau de Jules II, la Voûte et le Jugement dernier dans la chapelle Sixtine, et la partie de Saint-Pierre de Rome qui a été exécutée sur ses dessins, on peut souvent blâmer son goût ; les artistes feront bien peut-être de ne pas le prendre exclusivement pour modèle, mais à cela près on ne saurait avoir trop de respect et d'admiration pour ce prodigieux génie.

« Cependant, Maderne n'était pas de cette *opinion*, à ce qu'il paraît; car aussitôt que Paul V l'eut chargé d'achever l'église de Saint-Pierre, il commença par refaire le plan de tout ce qui n'était pas exécuté, remettant les nefs en croix latine au lieu de la croix grecque, et substituant au péristyle majestueux imité de la rotonde par Michel-Ange, le plus vilain portail qu'on ait jamais inventé. Il y a précisément entre l'architecture du statuaire florentin et celle de Maderne, la même différence qui sépare les écrits du Dante du Pastor fido de Guarini. Les lettres en Italie étaient alors en pleine décadence, la peinture avait pris un biais fâcheux sous les Carraches ; il n'était pas étonnant que l'architecte Maderne élevât tranquillement son effroyable portail de Saint-Pierre de Rome.

« Si par hasard ces lignes tombent sous les yeux de quelque architecte, je veux prendre mes précautions, et motiver cette sévère critique. Sans parler des ornemens d'architecture et de sculpture qui ont été placés dans les trois nefs et sous le grand portique, ornemens qui sont tous d'une dimension fatigante pour l'œil par leur grandeur, je ferai observer le défaut capital du travail de Maderne. Il y règne une monotonie insupportable dans le rapport de toutes les parties entre elles. Ainsi les piliers d'où partent les archivoltes de la grande nef offrent cinq divisions perpendiculaires, dont deux sont formées par des pilastres, et les trois autres par le pilier même. Ces cinq divisions paraissent égales à l'œil ; car il y a si peu de différence entre le diamètre des pilastres et celui de l'espace qui les sépare, qu'à moins d'employer la toise, la vue n'en juge pas bien. Ce défaut se retrouve encore sous une forme nouvelle dans son portail. Il y a une telle uniformité dans les divisions verticales et horizontales des fenêtres, des bandeaux et des corniches ; et toutes les parties avancées, y compris le portique et le fronton, ont une si mince saillie, que la lumière et l'ombre ne caractérisent jamais les formes de ce portail, auquel l'obscurité des fenêtres, sur cette grande superficie blanche, donne habituellement l'aspect d'un échiquier.

» Lorsqu'on voit Saint-Pierre de Rome, il faut bien prendre son parti sur tout ce qui a été fait depuis 1608. Ce goût fin et délicat qui avait guidé les travaux du seizième siècle était perdu. Il avait été remplacé par un certain amour pour le faste et le gigantesque, qui, ainsi que je l'ai déjà fait observer, tient plus de la magie du décorateur que des combinaisons discrètes de l'artiste. On alla plus loin encore, car on devint barbare. En 1633, le pape Urbain VIII ne se fit aucun scrupule d'arracher tous les ornemens de bronze qui garnissaient la voûte et le portique du Panthéon, pour en faire faire ce fameux baldaquin à colonnes torses, dont le mérite particulier est d'avoir quatre-vingt-six pieds de haut. Ce fut le chevalier Bernin qui fit les dessins de ce beau chef-d'œuvre, ainsi que de la balustrade en cuivre qui entoure ce qu'on appelle la confession, où sont déposés les restes du prince des apôtres (Pl. 186).

» L'église étant terminée, on décora l'intérieur avec des statues de ce même Bernin et de ses imitateurs. Il n'était plus question alors des anciens, ni du Dante, ni de Michel-Ange. Cependant la grande idée du quinzième siècle, exprimée par Nicolas V, inspira toujours les artistes jusqu'à la fin des travaux qui devaient compléter l'édifice de Saint-Pierre. Maderne lui-même, comme poussé par cette vieille tradition, mit, malgré lui, de la grandeur dans ce qu'il composa. Mais il semble que les mots du pape Nicolas V aient retenti plus fortement encore dans l'âme du chevalier Bernin. Cet homme de génie était sculpteur et architecte : il fut le Michel-Ange de la décadence, et l'immense portique circulaire qu'il a élevé en avant de l'église, pour y faire pénétrer par une place imposante et majestueuse, est certainement une des productions les plus magiques de l'architecture moderne. Les détails qui, dans tout monument, décèlent le mérite réel de l'artiste, sont, je l'avoue, assez faibles dans ce péristyle ; mais l'ordonnance générale en est si belle, et le chevalier Bernin a si heureusement sauvé la laideur de la façade faite par Maderne, qu'on doit lui pardonner ses défauts. Depuis l'érection de ce péristyle circulaire (1669), l'œil de celui qui voit Saint-Pierre pour la première fois n'est frappé que de deux grandes choses : la place Saint-Pierre, bâtie par le chevalier Bernin, et la coupole élevée d'après les dessins de Michel-Ange; ce sont, en effet, les deux grands traits qui caractérisent ce vaste monument. »

Après cette histoire abrégée de la construction de Saint-Pierre de Rome, on comprendra sans doute aisément quels sont les élémens divers dont cet édifice se compose. « Maintenant que le lecteur est dans le secret, supposons qu'on transporte tout à coup un de nos compatriotes, homme d'esprit d'ailleurs, mais fort peu versé dans l'étude du moyen-âge, n'ayant jamais entendu parler du Dante et de l'école de Florence, et qui n'a d'autre idée des monumens de Rome que par les vues d'optique dont on l'a récréé dans sa jeunesse; supposez, dis-je, qu'on transporte ce Parisien curieux à l'entrée de la place Saint-Pierre. A peine aperçoit-il la coupole, tant l'édifice occupe de terrain. Il est frappé du luxe gigantesque de l'architecture de Bernin : les deux fontaines jaillissantes et la grande aiguille égyptienne qui sont au centre du portique circulaire, captivent exclusivement son attention. Il est heureux; il voit une belle chose que son esprit et son œil saisissent facilement. Cependant il avance; la façade de Maderne le

préoccupe sans lui plaire, et il passe sous le péristyle, dont les dimensions colossales lui causent une légère impression de terreur; mais il est impatient d'entrer dans cette église qui, lui a-t-on répété tant de fois, est immense. L'imagination pleine encore du grand portique circulaire à ciel ouvert, il entre, et, après cinq minutes d'examen et de recueillement, il se dit en lui-même: je croyais que c'était plus grand! L'effet ordinaire du désappointement est de refroidir: aussi notre curieux jette-t-il les yeux à droite et à gauche, et malgré lui son regard se fixe sur l'un des bénitiers soutenus par des statues de cinq pieds de proportion, qui représentent des enfans âgés de douze mois. Notre voyageur devient sérieux pendant qu'on lui fait parcourir la moitié de la nef, et ce n'est que lorsqu'il est placé entre les grandes chapelles latérales, devant le baldaquin (1), et presque sous la coupole, que le sentiment du beau et du grand lui dilate les poumons et le remet à son aise. Il sourit, il hasarde quelques mots; mais bientôt le vide que circonscrit cette immense coupole, l'éclat des marbres, des mosaïques et des voûtes toutes resplendissantes d'or, le silence et une certaine couleur que l'air prend des reflets pourprés que les marbres lancent de tous côtés, donnent à ses sens et à son esprit une agitation tout intérieure qui le fait retomber dans l'immobilité et le silence. Alors il veut sortir. Avant d'atteindre la porte son attention est encore réveillée par les gros enfans portant le bénitier, et ce n'est pas sans une secrète joie qu'il cesse de voir cet objet pour retrouver l'azur du ciel et parcourir encore ce portique circulaire dont la vue lui rend tout son bien-être et toute sa gaieté».

Voilà le récit exact des sensations qu'éprouvent ceux qui visitent pour la première fois Saint-Pierre de Rome.

Mais avant de quitter la place de Saint-Pierre, arrêtons-nous un moment sur les scènes des *fonzioni* ou cérémonies religieuses les plus fastueuses du culte catholique, et nous nous rendrons ensuite au Vatican.

Si Rome est la plus riche de toutes les villes en antiquités profanes, elle peut se vanter aussi de réunir plus que toute autre dans son culte l'éclat et la pompe les plus imposans. On ne peut rien imaginer de plus solennel que les grandes fêtes dans la ville éternelle. « Voyez, dit un voyageur moderne, cette double ligne de lévites qui brillent sous des ornemens resplendissans d'or; des forêts de cierges autour d'autels superbement parés, et les plus riches tapis déployés devant ces autels. Quelle mélodie dans les chants qui vont frapper ces voûtes belles de stuc et de peintures, soutenues par des arcs majestueux ou des colonnes élégantes, ornées de tentures de prix! Et ce spectacle, déja ravissant, devient tout religieux, lorsqu'une légère vapeur d'encens, remplissant le temple d'une odeur sainte, semble envelopper cet appareil de fête comme pour servir de voile aux mystères sacrés. Mais qu'en un jour solennel la religion appelle un moment cette pompe au dehors; qu'elle se répande en processions nombreuses; le cortége

(1) Le lecteur peut se faire une idée de la grandeur de Saint-Pierre, autant qu'il est possible de la lui donner, dans une gravure de petite dimention, en regardant, au fond de l'Église, (Pl. 186 et 187) le célèbre baldaquin, placé sous le dôme. Dans la gravure, il paraît à peine s'élever au-dessus du sol, et cependant il a quatre-vingt-six pieds d'élévation, qui répond à la hauteur du fronton de la colonnade du Louvre à Paris.

Les réparations intérieures de l'église se font au moyen d'échafauds volans; quand ils sont adaptés à la corniche, et qu'on les regarde d'en bas, ils paraissent des toiles d'araignées.

(*Note de l'Éditeur.*)

H Vernet del. Audot edit. Mlle Sophie Rouargue sc.

Il Papa in sedia gestatoria. Roma. Le Pape porté sur son fauteuil de cérémonie.

se grossit de corps auxiliaires de laïques, qui par zèle endossent l'habit des lévites; deux files d'encensoirs, entremêlées d'enfans, sèment des fleurs; des légions de confrères sous le sac de la pénitence, et la torche à la main, marchent sous vingt bannières différentes; les rues sont tapissées de tout ce que le luxe des riches et la vanité des pauvres peuvent réunir de draperies éclatantes, et cette marche imposante est accompagnée d'un concert des plus belles voix et des meilleurs instrumens de Rome..... Faites-vous, si vous le pouvez, l'idée de ce spectacle religieux ! »

C'est seulement au milieu de ces fêtes qu'on peut sentir tout le pouvoir de la musique. L'âme, malgré soi fixée, attentive, se trouve insensiblement pénétrée, exaltée, transportée. Ces chœurs qui se répondent, cette magie d'accords parfaits, combien un maître habile y sait rendre plus tendres ou plus fiers les accens d'un poëte inspiré! Combien aussi la majesté du lieu n'ajoute-t-elle pas au merveilleux effet de ces chants sublimes ! Lorsque ces sons divins ont enchanté trois mille amateurs dans une chapelle sonore, ils s'échappent sous des voûtes élevées, où, sans se confondre, ils vont se perdre au loin, en échos qui charment encore la foule. Ces concerts durent près de quatre heures, dans la semaine sainte, à Saint-Pierre. Ils ne sont interrompus que par les chants plaintifs du prophète qui ne touchent personne. C'est le moment où des flots de peuple, auxquels se mêle tout ce que la ville a d'amateurs et d'élégans, se répandent dans la basilique, convertie un moment en foyer d'opéra. Jérémie a-t-il pleuré? Pergolèse ou Giomelli rappellent une autre fois à leurs éloquens ou tendres accords la foule avide qui revient et se fixe pour les entendre encore.

R.

Le jour de la Fête-Dieu est, sans contredit, le plus magnifique de tous ceux que célèbre la liturgie romaine. L'armée entière du pape marche en grande tenue au bruit du canon et de quatre cents cloches; les trente chapitres de Rome sont réunis : un nombre infini de moines sous une multitude de costumes divers, une légion d'employés du gouvernement, en manteau court et la torche à la main, des frères pénitens dans des sacs de toutes couleurs, les quatre cents musiciens des principales églises, et enfin le collége des cardinaux, entourés du nombreux corps des prélats qui suivent les princes et les grands de Rome; toute cette multitude forme la procession la plus majestueuse qu'on puisse imaginer.

Laoureins porte à quatorze mille cinq cents personnes les membres qui la composent.

Au milieu de cette majesté, qu'on se représente le saint-père sous un vaste dais de soie et d'or, et revêtu de la pourpre impériale. Du haut de cette litière somptueuse, superbe souvenir de celle des Césars, le pape s'avance lentement, porté sur les épaules de quatorze vigoureux valets. On compare souvent cette marche sacrée aux triomphes des anciens, à ces fêtes où la maîtresse des nations célébrait ses dieux, ses héros, les grandes époques de son histoire, et dans lesquelles aussi le peuple-roi promenait avec orgueil les dépouilles des peuples vaincus (1).

(1) M. Horace Vernet a représenté, dans un tableau digne de sa haute réputation, le pape porté dans son fauteuil de cérémonie. Ce sujet, que nous avons fait graver, Pl. 189, ne doit pas être confondu avec le portement du saint père, lors de la procession du *Corpus Domini* à la Fête-Dieu. Dans cette dernière cérémonie, le pape, porté pareillement, est bien effectivement assis, mais au moyen des dra-

Pendant ces processions, les jolies femmes garnissent les balcons et les estrades; elles s'y montrent dans toutes les recherches de la parure. « Que le ciel leur pardonne, s'écrie avec un emportement comique l'auteur que nous avons déjà cité, car elles sont à cette cérémonie pour damner beaucoup plus de gens que n'en sauvera jamais la présence de sa sainteté ». Un peuple de curieux remplit aussi les rues et les temples. L'armée des mendians occupe les parvis et assiége de tous côtés les nombreux assistans. C'est là qu'il faut venir voir ces bandes déguenillées, secouant ce que la misère a de plus triste en haillons. Les estropiés, pour produire plus d'effet, ont, dès la veille, envenimé leurs plaies. On ne sait d'où peut sortir cette nuée de femmes demi-nues, au cou desquelles se groupent des centaines d'enfans couverts de teigne et de lèpre. On dirait que dix hôpitaux d'incurables se sont vidés dans les avenues pour venir affliger les regards de l'homme sensible.

Assurément, tout cela (à part les mendians) est magnifique, et Rome seule peut offrir de semblables spectacles. La musique est ravissante : les réunions sont imposantes par la présence de tout ce que la ville a de plus distingué, sans compter des princes, des ambassadeurs et des dignitaires de chaque cour étrangère. Néanmoins il manque à ces solennités précisément ce qu'on aime à y rencontrer, c'est-à-dire silence, recueillement et dévotion; et, comme nous l'avons dit, ce sont plutôt des fêtes que des cérémonies. Ici l'on voit une réunion de curieux qui rient et causent : on se promène, on se salue. Il n'y a peut-être pas vingt bonnes âmes que la pensée du ciel occupe sérieusement. Les Anglais surtout ne vont à ces fêtes que pour critiquer. Or, comme la foule est considérable, que l'ordre s'observe mal, on se presse, on pousse les gardes qui s'irritent, et repoussent à leur tour avec rudesse.

Quoi qu'il en soit, les *fonzioni* sont si belles à Rome, que les protestans en sont frappés. Lady Morgan convient elle-même que ce n'est pas sans regret que l'église d'Angleterre a quitté les cérémonies de l'église romaine.

Noël est une des fêtes les plus imposantes, et c'est dans l'église de *l'Ara-Cœli* qu'on la célèbre avec le plus d'éclat. A l'époque de cette solennité, les joueurs de cornemuses « les *piferari* » arrivent en foule du royaume de Naples, et interrompent à Rome, comme à Naples, le sommeil des étrangers. La veille de ce grand jour les rues offrent un coup d'œil riant et agréable. Comme il est d'usage que l'Italien le plus pauvre mange un coq-d'inde pendant ces fêtes solennelles, on en voit des milliers tout plumés, exposés dans les rues, et qui tiennent presque tous un citron dans le bec. La viande de bœuf ou de veau est couverte de feuilles d'or et d'argent, et ornée de rubans. Des saucisses par centaines sont suspendues les unes près des autres, en forme de guirlandes, entre lesquelles la ricotta, placée dans des cornets de papier blanc, produit un contraste bizarre. Des citrons piqués sur la pointe d'une pomme de pin sont dressés en pyramides. A la place des pins qui décorent les marchés dans le Nord, on voit à Rome des lauriers, aux branches desquels on attache des citrons et des oranges.

Pendant la nuit de Noël on entend dans les rues un bruit étourdissant.

peries qui l'entourent il paraît à genoux, pose dont il ne pourrait supporter la fatigue aussi longtemps. (*Note de l'Éditeur.*)

Les paysans des environs se rassemblent dès le soir dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, dont les belles colonnes blanches sont recouvertes par des tapisseries en damas rouge. Des milliers de cierges éclairent ce magnifique édifice ; mais comme ces paysans viennent quelquefois de très-loin, et que la grand'messe ne commence qu'à minuit, l'ennui gagne ces pauvres diables, ils tombent de fatigue et de sommeil, se renversent les uns les autres, se couchent sur les tombeaux et entre les colonnes ; ce qui, au milieu d'une illumination brillante, produit des groupes et des tableaux extrêmement pittoresques : aussi voit-on plusieurs artistes qui ne manquent jamais de passer dans l'intérieur de Sainte-Marie-Majeure cette nuit consacrée par eux à une observation d'un genre tout-à-fait nouveau.

Dès que la cloche se fait entendre, les paysans se réveillent en sursaut pour adorer le Dieu qui vient de naître. — Figurez-vous un joli théâtre de petit opéra, que le zèle et le goût ont également pris soin d'arranger pour une fête champêtre, et vous aurez une idée du *presepio di natale* « étable de Noël ». On voit en perspective des vallons, des bois, des prés, des troupeaux et des bergers qui font de doux concerts sur leurs musettes : vous les entendez. Dans le lointain sont des rochers, des ruines, un hameau près d'une de ces tours orgueilleuses qui semblent ne s'élever si haut que pour insulter aux chaumières. Il y a dans ces ruines, dans la teinte sombre des forêts, dans cette verdure fraîche, un contraste de couleur de l'effet le plus gracieux. Ces collines et leurs habitations sont tout bonnement de carton. Mais, du moins, les arbres sont réels : c'est bien de la mousse qui couvre les rochers : les prairies aussi sont de vrais gazons. Les distances existent. Le paysage a plusieurs toises de surface que l'art sait agrandir encore par la ressource d'échappées de vue bien ménagées. Les nuages sont d'une transparence et d'une variété de formes qui fait illusion.

A l'entrée de ces vallons postiches se passe le mystère de la Nativité. Vous voyez la crèche, l'enfant Jésus, la Vierge, saint Joseph, l'âne et le bœuf. Le nouveau-né est emmaillotté dans un drap d'or ; sa mère est debout, superbement vêtue. Un ange conduit les trois rois qui font leur offrande. Le père éternel assiste aussi à ce spectacle, dans tout l'éclat de sa gloire. Des prêtres placés à la balustrade reçoivent les aumônes que presque tous les fidèles s'empressent de leur remettre. Je ne puis m'empêcher de rapporter ici une anecdote assez piquante, relative à Laoureins. « Je voyais, dit-il en décrivant les fêtes de Noël, je voyais une vieille femme, sous la livrée de l'indigence, déposer aussi son offrande. C'était sans doute un sacrifice qu'elle faisait à la coutume aussi bien qu'à la piété. Je fus tenté de la retenir et de l'empêcher de déposer une contribution dont elle paraissait avoir besoin plus que personne ; mais j'aurais mal fait : il est si doux de donner ! Je fus attendre cette vieille femme à la porte du temple : il me semblait qu'elle devait demander l'aumône : je ne me trompai point : je lui laissai une pièce d'argent d'une valeur bien supérieure à celle de son offrande... » Ce trait est joli ; mais, en conscience, l'action de Laoureins, toute philosophique, toute chrétienne qu'elle soit, ne vaut pas celle de la vieille femme.

Nous venons d'assister à la naissance du Christ. Venez au Capitole, nous

allons le retrouver encore enfant, il est vrai, mais faisant des miracles à la place qu'occupait Jupiter Capitolin. — Quelle magie le temps sait attacher aux objets les plus simples! Avec quel charme l'imagination se perd dans ces brillans souvenirs de grandeur et de gloire! Ce champ du Vatican d'où partaient les triomphateurs; ce char superbe que précédaient de riches dépouilles; ces fleurs semées sur les pas des vainqueurs; ce peuple innombrable, ivre d'une joie barbare, et ne cessant d'insulter aux captifs; ce temple de Jupiter, où les triomphateurs ne montaient qu'à genoux; cette couronne d'or qu'ils offraient aux dieux; ces vingt mille tables où s'asseyaient pour faire un repas de fête ce peuple et ces soldats : oui, je vois tout cela; je sens aussi qu'avec ces illustres oppresseurs j'aurais été Romain à leur manière.—A la place de ces divinités qui commandaient le meurtre et la vengeance pour favoriser les projets de princes ambitieux, est venu se poser un enfant « *il bambino* » le fils d'une humble femme, et d'un charpentier laborieusement occupé à faire vivre sa pauvre famille!

Il bambino est une poupée au maillot, dont la réputation de vertu médicale est si grande, que chaque malade, d'un certain rang, veut invoquer l'enfant divin. Aussitôt que le prieur de l'Ara-Cœli a donné la permission de le voir, on dresse un autel devant le lit des souffrans, et c'est là qu'on place le dieu enfant. Quelquefois même le malade obtient, par faveur spéciale, la permission de le tenir toute la nuit dans ses bras. Après cela, on meurt ou l'on guérit en trois jours. Si le bambino vient à changer de couleur, c'est un signe infaillible de guérison. Telle est la pieuse erreur que l'habileté des assistans fait toujours contribuer au rétablissement du malade. On sait en effet combien est puissante la réaction du moral sur le physique. Que ne peut-on opérer en agissant fortement sur l'imagination!

Si nous demandions maintenant à l'un de nos lecteurs quelle idée il se fait, d'après mon récit, des églises de Rome, nous croyons que sa réponse serait une reproduction très-fidèle de la vérité. Certes nous avons dû insister sur ce point important. L'église, c'est Rome, c'est en quelque sorte l'Italie tout entière. Les confréries religieuses absorbent toute la population. Rome seule compte plus de soixante de ces sociétés. Les plus fameuses sont celles du Panthéon, toutes composées d'artistes. Les Sacconi viennent après. On leur donne ce nom à cause d'un sac de grosse toile écrue dont ils sont affublés: ils vont nu-pieds. Les Antoniens ont eu jusqu'à dix mille confrères vivans, des princes pour prieurs ou chefs, et de nombreuses filiations en Europe.

On pense bien que toutes ces associations, qui relèvent directement de l'église, sont jalouses de remplir les devoirs qu'elle impose à ses disciples. Les frères sont en effet partie intégrante de toutes les cérémonies religieuses. Partout on les voit dans les temples, agenouillés devant les autels ou dans les confessionnaux. C'est à ces derniers surtout qu'ils ont recours le plus fréquemment. Là, ils viennent presque tous les jours réclamer l'absolution de leurs fautes. Sont-ils pardonnés, ils se retirent satisfaits et tout prêts à en commettre de nouvelles. Telle est la foi qu'ils ont en ce sacrement qu'il fait taire jusqu'au remords dans l'âme de ceux qui ont commis des crimes. Après s'en être confessés, ils se croient innocens ou à peu près, et c'est ce qui explique l'air de triomphe

que beaucoup de coupables condamnés au supplice conservent jusqu'au dernier instant. Ils se croient purifiés de toutes souillures parce qu'ils se sont confessés, et ils entrevoient les portes du paradis ouvertes pour les recevoir, sans songer que le repentir est la première condition nécessaire pour donner à la confession toute son efficacité.

Dans l'intérieur des églises on lit les inscriptions suivantes, placées sur les confessionnaux : Pro gallicâ linguâ : — Pro hispanâ — : Pro anglicâ — : Pro italicâ —. Ces inscriptions servent de guide aux fidèles étrangers. Il est d'usage, en entrant dans ces cellules, d'y demeurer même après que la confession est finie, jusqu'à ce qu'on soit averti par un léger coup de baguette de se retirer. Voici comment Simond, témoin oculaire, rapporte ce fait : « Nous avions remarqué, en entrant, une femme à genoux devant un de ces confessionnaux, et une heure après elle y était encore, lorsqu'une baguette blanche, sortant du sombre guichet, toucha la pécheresse, qui, se levant aussitôt, ajusta son grand voile et disparut, soulagée d'un pesant fardeau, et à même de recommencer. »

On le sait, rien n'est plus vanté que les cérémonies de la semaine sainte à Rome. Nous croirions frustrer le lecteur d'un plaisir qui lui est dû, si nous omettions de lui décrire des fêtes qui ont toujours attiré beaucoup de curieux à Rome, et prodigieusement augmenté la puissance et les richesses de l'église, par les pèlerins de tous rangs qu'elles amenaient dans la ville éternelle.

Rome, pendant le carême, est littéralement une ville morte, et il est impossible de voir un contraste plus frappant que Rome le vendredi, et Rome le samedi qui précèdent le dimanche des Rameaux. Naples et Florence cèdent leurs résidences d'hiver pour ces réjouissances sacrées. Ceux qui ont émigré les derniers jours du carnaval reviennent avec les premiers jours de la semaine sainte. Le roulement des chaises de poste, le claquement des fouets des courriers, la lecture des passeports, les hôtels comblés d'étrangers, donnent un nouvel aspect à des rues, peu d'instans avant solitaires et silencieuses.

C'est qu'aussi le moment important arrive. Les dames prennent le solennel vêtement noir; mais elles négligent trop souvent le voile d'ordonnance. On sait qu'une ordonnance défend à toute femme de paraître sans voile devant le pape. Les dames anglaises oublient toujours ce devoir, et les *Clerici* sont très-affairés à leur attacher avec des épingles des mouchoirs de poche qui cachent leurs visages, et à les conduire ainsi à leurs places dans la chapelle du Quirinal, comme si elles allaient jouer à colin-maillard.

Il serait trop long de décrire jour par jour les cérémonies qui remplissent la semaine sainte à Rome. Que les lecteurs curieux de ces détails aient recours à l'excellent ouvrage de l'abbé Cancellieri, auteur d'une petite brochure sur les cérémonies de la semaine sainte dans la chapelle pontificale. Ils verront comment les cardinaux prêtent obéissance au pape le dimanche des Rameaux, avec quelle pompe les rameaux sont bénis par le pape et par le clergé dans toute sa magnificence. Le mardi saint n'offre rien de bien remarquable, mais à partir du mercredi il est certaines cérémonies, trop connues et trop dignes de l'être, pour que nous les passions sous silence.

Malgré les sommes immenses que Saint-Pierre a coûté, peu de cérémo-

nies de l'église ont lieu dans sa vaste enceinte, les plus imposantes sont accomplies dans les chapelles Sixtine et Pauline. Le premier de ces deux édifices, quoique d'une belle et spacieuse architecture, est toujours trop petit pour le nombre des spectateurs qui s'y rendent en foule le mercredi afin d'entendre chanter le *Miserere*. C'est à l'office appelé Ténèbres qu'on entonne cette admirable composition d'Alegri, à deux chœurs et à quatre voix. Lorsqu'on entend cette délicieuse musique, on ne se croit plus sur la terre, mais transporté dans la région des anges, et entendre une musique céleste. Quelle mélodie ! quelle harmonie parfaite ! Qu'elle est vraiment sacrée cette musique émouvante, à laquelle on ne peut refuser des larmes ! Dans certaines parties, les sons adoucis et couverts comme ceux de la sourdine de l'orgue arrivent à l'oreille et s'évanouissent comme les soupirs des vents sur la harpe éolienne. A mesure que la musique devient plus triste et plus solennelle, les lumières disparaissent l'une après l'autre, et au moment où les derniers sons du *Miserere* expirent dans la chapelle, la lueur du dernier cierge vacille et s'éteint. Qu'on juge de l'effet que peut produire sur des imaginations vives et poétiques la combinaison de toutes ces circonstances avec le mystère redoutable qu'elles rappellent !

Le jeudi saint, toute la population de Rome se porte en processions infinies du côté du Vatican. On se presse vers le portail de la chapelle Sixtine, qui ressemble, avec sa double garde, à une entrée d'un passage militaire, aussi difficile à défendre qu'à attaquer. Une scène de confusion impossible à décrire accompagne cet empressement général. Les suisses de sa sainteté balaient tout devant eux pour faire place à la cérémonie. Chacun veut voir le pape laver les pieds aux treize pèlerins dans la salle Clémentine. Que ne donnerait-on pas pour être témoin de cette cérémonie, dans laquelle le chef de la chrétienté donne la marque la plus touchante de la charité et de l'humanité chrétienne. Sa sainteté est escortée de deux prélats munis chacun d'un bassin. Dans l'un, il y a treize essuie-mains. Dans l'autre, treize bouquets de fleurs qu'on distribue aux treize apôtres après la cérémonie. En même temps le trésorier leur fait présent d'une médaille en or et d'une en argent.

Le vendredi saint, le tumulte est moins grand. Au Vatican, un dîner somptueux est donné au conclave et au corps diplomatiqne. Puis le sublime *Miserere* vient rappeler les prélats au souvenir du néant. Quand les derniers versets se perdent dans les airs, chacun se dirige vers Saint-Pierre. La brillante illumination des colonnades, des portiques, des escaliers, les gardes, la foule de jolies femmes et d'hommes élégans, donnent à ces avenues un air tout-à-fait splendide.

La croix illuminée et l'adoration du pape et des cardinaux sont les motifs d'attraction de cette soirée. Les cent lampes d'un airain éclatant qui brûlent jour et nuit autour du tombeau de Saint-Pierre sont éteintes ce jour-là. Une croix de flamme, dite *croix lumineuse*, suspendue de la coupole devant le baldaquin du grand autel, n'éclairant que l'espace au-dessus duquel elle est placée, et laisse tout le reste dans la majesté des ténèbres, interrompues en quelques endroits par une lampe étincelante. Tel est l'effet des clairs obscurs, et le contraste magique des lumières et des ombres, que les jeunes peintres ne sont pas les derniers à visiter la croix de Saint-Pierre.

Le samedi qui n'offre aucune cérémonie imposante se passe dans le silence et dans la tristesse. C'est une image de la descente de Jésus aux enfers. Mais le soir qui précède Pâques annonce, par diverses marques de joie, le jour de triomphe qui doit le suivre, et la fin de la longue pénitence qu'il termine. Les boutiques de Rome sont éclairées avec profusion, et présentent, employés à des symboles de piété, tous les comestibles de consistance plastique ou de forme malléable. Ainsi j'ai vu des madones curieusement moulées en beurre, des enfans Jésus en lard, et un saint Paul entouré d'une gloire de saucisses.

Le jour de Pâques l'office est célébré dans Saint-Pierre, et c'est alors que l'église montre toute sa splendeur, et déploie sa magnificence dans un site digne d'elle. Des tentes et des draperies fantastiques s'élèvent au-dessus des murs de marbre : la facade de l'église est envahie par les cardinaux, du milieu desquels, comme une déité à peine visible, réduite à un point, par l'extrême élévation, apparaît le pontife. Il bénit Rome et l'univers, tandis que les fidèles se prosternent contre la terre, les cardinaux lancent des indulgences, les tambours battent, le canon gronde avec majesté, et la cérémonie finit avec le jour par le feu d'artifice de Saint-Pierre et l'illumination du Vatican.

En parcourant les rues de la ville, on trouve à chaque coin des images de la Vierge. Les plus belles églises sont sous l'invocation de cette reine du ciel, et comme, dans Rome, le culte de la Vierge va jusqu'à l'idolâtrie, son image est dans les appartemens du prince comme dans l'humble demeure de l'artisan. Des milliers de lampes brûlent nuit et jour en son honneur. Les enfans la révèrent dès le berceau ; la vieille lui offre sa chandelle pour gagner à la loterie : les jeunes filles, pressées de se marier, l'intéressent à leur passion : l'ivrogne même ne jure que par la madonna. Tous les vœux, tous les hommages sont pour elle.

Toujours nous avons trouvé un grand charme dans le culte de la Vierge. La madonna ne représente-t-elle pas la perfection de la femme ? Elle est toute bonté, toute beauté, toute vertu. Quoi de plus doux que d'adresser sa prière à celle qui est si modeste et si indulgente, et qui, bien plus, est revêtue du caractère touchant et sacré de mère ! Que les poëtes et les orateurs s'attachent dans leurs éloquentes images à peindre la Vierge invoquée par de puissans guerriers : qu'ils opposent la férocité des adorateurs à la douceur angélique de la Vierge adorée : que dans leurs tableaux vigoureusement colorés ils représentent une mer orageuse, des bâtimens battus par les flots entr'ouverts pour les engloutir, en un mot, toutes les horreurs d'une mort imminente : puis des marins couverts d'écume, abattus par la fatigue, mutilés par les eaux, et s'agenouillant pour invoquer la Vierge,... la Vierge, c'est-à-dire une faible femme, dont la faiblesse matérielle contraste si puissamment avec la rage des élémens déchaînés, et dont la force est pourtant si grande, lorsqu'assise sur des nuées d'or, entourée de chérubins aux ailes diaprées d'azur, sa prière monte comme un doux parfum vers le Tout-Puissant... Pour nous, historiens sévères, auxquels ces poétiques images sont interdites, contentons-nous d'avouer hautement combien le pieux

symbole de la madonna est digne de vénération et d'amour.

Un spectacle, que l'étranger le plus froid et le plus insensible n'a pu voir sans émotion, est certainement celui des funérailles. C'est l'usage, à Rome, de porter les morts à leur dernière demeure sur une litière, et le visage découvert : la cérémonie a lieu le soir, aux flambeaux, et des pénitens, affublés d'un sac percé de trous pour les yeux, le corps ceint d'un cordon, un livre et un cierge à la main, suivent le convoi en chantant (Pl. 191). La vue de ces fantômes est imposante, et l'on ne saurait se défendre d'une profonde émotion lorsque, rangés autour du mort qui repose à leurs pieds sur le pavé de l'église, leurs chants invoquent encore pour lui la miséricorde divine, lorsque, pour la dernière fois, ils éclairent son visage, lorsqu'après s'être agenouillés autour de lui, en prières, ils éteignent leurs flambeaux, et le livrent à la nuit, à la solitude, au silence, au temps qui n'aura plus de fin. Le drame est, en vérité, très-fort de situation, et il ne saurait être mal joué par l'acteur principal. Quant aux autres, ils n'ont besoin que de leur sac, de leur livre, de leur flambeau, qui brille un moment et s'éteint bientôt. L'imagination du spectateur fait le reste.

Mais revenons à Saint-Pierre d'où ces digressions nous ont éloignés. L'intérieur est plutôt riche, orné, magnifique, que d'un goût pur : le mauvais, l'exagéré qui y abondent ne laissent pas dans son ensemble de contribuer à l'effet et d'avoir une sorte de grandiose. On doit surtout éternellement regretter, pour l'élégance et la majesté de l'édifice, que la croix grecque de Michel-Ange n'ait point été préférée à l'allongement de la croix latine adoptée par Charles Maderne.

Saint-Pierre offre d'ailleurs mille contrastes piquans : de pauvres paysans, chargés de leur bagage, se prosternent sur ce pavé de marbre, et devant ces autels brillant d'or et de pierreries ; ils ont, en entrant, baisé la porte sainte que des Anglais et d'autres voyageurs profanes et peu discrets couvrent de leurs noms : des gens du peuple causent de leurs affaires devant un confessional avec leur confesseur, et cette conférence préliminaire est suivie du sacrement qui amène les fidèles. Un pénitencier, armé d'une longue baguette, frappe légèrement sur la tête des fidèles qui s'agenouillent devant lui. Cette espèce de pénitence publique relève des péchés véniels. Les pénitenciers des diverses langues viennent recevoir à leur tribunal les aveux différens, mais, au fond, toujours les mêmes, de notre fragilité et de notre misère : des confréries rangées avec ordre, ou des religieux font leurs stations aux divers autels, tandis qu'au loin retentissent les chants graves des prêtres célébrant l'office dans la chapelle du chœur, le bruit de l'orgue et la lente harmonie des cloches de Saint-Pierre. Quelquefois la basilique est un vaste et silencieux désert : les purs rayons du soleil couchant éclairent et pénètrent de leurs feux dorés le fond diaphane du temple, et viennent frapper quelque brillante mosaïque, copie impérissable d'un chef-d'œuvre de la peinture ; tandis que quelque artiste, ou quelque sage détrompé des choses de la vie, se livre dans un coin écarté à de profondes rêveries, ou qu'un pauvre homme dort plus profondément encore, étendu sur un banc.

Nous aurions fort à faire si nous voulions citer au lecteur toutes les merveilles de sculpture et de peinture que Saint-Pierre contient. D'ailleurs,

Audot edit. Mlle Sophie Rouargue del. & sc.

Mortorio con confraternita *Roma.* *Enterrement accompagné d'une confrérie.*

cette nomenclature serait fastidieuse au lecteur. Bornons-nous à nommer l'immortelle coupole de Michel-Ange, le mausolée de Paul III, la chaire de Saint-Pierre, le tombeau d'Urbain VIII, ceux de Jacques II, roi d'Angleterre, et de Catherine de Suède, le célèbre bas-relief d'Attila, la chapelle Clémentine, et enfin le monument Rezzonico, qui mit le comble à la réputation de Canova.

D'après les registres de la chancellerie relevés par Fontana, les dépenses de la basilique de Saint-Pierre s'élevaient, au commencement du dernier siècle, à 46,800,498 écus d'argent, (environ deux cent vingt millions de la monnaie actuelle), dont un dixième au moins avait été employé sous la direction du Bernin : la chaire seule avait coûté plus de 107,000 écus. Mais c'est à tort qu'on est convenu de regarder la vente des indulgences, entraînée par ces dépenses, comme la cause de la réforme. Luther aurait bien su trouver un autre prétexte sans celui-là : c'est ainsi que la contribution levée pour la guerre contre les Turcs excita peu après les mêmes résistances.

Il faut monter à la coupole pour juger véritablement de l'étendue de Saint-Pierre, et admirer complétement Michel-Ange. Il avait cinquante-sept ans lorsqu'il posa la calotte de cette coupole. Pour y parvenir, il faut entreprendre une sorte de voyage. Une population d'ouvriers toujours occupés des réparations, habite le sommet du temple, qui semble une place publique en l'air. Un escalier conduit sur l'entablement intérieur, près de la magnifique promesse faite au premier apôtre, et inscrite en caractères de six pieds : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam.* De la fameuse boule de bronze, placée au sommet du temple, et qui peut contenir jusqu'à seize personnes assises, on jouit du plus magnifique aspect de la ville et de la campagne de Rome.

Le Vatican représente la nouvelle et religieuse grandeur de Rome actuelle, comme le Capitole représentait la grandeur belliqueuse et triomphante de l'ancienne Rome. Mais ce palais, jadis fameux par ses onze mille salles ; cette cour pontificale, long-temps si fastueuse, respirent maintenant la simplicité et la modestie, et la dépense actuelle du pape, dit M. Valery, ne dépasse guère le traitement du président de notre chambre des députés. Le Vatican ne tonne plus : il n'est de nos jours que le plus vaste des musées, et un monument curieux des talens de Bramante, de Raphaël, de San-Gallo, de Pirro Ligorio, de Fontana, de Charles Maderne et du Bernin.

C'est avec plaisir qu'en présence d'un sujet aussi beau et aussi vaste que le Vatican, nous recueillerions tous nos souvenirs pour tracer au lecteur, dans un cadre resserré, mais énergique, l'histoire politique et religieuse des souverains qui habitèrent ces lieux ; leur influence sur leur siècle et sur la civilisation ; histoire curieuse, s'il en fut jamais, et qui offre de riches moissons au philosophe et au romancier, ou bien, dans un essor moins ambitieux, nous aimerions encore à décrire cette admirable chapelle Sixtine, où Michel-Ange s'est immortalisé par son Jugement dernier. Mais si nous ne pouvons traiter un si beau sujet avec tous les développemens qu'il réclamerait, au moins tâcherons-nous de donner au lecteur des aperçus principaux qui pourront lui tenir lieu de plus amples détails.

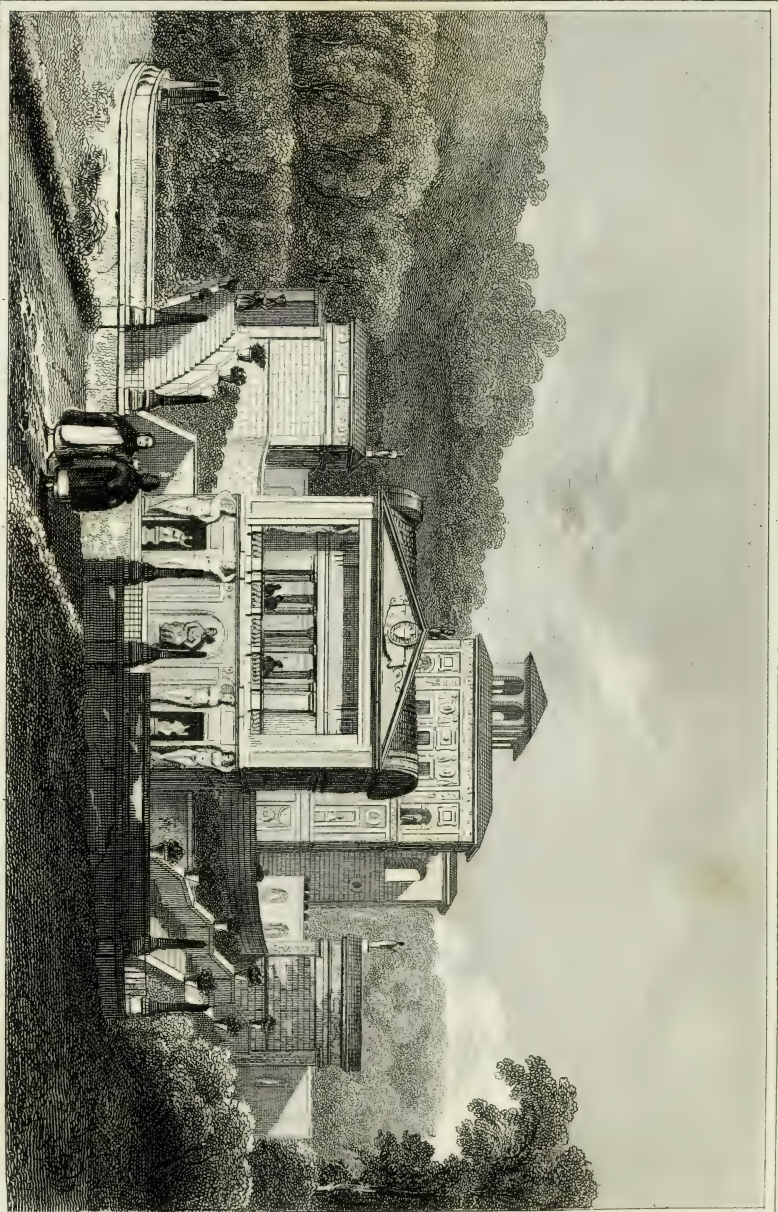
Le Vatican est le palais des papes C'est là que se trouve le siége de cette puissance qui a fait trembler sur leurs

trônes tous les souverains de l'Europe. L'étendue de ce palais est immense. Cependant nous ne prendrons pas la peine de compter les treize mille chambres qu'il renferme, suivant le calcul de quelques voyageurs doués d'une patience que nous admirons sans l'imiter. Nous ne chercherons pas non plus si le chiffre des vingt-deux mille fenêtres du Vatican est exact. Nous commencerons immédiatement notre visite par la bibliothéque, qui possède, dit-on, cent cinquante mille volumes, et qui a été successivement enrichie par tous les représentans de saint Pierre, depuis le pape saint Hilaire. Au reste, tel est le mystère de ses armoires, qu'on ne se douterait guère des richesses littéraires qu'elle contient, et que le voyageur qui l'a traversée n'est véritablement frappé que des peintures, des vases étrusques et de Sèvres, de la belle colonne d'albâtre oriental, des statues du sophiste Aristide et de l'évêque Hippolyte, dont le siége offre, sculpté, le célèbre calendrier pascal. Sur une table de marbre, dans la salle des lecteurs, presque toujours déserte, est le décret de Sixte-Quint, qui excommunie tout homme, même le bibliothécaire ou les employés, qui ferait sortir un seul volume de la bibliothéque sans la permission autographe du pape.

Parmi les manuscrits ou les copies dignes d'intérêt, je citerai le Térence, du huitième siècle, les Rime de Pétrarque, la Divina Commedia du Dante, la magnifique Bible latine des ducs d'Urbin, le rouleau mutilé, de trente-deux pieds de haut, qui représente une partie de l'histoire de Josué, le bréviaire de Mathias Corvin, des lettres d'amour d'Henri VIII à Anne Boleyn, enlevées à la France où elles étaient plus naturellement placées qu'au Vatican, une ébauche des trois premiers chants manuscrits de la Jérusalem, faits par le Tasse à dix-neuf ans, enfin un grand nombre d'ouvrages grecs et latins de la plus grande valeur.

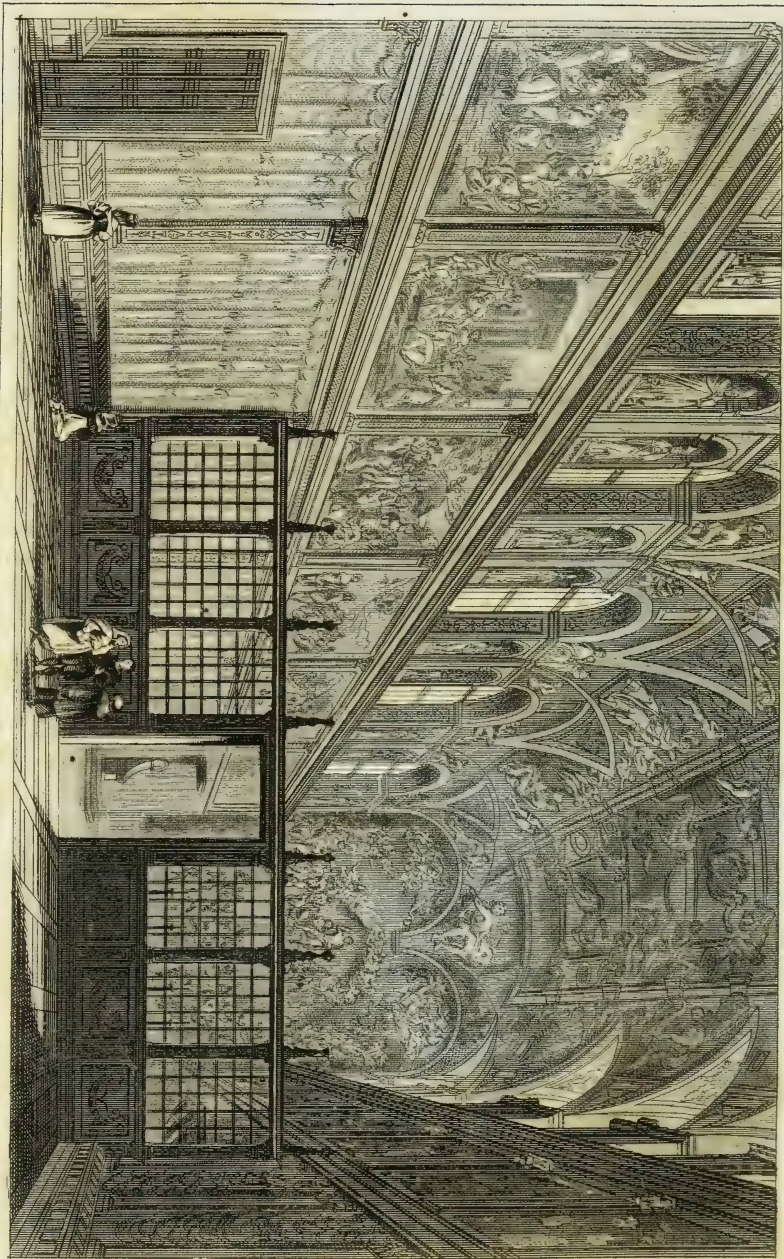
Le musée fut commencé, il y a cinquante ans, dans une cour et un jardin. Ce musée est le plus beau, le plus riche, le plus admirable des musées. On ignore ce qu'on doit le plus admirer, soit du zèle des derniers pontifes, soit de la singulière fécondité d'une terre qui, en si peu de temps, a produit tant de chefs-d'œuvre. L'abbé Barthélemy avait calculé que, malgré les ravages des siècles et les mutilations des barbares, le nombre des statues exhumées jusqu'à nos jours du sol de Rome dépassait soixante-dix mille. Quel ne devait pas être l'éclat de la ville éternelle, quand elle était peuplée par cette multitude de figures intactes, placées dans les somptueux édifices élevés de toutes parts!

Que le lecteur n'attende pas de moi la description de tous les chefs-d'œuvre du musée du Vatican. Je noterai seulement les plus saillans. Au musée Pio-Clementino, est le sublime torse d'Apollonius. Michel-Ange disait qu'il était l'élève de ce torse dont, aveugle et vieux, il palpait encore avec ardeur les contours. Je ne puis manquer de nommer le Laocoon, création magnifique des Rhodiens Agisandre, Polydore et Athénodore. On ne sait ce qu'i doit le plus exciter l'attention dans cet immortel ouvrage, ou de la force, ou de l'expression, ou de la douleur. Tous ces sentimens triomphent à la fois. Félix de Frédis, qui trouva le Laocoon dans sa vigne, sous Jules II, mérite les actions de grâces de tous les artistes.

L'Apollon fut découvert près d'Ostie, dans les bains de Néron, et M^me de Staël s'étonne ingénieusement qu'en regar-

Bouchet del. *Audot edit.* *Aubert sc.*

Roma. Villa Pia.

Panini del. Judot edit. Aubert sc.

Cappella Sistina. Roma. Chapelle Sixtine.

dant cette noble figure, il n'ait pas senti quelques mouvemens généreux.

Passons rapidement dans la salle des animaux, dans la galerie des statues, celle des bustes et celle des candelabres, pour arriver à la galerie du Vatican, qui n'a pas cinquante tableaux, et que trois ou quatre de ces peintures rendent la première galerie du monde. La *Transfiguration*, que je citerai seule entre tous, ce chef-d'œuvre de la peinture, loué, admiré, célébré depuis trois siècles, fut payé à Raphaël un peu plus de mille écus de la monnaie actuelle, il était destiné à Narbonne, petite ville de France, dont le cardinal Jules de Médicis se trouvait alors évêque.

A tant de trésors précieux que possède le Vatican, il faut ajouter l'atelier de mosaïque, auquel Saint-Pierre doit tous ses tableaux, les loges de Raphaël, exécutées sinon par lui, du moins par le cortége de peintres qui l'accompagnaient toujours au Vatican; l'appartement Borgia, qui doit son nom à l'infâme Alexandre VI, et qui possède la fameuse mosaïque, connue sous le nom de noce Aldobrandine; les chambres de Raphaël, triomphe de la peinture, où l'on voit la célèbre fresque de l'incendie du Borgo-Vecchio à Rome, et l'effet extraordinaire des trois lumières différentes du tableau de la prison de Saint-Pierre; enfin la chapelle Sixtine (Pl. 188), ornée, enrichie, immortalisée par cette fresque sublime du Jugement dernier, dont Raphaël lui-même s'étonnait.

Les jardins du Vatican, commencés par Nicolas V, furent agrandis et embellis, sous Jules II, par le Bramante. Leur principal ornement est la *villa Pia* (Pl. 192), commencée par le pape Paul IV, et terminée par son successeur Pie IV, d'après les dessins du célèbre Pirro Ligorio, architecte napolitain. L'habitation est un modèle de bon goût et d'élégance; elle a été bâtie à l'imitation des maisons antiques dont Pirro Ligorio avait fait une étude particulière. Cet habile artiste, qui joignait aux talens d'un architecte les connaissances d'un savant antiquaire, a su rassembler dans un très-petit espace tout ce qui pouvait concourir à faire un séjour délicieux. Au milieu de bosquets de verdure, et au centre d'un amphithéâtre orné de fleurs, il construisit une loge ouverte, qu'il décora de peintures et de fleurs agréables, il l'éleva sur un soubassement baigné par les eaux d'un bassin entouré de marbres, de fontaines jaillissantes, de statues et de vases. Deux escaliers, qui conduisent à des palliers abrités par de petits murs ornés de niches et de bancs en marbre, offrent un premier repos à l'ombre des arbres qui les entourent. Deux portiques donnent entrée à une cour pavée en compartimens de mosaïque, et dans laquelle on respire la fraîcheur d'une fontaine dont les eaux jaillissent de nouveau d'un vase en marbre précieux. Au fond de la cour, un vestibule ouvert est soutenu par de belles colonnes, et décoré de stucs et de bas-reliefs d'une composition admirable. Les appartemens du premier étage sont enrichis de peintures magnifiques.

Enfin, du sommet d'une petite loge qui s'élève au-dessus des bâtimens, on découvre les jardins du Vatican, les plaines que le Tibre parcourt, et les plus beaux édifices de Rome. Cette charmante habitation est entourée d'un fossé qui la garantit de l'humidité de la montagne sur laquelle elle est bâtie. Il serait trop long de faire l'énumération des artistes qui ont concouru à l'embellissement de la villa Pia. N'oublions pas cependant le nom de Marc-Antonio Amulio, Vénitien d'origine,

décoré de la pourpre romaine, en 1561, par le pape Pie IV, lorsque les travaux de la maison de plaisance de ce souverain pontife furent entièrement terminés.

Tel est le Vatican, dont le nom évoque tant de souvenirs en tous genres. Nous ne pouvons mieux finir cette description qu'en rapportant le mot de lady Morgan : « La demeure du successeur de saint Pierre couvre plus d'espace qu'il n'en aurait fallu pour bâtir une capitale. Le Vatican, y compris Saint-Pierre, occupe un espace égal à celui sur lequel Turin est bâti !... »

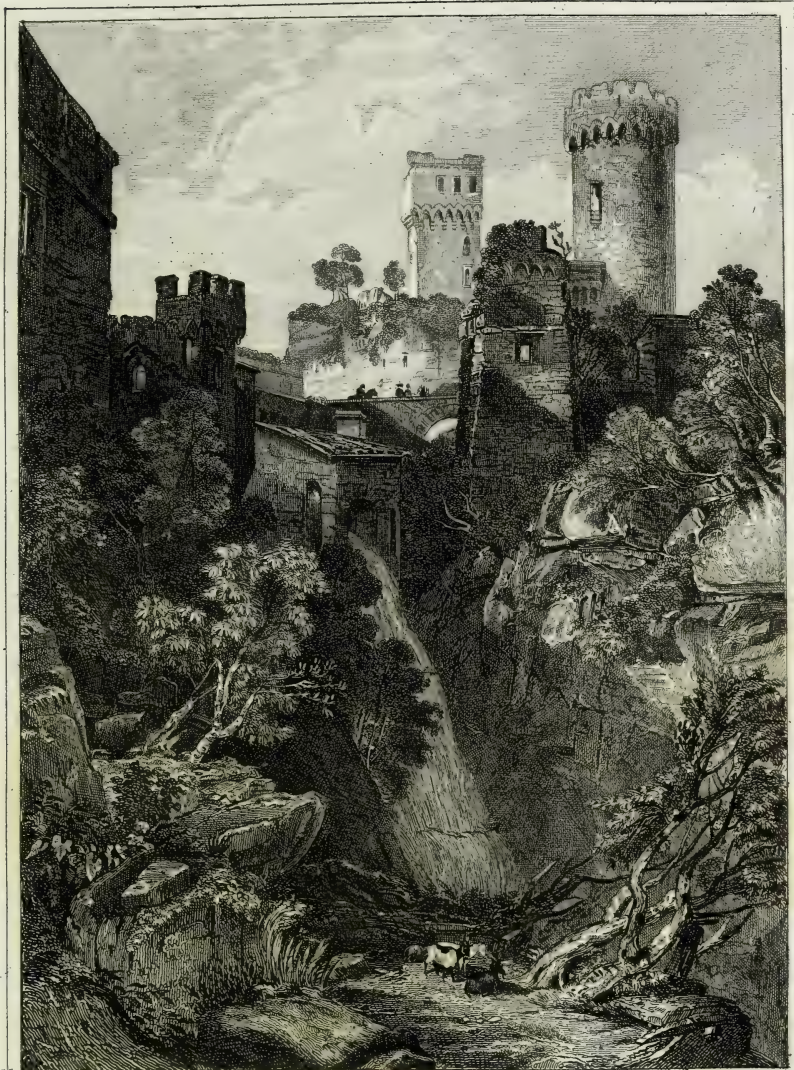
VOYAGE DE ROME A FERRARE.

Je ne dirai rien de mon départ de Rome : quelle attention pouvais-je donner aux objets qui m'environnaient, tandis que toutes mes pensées étaient encore pour la ville éternelle ! Mon âme était surchargée de sentimens ; mes yeux se trouvaient comme éblouis et fatigués de la multitude des monumens, des objets de curiosité, des chefs-d'œuvre d'arts en tous genres qui avaient été offerts à mon avide admiration.

J'ai déjà décrit la campagne romaine qui se prolonge jusqu'à Nepi. On sait, par conséquent, que ces landes immenses, dès l'extrémité de leur frontière, déploient une stérilité, une désolation complètes, qui s'étendent jusqu'à l'horizon le plus reculé. Plus on approche de Nepi, plus on voit augmenter cette horreur du désert ; les arbres et les buissons s'amaigrissent et finissent par disparaître entièrement.

Bientôt on aperçoit *Nepi*, élevée sur des hauteurs qui dominent une vaste solitude. Je m'y arrêtai un instant pour visiter le château auquel se rattachent quelques souvenirs d'antiquité (*Voy.* Pl. 194). En voyant combien la ville était misérable, je ne pus m'empêcher de penser au récit de lady Morgan qui, passant par cet endroit, et rejetant le mauvais pain qu'on lui avait apporté, reçut cette réponse : « Que voulez-vous, on ne peut offrir ici que les productions d'un désert. » Quand la saison du mauvais air arrive, tous ceux qui peuvent sortir de leurs maisons abandonnent ce triste asile aux vieillards et aux infirmes qui restent là pour mourir ou survivre encore quelque temps aux victimes que le fléau vient réclamer annuellement.

De Nepi à *Civita Castellana*, rien ne trouble le silence de la solitude. On n'aperçoit pas une cabane, pas un symptôme d'existence humaine ; car personne n'habite où personne ne peut vivre. Cependant ces campagnes, qui doivent être le tombeau de ceux qui osent y demeurer, paraissent pleines de charmes. Ce qui est fatal à l'homme donne de la vigueur à la végétation. La surface onduleuse de cette région, autrefois volcanique, était couverte de buissons, venus spontanément, de masses des plus riches arbustes qui étalaient en vain leurs trésors ; le genêt toujours fleuri, le genevrier et le prunier sauvage formaient des haies, en entrelaçant leurs branches défeuillées ; au-dessus de ce gracieux tableau on voyait se perdre dans l'horizon des bois de chênes et de liéges, plantés et cultivés par la seule main de la nature.

Nous n'aurions point fait mention

Audot del. Aubert sc.

Nepi.

Major Light del. Audot edit. Aubert

La Cascata di Terni.

de Civita Castellana, si, dans une plaine qui l'avoisine près de Borghetto, Macdonald, avec moins de huit mille Français, n'avait battu, le 4 décembre 1798, quarante mille Napolitains, qui ne purent l'empêcher de passer le Tibre, dont les flots n'avaient point vu, depuis les Romains, des guerriers aussi héroïques.

De *Narni*, forte position, pourvue d'une citadelle ancienne et fort petite, la route, jusqu'à Terni, devient de plus en plus gracieuse ; elle traverse une campagne plantée d'oliviers, et d'où l'œil peut apercevoir en même temps les vertes plaines de l'Ombrie, et les sommets boisés de l'Apennin. De blanches maisons, jetées çà et là sur ce fond coloré d'un vert foncé, ressortent avec un éclat vraiment pittoresque.

Terni, où nous parvînmes en peu de temps, est une ville charmante, qui a vainement prétendu à l'honneur d'avoir vu naître Tacite. Qu'elle se console pourtant de cette gloire contestée, car la nature lui a accordé des richesses naturelles bien faites pour la dédommager des illustrations intellectuelles qui peuvent lui manquer. Cette ville est en effet célèbre par sa cascade, une des merveilles de l'Italie, dont lord Byron n'a pas hésité à dire qu'elle valait toutes les cascades et tous les torrens de la Suisse mis ensemble. Le nom *delle Marmore*, que la cascade a reçu, provient des incrustations que les eaux laissent sur les divers objets qu'elles touchent, et qui ressemblent à du marbre. Les stalactites et les stalagnites ont encore une certaine célébrité par les formes bizarres d'arbres, de colonnes, de grappes de raisin, qu'elles représentent. Cette admirable cataracte (Pl. 195), formée par la chute du Velino dans la Néra, ne roule point, ne s'élance point avec impétuosité à travers des rocs escarpés et stériles ; elle tombe dans une riante vallée plantée d'orangers ; elle répand au loin sa rosée incessante sur des fleurs et sur le gazon, et elle est tout-à-fait en harmonie avec le ciel, le soleil et l'horizon italiens. Malgré l'usage, elle doit être observée d'en bas.

Lady Morgan, dont nous aimons à rapporter les récits, conçus dans un style et un esprit entièrement français, raconte avec un amer regret comment elle fut empêchée de visiter la sublime cascade de Terni. « Les mules et la voiture que nous avions retenues pour nous y rendre étaient employées par des voyageurs qui nous avaient dépassés à Spoletto. Nous ordonnâmes donc de préparer les mules qui nous avaient été amenées, aussitôt qu'elles seraient reposées ; mais cet ordre excita un sourire général sur le visage des assistans. Notre conducteur nous suivit dans notre chambre, et nous dit que les mules qui conduisaient les étrangers à la cascade appartenaient au gouvernement, et que si quelqu'un tentait d'en faire monter d'autres, il serait logé pour quelques mois à la *Rocca*. Comme il nous eût été fort incommode d'attendre un jour de plus, nous fûmes obligés d'abandonner notre projet, non sans maudire de bon cœur une de ces petites exigences du pouvoir qui pèsent sur les jouissances les plus innocentes. »

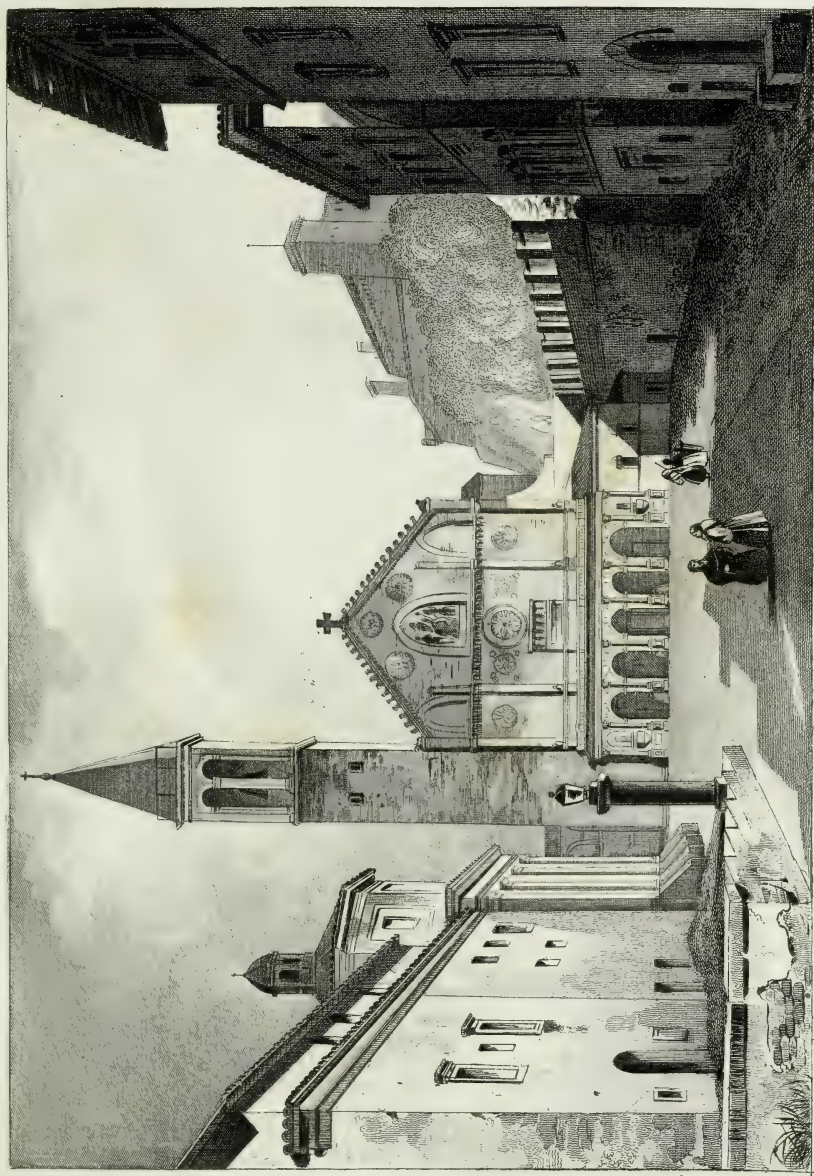
En sortant de Terni, nous aperçûmes dans les faubourgs les pollajuoli (marchands de volailles), conduisant à Rome leurs mules et leurs chevaux chargés de paniers pleins de marchandises vivantes. Les paysannes, coiffées de leur bizarre *cuffa* (sorte de voile de toile brodée, qui s'avance au-dessus des yeux, et est soutenu par

une baleine), avec leurs corsets écarlates, et leurs jupes de couleurs tranchantes, animaient toute la scène, et donnaient à cette partie de Terni une gaîté qui se trouve rarement dans une ville des états romains.

En traversant les sinuosités boisées du *Sommo*, montagne dont le nom vient, dit-on, d'un temple consacré à Jupiter Summus, je trouvai les arbres encore riches en feuillage, malgré la saison déjà avancée. Les sapins et les genevriers se mêlaient aux ormes et aux chênes, et la terre était couverte des plantes et des fleurs d'automne, connues dans les climats les plus septentrionaux. La scène, quoique solitaire et agreste, n'était point sauvage; des petits bois d'arbres verts me conduisirent vers *Spoletto*, que j'atteignis, non sans avoir maintes fois tourné les yeux vers le Monte-Lupo, qui mérite d'être visité pour sa vue, sa tour du monastère de Saint-Julien, construction du Xe siècle, et ses ermitages, dont le plus considérable, celui de la *Madonna delle Grazie*, renferme une très-jolie église.

La citadelle de Spoletto, sur la hauteur, offre quelques restes de murs cyclopéens. La porte dite d'Annibal, ouvrage romain, du temps de Théodoric, atteste la résistance de la ville antique au capitaine carthaginois, et sa fidélité aux Romains. Elle montre aussi quelle devait être alors la forte existence des villes municipales d'Italie, pour avoir pu arrêter et braver un tel vainqueur.

La cathédrale (Pl. 196), monument intéressant des premiers temps de la renaissance de l'art, présente un élégant portique dans le goût du Bramante; elle est ornée de grandes et belles fresques de Philippe Lippi l'ancien. On y voit le tombeau de cet artiste aventureux, auquel M. Valery a consacré quelques lignes dans son excellent livre sur l'Italie. Fugitif du cloître, esclave en Barbarie, mort à Spoletto sa patrie, en 1469, c'est-à-dire à l'âge de plus de soixante ans, Philippe Lippi parcourut dans cette période de temps toutes les phases d'adversité et de bonheur qui peuvent composer la trame de l'existence humaine la plus variée. Il avait enlevé une jeune fille dont il eut un fils, célèbre aussi dans la peinture; et ce rapt fut la cause de sa mort, car les parens de la jeune fille empoisonnèrent le ravisseur. Laurent de Médicis, passant par Spoletto, pria les magistrats de lui laisser transporter à Florence les cendres de Lippi, qu'il voulait placer à Sainte-Marie-Nouvelle; mais les habitans, ne se souvenant plus que du talent de leur concitoyen et oubliant son inconduite, refusèrent cette faveur au protecteur des arts, qui se borna à faire élever à Lippi un tombeau magnifique, récompense fréquemment accordée à cette époque aux talens véritables; l'épitaphe est de Politien.

Les habitans de Spoletto, cités par un écrivain italien actuel, M. Rosini, pour leur esprit fin et rusé, portèrent le fanatisme politique au dernier degré de férocité dans les guerres civiles des Guelfes et des Gibelins. Je trouve dans une de leurs chroniques ce trait épouvantable, qui pourrait fournir un pathétique tableau à nos peintres et à nos poëtes. Comme les Gibelins incendiaient toutes les maisons de leurs adversaires, une femme mariée à un Guelfe, voyant son frère, Gibelin, faire mettre le feu à sa maison, monta sur le haut de la tour avec ses deux enfans, et demanda grâce pour eux et pour elle-même. Le Gibelin impitoyable lui cria de laisser tomber dans les flammes ces rejetons guelfes, et qu'à ce prix elle aurait la vie sauve; mais l'amour ma-

Bouchet del. Audot edit. Aubert sc.

Piazza del Duomo. Spoleto. Place de la Cathédrale

Granet del

Chiesa di S. Francesco. Fuligno. Eglise S.t François.

Bouchet del — Audot edit. — Aubert sc

Chiesa di S. Feliciano. Fuligno. Eglise S.t Feliciano.

ternel fut plus fort que l'amour de la vie ; elle refusa le sacrifice horrible qu'on lui demandait. Le frère mit le feu à la tour, et contempla de sang-froid le supplice de sa sœur et de ses neveux.

Entre Spoletto et Foligno sur les bords de la rivière, je vis un temple antique que les paysans appellent Tempio di Clitunno. Il est maintenant employé « ad uso dei cristiani, » à l'usage des chrétiens. Tous les voyageurs anciens et modernes en font mention; mais la meilleure description de son état actuel se trouve dans les notes historiques de Childe Harold. Malgré la richesse du sol, la mendicité se présente là dans ses formes les plus dégradantes. Lady Morgan assure que lorsque sa voiture parut en cet endroit, les femmes et les enfans se jetèrent contre terre et la baisèrent; puis, se relevant, ils se mirent à courir le long du chemin dans une attitude frénétique, en criant : « Qualche cosa per gli morti vostri! carità! carità ! » Donnez quelque chose pour les morts que vous avez à pleurer! la charité ! la charité ! Je ne connais rien de plus touchant que cet appel du pauvre à la générosité du riche voyageur. *Gli morti vostri* est un mot du plus haut pathétique. Au reste, comme il est rare que les choses d'ici-bas n'offrent pas constamment deux faces, l'une sérieuse ou triste, l'autre gaie ou souffrante, la fin de la petite aventure de lady Morgan ne répond pas à son commencement. Etourdie des cris de ces malheureux, et touchée de leur misère, l'illustre touriste fit arrêter sa voiture, et ordonna au domestique qui était sur le siége de donner quelques pièces de monnaie. Celui-ci tira une pièce d'argent, demanda à une misérable vieille femme qui était à genoux si elle avait de quoi la changer. Elle répondit froidement : si, signore; prit une bourse et donna de la monnaie. Pendant qu'il comptait des pièces de cuivre à une petite fille, il demanda négligemment à la jeune mendiante combien lui avait coûté le collier de corail qu'il voyait à son cou. Elle répondit assez indifféremment : dix écus. Le domestique de lady Morgan, regardant alors sa maîtresse d'un air significatif, lui rappela ce proverbe anglais, qui recevait en ce moment une application fort judicieuse et surtout fort opportune : « Pity to give ere charity began. » La pitié donne avant que la charité ne commence.

Dans la délicieuse vallée de la Spoletana, abondante en pâturages et baignée par le Clitumnus (nom si mélodieux aux oreilles classiques), repose l'antique ville de *Foligno*, qui paraît plus vieille qu'ancienne, et qui offrait, il y a peu d'années encore, tous les traits génériques d'une cité provinciale des états romains. Mais hélas ! au moment de parler de cette ville, je ne sais quelle émotion m'attriste et m'arrête. Foligno, habitée par douze mille âmes; cette cité, riche, industrieuse, bien bâtie, où venaient aboutir les routes de Rome, de la Toscane, des Marches, dont le commerce était si animé, est aujourd'hui en ruine par l'affreux tremblement de terre du mois de janvier 1832. Alors la malheureuse Italie fut à la fois livrée aux orages du ciel et de la politique. Le couvent des religieuses, qui ont possédé si long-temps la vierge de Raphaël, dite de Foligno, a croulé tout entier. On a représenté (Pl. 197) l'église de ce couvent, nommée église de San-Francesco, parce qu'elle était consacrée à ce saint, dont on voyait le portrait dans le fameux tableau de Raphaël. Le clocher de l'église des Camaldules, rasé de fond en comble, après avoir chancelé sur lui-même, tomba sur le toit de l'église, qu'il perça, écrasa

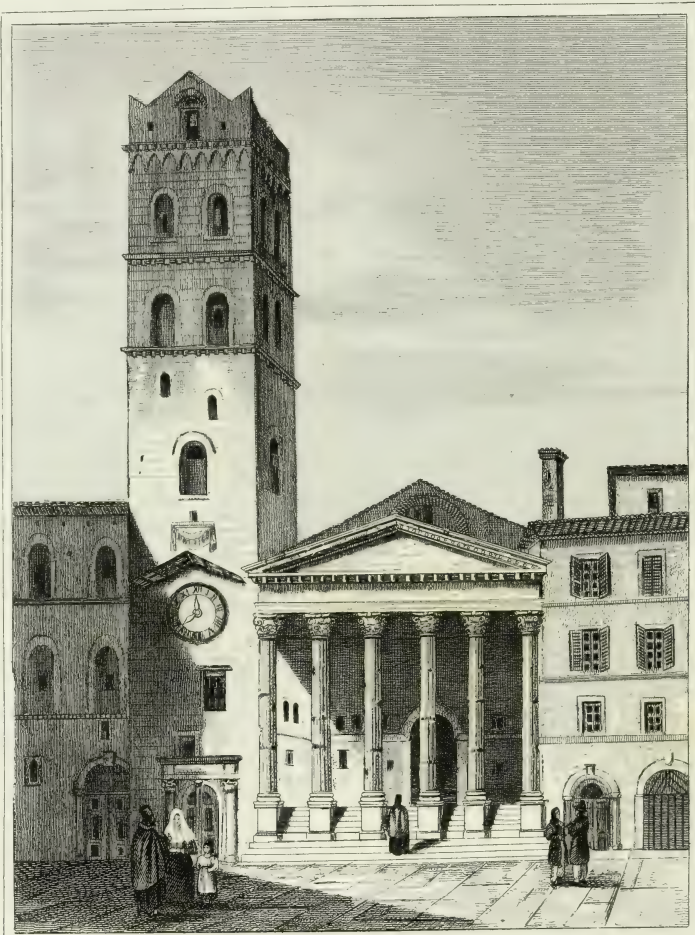
l'autel, et fit rouler du saint-ciboire les hosties consacrées. Je crains bien que ce terrible événement n'ait causé à la ville un dommage qu'elle ne pourra jamais réparer.

Avant de quitter Foligno, nous rappellerons encore l'église cathédrale, qui contenait une belle statue en argent de saint Félix, ancien évêque de cette ville. (*Voy*. Pl. 197, l'église San-Feliciano.)

A une lieue de Foligno on me fit voir la petite ville de Spello que le même tremblement de terre a fort maltraitée également. Spello est remplie d'antiquités, parmi lesquelles on remarque au nord les restes grandioses d'une porte romaine, dite porte de Vénus. On a prétendu y découvrir, en 1723, le tombeau de Properce, sous une maison encore appelée la maison du *Poëte*, et qui a donné ce nom à la rue servant de promenade. A côté d'une porte antique du mur longeant la route de Rome, est un gros bloc de pierre, sur lequel on a gravé un singulier distique, qui rappelle effrontément la gloire fabuleuse et les exploits de Roland. Les traditions populaires et l'imagination italienne font véritablement de ce paladin l'Hercule du moyen-âge ; elles ont multiplié ses traces, ses souvenirs, ses travaux assez analogues à ceux du héros antique, et l'Arioste ne fut que le brillant interprète de ces diverses traditions chantées et répétées depuis plus de six siècles.

Spello doit aujourd'hui sa réputation, surtout à l'excellent collége réformé et presque fondé par M. le professeur Rossi, un des établissemens de l'Italie les mieux entendus, sous le rapport de l'enseignement, des principes moraux, des soins matériels et des exercices gymnastiques.

L'église de Sainte-Marie-des-Anges, ce majestueux édifice bâti par Galeas Alessi et Jules Danti, sur les dessins de Vignoles a été très-endommagé par le dernier tremblement de terre. Le toit s'est ouvert et refermé, la coupole et la tour se sont heurtées dans leur chute, et huit colonnes ont été brisées. Au milieu de l'église était une petite maison devenue chapelle ; murs grossiers, dans lesquels saint François avait donné sa règle, et résolut de pratiquer à la lettre la pauvreté évangélique.

Avant l'événement qui a si fort endommagé l'église et le couvent de Notre-Dame-des-Anges, lady Morgan avait visité ces édifices sous la conduite d'un frère lai. C'était un jeune garçon, brusque et rougeaud, dont la bouche grimaçait jusqu'aux oreilles, et qui paraissait bien plus fait pour la charrue que pour le cloître. Comme il soulevait un rideau mystérieux qui cachait un tableau représentant l'Annonciation, il observa que les figures étaient toutes peintes d'après nature et faisaient portraits : Quoi ! dit la noble dame, quoi ! et l'ange aussi ? Tutti, tutti, répondit-il avec emphase ; e molto somiglianti sono. Tous, tous, et ils sont très-ressemblans. En montrant à l'illustre voyageuse la cellule et le jardin de saint François (un petit terrain tristement enfermé dans de hautes murailles entre l'église et le couvent), le cicerone fit remarquer des rosiers fleuris, et dit à l'illustre voyageur que c'était la couche d'épines sur laquelle le saint se roulait jusqu'à ce que son corps ne fût qu'une plaie, afin de plaire à Dieu, ou, comme disait le frère, à messire Dieu. Il paraît cependant, ajoute lady Morgan, que cela ne plaisait pas à Dieu, puisque le lit d'épines que le saint avait teint de son sang pendant la nuit, se trouva le matin changé en un lit de roses aussi fraîches, aussi merveilles qu'on en ait jamais préparé pour l'A-

Lenormant del. Audot edit. Aubert sc.

Assisi. Piazza e Tempio d'Augusto. Assise. Place et Temple d'Auguste.

Perugia. Porta antica.

Lenormant del. Audot édit. Aubert sc.

Assisi. Convento di S. Francesco. Assise. Couvent de St. François.

mour. Le moine ne put affirmer que saint François eût joui de ce luxe voluptueux; mais il assura que les roses étaient toujours restées fleuries depuis. Pour prouver la réalité de ce miracle, j'objectai, dit-elle, que saint François vivait dans le douzième siècle, et que ces arbustes étaient des rosiers du Bengale; mais il haussa les épaules en disant: Questo è il miracolo. «Voilà le miracle.»

Le Dante, exact comme Homère dans ses descriptions, a peint pittoresquement la situation d'*Assise*, en vue de laquelle nous nous trouvons maintenant:

> Fertile costa, d'alto monte pende,
>
> Un coteau fertile pend d'un mont élevé.

Cette ville, triste, déserte, monastique, toute remplie de saint François, surmontée d'une haute citadelle, abandonnée et environnée de murs et de tours à créneaux, fut la patrie de Properce.

Sur la place (Pl. 198), l'ancien temple de Minerve, dont l'époque est incertaine, et qui paraîtrait même avoir été consacré plus tard à Auguste, est devenu l'église de Sainte-Marie-de-la-Minerve ou des Filippini. Cet édifice offre un superbe portique de colonnes cannelées, sous lequel ont été réunis divers fragmens antiques qui forment un petit, mais intéressant musée. Des aquéducs, des tombeaux, un théâtre devenu depuis une écurie, un superbe mur, fondation de l'église Saint-Paul, sont d'autres débris qui attestent l'importance de l'ancienne Assise.

Je passai rapidement devant le monastère et l'église de Sainte-Claire, qui possèdent le corps de l'illustre et première abbesse des Clairesses. Quant à la petite église, la Chiesa nuova, je ne

pus m'empêcher de lui faire visite, car elle occupe l'emplacement de la maison où naquit saint François. On y montre la prison où le saint fut renfermé et lié une fois par son père, riche marchand, très-choqué de la sainte dissipation de ses aumônes. Le jeune François fut délivré par les tendres soins de sa mère.

Le couvent d'Assise semble de loin une sorte de forteresse (Pl. 199). L'église inférieure de cette immense construction est sombre, austère, et respire la pénitence et la tristesse. Au-dessus d'un tombeau que l'on croit celui de Nicolas Specchi, d'Assise, premier médecin du pape Nicolas v, est un superbe vase de porphyre, présent, de la reine de Chypre, Hécube de Lusignan. Cette reine est bien inconnue, malgré la beauté de son double nom, qui rappelle les expéditions les plus héroïques des premiers peuples anciens et modernes, le siége de Troie et les croisades. Le vaste mausolée d'Hercule de Lusignan est du Florentin Fuccio: les deux anges qui soulèvent la draperie du lit sont gracieux. Hécube, assise, a une jambe en l'air, passée sur le genou de l'autre, posture fort singulière pour une femme, pour une reine, enfin pour une statue d'église, et dont le lion rugissant, placé au-dessus du lit, paraît horriblement choqué.

Les quatre poétiques compartimens de la voûte de la croisée représentent les vertus principales pratiquées par saint François, telles que la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, ainsi que sa glorification. Ces fresques, les plus belles de Giotto montrent à quel point il avait surpassé son maître Cimabue dont nous verrons d'autres peintures remarquables à l'église supérieure. Le Dante fit sans doute allusion à ce triomphe de Giotto à Assise, dans les vers célèbres:

Credette Cimabue nella pintura
Tener lo campo; ed ora ha Giotto il grido,
Si che la fama di colui s' oscura.

Cimabue crut occuper le premier rang dans la peinture; maintenant Giotto a toute la renommée, si bien que la réputation de celui-là est obscurcie.

L'église supérieure, brillante, lumineuse, forme un habile contraste avec l'église inférieure. Les fresques de Cimabue, les meilleures de cet Ennius de la peinture, comme l'a surnommé Lanzi, sont étonnantes pour leur temps : celles de Giotto sont toujours admirables.

Le corps de saint François, retrouvé au mois de décembre 1818, a été retiré de l'espèce de *sancta sanctorum* où il gisait enfoui. Le peuple croyait que saint François était caché dans un caveau de l'église, jusqu'alors inaccessible, qu'il y était toujours en prière ou en extase, et qu'il ne devait en sortir qu'à la fin du monde. Néanmoins, après cette fouille pieuse, qui parut à quelques gens du pays une sorte de profanation et de sacrilége, on mit le corps du saint dans un joli mausolée de stuc et de marbre, environné d'une grille légère, luxe moderne, qui choque sur un tel tombeau, regardé par Saccheti comme le premier du monde après le saint sépulcre.

Chanté si religieusement par le Dante et le Tasse, Saint François dont l'ordre fondé par lui à vingt-quatre ans subsiste encore depuis plus de dix siècles sans le secours de la force et des moyens matériels, fut un de ces hommes puissans, produits et appelés par l'esprit et les besoins de leur temps. Aussi eut-il pour premiers disciples et pour compagnons des hommes distingués, des jeunes gens enthousiastes, des vierges belles et riches, des femmes du monde, et l'un des plus grands poëtes d'alors, le frère Placide, qui avait été couronné par l'empereur Frédéric II. Quant au peuple, il trouvait dans une pareille institution une sorte d'affranchissement, de garantie, et il échappait, par son caractère de moine, à la condition de vilain. Il n'est point surprenant que les mœurs et la discipline d'une telle multitude se soient promptement altérées. Nous avons rappelé les accusations portées contre eux dès le temps même de saint Bonaventure, moins de cinquante ans après leur fondation. Le déchaînement des grands écrivains du seizième siècle contre les vices des *Frati* est universel. Machiavel, qui avait approuvé leur institution jusqu'à prétendre qu'elle avait ranimé le christianisme éteint, et qu'elle s'opposait encore à ce qu'il ne pérît par les mauvais exemples des prélats et du clergé, peignait le frère Timothée dans son précieux ouvrage de la *Mandragore*. L'Arioste et Castiglione semblent injustes et exagérés, lorsqu'ils accusent les Frati de cruauté et des plus énormes crimes. Les faits démontrent que les moines, malgré leurs scandales, n'ont participé à aucune des grandes catastrophes ou persécutions, et à aucun des massacres historiques. La satire la plus ingénieuse et la plus vraie de la *Frateria* se trouve peut-être dans une lettre d'Annibal Caro à un de ses amis, Bernard Spina, seigneur assez libertin, qui avait la fantaisie de se faire frate. On peut regarder cette lettre comme un chef-d'œuvre de goût, de raison et d'éloquence. En voici un passage que nous traduisons textuellement (Lettere dissuasorie IX). « Ne pouvez-vous être solitaire sans être frère? Mais quoi? direz-vous, vous voulez donc que je sois un ermite? — Point. — Je ne veux de ce titre ni du précédent; mais je veux faire de vous un homme, et un homme de bien, un véritable ami de Dieu. Pour mériter ce nom inappréciable, retirez-vous dans quelqu'agréa-

ble villa, avec vos livres, des passe-temps honnêtes, des exercices salubres pour le corps, tels que la chasse, la pêche, l'agriculture. Vivez alors dans la paix, mais avec dignité ; dans la religion, mais sans hypocrisie. Eloignez de vous le vulgaire et la foule, mais non point les amis sincères. Rejetez le luxe et non les commodités ; abstenez-vous de brigue et d'ambition honteuse, mais non point de celle qui consiste à faire de bonnes actions. Par ce moyen, je pense, votre cœur goûtera de douces consolations ; vous serez bon et saint, sans qu'il soit, pour cela, besoin de la robe et du nom de *frate!* »

L'ermitage de Sainte-Marie-delle-Carceri, au milieu des bois et des rochers, était le lieu de retraite de saint François et de ses compagnons, qui venaient y méditer dans de rustiques cellules. L'église, dont l'origine est incertaine, et que l'on a été jusqu'à croire bâtie par saint François, offre sur le mur un de ces nombreux crucifix parlans du moyen-âge. La grotte ou le lit de saint François, l'oratoire où il avait presque perdu la vue par ses larmes, sont d'autres monumens des travaux et des saintes douleurs de sa pénitence. A l'oratoire, on a placé le crucifix qu'il portait en voyage, et pendant ses entraînantes prédications. On raconte que le cardinal Peretti, neveu de Sixte-Quint, ayant obtenu ce crucifix, et l'ayant fait placer sur un riche autel, la sainte image s'évada de nuit, et retourna au fond de sa grotte pieuse qu'elle n'a plus quittée.

Je continuai ma route à travers la belle vallée de Pérouse, dont la fertilité est vraiment extraordinaire. Je crois encore respirer la fraîcheur de la campagne dans cet instant où ma plume en retrace faiblement les traits. Le costume et le coloris des groupes épars sur la route, la coiffure isiaque des femmes, le manteau pastoral des hommes, leurs cages de tourterelles, leurs paniers de fruits brillans s'offrent à ma mémoire comme les vives images que les marchés des peintres flamands laissent dans l'esprit. S'il a jamais existé une contrée créée par la nature pour donner à ceux qui l'habitent les plus douces jouissances qu'elle puisse accorder, cette contrée est l'Italie. C'est ainsi que s'exprime M. Valery, le guide le plus judicieux et le plus sensible aux impressions du beau que puisse consulter un voyageur en Italie, et à qui je me plais ici à témoigner combien je lui suis particulièrement redevable.

Pérouse, sur une montagne, défendue par une citadelle, jadis habitée par des papes, est un endroit pittoresque, et dont l'aspect convient encore assez à l'ancienne réputation de férocité des habitans. Les fortifications qui entouraient la ville ont été détruites par Paul III, qui fit placer sur le lieu des ruines cette menaçante inscription : *Ad cœrcendam Peruginorum audaciam, Paulus ædificavit,* « pour réprimer l'audace des Pérugins, etc. ». On sait, en effet, que les habitans de Pérouse, ayant fait la guerre au Saint-Siége en 1392, furent subjugués ; mais en 1416, las de la domination du pape, ils reprirent les armes, et conduite par le fameux capitaine Forts-Braccio, ils marchèrent à Rome, et furent pendant quelque temps maîtres de cette ville. Pérouse fut reconquise par le pape en 1442.

La vue générale de cette ville ressemble à celle de toutes les cités italiennes très-anciennes, depuis Florence jusqu'à Naples ; une ou deux places, un certain nombre de rues étroites, malpropres, obscures, de

hauts palais démantelés, des églises innombrables (Pérouse n'en compte pas moins de cent trois); des couvens tombant en ruines, ou nouvellement restaurés, avec une couche de blanc sur leurs vieilles murailles, et quelques jalousies neuves devant leurs petites fenêtres.

Avant la révolution de 1789, Pérouse contenait quarante-huit établissemens monastiques des deux sexes, et un nombre d'églises proportionné. Plusieurs des premiers ont été rétablis, et je n'ai visité, parmi les dernières, que celles qui m'avaient été désignées comme renfermant les principaux ouvrages du maître de Raphaël, et les premiers et admirables essais de son élève. Mais presque toutes les églises de la ville ont plus ou moins de tableaux du Pérugin et de son école; car la pauvreté le rendait aussi laborieux que la nature l'avait fait ingénieux, et l'on conserve à Pérouse une note de lui, par laquelle il demande une légère avance aux moines de Saint-Augustin, dont le chœur et la sacristie sont ornés de ses ouvrages immortels. Il existait en outre, dans Pérouse, un petit édifice où il ne restait pas un pouce carré qui n'eût été couvert par le pinceau du Pérugin, et qui semblait avoir été légué par lui à sa patrie comme un monument de la perfection de son génie et de son dévouement patriotique; on l'appelait la Loggia ou Collegio del Cambio. Mais ce précieux monument des arts et des usages du quinzième siècle a été privé de quelques morceaux précieux par le traité de Tolentino.

Je ne connais rien de plus touchant, dans les histoires iconographiques, que le récit de Nasari, racontant de quelle manière Raphaël se rendait avec son vieux père à Pérouse, pour aller se placer dans l'école de Piétro Vanucci ou le Perugin. Le départ du bon vieillard avec ce jeune homme plein d'ardeur, dont le beau visage, brûlé du soleil, attire encore les regards au milieu des meilleurs portraits de la galerie Borghèse à Rome; les larmes versées par madonna Sanzio, qui aimait si tendrement ce digne fils, leur arrivée à Pérouse, et la présentation de Raphaël au maître qu'il devait bientôt surpasser; tout rappelle la simplicité des mœurs de ce temps.

Des nombreuses cités qui se trouvent sous l'influence spéciale des successeurs de saint Pierre, Pérouse, très-voisine de Rome, est celle qui a le plus largement participé à leurs bienfaits et à leur intervention depuis la restauration de 1814.

Les biens de l'église, à Pérouse, étant échus à l'état pendant la révolution, le pape, à son retour, n'osa point faire son profit de cette disposition révolutionnaire, et son désir de rendre à l'église ce qui lui appartenait, jusqu'à la dernière obole, n'a été retardé dans son exécution que par les remontrances de ses ministres, plus sages et moins consciencieux. Un événement vint cependant déjouer toute cette politique, et Pierre fut littéralement dépouillé pour couvrir Paul. Quand le pape Pie VII était simple bénédictin du petit couvent de la madonna del Noce, il était lié d'amitié avec un religieux du même ordre, remarquable par son zèle et sa piété; la destinée des deux amis du cloître fut on ne peut pas plus différente. Chiaramonte fut appelé au trône qui, en représentant la majesté divine, s'élève au-dessus de toutes les puissances temporelles. Son ami, fra Périllo, resté fidèle à sa première vocation, se retira dans un ermitage, quand il fut obligé de quitter le monastère. Là, il vécut long-temps dans la retraite, et il

ne la quitta que par une inspiration du ciel, qui lui commandait de prendre la croix et d'aller prêcher la restauration de l'église jusque sous les dômes somptueux du Quirinal, où le pêcheur apostolique était réinstallé sur son trône. Périllo obéit à l'appel, et, se présentant à son ancien ami dans son cabinet pontifical, il l'adjura, avec une voix prophétique et toute l'énergie d'un martyr, de relever l'église abattue, d'abandonner le tentateur qui, sous la forme d'un ministre d'état, fixait toute son attention sur les intérêts temporels. Le pape, ainsi travaillé par le zèle d'un ami et l'éloquence d'un missionnaire inspiré, remit à fra Périllo un bref, una facolta, qui lui donnait le pouvoir de commander la restitution à l'église de tous les biens dont on l'avait spoliée dans le patrimoine de saint Pierre, lui cédant librement la part qu'il avait eue dans les dépouilles, et le requérant de rassembler, sous la bannière consacrée de leur commune mère, tous ses fidèles adhérens, dispersés par les forces révolutionnaires. Périllo partit comme un autre Pierre l'ermite. Il prêchait, il menaçait, il sollicitait, il dénonçait; il fit plus, il saisit des plantations d'oliviers, des vignes, des champs de blés, des bois de châtaigniers; il ouvrit et remplit des couvens, et chassa des ténanciers laïques des monastères. Pérouse, ainsi que Spoleto, Foligno et les principales villes où sa mission s'étendait, reprirent leur caractère primitif d'influence monacale. Les effets de son zèle furent cependant moins miraculeux qu'on ne s'y attendait; car les paresseux et les vauriens, promptement touchés par cette grâce qui leur offrait une vie aisée et des propriétés, se hâtèrent de remplir les cloîtres, dans des vues qui tendaient plutôt au paradis dans ce monde qu'au bonheur céleste dans l'autre.

Après avoir terminé le grand ouvrage que portait son diplôme, Périllo se présenta encore au Quirinal, appuyé sur ce bâton pastoral qui avait ramené au bercail un si nombreux troupeau. Mais il fut bien long-temps avant de pouvoir pénétrer plus avant; et celui qui avait ouvert les portes du ciel à tant de gens, ne pouvait triompher de la vigilance diplomatique qui lui fermait celle du palais de son maître. Cependant, des cardinaux, plus favorables aux desseins de Périllo qu'à ceux des ministres, lui procurèrent, dit-on, une seconde entrevue avec sa sainteté; et le cardinal Braschi le conduisit jusqu'au cabinet pontifical, où il fut reçu avec ces consolantes paroles : « Tout ce que tu as fait est bien, bon et fidèle serviteur. » Récompensé seulement par le succès de sa mission, sincère dans son zèle erroné, et désintéressé, comme le sont toujours les hommes persuadés, Périllo quitta le splendide palais de Pie VII, pour retourner à son humble cellule, laissant les abbés et les prieurs qu'il avait enrichis et rétablis dans leurs pouvoirs, jouir de leurs priviléges et de leurs tranquilles loisirs monastiques. Il me semble voir Fernand-Cortez enrichissant son pays des résultats de ses admirables découvertes, ouvrant aux Portugais et à l'Espagne une source de trésors plus abondans mille fois que ceux de l'Indus et du Pactole, et allant, après de si glorieux services, mourir ignoré et pauvre dans un coin de sa patrie.

On voit dans la place Grimana une ancienne porte qu'on appelle l'Arc d'Auguste. Nous en avons donné un dessin (Pl. 199), pour que le lecteur eût quelqu'idée des antiquités de Pérouse.

La descente de cette ville est si rude

et si perpendiculaire, que les craintes qu'elle fait éprouver aux voyageurs timides ne peuvent être dissipées que par la vue des paysages qui entourent la montagne de chaque côté de cette route tournoyante et périlleuse. Partout s'élèvent des clochers d'églises, des dômes de couvents au milieu de jardins magnifiques, de riches plantations d'oliviers, de vignes abondantes; car comme le dit le proverbe toscan :

> Dove abitano i frati, è grassa la terra.
>
> Les moines habitent où la terre est fertile.

En suivant la route qui mène à Cortone, on cotoie pendant assez longtemps le lac de Pérouse, ou plutôt l'ancien lac de Trasymène, dont le nom historique est un des plus beaux fleurons de la couronne militaire d'Annibal. En examinant les localités, on suit très-bien le récit que Polybe et Tite-Live font de cette bataille : « Comptée, dirent-ils fièrement, parmi le petit nombre des défaites du peuple romain ». On peut juger encore comment le consul Flaminius avait fait une étroite et mauvaise retraite le long du lac, et l'on s'attend presque à voir déboucher et s'élancer des montagnes la cavalerie numide pour s'opposer au passage. Le souvenir superstitieux de ce désastre produisit, pourrait-on dire en parodiant l'historien latin, une des fréquentes déroutes des soldats du pape, battus au même endroit par Laurent de Médicis.

Cortone, une des plus anciennes cités de l'Italie, est admirablement située sur une haute montagne. Ses énormes murs cyclopéens sont composés de blocs carrés, unis, sans mortier, comme toutes les constructions de ce genre. L'enceinte de la ville actuelle est exactement la même que celle de la ville antique, et les portes modernes paraissent à la même place que les anciennes.

Sainte-Marguerite et son monastère entouré de cyprès occupent le sommet de la montagne de Cortone. La vue est ravissante: sur la route on aperçoit quelques débris de thermes romains, donnés fréquemment comme un temple de Bacchus. L'église est l'ouvrage de Nicolas et de Jean de Pise, dont les noms se lisent sur le clocher. Une vieille fresque pleine d'expression représente la tendre Marguerite, simple villageoise des environs de Cortone, reconnaissant sous un tas de pierres le cadavre de l'homme qu'elle aimait. Le tombeau de cette sainte au doux souvenir, et dont la pénitence fut depuis si austère, date du treizième siècle. Une couronne d'or ornée de pierreries, et le devant d'argent du tombeau, furent donnés par Pierre de Cortone, lorsqu'il reçut de sa patrie des lettres de noblesse, et le dernier, dit-on, fut sculpté d'après ses dessins.

Dans une vallée, au midi, peu éloignée de la ville, est la belle église de Sainte-Marie delle Grazie, dite del Calcinajo, de la chaux, à cause d'une antique image peinte à l'angle du mur extérieur d'une tannerie, image vénérée, jadis témoin de divers miracles, et particulièrement de celui de ces bœufs qui, en labourant, s'agenouillaient chaque fois qu'ils passaient devant elle.

Tolentino est une assez jolie petite ville, sur la rivière de Chiento. L'église des Augustins est célèbre à cause du sépulcre de saint Nicolas, saint très-fameux et grand faiseur de miracles. Tolentino est maintenant remarquable, comme ayant été le théâtre d'un événement provoqué par un faiseur de miracles, non moins extraordinaires que ceux du saint. C'est là que fut

signé le traité entre Pie VI et Bonaparte, par lequel sa sainteté cédait aux Français, non-seulement l'Apollon du Belvédère et d'autres images idolâtres des païens, mais encore les richesses de la châsse de Lorette, et la toilette de la Vierge, à laquelle tous les souverains de l'Europe avaient contribué à diverses époques. Le traité de Tolentino a, depuis long-temps, pris sa place parmi les événemens les plus singuliers des temps les plus singuliers que l'histoire ait jamais eus à consigner.

Il faut gravir une colline escarpée pour arriver à *Lorette*, qui en occupe le sommet. Cette ville, la plus sainte et la plus pauvre de toutes les villes du monde chrétien, est presque entièrement composée de petites boutiques et d'édifices ecclésiastiques : les premières sont exclusivement consacrées à la vente de jouets religieux; chapelets, rosaires de toutes qualités, depuis les grains de bois ou de verre jusqu'aux rangs d'ambre ou d'autres matières précieuses; crucifix d'étain, de cuivre et d'or, reliquaires et reliques de fleurs et de plumes; des nez, des yeux, des bras votifs, enfin tous les objets matériels dont la possession rend le ciel favorable, et est offerte au dévot pèlerin et au voyageur curieux.

Les édifices de Lorette sont la Chiesa della Santa Casa, et les bâtimens adjacens, occupés par l'évêque, les chanoines, les prêtres, les moines, les pénitenciers et le gouverneur; tous ces bâtimens sont vastes et commodes; leur ordre est dorique et corinthien, et ils ont été élevés d'après les dessins de Bramante et de Sansovino : la place qu'ils décorent est ornée de plus par une belle fontaine.

L'église de Lorette, bâtiment vaste et imposant, ressemble tellement à plusieurs autres églises déjà citées, par son architecture et ses ornemens, qu'on pourrait s'en épargner la description, même quand elle ne se trouverait pas dans tous les voyages anciens et modernes qui ont été écrits sur l'Italie : je dirai seulement que le trait distinctif de ce bâtiment est son caractère bizantin et son analogie avec les formes architecturales de Venise. La chaumière qu'on voit au-dessous du dôme somptueux de ce temple magnifique, est encore un trait qui lui est particulier, quoique le mauvais goût et la piété mal entendue l'aient privé d'une partie de sa simplicité originale. L'histoire de l'*adorabile Albergo* est inscrite sur les murs de l'église dans presque toutes les langues connues; et une nouvelle édition en a été dernièrement publiée dans un petit volume qui se vend à Lorette même, pour prouver que cette maison est la même dans laquelle « la vierge Marie est née; maison qui se trouvait dans une des rues de Nazareth où le Christ a demeuré, et qui, après une longue suite d'années, a été transportée par les anges à Lorette, pour devenir le plus bel ornement de l'Italie. »

La santissima casa di Nazaretta, placée au milieu de l'église, n'a pas plus de douze pieds de hauteur et vingt-cinq environ de largeur. L'extérieur est incrusté de marbre travaillé en bas-reliefs, et orné de colonnes corinthiennes, et de statues de prophètes, et de sibylles, groupes des plus hétérogènes, et non moins mal assortis qu'une alliance entre les muses et les martyrs. Les portes sont en bronze, et des lampes d'argent brillent en dedans et en dehors de la Santa Casa. Dans le centre est le maître-autel, tellement éclatant d'or

et de pierres précieuses, que, lorsque le prêtre officie, on croirait plutôt voir un grand-prêtre de Plutus qu'un ministre du dieu pauvre et modeste. Derrière le grand autel est un espace qui parut à mes yeux éblouis, entièrement couvert d'or, si toutefois les lueurs brillantes des lampes ne m'ont pas trompé. Là, dans une niche où la Vierge elle-même l'a placée, on voit la miraculeuse statue. Il est évident que la sculpture n'avait pas fait de grands progrès à Nazareth dans le temps où cette figure, en bois de cèdre, a été taillée, quoiqu'on prétende que saint Luc en est l'auteur.

La couronne que portait anciennement la madonna était un présent de Louis XIII : c'était l'accomplissement d'un vœu fait à la Vierge, par ce prince pieux en cas qu'elle lui accordât un fils ; et Louis XIV a été ainsi acheté au ciel par son père, pour le prix de trois mille trois cents diamans, qui est le nombre de pierres contenues dans la couronne. Cependant la couronne et tous les joyaux qui n'avaient pas été préalablement enlevés ont disparu à l'époque du traité de Tolentino ; et les Français, ayant pris comme objet de curiosité la statue elle-même, ils la rendirent en 1801, sur les instances du pape, qui la garda six mois, puis la renvoya à Lorette, où elle demeura dans le sanctuaire.

Au reste, nous avons recueilli sur cet enlèvement de la madonna de Lorette des détails tout-à-fait nouveaux, et que le lecteur lira sans doute avec plaisir. A propos de ses opérations contre le Piémont, voici l'instruction que Bonaparte, en 1796, avait reçu du directoire : « Gênes ne doit pas être éloignée de Lorette de plus de quarante-cinq lieues (observez qu'il y en a cent cinquante), ne pourrait-on pas enlever la Casa Santa et les trésors que la superstition y entasse depuis quinze cents ans? On les évalue à dix millions sterling. Dix mille hommes, *secrètement* envoyés, adroitement conduits, viendraient à bout de cette entreprise avec la plus grande facilité. Il reste une difficulté ; la route n'est pas directe, et il faut passer par l'Apennin. Cependant, avec de l'audace, non dans l'execution qui en exige peu ou point, mais dans le projet, vous ferez une opération financière la plus admirable, et qui ne fera tort qu'à quelques moines. Dix mille hommes suffisent pour cette entreprise ; leur marche inconnue assure le succès ; au besoin l'armée les secondera. »

Le directoire, en écrivant cette lettre dictée par la cupidité, et qui contient autant d'absurdités que de phrases, n'avait pas songé combien il était inopportun de proposer à Bonaparte une expédition au cœur de l'Italie et le sacrifice du tiers de l'armée, quand il se trouvait en deçà des frontières du Piémont.

Dix mois après, le 10 février 1797, lorsque la possession de la Péninsule fut assurée par la prise de Mantoue, la Casa Santa se trouva au pouvoir des Français, et le général Victor occupa Lorette. Le Vatican avait prudemment fait enlever le trésor de cette église, enrichie depuis si long-temps par les libéralités du monde chrétien. Il avait cependant laissé la statue, la vierge des miracles, celle à qui appartenaient ces trésors et cette maison sainte.

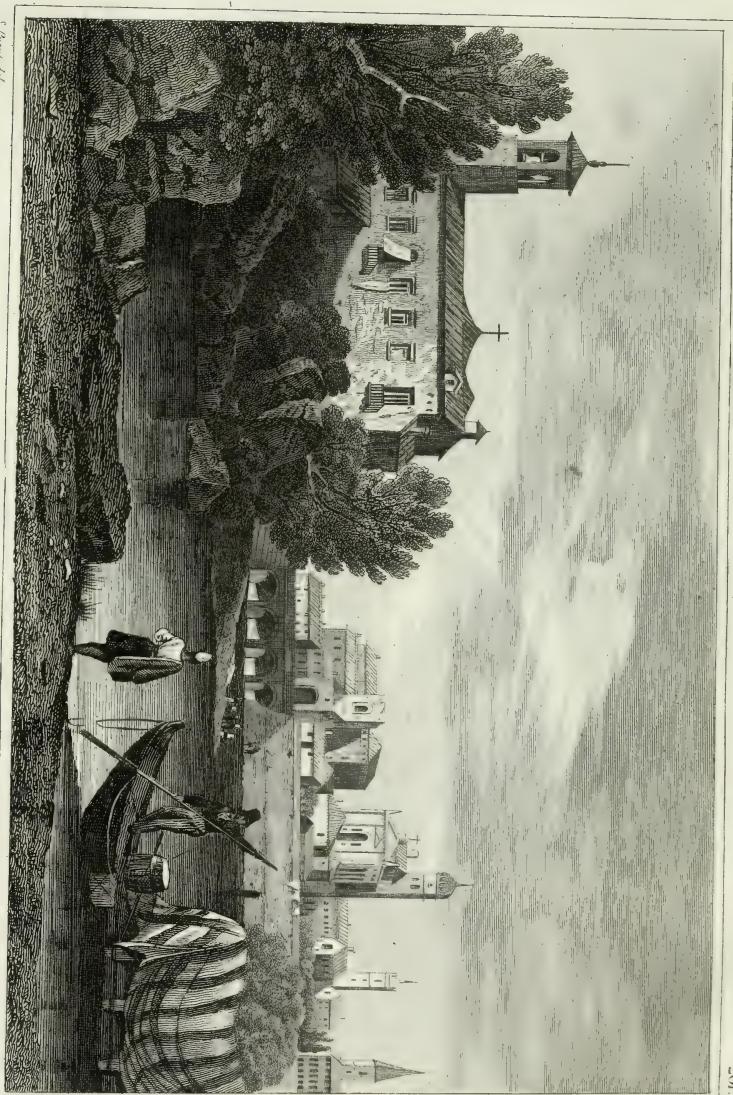
Bonaparte trouva piquant d'envoyer au directoire la statue de bois, simple et inutile trophée dont son avidité fiscale dut être peu satisfaite.

En descendant la hauteur sur laquelle Lorette est située, pour aller à l'ancienne ville d'Ancône, les montagnes s'inclinent graduellement vers l'Adriatique, qu'on voit, du haut d'une

Vogel del. Audot edit. Auber. sc.

Ancona. Arco di Trajano.

S. Prout del. Audot edit. Aubert sc.

Rimini.

de ces collines, se déployer majestueusement. Des côtes sablonneuses et unies succèdent au site montagneux. Le voyageur qui désire voir Ancône, capitale de la Marca, doit retourner quelque peu sur ses pas; le môle et l'arc de triomphe de Trajan sont les objets qui méritent le plus d'être examinés (Pl. 200); car cette ville, d'un aspect assez imposant, vue de loin, du côté de la mer ou du côté de la terre, est dans l'intérieur une des plus tristes et des plus pauvres de celles qui portent ce nom en Italie, même la grande rue ne peut admettre deux voitures.

La route d'Ancône à Sinigaglia longe la côte de l'Adriatique. D'un côté la mer tranquille réfléchissait le bleu foncé du ciel; de l'autre, des collines s'élevaient doucement, couvertes d'une verdure printannière. On voyait çà et là quelques bâtimens démantelés, habités par des pêcheurs qui tendaient leurs filets ou lançaient leurs barques; mais la côte est en général dépeuplée et inculte jusqu'aux faubourgs de Sinigaglia.

Cette ville, de second ordre, a un air de gaîté et d'arrangement rares dans les grandes cités d'Italie; elle est petite, mais florissante et agréable. Un commerce de blé, de chanvre et de soie soutient ses habitans; mais sa principale source d'opulence est une foire où l'on vend toutes sortes de marchandises pour la consommation intérieure de cette partie de l'Italie, et qui attire des marchands de presque toutes les villes commerciales de l'Europe. Cette ville, comme celle d'Ancône, faisait partie du dernier royaume d'Italie, et les habitans se plaignent amèrement de la chute du commerce depuis la restauration.

La route continue le long de la mer; la campagne est quelquefois sauvage, mais généralement admirable par la beauté des rives qu'ombragent les riantes collines des Apennins. *Fano*, quoique partiellement ruinée et négligée, quand on la voit éclairée par un soleil brillant au bord des vagues bleues de sa rivière classique (le Metauro, site de la défaite d'Annibal par les consuls Livius, Salviator et Claudius Néron), avec ses fontaines dégradées, ses statues et son arc de triomphe brisés, réalise presque l'image d'une ancienne cité italienne, et dédommage le voyageur qui prend la peine de descendre de voiture pour visiter de près ses monumens et ses ruines. Fano a été autrefois célèbre par son superbe théâtre, estimé, pendant un temps, le plus beau de l'Italie.

A une poste de Fano, entre la mer et les riches coteaux qui bordent ses rives, s'élève *Pesaro*, une des plus anciennes villes de l'Urbinato. Dans l'an v de la république française, cette cité a été le quartier général de l'armée d'Italie, et la résidence de Bonaparte et de son état major. Pesaro a d'ailleurs contribué pour sa part à la somme des talens nationaux : elle a produit Rossini.

Au sortir de Pesaro, on commence à s'éloigner de la mer, et l'on suit une belle route garnie de mûriers blancs, jusqu'à ce que l'on atteigne *Rimini* (Pl. 201). Cette ville, riche en souvenirs historiques et poétiques, depuis le Dante jusqu'à Pellico; ce siége de la domination féodale de ces fiers et braves condottieri, les Malatesti,... porte toutes les marques de sa grande antiquité, et de son importance militaire sous les Romains et dans le moyen-âge. Les deux routes consulaires, Emilienne et Flaminienne, se terminent à ses portes. L'arc de triomphe d'Auguste, qui orne la porte Romaine, et le

pont de marbre achevé par Tibère, monumens d'un grand intérêt classique, sont entourés des preuves du pouvoir et de la richesse des chefs féodaux qui ont succédé en Italie aux dictateurs et aux empereurs.

Les Malatesti, seigneurs de Rimini, étaient des souverains actifs et remuans. Quand ils n'étaient pas occupés au dehors à guerroyer et à spolier, ils bâtissaient et faisaient des améliorations au dedans; et les nombreuses églises et fabriques en marbre d'Istrie, ruinées ou conservées, qui bordent les rues longues et étroites de Rimini, ont presque toutes été construites par eux. Le beau et ancien château de Rimini, à l'aspect romantique, même en dépit de la caserne papale qu'on y a établie, n'est point la demeure où la Francesca du Dante passa *il tempo dei dolci sospiri*. Ce n'est point le site de ce drame, peint avec un charme qui laisse bien loin en arrière les pages éloquentes de Gœthe et de Rousseau, et toute leur magie sentimentale. La voluptueuse délicatesse avec laquelle le Dante a peint dans un court épisode les amours de Francesca da Rimini et de Paolo dei Malatesti, a été souvent imitée, mais jamais égalée, et encore moins surpassée.

A dix milles de la courtoise cité de Rimini, s'élève un rocher hardi, blanc et perpendiculaire. Il était anciennement désigné par le terme classique de mont Titan, nom commun à tous les lieux élevés, à cause de la guerre des Titans, qui trouvèrent une tour de Babel sur toutes les hauteurs d'où ils voulurent défier le pouvoir de Jupiter. Ce mont Titan est maintenant le site de la seule république existant encore en Italie, et dont nous parlerons bientôt.

La route de Rimini à Ravenne est une des plus belles qui se puissent voir. On passe successivement Bordonchio, la Torre di Bellaria, puis on traverse le Fiumosino et le Pisatello sur deux ponts qui ne sont pas loin du confluent ou de la réunion de ces rivières. Le Pisatello est celle qu'on croit être le Rubicon immortalisé par César. On se souvient de la belle pensée que le passage du Rubicon inspira à Lucain.

. . . Ut ventum est parvi Rubiconis ad undas,
Ingens visa duci patriæ trepidantis imago.

Dès que l'on atteignit les rives du Rubicon, cette faible rivière, l'image gigantesque de la patrie en deuil, apparut au général.

César s'arrêta un moment près de ce *parvus* Rubicon: le traverser, c'était lever l'étendard de la guerre civile; dans ce moment le sort de l'univers fut mis en balance avec l'ambition de César : celle-ci l'emporta; César passa, dit Plutarque, semblable à un homme qui s'enveloppe la tête et les yeux pour ne pas voir l'abîme où il va se précipiter.

Après avoir passé Cervia, on cotoie un bois de pins, d'un demi-mille de longueur, et l'on traverse le Savio sur un pont de bois. On trouve à *Classe* l'église des Camaldules, appelée Saint-Apollinaire de Classe di Fuora : elle fut rebâtie par l'empereur Justinien; c'est le seul reste d'une ville qui était encore importante du temps de Charlemagne, mais qui n'est, pour ainsi dire aujourd'hui, qu'un faubourg de Ravenne. On y remarque les vestiges d'un ancien port que la mer a abandonné.

Ravenne est une ville ancienne et célèbre, qui contient quatorze mille âmes; mais comme cette cité est fort grande, elle paraît déserte. C'est là que réside le cardinal légat de la Romagne,

une des grandes provinces de l'état ecclésiastique. Strabon prétend que Ravenne fut fondée par des Thessaliens, qui envoyèrent, comme beaucoup d'autres peuples de la Grèce, des colonies sur les côtes de l'Adriatique, ainsi que sur celles de la mer de Toscane. Les Sabins l'occupèrent ensuite, comme le dit Pline en parlant de la huitième région de l'Italie. Les Gaulois Boïens, qui s'étaient établis sur le Pô six cents ans avant Jésus-Christ, du côté de Parme et de Modène, pénétrèrent ensuite jusqu'à la mer et se rendirent maîtres de Ravenne; mais ils furent chassés quatre cents ans plus tard. Paul-Émile gagna sur eux une bataille où il y eut quatre mille Gaulois de tués. La république dut son salut à cette victoire, car ils marchaient droit à Rome, et ils avaient fait vœu de ne quitter leurs baudriers que lorsqu'ils seraient sur le Capitole.

Ravenne était à l'embouchure d'un vaste port, où l'empereur Auguste avait placé les flottes de la mer Adriatique. Tibère, Trajan, Théodoric, s'occupèrent à fortifier et à embellir Ravenne. Odoacre, roi des Hérules, sorti de la Hongrie, ayant conquis presque toute l'Italie l'an 496, fixa d'abord sa résidence à Ravenne; mais il fut pris et tué par Théodoric, roi des Ostrogoths. Ce prince, qui aimait et connaissait les arts, se plut à orner Ravenne. Il fit rebâtir, avec une magnificence royale, les aquéducs construits autrefois par Trajan, et le tombeau de Théodoric est encore un des ornemens de la ville que ses soins ont tellement embellie (Pl. 203).

Sous le règne de Witigès, Bélisaire, général des troupes de Justinien, fit le siége de Ravenne, et y entra en 539 sans commettre aucun désordre. Le gouverneur, nommé Longin, que Justin II envoya pour commander en Italie et succéder à Narsès en 568, choisit Ravenne plutôt que Rome pour le siége de son gouvernement. Il la fit fortifier pour mieux s'opposer aux efforts des Lombards; il prit le nom d'Exarque, et donna naissance à l'Exarchat de Ravenne, appelé aussi Décapole, qui comprenait dix autres cités des environs. Cet Exarchat finit en 773, à l'arrivée de Charlemagne, qui donna cette ville au Saint-Siége : on prétend même que Luitprand, roi des Lombards, en 728, et Pépin, l'an 755, en avaient déjà fait la donation au pape.

Lorsque sous les successeurs de Charlemagne l'empire se subdivisa en une foule de républiques et de principautés particulières, Ravenne put jouir de sa liberté. Elle fut soumise ensuite aux Bolonais. Les Traversara, et ensuite les Polenta s'en rendirent maîtres. En 1440, les Vénitiens s'en emparèrent; mais la bataille d'Agnadel, que Louis XII gagna le 14 mai 1509, à sept lieues de Milan, procura au pape la restitution de Ravenne qui est demeurée au Saint-Siége.

Pour completer par un touchant souvenir ces faits historiques sur Ravenne, ajoutons que le jour de Pâques, 11 avril 1512, Gaston de Foix, duc de Nemours, défit, dans les environs de cette ville, les troupes des Espagnols, des Vénitiens, des Anglais et des Suisses, à l'âge de vingt-trois ans, et mourut dans le combat. Bayard fut inconsolable de n'avoir pas vengé son ami sur les Espagnols qu'il avait vus passer, sans savoir que Gaston venait de périr par leurs mains.

Ravenne, qui possédait autrefois le plus beau port de l'Adriatique, est actuellement à deux lieues et demie de la mer; mais on ne peut avoir aucun doute sur la position de l'ancienne

ville, que les monumens encore subsistans nous indiquent assez : on reconnaît la situation du phare destiné à éclairer la route des vaisseaux, et même de la belle porte de marbre ou *porta aurea*, qu'on dit avoir été bâtie par Tibère ou par Claude, mais qui a été détruite : on voit aussi les restes de l'ancien palais de Théodoric.

Ravenne possède une belle cathédrale et plusieurs églises ou couvens, parmi lesquels nous citerons Saint-Vital, occupé par des bénédictins (Pl. 202). Ce magnifique monument de l'architecture bysantine, dans toute sa pureté, a été construit par l'empereur Justinien, à l'imitation de Sainte-Sophie, et a servi lui-même de modèle pour le dôme d'Aix-la-Chapelle, bâti par les ordres de Charlemagne. Une belle mosaïque du chœur représente la cour de Justinien; c'est un des plus curieux morceaux de l'art. « Telle est sa parfaite conservation, dit M. Valery, que les figures, comme toutes celles de ce genre qui existent à Ravenne, sont véritablement vivantes : les traits de Théodora, de cette comédienne, passée d'un trône de théâtre sur le trône du monde, ont encore un certain air lascif qui rappelle ses longues prostitutions. »

Saint-Apolinaire est un imposant édifice, soutenu par vingt-quatre colonnes d'un seul morceau de marbre grec dont les veinures sont transversales, ce qui suppose au bloc d'où on les a tirées une grandeur démesurée.

Sainte-Marie de la Rotonde fut le *Tombeau de Théodoric*, le premier roi des Goths en Italie, conquérant, législateur, ami des sciences et des arts. C'est lui qui fit construire ce monument, imitation des mausolées d'Adrien et d'Auguste, et dont la solidité est remarquable. Son énorme coupole est d'une seule pierre de cent pieds de circonférence. (Pl. 203).

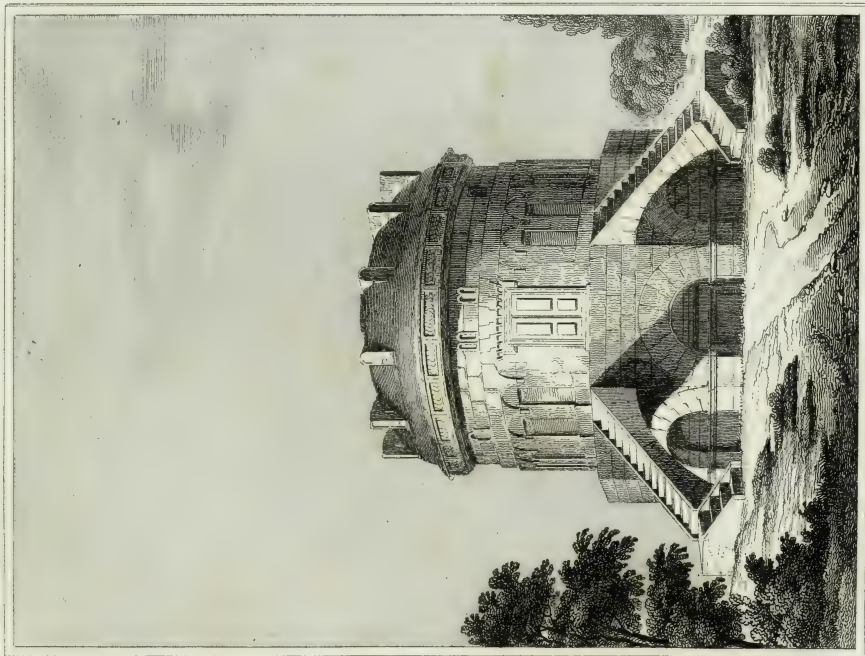
Ravenne se glorifie aussi de posséder les cendres du Dante; de même que Rome prétend à l'honneur d'avoir celles du Tasse; Arqua, celles de Pétrarque; Ferrare, celles de l'Arioste; Certaldo, celles de Bocace; Venise, celles de l'Arétin. Le célèbre Dante Alighieri était né à Florence en 1265, il mourut, à Ravenne en 1321. Son tombeau est situé dans une petite rue, tout près du cloître des franciscains. Le cardinal Gonzague, légat en 1784, l'a décoré d'un monument (Pl. 203).

On peut dire que Ravenne est, après Rome, la ville d'Italie la plus riche en marbres précieux; en effet, elle éclipsa un jour la patrie des Césars et rivalisa même avec Constantinople.

En sortant de Ravenne j'aperçus les premiers arbres de la forêt qui avoisine la ville. Cette vue me rappela une histoire fort connue, dont Sixte-Quint fut le héros. Des brigands infestaient toute la contrée, et notamment la forêt de Ravenne. Il imagina un stratagème ingénieux, mais perfide, pour se défaire de ces hôtes incommodes. Il se déguisa en paysan, et poussa au travers de la forêt un âne chargé de comestibles qu'il avait l'air de conduire. C'eût été sans doute un curieux spectacle que de voir le successeur de saint Pierre, le chef de la chrétienté, le prince du royaume spirituel, dans un costume misérable, faire lui-même la guerre aux malfaiteurs de son royaume, comme un simple employé de la police. Les voleurs accoururent, s'emparèrent de l'âne et des provisions, et laissèrent le vieillard. Sixte-Quint se vit préférer un âne! mais il s'en consola, car il avait triomphé de ses ennemis. Les comestibles étaient empoisonnés. Nous donnons cette anec-

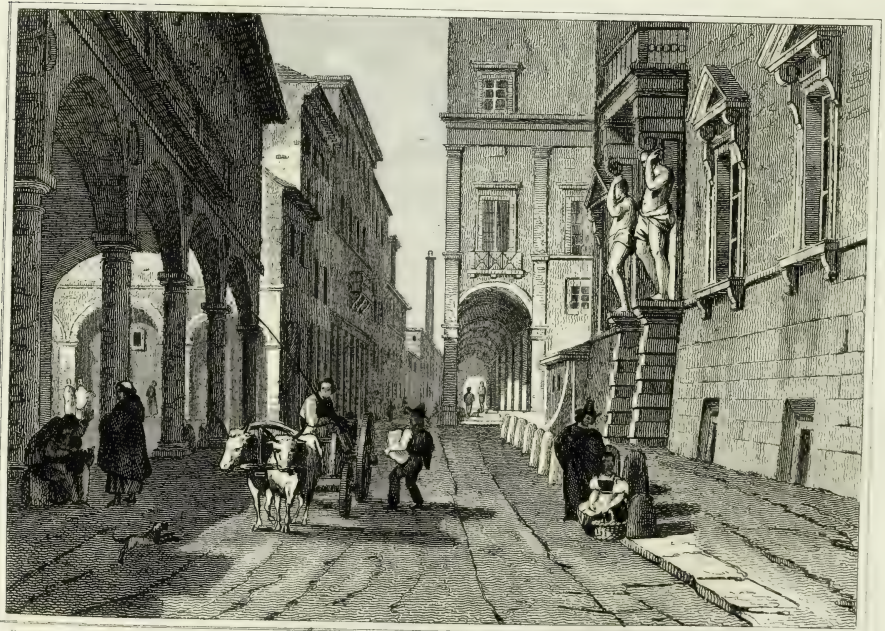
Lenormand del. Audot edit. Durau sc.

Ravenna. S. Vitale.

Lenormand del. Audot edit. Bouchet del. Durau sc.

Sepolcro di Teodorico. Tombeau de Théodoric. Ravenna. Sepolcro di Dante. Tombeau du Dante.

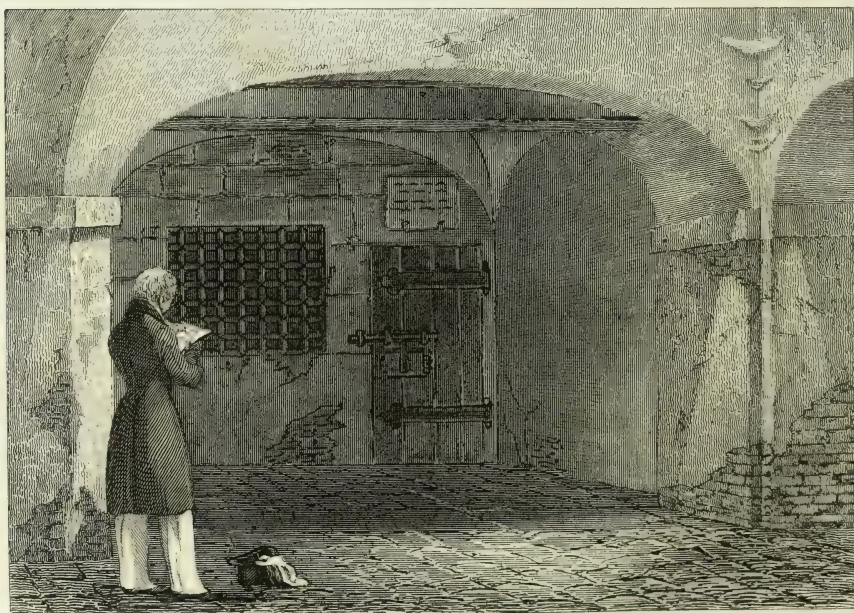
Bouchet del   Audot edit   Porrau sc.

Foro de' Mercanti.   *Bologna.*   *Due Torri.*

Bologna. Strada di Gallerie.

Bouchet del Audot edit Varin sc

Bologna. Strada Maggiore.

San Marino.

Isabey del *Audot edit* *F. Rouargue sc*

Prigione del Tasso. *Ferrare.* *Prison du Tasse*

dote comme nous l'avons reçue, sans juger sa véracité.

Pour nous rendre à Bologne, le but de notre voyage, nous sommes obligés de revenir un peu sur nos pas, vers Rimini, et là nous nous écarterons de notre route directe pour aller visiter la république de *Saint-Marin.* Le fondateur, le législateur de cet état fut un maçon, ermite, venu de la Dalmatie, et retiré sur le mont Titan, afin de se soustraire à la persécution de l'empereur Dioclétien. L'asile qu'il se creusa dans le rocher de Saint-Marin, selon la tradition, n'est, il faut l'avouer, qu'un escalier conduisant à d'anciennes catacombes. On montre encore aujourd'hui sa statue placée sur un autel. On commença la construction d'une église en 1827; mais ce temple, en pierre de taille, parut trop splendide et trop cher pour un si petit état : il n'était point terminé en 1830.

Depuis plusieurs siècles, la liberté de Saint-Marin a obtenu le titre précieux de liberté perpétuelle, qui semble devoir être justifié. Le voisinage des Malatesti, superbes seigneurs de Rimini, put être jadis menaçant pour elle : Albéroni, légat de Romagne, intrigua dans le siècle dernier pour la détruire; mais de nos jours elle a été généreusement défendue par un des meilleurs citoyens de cette république, Antoine Onofri, qui mérita de son vivant le surnom de père de la patrie, que j'ai vu inscrit sur son tombeau.

L'étendue de la république de Saint-Marin est de dix-sept milles carrés; la population de quatre mille habitans, dont six cents pour la capitale; les revenus de l'état s'élèvent à environ trente mille livres : l'armée est de *quarante hommes.* Trois forts composent toute sa défense. Dans le plus élevé des trois, quatre petits canons fondus en 1824, selon l'inscription, et à peu près du calibre de la petite artillerie de nos grandes chaloupes, semblent en proportion de la grandeur de la république.

Un sénat, composé de soixante membres, et deux capitaines pour le pouvoir exécutif, gouvernent l'état de Saint-Marin.

Au reste, cette république, qui tient du prodige, n'a retiré que peu de fruits de sa liberté dans les temps modernes. Les mendians abondent dans les rues; la ville n'offre ni académie ni imprimerie; quelques règlemens d'agriculture et un recueil de lois forment à peu près toute sa bibliothèque.

La vue de Saint-Marin est des plus étendues, des plus extraordinaires, et mériterait seule le voyage : d'un côté on découvre le golfe formé par l'Adriatique près de Rimini, les flots resplendissans et unis de cette mer, et par-de là, quand le ciel est sans vapeur, les côtes escarpées de la Dalmatie; du côté opposé, on plonge sur toute la chaîne de l'Apennin, dont les cimes variées, confuses, inégales, présentent d'autres espèces de flots, et comme un océan de montagnes. (Pl 207).

Imola se trouvant sur les confins des légations de la Romagne et du Bolonais, je fus long-temps arrêté pour la révision de mes passe-ports, et ce délai me parut d'autant plus pénible que j'étais plus impatient de gagner Bologne, où j'arrivai enfin en traversant des campagnes si belles et si prospères, qu'elles préparaient parfaitement mon esprit au spectacle de cette cité vaste et populeuse.

Bologne, connue dans l'antiquité, d'abord sous le nom de Felsina, puis sous celui de Boïona, qu'elle dut aux Boii qui s'en rendirent maîtres, est

située sur les bords du Reno, dans une délicieuse plaine, aux pieds des Apennins. Possédée par les Romains depuis l'an 653, elle devint le théâtre des guerres civiles qui déchirèrent alors l'empire, et ne dut sa conservation qu'à Auguste. Ce dernier la fit rebâtir presque entièrement après la bataille d'Actium. Depuis ce temps jusqu'à nos jours, Bologne n'a cessé d'être une des cités les plus considérables de l'Italie. C'est aujourd'hui la seconde ville des états romains.

Favorisée par un climat tempéré et salubre, renfermant des édifices et des tableaux d'une grande célébrité, cette ville, opulente et commerciale, attire les voyageurs de toute l'Europe. Parmi les édifices, celui qui frappe d'abord l'étranger est la tour appelée *torre degli Asinelli*, bâtie au milieu de la ville, et visible à une immense distance. Ce monument a trois cents pieds d'élévation ; son inclinaison est de trois pieds et demi environ. Non loin de là s'élève la tour de Garisenda, d'une élévation bien moins considérable, mais dont la déviation est si extraordinaire qu'on aperçoit à peine celle de la *torre degli Asinelli* (Pl. 204). [L'opinion générale est que l'inclinaison de ces deux monumens provient de la nature du terrain, affaissé probablement par un tremblement de terre.

Cet événement a dû arriver avant que le Dante n'écrivît son immense trilogie, puisque nous voyons le poëte, dans une de ses images les plus pittoresques, comparer Antée qui se baisse à la Garisenda.

Qual pare a riguardare la caritenda
Sitto 'l chinato quand'un nuvol vada
Sovr'essa si, ch'ella in contrario penda
Tal parve Anteo.

La cathédrale, qui rappelle les plus belles églises de Rome, renferme le dernier ouvrage de Louis Carrache, belle peinture à fresque, représentant l'Annonciation. L'église de Saint-Pierre, édifice d'une architecture noble, contient également une fresque de ce grand peintre. Celle de San-Petronio, bâtie en 432 et restaurée en 1390, mérite de fixer l'attention par sa haute antiquité. Charles-Quint y fut sacré par Clément VII, et c'est dans cet édifice qu'on voit la fameuse méridienne de Cassini, dont le gnomon a quatre-vingt-trois pieds de hauteur ; ouvrage considéré comme le plus parfait qui existe en ce genre.

Le palais, connu sous le nom de *lo Studio*, a été bâti sur les dessins de Vignola. C'est là qu'est la célèbre université, dont la fondation est attribuée, par les uns à Théodose II, et par d'autres, à la comtesse Mathilde, qui vivait à une époque bien postérieure. Cet établissement, autrefois si florissant, et où le droit romain fut professé avant toutes les autres universités d'Europe, est malheureusement déchu de sa grandeur primitive. On y cherche en vain les six mille étudians et les soixante-douze professeurs qu'elle renfermait dans son sein ; toutefois elle occupe encore un rang distingué par les corps enseignans ; la médecine surtout y est professée d'une manière brillante.

J'y voudrais voir l'image de Properzia di Remi, cette Sapho bolonaise, peintre, sculpteur, musicienne et graveur, qui mourut d'amour au moment même où le pape, sur le bruit de sa gloire, l'envoyait chercher et voulait l'emmener à Rome après avoir couronné Charles V. Un bas-relief, son chef-d'œuvre, représente la *Chasteté de Joseph;* on sent que l'artiste a voulu y peindre ses propres infortunes.

L'antiquaire et l'artiste trouvent encore dans le palais *degli Studii* des objets dignes de leur admiration. Un Hercule en bronze d'un très-beau style, un cabinet d'histoire naturelle, une grande collection d'antiquités, une belle suite de préparations en cire destinées à exposer les principes de l'obstétrique.

La galerie de tableaux de l'*Academia delle Belle Arti* ne renferme pas beaucoup d'ouvrages; mais le petit nombre qu'on y trouve est extrêmement remarquable.

Les morceaux les plus précieux, à mon sens, ce sont les tableaux du Guide, particulièrement sa Madonna della Pietà, où l'artiste a habilement introduit tous les saints patrons de Bologne; c'est un véritable chef-d'œuvre. Il ne faut pas oublier toutefois la célèbre sainte Cécile de Raphaël, ainsi que le martyre de saint Agnès et la Madonne au Rosaire, de Dominiquin.

Dans une chapelle de l'église del Santissimo Salvatore, on voit le tombeau de Guerchin, enseveli avec son frère, qu'il avait tant aimé; mais sans le cicérone on ne remarquerait pas la tombe trop modeste de ce grand artiste, car aucune inscription n'indique sa sépulture. L'église Saint-Dominique est peut-être la plus riche de tout Bologne, en monumens et en tableaux. Sur le tombeau du saint on remarque deux statues de Michel-Ange dans son meilleur style. Les bas-reliefs sont de Nicolas de Pise, qui, le premier, s'élança dans la carrière dans laquelle il a été dépassé de si loin par le géant de Florence. C'est dans la chapelle du Rosaire que se trouve le tombeau du Guide et de sa chère Sirani. On s'arrête avec attendrissement devant ce dernier séjour du génie et de la beauté, et dans lequel cette femme célèbre descendit si jeune et d'une manière si tragique.

Dans une des chapelles de l'église Sainte-Catherine, on m'a montré une cruche de marbre qui aurait servi aux noces de Cana, et que l'on doit à un général des Servites, envoyé près du soudan d'Égypte en 1359. Le palais du podestat fut jadis la prison du roi Enzius: beau, jeune, brave, poëte, aimé dans les fers par une tendre Bolonaise, qui, sous divers déguisemens, venait le visiter. Enzius, autre prince infortuné comme Conradin, de l'héroïque et romanesque maison de Souabe, est encore populaire à Bologne. La grande salle est appelée *sala d'Enzio;* sa destination a singulièrement varié: en 1410, le conclave s'y tint pour l'élection du pape Jean XII; elle devint salle de spectacle dans le dernier siècle; elle était, en 1826, un jeu de ballon, et lorsque je la parcourus en 1828, dit M. Valery, qui nous a servi de guide pour visiter Bologne, elle servait d'atelier aux peintres de décorations de l'Opéra.

Bologne contient des palais d'une architecture noble et imposante; mais les portiques à arcades qui règnent le long des rues, leur donnent un aspect sombre et triste. Ces portiques, assez communs en Italie, surtout dans cette partie, furent imaginés avant que l'on eût l'usage des carosses et ont bien perdu de leur utilité, ils ont néanmoins l'avantage de préserver des rayons solaires (*Voy*. Pl. 204-205).

Cette ville a, comme Venise, des maisons non moins illustres que ses palais, telles sont la *casa* Rossini et la *casa* Martinetti. La maison de Rossini va bien à Bologne, ville amie des arts et la plus musicale de l'Italie. Cette maison était remplie d'inscriptions et d'emblèmes exagérés en l'honneur de Rossini, introduits à son insu par l'architecte,

et que l'artiste fit disparaître à son retour.

Rien ne saurait rendre l'effet de l'église de la Madonna di San-Luca, située à une lieue de la ville, au sommet de la montagne de la Guardia. Qu'on se représente un portique de trois milles de longueur, éclairé par six cent quatre-vingt-dix arcades, et s'élevant par cinq-cent quatorze marches sur les flancs de la montagne pour conduire le pieux voyageur à l'abri du soleil ou de la pluie, depuis la sortie de la ville jusqu'au temple de la Madonne. Cette route singulière, dont l'un des côtés est formé par un long mur, et l'autre par les arcades, d'où l'œil peut apercevoir, comme par autant de vastes fenêtres, tout le paysage qui s'étend à perte de vue dans la vallée, a été construite, en moins d'un siècle, aux frais des Bolonais, soit avec le produit des aumônes, soit avec les offrandes des étrangers. Chaque partie de l'édifice, chaque arcade séparée, a donc été une fondation spéciale, et comme chacun des donateurs avait le privilége de placer contre le mur, en face de l'arcade bâtie à ses frais, son nom enchâssé dans un petit médaillon, autant de fois qu'il avait fait élever d'arcades, il en résulte une véritable galerie historique, où la satisfaction de l'amour-propre et de la vanité a autant de part que la bienfaisance.

La structure du temple a quelque analogie avec celle de la *Superga*, près de Turin. C'est là que les âmes pieuses vont adorer la véritable madonne, peinte sur bois par Saint-Luc. Du reste, la Vierge est la divinité par excellence en Italie. Mais, comme l'abus est toujours voisin de l'institution, on voit que cette prédilection dégénère quelquefois en profanation. On est trop souvent choqué de voir des chefs-d'œuvre défigurés par des colifichets du goût le plus détestable. Ce sont des colliers de perles fines, de véritables couronnes, et même des boucles d'oreilles, que le zèle des dévots cloue ou accroche à ces tableaux, au risque d'endommager les peintures les plus précieuses. Ces ornemens d'ailleurs, malgré leur grande valeur, font l'effet d'oripeaux.

Le théâtre de Bologne est l'un des plus vastes de l'Italie, et les promenades, particulièrement celle dite de la *Montagnola*, sont agréables. Les portes de Ferrare et de Modène sont dignes d'attention, en ce qu'on trouve dans leurs environs les vestiges des bains de Marius et d'un temple d'Isis.

Mais un des lieux intéressans est sans contredit le cimetière fondé par Napoléon en 1801. Quoique ce monument ne remonte pas à plus de trente-cinq ans, il a déjà l'aspect et le caractère d'un monument plus ancien, et il peut être regardé comme le vrai modèle d'un cimetière de grande ville. C'est une vaste enceinte à la quelle s'adossent de hautes arcades à jour, qui forment un péristyle sous lequel les mausolées sont rangés par ordre.

A côté du terrain destiné à l'inhumation des classes inférieures, on voit une longue suite de tombes parmi lesquelles se trouve celle de la famille Caprara. Une enceinte est réservée aux protestans et aux juifs; les suicidés mêmes y trouvent un dernier asile.

Dans une belle cour d'attente, qui précède l'asile des morts, on a pratiqué des remises et des écuries pour les voitures et les chevaux des visiteurs, et pour ceux des cérémonies funèbres.

La tendance libérale des habitans de Bologne est, du reste, le résultat naturel de leurs fréquens rapports avec les étrangers; on trouve encore dans leurs mœurs quelque chose de la vieille

devise, *Libertas*, que l'on voit encore inscrite sur les monumens de la ville; l'esprit mercantile qui les distingue, émousse d'ailleurs bien des préjugés. En somme, la population de Bologne s'est toujours distinguée par son industrie, l'urbanité de ses manières, et par un enthousiasme ardent pour les beaux-arts. Aussi depuis la renaissance a-t-elle produit des hommes illustres dans tous les genres. Elle est le berceau du Guide, du Dominiquin, de l'Albane, des trois Carrache et de Benoît XIV. Puisque nous avons cité les noms des chefs de l'école bolonaise, qu'il nous soit permis de retracer succinctement la vie de ceux à qui elle doit sa principale illustration.

Annibal Carrache, qui naquit à Bologne en 1560, Augustin, son frère, et Louis, son cousin, doivent être considérés comme les fondateurs de la célèbre école bolonaise. Augustin et Annibal étaient fils d'un tailleur; tous deux, s'élevant au-dessus de leur condition, dirigèrent leur talent naissant vers l'étude des beaux-arts. Mais Augustin s'appliqua davantage aux mathématiques, à la poésie et à la musique. Les deux frères étaient d'un tempérament bien différent; la finesse et l'observation formaient les traits distinctifs et l'esprit d'Augustin, comme l'audace et l'impétuosité caractérisaient Annibal. Deux génies, de tendances si diverses, ne pouvaient sympathiser ensemble; les deux frères furent ennemis. C'est alors que leur cousin Louis, plus âgé qu'eux, doué d'un esprit plus sage, appréciateur judicieux de leurs talens, chercha tous les moyens de les réunir, pour les faire profiter de ses conseils. Annibal ayant eu l'occasion de voyager en Lombardie et dans les états de Venise, enchanté des grâces suaves du Corrège et du brillant coloris des Vénitiens, parvint, sous l'influence de ces grands maîtres, à améliorer sa première manière. Enfin l'amour des arts triompha de la malheureuse antipathie qui séparait Augustin et Annibal, et l'école bolonaise prit naissance sous le titre primitif d'Académie des Carrache. Leurs talens rivalisèrent tant qu'ils vécurent, mais nous sommes de l'avis de Lanzi, qui accorde la préférence à Annibal, quoique Louis fût doué d'un esprit supérieur pour l'enseignement, et Augustin d'un génie plus élevé.

Appelé à Rome pour peindre ces étonnantes fresques du palais Farnèse, Annibal, plus que tout autre, releva son art à ce degré sublime, qu'il avait atteint sous le pontificat de Léon X, sans s'éloigner de la nature, ainsi que les élèves du chevalier d'Arpino, et sans la suivre servilement comme ceux du Caravage, extrêmes dans lesquels tombèrent trop fréquemment les artistes du dix-septième siècle. Le Dominiquin, le Guide, Lanfranc et l'Albane puisèrent à cette école les judicieux principes d'un art qui menaçait d'être envahi par l'ignorance et le goût dépravé; tels sont les successeurs qu'Annibal laissa, lorsqu'en 1609 l'envie de Bélisaire Corenzio abrégea, par le poison, une vie qui promettait d'être si bien remplie: il n'avait que quarante-trois ans.

Dominique Zampieri, dit le Dominiquin, fut certainement l'élève le plus complet de l'école des Carrache et le plus grand peintre de son temps. S'il ne parvint pas au rang suprême de la peinture, il faut l'attribuer aux vices de l'époque; car les légers défauts que l'on observe dans sa manière, tel par exemple que l'abus de *Svolazzi*, et le gonflement des draperies étaient un des goûts dépravés qui commençait à infecter la peinture. Le Dominiquin enrichit Rome et Naples des plus belles

peintures à la fresque ou à l'huile, ainsi qu'on peut l'observer à Santa-Andrea della valle à Grotta Ferrata et à Saint-Janvier, ouvrages qui démontrent la facilité, la promptitude de son imagination, la correction et la richesse de son pinceau, et qui, dans l'opinion des plus sages appréciateurs des beaux-arts, le mettent à la tête de tous ses contemporains. Il naquit à Bologne en 1581, et mourut à Naples en 1641, victime encore, comme son maître, de la jalousie des peintres de son pays, et terminant une existence dont les chagrins avaient rempli la plus grande partie.

Si les malheurs du Dominiquin font maudire la fortûne qui se trouva sans cesse contraire à un si beau génie, d'un autre côté, en considérant les larges dons de cette capricieuse déesse gaspillés et rendus infructueux par la vie si désordonnée du Guide, nous sommes forcé, malgré nous, de convenir, avec Tacite, qu'il est plus facile de supporter les malheurs en conservant la pureté de l'âme que la prospérité qui ne fait que la corrompre, tandis que la mauvaise fortune accroît nos forces et nos facultés intellectuelles. L'histoire des hommes offre d'infinis exemples qui prouvent cette vérité. Nous y voyons souvent des génies que le malheur se plaît à tourmenter, constans à bien faire; tandis que nombre d'autres, que la fortune traite en enfans gâtés, se laissent corrompre; Guido Reni est de ce nombre. Il naquit à Bologne en 1575; son père lui donna les premiers principes de la musique, et nul, mieux que lui, ne pouvait guider les pas de son fils dans cet art; cependant le Guide quitta la science de l'harmonie pour l'atelier de Fiammingo Dionisio Calvarte. Le Guide avait à peine vingt ans quand sa bonne fortune le fit admettre dans l'école des Carrache; il mérita l'affection d'Annibal et de Louis, et fut bientôt leur disciple chéri. Lorsque le Guide travaillait sous la direction de Calvarte, il avait d'abord adopté la manière vigoureuse et parfois trop sombre du Caravage; mais l'autorité et les conseils d'Annibal Carrache le détournèrent bientôt de cette mauvaise voie; c'est le premier bienfait dont il est redevable à ses nouveaux maîtres. Ayant donc quitté le style du Caravage, si peu convenable à son génie, il s'ouvrit une route tout-à-fait opposée. A la composition peu élevée des Caravagesques, il préféra une composition élégante, vraie et noble à la fois : au lieu du coloris dur et terrible de cette école, son pinceau retraça des teintes fines et délicates. Il fit succéder une large et harmonieuse lumière à des effets recherchés, mesquins et souvent heurtés, de telle sorte que, se trouvant à Rome où le Caravage tenait le sceptre de la peinture, sa manière douce et délicate parut à Giusepino, émule du Caravage, la critique la plus sensible et la plus efficace de la dureté de style de son antagoniste, et il commença à louer le Guide, peut-être, il est vrai, plutôt par haine contre son émule que par amour du talent du jeune peintre. La réputation que cette lutte procura au Guide excita bientôt, chez Paul v, le désir de voir les ouvrages du jeune artiste. Ce pontife, éclairé autant que magnifique, apprécia ses talens, et dès lors le peintre lui devint si cher, que, malgré sa haute dignité, malgré les affaires dont son pontificat a été si rempli, il allait fréquemment visiter le Guide, se complaisait à le voir travailler, et sa familiarité devint telle, qu'il le forçait à se couvrir en sa présence. L'affection du pontife, voilà le premier bienfait de la fortune! Les

faveurs des grands sont cependant mêlées de tant d'amertume, qu'il est rare qu'elle ne produise pas, dans les esprits d'une nature élevée, des dégoûts qui en corrompent tout le charme. Plus le Guide acquérait l'amitié de Pie v, plus l'animosité et la jalousie du trésorier du saint-père augmentait. Cet homme l'abreuvait de tant de contrariétés, et fut si constant dans son inimitié, que, ne pouvant plus supporter cette opposition incessante, le Guide, malgré le pontife et à son insu, partit de Rome et revint à Bologne. Pendant cette courte adversité, il peignit ses deux plus fameux tableaux : l'Apothéose de saint Dominique et le Massacre des Innocens. Ici il nous vient à l'âme une triste réflexion, c'est que peut-être si la fortune adverse eût duré plus longtemps, le Guide aurait-il cherché à profiter de son art et laissé plus de titres de gloire.

Mais la fortune commença de nouveau à lui sourire. Le pape, ne pouvant souffrir la privation d'un artiste qui lui était si cher, employa tous les moyens pour le faire retourner à Rome. On se souvient encore du triomphe du Guide à son retour dans la capitale du monde catholique, précédé du zéphyr trompeur de la faveur du pape. Son entrée eut toute la pompe de celle d'un ambassadeur; plusieurs cardinaux envoyèrent leurs voitures au devant de lui, jusqu'à Pontemollo, et la joie que manifesta Pie v en voyant son peintre, mit le comble à sa gloire.

Le pontife ne s'arrêta pas à ces témoignages d'affection; il voulut encore l'enrichir de présens. Toutes ces faveurs inaccoutumées furent la source de nouvelles intrigues. Le Guide résolut de fuir plutôt que de combattre, et quitta Rome une seconde fois. Riche de fortune et de renommée, il reçut dans toutes les villes d'Italie l'accueil le plus extraordinaire : Bologne, Mantoue et Naples applaudirent tour à tour aux œuvres de son génie. Mais, dans cette dernière ville, la jalousie de ses ennemis, plus puissante que la générosité de ses protecteurs, le força de retourner à Rome. Possesseur d'une immense fortune, doué d'un esprit distingué et d'une facilité merveilleuse, certes, le Guide aurait pu remplir les nombreuses commandes qu'il recevait de tout côté, et laisser de grands et importans travaux; mais malheureusement il s'adonna à la passion du jeu, qui détruisit chez lui tous les avantages que l'amitié des hommes de talent lui avait procurés, affaiblit toutes les qualités qu'il avait reçues du ciel, et absorba tous les biens dont la fortune l'avait si largement doué. Misérable, méprisé de tous, il finit, dans la paresse, une vie commencée dans le travail, la gloire et l'opulence. C'est au jeu qui le possédait entièrement, et devint sa principale occupation qu'il faut sans doute attribuer la faiblesse, la négligence et le défaut d'étude d'un grand nombre de ses ouvrages, entrepris malgré lui pour alimenter cette insatiable passion.

En 1644, il mourut à l'âge de soixante-sept ans, méprisé de ses connaissances, oublié de ce monde, qui, dans sa jeunesse, l'avait tant applaudi, et laissant à la postérité un triste exemple de la facilité du jeu à gâter tout esprit, à détruire tout talent. Dans la seconde manière du Guide, on peut remarquer toute l'excellence de son talent; on y retrouve la richesse de la composition, la grâce et la noblesse de l'expression, un coloris brillant, délicat et harmonieux, une facilité et une grâce de touche surprenante; qualités qui toutes contrastent tellement avec la négligence,

les fautes de dessin, les incorrections des extrémités, la mollesse du coloris, qui, presque toujours, se font remarquer dans les travaux de la dernière époque de sa vie, si bien qu'ils semblent sortir d'un autre pinceau.

Le chemin direct de Bologne à Ferrare est une grande et belle route faite par le dernier gouvernement, à côté de l'ancienne. Elle est bien entretenue, et passe à travers des plaines unies et peu pittoresques. A une petite distance de la poste de Malalbergo, la nécessité de passer le Reno sur radeau est le premier des nombreux désagrémens qu'on éprouve entre Ferrare et Venise, parce que le pays est tout-à-fait plat, et que les Alpes y versent une énorme quantité d'eaux qui se rendent par cette route dans la mer Adriatique.

Ferrare, la cité « ben aventurosa » de la muse adulatrice de l'Arioste, étend sa vaste solitude au milieu de ces plaines insignifiantes, dont la nudité en fait un site bien approprié à cet ancien siége de domination féodale, et à ses fortifications encore formidables, qui sont maintenant dans les mains des troupes autrichiennes. Le premier aspect de Ferrare, en approchant de la *Piazza-Nuova*, Place nouvelle, est extrêmement imposant : ces rues longues et larges, silencieuses, solitaires, où l'herbe croît entre les pavés, lui donnent l'air solennel d'une ville abandonnée; et le gothique et superbe Castello de marbre des ducs de Ferrare, avec ses tours et ses donjons, situé au milieu de la place, dans le centre de la cité qu'il domine (Pl. 206), convient bien à l'ancienne capitale des princes d'Est. Ce spacieux palais a été le théâtre de beaucoup de crimes et de beaucoup de fêtes. Il contenait les cachots où périssaient les disciples de Calvin; et la scène où l'on jouait les drames du Tasse, de l'Arioste et du Guarini. C'est là que Lucrèce Borgia tenait ses académies savantes, et que la nouvelle convertie, Rénée de France, assemblait ses conciles disputeurs, en dépit de son époux orthodoxe. A chaque pas que je faisais dans ces corridors humides dont l'histoire résume toute celle de Ferrare, il me semblait voir flotter devant moi les images de l'Arioste, du Tasse, d'Éléonore et de Lucrèce, des Alphonse et des Hippolyte. Pouvais-je quitter Ferrare sans visiter l'habitation du chantre de Roland et de nos preux? Je saluai ces murs d'où son génie s'élevait aux plus hautes régions de l'imaginative et, tel que son hippocriffe, parcourait tous les mondes. De l'humble et précieuse demeure de l'Arioste, mes pas se dirigent naturellement vers l'hôpital Saint-Anne et sa cellule consacrée. L'hôpital, quoique rebâti en partie, présente aujourd'hui à peu près le même aspect qu'il pouvait offrir quand le Tasse y fut renfermé en 1579. C'est un édifice vaste et sombre : les salles principales, toujours dévouées aux infirmités morales et physiques, se déployèrent à mes yeux quand je passai devant elles dans un étroit corridor, pour arriver à la rampe qui mène à la petite cour à murailles hautes et noires, où se trouve la cellule dite du Tasse (Pl. 207). Le guide ouvrit les doubles portes, autrefois puissantes, maintenant vermoulues et ruinées, et me montra un réduit humide, éclairé par une petite fenêtre grillée, long de neuf pas, large de cinq à six, et d'environ sept pieds de hauteur. « C'est là, me dit-il, que le Tasse demeura pendant sept années... » Malgré l'autorité du conducteur, malgré celles, plus recommandables d'ailleurs, de lord Byron, de Casimir Delavigne

Rouchet del. Audot édit. E. Rouargue sc.

Palazzo dé Duchi. *Ferrare.* *Palais des Ducs.*

et de Lamartine, il est impossible de reconnaître la véritable prison du Tasse dans l'espèce de trou que l'on donne pour elle. Comment supposer un seul instant que ce poëte ait pu rester autant d'années dans un pareil gîte, y revoir son poëme et y composer ses divers dialogues philosophiques à la manière de Platon ! Pour moi, j'ai acquis la conviction que l'emprisonnement du Tasse à l'hôpital Saint-Anne a bien plus de rapport avec ce que l'on a appelé une détention dans une maison de santé, qu'avec une mise au cachot. Qu'on lise ses lettres inédites, publiées en 1829, et l'on verra que, pendant son séjour en prison, il se plaint à un ami « de ne pas avoir de sucre pour une salade du lendemain soir, » il le prie de lui en acheter « de plus fin ! » Qu'on parcoure quelques autres lettres écrites à la même époque, et l'on verra l'attention coquette du Tasse à être bien vêtu dans son *cachot*. Il tient à avoir ses chemises nombreuses et en bon état; il désire que son bonnet de jour soit de bonne qualité, il s'arrangerait volontier d'un velours de Modène ou de Reggio, quoique celui de Gênes ou de Ferrare soit meilleur ; enfin, il va même jusqu'à recommander que son bonnet de nuit soit « des plus jolis et des plus élégans. » Certes, il est difficile de concilier des soins aussi minutieux avec l'horreur du prétendu cachot habité par le Tasse, et dont M. Isabey a consacré le souvenir par son crayon.

Maintenant, lecteur, arrêtons-nous aux portes de Ferrare, et jetons les yeux en arrière, ainsi que le voyageur, qui déjà avancé dans sa course se retourne pour mesurer du regard la route qu'il vient de parcourir, et la comparer à celle qui lui reste à faire. Derrière nous, bien loin déjà, se trouvent les sites variés et pittoresques, les plaines désertes et poudreuses du midi de l'Italie.

Devant nous apparaissent des champs bien cultivés qui rappellent l'industrie des contrées occidentales ; nous voyons encore quelques édifices anciens, mais perdus au milieu des constructions modernes, de beaux paysages, de riantes campagnes, mais auxquelles il manque la consécration d'un passé poétique. Là-bas, les grands noms, les souvenirs et les monumens d'autrefois ; ici, des édifices admirables également, mais moins vénérés, des noms et des souvenirs aussi glorieux peut-être, mais qui ont le malheur de ne dater que d'hier : là, toute la vieille civilisation italienne, familière, colorée, pompeuse, éloquente, les prêtres de Bellone et ceux du Christ, les légions romaines et les processions de moines, l'empire du monde et le royaume du ciel ; ici, la civilisation nouvelle, la civilisation imprimée à l'Italie du Nord par les dynasties de Souabe, de Bavière, d'Autriche et de France.

Tel est le spectacle sublime, telles sont les différences caractéristiques que la haute et basse Italie présentent à l'historien philosophe. Si l'Italie méridionale nous a offert les plus nobles pages de l'histoire, il reste à parcourir les provinces septentrionales, empreintes d'une couleur plus moderne, et dans lesquelles les voyageurs chargés de ce beau travail sauront apprécier l'état présent et les destinées futures de cette noble contrée.

Maintenant, lecteur, qui m'avez suivi jusqu'au terme de cette longue course, quittons-nous en bons compagnons de voyage et agréez ce compliment d'adieu qu'adressait il y a trois cents ans le sir de Villamont de Bretagne :

« Benings lecteurs, recevez ce mien petit labeur, et vous suppléerez, s'il vous plaist, aux fautes qui s'y pourroient rencontrer, et le recevant de si bon cueur que je vous le présente, vous me donnerez courage à l'avenir de n'être chiche de ce que j'aurois plus exquis rapporté du temps et de l'occasion, servant à la France suivant mon desir.

Adieu ! »

FAUTES A CORRIGER SUR UNE PARTIE DES EXEMPLAIRES.

pag. lig.

9 col. 1re 15. (Pl. 121 *bis*), *lisez* : (Pl. 120 *bis*).

58 col. 1re 38. De qu'ils, *lisez* : de ce qu'ils.

59 col. 1re 39. Les Thermes de Caracalla, Pl. 146, *lisez* : 126.

123, 125, 127, 129, 133, 235, ligne de tête, CIVITA VECCHIA, etc., *lisez* ROME.

193 col. 1re 20. La planche 147 donne, *lisez* : la planche 149.

Planche 123 La Rampa del Campidoglio, *lisez* : Campidoglio di Fianco.

» 126 Arco dit Jano, *lisez* : Giano.—Palazzo di Cesari, *lisez* : de' Cesari Rocca Tarpeia, *lisez* : Rupe Tarpeja.

» 127 Arco di Settimo, *lisez* : Settimio.

» 131 Meta sudans, *lisez* : Meta sudante.

» 132 Il Tevere et, *lisez* : Il Tevere e.

» 135 Del Antica, *lisez* : dell' Antica.

» 138 S. Giovane di Laterano, *lisez* : S. Giovanni in Laterano.

» 151 Sonino, *lisez* : Sonnino.

» 153 Magiore, *lisez* : Maggiore.

166 Mecenata, *lisez* : Mecenate.

ROME.

TABLE DES PRINCIPAUX LIEUX CITÉS
ET
PLACEMENT DES PLANCHES.